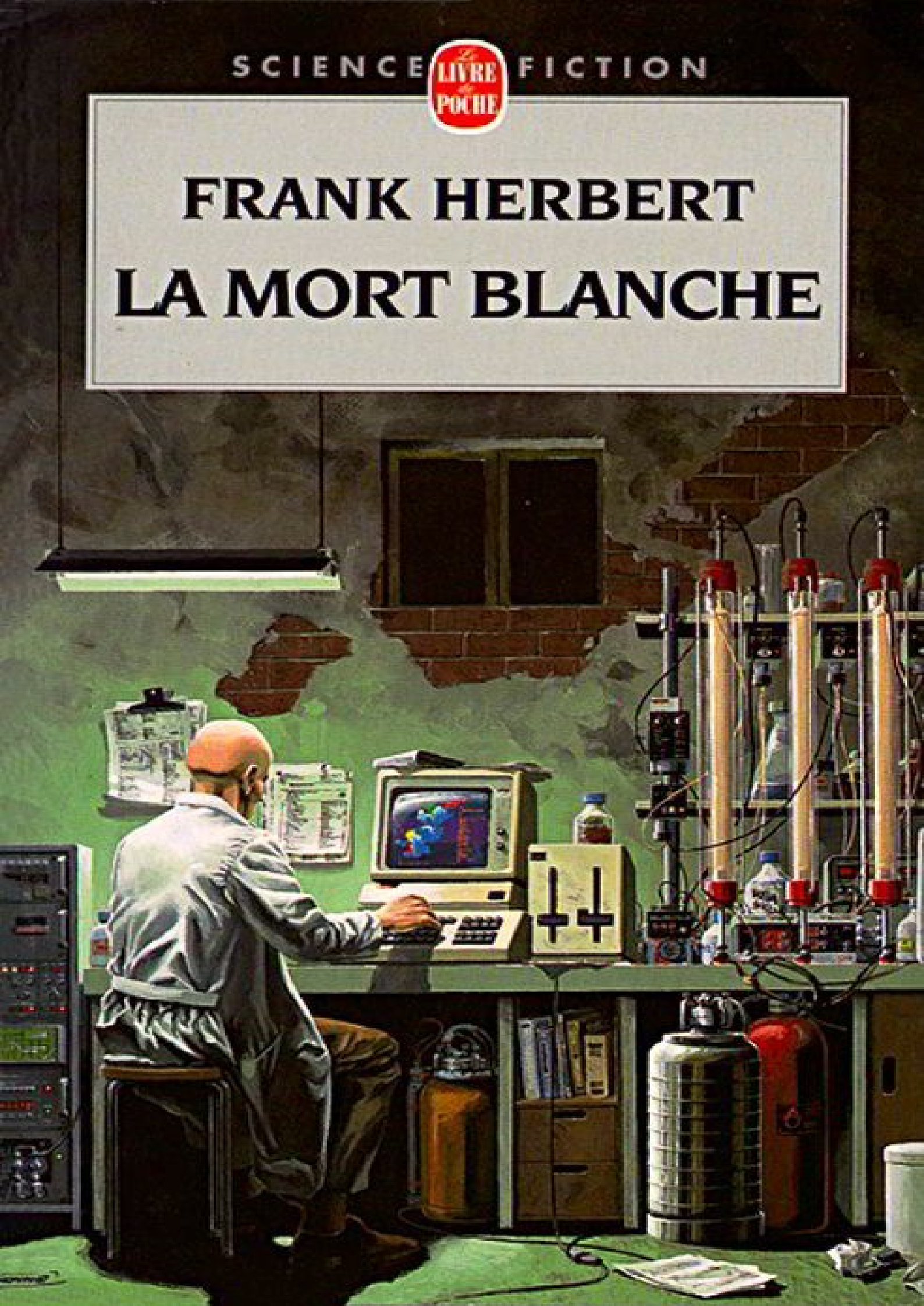
SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

FRANK HERBERT

LA MORT BLANCHE



Collection dirigée par Gérard Klein

FRANK HERBERT

La Mort blanche

traduit de l'américain
par Jacques Polanis



ROBERT LAFFONT

Titre original :
THE WHITE PLAGUE

© Frank Herbert, 1982.
© Éditions Robert Laffont, S.A. Paris, 1983 pour la traduction française.

À Ned Brown
pour les années d'amitié
qu'il m'a données.

PRÉAMBULE

Il y a chez l'Irlandais comme chez tout être humain une soif de pouvoir, une convoitise pour l'Autorité qui permet de dicter aux autres leur comportement. Chez l'Irlandais, cependant, elle affecte une forme particulière. Cela vient de ce que nous avons perdu nos anciennes coutumes – les lois plus simples, l'enceinte fortifiée et la famille au cœur de la société. Les gouvernements romanisés nous ont désenchantés. Ils aboutissent toujours à une séparation profonde entre Supérieurs et Subordonnés, les seconds étant bien sûr plus nombreux que les premiers. Cela s'accomplit parfois avec une grande subtilité, comme en Amérique, par la lente accumulation du pouvoir, d'une loi après l'autre dont toutes sont manipulées par une élite qui monopolise la compréhension du langage privé de l'injustice. N'en blâmez pas les Supérieurs. Une telle séparation requiert également des Subordonnés dociles. C'est peut-être le sort de tout gouvernement, y compris celui de la Russie marxiste. Une singulière prédisposition humaine apparaît quand on voit les Soviétiques construire une copie presque parfaite des régimes tsaristes : la même paranoïa, la même police secrète, les mêmes militaires intouchables, et les commandos d'exécution, les camps de la mort sibériens, le manteau de la terreur sur toute imagination créatrice, la déportation pour ceux qu'on ne peut ni tuer ni acheter. On dirait qu'une sorte de terrible souvenir malléable se tient tapi dans les ténèbres de nos esprits, prêt à se refondre instantanément dans les moules primitifs au moindre échauffement. Je crains la forme des choses qui peuvent naître du feu attisé par le fléau d'O'Neill. J'en ai peur, vraiment, car l'échauffement est intense.

FINTAN CRAIG DOHENY.

Puisse le foyer de l'enfer être sa couche à jamais !

Vieille malédiction irlandaise.

C'était une Ford anglaise ordinaire, un modèle économique de couleur grise, avec conduite à droite comme il est d'usage en Irlande. John Roe O'Neill se rappellerait par la suite le bras droit du conducteur en chandail brun, accoudé à la vitre ouverte dans la lumière que filtraient les nuages sur Dublin cet après-midi-là. Un noyau de souvenir cauchemardeux qui excluait tout le reste de la scène ; il n'y avait que la voiture et ce bras.

Plusieurs autres témoins survivants décrivirent une déchirure dans l'aile avant gauche de la Ford, quelque peu froissée. La déchirure avait commencé à rouiller.

Dans son lit d'hôpital, une femme précisait : « Les bords de la tôle étaient déchiquetés, et je me suis dit que quelqu'un risquait de se couper en la frôlant. »

Deux des personnes qui se rappelaient avoir vu la voiture arriver par Lower Leeson Street connaissaient de vue son conducteur, du temps où il portait l'uniforme des postes. Il s'agissait de Francis Bley, facteur à la retraite qui travaillait à temps partiel comme gardien sur un chantier de construction à Dun Laoghaire. Tous les mercredis, Bley partait en avance pour son travail afin de faire quelques courses avant d'aller chercher sa femme, Tessie. Chaque semaine ce jour-là, Tessie effectuait le matin de « menus travaux de secrétariat » pour une agence de bookmaker de King Street. Elle avait coutume de passer le reste de la journée chez sa sœur, une veuve qui habitait une loge de garde reconvertie un peu à l'écart de la rocade de Dun Laoghaire – « un petit détour de quelques minutes à peine ».

C'était un mercredi. Le 20 mai. Bley s'en allait prendre Tessie.

La portière avant gauche de la Ford, bien qu'elle ne parût pas avoir été endommagée par l'accident qui avait froissé l'aile, était retenue au montant par un tour de fil de fer et branlait à chaque cahot de la voiture.

« Je l'ai entendue ferrailler quand elle a tourné dans St Stephen's Green South, dit l'un des témoins. Grâce à Dieu, je n'étais pas au carrefour Grafton quand c'est arrivé. »

Bley quitta St Stephen's Green South pour tourner à droite dans St Stephen's Green West, se maintenant dans la file de gauche en direction de Grafton Street. Il existait de meilleurs itinéraires pour rejoindre l'endroit où l'attendait Tessie, mais c'était « sa route ».

« Il aimait bien voir tout le monde, expliqua Tessie. Que Dieu ait son âme, il disait que c'était ce qui lui avait le plus manqué quand il a quitté les postes – tous les gens. »

Bley, frêle et ridé, avait la peau flasque et cet air cadavéreux communs à certains Celtes âgés du sud de l'Irlande. Il portait un chapeau brun défraîchi presque du même ton que son chandail rapiécé, et conduisait avec le détachement patient de quelqu'un qui passait souvent par là. À vrai dire, il était plutôt content de se trouver ralenti par les encombrements.

La plus grande, partie du printemps avait été froide et humide, mais bien que le ciel fût encore couvert, la couche de nuages s'était amincie et on avait l'impression que le temps allait changer. Quelques piétons seulement portaient des parapluies. Les arbres de St Stephen's Green, à la droite de Bley, étaient couverts de feuilles.

Alors que la Ford avançait au pas dans le flot de la circulation, l'homme qui la guettait depuis une fenêtre au quatrième étage du bâtiment de l'Irish Film Society hocha la tête d'un air satisfait.

Exactement à l'heure.

La Ford avait été choisie en raison de sa ponctualité du mercredi, ajoutée au fait que Bley ne disposait pas de garage là où il habitait avec Tessie dans Davitt Road. La Ford restait parquée à l'extérieur, derrière une épaisse haie d'ifs taillés accessible depuis la rue par un chemin que pouvait masquer un fourgon en stationnement. Une camionnette avait été rangée

dans cette position de couverture le soir précédent. Des voisins l'avaient vue, mais personne ne s'en était étonné sur le moment.

« Il y avait souvent des voitures stationnées à cet endroit, dit l'un d'eux. Comment aurions-nous pu savoir ? »

Le guetteur du bâtiment de la Film Society avait de nombreux noms, mais celui qu'il avait reçu à sa naissance était Joseph Léo Herity. C'était un petit homme charnu, bien charpenté, avec un long visage mince et une peau si pâle qu'elle en était presque translucide. Ses cheveux blonds coiffés en arrière retombaient à la limite de son col. Ses yeux marron clair étaient renfoncés dans leurs orbites et il avait un nez épaté, avec des poils qui saillaient des narines proéminentes.

Depuis son poste d'observation, Herity avait une vue d'ensemble sur le décor du drame qu'il s'apprêtait à déclencher. En face de lui, les hauts arbres du Green formaient un mur verdoyant qui enserrait le flot des véhicules et des piétons. Du côté opposé se dressait la statue de Robert Emmet, à droite d'un panneau qui indiquait noir sur blanc la direction d'un chalet de nécessité. Juste à gauche de la fenêtre d'Herity, un autocar de tourisme aux flancs barrés de rayures bleues et rouges dominait la petite Ford de Bley, immobilisée dans la file de voitures. Même au quatrième étage, les gaz d'échappement étaient denses.

Herity vérifia pour plus de certitude le numéro d'immatriculation de Bley. *JIA-5028, c'était bien cela.* Et il y avait aussi l'aile avant gauche froissée.

La file se remit lentement en mouvement, puis s'arrêta de nouveau.

Herity jeta un regard sur sa gauche au carrefour de Grafton Street. Il distinguait les enseignes de la boutique Toy World et de l'Irish Permanent Society, au rez-de-chaussée du bâtiment de brique rouge que devait bientôt exproprier l'Ulster Bank. Le projet avait soulevé quelques protestations, il y avait eu un défilé confus avec quelques banderoles, mais l'effervescence s'était bientôt calmée. L'Ulster Bank avait des amis puissants au gouvernement.

Barney et sa bande, songea Herity. *Ils se figurent que nous ne sommes pas au courant de leurs intentions de faire la paix avec les types de l'Ulster !*

La Ford de Bley s'ébranla de nouveau en direction du carrefour, mais fut arrêtée une fois de plus. Il y avait une circulation piétonnière intense à l'endroit où Grafton Street débouchait dans St Stephen's Green.

Un homme chauve en costume bleu foncé s'était arrêté presque au-dessous de la fenêtre d'Herity pour regarder la marquise du cinéma. Deux jeunes gens poussant des bicyclettes dépassèrent l'homme chauve.

La circulation était toujours immobilisée.

Herity abaissa les yeux vers le toit de la voiture de Bley. Elle avait un aspect si innocent, cette voiture. Herity avait fait partie de l'équipe de deux hommes qui s'était glissée la nuit précédente hors du fourgon noyé dans l'obscurité près du parking de Bley. Lui-même portait un paquet de plastique moulé qu'ils avaient fixé telle une patelle déformée sous la voiture de Bley. Au cœur de ce paquet se trouvait un minuscule récepteur radio. L'émetteur correspondant reposait sur l'appui de la fenêtre devant Herity. C'était un petit rectangle de métal noir, muni d'une fine antenne souple et de deux interrupteurs à bascule encastrés – l'un était peint en jaune, l'autre en rouge. Le jaune pour la mise sous tension, le rouge pour la transmission.

Un coup d'œil à sa montre apprit à Herity qu'il avait déjà dépassé l'heure H de cinq minutes. Ce n'était pas la faute de Bley. C'étaient ces satanés embouteillages.

« Vous pouvez régler votre foutue montre sur Bley, avait dit le chef de leur équipe triée sur le volet. Ce vieux con devrait conduire un tramway.

— Quelles sont ses opinions politiques ? avait demandé Greaves.

— Que nous importent ses opinions politiques ? avait rétorqué Herity. Il convient parfaitement et il va mourir pour une grande cause.

— La rue sera pleine de monde, avait insisté Greaves. Et il y aura des touristes, aussi sûr que l'enfer est plein d'Anglais.

— Nous les avons prévenus qu'ils devaient arrêter les gars de l'Ulster, avait répondu Herity. *Greaves parlait parfois comme une vieille femme !* Ils savent à quoi s'attendre s'ils ne nous écoutent pas. »

Tout avait fini par être réglé. Et maintenant, la voiture de Bley s'avançait encore une fois de quelques mètres vers le carrefour de Grafton Street, vers la masse des piétons parmi lesquels se trouvaient d'éventuels touristes.

John Roe O'Neill, sa femme Mary et leurs jumeaux de cinq ans, Kevin et Mairead, auraient pu être qualifiés de touristes, bien que John comptât passer six mois en Irlande pour mener à bien les travaux de recherche subventionnés par la Pastermorn Foundation de New Haven, Connecticut.

« Panorama de la recherche génétique en Irlande. »

Il trouvait le titre pompeux, mais ce n'était qu'une couverture. La véritable recherche consistait à évaluer l'acceptation de la nouvelle génétique par une société catholique romaine, à savoir si une telle société avait adopté une position qui lui permettrait d'assimiler les potentiels explosifs de la biologie moléculaire.

Bien qu'il eût le projet présent à l'esprit ce mercredi-là, certains préparatifs indispensables requéraient son attention. En tête de liste figurait la nécessité de transférer des fonds d'Amérique à l'Allied Irish Bank. Et Mary voulait aller acheter des chandails « pour tenir nos petits anges au chaud le soir ».

« Et voilà, plaisanta John alors qu'ils sortaient de l'hôtel Sherbourne pour se mêler à la cohue de touristes et d'hommes d'affaires. Quatre jours en Irlande, et tu parles déjà comme une indigène.

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-elle. Avec mes deux grand-mères qui viennent de Limerick. »

Ils éclatèrent de rire, s'attirant quelques regards curieux. Les enfants tiraient sur la main de leur mère, impatients d'aller dans les magasins.

John se dit que l'Irlande convenait à Mary. Elle avait une peau claire et pâle, et des yeux bleu foncé. Une chevelure de jais – des « cheveux espagnols », disait-on dans sa famille – encadraient son visage plutôt rond. Un visage doux. Une peau

irlandaise et des traits irlandais. Il se pencha pour l'embrasser avant de la quitter. Elle rougit légèrement, mais cette démonstration d'affection lui fit plaisir et elle lui adressa un sourire chaleureux quand ils se séparèrent.

John s'éloigna d'un pas vif en fredonnant à voix basse. Il sourit intérieurement en reconnaissant l'air : *O what a beautiful morning*.

Il avait rendez-vous à quatorze heures pour un « transfert de fonds étrangers » à l'Allied Irish Bank, à l'angle des rues Grafton et Chatham. Dans le hall d'entrée de la banque, un panneau indiquait en lettres blanches sur fond noir : « Non-déposants – 1er étage ». Un gardien en uniforme l'accompagna à l'étage et le conduisit au bureau du directeur, Charles Mulrain, petit homme nerveux aux cheveux filasse dont les yeux bleu pâle s'abritaient derrière des lunettes à monture d'or. Mulrain avait un tic qui consistait à se toucher la commissure des lèvres de l'index, d'abord à gauche, puis à droite, avant de lisser sa cravate sombre du haut vers le bas d'un geste vif. Il fit une plaisanterie à propos du fait que son bureau se trouvait au premier étage, « ce que vous les Américains appelez le deuxième étage ».

« On s'y perd un peu au début, reconnut John. Mais on s'y fait.

— Bien ! » Un geste rapide sur les lèvres et la cravate. « Vous comprendrez que ceci se fait normalement à notre siège social, mais…

— Quand j'ai téléphoné, on m'a assuré que c'était…

— Pour rendre service à un client », dit Mulrain. Il prit une chemise sur son bureau, l'ouvrit et hocha la tête. « Oui, cette somme… si vous voulez bien vous mettre à l'aise, je vais chercher les formulaires et je reviens tout de suite. »

Mulrain sortit, adressant à John un sourire étriqué depuis le pas de la porte.

John s'approcha de la fenêtre, dont il écarta le lourd rideau de dentelle pour regarder Grafton Street. Les trottoirs étaient noirs de monde jusqu'à l'arche monumentale qui donnait sur Stephen's Green, deux courts pâtés de maisons plus loin. La circulation automobile, qui emplissait toute la rue sur deux files, se déplaçait lentement dans sa direction. Un ouvrier nettoyait le

parapet, sur le toit du centre commercial diagonalement opposé à la banque – une silhouette vêtue de blanc munie d'une brosse à long manche, qui se détachait sur une rangée de cinq pots de cheminée.

Regardant la porte close du bureau du directeur, John se demanda combien de temps Mulrain allait rester absent. Tout était tellement protocolaire, ici. Il consulta sa montre. Mary allait arriver avec les enfants dans quelques minutes. Ils avaient prévu de prendre le thé, puis John descendrait la rue Grafton jusqu'au Trinity Collège où il devait commencer ses travaux à la bibliothèque – le véritable départ de son projet de recherche.

Beaucoup plus tard, John se remémorerait ces quelques minutes passées à la fenêtre du « premier étage » de la banque, en pensant à la façon dont une autre séquence d'événements avait été mise en branle sans qu'il en eût connaissance, un processus inéluctable pareil à un film dans lequel une image succédait à l'autre sans la moindre chance de déviation. Tout gravitait autour de la vieille voiture de Francis Bley et du petit émetteur VHF que tenait un homme déterminé, posté à une fenêtre ouverte au-dessus de ce carrefour où Grafton Street rejoignait St Stephen's Green.

Bley, patient comme toujours, suivait tranquillement le rythme de la circulation. Herity, à son poste d'observation, fit basculer l'interrupteur d'armement de son émetteur tout en s'assurant que le fil d'antenne pendait à l'extérieur de la fenêtre.

Alors qu'il approchait du carrefour Grafton, Bley se trouva bloqué par l'afflux de piétons et manqua le passage au feu vert. Il entendit l'autocar de tourisme, sur sa droite, se dégager de l'embouteillage et s'éloigner lentement dans le grondement de son puissant diesel. On érigeait une clôture autour du bâtiment qui se trouvait à sa gauche ; un grand panneau à lettres blanches sur fond rouge avait été hissé sur cet édifice sommaire : « Bâtiment en instance de transformation par G. Tottenham Sons, Ltd ». En regardant sur sa droite, Bley éprouva un petit tiraillement d'estomac à la vue de la haute enseigne bleu et blanc de la cafétéria Prestige. À son côté, l'isthme piétonnier regorgeait de monde ; certains attendaient de pouvoir traverser vers St Stephen's Green, tandis que

d'autres s'efforçaient de se glisser entre les voitures qui lui bloquaient le passage, immobilisées sur Grafton Street. La foule, particulièrement dense autour de la voiture de Bley, s'écoulait à la fois devant et derrière lui. Une femme en manteau de tweed marron, serrant un paquet blanc sous son coude droit et tenant de chaque côté un petit enfant par la main, hésita à l'avant droit de la Ford en guettant une trouée dans la cohue.

John Roe O'Neill, debout derrière la fenêtre de la banque, reconnut Mary. Il la distingua d'abord à son manteau de tweed familier et à son port de tête, à cette coiffe lisse de cheveux de jais. Il sourit. Les jumeaux étaient cachés à sa vue par les adultes qui se hâtaient en tous sens, mais il devinait à l'allure de Mary qu'elle les tenait par la main. Une brève éclaircie dans la foule lui permit d'apercevoir le haut de la tête de Kevin et la vieille Ford à la portière de laquelle saillait un coude dans une manche de chandail marron.

Que fabrique ce fichu directeur ! se demanda-t-il. *Mary va être ici d'un instant à l'autre.*

Il relâcha le lourd rideau de dentelle et consulta sa montre une fois encore.

À la fenêtre ouverte au-dessus de Bley, en retrait, Herity hocha de nouveau la tête. Il s'écarta de l'embrasure et actionna le second interrupteur de son émetteur.

La voiture de Bley explosa, se déchirant par le fond. La bombe avait sauté presque sous les pieds du conducteur, dont le corps fut précipité dans les airs avec une grande partie du toit de la voiture, broyé, démantelé, dispersé. Le morceau de pavillon décrivit une lente courbe ascendante avant de s'écraser sur le bâtiment de l'Irish Permanent Society, brisant les pots de cheminées et les ardoises.

Ce n'était pas une très grosse bombe, comparativement parlant, mais elle avait été placée par une main experte. La vieille voiture se transforma en fragments déchiquetés de métal et de verre – une boule de feu orange truffée d'éclats meurtriers. Un morceau de capot décapita Mary O'Neill. Les jumeaux se confondirent en une mare de sang projetée à travers la rue contre la clôture métallique de St Stephen's Green. Leurs corps

furent relativement faciles à identifier par la suite, car ils étaient les seuls enfants de cet âge dans la foule.

Herity ne s'attarda pas dans la contemplation de son œuvre ; le bruit lui en disait assez. Il enfourna l'émetteur dans un petit paquetage militaire usagé de couleur verte, tassa un vieux chandail jaune par dessus, attacha la courroie du rabat et jeta le sac sur son épaule. Il sortit du bâtiment par l'arrière, exalté et satisfait. Barney et sa clique comprendraient le message !

John O'Neill avait relevé les yeux de sur sa montre juste à temps pour voir le souffle orange envelopper Mary. Les lourds rideaux le protégèrent du verre pulvérisé depuis la fenêtre, dont un seul éclat l'atteignit, lui éraflant le cuir chevelu. Déséquilibré par l'onde de choc, il fut projeté en arrière contre un bureau et tomba sur le côté, momentanément étourdi. Mais il se redressait déjà sur les genoux quand le directeur de la banque se précipita dans la pièce en criant :

« Grand Dieu ! Qu'est-ce que c'était que ça ? »

John se remit maladroitement sur ses pieds, repoussant la question et la réponse qui roulaient dans sa tête comme un écho de l'explosion. Il bouscula le directeur de la banque et franchit la porte. Son esprit était encore sous le choc, mais son corps dévala l'escalier, au pied duquel il écarta une femme d'un coup d'épaule avant de s'élancer dans la rue où il se laissa porter par la foule qui se ruait vers le lieu de l'explosion. Il y avait dans l'air une odeur de fer brûlé, et on entendait des cris et des hurlements.

En quelques secondes, John fut pris dans la cohue que contenaient des policiers et des civils indemnes réquisitionnés pour maintenir dégagée la zone de la catastrophe. John se fraya un chemin en avant à coups de coudes et de griffes.

« Ma femme ! cria-t-il. Je l'ai vue. Elle était là. Ma femme et nos enfants ! »

Un agent de police le saisit par le bras et l'obligea à se retourner, cachant à sa vue l'enchevêtrement de tissu et de chair sanglante qui jonchait la rue.

Les gémissements des blessés, les appels à l'aide et les cris d'horreur précipitèrent John dans une rage insensée. *Mary a besoin de moi !* Il se débattit contre le policier.

« Mary ! Elle était juste devant la…

— Les ambulances vont arriver, monsieur ! Les secours sont en route. Veuillez rester tranquille. Vous ne pouvez pas vous approcher pour l'instant. »

À la gauche de John, une femme intervint : « Laissez-moi passer. Je suis infirmière. »

Cela, plus que toute autre chose, mit fin à la résistance de John contre le policier.

Des gens portaient secours. Il y avait une infirmière.

« Tout sera pris en main dans un instant, monsieur, dit l'agent, dont la voix était d'un calme exaspérant. Vous avez une vilaine coupure à la tête. Je vais vous accompagner à l'endroit où vont venir les ambulances. »

John se laissa conduire par un chenal à travers la foule, conscient des regards curieux, des *oooh* qui s'élevaient sur sa droite et des « regardez là-bas » – de toutes ces voix terrifiées qui lui parlaient de choses qu'il ne voulait pas voir. Pourtant, il savait.

Et il glissa quelques regards par-delà le policier qui l'entraînait vers un espace dégagé contre un bâtiment, en face du Green.

« Voilà, monsieur, dit l'agent. Ici, on s'occupera de vous. » Puis, à quelqu'un d'autre : « Je suppose qu'il a été frappé par un éclat ; on dirait que le saignement s'est arrêté. »

John était adossé à un mur de brique criblé d'éraflures, d'où voletait encore la poussière de l'explosion. Il y avait du verre brisé sous ses pieds. Par une brèche dans la foule, sur sa droite, il distinguait une partie de la sanglante boucherie qu'était le carrefour, les gens qui se déplaçaient en se penchant au-dessus des corps brisés. Il crut reconnaître le manteau de Mary derrière un prêtre agenouillé. Quelque part en lui, cette scène s'enregistrait, mais son esprit demeurait pétrifié, glacialement verrouillé dans un espace de pensée restreint. S'il s'autorisait à penser librement, les événements poursuivraient leur cours – le temps reprendrait sa marche… le temps sans Mary, sans les enfants. Une minuscule gemme de conscience demeurait intacte quelque part en lui, *savait*… mais rien d'autre ne pouvait être laissé en mouvement. Une main le toucha au bras.

Ce fut électrique. Un hurlement jaillit de lui – un hurlement déchirant qui se répercuta dans la rue, faisant tourner les regards dans sa direction. Le flash d'un appareil photographique l'aveugla, coupant court au hurlement qui n'en continua pas moins de résonner dans sa tête. C'était plus qu'un cri primal. Il venait de plus profond, d'un lieu dont il n'avait jamais soupçonné l'existence et contre lequel il n'avait aucune protection. Deux infirmiers en blouse blanche l'empoignèrent. Il sentit qu'on tirait son manteau vers le bas, qu'on déchirait sa chemise, puis qu'une aiguille le piquait au bras. On l'entraîna vivement dans une ambulance tandis qu'une somnolence enveloppante terrassait son esprit, balayant ses souvenirs.

Longtemps, par la suite, sa mémoire refusa de restituer ces quelques minutes de choc. Il se souvenait de la petite voiture, du coude en chandail marron à la portière, mais il n'y avait rien après. Il savait qu'il avait vu ce qu'il avait vu : l'explosion, la mort. La réflexion intellectuelle confirmait les faits. *Je me tenais à cette fenêtre. J'ai dû voir l'explosion.* Mais les détails demeuraient cachés derrière un écran qu'il ne pouvait pénétrer. Tout restait figé en lui, exigeant qu'il agît d'une façon ou d'une autre sous peine de voir ces choses s'animer et l'anéantir.

Le désespoir et la douleur conviennent à l'esprit celte mieux que la joie et la victoire. Toute joie celte est mêlée de douleur. Toute victoire conduit au désespoir.

FINTAN CRAIG DOHENY.

Stephen Browder apprit l'attentat de Grafton Street en lisant le journal, assis dans l'herbe du campus à l'école de médecine du collège universitaire de Cork. Étudiant de troisième année, Browder connaissait suffisamment les habitudes de l'école pour se réserver une longue pause à l'heure du déjeuner et potasser un livre ou reprendre haleine entre deux cours. S'il avait choisi cet endroit pour déjeuner, cependant, c'est qu'il était fréquenté par un groupe d'élèves infirmières parmi lesquelles se trouvait souvent Kathleen O'Gara.

La chaleur, ce jour-là, avait attiré dans le parc de nombreux étudiants qui préféraient la pelouse à la monstruosité gothique de l'école, laquelle évoquait d'ordinaire beaucoup plus la prison qui avait autrefois occupé les lieux qu'une installation médicale moderne. *L'Examiner* de Cork qu'avait Browder entre les mains n'était qu'un prétexte, mais son attention avait été attirée par la photographie d'un homme qui hurlait – « Un touriste américain perd sa famille » – et il lut l'article qui l'accompagnait, secouant la tête de temps à autre à l'horreur de l'événement.

L'attention qu'il portait à Kathleen O'Gara n'était pas passée inaperçue des élèves infirmières, qui étaient précisément en train de taquiner leur compagne à ce sujet.

« Le voilà, Katie. Je te prête un mouchoir pour le laisser tomber devant lui. »

Kate rougit, mais ne put s'empêcher de regarder Browder, de l'autre côté de la pelouse. C'était un jeune homme maigre et dégingandé avec des cheveux d'un blond roux et des yeux bleus très écartés. Toute son attitude le prédisposait à devenir l'un de

ces médecins généralistes aux épaules voûtées qui inspirent tant de confiance chez leurs patients par leur imposante bienveillance. Il avait un air perpétuellement recueilli qui plaisait à Kate. Sa timidité se transformerait certainement en une modestie érudite et une austérité quelque peu dédaigneuse qui siéraient bien à ses traits finement ciselés.

Browder leva la tête de sur son journal et son regard croisa celui de Kate. Il détourna aussitôt les yeux. Depuis deux semaines, il essayait de rassembler son courage en cherchant un moyen de lui demander de sortir avec lui. Il s'en voulait maintenant de ne pas lui avoir retourné un sourire.

Il était incapable de définir exactement ce qui l'attirait en elle. Elle avait une silhouette juvénile, un peu robuste mais avenante. Sa peau était irriguée de fines veinules superficielles qui donnaient à son teint une nuance rosée. Son éclatante chevelure d'un brun roux était un héritage Viking, et ses yeux sombres étaient plutôt renfoncés sous un large front. Il savait qu'elle était considérée comme une élève travailleuse, brillante et enjouée ; il avait un jour entendu une autre élève infirmière dire d'elle : « Ce n'est pas une beauté, mais elle n'aura pas de mal à trouver un mari. »

Elle est belle à sa façon, songea-t-il.

Il tourna de nouveau les yeux vers elle et leurs regards se croisèrent. Elle sourit. Il se força à sourire à son tour avant de rompre le contact. Son cœur battait si fort qu'il se pencha sur le journal pour se donner une contenance. L'image de l'homme hurlant, qui semblait le regarder fixement, le glaça. Le pauvre type avait perdu toute sa famille dans l'explosion – sa femme et leurs deux enfants. Un instant, Browder s'imagina marié à Kate O'Gara – avec des enfants, bien sûr. Et leur disparition dans les mêmes circonstances. Tous. Sans le moindre avertissement. Tout ce qui avait motivé Stephen Browder dans le choix de sa profession hurlait d'indignation devant ce plasticage.

Y avait-il quelque chose au monde qui en valût la peine ?

Même la réunification de l'Irlande, pour laquelle il priait solennellement les jours saints, pouvait-elle justifier un tel acte ?

D'après l'article de *l'Examiner,* c'était L'IRA provisoire, un groupe séparatiste de l'IRA, qui en revendiquait la responsabilité. Browder avait des amis dans L'IRA. L'un de ses collègues étudiants fabriquait des explosifs pour eux. Les sympathies de la masse des étudiants du collège universitaire étaient suffisamment évidentes. Ils voulaient le départ des Anglais.

Maudits soient les Anglais !

Browder se sentait déchiré entre ses sympathies républicaines et son horreur devant le sort de ces gens à Dublin. Trente et un morts ; soixante-seize blessés et mutilés. Tout cela parce que certains membres de la Chambre des députés étaient apparemment indécis et parlaient d'un « compromis ». Il ne pouvait pas y avoir de compromis avec les Anglais. Jamais !

Mais les bombes résoudraient-elles jamais quoi que ce fût ?

Une ombre tomba sur son journal. Browder leva les yeux et vit Kate O'Gara qui le regardait, debout devant lui. Il se leva avec précipitation, laissant tomber un manuel d'anatomie posé sur ses genoux et perdant la moitié de son journal. Il abaissa les yeux vers elle, se rendant compte soudain qu'il la dépassait de plus d'une tête.

« Vous vous appelez Stephen Browder, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui. Oui, c'est moi. »

Il se dit qu'elle avait une voix douce et agréable. Et il sentit soudain quel atout puissant représentait une telle voix pour une infirmière. C'était une voix apaisante. Elle lui donna du courage.

« Et vous vous appelez Kate O'Gara », parvint-il à articuler.

Elle hocha la tête.

« Je vous ai vu lire l'article sur ce plasticage de Dublin. Quelle chose horrible.

— Vous avez raison », acquiesça-t-il. Puis, avant de perdre courage : « Vous retournez en cours maintenant ?

— Je n'ai que quelques minutes.

— Et à quelle heure finissez-vous ? » Il savait qu'il rougissait en lui posant la question.

Elle baissa les yeux. *Quels longs cils elle a,* pensa-t-il. Ils reposaient comme des plumes sur ses joues.

« J'aimerais vous revoir », dit-il. Et c'était la pure vérité. Il ne pouvait détacher son regard d'elle.

« On m'attend chez moi à cinq heures et demie, répondit-elle en levant les yeux vers lui. On pourrait peut-être prendre un thé en chemin.

— Alors on se retrouve ici après les cours ?

— Oui. » Elle sourit et se hâta pour rejoindre ses amies.

L'une des élèves infirmières, qui avait observé leur entretien, chuchota à sa compagne : « Seigneur ! Je suis contente qu'ils aient fini par y arriver. »

La Sainte Irlande n'était qu'un nom, un mythe, un rêve qui n'avait de lien avec aucune réalité. C'était notre tradition, une partie de notre réputation, du même ordre que le mythe qui veut que nous n'ayons d'honneur que celui gagné dans une bataille glorieuse.

PÈRE MICHAEL FLANNERY.

En se réveillant, John Roe O'Neill vit un prêtre à son côté et un médecin debout au pied de son lit. Il sentit la présence du matelas au-dessous de lui, et l'odeur d'antiseptiques. Il était donc dans un hôpital. Le médecin était un homme grand et âgé aux tempes grisonnantes, qui portait une veste verte avec un stéthoscope glissé dans la poche.

Pourquoi suis-je ici ? se demanda John.

Il se rendit compte qu'il se trouvait dans une salle commune : il voyait d'autres lits, dans lesquels des silhouettes étaient étendues. C'était une salle d'une froideur impersonnelle, un endroit conçu délibérément pour nier la personnalité de l'occupant – comme si quelqu'un s'était efforcé consciemment avec une bonne dose de haine de créer un lieu qui ne refléterait aucune chaleur humaine. Si cette salle formulait un message quelconque, c'était : « Ici, vous ne vivrez pas longtemps. »

John essaya de déglutir. Sa gorge était douloureuse. Il avait rêvé de Mary. Dans le rêve, elle s'éloignait de lui à la nage au milieu d'une grande étendue d'eau bleue, sans que ses mouvements fissent aucun bruit, même quand il voyait l'eau rejaillir en éclaboussures.

« Je vais chercher les enfants », disait-elle. Il avait entendu ses paroles, mais toujours aucun son de sa nage.

Le moi de son rêve avait pensé : *Bien sûr. Il faut qu'elle aille chercher les enfants. Kevin et Mairead vont avoir besoin d'elle.*

Dans son rêve, il percevait l'esprit de Mary comme si c'était le sien. Et cet esprit avait quelque chose de bizarrement cristallin, comme à la suite d'une fièvre. « Je ne sens pas mon corps, disait-elle. Pauvre John. Je t'aime. »

Puis il s'était réveillé, les yeux brûlants, et le prêtre et le médecin étaient là. C'était une salle verte que l'odeur du phénol dissociait du souvenir qu'il avait des hôpitaux américains. Des religieuses en coiffe s'affairaient, et l'une d'elles s'éloigna vivement quand elle le vit éveillé. Le store de la haute fenêtre qui se trouvait à gauche du médecin était relevé : l'obscurité régnait à l'extérieur. C'était donc la nuit. La lumière venait d'ampoules nues suspendues par de longs fils au plafond élevé. Le médecin consultait une planchette attachée par un crochet et une ficelle au pied du lit.

« Il est réveillé », dit le prêtre.

Le médecin laissa la planchette retomber au bout de sa ficelle et regarda John depuis le pied du lit. « Ça ira, monsieur O'Neill. Vous serez frais et dispos demain matin. » Il se détourna et s'éloigna.

Le prêtre s'inclina vers John. « Êtes-vous catholique, monsieur ?

— Catholique ? » La question semblait idiote. « Je suis… je suis… de la paroisse Sainte Rose… » Mais pourquoi devrait-il décliner au prêtre le nom de sa paroisse ?

Celui-ci posa une main apaisante sur son épaule. « Là, là. Je comprends parfaitement. »

John ferma les yeux. Il entendit un raclement de chaise sur le sol et vit en rouvrant les yeux que le prêtre s'était assis, le visage tout près du sien.

« Je suis le père Devon, dit le prêtre. Nous savons qui vous êtes, monsieur O'Neill, d'après vos papiers. Êtes-vous parent des O'Neill de Coolaney, par hasard ? »

— Quoi ? » John essaya de se redresser sur son lit, mais la tête lui tourna. « Je… non. Je ne sais pas.

— Il serait bon que vous ayez de la famille autour de vous en de telles circonstances. Le corps de votre femme a été identifié – son sac à main. Je n'entrerai pas dans les détails. »

Quels détails ? se demanda John. Il se rappelait une masse de tweed sanglant, mais ne pouvait la situer ni dans le temps ni dans l'espace.

« Ce sont de mauvaises nouvelles que je vous apporte, monsieur O'Neill, dit le père Devon.

— Nos enfants, hoqueta John, se raccrochant à un espoir. Les jumeaux étaient avec elle.

— Ahhhhh ! fit le père Devon. Alors ça, je ne sais pas. Il y a déjà un moment que ça s'est passé et le travail le plus pénible a été fait, mais… Les petits étaient-ils avec elle quand…

— Elle les tenait par la main.

— Alors je ne garderais pas grand espoir. Quelle terrible tragédie ! Voulez-vous que nous priions pour les âmes de ceux qui vous étaient chers ?

— Prier ? » John détourna la tête, suffoquant. Il entendit la chaise racler, et des pas qui approchaient. Une voix de femme dit : « Mon père… » puis quelque chose que John ne put distinguer. Le prêtre répondit par un chuchotement bas et inintelligible, sur quoi la voix féminine s'exclama, clairement : « Mère miséricordieuse ! Sa femme et les deux petits d'un seul coup ! Ahhh ! le pauvre homme. »

John se retourna à temps pour voir une sœur infirmière s'éloigner, le dos raide. Le prêtre était debout à côté de lui.

« Votre femme et vos enfants étaient-ils catholiques eux aussi ? » demanda le père Devon.

John secoua la tête. Il se sentait fiévreux et étourdi. Pourquoi ces questions ?

« Mariage mixte, hein ? » Le père Devon, ayant tiré des conclusions hâtives, avait un ton accusateur. « Enfin, je n'en compatis pas moins. Les dépouilles ont été transportées à la morgue. Nous pourrons décider demain matin de ce qu'il convient de faire de leurs restes. »

Leurs restes ? pensa John. *Il parle de Mary et des jumeaux.*

Le médecin revint et s'approcha de l'autre côté de son lit. En se tournant vers lui, John vit que la sœur infirmière était réapparue à son chevet comme par magie. Ses cheveux étaient enfermés dans une capuche serrée qui encadrait son visage

mince et autoritaire. Elle portait un tablier blanc sur une robe verte et tenait une seringue dans la main droite.

« Pour vous aider à dormir », dit le médecin.

Le père Devon reprit la parole. « La Garda viendra vous voir dans la matinée. Faites-moi appeler quand ils seront partis.

— Maintenant, nous allons baisser les lumières, dit le médecin.

— Et il est grand temps. » La sœur avait une voix intransigeante et acerbe, une voix protectrice. John se raccrocha à cette pensée tandis que le sommeil l'enveloppait.

Il s'éveilla le matin au bruit des bassins ferraillant sur un chariot. Un policier en uniforme se tenait à l'emplacement qu'avait occupé le prêtre dans la nuit.

« On m'a dit que vous alliez bientôt vous réveiller », dit le policier. Il avait une voix de ténor moelleuse et un visage carré aux veines saillantes.

Sa casquette était serrée fermement sous son bras gauche. Il sortit un petit calepin de sa poche et se prépara à prendre des notes. « Je ne vous ennuierai pas longtemps, monsieur O'Neill. Mais vous comprendrez certainement qu'il y a des choses qui doivent être faites.

— Que voulez-vous ? » La voix de John n'était qu'un croassement. Il avait encore des idées floues.

« Voudriez-vous me dire ce que vous faisiez en République d'Irlande, monsieur ? »

John leva un regard interrogateur vers le policier. *Faisiez ?* La question erra un moment sans but dans son esprit visqueux et empâté. Il dut se forcer à répondre.

« J'étais… une subvention… je faisais de la recherche.

— Et la nature de cette recherche ?

— Gén… génétique. »

L'agent écrivit dans son calepin avant de poursuivre : « Et c'est votre profession, chercheur ?

— Je… j'enseigne la biologie moléculaire, la biochimie… et… » Il prit une inspiration profonde et tremblotante. « L'école de pharmacie, aussi.

— Tout cela à Highland Park, dans l'État du Minnesota ? Nous avons consulté vos papiers, vous comprenez ?

— A… à côté.

— Vous avez de la famille ici, en République d'Irlande ?

— Nous… nous allions nous renseigner.

— Je vois. » Le policier inscrivit cette précision dans son calepin.

John luttait contre une oppression qui lui serrait la poitrine. Il finit par retrouver la voix. « Qui… qui l'a fait ?

— Pardon ?

— La bombe ? »

Le visage du policier se durcit. « Il paraît que c'est l'IRA provisoire qui revendique l'attentat. »

John ressentit un froid glacial. L'oreiller dur qu'il avait sous le cou lui paraissait humide et froid. *Revendique ?* Les meurtriers revendiquaient cette responsabilité ?

Plus tard, John se remémorerait cet instant comme le point de départ de la rage qui allait s'emparer de toute sa vie. C'est à ce moment qu'il se promit :

Vous allez payer. Oh ! vous allez payer !

Et il n'y avait aucun doute dans son esprit quant à la façon dont il allait les faire payer.

Vous rendez-vous compte que cet homme à lui seul transforme la carte politique du monde ?

GÉNÉRAL LUCIUS GORHAM,
conseiller présidentiel aux Affaires étrangères,
parlant au secrétaire à la Défense.

Les lettres d'avertissement commencèrent à arriver durant la semaine qui précéda le premier anniversaire de l'attentat de Grafton Street. La première fut envoyée de façon à arriver trop tard pour permettre toute mesure préventive. D'autres, adressées à différents chefs d'État, furent considérées comme l'œuvre d'un illuminé ou transmises à des spécialistes. Les lettres furent d'abord nombreuses – services des informations de la radio et de la télévision, journaux, premiers ministres, présidents et chefs religieux. Il fut déterminé par la suite que l'une des premières lettres fut remise au rédacteur en chef d'un journal d'O'Connell Street à Dublin.

Le rédacteur en chef, Alex Coleman, était un homme brun et vif qui dissimulait son dynamisme sous une apparence généralement douce, même quand il se montrait des plus énergiques. Il était considéré comme un original par ses pairs à cause de son antialcoolisme notoire, mais personne ne doutait de sa perspicacité pour ce qui était de flairer un papier intéressant.

Coleman relut la lettre plusieurs fois, levant les yeux de temps à autre pour regarder par sa fenêtre du troisième étage. Dans la rue, la circulation matinale de Dublin avait déjà commencé à se figer dans la lenteur frustrante de son rythme habituel.

Une lettre d'illuminé ?

Ce n'était pas l'impression qu'il en tirait. Les mises en garde et les menaces le faisaient frissonner. Était-ce possible ? Les

mots avaient quelque chose de recherché, dénotaient un esprit cultivé. La lettre était tapée sur un papier de qualité supérieure, qu'il fit crisser entre ses doigts. Un produit de luxe.

Owney O'More, secrétaire personnel de Coleman, avait épingle une note à la lettre : « J'espère qu'il s'agit d'un excentrique. Devons-nous prévenir la Garda ? »

Ainsi donc, Owney en avait été troublé lui aussi.

Une fois de plus, Coleman relut la lettre d'un bout à l'autre, cherchant quelque raison de n'en pas faire cas. Puis il la posa à plat devant lui et enfonça la touche marquée Owney sur l'intercom.

« Oui, monsieur ? » La voix d'Owney avait toujours eu une brusquerie militaire.

« Vérifiez ce qui concerne Achill Island, voulez-vous ? Ne semez pas la panique. Contentez-vous de voir s'il se passe quelque chose d'inhabituel.

— Tout de suite. »

Coleman revint à la lettre. C'était tellement direct, tellement clair et sans ambages. On sentait derrière les mots une détermination puissante et… oui, un objectif terrifiant. Il y avait l'injonction habituelle de publier « sinon », mais…

« Je vais exercer une vengeance appropriée sur toute l'Irlande, la Grande-Bretagne et la Libye. »

La justification exprimée rappelait quelque chose à Coleman.

« Vous m'avez porté préjudice en tuant ceux que j'aimais. Par ma main seule vous êtes appelés à en rendre raison. Vous avez assassiné ma Mary et nos enfants, Kevin et Mairead. J'ai fait un triple serment sur leur souvenir. Je serai vengé comme il convient. »

Coleman enfonça de nouveau la touche de l'intercom et demanda à Owney de vérifier les noms. « Et pendant que vous y êtes, appelez le Collège Hospital et voyez si vous pouvez m'obtenir Fin Doheny.

— Vous voulez dire Fintan Craig Doheny, monsieur ?

— C'est ça. »

Une fois encore, Coleman relut la lettre. Il fut interrompu simultanément par le téléphone et l'intercom. La voix d'Owney lui annonça : « Le docteur Doheny est en ligne, monsieur. »

Coleman prit le combiné. « Fin ?

— Qu'y a-t-il de si diablement important, Alex ? On dirait qu'Owney O'More a été ébouillanté.

— J'ai une lettre de menace, Fin. Elle contient des précisions techniques. Vous voulez bien m'accorder une minute ?

— Allez-y. » La voix de Doheny avait un timbre résonnant, laissant supposer qu'il utilisait un téléphone à haut-parleur.

« Il y a quelqu'un avec vous ? demanda Coleman.

— Non. Qu'est-ce qui vous flanque la frousse ? » Coleman soupira et reporta son attention sur la lettre, en extrayant les références techniques à l'intention de Doheny.

« C'est difficile à dire d'après une simple lettre, dit Doheny. Mais je ne vois aucune faille dans ses références au processus de l'ADN recombinant. Vous savez, Alex, qu'il est possible de créer de nouvelles maladies par ce moyen… mais ce…

— La menace pourrait être réelle ?

— Je dirais oui, mais un oui mitigé.

— Alors je devrais prendre cette menace en considération ?

— À votre place, j'appellerais la Garda.

— Y a-t-il autre chose que je devrais faire ?

— Eh bien… je vais y réfléchir et je vous rappellerai.

— Au fait, Fin ! Pas un mot de tout cela avant que j'en aie tiré quelque chose.

— Ah ! l'opportunisme des journalistes ! » Mais il y avait dans la voix de Doheny un soupçon de rire que Coleman trouva rassurant. Un oui mitigé. Doheny ne s'inquiétait donc pas outre mesure. C'était quand même un bon papier, se dit Coleman en reposant le combiné sur son support. *Vengeance de la victime d'un attentat. De l'avis d'un expert médical, la chose est possible.*

La voix d'Owney jaillit de l'intercom. « Monsieur, la bombe du carrefour de Grafton et St Stephen's Green. Vous vous en souvenez ?

— Je pense bien ! Épouvantable.

— Monsieur, trois des victimes portaient les noms cités dans la lettre. Une certaine Mary O'Neill a été tuée avec ses deux enfants jumeaux, Kevin et Mairead.

— Des Américains, oui, je me souviens.

— Le mari se trouvait à la fenêtre d'une banque un peu plus loin dans la rue, et il a tout vu. Il s'appelle… » Il y eut un silence, puis : « Docteur John Roe O'Neill.

— Un médecin ?

— Non, un professeur quelconque. Il était ici pour une de ces recherches subventionnées par une fondation, leur truc habituel. Il s'agissait d'étudier l'évolution de la génétique ou quelque… oui, c'est ce qu'on dit dans l'article. Recherche génétique.

— Génétique, répéta songeusement Coleman.

— C'est ce que disait notre article à l'époque, monsieur. Ce O'Neill s'occupait de chimie physique – c'est un biophysicien et il enseignait dans une école de pharmacie aux États-Unis. On dit là-dedans qu'il possédait également une pharmacie. »

Coleman frissonna soudain. Il avait l'impression que quelque chose de malfaisant s'était glissé en rampant sous la surface de son pays, quelque chose de plus venimeux que tous les serpents qu'en avait chassés saint Patrick. Cette bombe de l'IRA risquait d'apparaître bientôt comme la plus effroyable erreur de l'histoire humaine.

« Vous avez réussi à joindre Achill ? demanda Coleman.

— Les lignes sont encombrées, monsieur. Devons-nous envoyer un avion ?

— Pas encore. Appelez la Garda. Si les lignes téléphoniques d'Achill sont saturées, ils savent peut-être quelque chose. Avez-vous une copie de cette lettre ?

— Deux copies, monsieur.

— Ils vont vouloir l'original…

— S'ils n'en ont pas déjà un.

— J'y ai pensé. Je n'aime pas abattre mes cartes, et nous avons peut-être une longueur d'avance dans cette histoire. Enfin, il faudra en courir le risque. » Il abaissa les yeux vers la lettre posée sur son bureau. « Je ne pense pas qu'on puisse relever des empreintes là-dessus de toute façon.

— Est-ce qu'on donne le feu vert pour l'article, monsieur ?

— Owney, j'aurais presque peur de ne pas le publier. Il y a quelque chose là-dedans. Et cette façon de choisir Achill… il parle d'une “démonstration”.

— Monsieur, vous avez pensé à la panique que nous risquons…

— Appelez-moi la Garda, Owney.

— Tout de suite, monsieur ! »

Coleman décrocha le téléphone et appela sa femme à leur domicile. La communication fut brève et impérative.

« Nous allons publier un article qui va sans doute créer des remous, expliqua-t-il. Je voudrais que tu prennes les garçons et que tu ailles chez ton frère à Madrid. »

Comme elle commençait à protester, il l'interrompit. « Ça risque d'être sérieux… je pense. Si tu es ici, je suis vulnérable. Ne perds pas une minute ; pars. Appelle-moi de Madrid et je t'expliquerai. »

Il raccrocha, se sentant un peu idiot mais soulagé. Panique ? Si cette histoire se révélait exacte, ce serait pire que de la panique.

Son regard revint à la lettre, se concentrant sur la signature.

« Le Fou. »

Coleman secoua lentement la tête. Il se rappelait l'histoire de l'Irlandais qui, ayant survécu au naufrage d'un rafiot, mit deux pelles en croix sur la tombe de sa femme à Grosse Isle, au Québec, et jura : « Par la croix, Mary, je fais le serment de venger ta mort. »

La femme d'O'Neill s'était appelée Mary. Et maintenant, s'il s'agissait bien d'O'Neill, il signait simplement « Le Fou ».

Ils sont une torture, mes souvenirs – une délicieuse torture.

JOSEPH HERITY.

La transformation de John Roe O'Neill s'opéra lentement. Il lui arrivait parfois de se mettre soudain à trembler, le cœur battant et le corps en sueur. En ces instants, il pensait aux vieilles croyances sur la possession. C'était la même chose – une autre personnalité qui s'emparait de sa chair et de ses nerfs.

Beaucoup plus tard, il finit par s'accommoder de cet Autre, et même par éprouver à son égard un sentiment de familiarité et d'identité. Il y voyait alors en partie son propre fait, et en partie une émanation des ténèbres originelles, une création délibérée pour l'œuvre de vengeance. Ce n'était certes pas son Ancien Moi qui aurait pu se charger d'une pareille tâche. Jamais le doux professeur qu'il était n'aurait pu envisager un tel plan un seul instant. Il avait d'abord fallu que l'Autre prenne vie.

À mesure que la transformation progressait, il en vint à se considérer comme une réincarnation de Némésis. Cette Némésis surgissait du passé sanglant de l'Irlande, des trahisons et des meurtres. Il venait même d'y ajouter un esprit de représailles pour l'extermination par les Celtes du Premier Peuple, des Daanans qui avaient habité l'Irlande avant les hordes d'envahisseurs venues de l'Angleterre et du continent. Il se voyait alors comme le porte-parole de l'accumulation des maux soufferts en Irlande. C'était Némésis clamant : « Assez ! Que cela finisse ! »

Mais l'Autre demandait : « Pourquoi l'Irlande devrait-elle être seule à en supporter les conséquences ? »

Les terroristes qui avaient tué Mary et les jumeaux avaient été entraînés et armés en Libye. Et la main de l'Angleterre était présente dans tout ce gâchis – huit cents ans d'oppression

cynique – « l'Irlande, la mauvaise conscience de la classe dirigeante anglaise ».

Alors que cette transformation se fixait sur son objectif, John constata une étonnante modification de son apparence. L'homme pour replet qu'il avait été devenait maigre et nerveux, évitait ses anciens amis, refusait de répondre au téléphone et faisait fi des rendez-vous. Au début, tout le monde se montra tolérant – « l'horrible choc d'une telle tragédie… » La fondation qui l'avait envoyé en Irlande lui octroya une extension du projet sans qu'il l'eût sollicitée, avec une lettre courtoise lui demandant s'il désirait que la responsabilité en fût confiée à un autre chercheur. L'école lui accorda une prolongation de congé. Max Dunn, qui gérait la pharmacie familiale, assuma une plus grande part des décisions commerciales et dit à John de ne s'inquiéter de rien d'autre que de remettre sa vie en ordre.

C'est à peine si John remarquait ces choses au passage. La transformation qui s'opérait en lui était devenue une obsession. Alors qu'il se contemplait dans le miroir de la salle de bain un samedi matin, il sut qu'il devait agir. Il y avait trois mois que Mary et les jumeaux étaient morts et enterrés. L'Autre, en lui, avait pris des forces ; un nouveau visage, une nouvelle personnalité. Il se tenait dans la salle de bain du premier étage de la maison que lui et Mary avaient achetée dès qu'ils avaient appris qu'elle était enceinte. Les bruits de la vieille ville universitaire lui parvenaient par la fenêtre ouverte. Le temps sentait la pluie, mais la météo prévoyait deux semaines de températures « plus chaudes que la normale ». John entendait la tondeuse à gazon de M. Neri, un peu plus loin dans la rue. Une bicyclette passa en carillonnant. Des enfants criaient en se dirigeant vers le parc. C'était déjà septembre ; il le savait. Et il se rappelait les cris de Kevin et Mairead jouant dans la cour.

Neri arrêta le moteur de sa tondeuse. Mme Neri avait été parmi ses visiteurs les plus assidus. « Il ne va plus vous rester que la peau et les os, mon pauvre monsieur ! » Mais Mme Neri avait une sœur plus jeune, qui n'était pas encore mariée et commençait à se désoler. Il y avait eu sur le visage replet de Mme Neri une expression de marieuse.

John se pencha vers le miroir pour s'examiner de plus près. Les changements... pas vraiment un étranger, mais néanmoins étrange. *Ils n'auront aucune photographie de ce visage-là* pensa-t-il. Mais ils feraient des croquis qu'ils enverraient partout. En cet instant, avec cette pensée encore à l'esprit, il sut qu'il allait faire cette chose, il sut qu'il en était capable et qu'il allait certainement l'accomplir. Ce cri poussé à St Stephen's Green avait mis une force en mouvement, comme le lent ébranlement d'une avalanche. *Laissons donc venir,* se dit-il.

Ce matin-là, il mit sa maison en vente. Les propriétés proches du collège étant très demandées, il la céda deux semaines plus tard à un « jeune maître assistant sympathique », comme l'avait décrit la femme de l'agence immobilière. Pour John, tous ces gens n'étaient que des visages de rêve. Ses pensées s'en étaient allées en avant en quête de la tâche à accomplir. Le jeune maître assistant sympathique avait voulu savoir quand le docteur O'Neill comptait reprendre son poste à l'école.

« Nous avons appris la tragédie, évidemment, et nous comprenons pourquoi vous vendez. Tous ces souvenirs... »

Il ne comprend rien du tout, pensa John.

Mais la transaction lui avait laissé cent quatre-vingt-huit mille dollars net. La femme de l'agence avait essayé de lui parler de ses « obligations fiscales » et s'était efforcée de lui vendre « un bien meilleur investissement, un peu plus éloigné, mais sur un terrain qui allait prendre de la valeur d'une façon spectaculaire au cours des dix prochaines années. »

Il lui avait menti, lui affirmant que ses agents d'affaires s'occupaient déjà du problème.

Le contenu de la maison lui avait rapporté la somme étonnante de soixante-deux mille dollars ; il est vrai que le père de Mary avait laissé à sa fille quelques vieux livres de valeur et deux magnifiques tableaux. Les meubles de la belle-famille comprenaient quelques antiquités, chose à laquelle John n'avait jamais accordé une pensée auparavant. Pour lui, le mobilier n'avait toujours été là que pour remplir l'espace intérieur d'une maison.

Le fonds d'éducation qu'ils avaient constitué pour les jumeaux lui fournit trente-trois mille dollars de plus. Il y avait la rente McCarthy de sa mère, contre laquelle la banque lui prêta cinquante-six mille dollars. Leur petit portefeuille de valeurs produisit vingt-neuf mille neuf cents dollars. Les comptes en banque auxquels Mary avait apporté tant de soins recelaient trente et un mille quatre cent cinquante-deux dollars. Il restait plus de trente mille dollars sur la subvention du projet irlandais, argent qu'il n'avait pas transféré à l'Allied Irish Bank mais placé à un intérêt élevé chez un courtier avec l'approbation de la fondation. Son salaire, réduit du fait de son congé de recherche, ajoutait à tout cela près de seize mille dollars.

Ses amis et ses associés, qui ne percevaient que l'apparence superficielle de son activité, y virent « un bon signe de retour à la normale ».

La partie la plus délicate de la transition consista à traiter avec le service des impôts et à vendre la pharmacie qui avait appartenu à la famille depuis deux générations. Max Dunn dit qu'il comprenait que John ne voulût pas ébruiter cette vente, et que lui-même tenait à « garder l'enseigne des McCarthy au-dessus de la porte ». Dunn réussit à recueillir dans sa famille soixante-dix-huit mille dollars pour le versement comptant et ils s'entendirent pour différer d'un an le premier paiement du solde – que John n'avait aucune intention de percevoir. Les soixante-dix-huit mille dollars étaient tout ce qu'il voulait. Comptant !

Il se débarrassa du service des impôts par un versement symbolique de cinq mille dollars et une lettre par laquelle ses agents d'affaires expliquaient qu'en raison de la tragédie qui l'avait frappé et des problèmes afférents, des délais étaient nécessaires pour régler la situation fiscale de leur client. Le service des impôts, soucieux de la compassion qu'il convenait de témoigner et craignant de se faire mauvaise presse, lui accorda un délai de six mois.

Le jour où il quitta Highland Park au volant de son break, John avait près de cinq cent mille dollars enfermés à l'arrière de la voiture dans le coffret blindé qui avait autrefois contenu son testament et ses titres de propriété. Il avait également entassé à

l'arrière du véhicule divers éléments de son laboratoire soigneusement empaquetés, parmi lesquels son ordinateur. Il dut fixer ses deux valises de vêtements à côté de lui sur le siège avant, au moyen de la ceinture de sécurité.

Ses amis acceptèrent la version selon laquelle il s'en allait « chercher un endroit plus éloigné, un endroit où il n'y aurait plus tous ces souvenirs ».

Tard ce soir-là, il dîna à plus de six cents kilomètres d'un lieu où plus rien ne l'attachait, assis dans un café-restaurant du bord de route qui sentait la graisse rance. Il choisit une table d'où il pouvait surveiller la voiture parquée à l'extérieur, remarquant que la couche de poussière grise lui donnait un air un peu plus décrépit ; ce n'en était que mieux. La calandre portait encore la légère bosselure qu'y avait faite Mary en manœuvrant pour sortir d'un parking de supermarché. John s'en alla sans finir son repas, incapable même de se rappeler ce qu'il avait commandé.

Plus tard, il trouva un motel avec une place de parking en renfoncement près de sa chambre. Il transporta le coffret blindé sous son lit, glissa le vieux Colt 38 de son père sous son oreiller et s'étendit tout habillé sans même compter dormir. Il était intensément conscient de la présence de ce coffret sous le lit. L'argent représentait l'énergie nécessaire à la nouvelle tâche qu'il devait accomplir. Le moindre bruit extérieur le mettait en éveil, et les phares qui balayaient les rideaux de la fenêtre lui donnaient des palpitations. L'activité diminuant à mesure que la nuit s'avançait, il se laissa aller à faire un somme. Quand un bruit de voiture qui démarrait l'éveilla enfin, une aube grisâtre se glissait autour des rideaux.

Et il avait faim.

La mort de ces deux gamins ne servira pas notre cause. Vous ne pouviez pas attendre un peu ?

KEVIN O'DONNEL.

Debout comme je l'étais en retrait de la fenêtre, je ne pouvais pas voir qu'ils étaient là-bas.

JOSEPH HERITY.

Dans les mois qui suivirent leur première rencontre sur la pelouse de l'université, les relations entre Stephen Browder et Kate O'Gara évoluèrent lentement d'une approche hésitante à ce que la mère de Kate appelait « une entente ».

« Elle sort avec ce jeune homme qui sera docteur, disait-elle à sa voisine.

— Ahhh ! quel beau parti, dit la voisine.

— C'est que ma Katie n'est pas empotée, et qu'elle sera bientôt infirmière.

— Ce sera une bonne chose, d'avoir comme qui dirait deux docteurs dans la famille », acquiesça la voisine.

Un vendredi, à la fin d'octobre, Stephen emprunta la voiture d'un ami étudiant après avoir décidé avec Kate de se rendre au Blackwater Hilltop, au sud de Cork, pour y dîner et y danser. Il épargnait depuis un mois pour financer cette sortie, entreprise hardie s'il en fut. Le B-H, comme on l'appelait à Cork, était une hôtellerie réputée « émancipée », mais on y servait la meilleure Guinness et la renommée du chef attirait des clients d'aussi loin que Dublin.

La voiture était une Citroën vieille de six ans dont le côté opposé au volant portait de longues éraflures pour avoir frôlé d'un peu trop près la butée d'un pont. Elle avait été autrefois

gris-argent, mais son propriétaire l'avait repeinte d'un vert fluorescent criard.

Réprimant de sérieux sentiments de culpabilité, Kate dit à sa mère qu'ils allaient en compagnie d'autres étudiants à la fête de la moisson de Mallow, où ils comptaient assister au feu d'artifice, puis s'attarder pour dîner et écouter la musique.

Sa mère, qui se souvenait des sorties similaires de sa jeunesse, la mit en garde : « Surtout, Katie, ne va pas laisser ton jeune homme te faire des avances !

— Stephen est sérieux, maman.

— Eh bien, moi aussi !

— Nous serons de retour à minuit ou un peu plus tard, maman.

— C'est bien tard, Katie. Que vont penser les voisins ?

— Je ne leur donnerai aucune raison de penser quoi que ce soit, maman.

— Vous resterez tout le temps avec les autres ?

— Tout le temps », mentit Kate.

Dès qu'elle fut dans la voiture avec Stephen, le sentiment de culpabilité de Kate se mua en une irritation qui ne disposait que d'une seule cible. La lumière du long crépuscule s'attardait encore dans le ciel et le disque orange de la lune presque pleine, bas sur l'horizon, promettait une nuit claire. Kate contemplait la lune, intensément consciente de la présence de Stephen à son côté et de l'intimité de la voiture qui ronronnait doucement en dégageant une légère odeur d'huile brûlée. Stephen n'était pas un conducteur émérite, ce qu'il compensait en respectant une vitesse réduite. Plusieurs voitures les dépassèrent en rugissant et se rabattirent brusquement, l'obligeant à faire des embardées.

« Pourquoi allons-nous si lentement ? demanda Kate.

— Nous avons tout le temps », répondit Stephen. Elle fut exaspérée par le ton calme et raisonnable de sa voix.

« Ce que nous faisons n'est pas bien, Stephen, et tu le sais ! »

Il détourna les yeux de la route pour la regarder et la voiture suivit son regard, franchissant la lisière gauche du macadam pour empiéter sur le gravier de l'accotement. Stephen donna un brusque coup de volant qui les ramena sur la chaussée.

« Mais tu m'avais dit que tu voulais… commença-t-il.

— Peu importe ce que j'ai dit ! C'est mal.

— Katie, qu'est-ce qui…

— J'ai menti à maman. » Deux larmes roulèrent sur ses joues. « Elle va s'inquiéter en m'attendant. Ça n'a pas été facile pour elle, Stephen, depuis que mon père est mort. »

Stephen obliqua sur une bretelle de stationnement et arrêta la voiture. Il se tourna vers elle. « Katie, tu connais mes sentiments pour toi. » Il tendit la main vers la sienne, mais elle la repoussa d'un geste sec. « Je ne veux pas te voir triste, ajouta-t-il.

— Alors allons vraiment à la fête. » Elle le regarda, les yeux brillants de larmes. « De cette façon, ce ne sera pas vraiment un mensonge.

— Si c'est ce que tu veux, Katie.

— Oh ! oui, vraiment.

— Alors c'est ce qu'on va faire.

— Et puis ça te fera faire des économies, Stephen, dit-elle en tendant à son tour la main vers la sienne. Tu pourras acheter ce nouveau stéthoscope dont tu avais envie. »

Stephen lui embrassa les doigts, se rendant compte qu'il avait été manœuvré et que cette situation avait des chances de se répéter souvent dans leur vie commune. Plus qu'autre chose, cette constatation l'amusa. Il ne doutait pas qu'ils se marieraient quand il aurait passé ses examens. C'était bien de Katie, de penser à économiser l'argent pour qu'il pût en tirer profit. Il n'avait mentionné qu'une seule fois l'achat d'un nouveau stéthoscope. Elle lui retira de nouveau sa main.

Les phares d'une voiture qui approchait la baignèrent d'une brève clarté et Stephen retint son image, assise avec raideur, les poings serrés sur ses genoux, les yeux hermétiquement clos.

« Je t'aime, Katie, dit-il.

— Oh ! Stephen, soupira-t-elle. Il y a des moments où j'ai mal de t'aimer. C'est seulement…

— C'est d'attendre, dit-il.

— Nous allons à Mallow ? » demanda-t-elle.

Il démarra et reprit la route en sens inverse, songeant tout en conduisant à la chance qu'il avait d'avoir rencontré Kate.

« Il vaudrait mieux éviter Cork, dit-elle. Si quelqu'un nous voyait… nous ne sommes pas censés venir de cette direction.

— Je connais un raccourci pour rejoindre la route de Mallow. »

Elle sourit dans l'obscurité. « C'est là que tu emmènes toutes tes petites amies ?

— Katie !

— Je ne suis pas gentille de te taquiner. »

Ils poursuivirent leur route en silence, et Stephen vira dans un chemin étroit encadré de hautes haies qui les amena sur la route de Mallow à la borne des dix-huit kilomètres.

« Nous allons nous arrêter au Bridge House pour prendre de l'essence, dit Stephen. Il y a un restaurant.

— Il y aura de quoi manger à la fête, objecta-t-elle.

— Tu n'as pas faim ?

— Maintenant que j'y pense, je mangerais bien un sandwich. »

Et c'est moins cher, pensa-t-il. Kate ne perdait jamais son sens pratique. C'était un trait de son caractère qu'il admirait. Elle ferait une bonne maîtresse de maison.

Au Bridge House, il acheta deux sandwiches au rosbif et deux bouteilles de Guinness, qu'il passa à Kate par la fenêtre ouverte avant de payer l'essence.

« Le pompiste trouve que le pneu avant gauche est bien usé, lui dit-elle.

— J'ai jeté un coup d'œil à votre roue de secours, ajouta l'homme. Vous voulez que je vous la change ?

— Non. » Stephen secoua la tête. « Nous n'allons pas loin.

— À votre place, je n'irais pas trop vite », conseilla le pompiste. Il prit l'argent de Stephen et lui rendit la monnaie. « Pas plus vite qu'une charrette de colporteur avec un cheval bon pour l'abattoir. »

Stephen hésita, puis répondit : « On ira doucement. »

Il sortit avec précaution de l'allée de Bridge House derrière un long camion et maintint sa vitesse à quarante kilomètres à l'heure. Le camion les distança rapidement.

Maintenant qu'ils avaient une raison d'aller lentement et qu'ils se dirigeaient vers Mallow, Kate se sentait rassérénée.

Appuyant sa tête sur le dossier du siège, elle regarda Stephen. C'était bon d'être là avec lui. Elle voyait déjà toute une vie d'intermèdes de ce genre. Il serait temps de commencer à mettre de l'argent de côté pour l'achat d'une voiture, se dit-elle. Au prix où étaient les automobiles, il n'était pas trop tôt. Elle était sur le point d'en parler quand le pneu avant gauche éclata. La voiture fit une embardée sur l'accotement, heurta une pierre de bordure et partit en tête-à-queue sur l'herbe. Quand elle s'immobilisa enfin, les phares éclairaient une allée privée envahie d'herbes folles, entre deux piliers en ruine. Le portail reposait sur le côté contre le pilier de droite, laissant l'allée ouverte sur la route.

Stephen inspira plusieurs fois profondément, la bouche ouverte, puis il demanda : « Katie, ça va ? » Il avait mal aux mains de s'être cramponné au volant.

« Un peu secouée, dit-elle. Tu ne crois pas qu'on devrait sortir la voiture de la route ? »

Stephen déglutit et fit avancer la voiture dans l'allée herbeuse, qui tournait presque aussitôt sur la gauche. Les phares révélèrent les ruines d'un cottage incendié dont les poutres noircies s'étaient effondrées en leur milieu. Il arrêta le moteur, et ils restèrent assis là un moment à écouter le bruissement des insectes et le faible murmure d'un ruisseau proche. Dans la clarté lunaire qui inondait les collines derrière le cottage détruit, il se dégageait de l'endroit une impression d'abandon.

« Bon, il ne me reste qu'à changer la roue, dit Stephen.

— Je mangerais bien un sandwich d'abord », suggéra Kate.

Il acquiesça et sortit de l'arrière de la voiture une vieille couverture qu'il étendit sur l'herbe avant d'éteindre les phares. La lune était éclatante.

« On se croirait en plein jour », dit Kate en déposant la nourriture sur la couverture.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre, mâchant à l'unisson, entrechoquant leurs bouteilles de Guinness en un toast au pneu crevé, à la lune, aux gens « qui avaient vécu là quand c'était une maison heureuse ».

Quand Stephen eut fini son sandwich et vidé sa bouteille de bière, Kate lui sourit. Elle ne savait pas si c'était la boisson ou le seul fait d'être là avec lui, mais elle éprouvait une extraordinaire impression de bien-être. Ce qui ne l'empêcha pas de remarquer alors qu'il se levait :

« Tu vas salir ta veste. Enlève-la, et ta chemise aussi. »

Elle se leva pour l'aider, pliant soigneusement les vêtements qu'elle posa au bord de la couverture. Il ne portait pas de gilet de corps, et elle se dit que la vision de sa poitrine nue dans le clair de lune était l'un des plus beaux spectacles de l'univers. Presque d'elle-même, sa main droite se porta en avant. La poitrine de Stephen était chaude sous la caresse de sa paume.

Jamais par la suite elle ne parvint à expliquer véritablement comment les choses s'étaient passées, même à sa meilleure amie et condisciple, Maggie MacLynn.

« Ohhh ! il était si fort, Maggie. Je n'ai pas pu résister. Ça ne m'est même pas venu à l'idée. C'est honteux de le dire, je sais, mais c'est…

— Bienvenue dans le club, ma petite Katie. Maintenant, vous allez vous marier, je suppose ? »

Elles étaient assises toutes les deux seules, le lundi suivant, partageant un déjeuner matinal sur la pelouse du collège. Maggie, remarquant la réserve silencieuse de Kate, avait fini par lui extirper toute l'histoire. Il lui avait suffi d'évoquer le serment de leur enfance « de ne jamais se mentir l'une à l'autre pour les choses importantes ».

Grande et mince, avec des cheveux couleur de vieil or, Maggie était considérée comme l'une des beautés du campus. Certaines des élèves infirmières chuchotaient qu'elle avait choisi Kate comme amie pour « se mettre en valeur ». Mais la vérité était que leur amitié remontait à l'enfance, aux premiers jours de l'école primaire.

Maggie répéta sa question, ajoutant : « Il ne te l'a même pas proposé ?

— Je ne sais pas ce que je vais dire à confesse, Maggie. Mon Dieu, que vais-je faire ?

— Voilà ce que tu diras : “Mon père, pardonnez-moi. J'ai eu une relation sexuelle.” Dis-lui que c'était à cause de la boisson, qu'il était plus fort que toi et que tu ne recommenceras jamais.

— Mais si nous recommençons ? gémit Kate.

— Eh bien, j'essaierais d'aller voir un autre prêtre, dit Maggie, terre à terre. Ça évite les explications. » Elle observa Kate un moment. « Je te connais, Katie. Vous allez vous marier, maintenant ?

— Ne sois pas stupide ! » s'emporta Kate. Puis elle se reprit : « Excuse-moi, Maggie. Mais il n'a pas arrêté de me harceler avec ça pendant tout le chemin du retour. Et tu sais bien que nous ne pouvons pas nous marier avant qu'il ait son diplôme, et peut-être pas avant qu'il ait ouvert son cabinet. Nous ne sommes pas riches, tu sais.

— Alors fais attention, ma vieille. Vous êtes de ceux qui se marient, tous les deux. Et il n'y a rien de tel qu'une petite grossesse pour précipiter les choses.

— Tu crois que je ne le sais pas ? »

Il était une fois un chirurgien du cerveau irlandais... (pause pour le rire)

Rengaine de music-hall britannique.

À son troisième jour de route, alors qu'il approchait de St Louis dans le Missouri, John avait décidé du premier nom sous lequel il allait se cacher. Il savait que plusieurs changements d'identité seraient nécessaires par la suite, mais un nouveau nom lui était indispensable dès maintenant.

C'était le début de l'après-midi, et des couleurs automnales teintaient déjà les arbres à feuillage caduc qui bordaient l'autoroute. Les collines étaient brunes, le fond de l'air était froid, il ne restait dans les champs de maïs que des débris de tiges coupées ou rompues, et des panneaux publicitaires vantaient différentes marques d'antigel.

On va bientôt traquer John Roe O'Neill dans le monde entier, se dit-il. *C'est un nom qu'il faut abandonner.* McCarthy – c'était le nom de sa mère, et il le trouvait seyant. Quelqu'un risquait d'établir le rapport, mais il aurait déjà changé d'identité. Quant à son prénom, il sentait qu'il devait le garder ; trop tard pour apprendre à réagir à autre chose qu'à John. John McCarthy, donc, et pour y ajouter la nuance irlando-américaine qui convenait : John Léo Patrick McCarthy.

Il entra dans la ville et se trouva pris dans le mouvement de la vie urbaine sans presque s'en rendre compte. Toute son attention se concentrait sur un unique objectif : trouver un logement ordinaire. Un motel du centre lui loua une chambre et il eut encore le temps de réserver un coffre dans une banque voisine. Après y avoir déposé son argent, il ressortit, soulagé, dans la rue qu'animait la cohue piétonnière de l'après-midi.

En quittant le parking au volant de sa voiture, il consulta sa montre : cinq heures moins cinq. Il lui restait largement assez

de temps pour les premières démarches de son changement d'identité. Les annonces classées d'un journal local le conduisirent à un pavillon de banlieue dans lequel une chambre était à louer. La propriétaire, Mme Pradowski, lui rappela Mme Neri : même vigilance calculatrice dans la manière et dans le regard. Il était trop tôt pour devenir John McCarthy. Il lui fallait laisser quelques « empreintes » pour les limiers lancés à ses trousses. Il montra à Mme Pradowski son permis de conduire au nom de John O'Neill et lui dit qu'il cherchait un poste de professeur.

Mme Pradowski lui répondit qu'il pourrait disposer de la chambre le lendemain matin. Elle n'établit apparemment aucun rapport entre son nom et les articles parus dans les journaux quelques mois plus tôt. Le plasticage de Grafton Street n'était pas, tant s'en faut, la dernière tragédie en date, et Dublin était bien loin de St Louis. Il apparut dans sa conversation que ce qui l'intéressait avant tout était d'être payée d'avance et de ne pas être dérangée au cours de ses « soirées de loto ».

Il s'agissait maintenant pour John de savoir s'il avait eu raison de porter son choix sur St Louis. Un client de la pharmacie l'avait mis en garde l'hiver précédent : « Ils ont là-bas une véritable usine à faux papiers. Vous devriez faire attention quand on vous paie par chèque. »

Il lui fallut six jours et d'innombrables verres de bière dans des bars miteux pour établir le contact avec « l'usine ». Une semaine plus tard, on lui remit contre cinq mille dollars un permis de conduire du Michigan et un assortiment de cartes de membre et de papiers d'identité au nom de John Léo Patrick McCarthy. Trois mille cinq cents dollars de plus lui valurent un cours intensif sur la falsification des passeports, plus un équipement permettant d'effectuer ces travaux.

« Vous êtes vraiment doué pour ça, lui dit son instructeur. Je ne vous demande qu'une chose : ne pas vous installer sur mon territoire. »

Il restait encore le problème de la voiture. Chez Honest Andrew's, au marché de l'occasion d'Auto Row, on lui en donna deux mille deux cents dollars comptant. Le vendeur soupira :

« Vous savez, ces grosses voitures-là ne se vendent plus très bien, maintenant. »

Le lendemain matin, il prit le bus jusqu'à Marion, où il acheta une Dodge Power Wagon d'occasion. C'était l'une des « soirées de loto » de Mme Pradowski, qui était absente quand il revint. Il gara la fourgonnette dans l'allée après en avoir barbouillé de boue les plaques minéralogiques, y chargea ses affaires et laissa sur la table de la cuisine une note accompagnée de cinquante dollars « pour le dérangement », par-dessus lesquels il posa sa clef de la maison. Il expliquait dans son message qu'un problème familial imprévu l'obligeait à repartir.

Il passa la nuit dans un motel de la périphérie, alla récupérer au matin son argent dans le coffre-fort, et John Léo Patrick McCarthy prit la route de l'ouest.

La transition s'était effectuée beaucoup plus simplement qu'il ne l'avait escompté. Il restait pour la compléter un détail essentiel. Au cours des trois jours suivants, il se débarrassa de ses cheveux. Il avait eu le choix entre se raser ou recourir à un moyen plus radical. Il choisit la seconde solution, ce qui n'était pas une tâche insurmontable pour un biochimiste mais se révéla douloureux et lui laissa un fin lacis de cicatrices roses – des petites veinules qui, il le savait, s'atténueraient avec le temps.

Le nævus de sa joue gauche disparut sous une application d'azote liquide, laissant une plaie qui se changerait en une ride de fossette.

La transformation le fascina. Il s'examina soigneusement dans le miroir de la salle de bain d'un motel de Spokane. Le néon clignotant d'une baraque de hamburgers adjacente zébrait un côté de son visage de lugubres éclairs stroboscopiques à travers le store de la fenêtre. Il sourit. John Roe O'Neill, plutôt replet, nanti d'une abondante chevelure brune et d'un nævus distinctif sur la joue, était devenu cet homme mince et chauve au regard d'une brûlante intensité.

« Salut, John Léo Patrick McCarthy », chuchota-t-il.

Quatre jours plus tard, le premier vendredi d'octobre, il emménagea dans la maison meublée qu'il avait louée à Ballard, banlieue de Seattle, dans l'État de Washington. Il avait un bail

d'un an et n'avait qu'une banque pour tout interlocuteur. Les propriétaires vivaient en Floride.

La maison de Ballard convenait parfaitement à ses projets. La facilité avec laquelle il l'avait trouvée lui parut un bon présage. Les propriétaires l'avaient peinte d'un marron terne souligné de blanc, et elle se dressait anonymement dans une rangée hétéroclite d'autres maisons tout aussi anonymes. Les constructions étaient édifiées sur un long remblai peu élevé, certaines agrémentées de jardins de rocailles, d'autres de pelouses abruptes. La plupart comportaient des sous-sols vitrés et des garages sous l'étage principal. Le garage de John donnait dans le sous-sol, avec tout l'espace voulu pour décharger la fourgonnette.

L'ameublement était un fatras récupéré dans des ventes, le lit s'affaissait, les vieux relents de cuisine qui imprégnaient la maison s'attardaient avec insistance dans les rideaux, et il régnait une odeur de tabac refroidi dans la salle de bain. En tirant la chasse d'eau, il saisit son reflet dans le miroir qui surmontait l'évier.

Plus rien ne subsistait de son ancienne douceur. Cet *Autre* était commandé de l'intérieur. Il se pencha plus près du miroir pour examiner le repli de la cicatrice, là où il avait enlevé le nævus. Il perçut dans ce petit alvéole vide une rupture finale avec son passé, le passé de Mary qui avait appelé le nævus son « grain de beauté ». Il tenta de se rappeler la sensation de son baiser à cet endroit ; ce souvenir-là aussi avait disparu. Saisi d'un frisson à la pensée de ce décalage de ses souvenirs, de ces déplacements affectifs incontrôlés, il se détourna vivement du miroir. Il y avait des choses à faire.

Il procéda au cours des journées suivantes à quelques transformations essentielles dans la maison – film translucide sur les fenêtres du sous-sol et du garage pour se protéger des regards indiscrets, système d'alarme contre les intrusions, réserves substantielles de nourriture. Le coffret blindé alla dans une cache secrète scellée de briques qu'il aménagea derrière la chaudière. C'est alors seulement qu'il se sentit prêt à effectuer la tournée d'achats pour l'équipement que requérait son entreprise.

Ce qui le surprit le plus durant les semaines suivantes, ce fut la facilité avec laquelle il put acquérir les éléments les plus ésotériques de son matériel. Il suffisait apparemment de téléphoner et d'envoyer un mandat en faisant précéder son nom du mot « docteur », pour obtenir n'importe quoi. Il fit tout expédier chez des correspondants d'entrepôts où à des adresses de location, utilisant différents noms et payant toujours comptant.

Tant qu'il était occupé, ses souvenirs demeuraient soumis et dociles. Mais le soir, quand il était couché, le kaléidoscope changeant de son esprit le maintenait souvent éveillé. Il trouvait la chose curieuse et difficile à expliquer. John O'Neill avait été incapable de se rappeler l'explosion de la bombe meurtrière. John McCarthy s'en souvenait en détail. Il se rappelait les coupures de journaux, le visage hurlant d'O'Neill sur la photographie. Mais le personnage de la photographie n'existait plus. John McCarthy s'en souvenait cependant. Il se souvenait des entretiens avec la police, des récits des témoins, de la silhouette cadavérique du Père Devon qui n'était jamais revenu sur son erreur initiale et croyait toujours que John s'était rendu coupable d'un « mariage mixte ».

John McCarthy s'apercevait qu'il pouvait tout reconstituer – les sœurs à l'hôpital, les médecins. Il se rappelait son Ancien Moi debout à la fenêtre de la banque, la bouffée orange de l'explosion. Sa mémoire rejouait la scène à la moindre provocation – la petite voiture, ce coude brun à la portière. Il y avait Mary, souriante et joyeuse alors qu'elle entraînait les jumeaux pour traverser la chaussée, le paquet serré sous son bras. Bizarre, pensa John, qu'on n'eût jamais retrouvé le paquet. Il contenait manifestement les chandails achetés pour les enfants. La dépense était apparue sur un relevé de compte de la carte de crédit, avec la signature de Mary griffonnée sur le reçu.

Tout l'incident du carrefour de Grafton Street revêtit avec le temps le caractère d'un film, définitivement figé en une séquence qu'il pouvait rappeler à volonté – la cohue autour de Mary et des jumeaux, leur arrêt près de cette vieille Ford... et toujours l'explosion orange, parsemée d'éclats noirs. Il s'aperçut qu'il pouvait en régler le débit, se concentrer sur un visage

particulier, un tic, un geste ou un trait de personnalité dans cette compagnie macabre.

Et toujours l'explosion orange, le coup sourd à l'intérieur de son crâne.

C'étaient là, il le savait, les souvenirs d'O'Neill, en quelque sorte étrangers à John McCarthy. Isolés. C'était comme s'il avait eu un écran de télévision dans la tête, avec des voix et des images descriptives.

« Grand Dieu ! Qu'est-ce que c'était que ça ? », avait crié le directeur de la banque.

C'était un enregistrement chronologique, fidèle mais incapable de rien susciter en John McCarthy sinon cette farouche détermination de répandre l'horreur sur les auteurs du martyre de John O'Neill.

À mesure qu'il s'accoutumait à ce jeu de mémoire, il découvrit qu'il pouvait le prolonger en arrière ou en avant. La bombe avait explosé précisément au cours de leur première journée à Dublin, après un séjour obligatoire de trois jours dans un château-hôtellerie près de l'aéroport de Shannon. Ces trois jours leur avaient mis la tête et le corps à l'heure de l'Irlande après le vol depuis les États-Unis.

« Maintenant, nous avons le pied irlandais », avait dit Mary alors qu'ils s'inscrivaient au Sherbourne à Dublin.

John s'était réveillé de bonne heure au matin de ce premier jour dans le port de la « Mare Noire ». Il n'y avait pas eu la moindre intuition prémonitoire. Un contraste absolu s'il en fut. Il avait commencé la journée avec un sentiment exubérant de santé et de bonheur – qui n'avait fait qu'amplifier l'angoisse qui suivit. Les tragédies de cette ampleur devraient être annoncées par des présages, se dit-il plus tard. Il devrait y avoir des signes avant-coureurs, des moyens de s'y préparer.

Il n'y avait rien eu.

Il s'était éveillé près de Mary dans l'une des deux chambres de leur suite. Se tournant vers elle, il s'était trouvé intensément captivé par sa beauté – les cheveux ébouriffés, les cils effleurant ses joues, le doux soulèvement de ses seins au rythme du souffle profond de son sommeil.

La pensée d'O'Neill était claire et simple : *Ahhh ! quel mariage heureux.*

Il avait eu vaguement conscience des jumeaux qui dormaient dans la chambre voisine, du bruit de la circulation matinale dans la rue, d'un parfum de pain chaud dans l'air.

Une suite, grand Dieu !

Le grand-père McCarthy aurait été fier. « Nous y retournerons un jour, mon garçon », avait souvent répété le vieil homme. « Nous y retournerons en grande pompe. »

Nous sommes ici en grande pompe, Grand'Pa Jack. Tu n'as pas vécu assez longtemps pour le voir, mais j'espère que tu le sais.

Il était dommage que Grand'Pa Jack n'eût jamais pu revenir sur le « vieux gazon ». Revenir n'était probablement pas le terme correct, cependant, car il était né sur le bateau d'Halifax.

« *Tout ça pour sept cents fusils !* »

C'avait été la lamentation coutumière de la famille McCarthy durant les « temps difficiles ». John n'avait jamais oublié la voix de Grand'Pa déplorant la fuite d'Irlande. L'histoire avait été contée et recontée jusqu'à ce que John O'Neill pût s'en souvenir d'un bout à l'autre. L'argent des McCarthy, enterré pour le soustraire à ces flibustiers de collecteurs d'impôts anglais, avait été ressorti afin de financer l'achat de sept cents fusils pour un Soulèvement. À la suite de la défaite, le père de Grand'Pa Jack dont la tête était mise à prix avait évacué sa famille vers Halifax sous un faux nom. Ils n'avaient repris le nom de McCarthy qu'une fois en sécurité aux États-Unis, « bien loin de ces voleurs d'Anglais ».

Dans sa chambre d'hôtel de Dublin, John O'Neill s'était redressé doucement sur le lit, percevant le changement de respiration de Mary qui commençait à s'éveiller. Elle s'était raclée la gorge, mais ses yeux restaient clos.

Mary O'Gara, des O'Gara de Limerick.

Elle aimait beaucoup Grand'Pa Jack. « Quel vieil homme charmant. Plus Irlandais que les Irlandais. » Personne ne pouvait chanter *The Wearing of the Green*, d'une voix plus émouvante.

« Par la famille de ton père, John Roe O'Neill, tu descends des Uri Neill. Ils étaient Ard Ri, Rois Suprêmes, sur la Colline de Tara. »

Le grand-père recommençait chaque fois de la même façon sa litanie généalogique.

« Et par les McCarthy, eh bien mon garçon, nous étions rois aussi, autrefois. Ne l'oublie jamais. Le château McCarthy était puissant, et c'étaient des hommes forts qui l'avaient bâti. »

Le grand-père O'Neill était mort quand John avait deux ans. Le père de John, Kevin Patrick O'Neill, avait renié leurs « racines » et se gaussait des « histoires des McCarthy », que racontait Grand'Pa Jack. Mais la jeune tête de John était pleine des afflictions, des soulèvements, et d'une haine éternelle pour les Anglais. Il avait particulièrement aimé les histoires de la révolte de Hugh O'Neill et de la rébellion d'Owen Roe O'Neill.

« Roe O'Neill, c'est une partie de mon nom, Grand'Pa.

— Pour sûr ! Et tu ferais bien de vivre ta vie d'une manière qui fasse honneur à des ancêtres aussi illustres.

— Brûler tout ce qui est anglais sauf leur charbon ! »

Comme Grand'Pa avait ri de ce bon mot. Dans le lit de la chambre d'hôtel de Dublin, Mary avait dit :

« Nous sommes vraiment ici. » Puis : « Grand'Pa Jack me manque quand même. »

Je crois que c'est Tacite qui a dit qu'il y avait dans la nature humaine un principe exigeant que nous haïssions ceux à qui nous avons fait du tort.

WILLIAM BECKETT,
docteur en médecine.

Il fut expédié cent copies exactement de la première « Lettre du Fou », et les lettres suivantes furent plus nombreuses. Les premières, toutes envoyées depuis une agence « boîte aux lettres » de Los Angeles, avaient été adressées à des personnalités des gouvernements, à des speakers de la radio, à des rédacteurs en chef et à des sommités scientifiques. Le message était clair : mettre en quarantaine les régions infectées. À cette fin, certaines des lettres comportaient une page supplémentaire appelant leur destinataire, en vertu de ses connaissances, à expliquer la gravité de la situation à ses dirigeants politiques.

Le docteur William Ruckerman, ancien président de l'American Association for the Advancement of Science, reçut l'une des lettres qui contenaient la page additionnelle. Elle était arrivée à son domicile de San Francisco par le courrier du lundi matin, et il l'avait ouverte en prenant son petit déjeuner. Il comprit aussitôt pourquoi il avait été choisi – ses propres recherches sur l'ADN n'avaient rien de secret dans la communauté scientifique. Cette lettre avait été écrite par quelqu'un qui appartenait au cénacle ou qui en était assez proche pour que les nuances particulières du projet de Ruckerman lui fussent connues.

Ruckerman relut les références à la « traduction inverse depuis la protéine », pour déterminer TARN, « et de là à la transcription de l'ADN ». Cela n'avait rien que de relativement

banal, mais l'auteur de la lettre expliquait également qu'il avait utilisé un ordinateur pour « faire le tri des sites de restriction. »

Voilà qui était un peu plus ésotérique, un peu plus « initié ».

Ce qui fit frissonner Ruckerman, c'était la référence à l'utilisation des stéréo-isomères pour traduire les séquences d'ARN dans les molécules de protéines.

« Superposition pour la détermination des structures. »

Telles étaient les paroles du Fou.

Ruckerman supposa aussitôt que l'homme s'était servi de la polymérisation alcénique pour une partie de ses séries de dissociations, conjugaisons et résonances. Oui. C'est ce qu'il laissait entendre.

« Cette lettre prouve qu'il comprend parfaitement les techniques de purification et de composition des sous-unités », dit-il à sa femme, qui lisait par-dessus son épaule. « Il sait. »

Ruckerman se rendit compte qu'il y avait là suffisamment d'informations pour convaincre un lecteur averti. Ceci, en soi, en disait déjà long sur l'auteur de la lettre.

Il y avait plus, Ruckerman en était certain. Le Fou s'abstenait de révéler les éléments clefs, mais il les cernait avec une précision inquiétante. Ces considérations, ajoutées aux menaces, le poussèrent à agir.

Il réfléchit soigneusement à la manière de traiter cette affaire, puis il envoya sa femme lui préparer sa valise et la suivit dans la chambre, où il entreprit de joindre au téléphone le conseiller scientifique du Président, le docteur James Ryan Saddler. Il dut forcer tout un barrage de secrétaires.

« Dites-lui que c'est Will Ruckerman et que c'est important.

— Pourriez-vous m'indiquer la nature de cette communication importante ? » demanda la secrétaire d'une voix mélodieusement insistante.

Ruckerman prit deux profondes inspirations pour se calmer, les yeux fixés sur son reflet dans le miroir de la chambre. De nouvelles lignes marquaient son visage anguleux, et ses cheveux grisonnaient indéniablement. Sa femme, Louise, leva les yeux de sur la valise qu'elle remplissait, mais ne dit rien.

« Écoutez, qui que vous soyez, reprit Ruckerman, je suis le docteur Ruckerman, ancien président de l'American Association

for the Advancement of Science et ami intime de Jim Saddler. J'ai des informations importantes à transmettre au Président des États-Unis. Si vous avez besoin de savoir de quoi il retourne, je suis certain que quelqu'un vous mettra au courant. En attendant, passez-moi Jim.

— Puis-je avoir votre numéro de téléphone, monsieur ? »

Elle était soudain tout efficacité. Ruckerman lui donna son numéro et raccrocha.

Louise, qui avait pris connaissance de la lettre du Fou par-dessus son épaule, demanda : « Tu penses que la menace est réelle ?

— Tout à fait. » Il se leva pour aller à la salle de bain. En revenant, il resta debout près du téléphone de la chambre, tambourinant du bout des doigts sur le plateau de la coiffeuse. Ils y mettaient le temps, mais il savait qu'on finirait par lui passer Saddler. Jim le lui avait un jour expliqué en plaisantant.

« Le fonctionnement de la présidence des États-Unis dépend des communications. Non des faits, mais de cette chose intangible qu'on aime appeler “information”, une sorte de jeton d'échange qui sert à marchander aux niveaux supérieurs. Les détenteurs de cette information en reconnaissent toujours la valeur. Vous seriez surpris du nombre de rapports officiels qui commencent par “Nous avons été informés que…”, ou qui recourent à cette expression. Il ne s'agit pas du “nous” royal, mais du “nous” bureaucratique, ce qui signifie que quelqu'un d'autre peut encourir ou partager le blâme si l'information se révèle inexacte. »

Ruckerman savait qu'il avait exercé une pression suffisante pour que le système de communications de la Maison Blanche, une organisation militaire, le mît en contact avec Saddler.

Le téléphone sonna. Saddler était à Camp David, lui annonça un opérateur. La voix du conseiller scientifique était quelque peu ensommeillée.

« Will ? Qu'y a-t-il de si diablement important que vous deviez…

— Je n'abuserai pas de votre temps, Jim. J'ai reçu une lettre qui…

— De quelqu'un qui se fait appeler “Le Fou” ?

— Exactement. Et je…

— Le FBI s'en occupe, Will. Encore un dingue.

— Jim… Je ne pense pas qu'il soit avisé de la traiter comme une lettre d'excentrique. Son post-scriptum devrait nous convaincre de…

— Quel post-scriptum ?

— La page additionnelle dans laquelle il donne certains détails sur…

— Il n'y a pas de post-scriptum dans notre lettre. Je vais envoyer un agent chez vous pour la prendre.

— Nom d'un chien, Jim ! Allez-vous m'écouter ? J'ai parcouru une partie du chemin que décrit ce type. Ce n'est pas un amateur, et je vous conseille de prendre sa menace au sérieux. Si j'étais à votre place, je conseillerais au Président de prendre au moins les premières mesures pour se conformer à…

— Oh ! voyons, Will ! Avez-vous la moindre idée des implications politiques ? Il exige une mise en quarantaine ! Et il veut ensuite que nous renvoyions en Libye tous les Libyens qui se trouvent aux États-Unis, que nous renvoyions tous les Irlandais en Irlande et tous les Anglais en Angleterre – tous, y compris les diplomates. Nous ne pouvons pas…

— Si nous ne le faisons pas, il menace de prendre les États-Unis dans… » Ruckerman se tut un instant, puis lut le passage de la lettre : … « Les filets de sa vengeance.

— J'ai lu ça et je n'ajoute pas foi une seconde à…

— Vous ne m'écoutez pas, Jim ! Je vous dis que les menaces de ce type sont plausibles !

— Vous êtes sérieux ?

— Tout à fait sérieux. »

Le téléphone devint silencieux et Ruckerman entendit faiblement un échange de répliques, mais les voix étaient trop basses pour qu'il pût distinguer les paroles. Saddler revint en ligne. « Will, si n'importe qui d'autre venait me raconter ça… Enfin, de nouvelles maladies mortelles contre lesquelles, il n'existerait aucune défense naturelle et… Comment diable pourrait-il les propager ?

— Je peux vous énumérer une douzaine de moyens faciles sans même faire un effort d'imagination.

— Bon sang ! Vous commencez à me faire peur.

— Bien. Cette lettre me flanque une trouille de tous les diables.

— Will, il faut que je voie ce post-scriptum avant…

— Vous refusez d'agir sur ma recommandation ?

— Comment voulez-vous que je m'engage dans…

— Jim… le temps presse. Il faudrait aviser le Président immédiatement, prévenir les diplomates concernés, l'armée, la police des villes principales, les responsables de la santé publique, la protection civile…

— Ça risque de provoquer la panique !

— Vous avez la partie principale de sa lettre. Il dit qu'il a déjà lâché ce truc. La seule protection, c'est la mise en quarantaine. Nom de nom, il le dit assez clairement : *Laissez-la suivre son cours là où je l'ai répandue. N'oubliez pas que je peux introduire l'épidémie où bon me semble. Si vous tentez de stériliser les zones infectées par des moyens thermonucléaires, je donnerai libre cours à ma vengeance dans tous les pays du globe.* Relisez ce passage, Jim, et à la lumière de mon avis, dites-moi ce que vous devriez être en train de faire dès maintenant.

— Will, si vous vous trompez, avez-vous une idée des répercussions ?…

— Et si c'est vous qui vous trompez ?

— Vous me demandez de vous croire sur parole.

— Nom d'un chien, Jim, vous êtes un scientifique ! Vous devriez savoir maintenant que…

— Alors, dites-moi, Will, comment peut-on faire qu'une maladie s'attaque spécifiquement à un seul sexe ?

— D'accord. Au stade actuel de mes recherches, dont je suis convaincu qu'elles sont loin derrière celles de ce Fou… eh bien, je crois qu'on peut façonner des maladies pour qu'elles s'attaquent spécifiquement à diverses variations génétiques – la peau blanche, par exemple, ou la prédisposition aux anémies à hématies falciformes…

— Mais comment une seule personne… Je veux dire, la somme d'argent que cela suppose !

— Dérisoire. J'ai calculé le coût de l'équipement nécessaire – moins de trois cent mille dollars, y compris l'ordinateur. Un laboratoire installé n'importe où dans un sous-sol… » Ruckerman se tut.

« Il me faudrait une liste de cet équipement. Les fournisseurs devraient pouvoir nous…

— Je vous la lirai dans une minute, mais je pense que c'est trop tard, même si nous parvenons à localiser son laboratoire.

— Vous pensez vraiment…

— Je pense qu'il l'a fait. Cette lettre… il décrit l'essentiel et je n'y ai pas trouvé une erreur. Je pense que l'Irlande, la Grande-Bretagne et la Libye… et probablement le reste du monde, vont vivre des moments atroces. Je ne vois pas comment nous pourrions contenir totalement une telle épidémie. Mais pour commencer, nous pouvons entreprendre de mettre ces zones en quarantaine… pour notre propre sécurité sinon pour d'autres raisons.

— Quelles autres raisons ?

— Ce Fou est encore en liberté. Il vaut mieux ne pas s'attirer ses foudres.

— Will, il dit que pas un humain de sexe féminin ne survivra dans ces trois pays. Enfin, vraiment ! Comment peut…

— Je vous donnerai une analyse plus complète par la suite. Pour l'instant, je vous supplie de prendre les premières mesures nécessaires. Il faudrait que le Président saute sur son téléphone rouge pour joindre Moscou et les principales autres capitales. Il faudrait qu'il…

— Will, je crois que je ferais mieux d'envoyer un avion vous prendre. Je ne veux pas présenter tout ça tout seul au Président. S'il faut le convaincre… Enfin, il connaît votre réputation, et si vous…

— Louise a déjà préparé ma valise. Jim, l'une des premières choses à faire est d'emmener le plus grand nombre possible de femmes jeunes dans cette retraite de Denver dont l'armée est si fière. Des femmes, vous avez compris ? Et seulement assez d'hommes pour assurer la partie technique d'un plan de survie. »

Ruckerman laissa à ses paroles le temps de faire impression – de nombreuses femmes, quelques hommes, exactement l'inverse de ce qui risquait d'arriver à l'extérieur d'un tel sanctuaire. Il reprit :

« Nous devrions conseiller aux Russes et aux autres dirigeants du monde de prendre des mesures similaires. Ce serait un bon moyen de les assurer de notre sincérité. Il ne faudrait pas que les Russes s'imaginent qu'il s'agit de quelque diabolique complot capitaliste. Dieu sait qu'ils sont assez paranoïaques comme ça.

— Je pense qu'il vaut mieux laisser les décisions diplomatiques de l'échelon supérieur aux experts, Will. Contentez-vous de rappliquer ici avec assez de preuves pour me convaincre que vous avez raison. »

Ruckerman reposa le combiné sur son support et regarda sa femme, de l'autre côté de la chambre.

« Il va attendre que tu sois là », dit-elle.

Ruckerman abattit son poing sur la coiffeuse, faisant tressauter le téléphone. « Louise, tu vas prendre la voiture. N'emporte que le nécessaire. Achète autant de nourriture que tu peux en entreposer et va à notre maison de Glen Ellen. Emporte les armes. Je t'appellerai. »

J'obéis au Maître de la Mort.

Extrait du serment d'une société secrète de l'Ulster.

L'île Achill, au sud de Blacksod Bay dans le comté de Mayo, se détachait sur l'Atlantique où le vent soufflait en tempête. Malgré l'heure matinale, les campagnards irlandais s'activaient déjà, se préparant à accueillir la première vague de touristes, semant de l'herbe ou coupant les foins qu'ils mettaient à sécher en tas, et se livrant d'une façon générale à leurs activités quotidiennes.

L'île était un chatoiement de verts parsemés des taches noires des rochers et des mouchetures blanches des maisons construites par les habitants. Achill avait été coupée du corps principal de l'Irlande par la retraite du dernier glacier, et les arbres y étaient rares. Des lignes d'ajoncs rayaient les pentes abruptes au long des sillons laissés par les coupeurs de fourrage. Les premières violettes des marais commençaient à apparaître, le disputant aux ronces, aux saxifrages et à l'omniprésente bruyère. Çà et là, des nombrils de Vénus pointaient parmi les rochers.

Les décombres d'une ruine de granit envahie d'herbes folles surplombaient la colline autour de laquelle la route de Mulrany s'incurvait avant de plonger vers le pont qui rejoignait l'île. Les ogives à lancette et les remparts crénelés s'étaient effondrés en petits monticules recouverts de quelques lierres et lichens rabougris. Rien sur la surface de ces rocs dartreux ne rappelait les meurtrières derrière lesquelles les assiégés n'étaient pas parvenus à repousser Cromwell.

Deux jeunes soldats courtois portant à l'épaule l'insigne de la Harpe irlandaise se tenaient devant le barrage qui fermait le pont.

Ils avaient déjà fait rebrousser chemin à deux voitures de touristes qui s'étaient engagées sur la route de l'île avant que d'autres barrages n'eussent été établis plus loin à Mulrany. Les soldats s'étaient excusés du désagrément en conseillant aux touristes d'aller plutôt à Balmullet, « un endroit magnifique où les vieilles coutumes ont été préservées ». À toutes les questions, les soldats répondaient : « Nous n'avons rien le droit de vous dire, mais ce sera certainement provisoire. »

Trois camions qui arrivaient ensemble pour livrer des marchandises aux magasins de l'île furent plus difficiles à refouler.

« Désolés, les gars, nous n'y sommes pour rien. Je comprends qu'on aurait dû vous prévenir, mais il ne sert à rien de protester. Les ordres sont les ordres. La route est fermée. »

Quatre voitures blindées sous les ordres d'un commandant arrivèrent pendant que les soldats discutaient avec les chauffeurs des camions. Le commandant et un sergent en descendirent, ce dernier portant un pistolet mitrailleur armé. Le commandant, un homme mince au regard glacial qui portait un calot sur son épaisse chevelure grise, répondit aux saluts des deux soldats puis se tourna vers les camionneurs.

« Demi-tour, les gars. Assez discuté. »

L'un des conducteurs voulut protester, mais le commandant lui coupa la parole. « Faites demi-tour avec ces camions et disparaissez d'ici, ou l'un de mes hommes va les jeter à la mer et on vous remmènera sous escorte ! »

Les conducteurs remontèrent en grommelant dans leurs cabines, firent reculer les camions sur le parking qui jouxtait le pont et reprirent la route de Mulrany. Le commandant s'approcha de l'opérateur radio installé dans l'une des voitures blindées. « Prévenez Mulrany, qu'ils s'assurent que ces types poursuivent leur route. »

Il revint vers les deux soldats postés au barrage du pont et tourna lentement sur lui-même pour examiner les alentours : la haute colline qui dominait Pullrany, derrière laquelle apparaissait le sommet plus élevé de Corraun, l'Auberge du Port, chez Alice, à côté du parking, le barrage, et sur l'île, à l'autre bout du pont, les constructions blanches près desquelles

se tenait un groupe d'hommes lancés dans une discussion animée, leurs têtes rapprochées les unes des autres. Le commandant retourna près du radio.

« Les vedettes de surveillance ont-elles pris place à Bulls Mouth et Achillbeg ? »

L'opérateur radio, un jeune homme boutonneux aux gestes nerveux, se pencha sur son microphone. « Ils sont en place, Sir, répondit-il un moment plus tard. L'une d'elles arrive de Bulls Mouth pour prendre les barques des îliens.

— Bien, dit le commandant. Mieux vaut ne laisser aucune barque là-bas, ça leur évitera la tentation de quitter l'île. » Il soupira : « Quel stupide gâchis », puis se dirigea vers les autres voitures blindées et dit à un sergent : « Autant déployer les hommes. Que personne n'entre ou ne sorte. À part les toubibs, bien sûr, mais ils viendront par l'hélicoptère. » Le commandant se rendit alors chez Alice et on l'entendit demander s'il y avait du café.

Environ deux kilomètres plus loin sur la route de Mulrany, trois escouades de soldats sous les ordres d'un lieutenant achevaient de monter une rangée de tentes à l'abri de la colline qui surplombait l'étroit bras de mer séparant Achill de l'Irlande proprement dite. Un rempart de sacs de sable équipé de deux mitrailleuses s'élevait déjà sur le versant en amont des tentes.

Une fois le campement installé, le lieutenant ordonna à un caporal : « Prenez votre escouade et allez prévenir les habitants qu'ils doivent rester près de chez eux ; pas de déplacements inutiles et défense d'aller sur l'île. Dites-leur qu'il s'agit d'une quarantaine, rien de plus. »

Au sommet de Corraun Hill, à cinq cent vingt-six mètres d'altitude et à environ quatre kilomètres de là vers le sud, d'autres soldats avaient empilé des sacs de sable dans les ruines d'un vieux château, formant un abri pour deux canons de vingt millimètres et quatre mortiers. Comme la pluie commençait à tomber alors qu'ils mettaient les mortiers en position, les soldats étendirent leurs tentes individuelles sur les armes et se pelotonnèrent dans leurs imperméables. Un peu plus bas, un colonel observait Achill à la jumelle.

« Il y a beaucoup d'agitation, là-bas, dit le colonel. Je serai plus tranquille quand nous aurons confisqué leurs barques et que la mer leur sera fermée. »

L'un des soldats qui se trouvaient au-dessus de lui s'enhardit à demander : « Mon colonel, c'est une maladie grave, qu'ils ont là-bas ?

— C'est ce qu'on m'a dit », répondit le colonel. Il abaissa sa jumelle et parcourut les lieux d'un regard circulaire, s'arrêtant finalement sur un sergent de haute taille qui se tenait légèrement à l'écart. « Faites monter les tentes, sergent. Il va falloir ouvrir l'œil. Il n'y a que les toubibs qui peuvent entrer là-dedans, et personne ne doit en sortir.

— Nous ne laisserons même pas passer un renard, Sir. »

Le colonel fit demi-tour et descendit la pente à grandes enjambées vers la jeep qui l'attendait sur un chemin étroit, en contrebas de la batterie.

Mus par un même réflexe, les soldats qu'il avait laissés derrière lui tournèrent leur regard vers Achill, l'île des aigles que les aigles avaient désertée. C'était un paysage maussade et pluvieux, une palette de verts sur laquelle se détachaient les mouchetures plus claires des rocs et des maisons. Quelques routes découpaient des corniches grises autour des collines, au-dessus du gris plus profond de l'océan. Slievemore et Croaghaun perçaient presque les nuages du côté des falaises d'Achill Head. C'était un lieu replié sur lui-même, et les soldats qui contemplaient l'île en percevaient l'atmosphère pleine de ferments. Des générations d'hommes et de femmes y avaient ressassé avec passion les torts faits à l'Irlande. Aucun Irlandais ne pouvait manquer de ressentir ce qui couvait là, les espoirs moroses de tous ceux qui avaient péri pour « Le Rêve irlandais ».

« Les prêtres vont avoir de quoi s'occuper, dit le sergent, qui ajouta : Bon, les gars, vous avez entendu le colonel. Si vous montiez les tentes ? »

Loin au-dessous d'eux, à l'extrémité insulaire du pont où la grand-rue de la ville devenait la grand-route d'Achill, une foule d'îliens et quelques touristes s'étaient retrouvés au saloon-bar de Mulrany. Courbés sous la pluie, ils se hâtaient depuis leurs

voitures ou leurs bicyclettes vers l'intérieur du bar aux lourdes odeurs de bière et de laine humide. Le Mulvany's, bâtiment de deux étages blanchi à la chaux, avec un toit d'ardoises et trois grosses cheminées, était l'un des points naturels de rassemblement sur l'île. Il fut bientôt bondé d'hommes qui parlaient trop haut, l'air courroucé, le geste brusque et lourd de violence.

Une petite voiture de la Garda s'arrêta à l'extérieur, provoquant une accalmie dans les conversations à mesure que la nouvelle s'en propageait à travers le bar. Denis Flynn, le Garda local, sortit de la voiture. C'était un petit homme blond aux yeux bleu clair et au visage enfantin. Pâle et nerveux, il entra dans le bar et s'avança à travers la foule qui s'écartait sur son passage jusqu'à l'extrémité ouest de la salle, où il monta sur une chaise.

« Nous avons été mis en quarantaine », annonça-t-il. Dans le silence attentif, sa voix fluette se brisait sur certains mots de façon inattendue. « On nous envoie des équipes médicales par hélicoptère. Personne ne doit quitter l'île ni y entrer à part les médecins et les enquêteurs. »

Des questions fusèrent de toutes parts, et Flynn dut élever la voix pour réclamer le silence. « Nous devons être patients, c'est tout. Toutes les mesures possibles ont été prises. »

Mulvaney, un doux géant dont le crâne chauve était aussi brillant que son comptoir bien astiqué, se fraya un chemin parmi ses clients pour venir se planter devant Flynn. « Il y a ma Molly qui est malade là-bas derrière, dit-il en pointant un pouce par-dessus son épaule, et nous n'avons que notre docteur. Je veux savoir ce que c'est.

— Je ne suis que Garda, dit Flynn. Ce sont les médecins qui vous le diront. »

Mulvaney regarda par la fenêtre derrière Flynn en direction de Knockmore et du village de Droega, caché au-delà des collines dans le creux qui le protégeait du plus gros des tempêtes de l'Atlantique. Son frère Francis l'avait appelé de là-bas moins de dix minutes plus tôt pour lui annoncer une autre mort, des larmes plein la voix.

Mulvaney leva vers Flynn un regard dur. « Les femmes de votre famille sont en sécurité de l'autre côté de Mulrany. Vous pouvez vous ranger au point de vue officiel. Mais il y a ma belle-sœur, Shaneen, qui est morte ce matin.

— Et ma Katie a attrapé le mal ! cria un homme perdu dans l'assistance. Nous voulons des réponses, Flynn, et tout de suite !

— Je vous ai dit ce que je savais, répondit Flynn. C'est tout ce que je peux faire.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'enquêteurs ? demanda Mulvaney.

— Des gens du ministère de la Santé, à Dublin.

— Pourquoi y a-t-il des soldats qui nous barrent la route ? demanda quelqu'un d'autre. Ils ont même installé des canons en haut de Corraun !

— Il est inutile de semer la panique, dit Flynn. Mais la situation est grave.

— Alors pourquoi n'en entend-on pas parler à la radio ? demanda Mulvaney.

— Je vous ai dit qu'on ne voulait pas semer la panique.

— C'est la peste, n'est-ce pas ? » reprit Mulvaney. Le silence se fit brusquement dans la salle. Un petit homme brun aux traits pinces, debout à la droite de Flynn, s'éclaircit la voix. « Nous avons nos barques, dit-il.

— Il n'en est pas question, Martin ! répliqua sèchement Flynn en fusillant du regard l'homme qui venait de parler. La marine nationale sera là dans quelques minutes pour prendre vos bateaux. Mes ordres sont de vous empêcher de quitter Achill… par la force si c'est nécessaire.

— Alors toutes nos femmes sont condamnées à mourir ? demanda Mulvaney d'une voix rauque. Dix-neuf morts depuis hier, et seulement les femmes et les filles. Pourquoi cela, Denis ?

— Les médecins en trouveront la raison », dit Flynn. Il sauta de la chaise en s'appuyant sur Mulvaney pour garder son équilibre, mais sans le regarder dans les yeux. Moins d'une heure plus tôt, au téléphone, le commissaire duquel il dépendait avait exprimé la même inquiétude avec une fermeté empreinte de douceur.

« Si toutes les femmes de l'île meurent, ça pourrait être très grave, Denis. Et on laisse entendre qu'il peut s'agir d'un acte délibéré. Mais n'en dites pas un mot pour l'instant !

— Délibéré ? Les types de l'Ulster ou les Anglais ?

— Je n'en dirai pas plus, Denis. Ce n'était que pour vous faire comprendre la gravité de la situation. À l'intérieur de la zone mise en quarantaine, vous serez seul pendant un moment pour représenter l'autorité. Nous comptons sur vous.

— Vous voulez dire que je n'aurai pas d'aide ?

— On a demandé des volontaires parmi les soldats, mais ils ne seront pas là-bas avant cet après-midi.

— Je ne me suis pas porté volontaire, Sir.

— Mais vous avez prêté le serment de faire votre devoir, et c'est ce que je vous demande à présent ! »

Tout en se frayant un chemin pour sortir de chez Mulvaney sans répondre aux questions qu'on continuait à lui lancer, Flynn se remémorait cette conversation téléphonique. Il avait reçu d'autres ordres qu'il lui fallait exécuter dès maintenant.

Quand il ressortit du bar, la pluie s'était réduite à un léger crachin. Il monta dans sa voiture sans regarder les visages furieux qui l'observaient depuis chez Mulvaney, puis il démarra et fit demi-tour, se dirigeant lentement vers l'aire en béton qui surplombait le détroit d'Achill et les bateaux de pêche mouillés à cet endroit. Il aperçut une vedette rapide qui arrivait de Bulls Mouth en soulevant une large frange d'écume, soulagé qu'elle ne fût qu'à cinq minutes de là. Garant la voiture sur le béton, il sortit son fusil de chasse du râtelier, saisi par un sentiment d'étrangeté au contact de l'arme dans ses mains. Mais les instructions du commissaire avaient été formelles.

« Je veux que vous montiez une garde armée, Denis jusqu'à ce qu'on ait pris les barques. Qu'il soit bien clair que vous ferez usage de votre arme si c'est nécessaire. »

Flynn regarda d'un air sombre la vedette qui approchait. Des oiseaux de mer tournoyaient en criaillant au-dessus de la grève et il humait les parfums familiers chargés de sel, l'odeur des algues et l'âcreté du poisson. Combien de fois avait-il contemplé cette scène sans jamais y trouver rien d'étrange, se demanda-t-il. Alors que maintenant… à l'idée de ce qui avait changé, un

frisson parcourut son corps frêle. Ce qui le préoccupait le plus, c'était ce qui lui avait brûlé la langue dans le bar de Mulvaney, ce qui lui laissait un goût amer dans la gorge.

Mais le commissaire s'était montré intransigeant sur la nécessité du secret. « Un grand nombre de femmes vont certainement mourir, peut-être toutes celles de l'île. Nous comptons sur vous pour maintenir l'ordre jusqu'à l'arrivée des renforts. Il faut éviter à tout prix la panique et les attroupements. Faites preuve de fermeté. »

« J'aurais dû tout leur dire, marmonna Flynn pour lui-même. Ils devraient appeler les prêtres. C'est certainement tout ce qu'il reste à faire. »

Le regard fixé sur les barques de pêche à l'ancre, il se sentit envahi d'un profond sentiment de solitude et d'insuffisance.

« Que Dieu nous aide à traverser cette épreuve », chuchota-t-il.

Jamais depuis la peste noire qui l'a frappée durant l'hiver de 1348, l'Irlande n'avait connu une telle épreuve.

FINTAN GRAIC DOHENY.

La veille du jour où fut décrétée la mise en quarantaine de l'île d'Achill, Stephen Browder et Kate O'Gara étaient partis ensemble en voiture pour le lac Derg. Ils avaient prévu de déjeuner près de Killaloe avant de gagner un cottage situé au bord du lac près de Cloonoon, où ils comptaient passer trois jours ensemble avant les examens et l'été chargé qui attendait Stephen, maintenant décidé à se spécialiser dans la médecine hyperbare.

Le cottage, une ferme transformée, appartenait à Adrien Peard, un ami de Stephen qui avait obtenu ses diplômes six ans plus tôt et apparaissait déjà comme un chercheur de premier plan dans la médecine hyperbare et les maladies des plongeurs. Rejeton d'une riche et ancienne famille du comté de Cork, Peard avait établi une base de week-end et de vacances au cottage du lac, où il avait installé un imposant caisson de décompression en acier dans la grange située derrière l'habitation. Stephen, qui s'y était rendu plusieurs fois, s'était fait un peu d'argent en servant de cobaye pour les recherches de Peard.

Depuis leur première *expérience sexuelle* au bord de la route de Mallow, Kate les avait rationnés à une ou deux répétitions par mois, et seulement à ses périodes de moindre fécondité. Elle avait commencé par repousser l'idée de cette sortie parce qu'elle coïncidait avec sa période la plus fertile, mais Stephen avait promis de « faire attention ». Kate, pas très sûre de ce que cela signifiait, l'avait mis en garde :

« Il n'est pas question d'avoir des bâtards dans notre famille, Stephen Browder ! »

Ils avaient soigneusement préparé leur sortie. Kate, officiellement, passait trois jours de vacances à Dublin avec son amie Maggie. Stephen était censé faire du bateau avec des camarades près de Kinsale.

Peard, qui avait deviné la nature des sentiments de Stephen pour Kate, lui avait proposé le libre usage de son cottage du Lough Derg, « quand ça n'interfère pas avec mon emploi du temps ». Il lui avait remis les clefs en riant et lui avait recommandé : « Laisse la maison en ordre et essaie quand même de consacrer un petit moment aux études. J'aimerais t'avoir un jour avec moi, Stephen. Tu as un certain talent pour résoudre les problèmes insolites… comme celui-ci. »

Comme s'y attendait Peard, Stephen avait rougi – autant de la louange que de leur complicité.

La voiture dans laquelle ils partirent était une minuscule Fiat verte dont Stephen avait gagné l'usage en initiant son propriétaire aux subtilités de la fonction rénale. Ce dernier avait été dérouté par le sujet jusqu'au moment où Stephen avait découvert un stratagème qui consistait à piquer sur un grand dessin des panneaux de circulation montés sur des épingles, parmi lesquels l'étudiant devait manœuvrer une automobile miniature en carton étiquetée « corps étranger ». Alors qu'ils s'éloignaient vers le nord, Stephen et Kate s'amusèrent à baptiser la Fiat « corps étranger ».

Quelques minutes avant midi, ils franchirent le vieux pont de pierre étroit qui accédait à Killaloe. La tour crénelée de la cathédrale St Flannery se détachait telle une sentinelle normande sur les nuages qui s'accumulaient à l'horizon. Au-dessus d'eux, cependant, le ciel restait bleu et les collines environnantes se reflétaient dans le miroir émeraude du lac, que ridaient une brise légère et le passage d'un quatuor de cygnes.

Au nord de Killaloe, Stephen s'arrêta près d'un stand forain planté au bord de la route pour y acheter des sandwiches, des frites et de la bière qu'ils emportèrent dans l'herbe d'un pré, au pied de la butte sur laquelle Brian Boru avait élevé son château. Leur terrain de pique-nique dominait le gué de Ballyvale où Patrick Sarsfield et ses six cents cavaliers avaient traversé le

Shannon dans la nuit du 10 août 1690, durant le siège de Limerick.

Kate, fascinée par l'histoire de son pays et un peu impressionnée de se trouver « sur les lieux mêmes », entreprit de raconter à Stephen l'histoire de la chevauchée de Sarsfield quand elle s'aperçut qu'il en ignorait les détails. En la voyant se colorer à l'évocation de cette « chevauchée futile et merveilleuse » contre l'équipage de siège de Guillaume III, Stephen regarda avec envie l'ombre accueillante des arbres qui dissimulaient les fondations circulaires du château de Brian Boru, se demandant si Kate accepterait d'aller faire un tour avec lui dans ce berceau de verdure. Mais on entendait des cris d'enfants près du lac, en bas du pré, et leur coin d'herbe fut bientôt bourdonnant de mouches attirées par la nourriture. Ils engloutirent le reste de leurs sandwiches et regagnèrent en hâte la voiture, poursuivis par les insectes.

À l'abri dans la voiture, Kate se retourna vers le pré et surprit Stephen par un aspect mystique de sa nature qu'il n'avait pas encore soupçonné.

« Il s'est passé des choses terribles à cet endroit, Stephen. Je le sens. Crois-tu que les mouches pourraient être les âmes des hommes cruels qui ont accompli ces choses horribles ?

— Ohhh ! voyons, Kate ! Quelle drôle d'idée. » Elle ne retrouva vraiment sa bonne humeur que lorsqu'ils tournèrent dans l'allée gravillonnée du cottage et qu'elle vit les doubles pots de la vieille cheminée par-dessus les arbres. Quand ils entrèrent dans la maison, elle manifesta une admiration presque puérile.

Stephen, qui avait appris à connaître et à aimer la plupart de ses états d'âme, prit un réel plaisir à lui faire visiter les lieux. Dans la vieille cuisine campagnarde entièrement transformée, une grande fenêtre avait été ouverte du côté du lac et l'équipement ultramoderne représentait ce qu'on pouvait trouver de mieux en ce domaine.

Kate porta les mains à ses joues en la voyant. « Oh ! Stephen, si seulement nous pouvions avoir une maison comme celle-là.

— Nous en aurons une un jour, Kate. » Elle se retourna et se serra contre lui.

À l'extérieur, au-delà d'un petit verger et d'un espace délimité par des pierres pour le jardin potager, se dressait la grange. Au moins moitié plus grande que la maison elle-même, c'était une bâtisse de pierre dont le toit avait été refait en tôle ondulée. De hautes herbes folles venaient en lécher le bas des murs, mais un chemin propre et bien tracé traversait le verger depuis la maison jusqu'à une petite porte latérale.

Stephen déverrouilla le cadenas et ouvrit tout grand la porte pour Kate, manœuvrant un interrupteur situé près de l'embrasure alors qu'elle en franchissait le seuil. Des batteries de projecteurs suspendus aux chevrons par des tubes illuminèrent brillamment la salle unique, dont le centre était occupé par un énorme caisson de six bons mètres de long sur deux mètres vingt-cinq de diamètre. Il comportait de chaque côté deux petites fenêtres de cristal situées à hauteur d'homme, plus une autre plus petite encore dans la porte étanche du sas, à son extrémité la plus proche.

« C'est si petit, dit Kate, qui avait entendu Stephen parler de ses séjours dans le caisson. Tu as vraiment passé quatre jours d'affilée là-dedans ?

— C'est assez confortable. Il y a un système d'évacuation sanitaire à double valve et il y a le téléphone. Le plus désagréable, c'était de porter toutes les électrodes qui permettaient à Peard de suivre mes fonctions vitales. »

Stephen entraîna Kate à l'autre extrémité, où il lui montra la longue console d'instruments, les câbles reliés au caisson, les râteliers et les étagères chargés d'appareils de plongée qu'ils utilisaient dans le lac et, tout au bout, les deux compresseurs de fabrication française avec leur système de filtres perfectionnés.

Kate regarda dans le caisson par l'une des fenêtres de cristal. « Je m'ennuierais à mourir si je devais passer tout ce temps là-dedans, dit-elle.

— J'avais emporté des livres. Tu sais, Kate, c'était vraiment tranquille. J'ai passé la plus grande partie de mon temps à étudier et à dormir. »

Kate s'écarta de la froide coque de métal et se frotta les mains sur sa jupe. « Je voudrais nous préparer un bon dîner

dans cette cuisine. Je n'en ai jamais vu d'aussi magnifique. Tu as pris toutes les choses que j'avais mises sur la liste ?

— Elles sont dans le coffre. »

Tandis que Kate s'affairait dans la cuisine, Stephen apporta leurs valises, leurs deux paquets de manuels scolaires, et les tables de saturation sanguine de Peard. Il posa les valises sur le lit, s'assura que Kate n'avait pas besoin d'autre chose au magasin du village, puis s'installa pour étudier dans le minuscule salon. Il entendait les casseroles s'entrechoquer et Kate fredonner tout en travaillant. Il pouvait déjà s'imaginer marié, menant une vie de famille tranquille. Cet état d'âme persista au-delà du dîner, jusqu'au moment où ils furent couchés et où il expliqua à Kate de quelle manière il comptait « faire attention ». Il lui montra un préservatif acheté en Angleterre par l'un de ses amis étudiants.

Kate, le sang au visage, le lui arracha des mains pour le jeter à l'autre bout de la pièce.

« Stephen ! Ce que nous faisons est déjà assez mal, je ne veux pas avoir ça sur la conscience ! »

Il lui fallut presque une heure pour la calmer, après quoi elle se montra particulièrement tendre, pleurant sur son épaule et riant tour à tour. Elle s'endormit la tête nichée contre sa poitrine.

Stephen s'éveilla tard en l'entendant s'affairer de nouveau dans la cuisine. Ce côté domestique de sa nature, auquel il ne s'était pas attendu, l'emplit d'un chaleureux sentiment de gratitude. Elle avait allumé la radio et chantonnait avec la musique. Stephen consulta sa montre posée sur la table de chevet, effaré de constater qu'il était onze heures. Il se rendit vaguement compte que la musique avait fait place à une voix masculine chargée d'émotion contenue.

« Qu'est-ce que c'était que cette information ? » demanda-t-il quand il eut pris son bain et qu'il se fut rendu à la cuisine après s'être habillé. « Je n'ai pas distingué ce qu'on disait.

— Oh ! un problème quelconque à Achill, répondit-elle. Tu prendras un œuf ou deux œufs ?

— Trois, dit-il en l'embrassant sur la nuque.

— Pourrons-nous aller nager dans le lac ?

— Il y fera froid, mais nous pourrons rentrer nous mettre au chaud. »

Elle rougit. Stephen la fit tourner sur elle-même, mais la sonnerie du téléphone l'interrompit.

Il lui fallut un moment pour trouver l'appareil, caché derrière une pile de magazines sur une étagère du salon. C'était Peard.

« Ah ! Dieu soit loué, tu es là, Stephen. Ton amie est avec toi ? » Stephen hésita un instant. « Oui, mais je ne…

— Pas de temps pour les détails. J'ai été appelé à une importante réunion médicale par Fintan Doheny. L'objet de la réunion pourrait te concerner.

— Doheny ? Doheny lui-même ? Que peut…

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Stephen. Un Fou qui a des connaissances sérieuses dans le domaine de l'ADN recombinant a lâché une nouvelle forme de peste sur Achill. L'île a été mise en quarantaine, mais personne ne compte pouvoir limiter l'épidémie à ce secteur. Alors écoute-moi bien. Il semble que cette peste ne tue que les femmes. Jusqu'à présent, elle est mortelle à cent pour cent. Il m'est venu à l'esprit que toi et ton amie étiez au cottage et que nous avions ce bon vieux caisson dans la grange. Une femme enfermée dans le caisson avec une différence de pression positive pourrait être parfaitement isolée. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je comprends, bien sûr, mais je ne vois pas comment…

— Je n'ai pas le temps de discuter. Je te demande seulement de faire ce que je te dis. »

Stephen lança un coup d'œil à Kate qui le regardait, debout à côté du téléphone.

« Je ne sais pas si elle… Je veux dire, tu me demandes de…

— Je dois partir, Stephen. Fais ce que tu peux pour la faire entrer dans ce caisson. Vas-y avec elle s'il le faut. Branches-y le téléphone, je te rappellerai plus tard. Tu le feras ? »

Stephen prit une profonde inspiration. « Cette peste…

— Elle a déjà tué un bon nombre de femmes. Nous ne savons pas où ce fou peut l'avoir répandue. Fais entrer ton amie dans ce caisson ! »

Peard coupa la communication.

La violence trop longtemps endurée conduit à l'anesthésie morale. Elle dégrade même les chefs religieux. La société se partage entre agneaux sacrificatoires et manieurs de couteaux. Des étiquettes pompeuses masquent la sanglante réalité : des phrases pleines de mots tels que « Liberté », « Autonomie politique », et ainsi de suite. Ces mots ont bien peu de signification dans un monde dépourvu de principes moraux.

PÈRE MICHAEL FLANNERY.

Toutes les lettres de John Roe O'Neill, sauf vingt, avaient été postées lorsque les agents du FBI firent irruption dans l'agence « boîte aux lettres » de Los Angeles avec un mandat de perquisition. L'agence n'était qu'un minuscule bureau situé dans un bâtiment de brique de Figueroa, près du centre de la ville. Elle était tenue par Miss Sylvia Trotter, une femme anguleuse d'une cinquantaine d'années dont les cheveux flamboyants étaient teints au henné et les joues lourdement rehaussées de rouge. Les deux jeunes agents, aussi semblables que des clones dans leurs élégants costumes bleus, ouvrirent vivement leurs portefeuilles pour lui laisser entrevoir leurs cartes, puis, pareils à des danseurs bien synchronisés, remirent leurs portefeuilles dans leurs poches et lui demandèrent ce qu'elle savait des lettres d'O'Neill.

Quel contact avait-elle eu avec l'auteur de ces lettres ? Avait-elle vu le contenu de l'une d'elles ? Pas même une seule ? Quelle adresse l'auteur des lettres lui avait-il donnée ?

Ils examinèrent les dossiers et emportèrent une copie du grand livre, laissant Miss Trotter dans un état de confusion, moite et nerveuse.

Les agents, qui avaient une formation à la fois juridique et comptable, furent effarés du laxisme de Miss Trotter. Elle

n'avait même pas photocopié le chèque de Henry O'Malley, l'homme qui avait pris ces dispositions ! O'Malley, qui avait donné une fausse adresse à Topeka, dans le Kansas, avait payé par chèques certifiés sur une banque de Topeka. Avant même d'enquêter, les agents savaient que la piste de Topeka ne les mènerait nulle part. Il n'y avait personne à la banque qui se souvînt même de la visite de cet O'Malley !

Parmi les vingt lettres saisies avec le grand livre de Miss Trotter, cinq laissaient supposer que leur auteur avait envisagé une visite officielle des enquêteurs. Ces cinq lettres étaient adressées à d'éminents chefs religieux et intitulées :

« Avertissement aux autorités ! »

Elles expliquaient que le Fou était relié à un déclencheur de type « homme mort » qui inonderait automatiquement le monde de différentes autres épidémies au cas où « quiconque tenterait de s'interposer ».

Des photocopies de toutes les lettres du Fou figuraient parmi les premières pièces à conviction étudiées au Centre d'Isolement de Denver par ceux qu'on avait surnommés « l'Équipe ». La première réunion de l'Équipe eut lieu vingt-neuf jours après la démonstration d'Achill, délai causé par l'indécision politique en haut lieu – une indécision qui ne put être surmontée qu'après la terrifiante évolution des événements au niveau mondial.

La maladie d'O'Neill, qu'on appelait maintenant *la peste blanche* à cause de la pâleur des victimes et des taches blanches qui apparaissaient sur leurs extrémités, ne se limitait manifestement pas à l'Irlande, la Grande-Bretagne et la Libye. La première quarantaine, appliquée de manière assez lâche, avait été largement esquivée ou ignorée par les hautes personnalités, les riches qui essayaient de mettre leurs proches en lieu sûr, les courriers financiers, les criminels, les enquêteurs et d'autres encore. On signalait des manifestations de la peste blanche un peu partout dans le monde. Il existait un foyer de contagion en Bretagne. Aux États-Unis, tout un couloir était contaminé depuis Boston presque jusqu'à Weymouth. Le versant occidental de la chaîne des Cascades, depuis l'intérieur de la Colombie britannique jusqu'à la Californie au sud et jusqu'au Pacifique à l'ouest, dut être mis en quarantaine par la

force. La liste des « points chauds » établie par l'Organisation Mondiale de la Santé comprenait Singapour, Perth (Australie), New Delhi, Santa Barbara, St Louis, Houston, Miami, Istanbul, Nairobi, Vienne... pour ne citer que les lieux les plus importants.

Les membres de l'Équipe avaient la liste mise à jour des « points chauds » et les lettres d'O'Neill lorsqu'ils s'assirent pour leur première réunion au CID. Dans la salle souterraine lambrissée de bois sombre, ils avaient le choix entre un éclairage indirect assez froid ou un autre plus chaud et plus intime concentré uniquement sur la longue table autour de laquelle ils devaient se retrouver. Un psychanalyste aurait probablement pu tirer des conclusions profondes du fait qu'ils choisirent pour cette première réunion l'ambiance révélatrice de l'éclairage indirect. Chacun des six membres de l'Équipe savait qu'il était là pour évaluer les autres tout autant que pour étudier le problème.

La sélection des membres de l'Équipe avait exigé de longues heures d'interrogations minutieuses dans des salles insonorisées, par des gens qui n'élevaient la voix que pour souligner un point particulier. Ils étaient répartis par nationalités : deux pour l'Union soviétique, deux pour la France, deux pour les États-Unis. Il avait été prévu d'y introduire d'autres nationalités par la suite, mais certaines circonstances en avaient décidé autrement.

William Beckett, membre de la délégation américaine et futur président nominal de l'Équipe, arriva à cette première réunion particulièrement préoccupé par l'épidémie dévastatrice qui ravageait la Côte Ouest de son pays. La région avait-elle été contaminée par des germes échappés d'un laboratoire mal isolé ? (On soupçonnait déjà le Fou d'avoir installé son laboratoire dans les parages de Seattle.) Mais les autres étaient trop occupés à se jauger mutuellement, et il remit ses préoccupations à plus tard.

Ruckerman, qui avait été le professeur de Beckett à Harvard, avait eu peu de mal à faire entrer son meilleur élève dans l'Équipe. Le conseil de sélection avait été impressionné par les talents et les aptitudes de Beckett : conseiller de la santé publique pour la peste bubonique – skipper de classe

internationale sur les voiliers de course – titulaire d'une licence de pilote commercial avec pratique de la propulsion à réaction (commandant de réserve de l'Air Force) – amateur de résolution et de création de « casse-tête » divers – conseiller pour le système de codage militaire « Diascrambler » – nageur de fond et joueur de handball émérite…

« Un biologiste moléculaire hors de pair », avait dit Ruckerman. « Un homme de la Renaissance. »

Beckett descendait de réfugiés religieux anglo-écossais. Il en avait hérité les cheveux roux, la peau rose et les yeux pâles, mais il avait des traits qu'une petite amie de collège avait qualifiés de « terrain latent ». Beckett avait été arrière dans l'équipe de football du collège, jusqu'au jour où il s'était rendu compte que les incessantes et brutales collisions du jeu risquaient de brouiller le bien dont il tirait le plus de fierté : un cerveau auquel se soumettaient la plupart des énigmes après une escarmouche qu'il trouvait plus excitante que toutes celles du terrain de jeu.

La prédiction de son amie de collège s'était avérée juste : Beckett avait de gros traits lourds, mais le cerveau s'était bonifié.

Quelques minutes après avoir rencontré François Danzas, de la délégation française, Beckett avait deviné qu'il serait difficile de travailler avec lui. Le Français, natif de Péronne, était un homme brun, grand et mince, dont les gènes recelaient des traces celtiques, romaines, grecques et vikings. Ses cheveux, manifestement teints, étaient ramenés en arrière comme deux ailes de corbeau sur un visage qui semblait vide et inexpressif, à l'exception des grands yeux marron qui contemplaient avec une constante incrédulité ce monde capricieux, tantôt d'un air furieux, tantôt d'un air absent, sous leurs épais sourcils noirs. Dès que Danzas fermait les yeux, son visage se vidait pour ne laisser que le long nez et la bouche étroite presque dépourvue de lèvres. Même les sourcils sombres semblaient s'estomper. Selon l'expression bretonne, Danzas était aussi coriace qu'une vieille selle. Endurci par un long usage, patiné et façonné, il était maintenant devenu une mine à ciel ouvert d'expériences précieuses. Danzas avait confiance en Danzas. Il ne se

considérait en péril que lorsqu'il voyageait ou mangeait une nourriture étrangère. Les étrangers, particulièrement les Anglais et, par association linguistique, les Américains, étaient indignes de confiance et fondamentalement peu sûrs ; capables de malveillance, ils n'acceptaient de collaborer que sous la contrainte. En dépit du fait qu'il regardait les Américains du haut de son long nez gaulois, Danzas était reconnu dans son pays natal comme un expert pour tout ce qui concernait les Yankees. N'avait-il pas enduré quatre années interminables à Chicago dans le cadre d'un programme d'échange de recherches ? Où aurait-il pu mieux apprendre les usages américains que dans la capitale mondiale de la viande ?

Danzas pouvait accepter les caprices de la vie pour ce qui affectait l'organisation de sa vie personnelle, mais pas dans son laboratoire. Là, il exigeait toujours d'être le témoin oculaire de la naissance virginale sinon de l'immaculée conception. Certaines responsabilités incombaient à un tel témoin. Deux observateurs du même événement ne pouvaient pas en rapporter deux versions différentes. Trente témoins oculaires devaient en donner le même compte rendu. C'était une règle infaillible. Un pape n'aurait pu se fier à rien de moins.

En France, on disait en plaisantant que Danzas avait été affecté à l'Équipe pour faire contraste avec son compagnon Jost Hupp. Les lunettes à monture de corne que portait Hupp, ses yeux légèrement proéminents, l'insouciance juvénile de son expression, tout conspirait à former un ensemble qui invitait au partage. Ceux qui traitaient Hupp de rêveur ne percevaient pas la force sous-jacente de son monde imaginaire. Il usait du romanesque comme Beckett usait de la colère rentrée. Là où la muse de Beckett portait ce dernier à une furieuse lutte intellectuelle, celle de Hupp inspirait la sympathie et encourageait à un partage grégaire de toutes choses – succès, échecs, joies, peines... tout. À cette personnalité complexe se mêlait une ténacité alsacienne qu'il tenait à la fois de ses ancêtres français et allemands. C'était en partie une séquelle laissée par l'influence ancienne de l'Église catholique romaine. Méphistophélès était réel. Dieu était réel. Le Chevalier Blanc était réel. Le Graal demeurait l'éternel objectif.

Il y avait en cela une structure que Hupp trouvait profondément satisfaisante. Sans elle, il n'aurait été qu'un simple chercheur, un homme en blouse blanche, pas en armure blanche.

Beckett trouvait Hupp acceptable. Un peu bizarre, mais acceptable. Danzas, par contre, était un scientifique pédant de la pire espèce. Que diable importait l'endroit où se réunissait l'Équipe du moment que les aménagements étaient satisfaisants ? Beckett se sentait irrité à la perspective de devoir travailler avec ce poseur pendant Dieu savait combien de temps. Il dissimula suffisamment sa colère pour que Hupp fût seul à la deviner.

Nombreux étaient ceux qui avaient travaillé avec Beckett pendant des années sans se rendre compte qu'il dépendait comme d'une drogue d'accès de colère réguliers. Virtuellement, n'importe quoi pouvait lui fournir un sujet d'irritation et, ainsi rechargé, il fonçait tête baissée sur le problème à résoudre. La peste blanche était faite sur mesure pour lui. Ce salaud ! Ce détraqué ! Quel droit avait-il de désorganiser un monde qui, bien que manifestement loin d'être parfait, n'en continuait pas moins cahin-caha son petit bonhomme de chemin ?

Peu de cette colère transparaissait à travers son masque affable. Il lui arrivait rarement de parler avec rudesse. Il se montrait même plutôt plus aimable envers Danzas, ce qui déterminait chez le Français la courtoisie la plus raide et la plus compassée qui fût. Cette fureur réciproque amusait Hupp.

À son avis, l'autre membre de la délégation américaine constituait la véritable pochette-surprise, surtout pour les deux délégués soviétiques, Sergueï Alexandrovitch Lepikov et Dorena Godelinsky. Ils ne cessaient de regarder d'un air méditatif la compagne de Beckett, Ariane Foss.

Avec son mètre quatre-vingt-dix-huit et ses cent trente kilos, Foss était sans conteste la plus imposante des personnes présentes. D'après son dossier français, Foss était considérée comme l'un des cinq ou six meilleurs experts médicaux des États-Unis pour ce que son grand-père médecin de campagne appelait de son temps les « affections féminines ». Les Français comme les Soviétiques la soupçonnaient d'appartenir à la

Central Intelligence Agency. Il était indiqué qu'elle parlait couramment cinq langues – parmi lesquelles le français et le russe.

Ses traits, plutôt petits mais réguliers, étaient encadrés d'une chevelure d'un blond doré naturellement frisée en boucles serrées. Malgré sa grande taille, elle avait un corps bien proportionné.

Pour l'instant, Lepikov et Danzas se disputaient la prépondérance en un duel verbal qui consistait à s'assener leurs titres respectifs comme des joueurs retournant leurs cartes, chacun sachant que son adversaire gardait quelques atouts puissants dans sa manche.

Lepikov, petit et trapu, avec des cheveux gris broussailleux au-dessus d'un visage plat dont les yeux avaient quelque chose de mongol, faisait figure de paysan face à la distinction de Danzas. Chacun d'eux avait conscience de ce contraste, qu'il portait à son avantage personnel.

Dorena Godelinsky, l'autre membre de la délégation soviétique, manifestait une irritation grandissante devant cette lutte de mâles. Frêle et grisonnante, boitant légèrement, elle avait été affligée, comme elle s'en plaignait souvent à ses amis intimes, d'un visage aristocratique – « un obstacle à l'avancement dans la hiérarchie soviétique, qui tend à favoriser les visages campagnards aux traits lourds ».

Elle interrompit brusquement les deux hommes par un juron vulgaire émis en russe, ajoutant en anglais : « Nous ne sommes pas ici pour nous livrer à des jeux de gamins ! »

Foss gloussa et traduisit le juron : « Elle vient de traiter Sergueï d'étalon de ferme. De quoi s'agit-il exactement – bonnet blanc et bonnet noir ? »

Lepikov la regarda en fronçant les sourcils, puis força un sourire. Il avait accompli sa tournée obligatoire d'observateur à l'ambassade soviétique à Washington et comprenait le sarcasme de Foss.

« C'est moi qui porte le bonnet blanc, dit-il. Ne suis-je pas le meilleur expert en épidémiologie de mon pays ? »

Foss lui retourna son sourire. Le dossier américain sur Lepikov disait ce dernier anormalement préoccupé par le

fonctionnement de son foie, ce qui était un paradoxe si l'on considérait les quantités de vodka qu'il avait coutume d'absorber. Ces excès alcooliques étaient néanmoins toujours suivis d'accès de dégoût de soi et de périodes d'angoisse quasi pathologique durant lesquelles il s'administrait non seulement les remèdes spécifiques auxquels lui donnait accès sa position médicale, mais également des drogues empiriques et des doses massives de vitamines soigneusement dissimulées dans des flacons sous des étiquettes plus anodines.

En entendant sa vantardise, Godelinsky marmonna : « Paysan ! »

Elle avait parlé en anglais, ce qui attira sur elle l'attention des autres.

Beckett se racla la gorge et, d'une saccade, se rapprocha de la table. Godelinsky, d'après son dossier, était en Union soviétique une déchiffreuse de codes réputée. Elle était également chercheur médical dans le cadre du programme spatial de son pays. Elle était considérée comme une diagnosticienne de premier plan et ses techniques de laboratoire étaient qualifiées de « remarquables ».

« Nous avons été présentés les uns aux autres, dit Beckett. Nous avons tous lu les dossiers établis par les services secrets sur chacun d'entre nous. Peut-être ces dossiers contiennent-ils des informations exactes. Qui sait ? Je suppose que nous apprendrons des choses plus importantes les uns sur les autres dans les jours qui viennent.

— J'aimerais voir le dossier que vous avez sur moi, dit Lepikov.

— Malheureusement, je n'ai pas été autorisé à le garder », répondit Beckett.

Godelinsky hocha la tête. Beckett avait adopté exactement l'attitude qui convenait avec Sergueï. Il y avait des espions partout. Autant l'admettre et aller de l'avant. Beckett ne manquait donc pas d'intuition. Godelinsky savait que c'était là que résidait sa propre force. Elle savait que ses collègues soviétiques la trouvaient imprévisible, mais n'en comprenait pas la raison. Les motifs de ses décisions lui semblaient toujours parfaitement clairs. C'était une chose qui échappait aux

« cerveaux brumeux » de son entourage parce que leurs esprits, incapables de brûler les étapes, avançaient laborieusement comme de vieux chevaux de labour.

Le regard de Lepikov se posa sur les gros seins bien formés de Foss. Quel corps ! Il nourrissait une secrète convoitise pour les grandes femmes et se demandait si… peut-être…

« J'aimerais que vous cessiez de lorgner ma poitrine », dit Foss.

Lepikov tourna précipitamment son attention sur le doux sourire de Hupp.

Mais Foss n'en avait pas fini avec lui. Elle tapota ses boucles frisées. « Je me rends compte, docteur Lepikov, que je suis la plus grosse poupée du monde. »

Lepikov se refusa à la regarder.

Sans se laisser ébranler, elle poursuivit : « Mais que cela ne vous donne pas des idées, je vous prie. Mon mari est plus grand que moi. Ce qui n'a d'ailleurs aucune importance non plus, parce que je peux me le faire quand je veux. »

Lepikov ne connaissait pas l'expression : « Vous le faire ? »

Foss s'exprima alors dans un russe grossier pour lui reprocher sa compréhension insuffisante de la langue anglaise. Il savait peut-être ce qu'étaient les bonnets blancs et les bonnets noirs, mais pas grand-chose d'autre. Puis elle le gratifia d'une description colorée de ce qu'elle ferait à ses organes génitaux s'il la regardait encore comme un rustre.

Ses paroles déclenchèrent des éclats de rire chez Godelinsky.

Lepikov la réprimanda en russe. « Essayez de vous comporter comme l'exige votre position ! »

Godelinsky secoua la tête, incapable de réprimer son fou rire, puis dit à Foss en russe : « Il fait partie d'une nouvelle race, en Union soviétique. On les élève pour leur graisse et leur dévotion inébranlable à la puissance et aux prouesses sexuelles. »

Beckett intervint : « Il y en a parmi nous qui ne parlent pas le russe, et nous avons du travail à faire. »

Toujours en russe, Godelinsky ajouta : « Il a raison. Un peu de tenue, tous les deux. Vous, Sergueï ! Je connais sur vous des histoires que vous ne voudriez certainement pas m'entendre raconter ici. Soyez prévenu. Et vous, Mme Foss ! Comment une

femme aussi belle que vous l'êtes peut-elle user d'un tel langage ? »

Foss sourit en haussant les épaules.

Lepikov tenta de paraître amusé. « Ce n'était qu'une plaisanterie. »

Beckett commença à sortir des papiers de sa serviette et à les assembler sur la table devant lui.

Toujours frémissant de colère, Lepikov se rendit compte qu'il venait d'être manœuvré en seconde position. Il se demanda si Foss et Godelinsky l'avaient fait intentionnellement. À moins que ce ne fût Danzas ? Et Hupp, avec son air suffisant ! Le dossier soviétique concernant Hupp le décrivait comme une cible parfaite pour la subversion. Était-ce possible ? Hupp avait étudié à l'université de Los Angeles, où on l'avait souvent pris pour un Latino-américain, et où il avait même adhéré à un club politique sud-américain. Hupp, sec comme un coup de trique, était le type même d'individu dont Lepikov se méfiait le plus – cette peau brune et ces doux yeux marron. Des yeux de vache !

« C'est un socialiste prédisposé aux choses de la chair », disait le dossier soviétique.

Le compte rendu indiquait qu'il avait attiré irrésistiblement ses jeunes condisciples blondes poussées par une pulsion fanatique à coïter au service de la paix. Lepikov jeta un regard à Godelinsky, vieillissante, puis à la monumentale Foss. Y avait-il là plus qu'il n'y paraissait ?

Beckett abaissa les yeux vers la page qui se trouvait devant lui et, dès cet instant, assuma la direction de l'Équipe. « On m'a demandé de vous informer que notre équipe n'est pas le pivot central de la recherche.

— Mais on nous avait dit..., commença Godelinsky.

— Et pourquoi ? demanda Foss.

— Il y a actuellement cinquante-huit équipes de recherche spécialisées attelées à ce problème dans le monde entier. Nous sommes en liaison téléfax et en circuit fermé de télévision par satellite. Dès demain après-midi, nous aurons ici une équipe de douze personnes pour les travaux de bureau et les communications, plus ou moins trente techniciens de laboratoire. Il y aura néanmoins deux centres de

communications : l'un à Berlin-Est pour toute l'Europe et l'autre à Washington.

— Des politiciens ! » s'exclama Foss.

Beckett ne releva pas la sortie. « Notre première tâche consiste à dégager un profil psychophysique de notre Fou. Nous avons maintenant des preuves convaincantes qu'il s'agit bien de ce John Roe O'Neill.

— Quelles preuves ? » demanda Godelinsky. Hupp leva la main. « Tout concorde : les noms de ses enfants et de sa femme, ses connaissances particulières en biologie moléculaire.

— Nous n'avons pas localisé son labo, reprit Beckett, mais il est de plus en plus certain qu'il se trouvait près de Seattle.

— Pas dans le Kansas ? demanda Danzas.

— Il s'agissait d'un premier rapport, qui a été démenti.

— Avez-vous un nouveau résumé des données de base ? » demanda Hupp.

Beckett distribua des photocopies prises dans l'une des piles qu'il avait devant lui. « Vous remarquerez que ses parents sont morts dans un accident de voiture l'année où il terminait ses études secondaires, dit-il. Il a été élevé par ses grands-parents maternels. Le grand-père est mort alors que O'Neill était à l'université. La grand-mère a vécu assez longtemps pour voir son petit-fils diplômé en tête de sa promotion. Elle lui a laissé un petit héritage et l'affaire commerciale de la famille McCarthy.

— Tant de morts » marmonna Lepikov en regardant la feuille qu'il avait sous les yeux.

— Une famille malchanceuse, acquiesça Beckett. Il ne reste qu'une tante dans une maison de retraite en Arizona. La moitié du temps, elle croit qu'on lui pose des questions sur son défunt mari.

— On nous a demandé de déterminer dans quelle mesure nous pouvons nous attaquer à ce Fou sans le faire se déchaîner contre le reste du monde », dit Hupp.

Le silence accueillit son observation. « Vous avez lu ses menaces, dit Beckett au bout d'un moment.

— Un déclencheur “homme mort”, précisa Lepikov. Un dispositif ou un arrangement qui ferait déferler une nouvelle

épidémie sur tout le monde au cas où ce Fou serait capturé ou tué.

— Nous avons les mains liées ? demanda Godelinsky.

— O'Neill doit bien se douter que nous n'allons pas rester les bras croisés devant ce qu'il fait, observa Hupp.

— Nous avons une certaine liberté de manœuvre, confirma Beckett. Cette installation – secrète et magnifiquement équipée.

— Mais ce que nous faisons là, c'est exactement ce qu'il nous conseille de ne pas faire, constata Lepikov. Nous subirons son courroux si nous désobéissons.

— C'est la raison pour laquelle nous nous cachons ici », dit Danzas d'une voix douce.

Lepikov ajouta : « Mes collègues d'Union soviétique pensent que ce... ce CID a été choisi parce qu'il ne se trouvait pas en Europe, où la peste a le plus de chances de se propager. »

Danzas étala ses grandes mains sur la table et s'adressa à Beckett. « Je suis venu ici convaincu que c'était l'endroit idéal pour organiser un assaut secret et coordonné contre cette peste. On m'avait dit que ce serait le centre de coordination.

— Les plans ont été modifiés, dit Beckett. Ce n'est pas moi qui les ai changés.

— Ces satanés bureaucrates ! » jura Foss. L'expression de Beckett demeurait douce et affable.

« Il se peut très bien que le CID devienne le centre de la coopération médicale au niveau mondial.

— Mais nous devons d'abord faire nos preuves, c'est cela ? demanda Hupp.

— Nous devons d'abord essayer de comprendre notre ennemi – l'homme, et non la peste », dit Beckett.

— Où cette décision a-t-elle été prise ? s'enquit Godelinsky.

— Au plus haut niveau. D'après ce qu'on m'a dit, la plupart des autres groupes travaillent également dans ce sens, tout en s'efforçant de découvrir comment il a répandu l'épidémie. C'est la question prioritaire. Pouvons-nous le mettre hors d'état de nuire et l'attaquer sur tous les fronts ?

— Alors demain, nous allons commencer le travail médical ? demanda Danzas. Quand les techniciens seront arrivés ?

— Cela également.

— Également ! s'exclama Foss.

— Je n'ai reçu aucun ordre dans ce sens, rétorqua Lepikov.

— Il y a un téléphone dans votre chambre, dit Beckett. Vous êtes libre de vous en servir.

— Et qui écoutera ?

— Votre police secrète et la nôtre. Qu'importe ? Appelez votre patron et prenez vos ordres.

— Le secret est notre seule sauvegarde, dit Godelinsky. S'il est fou, nous ne pouvons pas prévoir ses actes.

— Qui doute de sa folie ? demanda Foss. Il a rendu tout le monde dingue, y compris les politiciens ! »

Il doit être certainement plus dangereux de vivre dans l'ignorance que de vivre en connaissance de cause.

PHILIP HANDLER.

Sans en tirer une fierté particulière, John considérait le laboratoire installé dans son sous-sol comme une merveille d'ingéniosité. Le centrifugeur qu'il avait improvisé à partir d'un appareil d'équilibrage de pneumatiques lui avait coûté moins de mille dollars. Son congélateur, un élément standard de bar domestique couché sur le dos et auquel il avait ajouté un thermostat étalonné, était précis à un degré près. Il s'était servi d'équipements de plongée sous-marine pour ses pompes péristaltiques. Son éclateur de cellules était adapté d'un sonar de bateau usagé. C'était le microscope électronique, un modèle ISI à deux étages d'un pouvoir séparateur de trente angströms, qui lui avait coûté le plus de temps et d'argent. Il l'avait obtenu pour la somme de vingt-cinq mille dollars en faisant subtiliser une livraison par la pègre de San Francisco.

Il en allait ainsi de tout son laboratoire. Il avait construit les salles de recherche sous pression négative à l'aide de contre-plaqué et de film plastique. Le sas fermait hermétiquement au moyen de deux petites écoutilles de bateau, ce qui l'obligeait à ramper pour y entrer ou en sortir. C'était le seul inconvénient majeur de son installation.

Avant d'avoir achevé son laboratoire, John travaillait déjà sur son ordinateur à la mise au point des représentations graphiques en couleurs des modèles moléculaires sur lesquels il allait concentrer son attention. Dans des circuits d'enregistrement parallèles, il stocka tout ce qu'il put trouver sur la façon dont les drogues existantes agissaient dans le corps, en s'intéressant particulièrement aux données acquises sur les enzymes et les récepteurs ADN spécifiques.

Il fut heureux de découvrir que la plupart des données les plus importantes pour la réalisation de ses cartes moléculaires étaient disponibles « prêtes à l'emploi » sous forme de disques ou de programmes enregistrés qu'on pouvait acheter ou voler. Quand son laboratoire fut achevé, il avait déjà emmagasiné dans son ordinateur les blocs élémentaires de construction de son programme.

Il éprouvait une fascination hypnotique à s'asseoir devant l'écran cathodique d'affichage pour voir la double spirale fondamentale tourner et se torsader à son commandement. Les lignes rouges, vertes, violettes et jaunes acquéraient une vie qui leur était propre. Son cerveau et l'affichage se rejoignaient dans une sorte d'espace unifié au sein duquel il était difficile de séparer ce qui se trouvait dans son esprit de ce qui se trouvait sur l'écran. Il avait parfois l'impression que ses mains, au pupitre de l'ordinateur, créaient les images dans sa tête, ou que l'image était dans sa tête et qu'elle apparaissait ensuite comme par miracle sur l'écran. Il y avait des moments où il croyait parler réellement le langage du code génétique en s'adressant à des régions particulières des molécules d'ADN.

Durant ces périodes, il perdait toute conscience de l'écoulement du temps. Il lui arriva un jour de sortir en rampant par l'écoutille du sas et de se remettre sur pied en chancelant pour s'apercevoir que le jour se levait à peine au-dehors. Il se rendit compte alors qu'il avait travaillé trente-sept heures d'affilée en se contentant de quelques gorgées d'eau. La faim lui tenaillait l'estomac, et ses mains tremblantes furent incapables de préparer la moindre nourriture avant qu'il eût ingurgité près d'un litre de lait.

La structure qu'il fallait visualiser et comprendre se révélait lentement, à la fois sur l'écran et sur les appareils de son laboratoire contrôlés par l'ordinateur. Il savait que l'insertion de la clef moléculaire appropriée dans la serrure biologique n'était qu'une question de temps. Les solutions étaient là, dans son laboratoire et dans son esprit. Il suffisait simplement de les transposer dans la réalité. Les séquences nucléotidiques de l'ADN recelaient le code de toutes les informations génétiques

concernant chaque fonction biologique. Le problème se réduisait à percer le code.

Sans l'ordinateur, il aurait été perdu. Il travaillait en permanence avec quatre à vingt mille gènes. Leurs arrangements topographiques et les codes d'ADN qu'ils contenaient pouvaient se projeter en plus d'un million de gènes possibles. Tous ne lui étaient pas nécessaires, cependant – il n'avait besoin que des gènes clefs dont le codage correspondait à des séquences de nucléotides particulières.

Par éclatement, par fragmentation au moyen d'enzymes de restriction et par tirage sous température contrôlée à l'aide des collimateurs et du centrifugeur, il recherchait les éléments que les images conjuguées de son esprit et de l'ordinateur lui disaient être là.

Avant longtemps, il façonnerait des ARN ribosomiques et des ARN messagers à partir de ses propres gabarits d'ADN, sélectionnant et rejetant pour découvrir les sites de contrôle des génomes. Ceux-ci constituaient, avec les protéines régulatrices, ses deux objectifs primordiaux.

Alors qu'il travaillait à son projet depuis deux mois environ, John se rendit compte qu'il aurait besoin d'un approvisionnement particulier d'ADN naturel pour le cycle de polymérisation. Il lui fallait un ADN biologiquement actif porteur des gabarits désirés. On ne pouvait échapper au fait que le matériau de l'ADN se transférait par paires, dont chaque élément était un miroir de son opposé.

Il eut beau se creuser la tête, rien ne lui permettait d'échapper à cette nécessité impérieuse. Il risquait de se faire repérer. C'était dangereux... mais il ne voyait pas d'autre possibilité.

Une séance de travail à l'aide de sa panoplie de faussaire lui fournit une identité acceptable au nom de John Vicenti, docteur en médecine au service de la santé publique. Dès ses premiers achats de matériel, il s'était procuré une petite presse manuelle qui lui permit de s'imprimer quelques lettres à entêtes tout à fait convaincantes sur lesquelles il dactylographia des autorisations agrémentées d'imposantes signatures de personnalités officielles. Il s'acheta une perruque noire et donna à sa peau un

teint olivâtre, tout en guettant dans les journaux l'annonce d'éventuelles vaccinations préventives dans les écoles. Dans la semaine même, il lut qu'une séance d'immunisation aurait lieu au lycée de West Seattle le lundi suivant.

Vêtu d'une blouse blanche, avec un stéthoscope dépassant de sa poche et un badge à son revers portant le nom de John Vicenti, docteur en médecine, il se présenta de bonne heure à l'école. C'était un froid matin d'hiver, et les couloirs étaient encombrés de lycéens engoncés dans d'épais blousons. Il se fraya un passage à travers cette foule bruyante sans attirer autre chose qu'une attention superficielle. Il tenait à la main gauche une mallette de bois soigneusement aménagée qui contenait des rangées de plaques stériles avec leurs couvercles et tous les instruments nécessaires aux prises de sang. À la main droite, il avait une serviette dans laquelle se trouvaient ses autorisations.

Il entra d'un air affairé et important dans le bureau de l'infirmière du lycée, notant au passage le nom inscrit sur la porte : « Jeannette Blanquie ».

« Bonjour, dit-il, respirant la candeur. Je suis le docteur Vicenti. Où dois-je réinstaller ?

— Vous installer ? » L'infirmière, une jeune femme blonde et mince à l'expression perpétuellement harassée, se tenait derrière une longue table sur laquelle étaient soigneusement alignés les instruments de vaccination. À l'autre bout de la table, une chaise vide faisait face à deux piles de formulaires. Au mur, derrière la jeune femme, étaient accrochés un calendrier et deux planches anatomiques expurgées, l'une intitulée « homme », l'autre « femme ».

« C'est pour les prises de sang », expliqua-t-il. Il posa sa mallette de bois et sa serviette sur la table et lui montra ses papiers d'identité et ses autorisations. L'infirmière y jeta à peine un regard, mais son expression se fit encore plus harassée.

« Des prises de sang, marmonna-t-elle.

— Il était prévu de les faire en même temps que votre séance de vaccination pour réduire au minimum les perturbations de l'emploi du temps.

— Et il était prévu que deux assistants médicaux viendraient ce matin pour m'aider, dit-elle. L'un d'eux vient de se faire

porter malade, l'autre a une urgence quelconque au Bon Samaritain. Et voilà que vous arrivez. C'est tout ce qu'il me fallait. C'est destiné à quoi, vos prises de sang ?

— Nous procédons à un groupage par types au niveau national pour voir s'il est possible d'identifier des relations avec certaines maladies ou certaines immunités. Je n'ai besoin que des numéros d'identité, pas de noms, et de l'indication du sexe du donneur.

— Docteur Vicenti, personne ne m'a prévenue, répondit-elle d'un ton las, avec un geste en direction de la table. Et je suis censée faire passer deux cent seize élèves aujourd'hui, et demain encore plus. »

O'Neill grinça des dents. « Bon sang ! C'est leur seconde gaffe en deux semaines ! Il y a quelqu'un à saquer dans ce service. »

L'infirmière approuva d'un hochement de tête.

« Bon, que puis-je faire pour vous aider ? demanda-t-il. Est-ce qu'un élève pourrait se charger de remplir les papiers ?

— Je l'ai déjà demandé. » Elle regarda la table. « Voulez-vous vous installer ici à côté de moi ? Quel genre de prélèvements allez-vous faire ? »

Il ouvrit la mallette pour lui montrer les rangées de plaques, les tampons d'ouate et l'alcool, les lancettes, le tout soigneusement ordonné.

« Ah ! bon, fit-elle. Ça ne devrait pas beaucoup nous retarder, docteur. Je suppose qu'à nous deux, nous pourrons y arriver. »

Quand il revint à Ballard ce soir-là, le « docteur Vicenti » avait deux cent onze échantillons de sang, à chacun desquels il avait subrepticement ajouté une minuscule pincée de cellules épidermiques.

Il y aura des différences spécifiques, se dit-il en se débarrassant de son déguisement dans la salle de bain, qui sentait toujours le tabac refroidi. L'information génétique propre à chaque fonction biologique – ainsi que l'indication du sexe. Il y a là une configuration dans laquelle je peux insérer un agent de destruction virulent.

L'effet d'interfaçonnage positif des chaînes de la double hélice, dont chaque filament est capable de reproduire son opposé, voilà où était la clef. Dans les liaisons peptidiques, peut-être, ou dans les filaments isolés qui pendent hors de la spirale.

Il descendit les échantillons à son laboratoire, se répétant que la solution se trouvait là, dans les configurations de l'ADN. Il le fallait. Quand un virus bactérien infectait une bactérie, c'était l'ADN du virus, et non sa protéine, qui pénétrait dans la cellule de la bactérie. C'était le messager dont il avait besoin pour faire retentir partout la vengeance d'O'Neill.

Il avait déjà mis au point la technique qui lui permettrait de tester ses résultats. Élégante à l'extrême, elle ferait appel à des formes bactériennes d'une durée de vie très courte et liées à des virus, ces bactéries devant provoquer des effets observables dans une population sélectionnée. Il faudrait que les effets soient identifiables et visibles, non mortels mais suffisamment importants pour qu'on en parle. Les bacilles devraient s'autodétruire et disparaître d'eux-mêmes.

Ces exigences, qui auraient pu décourager les plus grands centres de recherches, ne le firent même pas hésiter un instant. Il se sentait invincible. Ce n'était qu'une étape dans son programme. Quand il aurait la clef de cette serrure, quand il se serait assuré de son identité, il pourrait commencer à la façonner pour lui donner sa forme la plus virulente.

Et alors, le message pourrait être envoyé.

« Ce ne sont pas mes oignons. » Tel est le véritable mantra universel de l'Occident. Et voyez ce qui en a résulté.

FINTAN CRAIG DOHENY.

Quand l'Équipe se réunit de nouveau après le déjeuner au premier jour de ses travaux, la distribution était bien établie – Beckett dans le rôle principal, Lepikov mijotant dans son ressentiment, Godelinsky serpentant intuitivement dans son labyrinthe de questions, Danzas réservé et attentif, Hupp prêt à s'élancer comme un terrier autour de toute idée nouvelle, et Foss figée dans une attitude de déesse inaccessible.

Hupp constata avec amusement qu'on avait choisi maintenant l'éclairage le plus intime, qui se concentrait sur la longue table en laissant le reste de la salle dans une pénombre isolante.

Les membres de l'Équipe se rassemblèrent à l'une des extrémités de la table sans trop se serrer, posant autour d'eux leurs notes et leurs porte-documents. Le duel entre Danzas et Lepikov s'était fait plus subtil – un haussement de sourcils, une légère toux au mauvais moment. Danzas se mettait à classer et reclasser ses papiers dès que Lepikov prenait la parole. L'animosité de Lepikov à l'égard de Foss se matérialisait par des regards de gamin blessé qui évitaient ses seins opulents. Godelinsky, par solidarité féminine, avait manifestement pris le parti de Foss, ce qui ne manquait pas d'irriter Lepikov. Ce dernier, cependant, annonça en regagnant la réunion qu'il avait reçu l'ordre d'accepter la direction de Beckett.

Se préparant à s'étendre sur ce sujet, Lepikov, assis à la droite de Beckett, se renfonça dans son fauteuil avec un regard vers la place opposée à la sienne, où Danzas feuilletait bruyamment ses notes. Jetant un coup d'œil vers Godelinsky, à son côté, il vit qu'elle regardait Foss, assise légèrement à l'écart

et séparée de Hupp par une chaise vide. Avant qu'il pût prendre la parole, Godelinsky demanda à Beckett : « Pourquoi ferme-t-on la porte de l'écurie une fois que le cheval a été abattu ? » Elle tendit la main pour frapper du doigt une feuille jaune posée devant Beckett.

Hupp parut s'enflammer à cette question. « Oui, dit-il, pourquoi renforcer maintenant la quarantaine ?

— Nous devons faire ce qu'exige le Fou », intervint Lepikov.

Beckett hocha la tête. « C'est un vrai gâchis.

— Le Fou a prouvé qu'il ne plaisantait pas, observa Danzas.

— J'ai eu une courte entrevue avec les représentants de nos services de sécurité avant de venir ici, dit Beckett. L'Afrique du Nord est considérée comme perdue de l'Atlantique jusqu'au canal de Suez. L'Afrique du Sud reste un point d'interrogation. D'après un rapport reçu par la sécurité, un courrier de la Mafia aurait contaminé Johannesburg. Il y a des points chauds en France, et un début d'épidémie au sud de Rome.

— Et l'Irlande et l'Angleterre ? » demanda Danzas.

Beckett secoua la tête. « L'Angleterre essaie toujours de créer des zones protégées pour ses femmes.

L'Irlande a apparemment abandonné. Il y a des affrontements entre l'armée et l'IRA. Belfast... ils ont essayé de négocier une trêve, mais on l'appelle déjà “l'Amnistie Sanglante” Je n'arrive pas à comprendre les Irlandais.

— Parlez-leur de la Suisse, suggéra Foss.

— Les Suisses se sont retranchés. Ils ont fait sauter leurs ponts et leurs tunnels, ils ont fermé leurs aéroports et ont établi un cordon militaire autour du pays. On dit qu'ils abattent tous ceux qui tentent d'entrer et qu'ils les brûlent au lance-flammes.

— Autant de meurtres, murmura Godelinsky.

— J'ai entendu parler de la Bretagne, dit Lepikov. Est-ce le point chaud dont vous parliez en France ?

— Il y en a d'autres, dit Danzas. Certaines préfectures s'isolent de la même façon que les Suisses. Des unités militaires se sont rebellées contre l'autorité centrale pour soutenir la... eh...

— Fragmentation, dit Hupp.

— Washington a fait la même chose, et New York aussi, dit Beckett. C'est brutal, mais ça semble efficace. » Il se tourna vers Lepikov. « Que se passe-t-il en Union soviétique ?

— On ne nous informe de rien, répondit le Russe. On nous demande de rechercher le Fou avec le maximum de diligence.

— Et que ferons-nous si nous le trouvons ? demanda Godelinsky.

— Je suis sûr que Sergueï fait allusion à la personnalité du Fou, dit Hupp, essayant d'apporter un ton plus familier à leurs propos.

— Nous devons arriver à le reconnaître aussi bien que nous-mêmes, dit Lepikov.

— Oh ! mieux que ça, je l'espère », dit Foss avec un gloussement qui fit frémir sa poitrine.

Lepikov, s'oubliant, posa sur ses seins un regard fasciné. Quelle superbe géante !

« Sergueï Alexandrovitch, vous présumez de mon instinct maternel », dit Foss, en russe.

Godelinsky éternua pour dissimuler un éclat de rire.

« Laissez tomber, Ari. Nous avons du pain sur la planche. Je voudrais que nous examinions les allusions aux terroristes qui figurent dans les lettres du Fou. S'il s'agit bien d'O'Neill, c'est là que nous trouverons le plus de véhémence.

— Mon collègue et moi en avons extrait ces références, dit Hupp. Bill a raison. Les passages sont significatifs.

— Lisez-nous ça, Joe », dit Beckett.

Hupp sourit. C'était le ton qu'il souhaitait donner à leurs échanges. Bill et Joe, qui devraient devenir Ari, Sergueï et Dorena. Il lança un regard à Godelinsky. *Dorie, peut-être ?* Non, la Godelinsky n'était pas une Dorie, sauf, peut-être, au lit.

Danzas sortit une chemise bleue de la pile qu'il avait devant lui. « En voici l'essentiel », dit-il.

Lepikov haussa un sourcil devant l'épaisseur du dossier et murmura : « L'essentiel ? »

Danzas ne releva pas la remarque. « Nous avons extrait les expressions originales de leur contexte afin de les analyser. » Il s'éclaircit la voix, ajusta une paire de lunettes sur son nez et se pencha en avant pour lire d'une voix claire dans laquelle une

pointe d'accent britannique trahissait l'origine de sa connaissance de la langue.

« *Ils dissimulent leur lâcheté par le mensonge et la fourberie.* » Danzas releva la tête. « C'est un extrait de sa seconde lettre. Nous y avons juxtaposé un passage de sa troisième lettre où il dit – Danzas reporta son attention sur le feuillet – *Ils (les terroristes) insufflent aux gens la foi en la violence, puis les abandonnent à toutes les représailles que peuvent entraîner des actes aussi aveugles et inconsidérés.*

— Il met l'accent sur la lâcheté, dit Hupp. Intéressant. Le Fou considère-t-il sa propre vengeance comme une lâcheté ? Fait-il appel à la fourberie et au mensonge ? Se considère-t-il même comme un terroriste ?

— Je me souviens d'un certain nombre de passages où il fait allusion à la lâcheté, dit Foss. Cela pourrait-il être l'expression de sa propre conscience ?

— Voici une autre citation, dit Danzas. *Ils (les terroristes) ne commettent que des crimes qui n'exigent pas de véritable courage. Les terroristes sont pareils aux pilotes de bombardiers qui n'ont jamais posé les yeux sur leurs victimes torturées, qui n'ont jamais vu les visages de ceux qui paient par l'angoisse. Les terroristes sont de la même race que les propriétaires extorqueurs qui…*

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrompit Godelinsky. Qu'est-ce qu'un propriétaire extorqueur ?

— Une allusion intéressante au passé de l'Irlande, dit Hupp, qui remonte aux débuts de la domination anglaise. Les meilleures terres étaient données à des propriétaires anglais, qui employaient des intendants chargés d'extorquer tout ce qu'ils pouvaient des paysans.

— Je vois, dit Godelinsky. Excusez mon interruption.

— Mais le Fou connaît l'histoire de l'Irlande », observa Beckett.

Danzas se pencha de nouveau sur ses pages : « … *les propriétaires extorqueurs qui n'ont jamais une seule fois contemplé face à face l'expression d'un paysan affamé.*

— Il manifeste une sympathie implicite pour les victimes de la violence, dit Foss. Pour ce qui nous concerne, c'est une faiblesse.

— Qui laisse supposer une sorte de schizophrénie, ajouta Godelinsky.

— Ou alors il donne corps dans ses lettres à sa conception d'une vengeance appropriée, suggéra Foss.

— Exactement ! » s'exclama Hupp.

Danzas intervint : « Ailleurs, notre Fou affirme que les terroristes portent *la culpabilité de Pilate*.

— N'est-ce pas là qu'il qualifie les terroristes d'adrénalinomanes ?

— Vos souvenirs sont exacts, dit Danzas. Voici les termes qu'il emploie : *Ils répandent l'angoisse, puis se lavent les mains dans leur faux patriotisme. Ce qu'ils désirent réellement, c'est le pouvoir personnel et le frisson intérieur de l'ivresse provoquée par l'adrénaline. Ce sont des adrénalinomanes*.

— Ressent-il ce frisson ? demanda Hupp.

— C'est une diatribe, dit Foss. L'expression de la fureur d'O'Neill contre les meurtriers de sa famille.

— Le recours légitime à la violence », murmura Godelinsky.

Lepikov lui lança un regard surpris. « Quoi ?

— Je cite le camarade Lénine. Il approuvait “le recours légitime à la violence”.

— Nous ne sommes pas ici pour discuter idéologie, fit sèchement Lepikov.

— Mais si, repartit Hupp. L'idéologie du Fou devrait occuper chacun de nos instants de veille.

— Entendez-vous par là que Lénine était fou ? demanda Lepikov.

— Là n'est pas la question, dit Hupp. Mais comprendre un fou permet d'éclairer le comportement des autres. Il n'existe pas de vaches sacrées dans un laboratoire.

— Je n'aiderai pas les capitalistes à noyer le poisson », grommela Lepikov.

Hupp sourit. « Il ne s'agit pas forcément d'un poisson rouge, Sergueï.

— La couleur d'un poisson ne le rend pas moins poisseux. Je me fais bien comprendre, Joe ? » Il n'y avait aucune familiarité dans le ton de Lepikov.

Hupp décida de rire de la boutade et répondit : « Vous avez raison. Sergueï. Tout à fait raison.

— Le problème est de savoir ce que ce Fou pense de lui-même », dit Beckett.

Foss abonda dans son sens. « Agit-il avec courage et honneur ? C'est quelque chose qui semble l'obséder.

— Il y a un passage qui mérite d'être noté », dit Danzas. Il feuilleta ses pages, hocha la tête et lut à haute voix :

— Les terroristes violent toujours l'honneur, la dignité et le respect de soi. Leur propre honneur est le premier à en mourir. Vous devriez reconnaître que l'IRA Provisoire a fait fi de l'honneur irlandais. Sous la vieille loi bretonne d'Erin, on ne pouvait tuer un ennemi qu'en combat déclaré, chacun étant armé à l'égal de son adversaire. Le vainqueur avait droit au respect de tous. Un guerrier était généreux et loyal. Où sont la générosité et la loyauté dans la bombe qui a tué les innocents de Grafton Street ?

— Grafton Street, c'est là que la femme et les enfants d'O'Neill ont été tués par la bombe, dit Godelinsky. Si nous n'avons pas affaire à O'Neill, il s'agit d'une couverture extrêmement habile.

— Peut-être », fit Danzas, qui replongea dans ses notes pour lire un autre passage :

« *Ces meurtriers de l'IRA Provisoire me rappellent les lèche-bottes qui servaient le Château de Dublin aux pires moments de la dégradation de l'Irlande. Leurs méthodes ne sont pas différentes. Les Anglais régnaient par la torture et la violence meurtrière. Les lâches Provos qui ne servent qu'eux-mêmes ont bien appris cette leçon, et l'ayant apprise ils refusent d'en apprendre aucune autre. Aussi je leur donne une leçon que personne n'oubliera jamais !*

— Ces gens de l'IRA Provisoire, ces Provos, ce sont eux qui ont posé la bombe de Grafton Street ? demanda Foss.

— Notre Fou les désigne en particulier, mais il semble faire peu de distinction entre les terroristes de tous bords, dit Hupp.

Remarquez qu'il s'en prend tout autant à l'Angleterre qu'à la Libye, et qu'il met l'Union soviétique en garde pour sa complicité présumée avec la Libye.

— Mensonge ! dit Lepikov.

— François », dit Foss en se penchant en avant pour planter son regard dans les yeux de Danzas. Elle songeait : Il m'appelle par mon prénom. Comment va-t-il prendre la même familiarité ?

Danzas ne parut pas offensé. « Oui ?

— Vous et Joe voyez-vous là autre chose qu'une diatribe schizoïde ? »

Ce fut Hupp qui répondit : « Ce sont des paroles arrachées par l'indignation à un être humain torturé. C'est O'Neill, j'en suis certain. La question qui se pose à nous est : comment se considère-t-il ?

— Voici ses propres paroles, dit Danzas, revenant à ses notes. *Tous les tyrans de l'histoire ont été marqués par l'indifférence aux souffrances d'autrui. C'est un moyen infaillible d'identifier la tyrannie. Maintenant, je suis le tyran. Vous devez compter avec moi. Vous devez me répondre de vos actes. Et je suis indifférent à vos souffrances. Du haut de cette indifférence, je vous demande de réfléchir aux conséquences de vos actions violentes et de votre inaction tout aussi violente.*

— Mais est-il réellement indifférent ? demanda Beckett.

— Je pense qu'il l'est, dit Hupp. Sinon, il ne ferait pas ce qu'il fait. Vous comprenez le processus ? Une indignation réelle émanant d'une sensibilité torturée et, de l'autre côté, l'indifférence.

— Mais il se qualifie lui-même de Fou, murmura Godelinsky.

— Ah ! Dorena, précisément, dit Hupp. C'est sa ligne de défense. Il dit “je suis fou”, au double sens de la colère et de la démence. Justification et explication.

— Bill, demanda Godelinsky, quels sont les autres services lancés après O'Neill ? »

Beckett secoua la tête. Le problème le tracassait, car il importait d'éviter toute erreur. La question de Godelinsky touchait au vif cette préoccupation. « Je l'ignore.

— Mais vous savez qu'il y en a d'autres ? insista-t-elle.

— Oh ! oui. Vous pouvez en être sûre.

— J'espère qu'ils agissent avec la plus grande prudence.

— Vous commencez à le voir sous le même angle que moi, dit Hupp.

— Comment le voyez-vous ? » demanda Foss. Hupp se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et ferma les yeux, ce qui lui donna une apparence curieusement enfantine que déparaient seulement les épaisses lunettes. « O'Neill, j'en suis certain. Ascendance irlandaise. Très bonne éducation ici, aux États-Unis. Peut-être devrais-je dire remarquable éducation. Connaissance approfondie de l'histoire irlandaise, probablement acquise très jeune au sein de sa famille. Pensez-y. Il a mené à bien tout un programme de biologie moléculaire dans des conditions certainement défavorables. Un laboratoire de fortune, sans aucun doute.

— Quelles preuves en avons-nous ? demanda Foss.

— Si c'est O'Neill, répondit Beckett, le FBI estime qu'il a disparu avec près d'un demi-million de dollars. »

Lepikov se redressa sur son siège. « Tant que cela ? Comment un citoyen ordinaire pourrait-il amasser une telle fortune ?

— Ce n'est pas un citoyen ordinaire, corrigea Beckett.

— Précisément, souligna Danzas d'un ton distant et saccadé. Le docteur Hupp et moi avons le même avis sur la situation extraordinaire de ce Fou. »

Hupp rouvrit les yeux en entendant mentionner son nom, mais ne parut pas se soucier du formalisme de Danzas. « François l'a résumée en quelques mots. Notre Fou est un être humain extraordinaire qui a souffert une grande torture spirituelle, un déchirement de l'âme. D'où cette motivation fanatique qui le pousse à faire partager cette torture par les autres. Ne pensez-vous pas qu'il a réussi à cet égard ? Plus une seule femme vivante dans l'île d'Achill et… vous avez tous lu les rapports d'Irlande et de Grande-Bretagne. Les derniers rapports d'Afrique du Nord… » La voix de Hupp s'estompa sur ses dernières paroles.

Beckett résuma : « Sous certaines réserves, nous admettons qu'O'Neill est bien notre Fou. Il est schizoïde d'une façon assez particulière…

— Il n'est pas fragmenté dans le sens conventionnel, dit Hupp. Il est dédoublé, mais conscient du dédoublement. Conscient, oui, c'est cela.

— Personne n'a répondu à ma question à propos de cet homme, dit Lepikov. Il est extraordinaire ? Comment cela lui permet-il d'acquérir cinq cent mille dollars ?

— Il en a hérité une partie sous forme d'un commerce qui appartenait à sa famille, dit Beckett. Il avait une bonne situation et avait fait de bons placements.

— Sans parler de ce qu'il a hérité de sa femme », ajouta Foss.

Lepikov émit un grognement. « C'était un capitaliste, oui ; je comprends maintenant. Et voyez ce que ça nous a valu. Un seul faux mouvement de notre part et il nous envoie de nouvelles maladies, peut-être même pires que l'autre.

— Sergueï a raison, dit Hupp. Étant donné les aptitudes dont il a fait preuve, O'Neill pourrait concevoir une maladie qui ne tuerait par exemple que les individus d'ascendance orientale. » Son regard se porta sur le léger épicanthus qui marquait les yeux de Lepikov.

« Il faut l'arrêter ! dit ce dernier.

— Et nous comprenons maintenant pourquoi notre tâche prioritaire est de le comprendre, dit Foss. Nous ne pouvons pas nous permettre la moindre erreur. C'est un adversaire trop dangereux.

— Chère madame, dit Lepikov en regardant Foss, l'esprit de ce fou risque d'être trop subtil pour que nous puissions le comprendre.

— Nous devons essayer, de toute façon, répliqua Beckett, dissimulant à peine l'irritation que provoquaient ces propos défaitistes.

— Cela n'aurait pas pu se produire en Union soviétique », commenta Lepikov.

Godelinsky laissa échapper un rire bref et strident. « Bien sûr que non, Sergueï. Il n'y a aucune injustice en Union soviétique. »

Lepikov agita un doigt dans sa direction. « Ce sont des paroles dangereuses, Dorena. » En russe, il ajouta : « Vous savez très bien que les expériences non contrôlées ne sont pas autorisées.

— Il dit qu'on n'autorise pas les expériences non contrôlées en Russie », traduisit Foss.

Godelinsky secoua la tête. « Sergueï a raison pour ce qui concerne la propension à l'espionnage interne dans notre pays, mais il a quand même tort. Il oublie qu'un homme seul a accompli tout cela dans l'intimité de sa propre maison. Même en Union soviétique, nous ne savons pas tout ce que peut faire un homme seul dans le secret de l'isolement. »

Ce premier soir, Beckett dîna en compagnie de Foss et de Hupp. Les autres s'excusèrent, disant qu'ils préféraient dîner dans leurs chambres. Danzas avait frissonné en lisant le menu.

« Chou-fleur et cheddar ? Qu'est-ce que ça ? Un nouveau poison américain ? Il n'y a même pas de vin. »

Foss demeura maussade durant tout le repas, parcourant d'un regard circulaire la petite salle à manger aseptique, une pièce aux murs blancs séparée du réfectoire du CID, plus vaste, où dînaient les techniciens, féminins pour la plupart. Beckett avait présenté son équipe au personnel avant de passer dans la salle particulière. Les techniciens les avaient considérés avec des regards à la fois impressionnés et pleins d'une sorte de peur cynique.

C'est peut-être ce qui l'a rendue si sombre, se dit Beckett. *Ça et ce maudit Lepikov !*

Une fois assise à table, Foss confirma son impression. « Sergueï a raison. Nous devons comprendre parfaitement cet homme. Comment y parvenir ?

— Je ne comprends pas l'électron, dit Hupp. Mais je peux utiliser l'électricité en toute sécurité.

— La science n'est-elle pas merveilleuse ! » s'exclama Foss.

Après le dîner, Beckett rejoignit sa chambre, une petite pièce stérile avec un cabinet de toilette attenant. La couchette était suspendue en équerre contre le mur de béton. Une chaise droite et un bureau complétaient le mobilier, ainsi qu'un coffre-fort encastré dans le mur, dont seul Beckett et les services de

sécurité connaissaient la combinaison. Sa première tâche, chaque soir, consistait à examiner le contenu du coffre et voir quels documents nouveaux lui avaient été transmis.

Beckett soupira à la vue de l'épaisse liasse de papiers, soigneusement déposée sur une étagère du coffre qu'il venait d'ouvrir. Il s'assit au bureau et se mit en devoir de les parcourir tout en se demandant à quel système de sélection recouraient les services de sécurité. Les priorités étaient-elles déterminées à un niveau plus élevé ? Probable, songea-t-il. Le document qui se trouvait sur le haut de la pile portait le sceau présidentiel. La page de couverture était tamponnée de deux timbres à lisière rouge qui disaient : « Expédition immédiate ». L'un, non signé, était marqué « Service de liaison du Pentagone ». L'autre, qui portait le timbre NSC du Conseil National de Sécurité, était signé d'un gribouillis presque indéchiffrable dans lequel Beckett crut néanmoins reconnaître quelque chose qui ressemblait à « Turkwood ».

Il lut attentivement les documents, de plus en plus intrigué. Il y avait d'abord la transcription textuelle d'une émission radio reçue par un poste d'écoute militaire et prétendument diffusée depuis l'Irlande par quelqu'un qui disait s'appeler « Brann McCrae ». Le texte apparut à Beckett comme le pire ramassis d'inepties religieuses qu'on pût trouver, manifestement l'œuvre d'un déséquilibré. McCrae demandait au monde de retourner à l'adoration des arbres, qualifiant le sorbier de « témoin le plus sacré de la sainteté ». Son message incluait un appel à un neveu, Cranmore McCrae, établi aux États-Unis : « Prends ton avion et viens me rejoindre. Je te ferai grand prêtre du sorbier. »

Il déclarait également : « Le sorbier protège mes femmes. »

Au bas de la dernière page de la transcription, il y avait un griffonnage non signé où Beckett crut reconnaître la main du Président lui-même : « Localisez ce Cranmore McCrae. Brann McCrae a-t-il isolé un groupe de femmes en Irlande ? »

Le document suivant était une autre transcription, cette fois d'une communication officielle adressée à la Maison Blanche par le « Centre Killaloe », en Irlande. L'expéditeur était le « docteur Adrian Peard ». La transcription comportait une liste de « matériel à expédier en priorité de toute urgence ».

Beckett parcourut la liste avec attention. C'était ce qu'on aurait pu s'attendre à trouver dans un bon centre de recherche sur l'ADN. En bas de la liste, du même griffonnage non signé, une note concise disait : « Expédiez le matériel. » Puis : « Beckett – y a-t-il autre chose dont ils puissent avoir besoin ? »

Beckett écrivit directement au-dessous de la question : « Une source fiable de stéréoisomères. »

Le message du docteur Peard s'achevait en précisant qu'un certain docteur Fintan Craig Doheny avait été nommé chef du « Groupe de Recherche sur la Peste ».

Le griffonneur demandait : « Qui est ce Doheny ? »

Beckett inscrivit au-dessous du griffonnage : « Inconnu pour moi ». Il signa de son nom et de son titre en entier.

Ensuite venait une autre page portant le sceau présidentiel. Elle était adressée à Beckett et ne portait que le timbre NSC au bas de la feuille, sans nom. Il lut :

« Essayez d'apprendre par Godelinsky ou Lepikov pourquoi l'Union soviétique a isolé certaines régions au-delà de l'Oural. Nous en avons confirmation par les satellites, mais aucune réponse de Moscou à nos questions. »

Encore une autre feuille semblable où ne figurait qu'une seule question laconique : « Où O'Neill risque-t-il le plus vraisemblablement de se cacher ? »

Ils sont donc convaincus qu'il s'agit bien d'O'Neill, se dit Beckett.

La dernière page, également timbrée de la cartouche NSC non signée, demandait simplement : « Que penser de l'insémination artificielle ? »

Que diable cela est-il censé vouloir dire ? se demanda-t-il.

Pour Beckett, il ne faisait aucun doute que les autorités avaient mis à l'abri d'autres groupes de femmes. Il savait qu'il en existait au moins un à Carlsbad. Le gouvernement envisageait-il des plans de repopulation ? Combien de femmes, étaient-elles véritablement en train de mourir aux États-Unis ?

Plus il y réfléchissait, plus la colère montait en lui. Il griffonna en travers de la dernière page : « Que signifie cette question ? Que se passe-t-il là-bas ? »

C'est alors seulement qu'il put tenter de dormir, sachant que son sommeil serait de courte durée et qu'il serait debout dans moins d'une heure.

Il ne dormit en fait que vingt-cinq minutes, quittant sa couchette d'un bond pour rédiger une série de mémos à l'intention des mystérieux questionneurs du NSC. Le premier suggérait qu'on demandât à ce Peard de rechercher l'excentrique religieux, McCrae, en rappelant que les Irlandais auraient besoin de femmes pour tester les produits de leurs laboratoires, quels qu'ils fussent.

À la question sur Doheny, il répondit : « Demandez-le aux Irlandais, bon sang. » Ce fut l'expression la plus révélatrice de sa colère.

Sous la question concernant l'Union soviétique, il se contenta de griffonner : « Essaierons. »

À la question sur la retraite possible d'O'Neill, Beckett répondit plus longuement : « Essayez l'Irlande ou l'Angleterre. Il voudra observer les effets de sa vengeance. Il est douteux qu'il parle l'arabe. Peu probable qu'il se trouve en Libye. Sinon, il risque d'apparaître ici parmi la population d'une ville, sans doute sous l'apparence d'un déraciné qui a tout perdu. Étudierai la question avec toute l'Équipe. »

À l'évocation de l'insémination artificielle, il demanda : « Qu'entendez-vous par là ? Que voulez-vous que nous envisagions ? »

Après avoir répondu à toutes les questions, il écrivit enfin : « Y a-t-il du nouveau sur la façon dont O'Neill a répandu son épidémie ? Sinon, compte aborder cette question au plus tôt avec l'Équipe au complet. »

Quand il eut terminé, Beckett relut ses mémos, réfléchissant aux questions qui les avaient motivés. Ces questions donnaient une impression de panique désorganisée, de tâtonnement aveugle à la recherche de fils conducteurs.

Nous avons besoin d'organisation, songea-t-il. *Et nous en avons besoin tout de suite, crénom.*

Alors que ses pensées se concentraient sur l'urgence de cette nécessité, Beckett, comme cela lui arrivait souvent, fut frappé d'un éclair d'intuition : Danzas, *l'homme organisé*.

Danzas était un homme qui était né déplacé, non pas dans le temps mais dans l'espace. De droit, il aurait dû naître dans le nord du New Hampshire ou dans le Maine. C'était un homme du Down East sous un déguisement français – méfiant, tracassier, peu communicatif, usant de son accent comme d'un bouclier plutôt que d'un moyen de communication. On pouvait aussi avancer que Danzas était né exactement à l'endroit adéquat, et que ses ressemblances avec un Down Easter étaient le produit d'une coïncidence sociale. La Bretagne, d'après ce que Beckett en avait entendu dire, était notoire pour ces mêmes caractéristiques : une région insulaire repliée sur elle-même ne se fiant qu'à ses propres coutumes, prompte à s'identifier et à faire cause commune avec les siens, un accent, des mœurs, des attitudes, qui se révélaient dans des railleries ou des sarcasmes régionaux consistant le plus souvent à confondre les touristes ou autres étrangers.

Son intuition disait à Beckett comment agir au mieux avec Danzas, où découvrir ses points forts et comment les utiliser.

Pas de bavardages inutiles. Partager ses préjugés. Lui confier la responsabilité de l'organisation d'éléments clefs du projet.

Il faut que je sache quelles sont ses préférences culinaires, se dit Beckett.

Sans se concentrer sciemment sur le fait, il avait commencé à battre le rappel de ses forces, à assembler l'Équipe selon un schéma de fonctionnement pour tirer le meilleur de chacun de ses membres – en faire un tout plus efficace que la somme de ses composants.

Gloire ! Ô gloire aux hardis fenians.

Ballade de Peadar Kearney.

Deux semaines avant la démonstration d'Achill, John était prêt à quitter sa retraite de Ballard. Il savait qu'il lui faudrait brouiller soigneusement ses traces. Les recherches allaient se déployer massivement au niveau international, et leur ampleur même ferait que ce lieu serait probablement très vite découvert. Tous ceux qui avaient eu le moindre contact avec lui, même son instructeur-faussaire de St Louis, feraient l'objet de pressions qui ne garantissaient aucun secret pour bien longtemps. Il ne se faisait aucune illusion quant à l'obéissance des gouvernements à son interdiction de le rechercher.

Son nouveau passeport fut confectionné avec un soin extrême. Il le fit à partir du passeport de Mary, qu'il alla prendre dans l'étui qui contenait également le passeport de John O'Neill et ceux des jumeaux. Il n'aurait pu dire pourquoi il avait choisi celui de Mary, mais il cacha soigneusement les autres dans la doublure de sa valise.

Tandis qu'il procédait à la falsification, il se rappela Mary disant que les jumeaux se sentiraient plus importants d'avoir leurs passeports personnels.

Le souvenir était bizarrement déplacé. Il avait l'impression d'écouter aux portes, d'espionner les joies secrètes d'autrui, de fouiner sans permission dans des affaires privées. Mais il se rappelait l'émerveillement des jumeaux comparant leurs photographies, faisant étalage de leur aptitude à lire et à écrire, apposant d'un air important leurs signatures sur les lignes prévues à cet effet.

Quand il eut achevé l'effacement chimique du passeport de Mary, il sentit qu'il venait de la retrancher un peu plus encore

du monde des vivants. Retournant au compartiment secret de la valise, il contempla les trois livrets reliés de bleu avec leurs estampages dorés. Les passeports étaient réels. Mais quelle part de la personne réelle y était-elle enclose ? S'il les effaçait tous, cela supprimerait-il effectivement la réalité des êtres ? Il examina de près les perforations codées du passeport de Mary. Le rire et la joie à l'arrivée des passeports faisaient partie du film qui se déroulait sous son crâne. Il voyait Mary tendant leur passeport à chacun des enfants, Kevin d'abord, puis Mairead.

« Ce sont de vraies personnes, maintenant, et ils ont des documents pour le prouver », avait-elle dit.

Comme elle est avisée. Il remit les trois passeports inutilisés dans leur cachette, puis reprit sa tâche. Il se sentait fiévreux, et se demanda s'il n'avait pas été contaminé par ses travaux de laboratoire. Non. Il avait fait très attention à son propre corps. Cela faisait partie de l'ensemble de son plan.

Il semblait que son objectif fût la seule chose qui le maintînt en vie. Tout le reste s'était retiré dans ses projections et dans l'étrange film-souvenir. C'était seulement le sentiment d'urgence qui le rendrait fiévreux. Il se sentait pressé par le temps. Les lettres fatidiques étaient presque prêtes à être postées. Il alluma l'éclairage de l'escalier étroit qui débouchait dans la cuisine et descendit le passeport effacé de Mary au laboratoire. Les marches craquaient sous ses pas. Il se demanda quelle heure il était. Dehors, il faisait nuit. Peu importait. Il y avait une toile d'araignée entre les poteaux nus, à l'endroit où l'escalier tournait sur lui-même.

Combien de fois suis-je passé par là ?

Il avait l'impression d'avoir toujours vécu là, d'avoir toujours connu les marches grinçantes. C'était le seul endroit où John McCarthy eût jamais vécu, et le laboratoire du sous-sol lui rendit son sens de la réalité. Le labo était devenu une partie essentielle de sa vie – la table de travail peinte de blanc avec ses trois brûleurs à gaz, le centrifugeur improvisé dans un angle, l'autoclave réalisé à partir d'un autocuiseur, le four avec son thermostat de précision pour l'ambiance contrôlée, le microscope électronique, les boîtes de Pétri entreposées en milieu stérile dans des conservateurs de cuisine en plastique… Il

entendit le compresseur à peinture se mettre en route pour amorcer le système à vide qui fonctionnait par l'intermédiaire de la pompe de plongée.

Il se pencha attentivement sur le passeport avec des mouvements délicats, de la précision dans le moindre geste. Le maître faussaire avait eu raison. Il était doué pour ce travail. Et il fut bientôt pourvu d'une nouvelle identité. Seules les courbatures de son dos lui disaient qu'un certain temps s'était écoulé. Il regarda son poignet, avant de se rappeler qu'il avait laissé sa montre à côté de l'évier de la cuisine. C'était sans importance. Le sentiment d'urgence fiévreuse avait disparu.

John Garret O'Day venait de voir le jour. Il était là sur le passeport falsifié – un homme chauve avec une moustache en forme de brosse à dents, des yeux sombres qui dardaient leur regard hors de la photographie rectangulaire.

John contempla sa nouvelle identité. John Garret O'Day. Il se sentait déjà dans la peau de John Garret O'Day. Il y avait eu des O'Day du côté de la branche O'Neill de sa famille. Et il était là sur la photographie. John eut l'impression d'être remonté plus loin parmi ses ancêtres, plus loin que John Roe O'Neill dont il se retranchait encore plus profondément.

Ils seraient nombreux à rechercher O'Neill, et peut-être plus nombreux encore à rechercher ce qu'avait fait John McCarthy. Mais O'Neill et McCarthy avaient disparu. Seul O'Day demeurait, et O'Day serait bientôt très loin de là.

Une crampe lui tirailla l'estomac. Il se dirigea vers le sas, qu'il franchit en rampant avant de refermer hermétiquement le labo derrière lui. À l'extérieur, il faisait jour. Sa montre posée sur l'égouttoir de la cuisine indiquait neuf heures trente-six, et il savait que ce devait être le matin. Il faisait nuit quand il était entré dans le labo. Oui, samedi matin. Dans seulement deux semaines. Achill allait s'éveiller à son horrible jour d'expiation. Puis les lettres d'explications et d'avertissements commenceraient à arriver. Ses soldats étaient en marche. C'était ainsi qu'il se représentait ces choses qu'il avait envoyées en Irlande, en Grande-Bretagne et en Libye.

Des soldats.

L'irrévocable était accompli. Il ne pouvait plus y avoir de retour en arrière.

Il entendit des enfants crier dans la ruelle et pensa soudain aux voisins de sa retraite de Ballard. Ses soldats viendraient-ils jusqu'ici ? La question, qui ne soulevait dans son esprit qu'une curiosité indifférente, s'effaça aussi vite qu'elle était apparue.

Il est temps de partir.

La maison lui parut soudain étrange. Avait-il oublié de faire quelque chose au sous-sol ? Il fixa sa montre à son poignet et redescendit vivement au laboratoire, traversant le sas qu'il laissa ouvert. Les précautions n'étaient plus nécessaires. Il pouvait abandonner les habitudes méticuleuses de John McCarthy.

Alors qu'il se redressait dans la première salle isolée, son regard se posa sur l'établi et sur le thermosoudeur qu'il y avait fixé. L'appareil de cuisine tout simple, conçu pour préserver la nourriture, donnait le ton du laboratoire tout entier. Des enquêteurs auraient pu s'émerveiller devant ces adaptations inspirées, ces machines et ces appareils appliqués à des usages pour lesquels ils n'avaient jamais été prévus.

Il se rappelait maintenant ce qu'il avait oublié de faire, ce qui l'avait incité à redescendre précipitamment dans le laboratoire. Les bombes incendiaires, bien sûr ! Il fit le tour du laboratoire pour amorcer les mécanismes à retardement, puis retourna dans le sous-sol où se trouvaient deux autres dispositifs.

Remonté dans la cuisine, il avala un bol de céréales en flocons. La nourriture l'ayant rendu somnolent, il entreprit de préparer du café, mais décida de se reposer d'abord quelques minutes, la tête appuyée dans les bras sur la table. Il avait jusqu'au soir pour partir.

Quand il s'éveilla, sa montre disait douze heures onze et il faisait encore jour. Il se sentit reposé, bien qu'il eût le dos courbaturé d'avoir dormi appuyé sur la table. On entendait toujours les enfants jouer dans la ruelle.

C'est vrai. C'est samedi.

Il s'aspergea le visage d'eau froide au-dessus de l'évier, s'essuya à l'aide d'un torchon à vaisselle, puis se rendit dans la chambre pour terminer ses bagages. Il descendit ses valises à la

fourgonnette avant de remonter préparer le café qu'il avait laissé en plan. Il s'arrêta soudain sur le palier, pétrifié par un vacarme venu de la cuisine.

Un cambrioleur !

C'était ce qu'avait constamment redouté John McCarthy durant toute la réalisation de son projet.

La rage l'envahit. Comment osaient-ils ? Il franchit d'un bond la dernière volée de marches qui menait à la cuisine et faillit trébucher sur une balle de base-ball. L'évier était empli de verre brisé, dont quelques éclats seulement demeuraient dans le châssis de la fenêtre.

Il entendit une voix de femme qui criait de la ruelle, derrière la maison : « Jimmiiiiie ! Jimmiiiiie ! Viens ici tout de suite ! »

Le soulagement le vida de sa fureur.

« Jimmiiie ! Je te vois ! »

Vaguement amusé, il ramassa la balle et sortit sur la terrasse qui bordait l'arrière de la maison. Une jeune femme en robe d'intérieur bleue franchit la barrière qui donnait sur la ruelle, puis s'arrêta dans l'arrière-cour. Elle tenait par l'oreille droite un gamin d'une dizaine d'années. L'enfant, la bouche contorsionnée de douleur et de peur, la tête penchée pour soulager la prise, implorait :

« Maman, non ! Non, maman ! »

La femme leva les yeux vers John et lâcha l'oreille de l'enfant. Elle jeta un regard à la fenêtre brisée, puis à John, et enfin à la balle qu'il tenait à la main. Le jeune garçon s'abrita derrière elle.

« Je suis vraiment désolée, dit-elle. Nous vous remplacerons la vitre, bien sûr. Je lui dis sans arrêt de faire attention, mais il oublie. Mon mari vous rapportera la vitre en rentrant à la maison. Il est très adroit de ses mains. »

John força un sourire. « Pas la peine, madame. Je suis sûr que je dois quelques vitres du temps où j'étais petit. » Il lança la balle dans la cour. « Tiens, Jimmy. Pourquoi tes copains et toi n'allez-vous pas jouer dans le terrain vague, au bout du pâté de maisons ? C'est moins dangereux que dans la rue. »

Jimmy s'élança de derrière sa mère pour ramasser sa balle. Il la tint serrée contre sa poitrine, levant les yeux vers John comme s'il ne parvenait pas à croire en sa chance.

La femme sourit d'un air soulagé.

« C'est vraiment très gentil, dit-elle. Je m'appelle Pachen, Gladys Pachen. Nous habitons juste en face de chez vous, dans la soixante-cinquième Rue. Nous tenons à payer la vitre. Ça ne devrait...

— Pas la peine », répéta John, s'en tenant toujours à son rôle de bon voisin. La dernière chose dont il eût besoin pour l'instant, c'était bien l'intrusion de voisins chez lui. Il reprit d'un ton détaché : « Assurez-vous seulement que Jimmy soit en mesure de pouvoir payer les vitres que casseront d'autres gamins quand il aura mon âge. Entre hommes, nous nous transmettons le coût des carreaux cassés. »

Gladys Pachen éclata de rire. « Vous êtes vraiment très très gentil. Je n'ai jamais... je veux dire... nous n'avons... » Elle se tut, confuse.

John s'efforça de garder un visage souriant. « Je suppose que j'ai dû vous paraître bien mystérieux, tout ce temps. Je suis un inventeur, madame Pachen. J'ai travaillé sans arrêt à... euh, je suppose qu'il est un peu trop tôt pour en parler. Je m'appelle... » Il hésita, s'apercevant qu'il avait failli se présenter sous le nom de John Garret O'Day, puis il ajouta avec un haussement d'épaules embarrassé : « John McCarthy. Vous entendrez sans doute parler de mon nom. Mes amis m'appellent Jack. »

Il se dit qu'il avait bien manœuvré. Une explication plausible. Un sourire. Aucun inconvénient à donner ce nom.

« George sera enchanté, dit-elle. Il bricole pas mal dans le garage, lui aussi. Il s'y est installé un petit atelier. Je... vous savez, la prochaine fois que nous ferons un barbecue, il faudra que vous veniez. Pas question de refuser.

— J'en serais très heureux, dit John. Je dois avouer que je suis un peu fatigué de ma propre cuisine. » Il se tourna vers le garçon. « Tu devrais aller regarder ce terrain vague, Jimmy. Ça m'a l'air d'un bon terrain de base-ball. »

Jimmy hocha vivement la tête, par deux fois, mais ne dit rien.

« Voilà, reprit John, ce n'est pas bien grave, Gladys. Ça me permettra d'avoir une vitre propre au-dessus de l'évier. Maintenant, il faut que je retourne au travail. J'ai quelque chose sur le feu. »

Il leur adressa un salut détaché de la main et retourna dans la cuisine avec le sentiment d'avoir bien joué son rôle. Puis il entreprit de fixer une feuille de plastique à la place de la vitre. Pas besoin de remplacer le verre. Tout cela s'en irait en flammes dès ce soir, de toute façon.

Gladys Pachen regagna elle aussi sa cuisine où elle invita sa voisine, Helen Avery, à venir prendre le café.

« Je t'ai vue lui parler, dit Helen Avery tandis que Gladys versait le café. Comment est-il ? J'ai cru mourir quand j'ai vu la balle de Jimmy frapper cette fenêtre.

— Il est plutôt gentil, dit Gladys. Je crois qu'il est très timide… et très seul. » Elle se versa du café à son tour. « C'est un inventeur.

— C'est ça qu'il fait dans ce sous-sol ! Bill et moi nous nous demandions… toutes ces lumières allumées à n'importe quelle heure.

— Il a été très gentil avec Jimmy, dit Gladys en s'asseyant à la table de la cuisine. Il n'a pas voulu que je paie la vitre. Il a dit qu'il en devait quelques-unes du temps où il avait l'âge de Jimmy.

— Qu'est-ce qu'il invente ? Il te l'a dit ?

— Il n'a pas voulu en parler, mais je suis sûre que c'est quelque chose d'important. »

Il n'y a jamais eu de plus grand fanatique anti-Irlandais que Shakespeare. C'était un parfait exemple du sectarisme anglais, le plus fat de ces freluquets élisabéthains qui se justifiaient en invoquant la religion. La Réforme ! C'est là qu'ils ont commencé leur politique d'extermination des Irlandais. C'est à cette époque que nous avons appris l'arrière vérité : l'ennemi de l'Angleterre est l'ami de l'Irlande.

JOSEPH HERITY.

« Nous devons nous efforcer avant tout de découvrir comment il a répandu l'épidémie, dit Beckett. Ils n'ont toujours pas résolu la question. »

C'était le troisième après-midi de travail de l'Équipe, qui se réunissait désormais dans la petite salle à manger attenante à la cafétéria du CID. C'était plus proche des laboratoires, les murs et l'éclairage y étaient plus clairs, et la table était plus petite. Ils pouvaient se faire servir du café ou du thé par un passe-plat à panneau coulissant qui communiquait avec la cuisine. Le service de sécurité s'était fait tirer l'oreille et il fallait s'accommoder des bruits de vaisselle, mais c'était plus pratique pour tous.

« Quelqu'un s'est-il demandé si notre Fou agissait seul ? » demanda Hupp. Il s'écarta légèrement pour laisser passer un serveur en tablier blanc qui finissait d'enlever les assiettes de leur déjeuner.

« Un complot ? » demanda Lepikov. Il regarda le serveur qui s'éloignait. « Ces serveurs font-ils partie de votre armée, Bill ? »

Ce fut Foss qui répondit : « C'est notre secret le mieux gardé, Sergueï. Deux ans de ce travail, ça vous garantit des tueurs forcenés. »

Lepikov lui-même se joignit au gloussement retenu qui accueillit la repartie de Foss.

« Des oiseaux infectés, suggéra Danzas. Il y a le précédent de la fièvre du perroquet. Aurait-il pu modifier la psittacose ?

— D'une certaine façon, ça ne me paraît pas être son style, dit Hupp. Il ne nous laisse aucune piste facile à suivre. Non. » Il abaissa les yeux vers une chemise bleue posée devant lui, l'ouvrit lentement et feuilleta les pages jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait. « Voici un extrait de sa seconde lettre. »

« Je sais qu'il existe des liens entre l'IRA et les Fedayins, des liens avec les terroristes japonais, les Tupamaros et Dieu sait qui d'autre. J'ai été tenté de répandre ma vengeance dans tous les pays qui ont donné asile à ces lâches. Je mets ces pays en garde : qu'ils ne me tentent pas de nouveau, car je n'ai libéré qu'une petite partie de mon arsenal. »

Hupp referma la chemise et regarda Lepikov, assis de l'autre côté de la table en face de lui. « Nous ne devons pas tenir cette menace pour vaine. Je ne pense pas que cet homme bluffe. À partir de cette hypothèse, nous devons présumer également qu'il a plus d'un moyen de mettre en œuvre son arsenal. Parce que si nous découvrons le ou les moyens qu'il a employés dans le cas présent, nous pourrions lui interdire cette voie.

— Le pourrions-nous ? » demanda Beckett. Lepikov hocha la tête pour indiquer qu'il partageait ce doute.

Godelinsky se pencha en avant pour boire une gorgée de thé avant de prendre la parole : « Il a infecté des zones bien définies. La façon dont cette peste s'est répandue indique que des vecteurs humains ont participé à sa propagation.

— Comment cela ? demanda Danzas.

— La répartition des foyers d'infection, répondit Godelinsky. Aucun insecte ne pourrait en être responsable. » Elle se frotta le front et fronça les sourcils.

Lepikov lui parla en russe à voix basse. Foss ne saisit qu'une partie de ses paroles, mais posa un regard scrutateur sur la femme russe.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda Hupp.

— Juste un mal de tête, dit Godelinsky. Ce doit être le changement d'eau. Peut-être pourrais-je reprendre un peu de thé ? »

Beckett se tourna vers le passe-plat, situé juste derrière lui. Quand il l'ouvrit, il se trouva nez à nez avec un visage penché tout près du panneau – un homme blond, qui souriait affablement de ses dents blanches. « Quelqu'un d'autre veut-il quelque chose de la cuisine ? demanda l'homme.

— Rustres ! lança Lepikov.

— Ils n'ont pas eu le temps d'installer des micros dans cette pièce, dit Foss. Demain, ce sera plus discret. Je prendrai un café noir. »

Beckett parcourut la table d'un regard circulaire. Les autres déclinèrent. Il se retourna vers le visage affable du passe-plat. « Vous avez entendu ?

— Très bien, doc. »

Le panneau coulissant se referma.

Beckett reporta son attention sur la table.

Hupp prit sa serviette posée sur le sol à côté de sa chaise, en ôta une feuille de laitue, puis en sortit un petit carnet et un crayon. « Ce doit être quelque chose de simple », dit-il.

Derrière Beckett, le panneau se rouvrit. « Un thé, un café noir. » C'était Affable. Il poussa les deux tasses sur la tablette intérieure, puis referma le panneau.

Sans se lever, Beckett prit les deux tasses et les fit glisser sur la table. Alors que Godelinsky prenait la sienne, Beckett remarqua une tache blanche sur le dos de sa main gauche. La tache n'était pas très apparente, mais néanmoins décelable pour son œil entraîné. Avant qu'il pût en faire la remarque, Lepikov avait pris la parole :

« Je pense que la peste a été propagée au moyen d'un de ces diaboliques gadgets américains. Une bombe de laque pour les cheveux, par exemple. »

Hupp écrivit quelque chose sur son carnet. « C'est sur ma liste, mais j'en doute. Encore une fois, c'est un moyen trop évident pour notre Fou. »

Godelinsky sirota bruyamment une gorgée de son thé, puis renchérit : « Je suis d'accord avec Joe. Ce n'est pas le style d'O'Neill.

— Quel est son style à elle ? » demanda Foss. Hupp sourit à la mise en garde contenue dans le changement de genre. « Comme je l'ai dit, je pense que la chose s'avérera d'une remarquable simplicité. Ce sera une chose dont on dira : *Oh ! mon Dieu ! Mais bien sûr !*

— Telle que ? » insista Beckett.

Hupp haussa les épaules, les paumes des mains écartées et tournées vers le haut. « Je n'évoque que la question du style, pas de la méthode particulière.

— Nous ne connaissons pas la durée de la période d'incubation, dit Godelinsky. „L'infection a pu couver pendant des mois.

— Des cadeaux contaminés ? demanda Foss.

— Ce genre de chose, acquiesça Hupp. Un jouet qu'une mère manipulera avant de le donner à son enfant. Nous ne devons pas oublier que la femme et les enfants d'O'Neill ont été assassinés. Il parle d'une vengeance appropriée.

— Diabolique, marmonna Danzas.

— Dément, fit Lepikov.

— En effet, approuva Hupp. C'est la démence même de la méthode qui nous ouvrira une voie vers lui. »

Godelinsky vida sa tasse de thé, la reposa et tourna son regard vers Foss. « Dites-moi, Ari, si vous êtes cette Folle, comment vous y prenez-vous ?

— Dans des aliments courants, peut-être ?

— Des pommes de terre ? demanda Lepikov. Trop drôle. »

Hupp leva un doigt réprobateur. « Ahhh, mais elle a touché à l'essence du problème. Ce doit être une chose courante. Quelque chose qu'on utilise à la fois en Irlande, en Grande-Bretagne et en Libye, et qui expose un maximum de femmes à la contamination.

— Pourquoi les femmes ? demanda Beckett. Pourquoi les hommes ne peuvent-ils en être porteurs ? »

Danzas, qui avait pour habitude de ne participer à une discussion de l'Équipe que lorsqu'elle était déjà bien engagée,

intervint alors : « Il doit y avoir une autre particularité, imposée par les limitations auxquelles notre Fou est certainement assujetti. »

L'attention se tourna vers lui.

« Comment peut-il accéder au système de distribution ? demanda Danzas. Je suis d'accord sur le fait que ce doit être quelque chose de simple et qui soit commun aux trois régions, mais il faut également que ce soit accessible à notre Fou, et de préférence sans préparatifs poussés ni complicité étendue.

— C'est un solitaire, confirma Beckett.

— D'une intelligence tortueuse, ajouta Lepikov. Les aptitudes scientifiques dont il a fait preuve dans son laboratoire s'appliqueront à mon avis à sa méthode de distribution.

— Tortueuse, oui, dit Hupp. Mais pas forcément fondée sur la complexité scientifique. Son style... l'article contaminé est certainement très courant, peut-être un objet que chacun de nous porte sur lui en ce moment même. »

Le silence accueillit cette suggestion.

Beckett hocha la tête, plus pour lui-même que pour Hupp. L'idée sonnait juste. C'était dans le style d'O'Neill. La simplicité, telle était la note dominante.

« Pourquoi ne pourrait-il s'agir d'un complot ? » demanda Lepikov.

Godelinsky secoua négativement la tête. « Des insectes ? demanda Foss.

— Un insecte, vecteur de la peste, dit Lepikov. Cela ne s'accorde-t-il pas avec votre description, Joe ?

— Mais comment les distribuerait-il ? demanda Hupp.

— Les œufs ou les larves ? proposa Foss.

— Il y a toujours le problème de la distribution, insista Hupp.

— Les transports aériens font d'un tel concept la Némésis de notre monde, observa Lepikov.

— Et la contamination des réseaux hydrographiques dans les régions visées ? demanda Danzas.

— Des insectes dans l'eau ? suggéra Lepikov.

— Ou la maladie elle-même », répondit Danzas. Hupp frappa doucement du poing sur la table.

« La distribution, répéta-t-il. Comment ?

— Un instant, dit Foss. Des insectes dans l'eau – ce n'est pas une mauvaise idée. Des capitaines de baleiniers ont volontairement répandu des larves de moustiques dans tout le Pacifique Sud pour se venger des sociétés indigènes qui les avaient offensés d'une façon ou d'une autre.

— Alors peut-être un steward ou un pilote de ligne, avança Lepikov. Ce O'Neill est-il pilote ?

— Négatif, fit Beckett.

— Mais l'utilisation des transports aériens, poursuivit Lepikov. C'est une idée intéressante.

— Hawaii s'enrichit de cinquante nouvelles variétés d'insectes par an grâce aux voyages aériens, confirma Beckett.

— Et que transportent communément ces avions ? demanda Lepikov.

— Des bagages, des paquets, répondit Beckett. Les voyageurs eux-mêmes, mais… » Il secoua la tête. « Il faut tenir compte du fait qu'il vise des cibles définies – l'Irlande, la Grande-Bretagne et la Libye.

— Sans garantir que les autres y échapperont », dit Foss.

Godelinsky se frotta le front. « Et nous ne pouvons pas être sûrs qu'il n'utilise qu'une seule méthode. La période d'incubation – c'est un point essentiel à considérer.

— Le courrier, dit Hupp.

— Que suggérez-vous ? demanda Beckett.

— Je ne sais pas vraiment. J'essaie seulement de rejouer le rôle d'O'Neill. Que savons-nous de lui ?

— Il a séjourné en Irlande.

— Exactement ! Et en Irlande, il a souffert le grand traumatisme qui l'a poussé à faire cette chose terrible. Mais entre-temps, il a eu une autre expérience de l'Irlande. Qu'a-t-il pu y apprendre ?

— Je ne vous suis pas, dit Lepikov.

— Il apprend comment les gens passent leur temps en Irlande, dit Hupp.

— Et aussi en Grande-Bretagne et en Libye ? » demanda Lepikov.

Hupp secoua la tête. « Peut-être, mais concentrons-nous d'abord sur l'Irlande et sur le séjour d'O'Neill. Si les actes qu'il a

accomplis là-bas peuvent nous fournir des réponses, peut-être pourrons-nous adapter ces réponses aux autres lieux.

— Allez-y », dit Beckett. Il avait l'impression bizarre que Hupp flairait une piste chaude. « Suivons le fil ! » se dit-il.

« O'Neill ne réside pas en Irlande, reprit Hupp. Donc, il lui faut trouver un logement. Un hôtel ? Oui, nous en avons confirmation. Que fait-il dans cet hôtel ? Il dort. Il utilise les divers services de l'hôtel et de la communauté.

— Je ne vois aucune réponse, observa Lepikov. Seulement d'autres questions. Et alors, s'il appelle le service des repas ?

— Pour cela, il se sert du téléphone. Il a un annuaire à sa disposition.

— Et il a des guides touristiques. Et alors ?

— Laissez-le continuer », dit Beckett.

Lepikov haussa les épaules et se détourna à demi de Beckett.

« Excursions et guides touristiques, oui ! Voilà qui pourrait être important. Les brochures colorées, les magasins et les restaurants, les cafés, les services de transports publics et privés. Loue-t-il une voiture ou prend-il des taxis ?

— La première chose qu'il a faite a été d'acheter une voiture, dit Beckett. Une Fiat d'occasion, bon marché. Nous venons d'en avoir confirmation. C'est là, dans la circulaire que j'ai distribuée ce matin.

— Je ne l'ai pas encore lue, s'excusa Hupp. Mais nous savons maintenant qu'il dispose d'un moyen de transport.

— Qu'est devenue cette voiture ? demanda Lepikov.

— Les gens qui la lui avaient fournie se sont chargés de la revendre pour lui, précisa Beckett.

— Mais il peut se déplacer, répéta Hupp. Où va-t-il ? Assiste-t-il à des manifestations sportives ? Une conférence ? Le théâtre ? J'attire votre attention sur des activités quotidiennes ordinaires. Il achète un livre. Il poste une lettre. Il demande au réceptionniste de lui réserver une table dans un restaurant.

— Les restaurants irlandais ! marmonna Danzas avec un frisson.

— Mais O'Neill avait commencé à prendre une part active à la vie irlandaise avant d'être frappé par la tragédie, dit Hupp. Il est là, et il pense avec... l'esprit de quelqu'un qui est là.

— Comment cela nous rapproche-t-il de ses méthodes de distribution ? demanda Lepikov.

— Avant d'employer un moyen de distribution quelconque, il lui fallait savoir qu'il serait efficace dans les régions visées. »

Lepikov haussa les épaules. « Et alors ?

— Que voit-il autour de lui qui lui permette de le savoir ? Comment s'assure-t-il que sa ou ses méthodes fonctionneront ?

— Et s'il pouvait contaminer le papier ? » demanda Foss.

Beckett remua les lèvres, formant un mot sans le prononcer. Puis il le répéta à voix haute : « L'argent ! » Il releva les yeux pour se trouver au point de convergence de cinq regards braqués sur lui.

Hupp exhala un long « Ahhhhhhhhhh.

— Par le courrier ? demanda Danzas.

— Cela n'aurait-il pas contaminé tous ceux qui ont manipulé le courrier ? demanda Lepikov.

— Pas s'il l'avait scellé dans une poche stérile à l'intérieur de l'enveloppe, dit Beckett.

— Sous plastique, précisa Hupp.

— Dans ma cuisine, dit Foss, j'ai un appareil qu'on appelle un thermosoudeur. On trouve dans le commerce des sacs de plastique dans lesquels on peut mettre les restes de nourriture et qu'on peut souder hermétiquement pour les ranger dans le freezer. Quand on veut s'en resservir, il suffit de les sortir, de les laisser dégeler et de les réchauffer – dîner instantané, illico presto.

— N'est-ce pas trop simple ? » objecta Lepikov. Mais le ton de sa voix indiquait qu'il était impressionné par l'image qui venait de s'esquisser.

« C'est précisément le niveau de simplicité que nous recherchons, dit Hupp. C'est tout à fait dans la manière de cet homme.

— Et il les enverrait à des œuvres de bienfaisance, ajouta Foss, d'une voix surexcitée.

— Ou à quelqu'un chargé de collecter des fonds pour l'IRA, suggéra Hupp. Une aberration poétique susceptible de séduire notre Fou.

— C'est un Américain d'origine irlandaise, dit Godelinsky. Qui serait mieux placé pour savoir où envoyer une contribution à l'IRA ?

— Il aurait pu envoyer de l'argent à n'importe qui en Irlande », dit Beckett.

Les regards se tournèrent vers lui.

« Envisageons les possibilités, poursuivit-il. Vous êtes propriétaire d'un magasin. Vous recevez une commande, avec l'argent inclus, vous demandant d'expédier des marchandises quelconques aux États-Unis. Ou bien vous n'êtes qu'un citoyen ordinaire, un nom pris au hasard dans un annuaire téléphonique. Vous recevez une lettre des États-Unis, avec de l'argent à l'intérieur et un simple mot d'explication. Le renverriez-vous ? Et s'il n'y a pas l'adresse de l'expéditeur ?

— Mais... » Lepikov secoua la tête. « L'argent enrobé de plastique à l'intérieur de l'enveloppe – cela n'éveillerait-il pas les soupçons du destinataire ?

— Pourquoi ? demanda Hupp.

— Je ne comprends pas comment on pourrait expliquer ce détail à un destinataire pris au hasard, insista Lepikov.

— Pourquoi se soucier d'une explication ? demanda Foss. Il suffit d'envoyer l'argent, en devises locales. Le bénéficiaire se dit que Dieu se montre enfin miséricordieux à son égard. »

Lepikov se contenta de la regarder fixement.

« L'enveloppe de plastique intérieure n'est peut-être pas indispensable, dit Godelinsky. Il suffirait que cette peste ait une certaine période de latence pour qu'elle ne risque pas d'affecter les intermédiaires. Nous ne connaissons pas la durée d'incubation.

— Si l'ouverture de l'enveloppe extérieure provoquait du même coup le déchirement de la poche intérieure, le problème serait résolu », dit Beckett.

Lepikov, les yeux toujours fixés sur Foss, s'éclaircit la voix. « N'importe qui peut-il entrer dans un magasin américain et acheter l'un de ces appareils qui servent à sceller les sacs en plastique ?

— Il suffit d'avoir de l'argent, dit Foss.

— C'est cher ?

— Celui que j'ai dans ma cuisine coûte moins de trente dollars. On peut même les avoir moins chers en solde. »

— Je pense que nous avons mis le doigt dessus, dit Beckett.

— Et c'est un moyen qui permet également de frapper les autres cibles, ajouta Hupp. Tout ce qu'il lui faut, ce sont des devises du pays choisi.

— Il lui suffit d'aller dans n'importe quelle agence Deke Pereras et de dire qu'il a besoin de cinq cents dollars en livres sterling, dit Foss.

— Mais on ne lui demande pas de produire un passeport ou une autre pièce d'identité ? » demanda Lepikov.

Foss se contenta de hausser les épaules. « L'idée me plaît, mais nous ne sommes toujours certains de rien, dît Beckett.

— Nous devons demander qu'on enquête immédiatement dans ce sens, appuya Danzas.

— Je ne suis pas satisfait, intervint Lepikov. Bon, il envoie de l'argent à une œuvre de bienfaisance. Ça, je le comprends. Mais pour les autres...

— J'ai entendu dire que les fondations catholiques irlandaises n'étaient jamais très riches, assura Foss. L'argent y serait certainement remis très vite en circulation.

— Il pourrait envoyer de l'argent à une association sportive, dit pensivement Beckett. À une troupe de théâtre. Il y a des petites troupes et des équipes d'athlétisme dans toute l'Irlande.

— De l'argent... c'est d'une simplicité diabolique, dit Foss.

— Comment applique-t-il son plan à la Libye ? demanda Lepikov. Il est peu probable qu'il parle la langue. »

Hupp leva la main, à la façon d'un élève se signalant à l'attention du professeur. Lepikov le regarda d'un air interrogateur.

« Il suffit de se rendre dans un consulat libyen, dans une ambassade. Ou aux Nations Unies. Qu'a-t-il besoin de connaître ? Les adresses d'organismes de bienfaisance à Tripoli et à Benghazi, sans doute ? Ce ne sont pas des renseignements bien difficiles à obtenir. Il y a des gens qui sont tout prêts à vous les fournir. C'est leur travail.

— Certains organismes de secours et de bienfaisance vendent leurs listes d'adresses, ajouta Beckett. Ou ils les échangent – leur liste contre la vôtre.

— Quand j'étais à l'université de Los Angeles, dit Hupp, les activistes politiques pouvaient se procurer virtuellement n'importe quelle liste d'adresses. J'ai connu un informaticien qui s'est payé ses études en subtilisant ces listes à partir de bandes mémoires pour les revendre ensuite. »

Danzas se tourna vers Hupp et le regarda du haut de son long nez. « Vous avez fréquenté des activistes ?

— Ici, on appelle ça une expérience enrichissante.

— C'est un monde d'anarchie et de démence, commenta Lepikov.

— Auquel l'Union soviétique a apporté une contribution appréciable », observa Godelinsky.

Lepikov s'adressa à elle en russe : « Vos remarques ne passent pas inaperçues. »

Godelinsky lui répondit en anglais : « Je ne m'en soucie guère. » Elle recula sa chaise et se pencha en avant, la tête inclinée vers le sol.

« Vous vous sentez mal ? » demanda Beckett. Il se leva et fit le tour de la table pour s'approcher d'elle. Ses yeux se posèrent sur la marque blanche qu'elle avait sur le dos de la main – nettement visible. Il s'était dit un peu plus tôt qu'il pouvait s'agir d'une décoloration provoquée par des manipulations de laboratoire, à moins que ce ne fût une tache de maquillage ou de pâte dentifrice. Maintenant… il se sentit glacé intérieurement.

« Je me sens mal, oui. » De sa position courbée, la voix de Godelinsky semblait à la fois faible et lointaine. Elle toussa. « C'est une impression très étrange. Comme si j'étais à la fois faible et surexcitée.

— Je pense que nous devrions aller toutes les deux à l'infirmerie », dit Foss.

Beckett pivota vers elle. « Vous aussi ?

— J'ai un sacré mal de tête. »

Godelinsky se redressa, le teint pâle. « Je me demande…

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Lepikov.

— Comment le Fou pourrait-il connaître cet endroit et savoir ce que nous faisons ici ? » demanda Danzas.

Hupp se leva et rejoignit Beckett, se penchant avec lui sur Godelinsky. Beckett souleva le poignet gauche de la Russe pour prendre son pouls. « Cent dix, dit-il.

— Nos spéculations étaient-elles vaines ? demanda Danzas. Le Fou est-il quelqu'un de notre entourage ? »

Hupp parut éberlué. « L'un de nous ?

— Non, non, protesta Danzas. Mais quelqu'un avec qui nous sommes en rapport.

— Emmenons ces femmes à l'hôpital », dit Beckett, saisi de crainte pour sa propre famille. Il avait cru les siens en sécurité, isolés dans leur camp de pêche au nord du Michigan.

Le vieil homme : Que connais-tu de ma douleur ? Tu n'es qu'un jouvenceau qui n'a jamais eu de femme !
Le jeune : Et vous n'êtes qu'un vieux geignard ! Ce sont vos semblables qui m'ont coûté tout l'espoir de ma vie. Vous pensez que je ne peux pas connaître la douleur d'être privé de quelque chose parce que je ne l'ai pas encore eu ?

Extrait du « Temps de la peste »,
pièce irlandaise.

Durant le vol vers Paris, John réfléchit minutieusement à tout ce qu'il avait fait (et faisait encore) pour effacer ses traces. L'avion était l'un de ces Boeing 727 qui avaient bénéficié des « ravalements » que vantait la compagnie dans sa publicité – capitonnages de cuir moelleux en première classe, personnel de cabine supplémentaire, meilleur choix de vins et de nourriture. Le voisin de John était un volumineux homme d'affaires israélien qui se vantait d'avoir commandé des plats kascher. John ne répondit pas, se contentant d'observer par le hublot la couverture nuageuse qui recouvrait l'Atlantique. L'homme d'affaires haussa les épaules et prit son porte-documents, d'où il sortit des liasses de papiers qu'il se mit à étudier.

John, consultant sa montre, calcula la différence d'heure avec Seattle. En ce moment même, des enquêteurs devaient fouiller les cendres de la maison de Ballard. Ils soupçonneraient immédiatement un incendie volontaire, par la force des choses. La conflagration totale – les multiples charges de thermite, le phosphore disposé de façon à se libérer de sa couche d'eau protectrice, l'explosion des bouteilles d'hydroxyde d'éther-ammonium…

Les enquêteurs rechercheraient naturellement des restes humains, mais pas même les os ne pouvaient résister à une telle chaleur. Il ne serait pas surprenant qu'ils en concluent que

« John McCarthy, l'inventeur », avait péri dans un incendie causé accidentellement par l'une de ses expériences.

L'intensité de la chaleur pourrait suffire.

Et les enquêteurs brouilleraient les indices dont ils auraient besoin par la suite. D'ici là, il serait trop tard, les cendres auraient été définitivement bouleversées.

John éprouva une démangeaison au poignet, sous sa montre. Il en défit le bracelet et se gratta tout en jetant un coup d'œil à l'envers du boîtier, décoré d'initiales enjolivées, gravées de main de maître en ronde spencerienne : « J.G.O'D. », John Garret O'Day, ou John Garrech O'Donnell. Le passeport au nom d'O'Day était glissé dans la poche intérieure de sa veste contre sa poitrine. Le passeport d'O'Donnell était remisé avec les autres documents de rechange dans le compartiment secret du sac de voyage glissé sous le siège qui lui faisait face. Il remit la montre à son poignet. Les initiales gravées n'étaient qu'un petit détail, mais il le trouvait bienvenu.

Son portefeuille contenait toutes confirmations utiles de l'identité d'O'Day. La carte de Sécurité sociale avait été la plus simple des falsifications. Avant de se transformer en un bloc de métal fondu dans le sous-sol de Ballard, la petite presse lui avait fourni un assortiment de cartes de visite et de papier à en-tête. Son carnet de chèques, authentique, avait été délivré par la First National Bank de Seattle, et son domicile était l'adresse de l'une de ses agences de réexpédition. Il n'y avait pas beaucoup d'argent sur le compte, mais suffisamment pour en établir la validité. Le sac posé à ses pieds contenait un certain nombre de lettres envoyées par des amis et des associés imaginaires, toutes adressées à la boîte aux lettres appropriée, avec les timbres convenablement oblitérés. Tout concordait avec son passeport. John Garret O'Day était en mesure d'affronter n'importe quelle enquête superficielle, bien qu'il ne s'attendît à rien de tel.

Outre les passeports de rechange, le sac contenait son nécessaire de faussaire et deux cent trente-huit mille dollars en devises américaines. Il avait vingt mille dollars en chèques de voyage répartis par carnets de cinq mille dollars dans la ceinture de cuir porte-billets serrée autour de la taille. Son portefeuille contenait deux mille seize dollars américains et deux mille cent

francs français, en billets neufs et craquants retirés au comptoir Deke Pereras de Seatac Airport. Il considérait cet argent comme la « réserve d'énergie » nécessaire à l'achèvement de la vengeance d'O'Neill.

À l'aéroport Charles-de-Gaulle, il se laissa porter au long des tubes plastiques quelque peu démodés jusqu'à la salle de récupération des bagages, où il prit son autre sac avant de sortir dans l'après-midi obscur sous la pancarte qui disait : « Rien à déclarer ». Sous l'auvent de béton qui abritait les stations de bus et de taxis, l'air empestait le gas-oil et les moteurs bruyants composaient une cacophonie assourdissante. Une femme brune d'aspect méridional aux traits lourds et aux lèvres épaisses se tenait devant lui dans la file d'attente pour les taxis. Entourée de cabas et de bagages dépenaillés, elle invectivait dans un italien guttural deux adolescentes qui n'avaient apparemment pas envie de faire la queue. Sa voix portait sur les nerfs de John.

Il avait l'impression d'avoir l'esprit empâté, de penser au ralenti. Il attribua ces troubles au changement trop rapide de fuseaux horaires. Ses rythmes circadiens étaient déphasés.

Il éprouva un soulagement sensible lorsque l'Italienne et ses filles montèrent dans un taxi qui s'éloigna aussitôt. Il se sentit encore mieux quand il monta à son tour dans un autre taxi et qu'il sentit contre son dos la fraîcheur de la moleskine. La voiture était une Mercedes diesel d'un bleu étincelant conduite par un homme mince aux traits anguleux, vêtu d'une veste de nylon noir dont l'épaule déchirée laissait dépasser un morceau de doublure blanche.

« Hôtel Normandy », dit John, avant de fermer les yeux.

Il ressentit un tiraillement d'estomac et se dit qu'il avait faim. Il y aurait un service de chambre à l'hôtel. Et un lit. Dormir, voilà ce dont il avait besoin.

Il ne dormit pas vraiment dans le taxi, mais garda les yeux clos durant la plus grande partie du trajet. Il percevait vaguement à travers ses paupières le mouvement rapide de l'autoroute. De temps à autre, le grondement d'un poids lourd troublait sa somnolence. Le chauffeur proféra plusieurs injures à voix basse. À un moment donné, il entendit le hurlement strident d'un klaxon suraigu. Puis il eut conscience de la

transition entre le périphérique et les rues de Paris, du changement de rythme, des arrêts et des démarrages plus fréquents.

Il faisait presque nuit quand ils atteignirent l'hôtel, et une petite bruine commençait à tomber. Il paya le chauffeur, ajoutant un pourboire généreux qui lui valut un « Merci, M'sieur », grondant. Il n'y avait pas de portier. John ramassa ses bagages et poussa de l'épaule les deux battants de verre. Un vieil homme en uniforme beige passepoilé de rouge se hâta vers lui, prit ses sacs et le salua en anglais.

« *Welcome, Sir. Welcome.* »

Une odeur âcre d'insecticide régnait dans le hall.

Quand il fut dans sa chambre et qu'il se fut préparé des vêtements propres pour le matin, John se tâta le ventre. Sensible. Il lui donnait l'impression d'être dur et distendu.

Je n'ai pas le temps d'être malade.

Dans la chambre qui sentait le renfermé, la chaleur était oppressante. Il ferma les stores des deux hautes fenêtres qui donnaient sur la rue Saint-Honoré puis se retourna pour examiner son logement, tout près duquel il entendait grincer et cliqueter l'ascenseur antique. Les murs, tapissés d'un papier terne à motifs floraux vert et gris, ne se coupaient même pas à angle droit ; ils formaient un trapézoïde dont la plus grande base accueillait un lit à deux places. Pour accéder à la minuscule salle de bain, dont la porte s'ouvrait à l'angle de l'extrémité la plus étroite, il fallait contourner un lourd bureau. Une énorme monstruosité de bois sombre placée près du lit tenait lieu de placard – des tiroirs au centre, avec de chaque côté des penderies fermées par des portes grinçantes. Le tiroir du fond pouvait s'enlever, révélant un mince espace vide au-dessous. John y glissa son portefeuille, son passeport et ses chèques de voyage, puis remit le tiroir en place.

Je vais appeler le service de chambre pour demander un potage.

Il sentit son cœur se soulever à cette pensée et eut à peine le temps de se précipiter dans la salle de bain. Accroché d'une main au lavabo, il s'agenouilla pour vomir dans la cuvette des waters, l'estomac secoué de spasmes successifs.

Merde ! Merde ! Merde !

À l'arrière de ses pensées, il craignait d'avoir attrapé quelque germe « égaré » dans son laboratoire, un rejeton imprévu de sa peste parfaitement taillée sur mesure, un élément passé inaperçu dans l'effervescence du succès.

Il se redressa enfin, se rinça le visage dans le lavabo et tira la chasse d'eau. Ses jambes tremblaient de faiblesse. Il sortit en titubant de la salle de bain pour se jeter à plat ventre sur le lit. Le couvre-lit sentait le savon caustique, et son nez était entouré d'une puanteur de vomissure.

Devrais-je appeler un docteur ? Il pourrait trouver un bon médecin à l'hôpital américain.

Mais un médecin ne manquerait pas de se souvenir de lui. Et il lui prescrirait des antibiotiques. John n'oubliait pas qu'il avait conçu cette peste pour qu'elle pût se nourrir d'antibiotiques.

Et si c'était un germe égaré du labo ?

Par la seule force de sa volonté, il se remit sur ses pieds, déposa son précieux sac de voyage sur le plancher de la penderie et referma la porte grinçante. Il s'appuya un moment contre le bois frais pour récupérer quelques forces, puis il se laissa retomber sur le lit et tira faiblement une partie de la couverture sur lui. Il y avait un interrupteur près de la tête du lit. Il l'atteignit à la troisième tentative et une obscurité bienfaisante envahit la pièce.

« Pas maintenant, chuchota-t-il. Pas encore. »

Il n'eut pas conscience de s'endormir, mais le jour filtrait autour des rideaux lorsqu'il rouvrit les yeux. Quand il essaya de s'asseoir, ses muscles refusèrent de lui obéir. Une vague de panique monta en lui. Il avait froid et son corps était trempé de sueur.

Lentement, par une intense concentration de sa volonté, il parvint à tendre la main à tâtons et à trouver le téléphone. Croyant qu'il demandait qu'on vînt nettoyer sa chambre, le standardiste lui envoya la femme de ménage, une Espagnole plantureuse d'un certain âge aux cheveux gris, teints, et aux bras corpulents serrés dans des manches étroites.

Elle ouvrit à l'aide de son passe-partout et entra en coup de vent, fronçant le nez à l'odeur de vomissure avant de distinguer

le visage de John, pâle et défait au-dessus du couvre-lit chiffonné. Elle lui adressa la parole dans un anglais que déformait un accent prononcé. « Vous voulez un docteur, senior ? »

Haletant entre chaque mot, John parvint à articuler : « Ils… sont… trop… chers.

— Tout il est cher ! » acquiesça-t-elle en venant se placer à la tête du lit. Elle posa une main fraîche sur son front. « Vous avez la fièvre, senior. C'est toutes ces sauces françaises. Elles sont mauvaises pour l'estomac. Vous devriez faire attention à des nourritures trop riches. Je vais vous apporter quelque chose. On verra comment ça ira dans un petit moment, hein ? » Elle lui tapota l'épaule. « Et je ne suis pas aussi chère que les docteurs. »

Il ne s'aperçut pas de son départ, mais la revit soudain à son chevet avec une tasse fumante à la main. Il sentit une odeur de bouillon de poulet.

« Un petit bouillon pour le estomac », dit-elle en l'aidant à s'asseoir.

Le liquide lui brûla la langue, mais lui soulagea l'estomac. Il en but la plus grande partie avant de se laisser retomber contre les oreillers, que la femme de ménage avait retapés pour lui.

« Je m'appelle Consuela, dit-elle. Je reviendrai quand j'aurai fini les autres chambres. Ça ira mieux, hein ? On vous mettra au lit comme il faut. »

Consuela revint plus tard avec une autre tasse de bouillon. Elle le réveilla et l'aida à s'asseoir au bord du lit, où elle dut le soutenir.

« Buvez », dit-elle. Elle lui tint la main dans laquelle elle avait mis la tasse, l'obligeant à avaler tout le liquide.

« Vous allez mieux », dit-elle. Mais il ne se sentait pas mieux.

« Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

— Il est l'heure de faire le lit y de vous changer pour la nouit. » Elle alla chercher à l'extérieur une chaise qu'elle cala à la tête du lit et sur laquelle elle transporta John avant d'arranger la literie et de replier les couvertures.

Bon sang, quelle force elle a, se dit John.

« Vous êtes un homme poudique », dit-elle, debout devant lui, ses gros bras écartés, les mains posées sur les hanches. « On enlève seulement jousqu'aux sous-vêtements, hein ? » Elle gloussa. « Il ne faut pas rougir, senior. J'ai enterré deux maris. » Elle se signa.

Incapable de protester, à peine capable de répondre, John se laissa passivement dévêtir et replacer dans le lit. Il sentit les draps frais contre sa peau.

Elle laissa les rideaux tirés, mais la lumière du jour filtrait encore.

« Quelle… heure… est… il ? articula-t-il péniblement.

— C'est l'heure pour Consuela de faire encore beaucoup de travail. Je reviens avec plous de bouillon. Vous avez faim ?

— Non. » Il secoua faiblement la tête.

Un large sourire illumina le visage de la femme de chambre. « Vous avez la chance qu'il y a Consuela, hein ? Je parle bien en anglais, non ? »

Il parvint à hocher la tête.

« C'est de la chance. À Madrid, j'étais la bonne pour les Américains. Mon premier mari, il est Mexicain de Chicago, aux États-Ounis. C'est loui qu'il m'a appris.

— Merci », fut tout ce qu'il put dire.

« Gracias a Dios », dit-elle avant de sortir de la chambre. John s'endormit.

Son sommeil fut tourmenté par des rêves où apparaissaient Mary et les jumeaux. « Par pitié, plus de rêves d'O'Neill », marmonna-t-il. Il tourna et se retourna dans son lit, incapable d'échapper aux souvenirs d'O'Neill – les jumeaux en train de jouer dans l'arrière-cour de leur maison, Mary éclatant d'un rire joyeux devant un cadeau de Noël. « Elle était si heureuse, chuchota-t-il.

— Qui c'est l'heureuse ? » C'était Consuela, debout à côté de lui. Les rideaux des fenêtres étaient encadrés d'obscurité.

Il sentit l'odeur du bouillon de poulet.

Un bras musclé se glissa derrière lui et le redressa en position assise. L'autre main lui tendait la tasse de bouillon, tout juste tiède et meilleur encore que la première fois. Il entendit le

bruit mat de la tasse qu'elle reposait sur la table de chevet à côté du téléphone.

« *Escusado*, dit-elle, avant de faire claquer ses doigts. Les cabinets ! Vous voulez aller aux cabinets ? »

Il hocha la tête.

Elle le porta à demi jusqu'à la salle de bain et le laissa appuyé au lavabo. « J'attends dehors, dit-elle. Vous appelez, hein ? »

Quand elle l'eut remis dans le lit fraîchement retapé, il demanda : « Quel… jour ?

— Aujourd'hui ? C'est le lendemain de votre arrivée, senior O'Day. C'est le jour où O'Day va mieux, hein ? » Elle rit toute seule de son jeu de mots en anglais.

Il ne put lui répondre que par un petit tiraillement des lèvres.

« Vous ne voulez pas le docteur qui coûte cher, senior ? »

Il secoua la tête d'un côté sur l'autre.

« On verra demain. » Elle sortit, s'arrêtant sur le seuil pour lui lancer un joyeux « Hasta mafiana ! » avant de refermer la porte.

Il sut que c'était le matin au retour de Consuela. Cette fois, elle avait apporté un petit bol avec un œuf à la coque en plus du bouillon. Elle l'adossa contre ses oreillers et lui fit manger l'œuf à la cuiller avant de lui donner le bouillon, lui essuyant le menton comme s'il était un enfant en bas âge.

John avait l'impression d'avoir repris des forces, mais ses idées demeuraient confuses et il se trouvait en butte à cette exaspérante incapacité d'identifier le jour ou l'heure. Consuela le frustrait en répondant à ses questions par des boutades.

« C'est le jour où O'Day il mange deux œufs au petit déjeuner.

« C'est le jour où O'Day il a le pain et la viande au dîner. »

« C'est le jour où O'Day il a la glace avec sa comida.

« … the day O'Day… the day O'Day… » Le visage jovial de Consuela devenait une succession quotidienne d'innombrables taches mouvantes, mais John sentait ses forces revenir. Un jour, il prit un bain. Il n'avait plus besoin d'aide pour se rendre à la salle d'eau.

Quand Consuela fut sortie avec le plateau du petit déjeuner, il décrocha le téléphone et demanda le directeur. Le standardiste lui répondit qu'il le mettait en ligne immédiatement avec M. Déplais. Deux minutes plus tard, ce dernier était au bout du fil, s'adressant à John avec un accent britannique prononcé.

« Ah ! monsieur O'Day. Je voulais vous appeler à propos de votre note. Nous exigeons habituellement un paiement hebdomadaire, et voilà neuf jours... mais vu les circonstances... » Il s'éclaircit la voix.

« Si vous voulez bien m'envoyer quelqu'un, je vous signerai les chèques de voyage nécessaires.

— Tout de suite, monsieur. Je vous apporte moi-même la note. »

John alla prendre un carnet de chèques de voyage sous le tiroir de l'armoire. Il attendait dans son lit quand Déplais arriva.

« Gérard Déplais, à votre service, monsieur. » Le directeur était un homme grand aux cheveux gris, aux traits réguliers et avenants, avec une large bouche ornée de grandes dents. Il lui présenta la note sur un petit plateau noir, au bord duquel un stylo avait été soigneusement disposé.

John signa dix chèques et demanda qu'on lui remît le surplus. « Pour Consuela » expliqua-t-il.

« La perle des perles, dit Replais. J'aurais moi-même appelé un médecin, mais tout est bien qui finit bien. Je dois dire que vous semblez aller beaucoup mieux, monsieur.

— Vous êtes donc venu me voir ? demanda John.

— Étant donné les circonstances, monsieur. » Replais reprit le plateau et les chèques signés. « Mais Consuela se trompe rarement quand nous avons un client malade. Elle est chez nous depuis longtemps.

— Si j'avais un hôtel en France, je vous la subtiliserais. »

Déplais émit un petit rire. « C'est un risque permanent dans notre profession, monsieur. Puis-je me permettre de vous demander ce qui vous amène à Paris ?

— Je suis conseiller en investissements », mentit John. Il gratifia Déplais d'un regard méditatif. « Et j'ai pris du retard pour une affaire importante. Je me demande si l'hôtel pourrait

me procurer une voiture de location avec un chauffeur qui parle l'anglais ?

— Pour quel jour, monsieur ? »

John évalua ses ressources intérieures – encore très faibles. Mais dans quatre jours seulement… l'île Achill… les lettres. Il avait des choses à faire avant de se risquer aux étapes suivantes. Il se sentait pressé par le temps et il lui faudrait modifier certains plans. Il inspira profondément, le souffle frémissant.

« Demain ?

— Est-ce bien sage, monsieur O'Day ? Vous semblez effectivement beaucoup mieux grâce aux bons soins de Consuela, mais malgré tout…

— C'est nécessaire », dit John.

Déplais haussa les épaules d'un geste significatif. « Puis-je vous demander votre destination, monsieur ?

— Le Luxembourg, avec retour à Orly, sans doute. Je n'en suis pas sûr. J'aurai besoin de la voiture pendant plusieurs jours.

— En voiture ! » Déplais était visiblement impressionné. « Orly ? Vous avez l'intention de prendre l'avion ?

— J'ai pensé que quand j'aurai repris des forces…

— Il est question d'une nouvelle grève des aiguilleurs du ciel.

— Alors j'aurai peut-être besoin de la voiture pour aller en Angleterre.

— Si loin ! » Au ton de sa voix, il était évident que Déplais jugeait son hôte quelque peu prodigue.

C'était d'ailleurs l'avis du personnel de l'hôtel, et particulièrement de Consuela.

« Ces Américains ! Il veut pas payer le docteur. Trop cher. Mais il loue oune voiture avec un chauffeur qu'il parle l'anglais pour un voyage pareil. Mes Américains à Madrid, ils font les mêmes folies. Ils crient pour des *centavitos*, et pouis ils achètent la télévision si grande qu'il faut le technicien pour la changer de place. »

Je pense que les hommes, tous autant qu'ils sont, ont toujours fait preuve de bêtise et d'indifférence parce que leurs émotions sont enfouies sous une couche de tissu cicatriciel. Ils résistent à la sensibilité et à la plénitude qui vient des femmes – le ciment qui lie toutes choses. Quand nos gardiens laissent leurs micros ouverts, j'entends Padraic marmonner en se demandant quel homme il va accueillir dans son Cercle de l'Amitié, préoccupé par les noms, maintenant celui-ci, maintenant celui-là. Le Cercle de l'Amitié ! Ils sont tous à la recherche de quelque chose qui puisse nous rassembler, de quelque chose qui les soutiendra et les portera à travers ces terribles épreuves.

Journal de Kate O'Gara Browder.

Étendu tout habillé sur la couche Spartiate de son minuscule logement du CID, les mains sous la nuque, Beckett sentait contre ses jointures les bosses de l'oreiller. La seule lumière de la pièce venait du réveil posé sur le bureau près de sa tête : deux heures trente-trois du matin. Les yeux ouverts, le regard fixé au-dessus de lui dans l'obscurité, il avait du mal à déglutir par-delà le nœud qui lui serrait la gorge.

Dieu merci, ma famille est à l'abri, songea-t-il. Tout ce secteur du Nord Michigan avait été isolé par des cordons de troupes d'élite.

Nous prenons le même chemin que la Suisse et la France. Fragmentation.

S'il fermait les yeux, il savait qu'il serait assailli par les images d'Ariane Foss en train de mourir.

« Je suis glacée ! » ne cessait-elle de geindre.

Entre ses plaintes, cependant, elle leur avait fourni une description clinique des symptômes de sa maladie, vus de l'intérieur par un esprit minutieusement attentif aux détails médicaux.

La chambre d'hôpital avait des murs vert clair et un sol de plastique dur marqué par les fréquentes applications d'antiseptique. Il n'y avait pas de fenêtre, seulement une photographie encastrée représentant la chaîne des Cascades, une composition de verts et de bleus destinée à créer une illusion d'espace au-delà de la pièce aseptisée. Des fils gris sortaient de sous les draps pour aller rejoindre derrière la tête du lit la console reliée à la boîte d'ivoire du système électronique qui enregistrait les fonctions vitales de Foss. Un seul tube transparent descendait depuis une bouteille de goutte à goutte jusqu'à son bras droit : une solution stérile.

De sa chaise rapprochée tout près du lit, Beckett pouvait surveiller à la fois les voyants de contrôle et la patiente. Elle remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit. Ses yeux étaient fermés. Ses lèvres bougèrent de nouveau.

« J'ai d'abord eu un curieux sentiment de désorientation, chuchota-t-elle. Vous avez noté ?

— J'ai noté, Ari.

— Dorena aussi ? Que dit-elle ? »

Beckett rapprocha une lampe à bras articulé du bloc-notes qu'il tenait sur ses genoux et inscrivit quelque chose. « Nous aurons bientôt le rapport de Joe.

— Bientôt, chuchota-t-elle. Ça veut dire quand ?

— Dans une heure, à peu près.

— Je ne serai peut-être plus là dans une heure. Ce truc est rapide, Bill. Je le sens.

— Je voudrais que vous essayiez de vous rappeler. Quelle est la première chose que vous ayez remarquée et qui pourrait être un symptôme ?

— J'avais une tache blanche sur le cou-de-pied droit ce matin.

— Taches blanches sur les extrémités, écrivit Beckett. Rien d'autre avant cela ? »

Elle ouvrit des yeux vitreux aux paupières gonflées. Sa peau avait l'aspect pâle et vide de sang que donne la mort, une couleur qui se confondait presque avec celle de son oreiller. Ses traits poupins étaient bouffis, ses cheveux bouclés emmêlés et collés par la transpiration.

« Essayez de vous rappeler. »

Elle ferma les yeux. « Ahhhh ! non.

— Quoi ? » Il se pencha tout près de ses lèvres. « Ça ne peut pas être ça, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Avant-hier, je me suis réveillé excitée comme le diable sexuellement. »

Beckett se radossa et griffonna sur son bloc-notes. « Vous écrivez ça aussi ? chuchota-t-elle.

— Tout peut avoir de l'importance. Quoi d'autre ?

— J'ai pris un bain et… Bon sang, que j'ai mal au ventre ! »

Beckett écrivit sur son carnet, puis répéta : « Vous avez pris un bain.

— C'était bizarre, j'avais l'impression que l'eau n'était jamais assez chaude. J'ai vu que c'était à cause de ces maudits mouvements de défense de l'environnement, mais la salle de bain était pleine de vapeur et ma peau était toute rouge. Et j'avais quand même une impression de froid.

— Distorsion sensorielle, écrivit Beckett. Avez-vous fait couler de l'eau froide sur vous ?

— Non. » Elle remua lentement la tête d'un côté sur l'autre. « Et j'avais faim. Dieu que j'avais faim. J'ai pris deux petits déjeuners. J'ai pensé que tous ces chambardements et… vous savez.

— Avez-vous pris votre pouls ?

— Je ne crois pas. Je ne m'en souviens pas. Je m'inquiétais de manger tant. J'ai toujours peur de prendre du poids. Où avez-vous mis Dorena ?

— Un peu plus loin dans le couloir. Nous avons installé des rampes d'ultraviolets et des vaporisateurs d'antiseptique dans le passage qui relie les deux chambres. Nous avons pensé que c'était une bonne idée… au cas où…

— Au cas où l'une de nous deux s'en sortirait et pas l'autre. Bonne idée. Je ne pense pas que je m'en sortirai, Bill. Qu'y a-t-il dans le goutte à goutte ?

— Juste du plasma. Nous essaierons du sang neuf dans quelques minutes. Vous avez besoin d'une stimulation des globules blancs.

— Alors ça attaque la moelle.

— Nous n'en sommes pas certains.

— Quand j'ai vu cette tache sur mon pied, Bill, je crois que j'ai compris tout de suite. J'avais l'impression d'avoir un bloc de glace dans le ventre. Je ne voulais pas y penser. Vous avez remarqué la tache sur la main de Dorena ?

— Oui.

— Faites une autopsie approfondie, essayez d'en apprendre le maximum. » Elle ferma les yeux, puis les rouvrit brusquement. « Je suis restée longtemps inconsciente ?

— À l'instant ?

— Non ! Quand vous m'avez amenée ici.

— Environ une heure.

— J'ai eu l'impression de recevoir une tonne de briques sur la tête. Je me rappelle que vous m'aviez assise au bord du lit pour m'aider à enfiler une chemise, et vlan !

— Votre pression sanguine était descendue en flèche.

— C'est ce que j'ai pensé. Et les autres femmes du CID ? Ça se propage ?

— Je le crains.

— Merde ! » Elle demeura silencieuse un moment. « Bill, je ne pense pas que votre rampe d'antiseptiques soit très utile. Je crois que ce sont les hommes qui sont les porteurs.

— Je crains que vous n'ayez raison. » Beckett se racla la gorge.

« Quelle est ma température ?

— Elle a commencé par monter. Maintenant, elle est redescendue – trente-sept six. » Il leva les yeux vers les voyants de contrôle. « Votre pouls est à cent quarante.

— Vous allez essayer la digitaline ?

— J'ai demandé de la lanoxine, mais nous n'avons pas encore décidé. Ça n'a pas été très efficace pour Dorena.

— L'autopsie. Examinez les fibroblastes. » Il hocha la tête.

« J'ai une intuition, dit-elle. J'ai l'impression d'avoir un vieux ballon de football à la place du foie. » Beckett prit des notes.

« Vous avez essayé l'interféron… Dorena ? chuchota-t-elle.

— Oui.

— Et alors ?

— Autant avoir essayé de l'eau pure.

— J'ai remarqué que mon infirmier était un homme. Comment vont les autres femmes ?

— Mal.

— Que faites-vous ?

— Nous avons fermé les portes d'isolement. Nous avons de la chance que tout ce foutu centre ait été prévu pour résister à la propagation d'une contamination radioactive.

— Vous pensez qu'il y en a qui s'en sortiront ?

— Trop tôt pour le dire.

— Vous avez une idée de la façon dont c'est arrivé ici ?

— N'importe lequel d'entre nous aurait pu l'apporter. Lepikov pense que c'est lui. Il dit qu'il n'arrive pas à joindre son domicile en Union soviétique.

— Danzas est breton.

— Mais il y a longtemps qu'il n'a pas mis les pieds en Bretagne.

— Lepikov, dit-elle. Il a eu toutes sortes d'entrevues avant d'être envoyé ici. Godelinsky s'en est plainte. Des spécialistes, des envoyés...

— Lepikov pense qu'il avait une infection bénigne.

— Avez-vous des symptômes quelconques ? demanda-t-elle.

— Un petit rhume et une légère fièvre, mais c'était il y a cinq jours.

— Cinq jours. Et je suis déjà en train de mourir.

— Nous pensons que la période d'incubation doit se limiter à trois ou quatre jours. Peut-être même moins. Il faut sans doute quarante-huit heures pour qu'un homme devienne un porteur actif.

— Bénigne chez les hommes, mortelle chez les femmes », murmura-t-elle. Elle ajouta, plus fort : « Ce Fou est vraiment un foutu salaud ! On pense toujours qu'il s'agit d'O'Neill ?

— Personne n'en doute plus.

— Vous pensez que lui aussi est un porteur ? » Beckett haussa les épaules. Inutile de lui parler de Seattle et de Tacoma. Ce qu'elle endurait était suffisant. « J'aimerais recenser vos symptômes une fois de plus.

— Une fois de plus, c'est peut-être tout ce qui nous reste.

— N'abandonnez pas, Ari.

— Facile à dire. » Elle demeura silencieuse une minute. « Relâchement des intestins le matin où je me suis sentie si lascive. Puis la soif. Dorena a eu ça aussi ?

— Identique, répondit Beckett.

— Le mal de tête. Bon sang, c'était terrible pendant un moment. Ça va mieux maintenant. Vous avez mis des analgésiques dans ce goutte à goutte ?

— Pas encore.

— J'ai mal à la pointe des seins. Vous ai-je dit de faire l'autopsie la plus minutieuse que vous ayez jamais faite ?

— Vous me l'avez dit. »

Danzas entra sur la pointe des pieds et chuchota dans l'oreille de Beckett : « Dorena vient de mourir.

— J'ai entendu, dit Foss. Voilà un autre symptôme, Bill. Affinement de l'ouïe. Tout fait un boucan de tous les diables ! Pouvez-vous faire venir un rabbin ?

— Nous essayons, dit Danzas.

— C'est vraiment le moment pour moi de revenir à… Nom d'un chien ! Mon putain d'estomac est en Feu ! » Par-delà Beckett, son regard se posa sur Danzas. « Ce Fou est un fichu sadique. Il doit savoir quelle torture il fait endurer. »

Beckett se demanda s'il devait lui dire ce qu'ils avaient découvert, que la plupart des femmes tombaient dans le coma et mouraient sans se réveiller. Il décida de n'en rien faire. Inutile de lui révéler que les efforts qu'ils faisaient pour la maintenir en vie prolongeaient ses souffrances.

« O'Neill, chuchota-t-elle. Je me demande si sa femme a senti… » Elle ferma les yeux et demeura silencieuse.

Beckett lui posa les doigts sur la carotide et hocha la tête en direction des voyants de contrôle, à la tête de son lit. La pression sanguine était à six-trois. Le pouls baissait.

« Tous les antibiotiques que nous avons essayés sur Dorena n'ont fait qu'aggraver son état, dit Danzas. Mais peut-être devrions-nous essayer la chimio…

— Non ! coupa Foss, d'une voix étonnamment forte et perçante. Nous étions d'accord… tout l'arsenal pour Dorena,

rien pour moi. » Elle tourna son regard vitreux vers Beckett. « Ne parlez pas de mes souffrances à mon mari. »

Beckett déglutit avec peine. « Je ne dirai rien.

— Dites-lui que c'était facile… tranquille.

— Voulez-vous de la morphine ? demanda Beckett.

— La morphine m'empêche de penser. Si je ne peux pas penser, je ne pourrai pas vous dire ce qui se passe. »

Un infirmier en treillis militaire bleu et blouse blanche entra dans la chambre. C'était un jeune homme aux traits plats et tirés, dont le badge d'identification indiquait qu'il s'appelait Diggins. Il posa un regard craintif sur la silhouette immobile de Foss.

Beckett leva les yeux vers lui. « Vous avez trouvé un groupe sanguin approprié avec une infection bénigne ?

— Oui, monsieur. Une infection de la vessie, confirmée. Il est déjà sous bactrim.

— Numération des globules blancs ?

— Le docteur Hupp a dit que c'était suffisant. Je n'ai pas les chiffres.

— Alors amenez-le ici. Il vient de se porter volontaire pour donner son sang. »

Diggins ne bougea pas. « Est-il vrai, monsieur, que nous sommes tous porteurs de cette infection ? Tous les hommes qui sont ici ?

— Vraisemblablement, répondit Beckett. Ce donneur, Diggins.

— Excusez-moi, monsieur, mais on se pose des tas de questions, là-bas… Les portes fermées hermétiquement et tout ça.

— Il va falloir s'y faire, Diggins ! Allez-vous m'amener ce donneur de sang ? »

Diggins hésita avant de répondre : « Je vais voir ce que je peux faire, monsieur. »

Il pivota sur un talon et sortit vivement de la pièce.

« La discipline s'en va à vau-l'eau », dit Foss. Beckett regarda les voyants de contrôle. Le pouls était à quatre-vingt-trois, la pression artérielle à cinq-deux cinq.

« Où en est ma tension ? » demanda Foss.

Beckett le lui dit.

« C'est ce que je pensais. J'ai du mal à respirer. J'ai froid. Est-ce que mes pieds tremblent ? »

Beckett posa une main sur son pied droit. « Non.

— On dirait. Vous savez, Bill, j'ai compris quelque chose. Je n'ai pas peur de la mort. C'est de mourir qui me flanque une frousse de tous les diables. » Elle se tut, puis ajouta faiblement : « N'oubliez pas, vieux – la meilleure foutue autopsie… »

Elle ne finit pas sa phrase, et Beckett leva les yeux vers l'affichage de contrôle. Il sentait le pouls ralentir sous ses doigts. Le compteur indiquait dix pulsations minute et continuait à baisser. La pression artérielle tombait. Alors même qu'il regardait les chiffres lumineux, il sentit le pouls s'arrêter. L'appareil de contrôle émit un sifflement strident et continu.

Danzas fit le tour du lit pour l'arrêter.

Dans le silence soudain, Beckett enleva sa main du cou de Foss. Des larmes roulaient sur ses joues.

« Qu'il soit maudit ! Qu'il soit maudit ! grommela-t-il.

— On nous a préparé la salle d'opération pour y faire les autopsies, dit Danzas.

— Oh ! allez vous faire foutre, sale porc de Français ! » cria Beckett.

J'ai toujours éprouvé une certaine horreur à l'endroit des économistes politiques depuis que j'ai entendu l'un d'eux dire qu'il craignait que la famine de 1848 en Irlande ne causât pas plus d'un million de morts, ce qui serait sans doute insuffisant pour s'avérer très efficace.

BENJAMIN JOWETT,
principal de Balliol, Oxford.

« Monsieur le Président, dit le secrétaire général, on peut certainement trouver un moyen de sauver ce qui reste de votre équipe du CID. Ils semblent si remarquablement assortis. »

Le secrétaire général des Nations Unies, Huis Anders Bergen, était un Norvégien qui avait fait ses études en Angleterre. Il avait disputé un certain nombre de parties de golf avec l'homme qui se trouvait à l'autre bout du fil ; en ces diverses occasions, ils s'étaient appelés Hab et Adam. Mais Adam Prescott était aujourd'hui solidement installé dans sa fonction de Président des États-Unis. Il n'y avait aucune familiarité dans le ton de sa voix.

Qu'est-ce qui le tracasse en dehors de l'évidence ? se demanda Bergen. C'était quelque chose que Prescott ne voulait pas aborder sans de complexes préliminaires. Le Président semblait presque parler à bâtons rompus. Pourquoi évoquer les méthodes de stérilisation des zones infectées pour enchaîner sur la tragédie de Denver ? Ces méthodes avaient été élaborées et acceptées par toutes les parties en présence. Le prix à payer aurait-il monté ?

« Je reconnais, monsieur, que les réalités économiques doivent passer au premier plan de nos considérations », dit Bergen.

Il écouta un moment tandis que Prescott jouait son gambit. Les dépenses et pertes, bien qu'elles fussent maintenant des

milliers de fois plus élevées que lors d'aucun autre désastre de l'histoire humaine, ne constituaient visiblement qu'une partie des préoccupations immédiates du Président.

Envisagerait-il de stériliser le complexe de Denver ? se demanda Bergen.

À cette seule pensée, sa main qui tenait le combiné contre son oreille se mit à trembler.

Bergen, qui était parfaitement capable de parler sans ménagement quand les circonstances l'exigeaient, posa la question de but en blanc.

« Les installations, pas les occupants », précisa Prescott.

Bergen laissa échapper un soupir de soulagement. Il n'y avait déjà que trop de morts. Cela signifiait cependant que les rumeurs concernant une réserve de pestiférés au Colorado étaient fondées. On allait y isoler les hommes infectés. Alors pourquoi ne pouvait-on y envoyer l'équipe du CID ?

« L'Équipe pourrait-elle travailler efficacement sans les installations du CID ? » demanda Bergen.

Prescott ne le pensait pas.

Bergen essaya d'évaluer ce facteur. Manifestement, Prescott et ses conseillers avaient besoin du centre de Denver. Les installations du CID allaient être stérilisées et retrouver leur vocation militaire. Mais qu'allait-on faire de l'Équipe ?

« Ils nous ont fait gagner des jours en déterminant la façon dont la peste avait été propagée, fit observer Bergen. Et maintenant que nous avons la confirmation qu'il s'agit bien d'O'Neill, ces quatre hommes... »

Le Président l'interrompit. Il n'était pas question d'isoler des esprits aussi brillants. Mais que faire d'eux quand on allait passer le CID par le feu ? Il n'y avait aucune installation comparable dans la réserve du Colorado.

Pris d'une soudaine intuition, Bergen demanda : « Pourrait-on les envoyer dans ce nouveau centre, en Angleterre ? »

Le Président se répandit aussitôt en louanges excessives pour cette brillante suggestion. Seul un génie pouvait en avoir eu l'idée.

Bergen écarta le téléphone rouge de son oreille et le contempla fixement avant de le ramener contre sa tempe. Des

épithètes élogieuses s'en écoulaient toujours. Il regarda le mur lambrissé qui lui faisait face, la porte en bois sombre. Son fauteuil de bureau était ce qu'on trouvait de mieux chez les Danois ; il s'y carra plus profondément, le combiné du téléphone toujours collé à l'oreille. Un enfant aurait pu émettre la suggestion d'envoyer les hommes de l'Équipe en Angleterre, mais Bergen commençait à entrevoir le problème politique auquel se trouvait confronté le Président.

Si les quatre hommes infectés de l'Équipe du CID se déplaçaient à bord d'un avion, celui-ci risquait de s'écraser dans une région non contaminée. L'accident entraînerait l'application du « Feu de Panique ».

Bergen aborda cette question avec Prescott, essayant de déceler des allusions subtiles dans la réponse du Président.

Oui, il était regrettable que la presse et le public refusent d'accepter l'appellation officielle de « NéoPyrolyse ». Les mots feu de panique avaient des connotations particulièrement pernicieuses quand on les juxtaposait de cette façon. Mais d'autres éléments commençaient à se faire jour.

Même si l'avion était hermétiquement scellé et ne s'écrasait pas » toute nouvelle épidémie se déclarant sur son parcours ferait immédiatement soupçonner ses occupants d'en être l'origine, la maladie ayant filtré d'une façon ou d'une autre pour frapper de nouvelles victimes innocentes. Les démagogues s'en donnaient déjà à cœur joie, et il ne serait pas très avisé d'apporter à leur moulin une eau dont feraient également usage divers marginaux fanatiques plus ou moins agités.

« Je pense que les Français seraient disposés à fournir une escorte d'avions de chasse », dit Bergen. Il regarda la porte qui donnait sur l'antichambre de son bureau tandis que Prescott continuait à le couvrir d'éloges. Parmi les personnes qui attendaient patiemment d'aller déjeuner avec lui figurait l'ambassadeur de France. Un mot ou deux en particulier, peut-être ?

« Monsieur le Président, vous êtes plus que généreux, dit Bergen, coupant une nouvelle vague de louanges. Pouvez-vous obtenir des volontaires pour piloter leur avion ? »

Le secrétaire général écouta de nouveau. Quelle chance que le docteur Beckett, l'un des membres de l'Équipe, fût pilote lui-même – réserviste de l'Air Force, pour tout dire ! Et Prescott connaissait tous ces détails sur le bout des doigts. Qu'il était bien informé ! On allait préparer un avion à long rayon d'action. Les quatre hommes se rendraient par leurs propres moyens à l'aéroport. Ils décolleraient, rejoindraient leur escorte – puis leur voiture et les abords immédiats recevraient leur bain de Feu de Panique.

Ah ! encore une chose. Le secrétaire général pourrait-il faire en sorte que les quatre hommes se voient attribuer des « responsabilités utiles » au centre de recherche anglais ?

Responsabilités utiles, songea Bergen.

Il décida de lancer prudemment un hameçon.

« Le plus sage est-il bien de les envoyer en Angleterre ? Ce labo de Killaloe, en Irlande, me paraît impressionnant. Surtout avec tous les nouveaux équipements que vous leur fournissez.

— Mais vous avez vous-même proposé l'Angleterre, dit Prescott. J'ai naturellement présumé, puisque c'était votre première suggestion, que les installations anglaises étaient les meilleures.

— Ce sera donc l'Angleterre », acquiesça Bergen. Tout était parfaitement clair à présent. Si quelque chose tournait mal, l'idée avait été émise par le secrétaire général des Nations Unies. C'était Bergen, après tout, qui prenait les dispositions essentielles et poussait ce projet en avant.

Mais le téléphone rouge que tenait Bergen contre son oreille avait encore quelques rumeurs à lui rapporter. Prescott avait des détails à lui révéler sur O'Neill. Tout en écoutant, Bergen regarda sa montre. La faim qui lui tiraillait l'estomac gagnait en intensité. Il releva brusquement le menton, ahuri.

« On pense qu'O'Neill se trouve en Angleterre ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui laisse supposer une telle chose ? »

Comme l'expliqua Prescott, la déduction était terriblement logique. Ses victimes, si elles découvraient sa présence, n'oseraient peut-être pas user de représailles à l'encontre du Fou de crainte qu'il n'abatte sur eux quelque autre désastre plus horrible encore. O'Neill avait d'ailleurs émis cette menace dans

l'une de ses lettres ; sans en savoir plus avec certitude, personne ne pouvait se permettre de présumer qu'il bluffait.

« Pourquoi pas l'Irlande ? » demanda Bergen.

Ah ! oui. Le visage d'O'Neill était connu de certaines personnes en Irlande, et même s'il se déguisait… enfin, *les experts en psychologie* estimaient les Irlandais plus enclins à la vengeance irréfléchie. O'Neill en avait certainement tenu compte. Il était logique qu'il cherche à se cacher dans un pays anglophone où on le connaissait peu et où il pourrait se fondre plus facilement dans la masse. Or il régnait en Angleterre un certain chaos, le pays était en proie à de sévères dislocations. Et l'Angleterre était l'une de ces cibles, un endroit où il avait expressément interdit à ceux de l'Extérieur d'appliquer la stérilisation atomique.

C'était d'une logique terrifiante. Mais plus encore, si le raisonnement s'avérait juste, il révélait un esprit capable de trancher un problème comme au fil d'une épée. Bergen, dans une certaine mesure, avait conscience de posséder cette même faculté. Il importait de réduire les complexités à des formes et des dimensions maniables, même si cela imposait de n'extraire d'une complexité que ce qu'on en pouvait maîtriser. Fou, O'Neill l'était peut-être, mais c'était aussi un génie – un génie véritable.

« Quelle certitude attache-t-on à cette idée ? » demanda Bergen.

Ah ! oui : le Profil. Encore l'œuvre de l'Équipe du CID. Prescott et d'autres avaient l'impression que l'Équipe « pénétrait l'esprit Fou, apprenait à penser comme il pensait lui-même ».

Bergen acquiesça silencieusement. Peut-être le faisaient-ils effectivement. Il fallait assurément que quelqu'un le fît.

« Je vais prendre les dispositions préliminaires pour leur vol jusqu'en Angleterre, dit Bergen. Un de mes collaborateurs s'adressera à vos services pour la mise au point des détails. »

Ayant atteint son objectif sans jamais l'avoir exprimé ouvertement, le Président était disposé à laisser le secrétaire général s'en aller déjeuner. Il suggéra même de le retrouver bientôt pour une partie de golf, puis termina sur une note plus sombre.

« Effroyable, oui, acquiesça Bergen. Nous traversons effectivement une période effroyable, monsieur. »

Vous remarquerez que les hommes de l'Ulster ne chantent plus « Ô Dieu, notre soutien de tous les temps. »

JOSEPH HERITY.

Tout en reposant le combiné de son téléphone, le Président Prescott réfléchit à la conversation qu'il venait d'avoir avec Bergen. Tout à fait satisfaisante. Oui, assez bien joué des deux côtés. Bergen, bien sûr, récupérerait un jour le jeton qu'il venait de lui donner. Il faudrait lui rendre la pareille, mais ce pouvait être également un avantage. Bergen était trop bon politicien pour demander quelque chose qu'il ne pourrait obtenir.

Charles Turkwood, aide personnel et confident du Président, se tenait face à la table de travail derrière laquelle était assis Prescott. Le bureau ovale était extrêmement tranquille, on n'entendait pas même un bruit de machine à écrire dans les pièces adjacentes. Cela faisait partie des transformations qui s'étaient opérées – moins de dactylographie. Beaucoup plus de choses s'accomplissaient directement par téléphone, comme Prescott venait de le faire avec Bergen.

Turkwood était un homme courtaud et taciturne, avec des cheveux bruns coupés court. Ses yeux noirs et froids, très écartés, surmontaient un nez camus. Ses lèvres étaient épaisses, son menton large et carré. Il se savait laid, mais le pouvoir avait ses compensations. Il lui arrivait souvent de penser qu'il était la parfaite contrepartie de la dignité que conféraient à Prescott sa haute taille et ses cheveux gris. Adam Prescott avait l'allure d'un grand-père bienveillant de feuilleton télévisé et une voix douce de baryton.

« Il a marché, hein ? » demanda Turkwood, déchiffrant la demi-conversation qu'il avait entendue.

Prescott ne répondit pas. Penché sur son bureau, il lisait la copie de l'une des lettres du Fou. Turkwood, parfaitement

capable de lire à l'envers, jeta un regard sur ce qui avait attiré l'attention du Président. Bien sûr – la mise en garde d'O'Neill contre une intervention atomique :

« *Vous envisagerez d'employer la stérilisation atomique sur les cibles de ma vengeance. N'en faites rien. Je me retournerai contre vous si vous le faites. La peste doit suivre son cours en Irlande, en Grande-Bretagne et en Libye. Je tiens à ce que les hommes survivent et se rendent compte de ce que je leur ai fait. Il vous sera permis de les mettre en quarantaine, rien de plus. Renvoyez leurs ressortissants chez eux – jusqu'au dernier. Laissez-les mariner dans leur jus. Si vous manquez d'expulser ne fût-ce qu'un nouveau-né appartenant à l'une de ces nations par voie de naissance ou de nationalité, vous subirez ma colère.* »

O'Neill s'exprimait sans équivoque, songea Turkwood.

Sa lecture achevée, le Président demeura silencieux, les yeux fixés à travers la fenêtre sur le monument élevé à la mémoire de Washington.

Maintenir ainsi un long silence après une déclaration ou une question de l'un de ses subordonnés était l'une des habitudes les plus déconcertantes du Président. On présumait que, durant ces laps de temps, le Président réfléchissait – ce qu'il faisait souvent. Mais un silence indûment prolongé laissait aux subalternes un délai considérable pour se perdre en conjectures sur ce que pouvait bien penser le Président. Même les gens les moins imaginatifs peuvent imaginer les choses les plus sombres en de telles circonstances.

De tous ses proches collaborateurs, seul Charlie Turkwood soupçonnait qu'il s'agissait là d'une attitude délibérée, cultivée précisément pour l'effet qu'elle produisait.

« Il a marché », répondit finalement Prescott, faisant pivoter son fauteuil face à Turkwood. « Maintenant, il s'agit de veiller au grain. Tout cela concerne uniquement l'ONU, et nous ne faisons que suivre le mouvement.

— Que demandera-t-il en échange ? s'inquiéta Turkwood.

— Nous verrons quand le moment viendra. Chaque chose en son temps, Charlie.

— Monsieur, le secrétaire général a-t-il évoqué la question du commandement suprême de la Force de Démarcation ?

— Pas un mot. Bergen comprend qu'on ne doit traiter qu'une seule question épineuse à la fois quand la chose est possible.

— La Force de Démarcation est une dangereuse concentration de puissance, monsieur. Je ne saurais trop souligner le…

— Doucement, Charlie. Pour l'instant, ils ont un boulot et un seul : maintenir en quarantaine les régions infectées – l'Irlande, la Grande-Bretagne et l'Afrique du Nord. S'ils essaient d'outrepasser leur mandat, il sera temps plus tard de s'occuper d'eux. Nous devons empêcher un effondrement général, Charlie. C'est notre tâche principale, maintenir la cohésion. »

Elle laboure la chevelure sauvage de la mer, Je n'ai pas à craindre que les armées Vikings Fondent sur moi par les eaux.

« La tourmente protectrice »
poème gaélique du VIII^e siècle.

Un croiseur léger de la Force de Démarcation interpella le petit sloop au large de Courtmacsherry Bay alors qu'il tirait un bord vers l'Old Head de Kinsale. Le voilier, qui remontait au près dans la pâle lumière grise d'une fin d'après-midi, se trouva soudain coupé du vent impétueux par le haut flanc métallique du croiseur. Le vaisseau de guerre, construit sur la Clyde pour les Sud-Africains avant l'isolement de l'apartheid, battait pavillon des Nations Unies. Depuis près d'une heure, il suivait au radar l'approche du petit bateau tout en échangeant des messages avec le quartier général de l'amiral Francis Delacourt, le Canadien qui commandait la Force de Démarcation depuis sa base d'Islande.

« Sommez-le de faire demi-tour, ordonna l'état-major de la Force de Démarcation. Une vedette lance-torpilles est en route pour l'escorter.

— Probablement des journalistes, avait dit l'un des aides de Delacourt. Stupides imbéciles. »

Le croiseur arriva au vent, vira et fit machine arrière. Il se balançait lourdement au-dessus du voilier tandis qu'un matelot muni d'un porte-voix se cramponnait à l'orifice d'un sabord de charge. L'amplificateur électrique apportait sa voix par saccades mécaniques jusqu'aux oreilles de John assis à la barre du sloop.

« Vous êtes dans des eaux interdites ! Débordez-vous et mettez le cap au sud ! »

John leva les yeux vers les flancs du bateau striés de rouille. Il voyait le pavillon des Nations Unies battre furieusement dans

les rafales, mais le claquement en était couvert par le bruit des vagues qui se brisaient contre la coque du croiseur. Privé du vent, le sloop oscillait dangereusement. John entendait l'eau clapoter dans la sentine, sous ses pieds.

Le voilier, qui n'avait que huit mètres, lui avait coûté soixante mille dollars à Brest – quarante mille dollars pour le bateau lui-même et vingt mille dollars de pots-de-vin. Après avoir déposé cent quarante mille dollars sur un compte numéroté au Luxembourg, il avait estimé ses réserves suffisantes pour l'achèvement de son plan. Mais le sloop avait largement amputé ces réserves, et il avait dû affronter d'autres complications. Parmi celles-ci, la plus importante avait été une rechute de quinze jours survenue alors qu'il séjournait dans un relais de la banlieue de Brest, et durant laquelle il avait regretté les soins musclés de Consuela. Quand il fut suffisamment remis pour pouvoir se déplacer, le monde éprouvait les premières affres de sa peste blanche et tous les prix avaient subi une hausse vertigineuse. Les Français, conscients de son importance, avaient fait traîner en longueur les formalités pour l'achat du sloop et l'autorisation de sortie du port. Plus il voulait activer les choses, plus ils avaient fait preuve de mauvaise volonté et plus les prix avaient monté.

La peste blanche en était à son quarante-neuvième jour quand il atteignit le cinquantième parallèle, point où il devait obliquer au nord vers la mer d'Irlande. Ni les conditions météorologiques, ni son petit radiogoniomètre défaillant ne s'étaient montrés très coopératifs. Le sloop avait été conçu pour des eaux abritées, pas pour la croisière hauturière ni pour la mer d'Irlande. Le gonio semblait suivre des horaires qui lui étaient propres, fonctionnant par exemple une heure ou plus sans défaillance, puis de nouveau une ou deux minutes avant qu'il dût l'ouvrir pour vérifier les connexions et les piles.

Ce n'est que lorsqu'il aperçut le faisceau lumineux du phare de Fastnet, loin sur bâbord dans le petit matin, qu'il fut assuré de son cap. Dans l'aube naissante, les collines d'Irlande pointaient à travers les brumes côtières et aucun autre bateau n'était en vue ; il s'était dit qu'il pourrait peut-être accoster sans affrontement.

Mais voilà que ce maudit gardien de la Force de Démarcation essayait de lui interdire le passage. La fureur monta en lui quand le matelot répéta son ordre.

« Virez de bord, ou nous serons obligés de vous couler ! »

John leva le petit porte-voix qu'il avait préparé en apercevant le croiseur. Il pressa l'interrupteur et dirigea le pavillon vers le matelot, minuscule silhouette de pantin dans la large ouverture du sabord. Avec son meilleur accent irlandais, il demanda : « Vous voulez que je retourne me faire lyncher ? »

Voilà qui les ferait réfléchir. Les bulletins d'informations faisaient largement état de divers incidents sur le continent européen, où la populace s'était attaquée à des ressortissants irlandais et britanniques. Les Libyens, quoique moins nombreux, n'étaient pas logés à meilleure enseigne.

Le matelot se retourna pour parler à quelqu'un, derrière lui, puis s'adressa de nouveau à John.

« Identifiez-vous ! »

John dut faire un effort pour lever son porte-voix. Il n'était pas encore tout à fait remis de la maladie qui l'avait frappé. Après la longue traversée depuis Brest, durant laquelle il avait à peine dormi, il se sentait faible et irritable. Il laissa la colère percer dans sa voix.

« Je m'appelle John Garrech O'Donnell, du comté de Cork, espèce de matelot de mes deux ! Où peut aller un Irlandais ailleurs qu'en Irlande ? »

Il abaissa son porte-voix, le regard toujours fixé sur le sabord ouvert. Le tangage et le roulis désordonnés du petit sloop lui retournaient l'estomac, mais il chassa le malaise de ses pensées. Ce n'était pas le moment d'être malade. Et cet affrontement avait quelque chose de ridicule – Lilliput remis au goût du jour. Il entendait le grondement des moteurs grâce auxquels le croiseur maintenait sa position au vent du voilier. La houle qui débordait de la proue et de la poupe du vaisseau créait autour du sloop un clapot croisé désagréable.

Le matelot lui tourna le dos de nouveau pour prendre conseil. Puis le porte-voix pointa une fois de plus vers John, pareil à une étrange fleur mécanique saillant de la bouche de l'homme. « Je suis autorisé à vous dire que nous sommes Sud-

Africains, espèce d'Irlandais de marécage ! Veuillez amener vos voiles ! »

John leva son porte-voix. « Mon moteur n'est pas fameux, matelot à la manque ! »

Il se cala les pieds contre le rebord opposé du cockpit sans quitter des yeux le matelot, perché loin au-dessus de lui. Une rafale glissa sous l'étrave du vaisseau, gonflant sa grand-voile et le faisant loffer. John tira la barre contre lui pour se remettre sous le vent du croiseur. Quand il reporta son attention sur le sabord ouvert, le matelot avait disparu.

Il se dit qu'ils avaient peu de choix, là-haut. Son accent était passable et, dans les circonstances présentes, aurait même pu convaincre un Irlandais. Qui d'autre qu'un pestiféré d'Irlandais serait assez idiot pour s'aventurer jusque-là dans cette coque de noix ? Le renvoyer sur le continent équivaudrait à le vouer à une mort certaine aux mains de la populace. Seul un accent américain prononcé avait préservé sa liberté de mouvement à Brest. Tout s'était assez bien passé tant qu'il n'avait pas manqué de dollars, mais il avait senti qu'on tolérait de moins en moins sa présence à mesure que pleuvaient les mauvaises nouvelles et que montait la suspicion.

Il est vrai qu'il avait un nom irlandais.

Il se dit que si le fair-play n'avait jamais été le fort des Français, il avait peut-être toujours cours entre les hommes de mer anglophones. Il devrait subsister quelque chose de cette ancienne solidarité de la mer, surtout dans les circonstances présentes : l'admiration romantique du marin à vapeur pour le marin à voile. Les paroles irritées qu'il leur avait lancées pouvaient être mises sur le compte de son tempérament irlandais et de la tragédie personnelle qu'il devait avoir vécue.

En ce qui concernait ces hommes de la Force de Démarcation, sa situation se résumait simplement : au diable ou en Irlande. Et ils seraient incapables de se dissimuler ce fait. La loi tacite de la mer serait présente à leurs esprits, tout au moins inconsciemment.

N'importe quel port dans la tourmente.

Et quelle tourmente aurait-elle jamais pu se comparer à la peste qui bouleversait leur univers en ce moment même ?

Le matelot reparut au sabord, le porte-voix dirigé vers John.

« De quel port êtes-vous parti ? »

La question révéla à John qu'il était en train de gagner. « Jersey, inventa-t-il.

— Avez-vous été en contact avec la peste ?

— Comment diable pourrais-je le savoir ? » John reposa son porte-voix et attendit. Il vit le matelot pencher la tête pour écouter quelqu'un qui se tenait derrière lui. « Tenez-vous prêt ! Nous allons mouiller une embarcation pour vous remorquer jusqu'à Kinsale. »

John, épuisé, laissa échapper un profond soupir. Il remit le porte-voix dans le logement qui se trouvait sous son siège.

Un moment plus tard, un mât de charge glissa hors du sabord où s'était tenu le matelot, portant à son extrémité une vedette peinte du même gris terne que les parties non rouillées du vaisseau. La vedette commença par se balancer follement, puis fut stabilisée par des gaffes. Le mât se déploya jusqu'à sa limite, et John entendit le faible ronflement du treuil cependant que l'embarcation descendait pour s'arrêter juste au-dessus de la crête des vagues. Des hommes apparus sur le pont se dirigèrent alors rapidement vers les crocs de palan, et la vedette plongea soudain dans le creux d'une vague en faisant rejaillir des gerbes d'eau. Les garants libérés remontèrent vers le mât de charge tandis que la petite embarcation se débordait du flanc du croiseur en une large courbe marquée d'un sillage blanc. John regarda le barreur, qui se protégeait les yeux des embruns pour amener son bateau en position à une trentaine de mètres au vent avant de ralentir.

La vedette avait des lignes basses, avec un rouf, et les cuivres des hublots miroitaient sur ses flancs. Un lieutenant de vaisseau sortit du rouf, pointant un porte-voix vers John. À la proue, des hommes préparaient un petit lance-amarre.

« Nous allons vous lancer une remorque, annonça le lieutenant de vaisseau. Gardez votre distance. Votre moteur peut-il fonctionner ? »

John leva son porte-voix. « Quelquefois.

— Nous vous décrocherons dans la baie. Si votre moteur démarre, allez jusqu'à la jetée des bateaux de plaisance, dans le

chenal sud. Amarrez-vous à la jetée et quittez votre bateau immédiatement. Nous le coulerons avant de repartir. Si votre moteur ne marche pas, vous irez à la nage. »

John dirigea son porte-voix vers l'officier. « Aye, aye !

— Dès que vous serez en remorque, affalez vos voiles. Si vous tombez par-dessus bord, nous ne vous secourerons pas. Faites-moi savoir que vous avez compris.

— Affirmatif. »

Un marin accroupi à l'abri du rouf de la vedette se cala soigneusement, leva le lance-amarre et visa. Le cordage atterrit impeccablement sous la bôme de John, qui immobilisa sa barre et porta l'amarre à l'avant, où il la tourna sur une bitte. Il attendit que la remorque eût fait pivoter son bateau, puis il amena les voiles et les ferla sommairement avant de revenir au cockpit.

La brise glaciale le saisit quand ils quittèrent la protection du croiseur. Malgré le froid, John était en sueur et le vent le fit frissonner. Après moins d'un mille, la traction et la houle eurent raison de son estomac. Sur la vedette, dont les gaz d'échappement le faisaient tousser, il ne distinguait que le pilote debout à la poupe, la barre calée dans la main gauche.

La nuit commençait à tomber quand ils dépassèrent l'Old Head de Kinsale. John nota qu'on ne voyait aucune lumière d'habitation le long de la côte. Le croiseur qui se maintenait à leur hauteur vers le large scintillait par contre de tous ses feux, et John distinguait l'antenne radar qui tournait sans cesse sur elle-même.

Il se rencogna dans un angle du cockpit, se demandant maintenant quelle réception l'attendait à terre. Il n'avait que les papiers d'identité au nom d'O'Donnell, dans un petit sac à bandoulière rangé dans la cabine du sloop. Le sac contenait également un pistolet automatique de fabrication belge qu'il s'était procuré à Brest, une réserve frugale d'aliments déshydratés, une rechange de vêtements et une trousse médicale de secours achetée au marché noir.

Vers le nord, John distinguait maintenant les lueurs d'autres bateaux dont les lumières commençaient à se détacher sur la grisaille envahissante. Le phare à éclats de Bulman, un éclair

toutes les six secondes, apparut alors qu'ils contournaient l'Old Head. Puis il vit une lueur intermittente baigner la proue de la vedette – un projecteur monté sur la cabine venait de s'allumer, et des éclairs lumineux répondirent depuis Hangman's Point. La vedette serrait la côte directement vers l'entrée du port de Kinsale, prenant de la vitesse avec le flot de la marée montante.

Sur tribord, John reconnut la balise lumineuse que surplombaient les ruines du fort de Charles, l'un des amers qu'il avait eu soin de mémoriser. Bien que la nuit fût complètement tombée, le fin croissant de la lune répandait une lueur suffisante pour qu'on pût voir défiler la ligne plus sombre du rivage. Il sentit qu'ils viraient dans le bras sud de la baie. Quand il vit les lumières du quai des douanes et du môle municipal, il se leva et s'appuya à la bôme. La remorque mollit soudain, manquant lui faire perdre l'équilibre, et il dépassa les feux de la vedette qui s'immobilisait derrière lui tandis qu'une longue rangée de puissants lampadaires s'allumait sur la jetée.

« Remontez la remorque avant de démarrer votre moteur », beugla le porte-voix de la vedette.

John se précipita à l'avant pour hisser le cordage humide, qu'il laissa emmêlé sur le pont. Mouillé et glacé, il regagna le cockpit et découvrit le moteur à la lueur imprécise de l'ampoule de six volts qui éclairait le compartiment. Il se rendait compte que le flot le portait vers la jetée. Comme le lui avait montré l'ancien propriétaire du sloop, John amorça le moteur, régla le starter et le ralenti, puis tira sur la corde de démarrage. Rien.

Il tira de nouveau. Le moteur hésita, toussa, puis démarra enfin. Les gaz d'échappement envahirent le cockpit.

Derrière lui, le porte-voix beugla de nouveau : « Abordez au ponton flottant, sous la jetée. Faites vite. »

John embraya et le petit moteur, peinant, amena la proue du voilier dans la direction voulue. L'allure était faible, comparée à celle de la vedette, mais le ponton était tout près, droit devant. John s'aperçut que des hommes armés se tenaient sur la jetée, au-dessus du ponton, et qu'il y en avait d'autres sur le ponton lui-même. Ils saisirent le sloop alors qu'il raclait contre le débarcadère.

« Laissez tourner le moteur, lui ordonna l'un des hommes.

— D'accord. »

John prit son sac à dos dans la cabine et sauta sur le ponton. L'un des hommes lui empoigna le bras pour l'aider à maintenir son équilibre, mais John ne sentit rien d'amical dans le geste.

Comme s'ils en avaient une longue habitude, les hommes attachèrent un cordage à la poupe du voilier et le firent pivoter de façon que la proue pointât vers le milieu de la baie. L'un d'eux sauta à bord, bloqua la barre et poussa le levier d'embrayage. Une vague d'eau bouillonnante jaillit sous le tableau arrière, balayant le ponton sur lequel l'homme revint d'un bond tandis que l'un de ses compagnons tranchait l'amarre d'un coup de hache. Le sloop s'éloigna aussitôt vers la vedette qui attendait toujours.

Un arc de feu jaillit soudain de l'embarcation militaire en direction du voilier, dont la proue disparut dans un grondement. Le mât tomba en avant et la poupe se souleva. Dans la lumière crue qui tombait du quai, on vit l'hélice qui continuait à tourner, puis le moteur se tut soudainement et l'épave s'enfonça dans l'eau noire.

La vedette vira court sur le lieu du naufrage, un projecteur dirigé sur la surface de l'eau, avant de reculer vers le ponton. Le porte-voix retentit une dernière fois.

« C'est un de vos gars qui rentre au pays, les enfants. À la semaine prochaine.

— Alors c'est un de chez nous, il paraît ? » La voix flûtée avait des intonations qui firent frissonner John.

Se tournant vers la jetée, il vit un pistolet mitrailleur pointé sur sa poitrine. L'arme était tenue par un homme grand et décharné vêtu d'un pantalon de whipcord, d'une grosse veste verte et d'un chapeau à larges bords dont le côté gauche était relevé à l'australienne. Il se tenait au pied de la rampe qui menait à la jetée, se découpant à contre-jour dans l'éclairage violent qui tombait d'en haut. L'ombre portée du chapeau dissimulait ses traits.

« Je m'appelle John Garrech O'Donnell, dit John, sans essayer de contrefaire un accent irlandais en une telle compagnie.

— On dirait un Yank, Kevin, dit un homme qui se trouvait derrière John. « Même s'il s'appelle O'Donnell, tu ne crois pas qu'on devrait le donner aux poissons ?

— C'est moi qui en déciderai, Muiris, répondit l'homme au chapeau, sans quitter John des yeux. Et qu'est-ce qui vous amène dans notre beau pays, John Garrech O'Donnell ?

— J'ai des connaissances qui peuvent être utiles dans la situation actuelle, répondit John, se demandant quelle était la nature de la menace qu'il sentait autour de lui.

— Alors vous êtes revenu au pays de vos ancêtres. D'où venez-vous, chez les yankees ?

— Boston », mentit John.

L'homme au chapeau hocha la tête. « Ahhh ! tiens. Ils ont dit à la radio que la peste avait frappé dur, à Boston. Comment en êtes-vous sorti ?

— J'étais en Europe. Impossible de retourner à Boston en ce moment. Ils y ont mis le feu.

— C'est ce qu'ils disent. Vous avez de la famille, à Boston ? »

John haussa les épaules. « En Irlande, alors ?

— Je ne sais pas.

— L'Irlande est le seul endroit où vous pouviez aller ?

— Vous avez dû entendre parler des lynchages en France et en Espagne, dit John.

— Au diable ou en Irlande. C'est ce que vous vous êtes dit ? »

John déglutit avec difficulté. Ce type au chapeau australien – Kevin –, sa voix était tranchante comme un couteau. De ses lubies dépendait la vie ou la mort.

« J'ai des connaissances dont l'Irlande a besoin en ce moment, répéta John.

— Et qu'est-ce que ça peut bien être ? » L'attitude de l'homme au chapeau ne s'adoucissait pas. Le canon du pistolet mitrailleur restait braqué sur la poitrine de John.

« Je suis biologiste moléculaire », répondit John, scrutant le visage noyé d'ombre pour y déceler un signe de compréhension. Rien.

« Vous êtes biolomoloquoi ? demanda quelqu'un derrière lui.

— Si nous voulons trouver un remède pour la peste, c'est une spécialité indispensable, dit John.

— Dis donc, Kevin, reprit l'homme qui se tenait derrière John. Il est venu pour nous guérir de la peste ! N'est-ce pas merveilleux ? »

Plusieurs des hommes qui occupaient le ponton éclatèrent d'un rire dans lequel ne perçait aucune gaieté.

Brusquement, une violente bourrade fit trébucher John vers le pistolet mitrailleur. Des mains l'empoignèrent de chaque côté, l'immobilisant dans un étau douloureux.

« Voyons ce qu'il a dans son sac », dit l'homme au chapeau.

Le sac fut arraché à John et disparut quelque part derrière lui.

« Qui êtes-vous tous ? demanda-t-il.

— Nous sommes les Finn Sadal, répondit l'homme au chapeau. On nous appelle les Beach Boys.

— Regarde un peu ça, Kevin ! » L'un des hommes qui se tenaient derrière John s'avança, portant la petite trousse qui contenait son argent et l'automatique belge.

L'homme au chapeau prit la trousse, dont il examina le contenu tout en maintenant son arme braquée de l'autre main. « Tant d'argent, dit-il. Vous étiez un homme riche, John Garrech O'Donnell. Qu'aviez-vous l'intention de faire avec une fortune pareille ?

— Aider l'Irlande », mentit John, qui avait la bouche sèche. Il émanait de ces hommes une impression de fureur contenue à grand-peine, et qui risquait de se déchaîner contre lui à tout instant.

« Et le petit pistolet ? demanda l'homme au chapeau. C'est pour quoi ?

— Si la populace s'en était prise à moi, j'aurais chèrement vendu ma peau », dit John.

L'homme au chapeau glissa la trousse avec l'automatique et l'argent dans une poche de sa veste. « A-t-il des papiers d'identité sur lui ? »

Des mains fouillèrent les poches de John. Il sentit qu'on lui prenait son canif. Son bracelet-montre glissa de son poignet. Son portefeuille et ses faux papiers furent transmis à l'homme au chapeau, qui cala le pistolet mitrailleur au creux de son

coude pour les examiner. Il sortit l'argent du portefeuille, le fourra dans sa poche et jeta le portefeuille dans la baie.

On lui remit ensuite le faux passeport.

Il l'examina et le lança négligemment à la suite du portefeuille. « O'Donnell, c'est bien ça. » Il se pencha tout près de John, occultant la lumière crue qui tombait des lampadaires. John distinguait maintenant ses traits ombreux – un visage étroit, des yeux renfoncés, un menton pointu. La fureur qui envahissait John menaçait de le faire se rebeller contre les hommes qui le tenaient. L'homme au chapeau parut s'en rendre compte, et un éclair de démence passa entre eux, rage contre rage, folie contre folie. L'impression fut si fugitive que John se demanda s'il ne l'avait pas imaginée. Il sentit que quelque chose l'avait touché dans sa totalité, le visible et le caché. Et il avait entrevu chez l'autre homme, comme dans un sombre miroir, l'autre moitié de lui-même.

Les deux hommes rompirent simultanément l'affrontement.

John se retrouva sous la lumière aveuglante de la jetée. Le visage de l'homme replongea dans l'ombre projetée par le rebord de son chapeau.

Il dit enfin : « Je serais d'avis d'assouplir un peu les règles, les gars.

— Parce qu'il s'appelle O'Donnell comme toi ? demanda quelqu'un, derrière John.

— Tu vois une meilleure raison, Muiris ? » Le nez du pistolet mitrailleur se releva pour pointer par-delà John sur l'homme qui venait de poser la question.

John se rendit compte que l'homme au chapeau était capable d'abattre son compagnon, qu'il commandait sous l'empire d'une rage meurtrière et qu'il avait probablement tué plus d'une fois pour conquérir et maintenir sa position.

Était-ce cela qu'ils avaient reconnu l'un chez l'autre ?

« Ah ! allons, Kevin, dit Muiris d'une voix geignarde.

— Je descends le prochain qui remet mon autorité en question, ou je ne m'appelle pas Kevin O'Donnell !

— D'accord, Kevin, dit Muiris d'une voix où perçait le soulagement.

— Qu'on le mette à poil et qu'on l'emmène au camion à l'endroit habituel, dit Kevin O'Donnell. Il peut s'en sortir comme il peut y rester. Voilà ce que j'ai décidé. Quelqu'un veut discuter ? »

Personne ne dit mot.

Kevin O'Donnell reporta son attention sur John. « La côte appartient au Finn Sadal. Ne revenez pas vers le rivage ou vous serez abattu à vue. Maintenant, vous êtes en Irlande et vous y resterez, vivant ou mort. »

Si l'on considère qu'O'Neill s'est servi de papier-monnaie contaminé pour propager sa peste, la façon dont la Suisse a su assurer sa sauvegarde est remarquable. Cela démontre que les Suisses sont essentiellement des tortues. Au premier signe de danger, ils rétractent toutes leurs parties vulnérables pour n'exposer que la carapace, et je suis prêt à parier tout ce que je possède qu'ils ont brûlé certains foyers d'infection à l'intérieur de leurs frontières. C'est une chose dont il conviendra de se souvenir plus tard. Si les gens pensent que les Suisses ont été presque totalement épargnés, il en résultera un peu partout une bonne dose de jalousie utile.

Président Adam Prescott.

Enos Ludlow, président du Conseil Tactique Consultatif, posa doucement le fin dossier sur le bureau du Président Prescott et recula d'un pas. Son regard se porta derrière le Président, sur les fenêtres par lesquelles on apercevait une équipe de jardiniers occupés à déplanter les massifs qu'ils posaient sur des claies pour les transporter aux serres de la Maison Blanche à Bethesda. C'était une activité courante, ces temps-ci, que cet effort frénétique pour maintenir la vie et la beauté dans leur environnement immédiat alors que la mort frappait de tous côtés.

Le Président considéra avec répugnance le dossier jaune, étiqueté *Force de Démarcation*. Il leva les yeux vers Ludlow, un homme gras avec des yeux bleus et froids dans un visage rubicond, et des cheveux blonds qui s'éclaircissaient.

« Les Russes sont-ils d'accord ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. » Ludlow avait une voix douce, presque onctueuse, que Prescott n'aimait pas. « Les Russes sont pragmatiques, quelle que soit leur attitude par ailleurs. Les satellites confirment qu'ils ont perdu Kostroma et…

— Kostroma ? » Le Président semblait surpris, bien qu'on l'eût déjà informé de cette possibilité. « N'est-ce pas bigrement près de Moscou ?

— Si, monsieur. Et ils ont perdu tout un couloir depuis Magnitogorsk jusqu'à Tyumen. Sverdlovsk pourrait en faire partie.

— Des traces de feu ?

— Ça fume toujours.

— Ces satanés journalistes continuent à l'appeler Feu de Panique.

— Approprié mais regrettable », dit Ludlow. Prescott jeta un regard au dossier qu'il n'avait toujours pas ouvert, puis à son président du CTC. « Vous aviez de la famille à Boston, n'est-ce pas ?

— Un frère, monsieur – sa femme et trois enfants. » La voix de Ludlow, qui avait perdu son onctuosité, trahissait une certaine tension.

« Il n'y avait pas d'autre choix. Nous avons fait comme les Suisses… Prescott lança un nouveau regard au dossier… et comme les Russes.

— Je sais. »

Le Président fit pivoter son fauteuil et regarda les jardiniers qui s'éloignaient. Il hocha la tête dans leur direction. « D'habitude, je les entends travailler. Ils n'ont pas fait beaucoup de bruit, aujourd'hui.

— Tout le monde se sent coupable, monsieur.

— Jim m'a dit que la télévision ne montrait toujours les feux qu'à une certaine distance.

— C'est peut-être une erreur, monsieur. Cela laisse l'imagination libre de créer toutes sortes de fantasmes à propos de ce qui s'est passé à Boston et ailleurs. »

Le Président s'adressa à la fenêtre. « Rien ne pourrait être pire que la réalité, Enos. Rien. » Il fit pivoter son fauteuil vers le bureau. « Nous avons décontaminé et remplacé l'argent au point que nous allons pouvoir commencer à lever la quarantaine qui frappait les banques.

— Sommes-nous certains qu'il n'a contaminé que l'argent, monsieur ?

— Pour l'instant, oui. Il s'est montré diabolique. Il a envoyé de l'argent contaminé à des œuvres de bienfaisance, des particuliers, des comités, des grands magasins, des boutiques. Harrod's, à Londres, confirme avoir reçu de lui près de quatre-vingts commandes de “paquets cadeaux” à envoyer à diverses personnes en Irlande. Et tout l'argent contaminé a été remis en circulation presque aussitôt.

— Les gens vont se montrer réticents à l'égard du papier-monnaie.

— Je sais. J'ai l'intention de faire une allocution télévisée à ce sujet. Nous n'avons pas assez de pièces pour mener les transactions commerciales indispensables.

— Tout le monde vit dans l'attente de ce qui pourrait encore arriver, monsieur.

— Et ils continueront d'attendre tant qu'O'Neill sera en liberté. Vous avez raison d'être prudent, Enos. Nous ne connaissons qu'un seul des moyens utilisés. Nos équipes ont dressé une liste de près de deux cents autres possibilités de propager la peste. »

Les lèvres de Ludlow formèrent silencieusement le nombre. « Deux cents ?

— Des oiseaux infectés, par exemple. Et les oiseaux ne s'arrêtent pas aux frontières pour se faire décontaminer. Il y a les ballons-sondes, les spécialités pharmaceutiques… Cet O'Neill était aussi pharmacien, bon Dieu ! »

Le Président ouvrit le dossier posé sur son bureau et en regarda la première page. Puis il releva le menton. « Quel fragile réceptacle pour l'espèce humaine, cette planète. Tous nos œufs dans le même panier.

— Monsieur ? »

Prescott redressa les épaules et posa sur le président du CTC un regard ferme. « Enos, assurez-vous bien que cette mission soit totalement partagée. Je veux des hommes d'équipage chinois, japonais, français, soviétiques et allemands à bord de chacun de nos avions, exactement autant que nous en envoyons chez eux. Quand les bombes se mettront à tomber sur Rome, ça va soulever un tollé général !

— La responsabilité sera partagée équitablement et totalement, monsieur. Personne ne s'est récusé sur ce point. Pyotr était presque hystérique. Il n'arrêtait pas de crier : “Nous perdons du temps ! Ce truc se propage pendant que nous en discutons ! Ne perdez pas de temps !”

— Y a-t-il eu des objections ?

— Les Français ont demandé à ne pas y participer. Le catholicisme est encore un facteur important, là-bas. Nous n'avons même pas osé en parler aux Espagnols.

— Le pape a-t-il été informé ?

— Oui, monsieur. Radio Vatican diffuse une rémission générale de tous les péchés, de la voix même du pape. Et ils demandent aux auditeurs de rester à l'écoute dans l'attente d'un avis important.

— Avons-nous assez de volontaires pour les opérations de nettoyage ?

— Oui, monsieur. Ils seront ensuite isolés sur Chypre. Il n'y reste aucune femme vivante.

— Le feu est le seul moyen vraiment efficace, dit Prescott. Les lance-flammes... » Tout son corps frissonna. « Les chefs du Commandement Mixte estiment que les bombes nucléaires laisseront une zone périphérique douteuse, surtout les bombes russes. » Il frappa soudain du poing sur le bureau. « Bon Dieu ! Je maudis le jour où je me suis porté candidat à ce poste !

— Quelqu'un doit prendre des décisions, monsieur. Personne ne le conteste. »

Prescott grinça des dents à cette platitude. « Et l'Inde ?

— Toujours pas de nouvelles, monsieur. Mais nous leur avons envoyé le communiqué collectif. S'ils n'ont pas répondu à dix-neuf heures, ils sauront à quoi s'attendre.

— La souveraineté exclusive est une chose qui n'existe plus, Enos. S'ils ont des foyers d'infection et n'en font pas état, nous stériliserons toute la foutue péninsule !

— Après Rome, monsieur, je suis sûr qu'ils comprendront.

— Ils feraient bien ! N'y a-t-il aucune bonne nouvelle ?

— Sri Lanka n'a pas été touché. Un nombre assez important d'îles polynésiennes sont indemnes. Même Kauai, dans la chaîne hawaiienne – c'est confirmé, maintenant. Et l'Alaska –

seul Anchorage a été frappé, et la décontamination y est complète.

— Décontamination, répéta Prescott. Toutes les monstruosités ont leurs euphémismes, Enos.

— Oui, monsieur. » Prescott referma le dossier.

Ludlow pointa un doigt vers la chemise jaune. « Monsieur, il y a une chose que vous devez savoir avant l'arrivée des chefs du Commandement Mixte. Les Chinois menacent de se charger eux-mêmes de frapper l'Inde. Apparemment, il y a eu un échange de notes – peu amicales.

— Les Russes le savent-ils ?

— Ce sont eux qui nous ont informés. Ils sont d'avis de ne rien faire, mais disent qu'ils comprendront si nous intervenons.

— Comprendront ? Que diable cela signifie-t-il ?

— Ils aimeraient bien que nous nous salissions les mains, monsieur.

— Et comment diable pourrions-nous intervenir ?

— Peut-être une délégation diplomatique au…

— Une délégation, de la merde !

— J'ai pensé qu'il valait mieux que vous sachiez, monsieur. »

Prescott soupira. « Oui, bien sûr. Vous avez bien fait.

— Il y a autre chose, monsieur.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Je crains que non, monsieur. L'Arabie Saoudite a fermé ses frontières.

— Le pétrole ?

— Les pipelines sont toujours ouverts, mais les pèlerins de La Mecque…

— Oh ! bon Dieu !

— Il est à peu près certain qu'ils ont été contaminés, monsieur. Des groupes importants venus d'Afrique du Nord et…

— Je croyais que nous avions imposé la quarantaine…

— Pas à temps, monsieur. Les Saoudiens demandent de l'aide.

— Que font les Israéliens ?

— Leurs frontières sont toujours fermées et étroitement surveillées. Ils disent que tout va bien.

— Vous les croyez ?

— Non.

— Sont-ils au courant de ce qui se passe en Arabie Saoudite ?

— Nous le pensons.

— Apportez toute l'aide possible aux Saoudiens.

— Monsieur, ce n'est pas exactement ce…

— Je connais la complexité du problème ! Mais nous perdrons le Japon s'il n'a pas de pétrole, et nos besoins… » Il secoua de nouveau la tête. « Encore une chose, monsieur.

— Vous n'en avez pas fait assez ?

— Monsieur, mieux vaut que vous le sachiez. Les cardinaux ont voté au cours d'une conférence téléphonique. Le cardinal MacIntyre deviendra le nouveau pape quand… je veux dire, quand Rome…

— MacIntyre ? Cet empaffé ! Il me fallait bien ça !

— C'était un compromis, monsieur. Mes informateurs…

— Vous savez comment on appelle MacIntyre à Philadelphie ? Le Baptiste !

— Je l'ai entendu dire, monsieur.

— C'est une catastrophe ambulante ! L'Église risque de ne pas lui survivre. » Prescott soupira. « Laissez-moi, Enos. En passant, dites à Sam d'attendre deux minutes avant de m'envoyer les chefs du Commandement Mixte.

— Monsieur, il faut bien que quelqu'un vous apporte les mauvaises nouvelles.

— Vous m'en avez apporté assez pour aujourd'hui, Enos. Allez-vous-en ! Et deux minutes, n'oubliez pas.

— Oui, monsieur. »

Tandis que le président du CTC sortait, Prescott rouvrit le dossier et regarda la première page. « Si fragile », marmonna-t-il.

Même si vous ramenez les fils de Morna et les Sept Armées des Fenians, vous ne dissiperez pas cette tristesse.

PÈRE MICHAEL FLANNERY.

Le décollage de l'Équipe du CID avait été prévu pour dix heures du matin, heure de Denver, mais il fut retardé d'une demi-heure pour permettre aux chars lance-flammes de se redéployer à cause d'une saute de vent. Beckett et ses trois compagnons attendaient à l'intérieur de l'avion, écoutant le grondement des chars qui se déplaçaient autour de l'aérodrome. L'avion empestait le kérosène.

Un colonel de l'Air Force avait transmis le plan de vol à Beckett par radio et téléphone. « Attendez-vous à des changements et des ambiguïtés », l'avait-il prévenu.

Le colonel s'adressait à Beckett en l'appelant « Commandant ». Lepikov, surprenant l'un de ces échanges, avait demandé : « Dites-moi, Bill, comment se fait-il qu'un médecin soit aussi pilote de l'Air Force ? »

Beckett avait répondu : « Je voulais avoir une situation de rechange au cas où mon bistouri aurait glissé. »

Cette repartie n'avait pas fait sourire Lepikov, qui avait ajouté : « Je pense que vous êtes plus que ce que vous paraissez.

— Ne le sommes-nous pas tous ? »

L'avion était un Lear modifié, avec des réservoirs en bout d'ailes et d'autres réservoirs supplémentaires à l'intérieur. La cabine, réduite au minimum, était fermée par de nouvelles parois en fibre de verre derrière lesquelles on entendait le kérosène clapoter au gré des mouvements de l'appareil.

Celui-ci avait été choisi en raison de l'expérience de Beckett, qui totalisait vingt et une heures de vol sur le Lear. Ses qualifications s'étendaient à trois autres types de chasseur à réaction, dont le vieux Phantom pour lequel il avait la même

admiration qu'un adolescent pour un bolide automobile. Beckett, qui avait eu également l'occasion de piloter un Mirage de l'aviation égyptienne, exprima l'espoir d'assister à une brillante performance de la part de l'escorte française, qui se relaierait à bord de Mirage III.

La demi-heure supplémentaire lui permit de procéder à une vérification poussée des instruments du cockpit. Il s'y livra avec un soin méthodique que n'importe laquelle de ses infirmières aurait reconnu pour l'avoir vu à l'œuvre dans la salle d'opération.

Cartes sectorielles en ordre.

Notams établis.

Données météo à jour.

En voyant que l'altitude initiale serait de dix mille mètres, il marmonna entre ses dents. Il avait demandé l'autorisation de voler à quinze mille mètres.

Le plan de vol avait été établi dans la mesure du possible pour leur faire survoler les régions les moins peuplées, mais ils passeraient près de Cleveland, au sud de Buffalo, puis au-dessus de Boston. De là, ils longeraient le sud du Groenland et de l'Islande avant d'entrer dans le Royaume-Uni. L'escorte de la Force de Démarcation prendrait le relais au large de l'Islande.

Beckett avait été prévenu que l'escorte avait pour instruction d'abattre le Lear s'il s'écartait d'un couloir large de huit kilomètres.

Le temps de vol, calculé pour leur faire économiser le carburant, était estimé à environ treize heures, ce qui devait les amener à Manchester vers six heures trente du matin, heure locale. Il était prévu que les fusées de la Force de Démarcation frapperaient le Lear six minutes après que Beckett l'aurait parqué en bout de piste à Manchester. Avant d'atterrir, Beckett avait pour instruction de vidanger l'excès de carburant au moyen d'un commutateur qui transmettrait automatiquement un signal de confirmation à la Force de Démarcation.

« Sinon, vous serez bombardés même si le personnel au sol se trouve encore à proximité de l'avion », l'avait prévenu le colonel.

On ne laissait aucune chance à quiconque aurait eu l'intention de s'emparer de l'appareil pour quitter l'Angleterre.

Alors que Beckett achevait sa vérification, Hupp se glissa dans le siège de droite. « Ça ne vous dérange pas, Bill ?

— Ne touchez à rien, c'est tout. »

Beckett parcourut des yeux les rangées d'instruments, content de voir sur le panneau le dernier cri des écrans de navigation par relais-satellite. Une note des installateurs lui donnait une liste des déviations les plus importantes. Ils n'avaient pas eu le temps de procéder à des réglages plus fins.

Le camion de démarrage vint se mettre en position, manœuvré par un opérateur vêtu d'un scaphandre et respirant par l'intermédiaire de réservoirs installés dans le camion. Beckett procéda automatiquement aux différentes opérations tandis que son esprit lui restituait les chiffres du plan de vol : quatre heures cinquante-sept minutes de Colorado Springs à Boston ; treize heures trente-trois minutes jusqu'à Manchester – vingt-neuf minutes de retard sur l'horaire prévu. Vents contraires sur l'Atlantique. Ils devraient survoler Boston vers dix-sept heures trente. Et il aurait dû y avoir deux pilotes dans le cockpit ! Il jeta un regard méditatif à Hupp, assis à côté de lui, mais renonça finalement à lui confier une partie des opérations de décollage. Hupp était visiblement nerveux.

Beckett reporta son attention sur ses instruments et ses indicateurs, se rappelant que cet avion se pilotait d'une façon toute particulière. C'était un appareil exigeant, prédisposé à des oscillations latérales à la moindre erreur du pilote. Il lui faudrait respecter scrupuleusement les séquences d'opérations et faire preuve d'une vigilance de chaque instant durant le décollage et l'atterrissage pour éviter le demi-tonneau intempestif qui risquait de les faire s'écraser au sol.

Ses écouteurs lui ordonnèrent : « Roulez jusqu'à la piste trente-cinq, monsieur Beckett. Votre poids brut est de cinq mille six cent quarante-deux kilos. »

Beckett nota mentalement l'indication et répondit : « Au revoir, terrain de Peterson.

— Bon vol, commandant. ».

Beckett reconnut dans la voix de la tour de contrôle celle du colonel qui lui avait donné ses instructions. Il trouvait étrange que l'homme ne lui eût jamais décliné aucun nom. Des tas de choses étaient bizarres, dans ce nouveau monde.

« Allumez votre émetteur spécial », ordonna le colonel.

Beckett actionna un interrupteur rouge au tableau de bord.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Hupp.

— Notre clochette de lépreux. » Beckett jeta un coup d'œil à gauche, puis à droite. « Maintenant, taisez-vous jusqu'à ce que je nous aie montés là-haut. »

Tandis que le Lear prenait de la vitesse sur la piste, Beckett vit les chars lance-flammes qui se ruaient déjà vers leur emplacement de parking. Leur voiture, qu'ils avaient laissée à la rampe d'accès, serait leur première cible ; puis tout le secteur serait nettoyé à la flamme. Le feu donnait une impression de purification définitive, se dit Beckett. Les choses brûlées avaient tendance à ne pas se reproduire.

L'escorte de Mirage III, composée de quatre chasseurs, les rejoignit avant qu'ils n'aient atteint l'Intersection Thurman au large de Denver. Plutôt que de battre des ailes, il adressa un signe de la main aux pilotes qui l'encadraient. Les pilotes répondirent en levant le pouce avant de se laisser distancer. L'un d'eux prit position juste derrière le Lear. Beckett hocha la tête. Il avait vu les roquettes armées sous les ailes des chasseurs quand ils l'avaient salué. Ces roquettes étaient un facteur important de leur voyage. Elles exigeaient de Bill Beckett une navigation extrêmement précise.

La radio interrompit ses pensées par un bulletin météo. Les vents contraires faiblissaient légèrement sur l'Atlantique, mais il n'y avait pas de quoi pousser des hourras.

Beckett écouta, puis il fit passer d'une pichenette son micro sur l'intercom. « Gardez vos ceintures attachées quand vous n'êtes pas aux toilettes. Pas de déplacements inutiles. Nous avons un temps incertain au large, et il va falloir que je dorlote ce coucou d'un bout à l'autre. Nous devons économiser le kérosène jusqu'à la dernière goutte. »

À dix mille mètres, il se mit en palier, équilibra l'appareil, annonça sa position, puis se tourna vers Hupp. « Il ne nous

restera peut-être pas une tasse de carburant quand nous arriverons là-bas.

— Je vous fais confiance, Bill. Dites-moi, qu'est-ce que c'est que cette clochette de lépreux ?

— Nous transmettons un signal spécial d'identification. S'il se tait, vlamm ! » Il jeta un regard au Mirage qui avait pris position sur leur droite. « Vos copains, là, ne plaisantent pas.

— Je vois les roquettes. Ils n'hésiteraient pas à s'en servir.

— Vous pouvez le croire, Joe.

— Ça ne vous dérange pas que je fasse le voyage ici, à côté de vous ?

— Content d'avoir de la compagnie quand je ne suis pas occupé. Mais ne mettez pas vos pieds sur les pédales et ne touchez pas au manche.

— Compris, mon capitaine, à vos ordres.

— Très bien », dit Beckett, qui sourit et se détendit pour la première fois depuis qu'il était monté à bord. « Rappelez-vous la Légion étrangère et n'oubliez pas comment un capitaine punit la désobéissance.

— Attaché sous le soleil brûlant à la merci des Berbères, dit Hupp. Avec les vautours qui attendent. Oui, j'ai vu le film. »

Beckett rebrancha son micro sur la radio pour faire vérifier sa position par les stations au sol, puis il demanda à Hupp : « Avez-vous réfléchi à ce que coûte cette petite balade ? Cet avion, avec les modifications et tout le reste – je dirais près de quatre millions de dollars. Un seul voyage et bam ! Ça doit être la traversée transatlantique la plus coûteuse de l'histoire.

— Mais, première classe, dit Hupp. Sauf à l'arrière. On entend le kérosène clapoter dans les réservoirs.

— Ça vous inquiète ?

— Je n'aime pas le feu.

— Vous ne le sentiriez même pas. Quelqu'un a dit un jour que l'avion était un des meilleurs moyens de s'en aller. Il peut vous tuer, mais il ne vous fait pas souffrir. »

Hupp frissonna. « Une fois j'ai tenu les commandes sur l'avion d'un ami, près de Lyon. Je n'ai pas aimé la sensation.

— Certains l'aiment, d'autres non. De quoi bavardiez-vous à l'arrière avec Sergueï et François, avant le décollage ? »

En guise de réponse, Hupp demanda : « Vous avez des enfants, Bill ?

— Hein ? Oui. Marge et moi avons deux filles. » Il croisa les doigts. « Et elles sont toujours à l'abri, Dieu merci. Quel rapport avec…

— J'ai deux garçons. Ils sont dans ma famille près de Bergerac, en Dordogne.

— Essayez-vous de changer le sujet, Joe ?

— Pas du tout. J'aime la région de Bergerac.

— La patrie de Cyrano, dit Beckett, décidant d'accepter le tour étrange qu'avait pris la conversation. Comment se fait-il que vous n'ayez pas un grand nez ?

— On ne m'a jamais fait chercher les truffes quand j'étais petit. »

Beckett éclata d'un rire bruyant dans lequel il sentit se dissiper toute sa tension. Était-ce l'intention de Hupp : alléger l'atmosphère ?

« Nous formons une bonne équipe ! Même le vieux Sergueï, là-bas derrière.

— Ah ! pauvre Sergueï. Il s'est persuadé qu'Ariane et lui auraient vécu une grande passion. La mort a contrarié la plus merveilleuse histoire d'amour de notre époque.

— C'était de ça que vous parliez ?

— Seulement en passant. C'est une particularité étrange de notre groupe. Nous nous accordons les uns aux autres d'une manière absolument remarquable – comme si le destin nous avait conçus pour que nous travaillions ensemble à ce problème.

— Nous en viendrons à bout, Joe.

— J'en suis sûr. Ces deux morts tragiques nous ont donné une motivation solide. Et les informations que nous avons tirées des autopsies – j'en ai la tête bourdonnante. Si le foie…

— C'est comment, la Dordogne ? » interrompit Beckett.

Hupp le regarda, se rappelant l'autre Beckett sous l'éclairage violent de la salle d'opération, les mouvements adroits et sûrs de son scalpel. Oui, le Beckett qu'il avait à côté de lui dans l'avion était celui qui avait injurié François.

« À l'automne, en Dordogne, nous allons à la chasse au cèpe, le boletus edulis », dit Hupp. Il porta les doigts à ses lèvres

comme pour envoyer un baiser. « Bill, quand nous aurons triomphé de cette peste, il faudra y venir avec votre famille. Nous ferons un festin – cèpes et fraises, les petites fraises des bois.

— Marché conclu. »

Beckett s'interrompit pour corriger leur cap. Au-dessous d'eux, une mosaïque de champs rectangulaires apparaissait de temps à autre à travers la couche nuageuse discontinue. Il se dégageait du Lear une impression de douceur et de stabilité.

« Nous sommes très vieux jeu, en Dordogne, poursuivit Hupp. En France, on nous considère un peu de la même façon que vos compatriotes considèrent les montagnards du sud. Mon mariage avec Yvonne était arrangé. Nous nous connaissions depuis l'enfance, évidemment.

— Pas de batifolage avant ?

— En dépit des histoires qui courent, nous les Français ne racontons pas nos aventures. Mes lèvres sont hermétiquement closes.

— Un mariage arrangé ? Je croyais que c'était une pratique qui avait disparu avec le pantalon de fer-blanc et la veste assortie. »

Hupp parut interloqué. « Pantalon de fer-blanc et… Ah ! vous parlez de l'armure. » Il haussa les épaules. « Quel âge ont vos filles, Bill ?

— Huit et onze ans. Pourquoi ? Vous avez l'intention d'arranger leur mariage ?

— Mes fils ont quatorze et douze ans. La différence d'âge n'est pas trop grande. »

Beckett le regarda fixement. « Vous parlez sérieusement ?

— Bill, avez-vous pensé au monde dans lequel nous allons vivre quand nous aurons vaincu cette peste ?

— Un peu, oui.

— Il n'est pas bon que notre équipe soit obligée de passer par les dirigeants politiques de nos pays pour communiquer avec les autres chercheurs.

— Ils cherchent tous à en tirer un avantage quelconque.

— Exactement ce qu'a dit Sergueï. Mais les choses changent. Je suis sérieux à propos de nos enfants, Bill. Pourquoi les gens

intelligents ne marieraient-ils pas leurs enfants à ceux d'autres gens intelligents ?

— Vous savez que ça ne se passe pas de cette façon, Joe. Leur progéniture ne serait pas nécessairement…

— Je connais les lois de la génétique, Bill. Déviation vers le centre. Nos petits-enfants auraient tendance à être un peu moins brillants que leurs parents… peut-être.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe, Joe ?

— Le monde radicalement différent dont hériteront nos enfants. La structure commence déjà à se faire jour. De petits gouvernements locaux avec des frontières bien défendues. La Suisse partout. La suspicion à l'égard des étrangers.

— Avec bonne raison !

— Je le reconnais, mais essayez d'envisager les conséquences d'une disparition totale des grands gouvernements.

— Vous pensez réellement qu'ils sont en voie de disparition ?

— C'est évident. À quoi sert un grand gouvernement alors qu'un simple individu peut le détruire ?

Les gouvernements devront être assez petits pour que chacun puisse connaître son voisin.

— Bon Dieu ! » Beckett inspira profondément, le souffle frémissant.

« Nous arriverons peut-être à établir une devise monétaire unique pour le monde entier, dit Hupp. Sans doute une monnaie électronique. Il y aura toujours des échanges commerciaux, je le pense. Mais qui oserait attaquer son voisin quand un seul survivant peut exterminer les attaquants ?

— Oui, mais si nous pouvons guérir…

— Les variations de cette peste sont infinies, Bill. C'est déjà clair.

— Il y aura toujours des armées, observa Beckett d'un ton cynique.

— Qui oserait entretenir une force militaire alors que la possession même d'une telle force est une invitation au désastre et fait peser sur les populations un péril constant ?

— Que voulez-vous dire ?

— Votre force militaire ne pourrait pas exercer son art sur ses voisins. Les vieilles armes sont dépassées. »

Beckett détourna les yeux de ses instruments pour regarder Hupp. « Grand Dieu ! chuchota-t-il.

— Nous avons ouvert la boîte de Pandore, dit Hupp. Cette peste n'est que le premier des maux, je le crains. Réfléchissez-y un instant, Bill – les variations de cette peste…

— L'œuvre d'un homme seul », ajouta Beckett en hochant la tête.

Son regard se porta sur le Mirage III qui volait au-delà de son aile gauche, puis revint à Hupp. « Un État policier pourrait…

— Sergueï ne le pense pas. Il a beaucoup réfléchi à ce sujet. Il soupçonne même ses maîtres de préparer l'exécution de certains scientifiques une fois qu'ils auront…

— Et s'ils manquent le bon ?

— Oui. Et s'il apparaît une autre peste, une mutation ? Et qu'il ne leur reste personne pour affronter la menace ? Et que font vos voisins avec leurs scientifiques ? Oh ! non ! Ce tigre a une longue queue. »

Beckett mit le Lear en pilotage automatique et en informa leur escorte. Puis il se laissa aller contre son dossier, les mains croisées derrière la nuque.

« L'avion vole tout seul ? demanda Hupp, une nuance de frayeur dans la voix.

— Il vole tout seul.

— En anglais, je pourrais dire qu'il se pilote lui-même, dit Hupp. Grâce à cette précieuse forme réfléchie, je m'exprimerais mieux en anglais pour dire que nous avons nous-même créé ce Fou. C'est une chose que nous nous sommes faite à nous-mêmes. Nous sommes à la fois l'action et l'objet.

— Il y a longtemps que vous y réfléchissez, dit Beckett.

— Je pense que je sais de quel genre de monde hériteront nos enfants.

— J'espère seulement qu'ils hériteront d'un monde, quel qu'il soit.

— Oui, c'est l'objectif primordial. »

Beckett jeta un regard de côté à Hupp. « Vous étiez sérieux, quand vous parliez de marier vos fils à mes filles.

— Je suis sérieux. Nous nous rendrons compte qu'il sera nécessaire d'arranger des mariages à travers les nouvelles frontières. L'exogamie n'est pas une institution nouvelle, Bill.

— Ouais, il faudra continuer à étendre le patrimoine génétique.

— Ou subir une dégénérescence de l'espèce. » Beckett ramena ses mains devant lui, vérifia les instruments et procéda à une correction de cap. « Nous n'avons pas seulement besoin d'un remède pour la peste, il nous faut une technique médicale pour traiter le problème en général.

— Médicale ? Seulement médicale ?

— Je vois ce que vous voulez dire, Joe. La médecine publique a toujours dû affronter des obstacles politiques, mais celui-ci…

— Nous pensons qu'il devrait exister des centres placés en divers points stratégiques du globe, étroitement liés les uns aux autres par un réseau téléphonique, vidéo et télématique libre de toute censure et indépendant des frontières nationales. Les scientifiques devraient se donner la main sans considération de nationalité.

— Vous rêvez, Joe.

— Peut-être.

— Nos familles sont les otages garants de notre bonne conduite, sacré nom !

— Et le reste du monde est un otage garant de sa bonne conduite.

— Et si un centre de recherches soviétique résout le problème avant nous ?

— La différence importe peu du moment que nous sommes nombreux à connaître la solution.

— Bon sang ! Vous parlez d'une conjuration de scientifiques !

— Exactement. Et n'importe quel chercheur qui réfléchira à fond à ce problème aboutira aux mêmes conclusions.

— Vous le pensez vraiment ? Pourquoi ?

— Parce qu'il y a là un pouvoir énorme… et que tout le reste n'est que chaos.

— Sergueï approuve tout cela ?

— Sergueï a une appréciation subtile du pouvoir personnel. Et il a des amis qui occupent des positions stratégiques en Union soviétique.

— Il est d'accord pour conspirer contre ses maîtres ?

— Il suggère que nous l'appelions entre nous la “Cabale Foss-Godelinsky”. » Hupp s'éclaircit la voix. « Votre ami Ruckerman…

— Il est à Washington et je suis ici.

— Mais si l'occasion se présentait ?

— Il faudra que j'y réfléchisse.

— Réfléchissez bien et longtemps, Bill. Pensez à toutes les choses bénéfiques que ce savoir permettrait de réaliser. Pensez à la valeur d'un tel savoir. »

Beckett le regarda fixement. « Vous me surprenez, Joe.

— Je me surprends moi-même, mais je pense que c'est une réponse logique si nous voulons donner à nos enfants un monde dont ils aient envie d'hériter.

— François, qu'en dit-il ?

— Vous faites cas de son opinion ?

— Pour ce genre de chose, oui.

— D'une certaine façon, vous vous ressemblez, vous et François. Vous êtes des conservateurs. C'est ce qui a convaincu François. Il désire conserver certaines valeurs dans notre monde.

— Il faut dire que les politiciens en ont vraiment fait un fichu gâchis.

— François a dit quelque chose d'approchant, mais il n'a jamais admiré aucun politicien depuis De Gaulle.

— Encore un général, observa Beckett.

— Comme Eisenhower ?

— Touché.

— Alors vous y réfléchirez ?

— Ouais.

— Bon. Où est le résumé de l'autopsie ? J'ai vu que vous l'aviez avant que nous quittions le CID.

— Dans mon sac, derrière moi. » Beckett fit un geste du coude. « Sur le dessus. Il est ouvert. »

Hupp se pencha par-dessus la console et tira une liasse de papiers du sac posé derrière le siège de Beckett, jetant au passage un regard vers la cabine de l'avion.

« Sergueï et François se sont endormis », dit-il en se redressant. Il posa les papiers sur ses genoux. « C'est le mieux qu'ils puissent faire. » Beckett sortit une carte sectorielle pour effectuer un relevé gonio de sa position.

« Où sommes-nous ? » demanda Hupp. Il regarda vers le bas, la couverture nuageuse éclatante de blancheur sous le soleil.

« Nous allons bientôt traverser Mansfield, dans l'Ohio. Là, nous devrons obliquer au nord pour éviter Pittsburgh. »

Hupp regarda le rapport d'autopsie posé sur ses genoux. « Est-il vrai, Bill, que vous avez pleuré quand Ariane est morte ?

— C'est ce qu'a dit François ?

— Il a dit que vous l'aviez injurié et que vous pleuriez, et il a ajouté que c'était admirable de votre part, que la mort d'un ami ne devait pas passer inaperçue.

— Cette femme avait du cran », marmonna Beckett.

Si je ne suis pas pour moi-même, qui est pour moi ? Mais si je suis pour moi seul, qui suis-je ?

HILLEL.

Après avoir éteint toutes les lampes de son bureau, Huls Anders Bergen se dirigea vers la fenêtre d'un pas sûr malgré l'obscurité. L'éclairage de la place des Nations Unies, loin au-dessous, emplissait la nuit brumeuse de New York d'une faible lueur, d'un mouvement argenté par transparence, vaporeux et plein de mystère. Tout en sachant que la température n'avait pas changé à l'intérieur du bureau, Bergen éprouva soudain une sensation de froid.

Depuis plus d'une heure, il ressassait la conférence de presse tenue un peu plus tôt dans l'après-midi. L'avertissement bien connu de Kissinger était présent à son esprit :

« *C'est une erreur de présumer que tout ce qui se dit dans une conférence de presse a été pleinement considéré*. »

Mais tous ses collaborateurs avaient été d'avis qu'il fallait dire quelque chose aux journalistes. Il avait choisi d'en faire un exposé de fond, une déclaration qu'ils pourraient attribuer à « une haute personnalité de l'ONU ».

Trop d'inconnues délicates venaient compliquer la situation au niveau mondial. Il y avait trop de secrets. Il avait décidé de soulever légèrement quelques voiles.

Il y avait eu le rapport préliminaire des archéologues auxquels on avait fait appel pour passer au crible les cendres de la maison incendiée de Seattle. Il songea que cette décision avait quelque chose de génial. Les archéologues ! Des hommes courageux, qui avaient accepté leur mission en sachant qu'ils ne pourraient plus rejoindre leurs familles.

Une rafale de vent dissipa quelque peu le nuage de brouillard devant sa fenêtre, lui laissant entrevoir en contrebas un convoi

qui se dirigeait vers l'extrémité de l'île. Ce devait être la relève des gardes militaires. Avec ses tunnels bloqués et ses ponts coupés, Manhattan était désormais considéré comme un bastion relativement sûr. Il restait à l'intérieur de la ville quelques foyers d'infection purifiés par le feu et seuls les véhicules officiels circulaient la nuit, mais il s'était établi un nouvel ordre des choses dans lequel certains voyaient la « sécurité ».

Une fausse sécurité, songea Bergen.

Le cordon militaire, qui dessinait une ligne irrégulière autour de la ville, s'étendait dans le New Jersey depuis l'ouest de Red Bank jusqu'à Bound Brook, remontant vers le nord au long des Watchung Mountains jusqu'à Paterson, puis serpentant de façon erratique par la frontière New York-New Jersey à travers White Plains jusqu'au détroit de Long Island au nord de Port Chester.

Les gens l'avaient baptisé le « Mur de Flammes », tirant un sentiment de sécurité de la vision de cette large barrière noircie où les cendres voletaient parmi les amas de décombres et les corps non enterrés de ceux qui avaient péri sur les lieux.

Bergen n'aimait pas penser aux morts humaines que représentait le Mur de Flammes, à ceux qui avaient été tués durant les opérations et à ceux qui étaient morts en essayant de le traverser pour gagner le sanctuaire de New York. *Barrières*, se dit-il.

Tout était barrières, dans ce nouveau monde. Cartes d'identité et barrières. On risquait l'exécution sommaire pour n'être pas en possession d'une carte d'identité valide.

La Force de Démarcation avait établi les normes.

Aux oreilles de Bergen, cette étiquette rassurante avait une résonance désagréable. Il imaginait le blocus naval autour de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, le blocus à la fois naval et terrestre autour de l'Afrique du Nord. Massif était le seul mot qui convenait.

Le cadran lumineux de sa montre lui apprit qu'il n'était que vingt heures cinquante-trois, moins de trois heures depuis qu'il avait pu évaluer l'impact de sa conférence de presse d'après les comptes rendus télévisés du soir. Le présentateur avait répété comme un perroquet les paroles de la « haute personnalité ».

« *Le point essentiel, c'est que nous avons ignoré une évolution cruciale de la technologie et de la recherche scientifique. Nous ne nous sommes pas rendu compte de la portée capitale que pouvait avoir ce facteur sur toutes les affaires internationales. À ma connaissance, pas un seul fonctionnaire d'aucun gouvernement n'avait jamais envisagé sérieusement qu'un individu isolé pût engendrer un chaos aussi dévastateur que celui qu'a créé cet O'Neill.* »

La question suivante avait été prévue et la réponse soigneusement préparée.

« Il est prouvé de façon indiscutable qu'il s'agissait bien de ce John Roe O'Neill et qu'il a agi seul. »

Ils ne s'étaient pas attendus qu'il se montrât aussi franc et ouvert à propos des conclusions de l'enquête menée à Seattle.

« Les indices découverts prouvent d'une façon presque absolue que le sous-sol de Ballard est l'endroit où il a concocté son bouillon diabolique.

— Monsieur ! Bouillon, au singulier ? »

C'était un journaliste du Washington Post, au front dégarni par un début de calvitie.

« Nous ne pouvons pas l'affirmer avec certitude », avait admis Bergen.

La conférence était alors entrée dans le vif du sujet qui avait incité Bergen à la convoquer en premier lieu, défiant par là le président des États-Unis et une demi-douzaine de premiers ministres.

L'Afrique du Nord, et maintenant l'Arabie Saoudite.

« Un groupe de pression conduit par la délégation soviétique réclame un changement de tactique radical en Afrique du Nord et dans les régions environnantes. »

Après tant d'années passées à censurer soigneusement ses paroles, Bergen avait éprouvé un certain soulagement à faire cette déclaration, à parler franchement sans enjolivures diplomatiques.

Qu'ils votent donc ma démission, se dit-il.

La campagne de Rommel avait clairement démontré qu'on pouvait tromper la surveillance des patrouilles dans le désert. Les Anglais avaient franchi dans les deux sens les lignes de

Rommel. À présent, le problème saoudien devait être examiné à la lumière de cette expérience.

Quelle était la gravité de la contamination ?

Israël avait menacé de procéder à une stérilisation atomique de ses « frontières » – un poing clairement talmudique brandi à la face de l'Arabie Saoudite.

La seule chose qui les retenait était la menace du Fou. Cette stérilisation atomique serait-elle considérée comme un acte dirigé contre les cibles de la vengeance d'O'Neill ? Il y avait eu un nombre indéterminé de Libyens parmi les pèlerins de La Mecque.

Et la source de la contamination – l'Afrique du Nord ?

Les Russes voulaient un « anneau de feu », une autre Barrière de Flammes. C'était l'euphémisme par lequel ils désignaient un plan consistant à établir une série d'avant-postes interconnectés autour du périmètre terrestre : lance-flammes, radar, patrouilles aériennes de jour et de nuit…

« Au diable la dépense ! disaient-ils. Il est question de notre survie ! »

La véritable question, cependant, était de savoir où établir ce périmètre. Le problème saoudien mettait ce point en relief. Israël avait certaines suspicions quant aux intentions de l'Union soviétique en ce qui concernait le tracé de son « anneau de feu ».

L'hystérie est contagieuse, songea Bergen.

Les États-Unis voulaient établir une « bande » de poussière de cobalt autour de la zone, une douve radioactive qu'aucune forme de vie ne pourrait franchir. Cela révélait à Bergen, entre autres choses, que les États-Unis avaient amassé de vastes stocks de cette poudre. Il avait objecté qu'il en résulterait inévitablement une contamination radioactive de tout le bassin méditerranéen. Israël avait manifesté son indignation.

Quel choix avait-on ? avaient demandé les États-Unis. Quelle autre décision pouvait-on raisonnablement envisager maintenant que la Turquie, le Liban, la Syrie et le sud de l'Italie étaient rayés de la carte ? Seul Israël était encore épargné par la peste, îlot fragile au milieu de cette région contaminée.

Et dans quelle mesure les Israéliens étaient-ils véritablement épargnés ? Aucun observateur étranger n'était autorisé à enquêter.

L'ambassadeur de France avait remarqué lors de la réunion du matin : « Les pertes sont inévitables. Plus tôt nous les acceptons, mieux c'est. »

Pour étayer son argument, il avait cité la Bretagne, Chypre et la Grèce.

Bergen avait parlé de tout cela aux journalistes, clairement et sans les euphémismes habituels. Il n'avait tu que le débat violent qui avait opposé les Français aux Israéliens. Les échanges d'insultes n'étaient pas chose nouvelle dans les murs des Nations Unies, mais celui-ci avait surpassé toutes les précédentes performances.

« Vous êtes des brutes antisémites ! » avait crié l'Israélien.

Chose surprenante, le Français s'était contenté de répondre : « La France aussi est une nation méditerranéenne. Tout ce que nous ferons dans cette région aura aussi des répercussions sur nous. »

L'Israélien avait rejeté l'argument. « Ne croyez pas que nous sommes dupes ! La France a derrière elle une longue histoire d'antisémitisme ! »

Il était compréhensible que les esprits fussent échauffés, se dit Bergen. D'une façon ou d'une autre, il fallait que la diplomatie survive en dépit de cette atmosphère. Personne n'osait s'engager dans une voie isolée.

Pourrait-on reloger Israël au cœur du Brésil, comme on l'avait suggéré ?

Une nouvelle Diaspora ?

On pourrait en arriver là, pensa Bergen, bien que le Brésil affirmât ne pas pouvoir accepter plus de la moitié de la population d'Israël et que l'offre comportât un certain nombre de conditions. Le Brésil, bien sûr, prenait en considération la capacité nucléaire d'Israël.

Bergen songea aux Israéliens, tapis dans leur oasis au milieu du désert avec leurs bombes nucléaires enveloppées dans le Talmud. Un peuple prompt à s'émouvoir. Il était impossible de prévoir comment ils risquaient de réagir à une décision

internationale de cet ordre. Et les Brésiliens – avaient-ils vraiment réfléchi à ce qu'ils risquaient de laisser entrer dans leurs frontières ? Bergen était convaincu que le Brésil deviendrait le nouvel Israël, qu'il n'y avait aucun moyen de contenir un peuple aussi industrieux.

Et il y avait tant d'inconnues ! Que se passait-il réellement au sein des frontières d'Israël ? Il faudrait bien qu'ils acceptent une visite d'inspection, et avant longtemps.

Bergen écarta la possibilité brésilienne, bien qu'elle eût soulevé l'intérêt des médias. Intéressante diversion, sans doute, mais l'ampleur d'un tel déplacement le faisait frissonner.

Comme il s'y était attendu, le voyant du téléphone rouge s'alluma et la sonnerie se fit entendre. Regagnant son fauteuil, il décrocha le combiné.

Prescott le surprit immédiatement.

« C'était bigrement ingénieux, de rendre les choses publiques de cette façon, Hab ! »

Cette familiarité ! Il se mijotait quelque chose, selon l'expression favorite des Américains.

« Je suis content que vous le pensiez, Adam. Je dois avouer que je n'étais pas très sûr de votre réaction. »

Le Président émit un léger gloussement. « Ma vieille mère avait coutume de dire que quand la tambouille commence à attacher au fond du pot, il faut la remuer vigoureusement. »

En parlant de mijoter, songea Bergen. « C'est un peu ce que je me suis dit.

— Je le savais. J'ai dit à Charlie que c'était là votre intention. Dites-moi, Hab, que pensez-vous de cet amiral Francis Delacourt ? »

Bergen reconnut l'intonation. Prescott allait droit au but. Le chef de la Force de Démarcation constituait manifestement un point d'interrogation de taille. À lui seul, en Islande, il représentait une impressionnante concentration de puissance. Le secrétaire général n'enviait pas Delacourt, surtout maintenant que Prescott l'avait probablement pris dans son collimateur.

« Il semble faire du très bon travail, Adam.

— Très bon ?

— Quelque chose vous tracasse, Adam ? » C'était là un avantage de la familiarité, songea Bergen. On pouvait poser les questions insidieuses sans recourir aux subtilités diplomatiques.

« Il a quelque chose de français, non ? demanda Prescott.

— Sa famille vient du Québec, oui.

— J'ai entendu dire qu'il était historien. » Bergen se rappela la déclaration de Delacourt quand il avait accepté le commandement de la Force de Démarcation. Elle avait eu un ton quelque peu pédant. « *C'est le même problème que celui qu'ont eu les Romains, mais avec des outils modernes*. »

« D'après mes renseignements, c'est un historien remarquable, Adam.

— Patton était historien, dit Prescott.

— Patton ? Ah ! oui, le général des forces blindées de la seconde guerre mondiale. À l'époque, on avait parlé de l'admiration de Patton pour les Romains.

— Il y a pas mal de chefs militaires dans ce cas, dit Bergen.

— Ça m'inquiète. Va-t-il avoir lui aussi des illusions de grandeur ? »

Aussi ? se demanda Bergen. Était-ce ainsi que Prescott voyait Patton ?

« Je n'en ai remarqué aucun signe, assura Bergen.

— Je pense que nous devrions le garder à l'œil », dit Prescott, avant d'en venir au point crucial : « Les Russes viennent justement de nous parler de lui. Il les inquiète aussi. Au fait, Hab, j'ai eu un mal de chien à les apaiser. Ils ont été vraiment très contrariés par votre déclaration officieuse d'aujourd'hui.

— C'est bon de vous avoir de mon côté, Adam.

— Vous pouvez compter sur moi, Hab. Bon, je vous en ai assez dit. Que penseriez-vous de jeter un autre coup d'œil aux consignes générales de l'amiral ?

— Je vais le faire, Adam. Y a-t-il quelque chose que je doive chercher en particulier ?

— Bon sang ! Vous parlez vraiment comme un Américain, quelquefois. Je n'ai rien de particulier à l'esprit pour l'instant. Je pense seulement que nous devrions commencer à nous assurer que ce soit à lui de deviner nos intentions, et non l'inverse.

— J'apporterai une attention toute particulière à son comportement.

— C'est cela, Hab. Et pendant que vous y êtes, vous pourriez essayer de vérifier la rumeur selon laquelle les gars de Delacourt ont coulé quelques bateaux-cercueils avec tous leurs occupants à bord.

— Ah ! je n'avais pas entendu parler de ça, Adam. C'est récent ?

— Ça vient juste de faire surface. Bon, j'ai été content de pouvoir vous parler, Hab. Tant que nous ne sommes pas touchés, nous avons une chance de faire cette partie de golf. »

Ils raccrochèrent.

Bergen sortit sa copie des instructions générales de Delacourt et les relut deux fois. Elles étaient on ne peut plus explicites.

« *Si vous entrez en contact physique avec un individu quelconque des Zones Interdites, vos compagnons vous abattront ou vous jetteront à la côte, où les habitants se chargeront sans doute de la besogne à notre place*. »

Ce paragraphe, par exemple. On ne pouvait se méprendre sur son sens.

Bergen se radossa dans son fauteuil, pensant à Delacourt. Il était clair que l'amiral considérait sa mission comme une sorte de chasse à l'approche dans les anses et les criques de ces côtes rocheuses.

Un jeu ?

Dans ce sens, l'échec signifiait la mort.

« *… le même problème que les Romains, mais avec des outils modernes*. »

Des outils ? Était-ce ainsi que Delacourt considérait les vaisseaux de guerre et tout le reste ? Comme des outils ? Toute cette puissance de feu. Mais peut-être avait-il raison. César avait probablement pensé d'une façon similaire.

Et qu'avaient à voir les bateaux-cercueils avec les préoccupations de Prescott ?

Bergen aurait bien voulu ne pas penser aux bateaux-cercueils, mais il ne pouvait plus l'éviter. Importait-il d'un point de vue plus large que les hommes de Delacourt coulent certains

de ces bateaux avec leurs occupants ? Moralement, oui, mais… les bateaux eux-mêmes étaient une nécessité. Dieu seul savait ce que pouvait apprendre le Fou. Il fallait lui obéir. Les Irlandais devaient tous regagner l'Irlande, les Libyens la Libye et les Britanniques l'Angleterre.

C'était de la démence absolue.

Les comptes rendus lui soulevaient le cœur. La populace traquant les malheureux réfugiés – la populace française, la populace espagnole, allemande, canadienne, américaine, mexicaine, japonaise… Même en Chine et en Australie, et probablement partout ailleurs. L'angoisse et la terreur étaient telles qu'il fallait pouvoir en rejeter le blâme sur quelqu'un.

Les reportages télévisés montrant les embarcations de l'exode lui avaient fait venir les larmes aux yeux. Il savait qu'il y avait des cas de défis courageux partout dans le monde, qu'on avait caché des nouveau-nés, des femmes et des enfants… mais l'hystérie et la sauvagerie – suicides, meurtres, lynchages – constituaient la note dominante.

Et nous nous croyions civilisés.

Les bateaux-cercueils… toutes les femmes qui se trouvaient à bord renvoyées dans leur patrie à une mort certaine. Et les rumeurs – viols, tortures… Arrivées à destination, les prisons flottantes devaient jeter l'ancre au large et les passagers étaient chassés vers la côte dans des chaloupes sous le feu des pièces de marine.

Le secrétaire général frissonna.

Le nombre de suicides n'avait rien d'étonnant.

Couler les navires était peut-être un acte de miséricorde.

Avec un soupir, Bergen alluma la lampe articulée posée sur le côté de son bureau et en dirigea le faisceau sur son sous-main. Méthodiquement, il prit un bloc de correspondance et rédigea une brève note d'instructions pour l'un de ses aides. L'attitude de Delacourt ferait l'objet d'une investigation minutieuse.

Quand il eut terminé, il posa les deux paumes à plat sur son sous-main et se força à penser aux problèmes prioritaires. L'Arabie Saoudite et Israël – numéro un. Anneau de feu ou douve de cobalt ? Il avait bien peur qu'il fût impossible dans

cette affaire de recourir à un quelconque tour de passe-passe. Quoi qu'ils fassent, ce serait un gâchis monumental. Un autre commentaire de Kissinger lui revint spontanément à l'esprit :

« *Les difficultés du Moyen-Orient ne viennent pas de ce que les différentes parties ne se comprennent pas mutuellement, mais sous certains rapports de ce qu'elles ne se comprennent que trop bien.* »

La radioactivité du cobalt se répandrait à coup sûr. Les experts américains l'admettaient. Si le pétrole arabe s'en trouvait inutilisable, les Soviétiques compenseraient-ils cette perte comme ils l'avaient laissé entendre ?

Bergen avait envie d'éclater d'un rire hystérique et de dire : « Vous le saurez en écoutant le prochain épisode, demain à la même heure ! »

Aucun feuilleton radiophonique insipide n'avait jamais mis en scène un désastre aussi colossal.

Une colère frémissante l'envahit alors. Pourquoi le secrétaire général devrait-il supporter seul la responsabilité de décisions aussi terribles ? C'était trop ! Mais il dut admettre, en toute honnêteté, qu'il n'était pas seul responsable. Les prises de décisions s'effectuaient désormais selon un nouveau système.

Brusquement, il se tourna vers le téléphone rouge, qu'il sortit du tiroir ouvert pour le poser sur le bureau tout en enfonçant la touche du dispositif de brouillage perfectionné.

Un officier des communications de l'US Navy répondit à la première sonnerie et se présenta : « Capitaine de corvette Avery.

— Puis-je parler au Président ? demanda Bergen.

— Un instant, monsieur. Il est à Camp David. » Il y avait dans la voix du Président un ton vif et curieux.

« Quelque chose de neuf, Hab ? » Toujours la familiarité. Bien.

« Adam, j'ai oublié de vous demander si les Russes avaient discuté de votre proposition concernant le cobalt, quand ils ont appelé.

— Ah ! je suis content que vous en parliez. » Prescott n'avait pas du tout l'air content. « Il y a un sérieux différend entre eux et les Chinois à ce sujet. Les Chinois appuient notre suggestion.

— Si nous nous décidons pour le cobalt, Adam, pourrions-nous annoncer en même temps que tous les moyens de transports aériens du monde entier sont prêts à transférer les Israéliens au Brésil en bon ordre ?

— C'est un sacré morceau, Hab.

— Mais pourrions-nous le faire ?

— Nous pourrions le dire, mais ce ne serait pas forcément vrai.

— Nous devons faire de notre mieux. Les juifs n'ont déjà que trop souffert. Nous ne pouvons pas les abandonner.

— Comme nous l'avons fait pour les Grecs, les Chypriotes et certains autres ?

— Ceux-là n'avaient pas d'armes nucléaires.

— Voilà qui paraît bien cynique, observa Prescott.

— Je ne l'entendais pas ainsi. Nous devons traiter ces urgences selon un système de priorités que nous comprenons tous deux parfaitement. En ferez-vous votre part, Adam ?

— Responsabilité partagée, commenta Prescott.

— C'est ce que j'avais à l'esprit, Adam.

— Je ferai de mon mieux, Hab. »

Dans le salon du pavillon principal de Camp David, le Président reposa le combiné du téléphone sur son support et regarda Charlie Turkwood qui se tenait devant la cheminée, le dos vers les flammes.

« Ce gredin de Bergen vient de demander le remboursement de son jeton, dit Prescott. Et il n'y va pas avec le dos de la cuiller. »

Le passé est mort.

Proverbe arabe.

Le plateau métallique du camion était glacial contre la peau nue de John. Il se recroquevilla en une boule compacte, les bras serrés autour de la poitrine, mais les cahots le faisaient tressauter et un vent froid se glissait sous la bâche qui fermait le plateau. Ils l'avaient mis entièrement nu sur le ponton de Kinsale, se partageant ses vêtements et le contenu de son sac, se disputant les six barres de chocolat français.

Kevin O'Donnell n'avait pas semblé intéressé par ce genre de choses, mais il avait gardé l'argent et le pistolet belge.

« Pourquoi faites-vous cela ? avait demandé John.

— Parce que nous sommes bons, avait répondu Kevin O'Donnell. Normalement, nous tuons tous ceux qui s'approchent à moins de cinq cents mètres de la côte.

— Même quand ils viennent de la mer ?

— Mes gars et moi, tu nous as déçus, Yankee. Nous comptions sur les passagers d'un bateau-cercueil, peut-être une ou deux jolies femmes. »

L'un des hommes qui dévêtaient John ajouta : « Il n'y a plus beaucoup de femmes qui survivent au voyage. »

Ils en finirent avec lui, lui enlevant même ses chaussures et ses chaussettes. Il se tenait debout sur le ponton glacial, nu et frissonnant, les bras croisés pour se protéger du froid.

« Estime-toi content d'avoir la vie sauve, Yank, avait dit Kevin O'Donnell. Monte là-dedans. Vous allez dans le camion avec lui, les gars. Et cette fois, rapportez-nous quelque chose de bon. »

Trois gardes montèrent à l'arrière du camion avec John. Il n'avait appris le nom que d'un seul d'entre eux, Muiris Cohn, un

petit homme dont le visage semblait avoir été comprimé de haut en bas : des yeux trop rapprochés du nez, un nez trop rapproché de la bouche et un menton qui touchait presque la lèvre inférieure.

Tandis que les trois gardes occupaient l'un des bancs latéraux, John fut obligé de rester sur le plancher glacial. Quand il se plaignit du froid, Cohn lui envoya un coup de botte. « T'as entendu Kevin ! T'es vivant et c'est plus que tu ne mérites. »

Pour John, frigorifié, le voyage se transforma en une interminable torture. Il l'endura en se promettant de vivre et, si on ajoutait foi à son histoire, de s'introduire dans toute entreprise menée par les Irlandais pour résoudre le problème de la peste. Une fois là, il saboterait leurs efforts.

Le camion commença par gravir une pente raide, ce qui eut pour effet d'envoyer John rouler vers l'arrière du plateau. Ses ravisseurs le tirèrent en avant, le calant près de leurs pieds.

« Par où passons-nous ? demanda l'un d'eux à ses compagnons.

— Je les ai entendus dire que la route de Belgooly était la plus sûre, dit Cohn.

— Ça veut dire qu'ils ont réparé le pont de Fivemile », dit celui qui avait posé la question. Il resta silencieux un moment, puis demanda : « Combien de temps allons-nous nous arrêter à Cork ?

— Allons, Gilly, dit Cohn, tu as fait ce voyage je ne sais combien de fois, et tu poses encore une question pareille !

— J'ai une soif que toute la rivière Lee ne suffirait pas à calmer, même en pleine crue de printemps.

— Il faudra que tu attendes que nous nous soyons débarrassés de ce tocard, dit Cohn en donnant à John un coup de pied dans l'épaule. On va se tremper comme des soupes au retour. Mais c'est ça ou rendre compte à Kevin lui-même, ce qui ne me dit rien vu son humeur massacrante. »

John, attiré par la faible chaleur qui se dégageait des pieds de ses ravisseurs, se contorsionna pour s'en rapprocher. Cohn sentit son mouvement dans l'obscurité et le repoussa du pied. « Enlève ta carcasse puante de là, Yankee. Il va falloir que je

prenne des bains pendant une semaine pour débarrasser mes pieds de ton odeur. »

John se retrouva coincé contre le support métallique du banc qui se trouvait de son côté. L'angle vif lui cisaillait le dos, mais la douleur le distrayait du froid. Il se concentra sur cette nouvelle souffrance et s'y raccrocha. L'obscurité, le froid et la douleur commençaient à le travailler. Il avait cru O'Neill bien enfoui au plus profond de lui, éclipsé à jamais. Mais sa nudité, la nuit et le plateau glacial du camion formaient un concours de circonstances qu'il n'avait jamais imaginé. Il sentait se préparer en lui-même une lutte terrible et il commençait à entendre le son dément de cette voix intérieure – John Roe O'Neill réclamant sa vengeance.

« Tu l'auras », marmonna-t-il.

Bien que le son de sa voix fût presque couvert par le grondement du camion qui gravissait une côte, Cohn l'entendit.

« T'as dit quelque chose, Yank ? »

Comme John ne répondait pas, Cohn lui envoya un coup de pied. « Tu vas me répondre, que le diable t'emporte !

— Il fait froid, dit John.

— Ahhh ! voilà qui est bien. Il ne manquerait plus que tu entres dans notre petit monde avec tout le confort. »

Les compagnons de Cohn éclatèrent de rire.

« C'est comme ça que nous entrons tous en Irlande, tu sais, poursuivit Cohn. Nus comme des poulets plumés prêts pour la marmite. Tu n'as pas idée de la marmite dans laquelle tu viens d'entrer, maudit Yankee. »

Ils se turent et John retomba dans l'arène de sa guerre intérieure. Il sentait la présence d'O'Neill. C'était un œil unique pareil à un faisceau de lumière dardant un regard furieux depuis l'intérieur de sa tête. Aucune chaleur dans cet œil. Froid… froid… aussi froid que le métal sur lequel son corps était étendu.

Le camion traversa bruyamment un pont de bois, et le son des pneus sur les planches fit à John l'effet d'un roulement de tambour à l'intérieur de son crâne. Il sentait O'Neill tenter de faire surface et il en fut terrifié. O'Neill n'avait rien à faire là ! O'Neill allait hurler. Les trois gardes s'en donneraient à cœur joie.

Des lumières !

Il perçut les lumières par l'arrière ouvert du camion et s'en trouva quelque peu rasséréné. Il se rendit compte que ses yeux étaient fermés avec force, et les ouvrit lentement. O'Neill replongea dans les ténèbres.

Les lumières défilaient des deux côtés du camion – une rue citadine bien éclairée. Il entendit des gens crier d'une voix avinée, puis un coup de feu et un rire haut perché. Il essaya de s'asseoir, mais Cohn le repoussa du pied.

« Maquillés comme des grues », dit l'un des autres gardes.

John eut l'impression de se recroqueviller sur lui-même. Des femmes avaient-elles survécu ? Ce rire aigu. Sa peste avait-elle échoué ?

« Si au moins c'étaient des grues, dit Cohn. J'accueillerais même à bras ouverts la vieille Bella Cohen et la Monto, si ces effrontées nous faisaient signe en relevant leurs jupes.

— Ce serait mieux que ça, dit l'autre garde. Des hommes avec des hommes ! C'est contre les Commandements, Muiris !

— C'est tout ce qu'ils ont, Gilly, dit Cohn. Ce n'est pas comme nous, ils n'ont jamais l'occasion d'avoir une femme bien chaude dans leur lit.

— C'est de les enterrer après, que je n'aime pas. Pourquoi les sanctuaires ne les ont-ils pas accueillies, Muiris ?

— Ohhh ! c'est un truc terriblement virulent, cette peste. La vie est courte. Autant la faire joyeuse, comme dit le poète.

— Jamais je ne coucherai avec un homme ! dit Gilly.

— Sauf quand il ne viendra plus de bateaux-cercueils, Gilly. » Cohn se déplaça sur le banc et regarda par l'arrière du camion. « Si ce n'est pas une honte, cette bonne ville de Cork, en arriver là ! » Il revint vers les autres.

« Vous savez que la reine d'Angleterre est morte ? demanda Gilly.

— Bon débarras ! Ça va mettre fin à la Maison de Windsor ! »

Le camion prit lentement un virage serré sur la gauche et le conducteur rétrograda les vitesses pour attaquer une côte. Les gardes s'étaient tus.

John gardait les yeux ouverts, observant les ombres qui se mouvaient sur la toile au-dessus de lui. Le camion prit de la vitesse sur une chaussée unie.

« La N-25 est à peu près nettoyée, maintenant, dit Cohn. Nous serons bientôt à Youghal. Et après ça, retour aux lumières, hein, Gilly ?

— Je crois bien que c'est le diable qui a embrassé ta mère », dit Gilly.

Cohn éclata de rire. « Et peut-être même qu'il est allé un peu plus loin, hein ?

— Tu as le pied fourchu, Muiris ?

— Je sais comment survivre dans une époque comme celle-ci, Gilly. Rappelle-toi ça. Kevin et moi, nous savons ce qu'il convient de faire par les temps qui courent. » Gilly ne répondit pas.

En dépit de la douleur et du froid, John sentait qu'il s'assoupissait. La traversée à la barre du voilier avait été longue et épuisante, sans parler du choc de la réception. Ses yeux se fermèrent. Il les rouvrit vivement, s'obligeant à les garder ouverts malgré la fatigue. Il ne voulait pas qu'O'Neill revînt.

Quand il leur arrivait de croiser un véhicule qui roulait en sens inverse, la lueur des phares au travers de la bâche lui révélait ses gardiens, les yeux clos. Une voiture les doubla à toute allure, illuminant l'arrière du camion avant de les laisser de nouveau dans l'obscurité. Son moteur vrombissait au régime maximum.

« Elle est de Dublin, dit Cohn. J'ai vu le fanion sur l'aile avant.

— Il faisait au moins du deux cents, dit Gilly.

— Au moins, dit Cohn. On peut dire qu'ils foncent, nos supérieurs. »

Par trois fois, le camion ralentit au pas pour franchir en cahotant des portions de route défoncée avant de retrouver la chaussée unie. Au quatrième ralentissement, Cohn ne dit qu'un mot : « Youghal.

— Je serai bien content quand on aura chargé et qu'on pourra faire demi-tour, dit Gilly.

— Et qu'on se sera débarrassé de ce bagage », dit Cohn en poussant John de la pointe du pied.

John sentit qu'ils décrivaient une large courbe vers la gauche, puis le camion roula à petite vitesse pendant cinq minutes environ. Ils s'immobilisèrent avec une secousse et quelqu'un cria depuis l'avant : « Faites-le sortir ! »

Cohn sauta par-dessus le hayon et on entendit ses pieds crisser sur le gravier. « Allez, sortons-le », dit-il.

Les deux gardes demeurés avec John durent l'aider à se mettre debout. D'une voix dépourvue de méchanceté, Gilly lui dit : « Sors de là, Yank. Attention au gravier sous tes pieds. »

John enjamba le hayon avec des gestes raides, les muscles tétanisés par le froid et l'immobilité. Cohn le prit par le bras gauche au-dessus du coude et le conduisit rapidement vers l'avant du camion jusque dans la lumière des phares. Après avoir boité en trébuchant sur le gravier et le bitume morcelé, John fut content de s'arrêter. Les phares du camion creusaient dans les ténèbres deux tunnels de lumière peuplés d'insectes, où l'on distinguait de chaque côté de la route des talus couverts de buissons. On entendait le bruit d'une rivière, quelque part sur la droite.

Cohn pointa un doigt dans la direction qu'éclairaient les phares. « C'est par là que tu vas, Yank. Ne reviens pas par ici. Là, en dessous, c'est la Blackwater. Tu la gardes à main droite jusqu'au moment où tu traverseras le pont. Il y a une cabane en pierre à environ un kilomètre d'ici. Le prêtre y garde une réserve de vêtements pour ceux qui arrivent jusque-là. Il y aura peut-être quelque chose qui conviendra à ta vilaine carcasse. Et encore une chose, Yank. Si quelqu'un te le demande, c'est Kevin O'Donnell, des Clogheen O'Donnell, qui a épargné ta vie stupide. Comme je connais Kevin, il ne voulait pas avoir le gaspillage d'une balle sur la conscience. Moi, j'espère bien voir ton cadavre descendre au fil de la Blackwater. »

Tremblant de froid, John bégaya : « Où… où v… vais-je aller ?

— Au diable, en ce qui me concerne ! Tire-toi vite. »

Trébuchant douloureusement sur la surface raboteuse, John s'engagea sur la route. Il entendit le camion faire demi-tour

derrière lui puis s'éloigner, le bruit du moteur persistant un moment après que la lueur des phares eut totalement disparu. Il était seul dans l'obscurité sur une route parcimonieusement éclairée par un croissant de lune qui apparaissait de temps à autre entre les nuages. De hauts arbres au feuillage épais formaient une voûte sur la plus grande partie du chemin. La route s'incurvait légèrement sur la gauche, puis sur la droite. Il se sentait ridicule, furieux et impuissant.

Qu'est-ce que j'espérais ? se demanda-t-il. *Pas cela*.

La route se mit à monter régulièrement et il émergea de la couverture des arbres alors que le ciel se dégageait. La route n'était plus qu'un fin ruban entre les ajoncs jusqu'au pont qui enjambait la rivière, au-delà de laquelle il devinait une bifurcation. La voie de gauche était bloquée par un fouillis d'arbres abattus autour desquels régnait une puissante odeur de pourriture.

John s'avança prudemment sur le pont et vit en approchant de la route barrée un corps nu qui pendait dans l'enchevêtrement des branches. Le cadavre était boursouflé et la chair s'en détachait par lambeaux. Il passa rapidement son chemin pour gravir une pente plus raide qui s'élevait entre des collines abruptes. La lumière froide de la lune révélait des arbres sans feuilles engainés de lierre, pareils à une barrière de sorcières plantée sur les hauteurs.

Ses deux pieds étaient ensanglantés, mais il se forçait à ignorer la douleur, essayant de se déplacer aussi silencieusement que possible.

Qu'est-ce qui avait tué l'homme qu'il venait de voir ? Il avait le sentiment que le corps avait été laissé là en guise d'avertissement.

Ils ne me donnent pas longtemps à vivre.

Au sommet de la colline, il déboucha sur un espace découvert où l'herbe avait été brûlée tout autour d'une cabane en pierre, nichée sur sa droite dans un creux de terrain. Dans le clair de lune, il distinguait la construction plate de pierre et de mortier derrière laquelle s'élevait un appentis. Les ruines d'une maison incendiée lui faisaient face de l'autre côté de la route. *Que dois-je faire ?*

Il se dit que s'il entrait dans la cabane, il risquait de rencontrer un occupant qui le tuerait à l'instant où il en franchirait le seuil. Mais Cohn avait parlé de prêtre.

« Ohé, de la cabane ! » cria-t-il.

Pas de réponse.

Un sentier pavé menait à la construction parmi les buissons calcinés.

Il me faut des vêtements et des chaussures.

Prudemment, il descendit en boitillant le chemin de pierre jusqu'au rectangle plus sombre d'une porte. Il porta la main sur le loquet, mais la porte s'ouvrit en grinçant avant qu'il ait eu le temps de le soulever. À la lueur d'une bougie, il distingua un visage hâlé au-dessus d'une soutane noire. Élevant la bougie, l'homme dévisagea John sans un mot.

Ce dernier retrouva sa voix. « On m'a dit… je… des vêtements ? »

L'homme en soutane s'écarta, invitant d'un signe de tête John à entrer. La sombre silhouette referma la porte grinçante, posa la bougie sur une étagère fixée au mur, puis se glissa par une ouverture basse dans l'appentis qui succédait à la cabane. L'homme revint bientôt, les bras chargés d'une pile de vêtements. John les prit, frappé soudain par le regard vide de son bienfaiteur.

Aveugle ?

Non, l'homme en soutane allait et venait avec trop d'assurance, et il avait posé les vêtements avec précision dans les mains de John. Regardant autour de lui, John découvrit une chaise sur sa gauche, au-dessous de la bougie. Il y déposa son fardeau et entreprit de s'habiller. Les sous-vêtements consistaient en un caleçon long à manches, blanc et moelleux. Il se sentit mieux dès qu'il l'eut enfilé sur sa peau glacée. Il y avait un pantalon de tweed noir et gris, une chemise vert sombre en laine rugueuse et un chandail de laine jaune.

John observa son compagnon tout en s'habillant.

« Vous êtes prêtre ? » demanda-t-il.

L'homme acquiesça d'un hochement de tête, sans rien dire.

« Vous avez fait vœu de silence ? »

De nouveau, la tête s'inclina.

John abaissa les yeux vers ses pieds meurtris et ensanglantés. Le prêtre suivit son regard.

« Vous avez des chaussures ? »

Le prêtre retourna dans l'appentis, où il se fondit dans l'ombre. Sa manière silencieuse de se déplacer donnait à John la chair de poule. Il entendit un coup sourd venu de l'appentis, puis un grincement. Le prêtre reparut avec une paire de gros souliers de marche usagés et d'épaisses chaussettes de laine verte. John les prit avec reconnaissance. Il s'assit sur la chaise basse pour enfiler les chaussettes sur ses pieds douloureux. Les souliers étaient de la bonne pointure, mais trop larges. Il s'y sentit un peu mieux quand il les eut lacés.

Pendant tout ce temps, le prêtre s'était tenu silencieusement au-dessus de lui. John se leva.

« Je suis venu des États-Unis pour apporter mon aide dans la mesure du possible, dit-il. Je suis biologiste moléculaire. Existe-t-il un centre de recherche quelconque où… »

D'un geste, le prêtre lui imposa silence. Il glissa une main dans sa soutane et l'en retira avec un petit bloc-notes auquel un crayon était attaché par une courte ficelle. Il y griffonna quelques mots avant de le tendre à John.

S'approchant de la bougie, John lut : « Prenez la route de Cappoquin. Il y a des panneaux indicateurs. Allez jusqu'à Caher. Demandez là-bas. »

Le prêtre reprit le bloc-notes des mains de John et en déchira la page écrite, qu'il tendit au-dessus de la flamme de la bougie avant de la laisser se consumer dans le bougeoir. Quand il ne resta plus que des cendres, il alla jusqu'à la porte et l'ouvrit. Précédant John à l'extérieur, il lui montra du doigt la route qui franchissait la crête de la colline. John voyait le chemin s'engager entre de hautes haies dont la végétation se détachait en noir parmi les ombres de la lune.

« Cappoquin », dit John.

Le prêtre hocha la tête. Une fois encore, il glissa une main dans sa soutane.

S'attendant à voir apparaître le bloc-notes, John faillit se laisser surprendre par le long couteau qui jaillit vers lui de dessous la soutane. Il fit un bond en arrière et la lame manqua

sa gorge de peu. Son agresseur n'avait pas bougé, tenant toujours le couteau immobile au bout de l'arc qu'il venait de décrire.

Sans perdre l'homme de vue, John remonta le sentier pavé à reculons jusqu'à la route.

La silhouette ensoutanée demeurait immobile, pareille à une statue meurtrière.

Dès qu'il fut sur la chaussée, John fit demi-tour et se mit à courir vers la portion de route encadrée de haies. La route descendait, puis remontait. John, haletant et regardant derrière lui chaque fois qu'il le pouvait, ne s'arrêta que lorsqu'il ressortit d'entre les haies au sommet d'une autre colline, où la route s'incurvait sur la gauche en suivant la crête. Il s'assit sur un mur de pierre pour reprendre haleine et surveiller le chemin par lequel il était venu. Il n'entendit aucun bruit de poursuite.

L'homme qui se tenait là-bas était-il réellement un prêtre ? Un prêtre fou, peut-être.

Cohn savait ! Il pensait que je me ferais tuer.

Tout était tranquille au sommet de la colline ; on n'entendait que le murmure du vent dans les ajoncs. Il était content d'avoir des vêtements chauds, mais l'attaque près de la cabane ne laissait pas de le troubler. Les choses avaient une apparence trompeuse, ici.

Quand il eut retrouvé son souffle, John reprit sa route plus lentement. *Mais je suis ici*, se dit-il.

Il se dégageait des vêtements qu'il portait une odeur de linge fraîchement lavé et séché au soleil. Ils étaient chauds mais leur contact ne lui était pas familier. Et il se rendit compte soudain qu'il n'avait sur lui aucune preuve d'identité. Cohn avait eu raison : John venait de naître en Irlande.

La meilleure cachette au monde. John Roe O'Neill pourrait observer sur place l'accomplissement de sa vengeance sans que personne ne s'en doutât.

O'Neill, en lui, n'eut aucune réaction. John lui en fut reconnaissant.

Au lever du jour, il atteignit la vallée d'une autre rivière et s'arrêta devant une grille rouillée autrefois peinte de blanc. Sur les piliers de brique qui l'encadraient, le ciment se détachait par

plaques irrégulières. De l'autre côté de la grille, une allée dont les bordures et le centre étaient envahis d'herbes folles s'éloignait vers d'épais bouquets d'érables et de pins entre des touffes d'orties et de mauves. En détaillant les formes de pierre qui dépassaient de la végétation, sur sa gauche, John s'aperçut qu'il s'agissait d'un cimetière. Il se sentait affaibli par la faim et sa gorge était sèche.

Cappoquin ? se demanda-t-il. Était-il prudent d'aller là où l'envoyait l'homme à la soutane ?

À qui oserai-je demander ?

Toute rencontre pouvait s'avérer dangereuse. Telle était la leçon que lui avait enseignée le couteau de l'homme à la soutane. Peut-être avait-ce été son intention ? La rivière qui coulait en contrebas de la route l'attirait. Il y trouverait de l'eau fraîche pour étancher sa soif.

Je vais boire un peu d'eau, se dit-il. *Ensuite, je pourrai décider quoi faire.*

Il n'y a rien d'aussi passionné qu'un intérêt matériel déguisé en conviction intellectuelle.

SEAN O'CASEY.

Joseph Herity se tenait debout, les bras pendants à ses côtés, regardant d'un œil vague les trois hommes importants qui lui faisaient face, assis de l'autre côté de la longue table. Il était trop tôt pour poser un regard précis sur les choses – l'aube se levait à peine – et Kevin O'Donnell, l'homme assis au centre, avait la réputation de dire n'importe quoi, ce qu'il avait déjà confirmé ici même.

Écoutant attentivement, Herity essayait de découvrir ce qui lui avait hérissé le poil à son entrée dans la pièce. Cet endroit sentait la peur. Pour Herity, c'était l'équivalent de l'odeur du sang chaud pour un prédateur. Qui avait peur en ce lieu, et de quoi avait-il peur ? Étaient-ce les trois à la fois ? Tous trois semblaient effectivement quelque peu nerveux.

À part la table et les trois chaises, la pièce était vide. Elle n'était pas très grande, environ quatre mètres sur trois seulement. Une haute fenêtre, étroite et dépourvue de store, s'ouvrait à droite d'Herity, encadrant les nuages teintés de rose pâle par le soleil qui se levait à l'horizon quelque part derrière lui. La lumière tombait de deux appliques fixées au mur derrière les hommes assis. Les lampes donnaient un ton jaune aux murs peints d'un crème fauve.

« On vous gardait pour une occasion comme celle-là, dit O'Donnell. J'espère que vous l'appréciez, Joseph. C'est quelque chose, pour un homme qui a les talents que nous vous reconnaissons tous ici. »

O'Donnell jeta un regard à droite et à gauche sur ses compagnons, et une fois de plus Herity perçut cette onde de

panique. De qui venait-elle ? De quoi s'agissait-il ? Il observa les compagnons de son interlocuteur.

Alex Coleman, assis à la gauche d'O'Donnell, aurait été méconnaissable pour la plupart de ses anciens collègues du journal de Dublin auquel il collaborait avant la peste. Depuis la mort de sa femme et de ses enfants aux mains de la populace espagnole, Coleman s'était transformé en un chaudron de rage bouillonnante. Ses mains en tremblaient souvent, quand ce n'était pas des suites de la boisson, à laquelle il s'était adonné comme un homme qui revient à l'Église poussé par l'aiguillon de ses péchés. Les traits fins de Coleman, toujours aussi sombres que ceux d'un naufragé de l'Armada, avaient acquis une expression inquisitrice et perçante, presque furtive, pareille à celle d'un animal en chasse approchant de sa proie. La transformation la plus radicale était la disparition de ses cheveux. Autrefois épais et noirs, avec une profonde ondulation sur le sommet du crâne, ils étaient maintenant rasés et réduits à un léger chaume ombreux.

Coleman irradiait la fureur, et peut-être autre chose, se dit Herity en reportant son attention sur l'autre compagnon d'O'Donnell. Cette fois, il se concentra, car il s'agissait du membre le plus important du trio – Fintan Craig Doheny. Aucun des trois hommes n'aurait admis cette importance. Coleman parce qu'il s'en souciait peu, O'Donnell par orgueil, et Doheny parce qu'il n'était pas dans sa nature d'élever la tête au-dessus de la meute.

Herity s'était fait un devoir de se renseigner sur Doheny quand ce dernier avait été nommé secrétaire à la recherche sur la peste dans le nouveau gouvernement de l'Irlande unifiée. Doheny était né dans une famille d'Athlone qui avait produit de nombreux prêtres et religieuses, mais aucun docteur en médecine jusqu'à « l'arrivée de Fin ». Au moment présent, il avait l'aspect d'un père Noël glabre mais néanmoins jovial en tenue civile : Il avait un visage rond et doux encadré de cheveux blond clair frisés. Ses yeux bleus largement espacés contemplaient depuis ce visage un monde qu'il semblait trouver amusant.

Herity se dit que c'était un masque. Doheny avait des lèvres plates aux commissures souriantes et un nez étroit plutôt court, avec des narines évasées dont deux générations d'étudiants en médecine et d'élèves infirmiers de l'université de Dublin avaient appris à déchiffrer les dilatations éventuelles pour leur propre sauvegarde. Tout jovial qu'il parût, Fin Doheny faisait preuve d'une férocité notoire à l'égard des « fumistes », et la dilatation de ses narines était le signe infaillible d'une explosion de colère imminente.

Herity se rendit compte que la peur émanait de Doheny. Et d'O'Donnell également. De quoi s'agissait-il ?

Ces trois hommes constituaient la Commission Régionale de la Côte Sud-Est. C'était à l'origine un comité spécial d'urgence officialisé par l'usage et par le fait désormais reconnu qu'ils détenaient le pouvoir et savaient s'en servir. Kevin O'Donnell en avait très tôt assumé la présidence en arguant du fait qu'il « avait les fusils » – argument fondé puisque le pouvoir du nouveau gouvernement était divisé entre les Beach Boys et l'armée régulière. Herity savait que l'arrangement convenait à Doheny.

Il lui permettait de rester dans l'ombre et de « manœuvrer les pions ».

Peu importait à Alex Coleman qui dirigeait la commission du moment qu'on prenait des mesures qui lui permettraient finalement d'anéantir les meurtriers de sa famille. Certains prétendaient qu'il pourrait essayer de s'enfuir d'Irlande pour « infecter jusqu'au dernier maudit salaud encore vivant en Espagne ».

Herity sentait qu'ils avaient tous trois peur de quelque chose – mais était-ce la même chose qui effrayait chacun d'eux ?

Kevin O'Donnell, ayant regardé ses compagnons en quête d'une approbation à ses paroles et ayant interprété leur silence en ce sens, gratifia Herity d'un rictus prédateur où se lisait le plaisir sadique de quelqu'un qui s'apprête à fondre sur sa proie.

Herity reconnut l'expression pour en avoir déjà souffert en plusieurs occasions. Depuis qu'il avait déclenché l'explosion de la bombe du carrefour Grafton, il avait mené une vie de gibier traqué, encourant les reproches de ceux qui connaissaient son

rôle dans l'attentat pour avoir « attiré sur eux tous le courroux de Dieu ». Depuis l'apparition de la peste, il avait vécu dans la crainte permanente que ce rôle devînt de notoriété publique.

Devant tous ceux auxquels il pouvait se confier, Herity protestait : « Comment pouvais-je savoir ? » O'Donnell, ancien chef régional de son groupe, avait refusé cette excuse. Faisant d'Herity sa cible favorite, il n'avait manqué aucune occasion de le tourmenter. Herity avait le sentiment qu'il était sur le point de subir un châtiment pire que tous ceux qu'il avait endurés jusque-là. Il essaya de se replier sur lui-même, rassemblant son énergie pour saisir la moindre chance d'évasion. Cela le faisait apparaître encore plus ferme, plus compact. Il était de ces individus qu'on qualifie généralement de « noués serrés » comme si Dieu s'était attaché à élaborer la substance d'Herity avec une compétence professionnelle jusqu'à ce que sa personnalité tout entière eût été constituée.

Se méprenant sur son attitude, Kevin O'Donnell pensait : *Cet Herity ! Il se comporte en maître des lieux, où qu'il se trouve !*

« Nous ne sommes pas au Soulèvement de Pâques ! » dit Kevin O'Donnell. Il toisa Herity des pieds à la tête avant de ramener son regard sur le visage de son interlocuteur.

« Quelques-uns d'entre nous réussiront à passer », dit Alex Coleman, comme s'il avait tenu en lui-même une conversation privée et qu'il sentît maintenant que cette conclusion pour le moins devait être rendue publique.

Kevin O'Donnell tourna les yeux vers lui. « Qu'est-ce que vous dites, Alex ?

— Si un seul d'entre nous parvient à passer, il pourra répandre la peste parmi eux, leur donner le goût de cette mort blanche ! » Il cracha sur le sol et regarda autour de lui, espérant découvrir à proximité une bouteille qui lui permettrait d'étancher sa soif soudaine.

« Ah ! oui », fit Kevin O'Donnell, songeant que Coleman semblait parfois un peu dérangé. Il se retourna vers Herity. « Je n'oublie pas vos erreurs passées, Joseph. » Il ajouta d'une voix plus basse, avec une nuance de tristesse : « Il faut qu'elles soient effacées, qu'elles disparaissent totalement comme si elles n'avaient jamais existé.

— Nous n'avons pas de passé, aucun de nous, dit Coleman.

— Alex dit vrai, observa Kevin O'Donnell. Il n'y a que nous quatre ici, et nous sommes toujours irlandais. »

Fin Doheny s'éclaircit la voix. « Dieu sait où cet homme peut être arrivé maintenant, Kevin. »

L'attention d'Herity fut soudain sur le qui-vive. C'était donc là qu'était la peur. C'était en rapport avec toutes ces informations sur John Roe O'Neill qu'on lui avait demandé de mémoriser avant la réunion – le profil envoyé par les États-Unis, son histoire, et enfin le rapport du Finn Sadal sur un individu appelé John Garrech O'Donnell.

« Joseph, vous avez étudié le dossier que nous vous avons remis ? » demanda Kevin O'Donnell.

C'est bien là qu'est la peur ! songea Herity. Il y a quelque chose là-dedans qui les terrifie.

Il hocha la tête.

« Voilà six jours que ce Yank qui se fait appeler O'Donnell est dans notre pays, depuis que nous l'avons laissé entrer à Kinsale, dit Kevin O'Donnell. Jusqu'à ce que nous sachions qui il est, il ne doit lui être fait aucun mal. »

Les narines dilatées, mais la voix unie, Doheny se pencha en avant. « Vous avez lu la description que nous avons de lui. Très évocatrice à la lumière du profil d'O'Neill établi par les Américains.

— Il est vraiment regrettable que vous n'ayez pas communiqué cette description au Finn Sadal, observa Kevin O'Donnell d'un ton qui trahissait un dépit amer.

— Nous vous avions demandé de porter une attention particulière à tout individu prétendant être un spécialiste de biologie moléculaire », dit Doheny. Il y avait dans sa voix une âpreté qu'aurait reconnue n'importe lequel de ses étudiants.

« Nous pensions que le Yank se vantait, c'est tout, dit Kevin O'Donnell. Venir en Irlande par pure bonté d'âme !

— Et où se trouve-t-il maintenant ? demanda Coleman.

— Il traîne dans les collines au-dessus de Youghal. Puisqu'il disait s'appeler O'Donnell comme moi, j'ai pensé qu'il fallait lui laisser une chance. Il ne sera pas difficile à trouver.

— Mais est-il vivant ? demanda Coleman.

— Ça, Joseph pourra peut-être le découvrir.

— Mais vous affirmez qu'on l'a vu », dit Doheny. Herity s'attaqua directement à la peur des trois hommes. « Vous pensez vraiment que ce John O'Donnell est…

— Ce n'est pas à vous de mettre en question ce que nous pensons ! coupa sèchement Kevin O'Donnell. Vous êtes ici pour obéir aux ordres !

— J'ai obéi à vos ordres par le passé.

— Il vous est arrivé aussi de les dépasser ! » Le ton d'O'Donnell indiquait qu'il n'entendait pas partager la responsabilité du fiasco de Grafton Street.

« Mais vous laissez entendre que ce Yank pourrait être le Fou, insista Herity.

— Et il se promène dans des endroits où il risque de se faire tuer, dit Doheny.

— Je n'y suis pour rien », protesta Herity. Il comprenait, maintenant : la peur… oui, la panique. Le Fou était en Irlande. Et que faisait-il là ? Avait-il apporté une épidémie encore plus terrifiante pour exterminer les survivants ? Herity n'avait pas besoin d'un dessin ! Si ce Yank errant était bien le Fou, il risquait de tenir dégoupillée une arme encore plus dévastatrice que sa peste. « Ce n'est pas moi qui l'ai laissé entrer comme un touriste en visite, ajouta-t-il.

— Tâchez de surveiller vos paroles ! explosa Kevin O'Donnell. Vous n'êtes qu'un soldat ! » Un sourire cruel déforma ses traits.

Herity lança un regard furieux à son interlocuteur souriant, puis regarda par la fenêtre le ciel nuageux : il faisait tout à fait jour, et il allait pleuvoir. *Quel foutu salaud, ce Kevin O'Donnell ! Tous les O'Donnell sont des salauds !*

Doheny rompit le silence tendu de sa voix basse et apaisante. « Joseph, nous voulons que vous alliez à sa recherche. Veillez à ce qu'il ne lui arrive rien. Il ne faut pas lui laisser deviner que nous le soupçonnons. Contentez-vous de le surveiller et de rendre compte. S'agit-il bien d'O'Neill ?

— Et comment vais-je le savoir ? » Herity planta son regard dans la lueur apeurée qu'il voyait au fond des yeux de Doheny.

« Faites en sorte qu'il se trahisse.

— On ne peut pas l'interroger, c'est bien dommage », dit Coleman. Il frissonna et détourna les yeux, se demandant si les autres objecteraient à ce qu'il sortît un instant pour chercher quelque chose à boire.

« Dieu sait quelle autre saloperie il peut avoir dans son sac, dit Doheny.

— Il n'a pas de sac du tout, répliqua Kevin O'Donnell. Nous l'avons mis à poil.

— Et jeté ses papiers ! fit observer Doheny, les narines palpitantes.

— Faut-il que nous mettions de côté tous les chiffons apportés par les passagers des bateaux-cercueils ?

— Vous avez partagé sa nourriture et gardé son argent, j'en suis sûr. C'est une sacrée chance que vous n'ayez pas répandu une autre peste parmi nous.

— Je parie que ce n'est qu'un autre de ces vagabonds yankees », rétorqua O'Donnell. Mais il y avait maintenant dans sa voix une expression de défensive inquiète.

« Peuhhh ! » Doheny fit un geste de la main comme pour écarter un nuage de fumée. « Si c'est O'Neill, c'est le genre de type à avoir amorcé un détonateur quelconque, un déclencheur automatique. Si nous l'embêtons, le détonateur se déclenche et nous nous retrouvons dans l'huile bouillante à coup sûr.

— N'oubliez pas cela, Joseph, dit Kevin O'Donnell. C'est un homme extrêmement dangereux. Nous vous envoyons garder un cobra. »

Doheny secoua la tête. « Mais si c'est O'Neill, c'est l'homme le plus précieux de notre monde – simplement par ce qu'il a dans la tête.

— Et s'il ne s'agit pas du Fou ? » demanda Herity.

Kevin O'Donnell haussa les épaules. « Eh bien vous aurez fait une belle promenade à travers les collines et les vallées de notre beau pays. Et vous passerez peut-être quelques soirées à converser agréablement autour d'un feu. Vous devez vous lier d'amitié avec lui, vous comprenez ?

— Et combien de temps dois-je poursuivre ce petit voyage ?

— Tout l'hiver s'il le faut. Il a été décidé au plus haut niveau de ne rien brusquer de ce côté-là.

— Peut-être les Américains pourront-ils nous envoyer le diagramme dentaire ou les empreintes digitales d'O'Neill, dit Doheny. Mais vous devez faire en sorte qu'il reste dans la nature et vivant jusqu'à ce que nous ayons une identification indiscutable.

— Donc, il ne faut ni le laisser en liberté ni l'enfermer tant que nous ne sommes sûrs de rien, conclut Herity. Mais est-il sage d'informer les Yanks que nous avons peut-être O'Neill dans le pays ? Comment risquent-ils de réagir s'ils l'apprennent ?

— Nous pensons qu'ils craignent O'Neill encore plus que nous, dit Doheny.

— Et il pourrait bien avoir préparé un sale tour à son propre pays pour le cas où il serait capturé, dit Kevin O'Donnell. Une autre peste qui s'attaque à tout le monde, hommes et femmes. »

Alex Coleman posa sur Herity un regard flamboyant. « Il n'est plus question que vous fassiez la moindre erreur, vous entendez ?

— Vous devez vous accrocher à lui comme une sangsue, dit Kevin O'Donnell. Il ne doit pas pouvoir prononcer une parole ni poser une merde sans que vous le sachiez. Et nous devons en être informés intégralement.

— Nous avons prévu des contacts pour vous en cours de route, ajouta Doheny. Des courriers et des rapports écrits. »

Herity fit la grimace. Il n'avait pas de secrets vis-à-vis de ses interlocuteurs. Chacun d'eux savait que c'était lui qui avait déclenché l'explosion de Grafton Street. « Vous me refilez le sale boulot à cause de cette bombe, dit-il.

— C'est vous qui avez fait sauter la femme d'O'Neill et ses enfants, rétorqua Kevin O'Donnell. Il y a une certaine poésie à aller vous rendre compte par vous-même s'il s'agit bien de lui. Vous avez une motivation particulière.

— On m'a dit que vous connaissiez la région au-dessus de Youghal, dit Doheny.

— Un coin dangereux, dit Herity. Votre rapport dit qu'il a failli être poignardé par ce prêtre dément. »

Kevin O'Donnell sourit. « Cette nuit-là, deux de mes gars ont campé dans les ruines de l'autre côté de la route. Ils ont entendu le Yank crier. Ça les a amusés.

— J'ai des palpitations rien que d'y penser, dit Doheny.

— Mais ce n'est peut-être pas le Fou, dit Kevin O'Donnell. Il y a d'autres suspects qui traînent alentour. Les Anglais en tiennent deux à l'œil en ce moment même. Ces païens de Libyens ne disent rien, mais ce n'est vraiment pas une cachette pour notre homme. Ce John Garrech O'Donnell, pourtant, c'est peut-être une bonne prise. »

Alex Coleman regarda fixement Herity d'un air anxieux. « Vous prendrez soin de lui, Herity ! Qu'O'Neill meure et qu'ils l'apprennent au-dehors, et nous risquons d'être bons pour une dose immédiate de stérilisation atomique. » Les lèvres de Coleman se crispèrent, esquissant une grimace.

Herity avait soudain la bouche sèche.

« On a longuement discuté des différentes éventualités, Joseph, dit Kevin O'Donnell. On a envisagé la possibilité que certaines puissances étrangères découvrent un remède à la peste et n'en disent rien. En apprenant la présence du Fou ici, il leur suffirait de nous atomiser pour faire d'une pierre deux coups, comme Alex nous le rappelle si gentiment. »

Herity ne pouvait que sourciller face au problème qu'on venait de lui mettre sur les bras.

« Et qui soupçonne-t-on à l'extérieur ? demanda-t-il. Qui le ferait s'il le pouvait, les Yanks ou les Russes ? »

Doheny secoua la tête. « Importe-t-il à la fourmi de savoir à qui appartient le pied qui l'écrase ? »

Quand tous les touristes étaient partis à la fin de la journée, nous allions pisser sur la Pierre de Blarney. Nous éprouvions un étrange sentiment de supériorité à regarder les touristes embrasser cet endroit que nous avions vu éclaboussé de notre pisse, si jaune et si jolie.

STEPHEN BROWDER.

C'était une image sortie tout droit de la préhistoire, un lac que ne ridait pas la moindre brise, noir et uni sous les brumes matinales suspendues à un mètre environ de la surface de l'eau. Une montagne verdoyante, dont seule la cime était dorée par le soleil, unissait à l'arrière-plan le lac et la couche de brouillard.

John était blotti dans un taillis de pins d'Ecosse près de la rive occidentale, l'oreille tendue. Quelque part dans la brume, il entendait un faible clapotis, rythmique et inquiétant. Tremblant de froid, il frotta les manches du chandail jaune et rugueux. Il y avait près d'un mois qu'il n'avait vu aucun être humain, bien qu'il eût parfois l'impression de sentir la présence d'inconnus qui l'observaient depuis chaque trou d'ombre, au loin, se rapprochant la nuit dans l'intention de le tuer.

Qu'était ce clapotis rythmique ?

Il avait passé trois semaines dans un minuscule cottage aux pierres soigneusement ajustées, replié sur lui-même et indécis, jusqu'au moment où les réserves de nourriture qu'il y avait trouvées s'étaient épuisées. Le cottage était niché dans un creux à l'ouest du lac, hors de vue de toute autre habitation. Une pancarte avait été fixée sur la porte.

Cet endroit qui abritait autrefois la vie et l'amour a été abandonné. Il y a de la nourriture dans le garde-manger, des draps et des couvertures sur le lit, du linge dans l'armoire et des ustensiles dans la cuisine. Je l'ai laissé propre et rangé. Je

vous demande de faire de même. Peut-être l'amour reviendra-t-il ici un jour.

Aucune signature.

John avait découvert le cottage au bout d'un chemin étroit envahi d'herbe. Il avait été surpris de trouver une maison intacte après tous ces kilomètres ponctués de cendres et de ruines. Le toit de chaume, protégé par un épais bosquet de conifères, avait été récemment rapiécé et le cottage tout entier était une image de tranquillité délicatement posée dans un champ de fougères et d'herbes folles colorées de minuscules fleurs roses. Il y avait au bord du chemin des ronciers couverts de mûres bien noires. Assoiffé et affamé, il en avait mangé jusqu'à ce que ses doigts et ses lèvres fussent teintés de leur jus.

S'approchant de l'entrée du cottage, il s'était arrêté devant la pancarte, une planche de bois clair sur laquelle les lettres avaient été soigneusement gravées au fer rouge. Il l'avait relue plusieurs fois, alarmé d'une façon qu'il ne pouvait définir. Un mouvement d'O'Neill en lui le bouleversa et la colère faillit le submerger. Il tendit la main, pris d'une violente envie d'arracher la pancarte, mais ses doigts s'arrêtèrent avant qu'il l'eût atteinte et se posèrent finalement sur le loquet. Celui-ci céda et la porte s'ouvrit en grinçant.

Il fut accueilli par une odeur de moisissure, de vieilles cendres et de tabac refroidi à laquelle se mêlaient des relents de cuisine. Le mélange d'odeurs imprégnait la petite salle de séjour où un tapis ovale à points noués recouvrait le sol carrelé, entre deux fauteuils à bascule qui faisaient face à une petite cheminée. Des mottes de tourbe étaient entassées près d'un récipient plein d'allumettes dans un angle de l'âtre. Il remarqua les châles posés sur les dossiers : du travail au crochet. Une corbeille posée près de l'un des fauteuils recelait un monticule de tricot vert apparemment inachevé et deux longues aiguilles rouges qui saillaient de la laine comme pour marquer la place où quelqu'un viendrait reprendre la progression cliquetante de son ouvrage.

John referma la porte. Y avait-il quelqu'un ? On serait certainement venu voir pourquoi la porte avait grincé.

Contournant les fauteuils, il franchit la porte étroite qui menait à la cuisine. On aurait dit une maison de poupées. Des

assiettes propres étaient soigneusement empilées sur l'égouttoir taché d'humidité qui encadrait un évier minuscule. Des mouches bourdonnaient quelque part. Dans l'un des placards, il trouva des rangées de boîtes de conserve bien alignées. L'odeur de moisissure provenait d'une boîte de farine ouverte.

L'atmosphère du cottage était humide. Oserait-il allumer un feu ? Quelqu'un viendrait-il s'enquérir de l'origine de la fumée ?

La chambre, située derrière la salle de séjour, contenait un lit dont les couvertures avaient été soigneusement rejetées, invitant un éventuel visiteur à s'y glisser pour dormir. Le contact des draps était froid et moite. John tira les couvertures et les draps sur les dossiers des fauteuils du séjour avant de se pencher sur la cheminée pour y préparer un feu. Il avait décidé d'en prendre le risque. Cet endroit était fait sur mesure pour un voyageur désorienté. L'Irlande n'était pas du tout ce à quoi il s'était attendu. *À quoi s'était-il attendu ?*

Il savait que c'était une question à laquelle il reviendrait souvent et il doutait de pouvoir y trouver une réponse. Ce n'était pas un sujet qu'il avait exploré en détail.

Quand il quitta le cottage trois semaines plus tard, il emporta les quatre dernières boîtes de conserve et ferma la porte toujours munie de sa pancarte, laissant tout en ordre derrière lui.

Sur le lac, le clapotis était devenu plus fort.

En scrutant la brume dans la direction du bruit, il y distingua une forme plus sombre.

Une barque émergeait de la couche de brouillard, une longue embarcation à deux avirons sur lesquels se penchait un seul rameur. Elle glissait à travers la brume curieusement immobile, les avirons grinçant faiblement au même rythme que le léger clapotis. Des rides concentriques se formaient sous l'étrave, se propageant à angle aigu tandis que la barque approchait de la rive envahie de roseaux, au-dessous du taillis de pins d'Ecosse où se tenait John.

Celui-ci était hypnotisé par le caractère intemporel de la scène. La coque noire fendait la surface de l'eau comme si elle avait toujours été là.

Il distinguait trois formes dans la barque – une masse compacte à la proue et un autre renflement à l'arrière. Le rameur était vêtu de noir. Même son chapeau était noir.

John se demanda s'il devait quitter sa cachette et prendre ses jambes à son cou. Quel danger recelait ce sombre bateau ? Il observa le rameur. La pâleur des mains posées sur les avirons contrastait avec tout ce noir. Le mouvement des épaules retint un moment son attention : la contraction musculaire des omoplates quand l'homme ramenait les rames en arrière avant de les replonger dans l'eau.

Alors que la barque approchait de la rive, John s'aperçut que l'objet bleu de la poupe et la protubérance vert sombre de sa proue étaient d'autres formes humaines. Des jambes vêtues de gris dépassaient de la masse bleue, au-dessus de laquelle une main tenait une capuche rabattue contre la brume glaciale. Un visage d'adolescent blond et pâle apparut soudain sous la capuche bleue. Des yeux d'or fauve se posèrent droit sur John dans son taillis de pins.

Devrais-je me sauver ? se demanda John. Il ne savait pas ce qui le retenait là. L'adolescent l'avait certainement vu, mais il ne disait rien.

La barque glissa dans la large étendue de roseaux qui bordaient la rive. La masse verte qui saillait à la proue se souleva, révélant de longs cheveux blonds hirsutes et un visage étroit presque efféminé au nez aplati et au menton pointu, dans lequel dominaient des yeux marron clair. Quand ces yeux se posèrent sur lui, John en ressentit un impact physique. Il resta pétrifié à sa place parmi les pins. Sans quitter John des yeux, l'homme éleva une casquette verte dont il se coiffa, puis ramassa un sac tyrolien vert d'aspect usagé qu'il suspendit à son épaule gauche par une seule courroie.

Le rameur, qui s'était levé, avait sorti un aviron de la dame de nage et s'en servait comme d'une perche pour pousser l'embarcation à travers les roseaux. L'homme de la proue dit quelque chose par-dessus son épaule à l'intention du rameur, mais ses paroles furent couvertes par le frottement de la coque contre les plantes. La barque s'immobilisa en raclant le fond à une demi-longueur environ de la bande de tourbe marécageuse

qui séparait les pins des roseaux. Sur un geste de l'homme de proue, le jeune garçon qui se tenait à l'arrière se leva et enjamba le flanc de la coque, pataugeant dans l'eau pour tirer le bateau jusqu'aux mottes de tourbe.

Quand le rameur se retourna, John distingua un visage d'une pâleur cadavéreuse sous un chapeau de feutre noir. Des mèches de cheveux noirs grisonnants dépassaient de sous le chapeau. Les yeux d'un bleu électrique surmontaient un nez en proue de navire, une bouche mince presque dépourvue de lèvres et un menton agressivement pointu à peine marqué d'une fossette au-dessus d'un col rabattu.

Un prêtre ! John se rappela l'homme au couteau à la cabane aux vêtements.

Le prêtre se cala contre un banc de nage et regarda John. « Qui êtes-vous donc ? » demanda-t-il.

Au ton de sa voix, il paraissait sain d'esprit, mais on aurait pu en déduire la même chose de l'attitude de l'homme encapuchonné dans la cabane.

« Je m'appelle John O'Donnell », dit John.

L'homme de la proue hocha la tête comme si c'était là une information importante. Le prêtre se contenta de pincer ses lèvres minces. « Vous avez l'accent d'un Yank. »

John ne releva pas la remarque.

L'adolescent, pataugeant toujours, vint à l'avant de l'embarcation pour essayer en vain de la tirer plus loin.

« Laisse tomber, gamin, dit le prêtre.

— Et vous ? demanda John. Qui êtes-vous ? »

Le prêtre jeta un regard à son compagnon. « Lui, c'est Joseph Herity, un vagabond comme moi. Le garçon, là... je ne sais pas s'il a un nom. Il refuse de parler. Ceux qui me l'ont confié m'ont dit qu'il avait fait vœu de rester muet jusqu'au moment où il aura rejoint sa mère. »

Le regard du prêtre revint à John. « Quant à moi, je suis le père Michael Flannery des Pères de Maynooth.

— Enlevez votre chapeau, père Michael, dit Herity. Et montrez-lui la preuve.

— Taisez-vous. » Le père Flannery paraissait effrayé.

« Faites-le ! » ordonna Herity.

Lentement, le prêtre ôta son chapeau, exposant son front où apparaissait la marque partiellement cicatrisée d'une croix inscrite dans un cercle.

« Certains mettent nos ennuis sur le compte de l'Église, dit Herity. Ils marquent les prêtres auxquels ils laissent la vie sauve – une croix dans un cercle pour les catholiques et une croix simple pour les protestants. Pour pouvoir les différencier, vous comprenez ?

— Nous vivons une époque de sauvagerie, dit le père Flannery. Mais notre Sauveur a souffert bien pis. » Il remit son chapeau, ramassa un volumineux sac à dos posé au fond de la barque et s'engagea entre les roseaux. Prenant la main du jeune garçon, il gagna le rivage, patouilla dans le sol spongieux et s'arrêta avec son compagnon à quelques pas seulement de John.

Sans se retourner, le prêtre demanda : « Vous venez avec nous, monsieur Herity ?

— Et pourquoi n'irai-je pas avec vous ? Une aussi bonne compagnie ! » Herity descendit du bateau et s'avança dans la boue, dépassant le prêtre et l'adolescent pour venir se planter devant John dans l'ombre des pins. Il le toisa des pieds à la tête avant de lui demander, les yeux dans les siens :

« Qu'est-ce qu'un Yank peut bien faire par ici ?

— Je suis venu proposer mon aide.

— Alors vous avez un remède pour la peste ? demanda Herity.

— Non, mais je suis biologiste moléculaire. Il doit bien y avoir un endroit en Irlande où je peux mettre ma compétence en pratique.

— Il y a un labo à Killaloe.

— C'est loin ?

— Vous n'êtes pas près d'y arriver. »

Le père Flannery s'avança au côté d'Herity. « Assez, monsieur Herity ! Cet homme s'est exilé ici par pure bonté d'âme. N'en éprouvez-vous aucune gratitude ?

— Il me demande de la gratitude ! » gloussa Herity.

John trouva le son déplaisant. Cet Herity avait tout l'air d'un homme sournois et dangereux.

Tournant presque le dos à John, le prêtre pointa une manche noire vers le nord du lac, sa main osseuse tendue avec les doigts joints à la vieille manière irlandaise. « Le laboratoire est par là, encore assez loin, monsieur O'Donnell.

— Pourquoi ne ferions-nous pas un bout de chemin avec lui pour lui prouver notre bon cœur et notre gratitude ? proposa Herity. Pour sûr qu'il a besoin de notre aide s'il ne veut pas se perdre. » Il secoua la tête d'un air lugubre. « Nous devons nous assurer qu'il ne soit pas victime d'un maléfice. »

Le père Flannery lança un regard à travers les pins, puis vers la route qui longeait le lac derrière les arbres, et revint enfin au lac.

« Les choses sont maintenant aux mains de puissances qui nous dépassent, dit Herity sur un ton faussement sérieux. Vous l'avez dit vous-même hier soir quand nous avons trouvé le coracle, père Michael. » Il regarda le bateau. « C'est peut-être un bateau ensorcelé qui a été mis là pour nous conduire jusqu'au Yank. »

John reconnaissait chez Herity l'accent du grand-père McCarthy, mais on y décelait une méchanceté sous-jacente.

« Ne vous dérangez pas pour moi, dit John. Je trouverai bien mon chemin tout seul.

— Ahhh ! mais c'est dangereux par là, pour un homme seul, dit Herity. À quatre, c'est plus sûr. Qu'en dites-vous, père Michael ? Ne devrions-nous pas nous conduire en bons chrétiens et escorter ce brave Yank jusqu'au labo ?

— Il faut qu'il sache que le voyage ne sera pas facile, dit le père Michael. Des mois, sans doute. Et tout le chemin à pied, ou je me trompe lourdement.

— Oui, père, mais pour sûr que l'homme qui a fait le temps en a fait largement assez. Nous pouvons faire route ensemble, traverser le pays, voir le spectacle affligeant qu'offre notre pauvre Irlande. Et puis le Yank a besoin de guides indigènes animés de bonnes intentions. »

John devinait un différend entre les deux hommes, un fond de rancune chez Herity. Durant tout ce temps, le jeune garçon gardait la tête baissée, apparemment indifférent.

Comme le père Michael ne répondait pas, Herity poursuivit : « Très bien, je guiderai le Yank moi-même, puisque notre bon prêtre n'est pas à la hauteur de ses devoirs de chrétien. » Il se tourna légèrement vers la gauche, où un sentier indistinct montait au-delà des arbres jusqu'à la route étroite qui longeait le lac. « Allons-y, Yank.

— Je m'appelle O'Donnell, John Garrech O'Donnell, dit John.

— Ahhh ! mais je ne voulais pas vous offenser, monsieur O'Donnell, répondit Herity d'un ton exagérément courtois. Pour sûr qu'O'Donnell est un nom honorable. J'ai connu plus d'un O'Donnell, et de ceux qui jamais ne me trancheraient la gorge au plus profond de la nuit. Yank, vous savez, ce n'est qu'une façon de parler.

— Vous avez bientôt fini, monsieur Herity ? demanda le père Michael.

— Mais j'explique seulement à M. O'Donnell que nous n'avions pas voulu l'offenser. Est-ce que ça nous viendrait à l'idée ? » Il se retourna vers John. « Nous avons d'autres Yanks, d'après ce qu'on m'a dit ; quelques Français et quelques Canadiens, un ou deux Anglais, et même un groupe de Mexicains qui sont restés coincés quand les bateaux de guerre sont arrivés. Mais pas un seul, je pense, n'a été assez idiot pour venir ici après coup. Comment êtes-vous passé au travers des bateaux de guerre, monsieur O'Donnell ?

— Que pouvaient-ils faire, à part me tuer ?

— C'est vrai, dit Herity. Vous avez pris un sacré risque.

— Il y a des gens en Amérique qui veulent faire quelque chose », dit John, se demandant que penser de cet Herity. Que faisait cet homme ? Trop de choses restaient inexprimées.

« Faire quelque chose, dit Herity. Rendre la vie à toutes les belles demoiselles. Ben, voyons !

— Si seulement nous le pouvions. Et aussi à toutes les femmes et aux enfants tués par les bombes des terroristes. »

Une expression de fureur noire traversa le visage d'Herity et disparut aussitôt. Il demanda sur un ton plaisant : « Et que pouvez-vous savoir de ces bombes, monsieur O'Donnell ?

— Ce que j'en ai lu dans les journaux.

— Les journaux ! s'exclama Herity. Ce n'est pas la même chose que de se trouver devant une vraie bombe.

— Tout cela ne mène pas M. O'Donnell au labo, dit le père Michael. Allons-nous nous mettre en route ?

— Nous ! Le bon père vient avec nous ! Quelle chance, monsieur O'Donnell, de faire route ensemble sous la protection infaillible de la Grâce Divine ! »

Sans répondre, le père Michael contourna John pour emprunter l'étroit sentier qui menait à la route. Le jeune garçon, serrant sa veste bleue pour la fermer sur sa poitrine, se mit à courir pour rattraper le prêtre, dont il emboîta le pas.

« Allons-y, monsieur O'Donnell », cria le père Michael sans se retourner.

John suivit, tournant le dos à Herity. Il entendit ce dernier se mettre en route derrière lui, un peu trop près pour son goût. Mais ce prêtre allait le conduire au laboratoire, il en était certain. On allait le mener tout droit au cœur des travaux entrepris par les Irlandais pour combattre la peste !

Pour sa part, Herity se sentait profondément insatisfait des propos qu'il avait échangés avec cet O'Donnell. L'homme pouvait très bien n'être que ce qu'il disait être. Et alors ? Cet escogriffe chauve ne correspondait en rien à la description d'O'Neill. Herity jura entre ses dents.

Cette mission l'irritait, et le pire était de savoir que Kevin avait fait en sorte qu'il en soit ainsi. L'encombrer du père Michael à la dernière minute ! Et le prêtre qui avait refusé d'abandonner ce garçon au visage mou ! Un petit chiot inutile ! Tout dans cette mission lui était odieux. Enfin, plus tôt commencé, plus tôt fini.

Herity s'engagea sur le sentier à la suite d'O'Donnell, tout près de lui, observant ses mouvements, le tassement de ses épaules sous l'épais chandail de laine.

C'est mon oignon, se dit Herity. *S'il est vraiment O'Neill…* Il envisagea sa tâche sous un meilleur jour – éplucher verbalement les couches successives derrière lesquelles se dissimulait O'Donnell, enlever la peau sèche de l'oignon pour découvrir la chair douce et aqueuse de l'intérieur.

Ayant atteint la route, le père Michael aida le jeune garçon à franchir la murette de pierre et ils s'arrêtèrent pour regarder O'Donnell et Herity grimper vers eux.

Cet Herity est mauvais, songea le père Michael. Constamment au bord du blasphème. Toujours à l'affût des faiblesses de tous ceux qui l'entouraient. Quelque chose de vicieux en lui prenait plaisir à la douleur. Le Yank n'aurait pas été en sécurité seul avec lui. Le pouvoir de Dublin avait été sage d'étoffer leur équipe de cette façon.

O'Donnell atteignit la route, essoufflé par la montée. Immédiatement derrière lui, Herity hésita de l'autre côté du parapet, regardant en arrière le chemin qu'ils avaient suivi.

Toujours en train de surveiller ses arrières, cet Herity ! pensa le père Michael. *Il y a des choses mauvaises, là-bas.*

Le père Michael se tourna légèrement et son regard croisa celui d'O'Donnell, dans lequel il lut le calcul et la dissimulation. Se pouvait-il qu'il fût véritablement le Fou ? Il y avait quelque chose d'étrange en lui, on ne pouvait le nier. De toute façon, les autorités de Dublin avaient indiqué clairement que c'était une question qui devrait être résolue par Herity. Il avait été entendu que le père Michael devait seulement s'assurer qu'Herity ne fasse aucun mal à O'Donnell. Le père Michael n'avait pas demandé : « Pourquoi moi ? » Il savait.

Parce qu'Herity m'a sauvé la vie. Nous sommes liés l'un à l'autre, Herity et moi, par les liens de la honte. Les autorités de Dublin savent ce qui s'est passé à Maynooth.

Après avoir passé sur ses épaules les courroies de son sac à dos, le père Michael s'engagea sur la route en direction du nord. Herity et O'Donnell lui emboîtèrent le pas cependant que le jeune garçon s'empressait de le rattraper pour marcher à sa hauteur, tout près de lui, comme s'il cherchait une protection à son côté.

C'est ta vie, gamin, pensa le père Michael. *Et je souhaite qu'elle t'apporte la joie. Mais j'aimerais bien que tu parles.*

Herity entonna « The Wearning of the Green » et les paroles du chant de marche se répercutèrent dans la vallée du lac.

Le père Michael se dit qu'Herity avait une belle voix, mais choisir ce chant en pareille occasion... Il secoua la tête d'un air consterné.

Il n'y a pas de vérité au monde que je craigne voir dévoiler.

THOMAS JEFFERSON.

Il fallut plus de cinq minutes pour que Fintan Craig Doheny, en conversation privée avec Kevin O'Donnell, se rendît compte que sa vie était enjeu. Doheny avait toujours su que Kevin était un tueur, mais il avait cru que le besoin qu'on pouvait avoir de la compétence médicale d'un Doheny lui était une protection suffisante. Apparemment pas.

À la demande de Kevin, ils s'étaient rendus ensemble dans l'une des nouvelles cellules-bureaux de la prison de Kilmainham. Doheny n'aimait pas Kilmainham. La prison, choisie par le Finn Sadal « pour des raisons historiques » comme centre de contrôle du Commandement de Dublin, lui inspirait de la répulsion. Chaque fois qu'il traversait la cour intérieure, avec son allée circulaire grillagée et son immense coupole vitrée, il pensait aux hommes qui avaient vécu – ou qui étaient morts – dans les minuscules cellules qui entouraient l'espace central : Robert Emmet, Patrick McCann, Charles Parnell…

Mais le château de Kilmainham était à deux pas du Royal Hospital, et Doheny devait reconnaître que les installations de l'hôpital étaient parfaites.

L'entretien avait commencé assez calmement quand ils étaient entrés dans la cellule-bureau peu après le petit déjeuner. Kevin avait reçu un rapport de « diffusion générale » concernant le laboratoire de Killaloe. Quand ils furent assis de part et d'autre d'un bureau minuscule sur lequel une lampe était allumée, Kevin avait déclaré :

« Ils disent eux-mêmes que notre seul espoir est le Labo.

— Si nous sommes les premiers à découvrir un remède, le monde entier sera obligé de venir à nous.

— Le Labo, après tout ce temps, ce n'est pas un bien grand espoir.

— Nous avons autant de chances d'aboutir que n'importe qui. »

Kevin ne parut pas avoir entendu. « Mais on est habitué aux déceptions, en Irlande. On en est arrivé à les considérer comme inévitables. » Il s'appuya contre son dossier et regarda fixement Doheny. « Quand les choses se passent autrement, c'est vraiment inattendu.

— Ce sont des propos défaitistes, Kevin. Je vous dis qu'Adrian Peard est l'un des cerveaux les plus brillants que j'aie jamais rencontrés. »

Kevin ouvrit un tiroir et en sortit un pistolet automatique belge qu'il posa sur le bureau à portée de sa main droite.

« Je pense souvent à ce jeune étudiant en médecine et à la femme qui est avec lui dans le caisson, dit-il. Dans les bras l'un de l'autre toute la nuit pendant que nous autres sommes seuls dans nos lits. »

Doheny regarda le pistolet, une sensation glaciale au creux de l'estomac. Que se passait-il ici ? Et que signifiaient ces propos hypocrites au sujet des jeunes gens, Browder et Kate ? Tout le monde savait comment les Beach Boys traitaient les femmes survivantes des bateaux-cercueils, et comment les hommes de Kevin tuaient généralement les étrangers jetés à la côte pour cause de contamination. La chasse à ces « oiseaux de rivage » était considérée comme un sport par les Finn Sadal. Les pauvres diables étaient ensuite brûlés selon la vieille tradition celte – enfermés dans des paniers d'osier au-dessus des flammes ! Ce Kevin O'Donnell était un homme cruel, et le pistolet posé sur le bureau ne pouvait être qu'un geste délibéré.

« Qu'est-ce qui vous tracasse, Kevin ? demanda Doheny.

— Je me demande qui sera le dernier homme en Irlande ? Certains pensent que ce sera ce nouveau-né d'Athlone, celui qu'on a retiré vivant de sa mère morte. Sur qui dois-je parier, Fin ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Si j'étais vous, je ne parierais pas. Il reste encore quelques femmes alentour.

— Il y a ceux qui pensent que ce sera ce garçon élevé par les prêtres à Bantree, poursuivit Kevin. Et puis il y a “le petit gitan de Moern” – il a déjà huit ans, mais il vient d'une famille où beaucoup dépassent les cent ans. Celui-là vous plaît-il, Fin ?

— Je ne me préoccupe que de la peste. Nous n'avons d'autre perspective qu'une recherche acharnée pour un remède. Et les collaborateurs d'Adrian Peard sont…

— Alors vous ne pensez pas que l'homme qui se trouve là-bas avec Herity et le prêtre soit O'Neill lui-même ?

— J'ai des doutes. Et même si c'est lui, comment l'obliger à nous aider ?

— Oh ! il y a des moyens, Fin. Il y a des moyens.

— O'Neill se trouvait dans la région de Seattle-Tacoma. Après que les enquêteurs ont eu fini de fouiller sa maison, toute la région a été passée au Feu de Panique. On n'a même pas compté les cadavres, et il n'y a aucun moyen d'identifier les morts.

— Fin, je vous dis que toute cette île merveilleuse n'est qu'un gigantesque bateau-cercueil. Et j'en ai vu la preuve. »

Doheny fut envahi d'une fureur telle qu'il n'en avait jamais connue. Il parvint à peine à demander : « Quelle preuve ?

— En temps utile, Fin. En temps utile. » Doheny voulut se lever, mais Kevin posa une main sur le pistolet.

« Toutes ces morts, dit Doheny. Aucun Irlandais digne de ce nom ne peut souhaiter qu'elles aient été vaines !

— Quelles morts ? demanda Kevin sans retirer sa main de sur le pistolet. Celles causées par les Anglais et les hommes de l'Ulster ?

— Celles-là aussi. » Les yeux fixés sur la main qui étreignait le pistolet, Doheny se dit : Il a l'intention de me tuer. Pourquoi ?

« Celles-là aussi ? » demanda Kevin d'un ton incrédule. Une lueur démente s'était allumée dans le regard qu'il posa sur Doheny.

Il est fou, pensa Doheny. *Il* est vraiment fou.

« Nous ne pouvons abandonner aucun de ceux qui sont morts au nom de l'Irlande. C'est pour cette raison que Peard et moi, et toute notre équipe, travaillons si dur à…

— Toutes ces bêtises n'expliquent rien, Fin ! Je sais pourquoi cette malédiction s'est abattue sur nous. C'est parce que nous n'avons pas voulu pardonner Dermot ni la femme qu'il a volée à Ternan O'Ruarc. »

Doheny secoua la tête. « Bon sang, mon vieux, c'était il y a plus de huit cents ans !

— Et ils continuent à errer à travers l'Irlande. Fin. La malédiction de Brefney. Ils ne pourront jamais trouver la paix, jamais être ensemble tant qu'un Irlandais ne les aura pas pardonnés. Ce sont eux, dans le caisson de Killaloe – Dermot et Dervogilla ressuscites ! Nous devons leur pardonner, Fin. »

Doheny prit deux courtes inspirations. « Si vous le dites, Kevin.

— N'est-ce pas ce que je viens de dire ? » Kevin prit le pistolet sur ses genoux, le caressant d'une main. « Tous nos frères tués par les Anglais doivent être vengés, mais il faut faire en sorte que Dermot et cette femme trouvent enfin le repos.

— Sans les travaux que je mène avec Peard, il n'y aura plus aucun avenir pour l'Irlande.

— Fin, avez-vous entendu parler de la foule des femmes sans tête dans le Val d'Avoca ? Certains disent qu'ils entendent leurs cris dans la nuit.

— Vous y croyez ?

— Sornettes ! Sans tête, comment pourraient-elles crier ? »

Je dois le distraire, se dit Doheny. On ne peut pas raisonner avec un fou.

Comme Doheny ne répondait pas, Kevin poursuivit : « Il existe une nouvelle forme de veillée funèbre pour ceux qu'on renvoie mourir en Irlande. Vous en avez entendu parler, Fin ? »

Kevin replaça le pistolet sur le bureau, mais garda la main posée dessus.

« Je ne le savais pas.

— On distribue du poison à ceux qui ne veulent pas monter à bord des bateaux. »

Doheny ne put que secouer la tête.

« Nous avons écouté vos communications téléphoniques avec l'Angleterre, Fin. » Kevin leva le pistolet et le pointa sur la poitrine de Doheny.

Doheny sentit sa gorge et sa bouche se dessécher.

« Vous avez oublié, Fin, que nous ne pouvons pas faire confiance aux Anglais. Jamais.

— L'institution Huddersfield nous apporte son aide, dit Doheny d'un ton désespéré.

— Vraiment ? Et ce brave homme, ce docteur Dudley Wycombe-Finch, n'est-il pas anglais, après tout ?

— Vous savez bien qu'il l'est, mais il dirige l'un des meilleurs centres de recherche qui soient au monde. Et il vient de recevoir une nouvelle aide importante des États-Unis.

— Ah ! c'est vraiment merveilleux. Nous avons des enregistrements de vos communications téléphoniques, Fin. Niez-vous avoir commis une trahison ? »

Le doigt de Kevin commençait à se contracter sur la détente du pistolet.

Désespérément, Doheny protesta : « Vous pardonneriez à Dermot et à cette femme, mais vous refusez d'écouter mes explications ?

— J'écoute.

— Toutes les informations que nous a transmises Wycombe-Finch ont été testées dans notre laboratoire. Tout s'est vérifié jusqu'au moindre détail. Il ne nous a pas menti.

— J'ai passé des heures à écouter les bandes. Cet accent des collèges britanniques, combien de fois je l'ai entendu chez les pareils de votre ami anglais.

— Mais jamais dans ces conditions. Ils sont dans la même galère que nous !

— Et ce ton de douceur raisonnable qu'ils cultivent avec tant de soin dans leur voix, même pour exprimer les exigences les plus déraisonnables.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire sur parole en ce qui concerne les renseignements qu'il nous a communiqués. Demandez-le à Peard.

— Oh ! je l'ai fait. Le problème, avec cet accent, Fin, c'est qu'on a tendance à croire l'accent et à ne pas accorder suffisamment d'attention aux paroles qui sont prononcées.

— Qu'a dit Peard ?

— La même chose que vous, Fin. Et il s'est montré désolé de nous avoir contrariés. Il n'avait aucune mauvaise intention.

— Vous... vous ne lui avez pas fait de mal ?

— Oh ! non. Il est toujours ici à Killaloe, occupé à ses petites éprouvettes. Tout cela est assez inoffensif. » Kevin secoua la tête d'un air triste. « Mais vous, Fin. C'est vous qui vous êtes acoquiné avec l'Anglais. Ce n'était pas Peard. » Kevin haussa le pistolet jusqu'à ce que le regard de Doheny plongeât dans la gueule noire du canon.

« Une fois que vous m'aurez tué, qu'avez-vous l'intention de faire de Peard et du personnel du labo ? demanda Doheny.

— Je les laisserai vivre à leur aise jusqu'au jour où je voudrai cette femme enfermée dans le caisson. »

Doheny hocha la tête, décidant de tenter un mensonge désespéré. « C'est bien ce que nous pensions. C'est pourquoi nous sommes prêts à le faire savoir dans toute l'Irlande.

— Faire savoir quoi ?

— L'existence de cette femme et vos intentions à son égard. Vous vous retrouverez à la merci de la populace venue vous arracher le cœur à mains nues. Vous n'aurez pas assez de balles pour les arrêter.

— Ce n'est pas vrai ! » cria Kevin. Mais le pistolet s'abaissa légèrement.

« Mais si, Kevin. Et vous n’avez pas la moindre possibilité de l'empêcher. »

Kevin reposa le pistolet sur ses genoux et observa un moment Doheny. « Ah ! voilà un beau gâchis !

— Allez-y, tuez-moi si vous en avez envie, dit Doheny. Et une fois que vous l'aurez fait, tirez-vous la balle suivante dans la tête.

— Vous aimeriez ça, hein, Fin ?

— Vous mourrez plus ou moins vite, d'une façon comme de l'autre.

— Il n'y aura plus de communications téléphoniques avec les Anglais, Fin. »

La colère submergea Doheny au point qu'il en oublia toute prudence. « Il y en aura, que le diable vous emporte ! Et j'appellerai les Yanks, les Russkofs ou les Chinetoques ! Tous ceux qui peuvent nous aider, je les appellerai ! » Doheny se passa une main sur les lèvres. « Et vous pouvez écouter tout ce que vous voulez ! »

Kevin leva le pistolet, puis le rabaissa.

« Restez en dehors de ce que vous ne comprenez pas, Kevin O'Donnell ! À moins que vous ne vouliez nous empêcher de trouver un remède à la peste !

— Quelle idée, Fin ! » Kevin avait pris un air blessé. « Trouvez donc un remède si vous le pouvez. C'est votre boulot et je vous en souhaite du plaisir. Mais quand vous aurez trouvé un remède, il sera à moi autant qu'à vous. Vous comprenez ? » Kevin remit le pistolet dans sa poche.

Les yeux fixés sur Kevin, Doheny se rendit compte que ce dernier ne considérait la peste que comme une arme de plus. Une fois en possession d'un remède, il n'hésiterait pas à l'utiliser contre le monde extérieur à l'Irlande. Il jouerait au Fou avec le monde entier pour cible !

« Vous répandriez cette saloperie ? chuchota Doheny.

— Il y aura de nouveau des rois en Irlande, dit Kevin. Maintenant, disparaissez dans votre labo et remerciez Kevin O'Donnell de vous laisser la vie sauve. »

Doheny se leva d'un mouvement chancelant et sortit de la cellule. Il trébucha sur le seuil, s'attendant à chaque pas à recevoir une balle dans le dos. Ce ne fut que lorsqu'il atteignit la cour extérieure et que les gardes de Kevin ouvrirent le portail qu'il parvint à croire véritablement qu'on le laissait en vie. Avec son flot continu d'automobiles, Inchicore Road lui parut absurdement ordinaire. Il tourna sur la droite et alla s'appuyer contre le vieux mur de Kilmainham dès qu'il fut hors de vue de la grille. Il avait l'impression qu'on lui avait retiré tous les muscles des jambes, qu'il ne lui restait que les os et de la chair molle.

Qu'était-il possible de faire en ce qui concernait Kevin O'Donnell ? Il était aussi fou que ce pauvre O'Neill et Doheny éprouvait avant tout de la pitié pour lui, mais il fallait faire quelque chose. Impossible d'échapper à cette nécessité. Il leva les yeux par-delà un arbre couvert de feuilles vers les échappées de ciel bleu.

« Irlande, Irlande, murmura-t-il. Où en sont venus tes fils ! »

Il comprenait bien Kevin. Toute cette vie de lutte côte à côte avec la mort faisait couver un feu en chaque Irlandais. Cela durait depuis si longtemps, depuis tant de générations, que la flamme sourde mais inextinguible était devenue partie intégrante du psychisme irlandais. Elle y était scellée par le ciment de l'oppression et de la famine, ranimée à chaque génération par les histoires racontées le soir autour du feu – la relation des cruautés commises par les tyrans et des souffrances endurées par les ancêtres. Jamais un Irlandais n'avait besoin d'aller chercher plus loin que dans les souvenirs de sa propre famille l'atterrante réalité de la douleur irlandaise.

Doheny vit à sa gauche un groupe de Finn Sadal en armes qui sortaient de Kilmainham. Ils ne prêtèrent aucune attention à l'homme appuyé contre le mur.

Voilà la flamme qui va se ranimer, songea Doheny.

Le passé irlandais était une braise maussade toujours prête à entrer en éruption. La mélancolie pouvait se transformer à tout instant en déchaînement de fou furieux. La haine de l'Anglais était le pivot de leur vie. Chaque nouvel Irlandais s'engageait à venger mille ans de cruautés. C'était gravé dans l'âme irlandaise.

C'est la source de notre passion, le revers sinistre de toute plaisanterie. Et l'objet de notre haine n'a jamais été à plus de cent kilomètres de là de l'autre côté de la mer d'Irlande.

Oui, il était facile de comprendre Kevin, mais il serait moins facile de l'arrêter.

Doheny s'écarta du mur froid de la prison de Kilmainham, le corps inondé d'une sueur glacée. Il fit demi-tour et se dirigea vers le Royal Hospital.

Je dois appeler immédiatement Adrian.

Le péché originel ? Ah ! père Michael, quelle merveilleuse question pour moi qui le connais si bien ! Le péché originel est d'être né irlandais. Et c'est un péché suffisant aux yeux de n'importe quel dieu !

JOSEPH HERITY.

Kate O'Gara, assise devant le petit bureau fixé au mur de leur nouveau logement, écrivait dans son journal les choses qu'elle ne pouvait confier à Stephen. Elle savait qu'il était un peu plus de dix heures et demie du matin ; elle venait d'entendre Moone Colum et Hugh Stiles prendre leur tour de garde à l'extérieur, dans la cour du château. Les murs de brique et le toit devaient être presque terminés, car la lumière du jour était beaucoup plus faible que quand on les avait transportés là.

Elle écrivit dans son journal :

« Je n'aime pas Adrian Peard. Il tire trop de plaisir de son autorité. »

En toute honnêteté elle savait pourquoi Stephen admirait tant son aîné. Sans nier la remarquable intelligence de Peard, elle le trouvait trop attaché à ce que ses talents fussent constamment reconnus par les autres. À son avis, il lui manquait quelque chose ; il n'émanait pas de lui la tranquille sûreté de soi de Stephen.

Je suis ingrate.

Tout ce qui s'accomplissait ici faisait partie d'une entreprise destinée à tenir la peste à distance pour une seule femme – elle-même. On n'épargnait rien, lui affirmait-on, pour qu'elle fût aussi heureuse que possible durant son isolement prolongé. Onze jours seulement après que Stephen l'eut presque forcée physiquement à entrer dans le caisson pressurisé, toute une foule d'hommes étaient venus avec un camion, des grues et de grosses machines. À la tombée de la nuit, le caisson était prêt à

être emporté, avec eux à l'intérieur comme deux haricots ballottés dans une marmite. Les abords grouillaient de soldats, de véhicules blindés, de motocyclettes et d'armes diverses. Les pompes à air et un gros générateur Diesel avaient été chargés sur le camion avec le caisson. Alarmée par le bruit qu'ils émettaient si près d'eux, elle s'était agrippée à Stephen.

« Et si le caisson se casse ?

— Il est en acier, et il est très solide, chérie. » L'oreille posée contre la poitrine de Stephen, elle avait entendu à l'intérieur le grondement de sa voix et le battement régulier de son cœur. Cela, plus que les mots, l'avait calmée.

En regardant par les hublots, elle avait vu au loin dans la nuit des lueurs d'une ville en flammes, par-delà les champs. Elle avait vu des feux sur une colline alors qu'ils s'engageaient dans une vallée, et une fusillade prolongée avait à un moment donné immobilisé le convoi à côté d'un pont, tout près de l'eau noire qui glissait sous la lumière des étoiles. Elle s'était blottie contre Stephen jusqu'au moment où le camion s'était remis en route.

Ils étaient finalement arrivés dans cette cour qu'illuminaient de puissants projecteurs haut placés sur les murs intérieurs. Par les hublots, Kate avait aperçu des briques et des pierres entassées un peu partout, ainsi que des piles de sacs de ciment. Il y avait aussi les éclairs bleus crépitants des chalumeaux avec lesquels des hommes s'affairaient autour de grandes plaques d'acier.

« Ils nous construisent un logement plus grand, chérie, avait expliqué Stephen. Le sas du caisson sera adapté à l'entrée de l'autre compartiment.

— Il n'y aura pas de danger ? »

Les raisons de son inquiétude n'étaient que trop évidentes. Les histoires qui relataient la mort des femmes – à la radio et de la bouche des hommes qui travaillaient à l'extérieur – l'avaient terrorisée.

Stephen s'était efforcé de la rassurer. « Adrian stérilisera l'intérieur et tout ce qu'on y mettra. »

Cela ne l'avait pas empêchée de se montrer réticente quand il avait fallu se glisser par le sas dans les autres compartiments une fois que les ouvriers eurent terminé leur tâche. Stephen lui

avait fait remarquer que le nouveau logement comprenait un poste de télévision et des toilettes isolées, et qu'il y avait même une baignoire.

Pour Kate, l'utilisation des toilettes avait été l'aspect le plus pénible de leur séjour dans le petit caisson, en dépit de sa formation d'infirmière et de ce que les fonctions corporelles avaient de familier pour elle. Il n'y avait dans le caisson qu'une cuvette à dépression non isolée, et située de plus en face d'un hublot. Les déchets étaient acheminés par un tuyau vers un réservoir stérile conçu à l'origine pour prélever des échantillons aux fins d'analyses médicales. Elle avait obligé Stephen à lui tourner le dos quand elle faisait usage de cette commodité, mais n'importe qui pouvait regarder depuis l'extérieur… bien qu'elle dût admettre qu'elle n'avait jamais vu un visage au hublot quand elle se trouvait sur cette maudite cuvette.

Et il y avait l'odeur. Dès le premier jour, le logement confiné s'était imprégné d'une puanteur de latrine.

Les aliments en boîte constituaient son autre sujet de récrimination.

« Des conserves froides ! »

Ces trois mots prononcés avec dégoût avaient porté sur les nerfs de Stephen. Elle le savait, mais ne pouvait s'empêcher de les répéter.

Et l'eau dans des bouteilles stérilisées ! Aucun goût.

Leur nouveau logement avait des parois verticales et un plafond plat en acier. Il y avait même du lino sur le sol et deux réchauds électriques sur un plan de travail à côté d'un petit évier à dépression. Rien de comparable avec le luxe de la cuisine du cottage de Peard, mais on pouvait faire chauffer les aliments, bien que ceux-ci fussent toujours des conserves en boîtes. Et l'eau, l'eau insipide des bouteilles stériles ! De temps à autre, cependant, ils avaient droit à une bouteille de Guinness, à condition que celle-ci ait été fabriquée avant la peste.

Ils dormaient toujours dans le caisson, mais ils disposaient maintenant d'un grand matelas qui avait été stérilisé en même temps que le nouveau logement. Il s'affaissait un peu au centre à cause de la forme incurvée du caisson, bien qu'il reposât sur une grande feuille de contreplaqué soutenue en son milieu par des

tronçons de bois. Mais les morceaux de bois avaient une fâcheuse tendance à rebondir et tambouriner quand Stephen et elle faisaient l'amour.

« Nous sommes comme des animaux dans un zoo ! se plaignit-elle, pensant aux hommes qui entendaient le bruit depuis l'extérieur.

— Mais tu es vivante, Kate ! »

Elle ne pouvait expliquer pourquoi cela la terrifiait, alors qu'elle aurait dû s'en trouver rassurée.

Je suis vivante.

Mais les terribles nouvelles rapportées depuis l'extérieur et ce qu'elle en voyait maintenant à la télévision ne faisaient que rendre sa survie plus angoissante. Elle se sentait fragile et assujettie aux redoutables caprices d'un destin maléfique.

Dans son journal, elle avait grossièrement dessiné une carte sur laquelle elle pointait l'inexorable propagation de la peste – la Bretagne, l'Afrique du Nord, la Sicile, la pointe de la botte italienne, puis Rome elle-même, la citadelle de sa foi. Sur sa carte, elle rayait à l'encre chaque nouveau foyer d'infection, avec le sentiment en agissant ainsi qu'elle effaçait ces régions de son univers. Les points contaminés évoquaient les lieux appelés sur les cartes antiques Terra Incognita. Il faudrait les redécouvrir… si quelqu'un survivait pour le faire.

Elle savait qu'elle n'était pas la seule femme survivante en Irlande. Elle surprenait certaines conversations de l'extérieur, et on répondait à ses questions quand elle en posait. Il y avait des femmes isolées dans les anciennes mines près de Mountmellick et près de Castleblayney. On disait qu'un autre groupe de femmes avait survécu dans une grande maison située dans un domaine privé près de Clonmel, en compagnie d'un fou appelé Brann McCrae. Des rumeurs et des rapports faisaient état de groupes minuscules disséminés çà et là dans le pays, tous protégés par des hommes aux abois. Mais sa situation était unique. À sa manière cynique, Peard le lui avait fait savoir indirectement tandis qu'il discutait avec Stephen.

« La plupart des autres femmes sont assurées de disparaître à mesure que leurs hommes se trouveront contaminés dans leur quête de nourriture. »

Elle se tenait alors devant un hublot, regardant Peard tandis que ce dernier conversait avec Stephen au téléphone. Peard était un petit homme débordant d'énergie qui ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante, avec un visage amer, des yeux bleus glacés et une bouche aux lèvres minces que Kate n'avait jamais vue sourire. Ses cheveux blond paille étaient coupés très courts ou totalement rasés, comme l'étaient ceux de la plupart des hommes qu'elle voyait par les hublots. Peard avait la peau tannée et le front profondément marqué de rides verticales.

« Ne peut-on rien faire pour ces femmes ? demanda Stephen.

— Nous leur fournissons de la nourriture stérilisée, mais tous les hommes se montrent soupçonneux et refusent nos conseils médicaux ou quoi que ce soit d'autre. Nous avons pensé en enlever certains de force, mais ce serait fatal pour les femmes. Mieux vaut laisser les choses comme elles sont et espérer.

— Et les femmes qui sont renvoyées ici depuis le continent ?

— Il n'y en a pas beaucoup qui arrivent vivantes. Celles qui le sont… » Les traits de Peard avaient pris une expression farouche et songeuse. « … eh bien, nous avons essayé d'en isoler certaines, sans succès. Et les Beach Boys contrôlent toute la côte. Ils ne coopèrent pas. Nous avons dû les accepter ou risquer une guerre civile… laquelle risque toujours d'éclater, bien que Fin dise… » Peard avait secoué silencieusement la tête sans révéler ce qu'avait dit Fin.

Fin, elle le savait, devait être Fintan Craig Doheny, un homme puissant qui siégeait dans les conseils supérieurs.

« Et l'Angleterre ? » Le ton de Stephen semblait abattu, désespéré.

« Pire qu'ici, d'après ce qu'on nous a dit. Pour une raison quelconque, la peste s'y propage plus rapidement. Les Gallois disent qu'ils ont des femmes sauves dans une mine de charbon, mais le problème de la nourriture est atroce. Et l'eau… Des Écossais ont isolé trente-deux femmes dans le château de Stirling, mais il y a des violences à Edimbourg et la populace est dans la rue. Aux dernières nouvelles, les occupants du château

étaient affamés et un fanatique religieux assiégeait leurs grilles à la tête de la foule.

— Mais nous aurons certainement un remède à la peste avant que toutes les femmes ne meurent, avait protesté Stephen. Nous y travaillons, soyez-en sûr. »

Les paroles de Peard, prononcées comme elles l'étaient d'un ton froidement impersonnel, n'avaient apporté à Kate aucun réconfort.

Elle s'était mise à pleurer, à profonds sanglots déchirants. Sa pauvre mère, morte ! Sans même des obsèques ni un prêtre pour prier au-dessus d'elle. Toutes les femmes de Cork, mortes, sauf elle. Et qu'était-elle ici, dans cette chambre d'acier ? Un cobaye ! Elle l'entendait dans la voix de Peard, le voyait à son attitude. Il la considérait comme un sujet d'analyse aisément disponible !

Elle aurait aimé causer avec Maggie, une amie féminine qui comprenne et qui parle le langage commun de leurs préoccupations. Mais Maggie avait disparu avec les autres.

En entendant ses sanglots, Stephen avait interrompu la communication avec Peard. De sentir ses bras autour d'elle l'avait un peu réconfortée, mais ses pleurs ne s'apaisèrent que lorsqu'elle fut trop fatiguée et trop perdue dans sa détresse pour continuer.

« Je voudrais que nous soyons mariés, chuchota-t-elle enfin.

— Je sais, chérie. Je leur ai demandé de faire venir un prêtre. Ils essaient. »

Assise au petit bureau contre la froide paroi de métal, Kate écrivit dans son journal : « Quand vont-ils amener un prêtre ? Il y a quinze jours que Stephen l'a demandé. »

Elle entendait Moone Colum et Hugh Stiles discuter de l'autre côté de la paroi. Par un curieux phénomène d'acoustique, le bureau se trouvait en un point de convergence qui lui permettait de surprendre les paroles des deux hommes postés à l'extérieur. Elle s'asseyait souvent là pour les écouter. Elle aimait bien le vieux Moone malgré son attitude blasphématoire à l'égard de l'Église. Lui et Hugh reprenaient sans cesse les mêmes arguments pour discuter religion. Elle s'aperçut qu'ils

venaient de se lancer dans leur débat habituel, dont elle commençait à se lasser.

« Le système de la naissance et de la mort a été brisé, pour sûr », dit Moone.

Derrière elle, Kate entendit tourner la page d'un livre et Stephen chuchoter : « Voilà Moone qui repart. »

Il les entendait donc, lui aussi. Elle croisa ses bras sur le bureau et y appuya sa tête, souhaitant que les deux hommes s'en aillent discuter ailleurs.

Mais Moone déclamait de ce ton de crécelle geignard que Kate avait fini par identifier chez lui comme une manifestation de colère. « Ça ne fait qu'achever le processus amorcé par l'Église catholique !

— Ahh ! tu es cinglé, dit Hugh. La naissance, la mort – comment peut-on briser ces choses-là ?

— Tu m'accorderas, Hugh, que mettre au monde des enfants faisait autrefois partie d'un cycle, d'un retour sans fin ?

— Tu parles comme ces païens d'Indiens, protesta Hugh. Bientôt, tu vas me dire que tu es l'esprit de Moïse lui-même revenu pour…

— Je parle seulement du cycle de la naissance et de la mort, espèce de vieil idiot ! »

Stephen s'approcha de Kate et lui posa une main sur l'épaule. « Ils savent que tu es enceinte.

— Demande-leur de faire venir un prêtre, dit-elle sans lever les yeux.

— Je vais le leur demander encore une fois. » Il lui caressa la tête. « Ne coupe pas tes cheveux, Kate. Ils sont beaux, quand ils sont longs comme ça. »

Un soudain remue-ménage se produisit à l'extérieur, et Kate redressa la tête tout en la laissant appuyée contre la main de Stephen. Elle entendit la voix de Peard qui ordonnait à quelqu'un de préparer le petit sas.

Stephen s'approcha de l'intercom, qu'il alluma. « Qu'y a-t-il, Adrian ?

— Je t'envoie un pistolet, Stephen. Nous sommes en train de le stériliser.

— Un pistolet ? Au nom du Ciel, pour quoi faire ?

— C'est Fin qui m'a dit de le faire, au cas où quelqu'un essaierait de s'introduire.

— Qui ferait une chose pareille ?

— Nous ne les laisserons pas faire ! » C'était la voix de Moone Colum.

« C'est seulement une précaution, Stephen. Mais garde-le à portée de la main. »

Il ment, songea Stephen. Mais il savait que s'il continuait à poser des questions, Kate finirait par être bouleversée. Elle levait déjà vers lui des yeux pleins de frayeur.

« Bon, si Fin le dit, je le ferai, répondit-il. Mais je pense que c'est complètement idiot alors qu'il y a des hommes comme Moone et Hugh pour nous garder. »

Les lèvres de Kate formèrent une question silencieuse.

Stephen hocha la tête. « Quand allez-vous nous amener un prêtre ? demanda-t-il.

— Nous faisons de notre mieux. La plupart ont été tués à Maynooth et… enfin, il faut que nous en trouvions un qui veuille bien venir ici et à qui nous puissions faire confiance, par surcroît.

— Que voulez-vous dire : faire confiance ? demanda Kate.

— Il se passe d'étranges choses dans notre monde, Katie, dit Peard. Mais que votre jolie tête dorme sur ses deux oreilles. Nous vous trouverons un prêtre. »

Elle détestait que Peard l'appelle Katie. Sa fichue condescendance ! Mais elle se sentait si impuissante, si dépendante du bon vouloir de chacun. Et il se passait des choses si horribles. « Merci », dit-elle.

Stephen et Peard se mirent alors à parler d'elle comme d'une patiente. Peard annonça qu'il allait faire venir un obstétricien pour qu'il donne des directives à Stephen. Kate cessa de les écouter. Elle n'aimait pas qu'on discute d'elle comme si elle était un morceau de viande. Mais elle savait que c'était Stephen qui avait demandé cet entretien. Il le faisait par amour pour elle, et elle lui était du moins reconnaissante de cette attention.

Quand ils eurent terminé, Peard s'en alla mais laissa l'intercom ouvert, de sorte qu'elle entendait Hugh et Moone par

l'intermédiaire du haut-parleur. Ils parlaient des efforts qu'on faisait pour maintenir un semblant de normalité dans le pays.

« On parle de remettre les canaux en état, dit Hugh. Pour quelle raison ? Pour y transporter quoi ? Depuis où et vers où ? »

Moone acquiesça. « Ça n'a pas d'avenir, Hugh. »

Kate porta les mains à ses oreilles.

Pas d'avenir !

Il se passait rarement un jour sans que quelqu'un de l'extérieur usât de cette abominable expression dans le même sens. Ça n'a pas d'avenir.

Elle ramena les mains sur son ventre qui avait commencé à se gonfler d'une vie nouvelle, essayant d'y sentir réellement la présence vivante.

« Il faut que nous ayons un avenir », murmura-t-elle.

Mais Stephen, qui s'était replongé dans ses manuels de médecine, ne l'entendit pas.

C'est le plus malheureux pays que l'œil ait jamais découvert,
On y pend des hommes et des femmes pour y avoir porté le vert.
Alors puisqu'il nous faut porter le rouge cruel de l'Angleterre,
De l'Irlande jamais les fils n'oublieront le sang qu'ils versèrent.

DION BOUCICOULT,
« The Wearning of the Green »,
Le Port du vert.

Moins d'une heure après leur rencontre au bord du lac, la route que suivait John avec ses compagnons commença à monter vers une échancrure qui se découpait au sommet de la vallée. L'air était chaud et tranquille au-dessus du macadam. Le soleil miroitait sur les feuilles et se réfléchissait en scintillant dans les cristaux des murs de pierre qui encadraient la route.

Herity contemplait les trois dos qui le précédaient, pensant combien il serait facile de les éliminer ici même – une courte rafale du pistolet mitrailleur qu'il portait dans son sac. Mais quelqu'un entendrait. Et il y aurait les corps, que les hommes de Kevin ne manqueraient pas de trouver. Un sale fils de garce, ce Kevin. De tous les individus qui sévissaient maintenant en Irlande, les hommes de Kevin étaient probablement les plus dangereux : des vermines. Impossible de prévoir ce qu'ils étaient capables de faire. Et ces trois-là, devant lui : ils avaient une nature de vagabonds – même le Yank. Aucun lieu ne pouvait les retenir bien longtemps. Ils n'étaient pas comme les dormeurs des cercueils qui n'attendaient que la mort. Mais ce Yank était peut-être aussi un haïsseur. Il y avait de l'acier dans ses yeux. Et le prêtre pourrait facilement devenir un buveur de mort, un Larmoyant. Heureusement que le garçon ne parlait

pas. C'aurait été un petit geignard, à coup sûr. Dieu nous préserve des ronchonneurs, des chanteurs de psaumes et des patriotes professionnels !

Jetant un regard en arrière vers Herity, John se dit qu'ils formaient une bande étrangement silencieuse : le gamin qui refusait de parler, le prêtre qui prenait des décisions sans les discuter, et Herity, là-bas derrière – un homme dangereux immergé dans une maussaderie distante d'où seuls ses yeux sombres dardaient occasionnellement un regard scrutateur sur le paysage qu'ils traversaient. Quelque chose chez Herity troublait O'Neill-en-lui, tourmentant John de bribes de souvenirs-de-l'Autre qu'il n'avait pas évoqués, de choses qu'il valait mieux ne pas raviver sous peine de réveiller les hurlements. Alors qu'il regardait le prêtre pour se distraire de ces pensées, il se trouva confronté à une lueur farouche dans des yeux qui ne se détournèrent pas. John fut le premier à rompre l'engagement, réprimant un élan de rage contre ce prêtre, ce Flannery. Il était d'une espèce aisément reconnaissable – c'était un homme qui avait tôt dans sa vie découvert la violence et le pouvoir dans une foi d'une arrogance absolue. Oui, c'était bien ce qu'était ce Flannery. Il s'était drapé dans cette foi, l'avait endossée comme une armure… et maintenant… maintenant son armure avait été pénétrée.

Jetant un nouveau coup d'œil du côté du prêtre, John vit que ce dernier s'était retourné vers Herity.

Pas d'aide de ce côté-là, curé !

Il était facile de voir ce que faisait Flannery : il s'efforçait désespérément de réparer l'épave qu'était son armure. Sa vie fuyait par les trous et il s'agrippait à son ancienne arrogance, essayant de remettre les pièces brisées à leur place, essayant de restaurer l'armure derrière laquelle il pourrait se tenir à l'abri du monde tout en faisant danser les autres au gré de sa fantaisie. Il était pareil à une vierge compromise, et il émanait de lui quelque chose de furtivement obscène.

John abaissa les yeux vers le jeune garçon. Où était sa mère ? Morte, probablement. Tout aussi morte que Mary et les jumeaux.

Voyant que John regardait le garçon, le père Michael demanda : « Comment êtes-vous venu en Irlande, monsieur O'Donnell ? »

Ce fut comme si d'entendre prononcer le nom l'eût rendu à lui-même, le ramenant à l'attitude cordiale qu'il savait être la mieux adaptée à la situation présente. « Appelez-moi John.

— C'est un beau nom, John. »

Il entendit Herity presser le pas pour les rattraper. « Je suis venu en Irlande… enfin, c'est une longue histoire.

— Nous avons tout le temps », dit Herity, arrivé à la droite de John. Ils marchaient maintenant tous les quatre de front sur la route dont la pente se faisait de plus en plus raide.

John réfléchit un moment, puis commença son récit au moment où la vedette militaire l'avait laissé dans la baie de Kinsale.

« Ils vous ont mis entièrement nu et vous ont abandonné à la mort sur la route ? demanda le père Michael. Ahhh ! ces Beach Boys – des hommes violents, des enragés. Incapables d'apprécier la beauté d'un geste.

— Ils l'ont laissé en vie, fit observer Herity.

— Ils tirent profit de notre douleur », insista le père Michael.

Le ton légèrement onctueux du prêtre agaçait John. « Les hommes des bateaux de guerre viennent-ils régulièrement à Kinsale ? demanda-t-il.

— Ils envoient du ravitaillement et des armes à bord de bateaux sans pilote, qu'ils coulent ensuite. Les Beach Boys paient de retour en gardant nos côtes pour empêcher qui que ce soit de quitter le pays.

— Et que voudriez-vous qu'ils fassent d'autre ? demanda Herity. Vous enverriez cette horreur à d'autres pays ? Vous, un homme d'Église !

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Joseph Herity, et vous le savez !

— Alors vous ne pensez pas qu'il soit nécessaire de garder nos côtes ?

— Bien sûr que si, mais je n'y prendrais pas plaisir. Et je réserverais aux gens comme M. O'Donnell un accueil un peu plus sympathique que celui qu'il nous a décrit. » Le père

Michael secoua tristement la tête. « Voilà où on en arrive avec l'IRA.

— Qu'avez-vous dit ? » demanda John. Il sentit son pouls s'accélérer et le sang lui monter au visage comme une vague de chaleur.

« Les Finn Sadal, nos Beach Boys, appartiennent pour la plupart à l'IRA. Ils se sont si bien adaptés à leur nouveau rôle que je me demande s'ils n'ont pas toujours tiré profit de notre douleur ?

— Il y en a qui vous tueraient pour moins que ça, dit Herity.

— Et vous en faites partie, monsieur Herity ? » demanda le père Michael en posant sur son compagnon un regard pénétrant.

« Allons, mon père, répondit Herity d'un ton qui se voulait conciliant. Je ne faisais que vous mettre en garde. Surveillez vos paroles, mon vieux. »

Le garçon, dont le regard était allé d'un interlocuteur à l'autre durant cet échange sans que son visage exprimât aucune émotion, se précipita soudain vers le bord de la route. Il y ramassa une grosse pierre qu'il lança violemment en contrebas, dans la végétation qui bordait l'extrémité du lac. Une nuée de corbeaux s'éleva au-dessus des arbres tandis que la pierre disparaissait dans le feuillage. Emplissant l'air de leurs cris rauques, les oiseaux tournoyaient en une sombre spirale qui s'étira vers le sud du lac.

« Voilà l'Irlande, dit le père Michael. Des cris et des pleurs dès qu'on nous dérange, et en route vers un autre endroit pour y attendre la perturbation suivante.

— Il n'y a donc pas de gouvernement ? demanda John.

— Oh ! il y a tout l'apparat. Mais le véritable pouvoir est aux mains de l'armée, ce qui veut dire que ce sont les fusils qui gouvernent. »

Le jeune garçon revint au côté du père Michael, reprenant sa position et l'allure de leur marche comme si de rien ne s'était passé. Son visage était placide. John se demanda s'il n'était pas sourd… mais, non. Il obéissait à la voix.

« Ce sont toujours les fusils qui ont gouverné, je le crains, reprit le père Michael. Rien n'a changé.

— Les Beach Boys font-ils partie du gouvernement ? » demanda John. Il sentait O'Neill-en-lui guetter la réponse.

« Ils ont des fusils. Et ils ont des hommes dans les conseils supérieurs.

— Oh ! il y a des choses qui ont changé, curé, dit Herity. Il y a des choses qui ont bien changé.

— C'est un fait, je le reconnais, répondit le père Michael. Nous sommes revenus au temps de la féodalité. Et c'est puéril, si vous voulez mon avis.

— Ah ! le prêtre est un poète ! » dit Herity. Comme le jour baissait soudainement, John leva les yeux. Une ligne de nuages sombres arrivait rapidement depuis l'ouest, chargée de pluie.

« Il n'y a pas de démocratie, dit le père Michael. Il n'y en a peut-être jamais eu. C'est un joyau précieux que les hommes dérobent dès qu'il n'est plus gardé.

— Mais nous avons un gouvernement unique à Dublin pour toute l'Irlande, dit Herity. Dites-moi, père Michael, n'est-ce pas ce que nous avions toujours voulu ? « Il adressa au prêtre un sourire malicieux.

« Ce sont toujours les mêmes querelles et les vieilles jalousies, dit le père Michael. Nous sommes toujours divisés.

— Ne l'écoutez pas, monsieur O'Donnell. Ce n'est qu'un prêtre un peu maboul. »

Le jeune garçon jeta un regard mauvais à Herity, mais seul John s'en aperçut.

« C'est une très ancienne tradition, chez nous, reprit le père Michael. Elle tient à la folie gaélique originelle. Nous nous divisons de façon que d'autres puissent nous conquérir. Les Vikings ont trouvé en nous des proies faciles parce que nous étions trop occupés à lutter les uns contre les autres. Si nous nous étions unis un jour contre les Scandinaves – blancs ou noirs – nous les aurions rejetés à la mer. » Il regarda Herity. « Et il n'y aurait pas un seul Irlandais à cheveux blonds ! »

Comprenant l'allusion à sa propre ascendance, Herity lui lança un regard furieux.

« Les Scandinaves ont mêlé leur sang au nôtre », poursuivit le prêtre, les yeux fixés sur les mèches blondes qui dépassaient sous la casquette verte d'Herity. « L'une des plus grandes

calamités de l'Histoire, ce mélange des guerriers nordiques et des Irlandais ! Nous sommes devenus suicidaires – prêts à nous offrir à la mort pour n'importe quelle cause. »

John regarda Herity, alarmé de la fureur sauvage qu'il lisait sur ses traits. Ses mains s'ouvraient et se refermaient comme s'il brûlait d'étrangler le prêtre.

Le père Michael ne semblait pas s'en apercevoir.

« C'était un mauvais mélange dans les deux sens, dit-il. La décomposition des racines communautaires des Irlandais, et la dégradation de ce qu'il y avait de meilleur chez les Scandinaves – leur sens de la camaraderie.

— Taisez-vous, abruti de curé ! » grinça Herity. Le père Michael se contenta de sourire. « Vous remarquerez, monsieur O'Donnell, que les sang-mêlé n'ont conservé qu'une loyauté cupide envers eux-mêmes et la fanfaronnade qui les pousse à tirer parti de n'importe quoi pour leur gloire personnelle.

— Vous avez bientôt fini, curé ? demanda Herity d'une voix qu'il avait du mal à contrôler.

— Non, je n'ai pas fini. J'étais sur le point de faire remarquer qu'il existait des liens très anciens entre nous et les Northumbriens, perdus au milieu de ces maudits Anglais de l'autre côté de l'eau. Les Vikings ont aussi coupé ces liens. Et quand on y réfléchit, monsieur Herity, nous en portons la responsabilité pour avoir refusé de nous unir, pour avoir laissé les Vikings nous envahir ! »

Herity fut incapable de se contenir plus longtemps. Il fit un bond en avant, pivota sur lui-même et abattit son poing sur le côté de la tête du père Michael. Le prêtre tomba contre le jeune garçon, et tous deux culbutèrent sur le macadam.

Le garçon, les poings serrés, essaya de se relever aussitôt. Il était évident qu'il se serait attaqué à Herity, mais le père Michael le retint.

« Doucement, gamin, doucement. La violence ne nous apporte rien de bon. »

Lentement, la colère du jeune garçon s'apaisa.

Le père Michael se remit péniblement sur ses pieds, épousseta son vêtement noir et adressa un sourire à John sans accorder aucune attention à Herity. Celui-ci avait toujours les

poings serrés, l'expression vide et interrogatrice de quelqu'un qui s'attend à une attaque de tous côtés.

« Un exemple concret de ce que j'étais en train de dire, monsieur O'Donnell. » Le père Michael se retourna pour aider le garçon à se lever, puis regarda Herity. « Maintenant que vous nous avez montré votre force, monsieur Herity, pouvons-nous reprendre notre route ? »

Tenant le garçon par la main, le père Michael contourna Herity et se remit en marche sur la route qui montait de plus en plus en s'incurvant maintenant vers la gauche à travers des conifères de petite taille.

John et Herity lui emboîtèrent le pas, ce dernier lorgnant d'un œil furieux le dos du prêtre. John avait l'impression qu'Herity s'était senti battu dans cet affrontement.

« Quant aux Anglais, monsieur O'Donnell, dit le père Michael comme s'il n'y avait pas eu d'interruption, la radio nous a appris qu'ils avaient deux parlements, là-bas – l'un à Dundee pour les Écossais et l'autre à Leeds pour les Anglais du sud.

— De savoir que les Britanniques ont eux aussi la peste, marmonna Herity, et que ce sont eux qui sont divisés entre nord et sud – voilà une des quelques joies qui nous ont été laissées.

— Quelles sont les nouvelles de Londres ? demanda John.

— Par Dieu ! dit Herity se déridant soudain. À Londres, c'est toujours la loi de la rue, à ce qu'on dit. Comme ça se passerait à Belfast et à Dublin si l'armée ne veillait pas.

— Alors il n'y a pas d'armée anglaise ?

— Quant à ça, il paraît que Londres est laissée aux mains de la populace parce que personne n'a envie d'y aller faire le nettoyage. C'est bien les Anglais.

— Pas de nouvelles de la Libye ? » demanda John.

Il finissait par s'amuser du combat sournois et vindicatif que se livraient le prêtre et Herity pour s'assurer la prédominance. « Qui se soucie des païens ?

— Dieu s'en soucie, dit le père Michael.

— Dieu s'en soucie ! ricana Herity. Vous savez, monsieur O'Donnell, les premières choses qui ont disparu en Irlande, ce sont les lois restrictives – licences des débits de boissons, adultes consentants, limitations de vitesse, règles

vestimentaires, interdictions du dimanche et tout le reste. La nouvelle loi est simple : si ça vous plaît, faites-le. »

Le père Michael se retourna vers Herity, indigné. « Les hommes ont toujours une âme immortelle à préserver, ne l'oubliez pas, Joseph Herity !

— Monsieur Joseph Herity, si ça ne vous dérange pas, curé ! Et voulez-vous me montrer tout de suite votre âme immortelle ? Montrez-la-moi, espèce de porc papiste ! Montrez-la !

— Je ne veux pas entendre un blasphème de plus », dit le père Michael. Mais il parlait d'une voix basse et abattue.

« Le père Michael accomplissait sa mission ecclésiastique à Maynooth, dans le comté de Kildare, dit Herity d'un ton jubilant. Racontez à M. O'Donnell ce qui s'est passé à Maynooth, curé. »

John regarda le père Michael, mais le prêtre s'était détourné et marchait la tête courbée, priant d'une voix basse et marmottante dont on ne saisissait que quelques mots : « Père… prions… donnez… » Puis, plus fort : « Que Dieu nous aide à prendre conscience de notre fraternité !

— La fraternité du désespoir. C'est la seule fraternité qui nous reste. Certains s'y livrent par la boisson, monsieur O'Donnell, et d'autres par des moyens différents. Tout revient au même. »

Ils avaient presque atteint le col de la vallée, entre les murs de pierre couverts de ronciers sur les feuilles desquels grouillaient des cercopes. À leur gauche, au-delà du parapet derrière lequel croissaient des ajoncs de petite taille, se dressaient les ruines d'une ferme incendiée. Des machines agricoles saccagées rouillaient dans la cour et un poteau électrique renversé gisait sur le toit métallique à moitié effondré d'un bâtiment extérieur. Toute la scène évoquait une frénésie de destruction.

John s'arrêta pour contempler le chemin parcouru. Il aperçut le lac à travers les petits conifères et distingua la ligne d'une autre route, sur la rive opposée. En regardant Herity, qui examinait lui aussi la route par laquelle ils étaient venus, il eut l'impression qu'Herity et le prêtre se disputaient sa prise – que

lui, John Garrech O'Donnell, était le butin que convoitait chacun de ces deux hommes.

Le prêtre et le jeune garçon ne s'étaient pas arrêtés. Herity toucha le bras de John. « Ne perdons pas de temps », dit-il d'une voix où perçait la crainte.

Adoptant le pas plus vif de son compagnon, John leva de nouveau les yeux vers les nuages qui fuyaient sous le vent. Il y avait une odeur de cendres humides dans l'air. Ils franchirent le col, suivant la courbe qui s'inclinait à droite sur l'autre versant, où l'air était plus frais et les arbres beaucoup plus hauts. Herity ne ralentit l'allure que lorsqu'ils eurent rejoint le père Michael et le garçon, et qu'ils reprirent leur marche de front.

La route s'incurvait sur la gauche au long d'un affleurement rocheux, puis remontait légèrement avant de s'enfoncer à nouveau. Des portails se dressaient un peu plus loin, deux de chaque côté de la route. La peinture blanche en était délavée par les intempéries et les grilles étaient barricadées par de hauts amoncellements d'arbres abattus. Au-delà de la seconde barricade, sur la droite, John vit une piste charretière qui traversait un champ de seigle où pointaient de hautes herbes folles. Sur un panneau à moitié décroché de son support, quelques lettres étaient encore visibles, qu'il essaya de déchiffrer au passage : « JF... PA... béni officiellement... Rév. M... PO..ER.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demanda-t-il en montrant le portail d'un signe de tête.

— Qu'importe ? répondit Herity. Tout est mort et disparu. »

Après avoir marché un moment sous une voûte d'arbres feuillus, les quatre voyageurs émergèrent de l'ombre entre deux maisons construites tout près de la route. Celle de droite n'était plus qu'une ruine effondrée et carbonisée, mais celle de gauche semblait intacte, avec un toit d'ardoise ponctué de mousse et deux cheminées d'où ne sortait aucune fumée. Il y avait même une porte ouverte à l'intérieur de laquelle pendait une veste, comme si son propriétaire venait de rentrer des champs.

« Nous devrions peut-être nous mettre à l'abri là-dedans », dit John, qui sentait la pluie approcher. Il s'arrêta, et les autres firent de même.

« Vous êtes cinglé ? demanda le père Michael à voix basse. Ne sentez-vous pas ? Il y a la mort dans cette maison. »

John, reniflant, perçut une faible odeur de charogne. Il regarda Herity.

« Mais c'est un abri, curé, et il va bientôt pleuvoir », dit Herity. Il se comportait comme s'il ne voulait pas y entrer sans l'approbation du père Michael.

« Il y a des morts sans sépulture dans les parages, dit le père Michael. Peut-être… des suicidés. » Il leva les yeux vers la route, devant eux, puis les rabaissa vers une touffe jaune de soucis d'eau qui poussait contre le mur de la maison. « Nous trouverons une ville plus loin, et de quoi nous abriter.

— Les villes ne sont plus très sûres, ces temps-ci, dit Herity. J'avais idée de prendre la route d'en haut pour éviter la ville. »

John entendit des corbeaux lancer de brefs appels rauques au-delà des arbres. Maintenant qu'ils étaient arrêtés, l'air semblait plus froid.

« Nous ferions mieux de continuer, dit le père Michael. Je n'aime pas l'atmosphère de cet endroit.

— Les fées sont passées par là, pour sûr », dit Herity, qui dépassa le prêtre tout en rajustant les bretelles de son sac à dos. Le père Michael et le jeune garçon pressèrent le pas pour le rattraper et John les rejoignit à son tour, intrigué par l'étrangeté de cet échange de propos. Encore une conversation hermétique entre les deux hommes. Ils se chamaillaient la moitié du temps, puis tombaient mystérieusement d'accord un instant plus tard.

À la crête de la colline suivante, ils découvrirent sur leur droite un espace dégagé où s'élevait une autre ruine incendiée. À l'entrée de l'allée qui y menait, une pancarte épargnée indiquait :

« Auberge du Trèfle jaune. »

Herity remonta l'allée au petit trot et jeta un coup d'œil derrière la ruine. « Les bâtiments du fond sont intacts », cria-t-il. Il sortit son pistolet de sa veste et contourna les décombres avant de revenir annoncer : « Personne là-dedans. Mais ça sent la pisse, sauf votre respect, père Michael. »

Il se mit à pleuvoir alors que John, le prêtre et l'enfant rejoignaient Herity, qui les conduisit autour du bâtiment

effondré par un chemin boueux, leur montrant avec fierté la construction basse et dépourvue de fenêtres qui se dressait de l'autre côté.

« Il reste la salle de bain et les toilettes ! Les emblèmes de notre civilisation survivent. Vous le sentez, père Michael. Il y a l'odeur de la pisse, mais il y a plus. »

Le père Michael franchit la porte ouverte du bâtiment patiné par le temps, les autres sur ses talons. La pluie, devenue forte, tambourinait bruyamment sur le toit métallique au-dessus d'eux. Le père Michael renifla l'air ambiant.

« Il l'a senti ! dit Herity, qui observait le prêtre d'un air jubilant. Mon curé, il est comme ses fiers Vikings qui suivent l'odeur du foin jusqu'au village qu'ils pourront piller. Regardez comme il flaire ! Il a l'odeur de brasserie dans les narines, et il se dit qu'il serait bien agréable d'en avoir la saveur sur la langue. »

Le père Michael tourna un regard à la fois blessé et implorant vers Herity, qui se contenta de glousser.

John renifla. Il sentait l'odeur de latrines qui venait de la porte des toilettes voisines, mais Herity avait raison : il régnait dans la pièce une odeur de bière, comme si on en avait répandu sur le sol et qu'on l'eût laissée s'y imprégner pendant des années. John promena un regard circulaire autour de lui. La pièce avait apparemment servi de salle de bain et de buanderie, mais il ne restait plus que les éviers, presque complètement arrachés du mur. Des débris de verre et de papier avaient été repoussés dans un angle en un amas confus, et il n'y avait sur le sol balayé que quelques feuilles apportées par le vent.

Herity laissa tomber son sac sur le ciment près de la porte et ressortit en baissant la tête. Il revint quelques instants plus tard, les mains souillées de terre noire, cinq bouteilles de Guinness serrées dans les bras.

« Enterrées, qu'elles étaient ! Mais je connais les habitudes de ceux qui essaient de les cacher. Et il en reste plein dans le trou, assez pour y noyer tous nos chagrins. Tenez, père Michael ! » Herity tendit une bouteille brune au prêtre, qui la prit d'une main tremblante. « Et une autre pour monsieur O'Donnell ! »

John prit la bouteille, dont le contact était froid. Il en fit tomber la terre qui entourait la capsule.

« Et voilà ! dit Herity, sortant un ouvre-bouteilles de son sac. Ne perturbons pas ce précieux breuvage. »

Tandis qu'Herity ouvrait la bouteille de John et la lui rendait, ce dernier entendit O'Neill-en-lui qui hurlait : « Ne bois pas ! Ne bois pas ! »

Une goutte, se dit-il. Juste assez pour me rincer la gorge.

Il croisa le regard d'Herity par-dessus la bouteille renversée. L'homme semblait le mesurer et attendre. Il ne buvait pas, alors que le père Michael avait déjà vidé sa bouteille.

John rabaissa sa bouteille et regarda de nouveau Herity en souriant. « Vous ne buvez pas, monsieur Herity ? » Il s'essuya les lèvres sur la manche du chandail jaune.

« Je prenais plaisir à vous regarder et à vous voir apprécier l'orgueil de l'Irlande. » Herity passa une bouteille ouverte au père Michael. « Je vais en chercher d'autres. » Il fit trois voyages, au terme desquels une vingtaine de bouteilles furent alignées contre le mur, le verre luisant par endroits entre les macules de terre sombre. « Et il y en a encore », dit-il, essuyant une bouteille qu'il ouvrit pour lui-même.

John goûta sa bière à petites gorgées. Elle était amère et désaltérante. Comme il commençait à en éprouver l'effet bienfaisant, il pensa aux boîtes de conserve qu'il avait dans sa poche et les sortit.

« Nous pourrions manger pendant que nous sommes ici ?

— Je me demandais ce qui faisait cette bosse dans votre poche », dit Herity. Il but une grande gorgée de sa bière. « Nous pourrons manger plus tard. Voilà un moment idéal pour boire tranquillement. »

Il veut me soûler, pensa John. Il reposa sa bouteille à moitié vide et son regard se perdit par la porte ouverte. Il percevait la rumeur tourbillonnante qui montait d'O'Neill-en-lui, les hurlements suspendus à la lisière de sa conscience. *Pourquoi obéis-je aux ordres d'O'Neill-en-moi ?* se demanda-t-il. O'Neill était toujours là, toujours vigilant, toujours conscient de ce qui se disait et se faisait autour de lui, toujours particulièrement attentif à la douleur de ceux qu'il observait. John eut alors

l'impression qu'O'Neill-en-lui manœuvrait le personnage d'O'Donnell comme l'aurait fait un marionnettiste, sur une scène à sa dimension. *Herity serait sans doute enchanté de découvrir ce marionnettiste !*

« Vous buvez comme un dandy, dit Herity en ouvrant une autre bouteille. Il y a plus de cent bouteilles, là-bas dans le trou. » Il passa la bouteille ouverte au père Michael, qui l'empoigna fermement et la vida sans reprendre son souffle. Le jeune garçon se traîna dans un angle, près de l'évier brisé, d'où il observa les trois hommes d'un air renfrogné.

« Je vais m'endormir, si je bois l'estomac vide », dit John. Il regarda le garçon. « Et le gamin a faim. Vous ne pensez pas, père Michael ?

— Laissez le prêtre en dehors de ça ! brailla Herity. C'est un buveur, notre père Michael. »

Le prêtre accepta une autre bouteille ouverte que lui tendait Herity. Ses yeux avaient un aspect vitreux et il frissonna comme s'il avait froid. Son regard allait du garçon à la bouteille qu'il tenait d'une main hésitante, essayant manifestement de faire un choix. Brusquement, il ouvrit la main et la bouteille se brisa sur le sol.

« Voilà, regardez ce que vous avez fait, dit Herity d'un ton accusateur.

— Pas plus, marmonna le prêtre.

— Ce n'est pas le père Michael que je connais !

— Apporte-moi l'ouvre-boîtes, gamin », dit le prêtre.

Le garçon se leva et sortit de sa poche un ouvre-boîtes à lame qu'il porta au père Michael. Celui-ci accepta la boîte de poisson que lui tendait John, puis l'ouvrit avec application avant de la donner au jeune garçon avec l'ouvre-boîtes.

D'une voix rauque, il demanda : « Vous en avez d'autres ? » Il montrait la boîte que tenait l'enfant.

« Une pour chacun.

— Pas pour moi, dit Herity. Il y aura au moins un buveur parmi nous. » Il s'assit près des bouteilles intactes et posa un bras sur son sac vert. « Je suis le seul d'entre nous qui soit capable d'apprécier l'honneur d'une telle occasion. » Il se mit à boire bouteille sur bouteille.

John trouva un endroit où il pouvait s'asseoir contre le mur tout en surveillant ses compagnons. Le jeune garçon prit deux autres boîtes de poisson qu'il ouvrit, en passant une au père Michael et l'autre à John avant de retourner dans son coin. La pluie tambourinait toujours sur le toit métallique, et il faisait de plus en plus sombre et plus froid.

John avait l'impression que quelque chose couvait chez l'enfant. Il y avait en lui une grenade sous-marine qui attendait d'atteindre la pression limite pour exploser. Pour la première fois depuis qu'il l'avait vu dans le bateau, John perçut en lui une personnalité, un agrégat obscur de ressentiments et de peurs.

Comme le jeune garçon jetait un coup d'œil au prêtre, John suivit son regard et vit que le père Michael s'était pelotonné dans un coin pour dormir. Un léger sifflement accompagnait sa respiration.

« Vous regardez le mouflet ? » demanda Herity à voix basse.

John tourna brusquement la tête, se rendant compte qu'Herity l'observait et qu'il avait remarqué l'attention qu'il portait à l'enfant.

« Et comment peut-il bien s'appeler ? A-t-il seulement un nom ? » Herity vida une bouteille et en ouvrit une autre. « Peut-être bien que le mouflet n'a pas de parents ? Aurait-il été conçu par les fées ? »

Immobile, le menton posé sur les genoux, l'enfant lui lança un regard noir.

Herity ne semblait pas affecté par la boisson. Il vida la bouteille qu'il venait de prendre et en ouvrit une autre, sans quitter l'enfant des yeux.

« Peut-être devrions-nous retourner nos vestes ? suggéra Herity. Les fées ne peuvent pas vous suivre quand vous portez votre veste à l'envers. J'ai bien envie de lui faire cracher son nom. Quel droit a-t-il de se refermer comme ça ? »

John nota que la voix d'Herity était devenue légèrement pâteuse. Mais il était assis sans mollesse, la tête bien droite sur les épaules, et ses mains ne tremblaient pas.

« J'aurais vite fait de le faire parler », dit-il. Il vida sa bouteille et la plaça soigneusement à côté des autres, à sa

gauche. Posant un bras sur son sac et appuyant sa tête sur son bras, il continua de regarder fixement l'enfant.

Que signifiaient toutes ces allusions aux fées ? se demanda John. Herity semblait avoir un sens de la réalité qui lui était propre, ses saints et ses démons particuliers. Herity sobre était un homme dont les opinions étaient établies depuis longtemps et n'avaient jamais changé. Mais Herity ivre, et il devait bien commencer à subir les effets de l'alcool, c'était autre chose. Il avait paru disputailleur et plein d'amertume, mais il était maintenant silencieux... et John devinait en lui des colères internes profondes. Étaient-ce des souvenirs ? Herity était peut-être de ceux qui ne trouvaient pas l'oubli dans la boisson. La Guinness pouvait avoir réveillé des souvenirs amers ou même des sentiments de culpabilité. De quoi Herity pouvait-il se sentir coupable ? D'avoir frappé le prêtre ?

Herity ferma les yeux, puis se mit bientôt à ronfler bruyamment.

Le jeune garçon se leva et s'approcha de lui à pas de loup. Il tenait quelque chose à la main droite, mais l'obscurité grandissante ne permit pas à John de distinguer ce que c'était.

Sans avertissement, le garçon fondit sur Herity, le frappant de l'objet qu'il tenait à la main et dans lequel John reconnut l'ouvre-boîte à lame. Il essayait de lui trancher la gorge, mais le col de la veste l'en empêchait.

Herity, réveillé en sursaut, réussit à empoigner le bras qui tenait l'ouvre-boîtes. Ils luttèrent sans un mot, la force sauvage du jeune corps tout entière jetée dans une violence déchaînée, terrifiante par son intensité silencieuse.

« D'accord ! Je te laisserai tranquille ! » Dans la voix suraiguë d'Herity perçait une note d'hystérie. Il attrapa l'autre bras du jeune garçon et l'immobilisa, bien que son adversaire continuât à se débattre.

« Laisse tomber, gamin ! Je ne t'embêterai plus. »

Le père Michael se redressa. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Le garçon parut réagir à la voix du prêtre. Il se calma peu à peu. Ses yeux lançaient toujours des éclairs furieux, mais l'arme tomba de sa main et Herity le repoussa en lui relâchant les bras. Le garçon se redressa et s'éloigna.

Étrangement radouci, Herity ramassa l'ouvre-boîtes. Il le regarda comme si c'était la première fois qu'il voyait un tel objet et porta la main à son col, là où l'instrument l'avait frappé. Puis il leva les yeux vers le garçon. « Je suis désolé, gamin, dit-il d'une voix contrite. Je n'avais pas le droit de me mêler de ton chagrin.

— Que se passe-t-il ? » demanda le père Michael.

Herity lui lança l'ouvre-boîtes, qu'il attrapa au vol et leva devant ses yeux pour l'examiner.

« C'est vous qui garderez ça, curé. Votre mouflet a essayé de s'en servir sur ma gorge. » Herity se mit à rire. « Il est plus homme que vous, curé, bien qu'il dépasse à peine votre ceinture. Mais s'il essaie encore une fois, je le briserai comme un morceau de petit bois. »

Le garçon retourna auprès du père Michael et s'assit à son côté surveillant toujours Herity.

« Ne t'ai-je pas dit que la violence ne servait à rien ? demanda le père Michael. Regarde Joseph, cet homme violent, et demande-toi si tu veux devenir comme lui ? »

Le garçon releva ses genoux et y enfouit son visage. Ses épaules tressautèrent, mais il n'émit aucun bruit.

John, en les observant, ressentit un inexplicable élan de colère. Ces gens-là étaient d'une inefficacité incroyable ! Le gamin n'avait même pas été capable de mener son meurtre à bonne fin. Il avait eu toutes les chances de son côté, et il avait échoué.

Le père Michael passa un bras autour des épaules du jeune garçon. « Il fait un froid glacial, dit-il. On pourrait peut-être faire du feu ?

— N'essayez pas de paraître plus idiot que vous ne l'êtes, dit Herity. Blottissez-vous contre votre mouflet et protégez-le. Nous sommes ici pour la nuit. »

L'Irlande, cette nation inoffensive qui a toujours témoigné une telle amitié aux Anglais.

LE VÉNÉRABLE BEDE.

Adrian Peard se tenait à la fenêtre du bureau de Doheny au Royal Hospital. En cette fin d'après-midi froide et nuageuse, la couleur du ciel s'accordait à la grisaille des remparts de Kilmainham qui se dressaient sur la droite. Par-delà Inchicore Road, la vue s'étendait vers Camac Creek et les ruines incendiées d'un poste à essence. Il entendit Doheny s'agiter dans son fauteuil, mais ne se retourna pas.

« Pourquoi vous ont-ils envoyé ? demanda Doheny d'une voix tendue.

— Parce qu'ils savaient que vous m'écouteriez.

— Il voulait me tuer, je vous dis ! Il avait un pistolet posé sur le bureau et il le tripotait comme il a l'habitude de le faire. Vous l'avez déjà vu.

— Personne ne met votre parole en doute, Fin. Là n'est pas la question.

— Alors où est la question ?

— Il n'y a personne qui soit capable de tenir les Beach Boys aussi bien que Kevin.

— Alors nous nous contentons de croiser les bras et de le laisser menacer nos chercheurs, d'abattre qui bon lui…

— Non, Fin ! Ce n'est pas du tout ça. »

Peard tourna le dos à la fenêtre. Le paysage qu'elle encadrait était déprimant. Les ruines du poste à essence rappelaient les émeutes qui avaient balayé la ville avant que l'armée et le Finn Sadal n'aient ramené un semblant d'ordre.

Assis à son bureau, appuyé sur les coudes et le menton posé sur ses poings serrés, Doheny semblait prêt à exploser.

« Vous devez cesser de menacer Kevin O'Donnell, dit Peard. C'est le message qu'on m'a demandé de vous transmettre. L'armée ne veut pas de luttes intestines. Quant à Kevin, ils l'ont pris à part et lui ont fait entendre qu'il devait laisser les gens du Labo tranquilles. Le Labo lui est interdit.

— À moins qu'il ne décide dans sa tête de dingue de nous tuer tous pendant notre sommeil !

— Il a été prévenu que l'armée l'exécuterait s'il désobéit.

— Et il en va de même pour moi ?

— Je suis désolé, Fin.

— Il n'essaiera pas d'empêcher nos échanges avec les gens de Huddersfield ?

— On l'a mis en garde, Fin.

— Ils continueront à écouter nos conversations, évidemment.

— Évidemment.

— Et à les transmettre à Kevin ?

— Il a des amis dans l'armée.

— On le dirait.

— Voilà, Fin, c'est tout. Vous ne désobéirez pas ?

— Je ne suis pas un jeune bravache !

— Bien. »

Doheny abaissa les mains et desserra les poings. « Comment vont Kate et Browder ?

— Aussi bien que possible. Elle continue à réclamer un prêtre pour les marier.

— Alors trouvez-lui un prêtre.

— Ce n'est pas si facile que ça en a l'air, Fin.

— Oui… oui, je sais. » Doheny secoua la tête. « Maynooth, ce n'était pas une bonne chose.

— Un homme dont je sais pertinemment qu'il est prêtre l'a nié devant moi, dit Peard. Deux autres qui portaient encore le col ont refusé de venir quand je leur ai dit ce que nous attendions d'eux. Ils ne font confiance à aucune personnalité officielle, Fin.

— Nous avons été consignés à l'enfer, à ce qu'ils disent.

— J'ai essayé de joindre un certain père Michael Flannery, dit Peard. On m'a dit qu'il pourrait…

— Flannery est occupé et on ne peut pas le joindre.

— Vous savez où il se trouve ?

— Façon de parler.

— Pourriez-vous lui faire transmettre un message et lui demander s'il…

— Je ferai ce que je peux, mais continuez à chercher. »

Peard soupira. « Je ferais bien de descendre au coin. Le convoi de Killaloe est censé partir à l'heure.

— Ça ne s'est jamais produit.

— Je ne leur reprocherai pas de prendre un peu de retard en ce moment. À mon avis, plus noire est la nuit, mieux c'est.

— On m'a dit que la N 7 était sûre », dit Doheny. Peard haussa les épaules. « Je pense toujours que nous devrions transporter le caisson et ses deux occupants à Dublin.

— Pas avec Kevin O'Donnell dans les parages !

— Oui, vous avez peut-être raison, Fin.

— Avez-vous fait passer un pistolet à Browder comme je vous l'avais demandé ?

— Oui, mais il n'a pas aimé ça. Et j'ai cru que Kate allait en faire tout un plat.

— Ce n'est pas bien grave.

— L'armée a mis Kevin en garde, Fin. Comptez là-dessus.

— Avec un fou, je ne compte sur rien d'autre que de l'imprévu. » Doheny repoussa son fauteuil et se leva. « Quant à moi, je ne me déplace qu'armé et protégé. Je vous conseille d'en faire autant, Adrian.

— Il ne viendra pas à Killaloe. Ils l'ont promis.

— Bien sûr. Ils avaient aussi promis de retrouver toutes les autres femmes indemnes et de les protéger ! Vous en avez entendu parler, non ? Dans les mines de Mountmellick, tout le monde est mort !

— Qu'est-il arrivé ?

— Un seul homme contaminé. Ils l'ont tué, bien sûr, mais il était trop tard.

— Il faut que je retourne au Labo, dit Peard. Comment vont les choses, ici ?

— Pas encore la moindre lueur, mais il fallait s'y attendre. Vous aurez les relevés de nos derniers résultats quand vous reviendrez à Killaloe. Faites-moi savoir ce que vous en pensez.

— Je n'y manquerai pas. Bon Dieu ! J'aimerais pouvoir faire l'aller et retour à Huddersfield !

— La Force de Démarcation refuse son autorisation. J'ai demandé.

— Je le sais, mais ça me paraît criminel. Qui risquons-nous de contaminer ? Ils sont aussi touchés par la peste que nous le sommes.

— Plus.

— La recherche au grand jour est le seul espoir qui reste au monde, dit Peard.

— Le seul espoir qui reste à l'Irlande. Ne l'oubliez pas. Mais si les Yankees ou les Russkies trouvent la solution les premiers, il y a des chances sérieuses pour qu'ils nous exterminent purement et simplement. Tout cela au saint nom de la stérilisation, vous comprenez ?

— C'est ce qu'ils pensent aussi, à Huddersfield ?

— Pourquoi croyez-vous que nous fassions preuve d'une telle franchise les uns avec les autres, Adrian ? Ils n'en sont pas moins anglais, vous savez.

— Et nous sommes toujours irlandais », dit Peard. Son corps frêle fut aussitôt secoué d'un rire aigu que Doheny trouva particulièrement déplaisant.

Le droit à la liberté de parole inclut non seulement le droit de parler ou d'imprimer, mais aussi le droit de distribuer, le droit de recevoir, le droit de lire… et la liberté d'investigation, la liberté de pensée, la liberté d'enseigner…

Cour Suprême des États-Unis,
Griswold contre Connecticut.

Le docteur Dudley Wycombe-Finch savait ce que ses collaborateurs pensaient du cabinet de travail qu'il s'était choisi – beaucoup trop petit pour le directeur du suprêmement important English Research Establishment, trop encombré et trop éloigné du cœur de Huddersfield.

À l'époque où Huddersfield était voué aux sciences physiques, ce bureau du sous-sol avait été occupé par un assistant de recherche. Le bâtiment qui l'abritait, à la lisière du parc clôturé, était une construction en béton de trois étages, sans lierre et presque totalement dépourvue de caractère. Wycombe-Finch disposait en fait d'un autre bureau réservé aux « grandes occasions » dans le bâtiment administratif, une suite spacieuse aux tapis épais, protégée par des antichambres de fonctionnaires. Mais c'était dans ce petit cabinet et dans le laboratoire contigu qu'on le trouvait la plupart du temps – dans cette enceinte de murs sans fenêtres couverts de rayonnages de livres, dont l'unique porte donnait sur le petit laboratoire. Sa table de travail était suffisamment petite pour qu'il pût en atteindre facilement de l'une ou l'autre main l'angle le plus éloigné. Le fauteuil pivotant à haut dossier était confortable. C'était là qu'il gardait son poste de radio, les instruments d'écoute et les outils d'électronique.

Bien carré dans son fauteuil, il tirait sur sa longue pipe au fin tuyau en attendant l'appel de Doheny. Ils s'étaient rencontrés en plusieurs occasions à des conférences internationales, et

Wycombe-Finch pouvait se représenter son homologue irlandais tandis qu'ils conversaient au téléphone – un homme petit, plutôt fort, un peu fanfaron. Lui-même, par contraste, était grand, mince, et vêtu de gris. Un collègue américain, le voyant un jour avec Doheny, les avait baptisés « Mutt and Jeff », épithètes que Wycombe-Finch avait trouvées injurieuses.

Un résidu de nicotine remonta par le tuyau de sa pipe, lui brûlant la langue. Il essuya les particules coupables à l'aide d'un mouchoir de lin blanc, s'apercevant trop tard qu'il l'avait pris au fond du tiroir – l'un des mouchoirs que sa femme, Helen, avait lavés avant… Il détourna ses pensées de cette voie.

À l'extérieur de son bureau, il le savait, la matinée était une grisaille froide et brumeuse au sein de laquelle les distances dérivaient, se diffusaient, s'estompaient. Un matin du pays des lacs, comme on disait dans la région.

Le téléphone qu'il avait devant lui servait de presse-papiers à un assortiment de documents divers – rapports, résumés. Les yeux fixés sur cette pile, il fumait et attendait. La liaison téléphonique entre l'Irlande et l'Angleterre était pour le moins déficiente, et il avait appris à être patient en ce qui concernait ces échanges réguliers entre lui et Doheny.

Le téléphone sonna.

Il porta le combiné à son oreille tout en posant sa pipe dans un cendrier. « Wycombe-Finch à l'appareil. »

La voix de ténor de Doheny était identifiable malgré la mauvaise qualité de la communication, les crachotements d'électricité statique et les nombreux déclics. Il y a pas mal d'oreilles indiscrètes, songea Wycombe-Finch.

« Ahhh ! je vous ai enfin, Wye. Ce satané service téléphonique est pire que jamais, ce matin. »

Wycombe-Finch sourit. Il avait rencontré Doheny pour la dernière fois à Londres lors d'une conférence sur la coopération interdisciplinaire. Un type jovial qui cachait derrière ses grands yeux bleus un esprit scientifique de première classe. Mais ce n'était que depuis ces échanges téléphoniques réguliers qu'ils en étaient arrivés à ce que Wycombe-Finch considérait comme une collaboration amicale.

Doe et Wye.

Ils avaient adopté l'usage familier des prénoms dès leur troisième communication.

« Je suis convaincu que le téléphone a été créé pour nous enseigner la patience, Doe, dit Wycombe-Finch.

— La lèvre supérieure rigide et tout le reste, hein ? Alors, quoi de neuf, Wye ?

— Un nouveau savant du gouvernement doit venir ce matin pour évaluer l'avancement de nos travaux. Je connais le type – Rupert Stonar. Ce n'est pas une sommité scientifique, mais il ne se laisse pas jeter de poudre aux yeux.

— Stonar. J'ai entendu parler de lui. Politique.

— Oui, très.

— Qu'avez-vous à lui dire ?

— Fichtrement rien. Nous piochons laborieusement, c'est tout. Du bon piochage, qui finira par porter ses fruits, mais rien de la découverte sensationnelle que voudraient Stonar et ses pareils.

— Et ces quatre types qu'on vous a envoyés ?

L'Américain, Beckett – j'ai entendu dire que c'était lui qui avait deviné la façon dont le Fou avait propagé son truc.

— Un type brillant, sans aucun doute. Je les laisse travailler en équipe tous les quatre. Ils ont une façon particulière de collaborer que j'hésite à qualifier d'électrique, mais ils forment une de ces associations heureuses qui produisent parfois de grandes choses.

— Dites-le à Stonar.

— Il le sait déjà. J'espérais que vous pourriez me donner un petit quelque chose de croustillant à partager avec lui, Doe. »

Après un moment de silence, Doheny répondit : « Nous ne vous cachons pas grand-chose, Wye, non ? »

Wycombe-Finch reconnut cette approche, qui faisait partie d'un code subtil que lui et Doheny avaient élaboré entre les lignes. Doheny avait quelque chose à révéler, quelque chose que ses maîtres pourraient lui reprocher d'avoir dévoilé ; mais ce serait sans importance maintenant parce que Wycombe-Finch le savait manifestement déjà.

« J'espère que vous n'essayez même pas, dit Wycombe-Finch, jouant le jeu. Dieu sait que je déteste le recours à

l'espionnage, et je vous assure, Doe, que nous sommes d'une franchise totale avec vous. »

Le rire de Doheny crépita dans le téléphone. Wycombe-Finch sourit légèrement. Que diable avait déniché Doheny ?

« Eh bien, dit Doheny, c'est vrai. Nous avons peut-être O'Neill lui-même. »

Wycombe-Finch saisit l'occasion d'une longue décharge d'électricité statique pour demander vivement : « Quoi ? Je n'ai pas entendu.

— Le Fou. Nous l'avons peut-être ici.

— Vous l'avez incarcéré, interrogatoires et tout ?

— Dieu du ciel, non ! Je l'envoie à notre centre de Killaloe par des chemins détournés. Il dit s'appeler John Garrech O'Donnell et se prétend biologiste moléculaire.

— Quelle certitude en avez-vous ? » Wycombe-Finch sentait son cœur battre plus vite. Impossible de savoir qui pouvait écouter cette conversation. Très dangereux. Il fallait que Doheny réponde correctement à cette question.

« Nous ne sommes pas affirmatifs, Wye. Mais, je vous le dis, j'en ai le poil qui se hérisse. L'un de nos meilleurs hommes s'est accroché à lui comme une sangsue, avec un prêtre à portée de la main au cas où il voudrait se confesser, et un pauvre orphelin pour qu'il puisse voir constamment ce qu'il a fait. »

Wycombe-Finch secoua lentement la tête d'un côté sur l'autre. « Doe, vous êtes tout simplement diabolique. Vous lui avez monté un sacré piège.

— J'ai tiré parti de la situation telle qu'elle se présentait.

— Vous êtes quand même sacrément futé, Doe. La mauvaise conscience, c'est peut-être la clef de notre type, du moins si j'en crois ce profil qu'ont établi les Américains. Bon Dieu ! Voilà qui demande un peu de réflexion. Je dois avouer que j'en doutais quand nos barbouzes m'en ont parlé.

— Nous ne nous faisons pas d'illusions, mais c'est quelque chose que vous pouvez annoncer à votre Stonar.

— Il le sait sans doute déjà. Je vous conseille d'être très prudent, Doe. O'Neill pourrait avoir une autre saloperie dans sa manche… enfin, si c'est lui le Fou.

— Nous y allons avec des gants.

— Vous êtes dans des eaux terriblement boueuses, Doe. »

C'était une allusion à une plaisanterie qu'ils avaient échangée à une conférence, les eaux boueuses étant les plus fertiles pour une nouvelle croissance.

Doheny saisit aussitôt la perche. « Très troubles, en effet. Je vous dirai si ça devient plus boueux.

— D'accord. Les Américains vous apportent-ils une aide quelconque ?

— Nous ne leur avons rien dit pour des raisons évidentes, Wye. Ils nous avaient déjà envoyé certaines informations… au cas où. Mais elles sont plutôt succinctes. Pas d'empreintes digitales, pas de diagramme dentaire. Ils mettent ça sur le compte du Feu de Panique, ce qui est peut-être le cas.

— Et si cet… O'Donnell, avez-vous dit ? S'il est seulement ce qu'il prétend être ?

— Nous allons lui mettre des poucettes psychologiques : une triple approche avec un seul objectif – il faut qu'il trouve une nouvelle façon d'aborder le problème de notre recherche, quelque chose de brillant.

— Une triple approche ? Ah ! au cas où il serait vraiment O'Neill et où vous ne pourriez pas le prouver ?

— Exactement. Il peut nous donner un indice qui nous mette vraiment sur la piste, ou essayer une dissimulation ingénieuse, ou bien une diversion.

— Ou encore le sabotage pur et simple.

— Ce qui équivaudrait à une confession. » Une décharge d'électricité statique vrilla les tympans de Wycombe-Finch. Quand le bruit s'éteignit, il entendit Doheny qui disait : … ce que fait le groupe de Beckett. »

Wycombe-Finch interpréta ces paroles comme une question. « Je pense que s'il y en a un que nous devons avoir à l'œil, c'est ce petit mangeur de grenouilles, ce Hupp. Il a l'esprit retors. Il alimente Beckett comme s'il s'agissait de son ordinateur personnel, comme s'il jouait avec lui.

— Que Dieu m'aveugle ! comme vous dites en Angleterre.

— Nous ne disons rien de tel, espèce de mangeur de patates irlandais. »

Tous deux gloussèrent. Ce n'étaient pas des piques bien méchantes, se dit Wycombe-Finch, pas assez pour mystifier les oreilles indiscrètes, mais c'était devenu entre eux une sorte de rituel indiquant que leur entretien touchait à sa fin.

« Si jamais nous nous retrouvons face à face, je vous frotterai les oreilles de mon gourdin irlandais – si j'arrive à retrouver un de ces maudits trucs. »

Une larme glissa sur la joue gauche de Wycombe-Finch. Les clichés avaient été conçus pour qu'on pût en rire, mais pouvait-on les mettre au rebut ? Peut-être jouaient-ils ce jeu pour garder à l'esprit les erreurs du passé – parapluie contre gourdin, le ridicule contre le ridicule. Wycombe-Finch laissa échapper un soupir, et il crut en entendre l'écho du côté de Doheny.

« Je vais nourrir Stonar de visions féeriques venues d'Irlande, dit-il. Mais votre O'Donnell n'est probablement rien d'autre que ce qu'il prétend être.

— Un biologiste moléculaire est un biologiste moléculaire. Nous ferions appel à Jésus, Marie et Joseph eux-mêmes s'ils se présentaient.

— O'Donnell n'avait-il pas de papiers d'identité ? demanda Wycombe-Finch, frappé soudain par cette idée.

— Le crétin qui commandait l'équipe d'accueil a jeté son passeport.

— Jeté ?

— Par-dessus son épaule, dans la mer. Aucune chance de l'examiner maintenant pour savoir si c'était un faux.

— Doe, je pense parfois que nous sommes victimes d'un sort délibérément malveillant.

— Prions pour qu'il y ait en contrepartie un sort bienveillant. Peut-être est-ce l'équipe de Beckett.

— Au fait, Doe, Beckett et ses gars pensent que la théorie de la fermeture Éclair risque de nous égarer, de nous envoyer sur une voie de garage, pour ainsi dire.

— Intéressant. Je transmettrai.

— Désolé de n'avoir rien de plus substantiel à vous donner.

— Wye, je viens d'avoir une idée. Pourquoi ne confiez-vous pas Stonar à Beckett ? Un Américain brillant expliquant les

complexités de la merveilleuse recherche scientifique à un politicien mal informé.

— Ça pourrait être intéressant, reconnut Wycombe-Finch.

— Beckett pourrait même en tirer de nouveaux éclairs d'intuition. C'est ce qui se passe souvent quand on explique les choses à des non-initiés.

— J'y penserai. Quand il s'y met, Beckett peut avoir la parole facile.

— J'aimerais causer moi-même avec Beckett. Pourrait-il se joindre à nous pour un de ces entretiens ?

— J'arrangerai ça. Hupp aussi ?

— Non... seulement Beckett. Hupp, plus tard peut-être. Et essayez de le préparer à un interrogatoire serré, Wye, voulez-vous ?

— Comme je vous l'ai dit, il peut être très disert, Doe. »

Il y eut un moment de silence que troublèrent seulement les crachotements d'électricité statique, puis Wycombe-Finch reprit : « Je vais préparer un rapport sur leurs idées relatives à la théorie de la fermeture Éclair. Nous vous le téléfaxerons dès que possible. Il peut s'y trouver quelque chose d'intéressant, bien que je n'y accorde pas trop de foi.

— Beckett a besoin de résistance, hein ?

— Ça le stimule. Gardez cela à l'esprit quand vous parlerez avec lui.

— Se met-il en colère ?

— Il ne le montre jamais, mais c'est là.

— Très bien ! Très bien ! Je préparerai mes meilleurs appâts à Yankees. Et en ce qui concerne le Fou, je vous ferai savoir si les eaux deviennent plus boueuses. »

Wycombe-Finch hocha la tête. Totalement boueuses, bien sûr, signifierait qu'ils avaient la confirmation que l'homme était bien O'Neill. « Il y a autre chose, Doe. Il se peut que Stonar vienne ici pour me congédier.

— Dites-lui de couper la ligne téléphonique s'il le fait.

— Voyons, Doe, ne brûlez pas les ponts.

— Je parle sérieusement ! Il n'est pas si facile pour un Irlandais de se lier avec un Anglais. Je ne perdrai pas mon temps à établir un autre contact à Huddersfield. Dites-le-lui.

— Il ne nous a fallu qu'une semaine pour arriver à bien nous entendre.

— De nos jours, une semaine et toujours, c'est pareil. Les politiciens ne l'ont pas encore compris. Ils ont besoin de nous, nous n'avons pas besoin d'eux.

— Oh ! je pense que si, Doe.

— Nous nous tenons la main, Wye, ou tout le foutu bazar se casse la figure. Dites à Stonar que ce sont mes paroles. À la prochaine, donc ?

— Comme vous voudrez, Doe. » Wycombe-Finch entendit le déclic indiquant que la communication était coupée. Les parasites cessèrent. Il replaça le combiné du téléphone sur son support et son regard se fixa sur la pipe refroidie posée à côté.

À sa façon, Doheny avait raison, bien sûr. C'étaient les hommes de science qui avaient créé cet abominable gâchis – ou qui y avaient du moins contribué, on ne pouvait le nier. Communication déficiente, mauvaise liaison avec les gouvernements. Nous n'avons pas exercé le pouvoir que nous détenions ou n'avons même pas reconnu la véritable nature du pouvoir. Quand nous avons agi, nous avons continué à jouer les mêmes jeux politiques qu'avant.

Il leva les yeux vers les livres qui garnissaient le mur, sur sa gauche, sans vraiment les voir. Et si c'était O'Neill le Fou, là-bas en Irlande ? S'il se révélait un moyen quelconque de l'utiliser, Doheny était assez rusé pour le découvrir. *Mais que Dieu nous vienne en aide si la nouvelle tombe dans de mauvaises oreilles à l'extérieur.*

Wycombe-Finch secoua la tête. Heureusement que l'homme était entre les mains de Doheny. Il prit sa pipe et la ralluma en réfléchissant à tout cela. Il ne s'était pas rendu compte jusqu'à présent de la confiance qu'il en était venu à accorder aux méthodes retorses de Doheny.

S'il existe un principe plus clair que tout autre, c'est celui-ci : dans toute entreprise, qu'elle soit de caractère gouvernemental ou de simple commerce, on doit faire confiance à quelqu'un.

WOODROW WILSON.

Tout ce temps passé avec ce maudit Yank, et pas le moindre indice ! songea Herity.

C'était le milieu de l'après-midi et ils montaient d'un pas pesant vers le col d'une autre vallée peu profonde, le prêtre et le jeune garçon légèrement détachés de leurs compagnons. Depuis leur lutte dans la buanderie, l'adolescent était plus renfermé que jamais, son silence s'était fait plus profond. Le père Michael était accusateur : tout cela était la faute d'Herity.

Tout est la faute de ce satané Yank !

Et le prêtre ne fait rien pour m'aider.

C'est un Yank qui nous a fait ça – qui a fait de l'Irlande un ghetto.

Herity ne s'était jamais considéré comme un super-patriote – seulement comme un Irlandais typique, rendu amer par des siècles d'oppression anglaise. Il était attaché à ses compatriotes et à son pays par une loyauté tribale, par la parenté du village fortifié préhistorique. Il se sentait tiré par une force venue de la terre irlandaise. C'était un souvenir qui vivait dans le sol même. Celui-ci se souvenait et s'était toujours souvenu. Même s'il ne restait plus personne, il demeurerait quelque chose là, une essence qui témoignerait du passage des Gaëls en ces lieux.

Le père Michael parlait au Yank sans essayer de le sonder, sans faire ce qu'il aurait dû pour découvrir si l'homme portait un masque derrière lequel se cachait le Fou. Ruminant de sombres pensées, Herity écoutait.

« Les ruines sont plus nombreuses, par ici, disait le père Michael. Vous avez remarqué ?

— Il semble qu'on ait détruit à plaisir, dit John.

— Mais ça s'écroule de plus en plus. Et elles n'ont plus le caractère picaresque qu'ont parfois les ruines vraiment majestueuses. Maintenant… ce ne sont que des décombres. »

Silencieux, ils dépassèrent un autre cottage incendié dont les murs se dressaient tout au bord de la route. Les fenêtres vides révélaient des lambeaux de rideaux carbonisés pareils à des paupières blessées.

Quelqu'un répondra de ça, se dit Herity.

La longue mémoire irlandaise était présente en lui, barbelée comme une lance. Tous ceux qui l'offensaient en ressentaient un jour la blessure, par laquelle s'en allait leur vie.

Ils franchirent bientôt la crête de la colline et s'arrêtèrent pour reprendre haleine, face à la longue courbe d'une autre vallée dont le sommet se perdait dans la brume. Un ruisseau cascadait là-haut sur des roches noires, marquant l'air d'un écran de brouillard qui dissimulait les collines de l'arrière-plan.

Herity dressa l'oreille en entendant un clapotis tout proche ; un ruisseau ou une source. « J'entends un bruit d'eau, dit John.

— Un peu de repos et de nourriture ne nous feraient pas de mal », répondit le père Michael.

Le prêtre traversa la route vers le côté aval, où une longue pente herbue précédait les arbres. Ayant trouvé dans le mur de pierre un endroit aisément franchissable, il s'avança de quelques pas dans les hautes herbes, suivi du jeune garçon qui avait bondi par-dessus le parapet pour le rejoindre.

John leva les yeux vers le ciel. Des nuages approchaient, obscurcissant l'horizon vers l'ouest. Puis il jeta un regard à Herity, qui lui fit signe de suivre le prêtre et l'enfant. Montant sur le parapet, il contempla un instant la campagne avant de sauter. Le paysage était découpé par des murs de pierre grise en rectangles verts que parsemaient quelques cottages, tous noircis et dépourvus de toits. Il entendit Herity franchir le mur et s'approcher de lui.

« Il y reste une certaine beauté », dit Herity.

John le regarda, puis reporta son attention sur le panorama. À mi-distance de l'horizon, réduite à un pastel assourdi par la brume légère, une prairie traversée par une rivière sinueuse ondulait jusqu'à de hauts arbres d'un vert plus sombre.

« Avez-vous soif, monsieur O'Donnell ? » demanda Herity. Mais en prononçant ces paroles, c'était O'Neill qu'il regardait.

« Je boirais bien quelques gorgées d'eau de source.

— Je pense que vous n'avez aucune science de la soif, dit Herity. Un verre de Guinness bien fraîche, débordante de mousse aussi blanche que la culotte d'une vierge, voilà une vision capable de stimuler la soif d'un homme ! »

Le père Michael et le jeune garçon se dirigeaient vers les arbres qui bordaient la prairie en aval.

« Je vous ai entendu parler des ruines avec le prêtre, dit Herity. Ce ne sont pas des ruines. C'est de la décomposition ! Voilà le mot. L'espoir définitivement anéanti. »

Le prêtre et l'enfant s'arrêtèrent juste avant les arbres près d'un affleurement granitique. Regardant de leur côté, Herity ajouta : « Un type bien, ce prêtre. Vous ne trouvez pas, monsieur O'Donnell ? »

À cette question railleuse, John sentit O'Neill-en-lui s'éveiller. La panique menaça de le submerger, puis la fureur. « D'autres ont souffert autant que vous, Herity ! Vous n'êtes pas le seul ! »

Un afflux de sang empourpra le visage d'Herity. Ses lèvres se contractèrent en une ligne mince et sa main droite se porta vers le pistolet dissimulé sous sa veste, mais il hésita et sa main remonta finalement gratter son menton hérissé d'une barbe de plusieurs jours.

« Écoutez-nous un peu ! On dirait deux gamins en… »

Il se tut, interrompu par l'écho d'un coup de feu venu des arbres qui se dressaient en contrebas. D'un seul mouvement, Herity renversa John dans l'herbe et s'écarta d'un roulé-boulé, une main plongée dans son sac. Avant d'avoir cessé de rouler, il avait une petite mitraillette à la main et s'élançait vers l'abri du roc de granit. Il s'y arrêta, scrutant les arbres.

John, arrivé derrière lui, s'appuya contre la pierre froide puis risqua un œil sur le côté du rocher, cherchant du regard le

prêtre et l'enfant. Étaient-ils blessés ? Qui avait tiré, et contre qui ? Une branche craqua en contrebas, et le visage du père Michael, pâle et sans chapeau, apparut parmi les taillis du sous-bois. Dans cette tache blanche aux yeux écarquillés qui tranchait sur le fond de verts et de bruns, John distingua nettement la cicatrice du front et le regard fixé sur lui.

« Rentrez la tête ! » lui dit Herity. Il tira brutalement John à l'abri du rocher.

« J'ai vu le père Michael. Ça a l'air d'aller.

— Et le gamin ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Patientons un peu. C'était un fusil à balles. » Il serra la mitraillette contre sa poitrine et se pencha en arrière, scrutant le parapet qui bordait la route au-dessus d'eux.

John regarda l'arme que tenait Herity.

Herity avait saisi son regard. « Les juifs font de belles armes, vous ne trouvez pas ? » Il fit volte-face en entendant bruire l'herbe au-dessous d'eux.

John, levant les yeux, vit le père Michael qui les regardait, debout. Le feutre noir dissimulait de nouveau le front marqué au fer rouge.

Herity bondit sur ses pieds et scruta les arbres, au-delà du prêtre. « Où est le gamin ?

— À l'abri derrière d'autres rochers, sous les arbres.

— Il n'y a eu qu'un seul coup de fusil.

— Sans doute quelqu'un qui abattait une vache ou un porc.

— Ou lui-même. C'est ce qu'il y a de plus courant, ces temps-ci.

— Vous ne pensez qu'à mal », dit le père Michael. Il montra d'un geste la mitraillette. « Où avez-vous trouvé cette arme effroyable ?

— Cette belle Uzi que nous devons à l'ingéniosité des juifs, je l'ai prise à un mort, père Michael. N'est-ce pas ainsi qu'on se procure la plupart des choses, de nos jours ?

— Qu'avez-vous l'intention d'en faire ?

— M'en servir si besoin est. Où exactement avez-vous laissé le gamin ? »

Le père Michael se retourna et pointa un doigt vers les taches grisâtres que formaient, sous les arbres, les blocs de granit partiellement cachés par les ajoncs envahissants.

« Nous allons descendre là-bas un par un, dit Herity. J'irai le premier. M. O'Donnell suivra, et vous viendrez ensuite, curé. Restez ici jusqu'à ce que je vous appelle. »

Courbé au ras du sol, Herity s'élança hors de l'abri des rochers et dévala la pente en zigzaguant jusqu'aux arbres. Ils le virent s'accroupir derrière les autres rochers, puis l'entendirent crier :

« Vous faites exactement comme moi ! »

John s'élança à son tour avec le sentiment d'être exposé et vulnérable. Il dévala la pente – à gauche, à droite, puis dans un espace protégé par les rochers, où il vit le jeune garçon recroquevillé dans son manteau bleu. Aucun signe d'Herity. L'enfant fixait sur lui un regard vide.

Il entendit un bruit de galop et le père Michael les rejoignit, passant aussitôt un bras protecteur autour des épaules du garçon.

Herity reparut alors, arrivant au petit trot de la partie boisée. Il vint se mettre avec eux à l'abri des rochers, le souffle court, la mitraillette toujours prête contre la poitrine.

« Vous resterez ici tous les trois jusqu'à ce que j'aie exploré le terrain en contrebas. C'était idiot, curé, de vous promener comme ça à découvert après ce coup de fusil.

— Si Dieu entend que je parte maintenant, il me prendra maintenant, dit le père Michael.

— C'est peut-être ce que vous espériez. C'est un péché, mon père. Rappelez-vous ça. Quand vous bravez la mort, en quoi est-ce différent d'un suicide délibéré ? »

Le père Michael courba l'échine.

Herity allait partir, mais John le retint en posant une main sur son bras. « Joseph. »

Herity tourna vers John un regard surpris.

« Je vous suis reconnaissant de votre sollicitude, dit John. Et j'aimerais que vous m'appeliez John, mais je ne changerai pas un mot de ce que j'ai dit là-haut. » Il fit un geste du menton vers

le haut de la colline, là où Herity l'avait renversé pour le protéger. « Je le maintiens jusqu'au dernier mot. »

Herity sourit. « Je vous crois, Yank ! »

Là-dessus, courbé en deux, il quitta l'abri des rochers et partit en courant à travers les arbres. Ils entendirent une branche craquer, puis le silence.

« Quel homme étrange », dit le père Michael.

Le jeune garçon se dégagea du prêtre et regarda par-dessus les rochers.

« Allons ! Rassieds-toi ! » dit le père Michael. Il tira le garçon en arrière.

« Herity se comporte comme un soldat, dit John.

— Ça, on peut le dire.

— Où l'avez-vous rencontré ? »

Le père Michael détourna les yeux, essayant de dissimuler son visage, mais John eut le temps d'y lire une expression presque paniquée. Qu'y avait-il entre ces deux-là – le prêtre et l'homme d'action violent ?

Le père Michael parla d'une voix étouffée : « On pourrait dire que Dieu nous a jetés dans le même panier. Pour quelle raison, je n'en sais rien. » Il se tourna de nouveau vers John, le visage composé.

« Et le garçon ? demanda John. Pourquoi est-il avec vous ?

— Il m'a été confié par des bohémiens. Des gitans, pour ainsi dire, mais ils ne le sont pas vraiment. Ils l'avaient bien traité. Ce sont eux qui m'ont parlé de son vœu de silence.

— Alors il peut parler ?

— Je l'ai entendu appeler dans son sommeil. » L'enfant ferma les yeux et rentra la tête dans le manteau bleu. « Il a un nom ?

— Il est le seul à le savoir, et il ne veut rien dire.

— Avez-vous essayé de trouver son…

— Taisez-vous, maintenant ! dit le père Michael, l'œil furieux. Il y a des douleurs qu'il vaut mieux ne pas attiser. »

John se détourna brusquement en essayant de réprimer un rictus. Il éprouvait une douleur dans la poitrine et sentait O'Neill-en-lui se rapprocher de plus en plus près de la surface. Il porta les deux mains à son visage, s'efforçant d'apaiser l'Autre,

d'écarter le danger qu'il représentait. Un bruit de cailloux lui fit redresser la tête.

Herity s'accroupit à côté d'eux, le visage ruisselant de sueur. Des teignes et autres capsules épineuses constellaient le bas de son pantalon vert. La mitraillette toujours serrée contre la poitrine, il lui fallut un moment pour reprendre son souffle. « Il y a deux cottages, juste derrière la crête suivante, avec de la fumée qui sort des deux cheminées. Ils ont une radio et ils écoutent les informations. Et ils en discutent entre eux. »

Le père Michael s'éclaircit la voix. « Y a-t-il un... un signe quelconque de...

— Pas la moindre trace de femme. Il n'y a que des vêtements d'hommes sur la corde à linge. Mais tout est propre, les deux cottages sont bien entretenus. Je suppose que ce sont des hommes qui ont été bien formés par les femmes de leur famille.

— Des tombes ? demanda le père Michael.

— Il y en a quatre dans la prairie, au-dessous des cottages.

— Alors peut-être que ces gens-là nous hébergeraient.

— Pas si vite ! » dit Herity. Il regarda John. « Pensez-vous pouvoir vous servir de cette arme, John ? »

John regarda la mitraillette, dont il sentait toute la puissance cachée. Il fléchit les doigts. « M'en servir pour quoi ?

— J'ai envie d'aller jusqu'à ces cottages, ouvertement et amicalement. Et vous me couvrirez d'en haut. Il y a un bon poste d'observation sur la crête, avec des rochers. »

John lança un regard au prêtre.

« Je n'approuve pas cela, dit le père Michael. L'Église a suffisamment péché en se réclamant de Dieu pour bénir le meurtre.

— Nous n'avons l'intention d'assassiner personne, protesta Herity.

— Vous allez jouer les soldats.

— Ohhh, ça ! Je ne suis pas prêt à me suicider, père. » Herity regarda John. « Qu'en dites-vous, John ? »

John tendit les mains vers la mitraillette. « Montrez-moi comment ça marche.

— Très simple. » Herity vint se placer à côté de John avec l'arme. « Voici le cran de sûreté. Quand il est dans cette

position – il le décliqueta –, il vous suffit de viser et de presser la détente. Elle est aussi stable que le Roc de Cashel. » Herity remit le cran de sûreté et tendit l'arme à John.

John la soupesa. Elle était chaude du contact d'Herity. Beaucoup plus directe que la peste. O'Neill-en-lui allait-il surgir maintenant et tuer dans la violence et dans le bruit ? John vit en levant les yeux qu'Herity l'observait.

« Vous pourrez ? » demanda ce dernier.

John hocha la tête.

« Alors suivez-moi, sans plus de bruit qu'une souris dans un lit de plumes. Curé, vous restez où vous êtes avec le gamin jusqu'à ce qu'on vous appelle.

— S'il plaît à Dieu, dit le père Michael.

— Et voilà, s'exclama Herity en souriant. Il nous a quand même donné sa bénédiction, en fin de compte ! »

Herity partit alors en avant au petit trot, la tête baissée. Ils s'enfoncèrent parmi les arbres au long d'une piste marquée dans la couche d'aiguilles de conifères, et traversèrent un mince filet d'eau qui cascadait sur les roches noires.

John, qui avait soif, s'arrêta. Il regarda d'abord l'eau, puis Herity.

« À votre place, je n'en boirais pas, chuchota Herity. Il y a un cadavre d'homme plus haut. » Il pointa un doigt vers l'amont du ruisseau. « Mort d'au moins une semaine, et qui pourrit dans l'eau. » Herity sourit. « Les porcs s'y sont attaqués. » John frissonna.

Herity reprit sa route et John le suivit vers le haut de la pente opposée. Ils avançaient lentement à travers les buissons de conifères, le terreau étouffant le bruit de leurs pas. Arrivé au sommet, Herity fit signe à John de se courber, puis lui montra sur la ligne de crête, à leur gauche, un endroit où un éperon de roche grise apparaissait entre les troncs bruns.

« De là, chuchota Herity, vous avez une vue de première sur leur entrée. Je vais attendre que vous soyez en place et je descendrai en sifflant, d'un air amical et sans arme en vue. Compris ? »

John hocha la tête. Plié en deux, il grimpa parmi les arbres pour gagner l'éperon rocheux en restant au-dessous de la ligne

de crête. En rampant vers le sommet, il s'aperçut qu'il pouvait se glisser sur les rochers qui sentaient le silex, encore chauds du soleil qui les avait baignés un peu plus tôt. Il leva les yeux vers le ciel. Il ferait bientôt nuit et les nuages étaient chargés de pluie. Lentement, il se glissa vers une légère dépression dans la roche jusqu'à ce qu'il pût regarder par-dessus le bord.

Il se trouvait en haut d'une pente abrupte à moins de cent mètres de l'arrière-cour clôturée d'un cottage propret – murs blanchis à la chaux, deux cheminées d'où s'échappait de la fumée... des poulets qui grattaient la terre dans la cour. Le toit d'un autre cottage se découpait un peu plus loin sur l'arrière-plan de la vallée, avec un filet de fumée montant d'une seule de ses cheminées. D'une étable construite dans le flanc de la colline, un peu à l'écart sur la gauche, se dégageait une odeur de fumier. Au-delà dans la vallée étaient disséminés des cottages incendiés et des dépendances écroulées, sans aucun signe de vie. Il ramena son attention sur le cottage le plus proche. Une corde à linge avait été tendue depuis un angle du bâtiment jusqu'à un poteau planté dans la cour fermée de murs de pierre. Des vêtements se balançaient dans le vent – pantalons, chemises, caleçons longs... On entendait faiblement la radio, quelqu'un qui parlait. Tout paraissait si bucolique... si ce n'était cette tranquillité anormale et quelque chose qui manquait derrière le son de la radio et le gloussement des poulets.

John se pétrifia soudain en entendant des voix juste au-dessous de lui, derrière la saillie rocheuse qui lui masquait la vue.

« Ici, ils ne nous verront pas. » C'était la voix d'un jeune garçon.

« Il y en a combien dans la bouteille ? demanda une autre voix, tout aussi jeune.

— Presque une tasse, répondit la première voix.

— Tu crois vraiment que c'est à cause de ça ? » Il y eut un raclement, puis un gargouillis suivi d'un accès de toux. « Bouahhh ! C'est affreux !

— Elle a dit que c'était la boisson, Burgh, et maintenant elle est morte.

— C'est des histoires stupides de grandes personnes ! »

Quelque chose effleura les rochers au-dessous de John. Il retint son souffle.

« Les grands ne savent jamais ce qu'ils veulent ! »

Il y eut au-dessous de John un long silence qui lui donna l'impression que son cœur battait trop fort. Il n'osait pas faire un mouvement de crainte que le moindre frottement contre le rocher alertât les enfants, qui ne manqueraient pas de mettre en garde les habitants des cottages. Il ne bougea que les yeux pour essayer d'apercevoir Herity, se demandant où il pouvait bien se trouver.

« Je suis content que toi et ton pa soyez venus vivre dans l'autre cottage, Burgh. » C'était la première voix.

« C'était pas bien, en ville.

— Ça tirait beaucoup ?

— Oui.

— Ici aussi. On s'est cachés dans une grotte. » De nouveau le silence.

Pourquoi Herity s'attardait-il ? John éprouvait une douleur dans la poitrine quand il respirait.

« Tu te rappelles ce qui est arrivé à ta maman ? » demanda la première voix.

« Oui.

— La mienne me manque. Des fois, je crois que je ferais mieux d'aller au ciel pour être avec elle. Mon pa n'est plus très drôle.

— Le mien, il boit de ce truc.

— Je sais.

— Qu'est-ce que ça te fait, à toi ?

— Je crois que ça va me faire vomir.

— Nan, t'en as pas bu assez.

— Chut ! »

Le silence revint au-dessous de la cachette de John.

Puis il entendit Herity qui chantait Dark Rosaleen, une belle voix de ténor approchant des cottages par en bas.

« Il y a quelqu'un qui vient ! » fit la première voix dans un chuchotement rauque. « Un étranger. Je le vois. »

Une voix d'homme appela depuis le cottage le plus proche : « Burgh ! Terry !

— On répond ? demanda le second enfant.

— Non ! Reste ici. S'il se passe quelque chose, on sera à l'abri.

— L'étranger est tout seul. »

Herity, d'en bas, cria d'une voix forte : « Ohé, des cottages ! Il y a quelqu'un ?

— Qui appelle ? demanda une voix d'homme.

— C'est Joseph Herity, de Dublin. J'ai un prêtre et un jeune garçon avec moi, et un Yank qui se prend pour le sauveur de l'Irlande. Accepteriez-vous de donner le vivre et le couvert à des voyageurs fatigués ?

— Approchez-vous, que je puisse vous voir », cria l'homme, depuis la maison.

Herity vint s'arrêter à quelques mètres de la porte arrière du premier cottage. Il leva les mains et tourna sur lui-même pour montrer qu'il n'était pas armé. John vit bouger le canon d'un fusil par une fenêtre ouverte, mais aucun coup de feu ne partit.

« Vous avez dit que vous aviez un prêtre avec vous ?

— C'est vrai. C'est le père Michael Flannery, de Maynooth, le meilleur des prêtres qui aient jamais porté la soutane. Et je vois sur votre porte une croix qui me dit qu'on n'a pas de haine pour les prêtres, dans cette maison.

— Nous avons des tombes qui ont besoin d'être bénies, dit l'homme d'une voix plus basse.

— Pour sûr que le père Michael serait heureux de vous rendre ce service, dit Herity. Je peux l'appeler pour lui dire de nous rejoindre ?

— Oui… et soyez les bienvenus. »

Herity se retourna et mit ses mains en porte-voix. « Père Michael ! Vous pouvez venir tous. Prévenez le Yank ! »

John allait se lever, mais ces derniers mots le firent hésiter. Quelque chose n'allait pas, en bas ? Herity devait bien savoir qu'il pouvait l'entendre.

Affichant un large sourire, Herity s'avança vers la porte du cottage qu'on venait d'ouvrir de l'intérieur. Il tendit la main. « Joseph Herity. À qui ai-je l'honneur, monsieur ?

— Terrence Gannon », dit l'homme. Une main épaisse se tendit vers Herity.

Herity saisit la main et fit sortir brutalement Gannon de la maison, détournant le canon du fusil et s'emparant de l'arme tandis que l'homme s'effondrait sur le sol. Gannon demeura étendu dans la cour, le pistolet d'Herity braqué sur sa tête.

« Vous m'entendez là-bas ? cria Herity par la porte ouverte. Si l'un de vous fait le moindre geste, je brûle la cervelle de ce pauvre Terry Gannon. Mon ami le Yank est là-haut sur la crête avec une mitraillette si vous avez envie de vous sacrifier. »

Un homme plus âgé et plus frêle aux cheveux gris et au visage tiré sortit du cottage avec les mains au-dessus de la tête. Il était vêtu d'un gilet de corps par-dessus lequel des bretelles vertes soutenaient un pantalon de laine brune.

« Très bien, dit Herity. Veuillez vous allonger là tous les deux, à plat ventre. » Il ramassa le fusil de chasse et le jeta par-dessus le mur de la cour.

Quand les deux hommes furent allongés sur le sol devant la porte, Herity leva la tête vers le poste d'observation de John. « Vous l'avez entendu appeler, Yank ! Il y en a d'autres quelque part.

— Seulement deux petits garçons, dit Gannon, d'une voix étouffée par la proximité du sol.

— Ils sont dans les rochers juste au-dessous de moi, cria John. Et c'est là qu'ils resteront.

— Parfait ! » cria Herity, qui se retourna et entra dans la maison le pistolet au poing. Il en ressortit presque aussitôt et fit le tour à grands pas vers l'autre cottage. On entendit une porte claquer, puis il reparut un instant plus tard en poussant devant lui un adolescent dont le visage rond encadré de cheveux noirs flottants était un masque blême de terreur.

« Les voilà tous ! cria Herity. Celui-là était là-bas dedans en train de se tripoter ! Quelle honte ! » Herity éclata d'un rire bruyant.

John se leva en voyant le père Michael et le garçon émerger des arbres sur une étroite piste charretière, un peu plus loin vers la droite. Le père Michael fit un salut de la main, mais s'arrêta court en voyant Herity ramasser le fusil de chasse à côté des deux hommes toujours étendus près de la porte.

« Voyons, Joseph Herity, qu'avez-vous fait ? demanda-t-il.

— Je voulais seulement être sûr et certain que nous n'allions pas nous fourrer dans un guêpier, père. » Herity lança un regard aux deux hommes allongés sur le sol. « Vous et votre ami pouvez vous relever, monsieur Gannon. Et j'espère que vous me pardonnerez ces précautions. »

Gannon se remit sur ses pieds et s'épousseta avant d'aider l'autre homme à se relever. Gannon était un homme fortement charpenté avec de longs cheveux noirs, un menton large et une grande bouche aux lèvres épaisses. Quand il leva les yeux vers John, son regard fermé exprimait une défaite sans espoir.

John se pencha au bord des rochers pour regarder la pente qui se trouvait au-dessous. « Vous les garçons, sortez de là. Personne ne vous fera de mal. »

C'est vrai, pensa John. O'Neill-en-lui s'était retiré dans quelque recoin silencieux, se contentant d'observer avec satisfaction le fruit de sa vengeance.

Deux enfants aux cheveux blond filasse – l'un d'environ dix ans et l'autre légèrement plus jeune – émergèrent de sous le rocher et levèrent les yeux vers lui.

« Lequel de vous est Burgh ? » demanda John.

Le plus jeune leva la main.

« Bien, Burgh, s'il reste quelque chose dans ta bouteille, je serais content que tu la descendes au cottage. »

Les sociétés humaines ont eu rarement coutume de planifier à long terme, tant elles répugnent à penser aux générations futures. Les non-nés, les non-conçus, ne votent pas pour les affaires courantes. Nous conformons nos recherches à des convictions immédiates, nos programmes à des désirs immédiats. Où est la voix de ceux-qui-ne-sont-pas-encore ? Sans voix, ils ne seront jamais.

FINTAN CRAIG DOHENY.

Le déjeuner était passé depuis longtemps, mais l'heure du dîner était encore loin. Stephen Browder arpentait la cabine aux parois d'acier dans laquelle il était enfermé avec Kate, conscient de la présence de cette dernière assise dans un angle en train de lire, conscient de ce qu'elle percevait sa nervosité.

Le ventre de Kate s'arrondissait visiblement, trahissant la présence de l'enfant qui prenait forme. Et Peard ne leur avait toujours pas amené de prêtre !

Browder savait ce qui s'était passé à Maynooth, mais on devait certainement pouvoir trouver en Irlande un prêtre digne de confiance. Un vrai prêtre. Il savait que les imposteurs ne manquaient pas, que Peard et ses hommes devaient être prudents, mais il devait bien y avoir quelque part un prêtre pour marier deux prisonniers de la peste.

Il s'arrêta devant la table minuscule où il avait posé certains de ses livres et une pile de comptes rendus sur les progrès de la recherche relative à la peste. Devait-il commencer à ranger ce fouillis pour que la table pût servir au dîner ? Non. Il était trop tôt.

Peard et ses collaborateurs, pensant que ce serait un bon moyen de soulager la tension de la chambre d'isolement, leur avaient envoyé un petit terminal de téléfax qui délivrait régulièrement des copies de rapports émis par les différents

centres de recherche. À partir de ces rapports, Browder élaborait une image fragmentaire des travaux menés tout autour du monde. Il pouvait imaginer les innombrables silhouettes en blouses blanches répartissant soigneusement les boucles de culture, les cuves d'incubation méticuleusement réglées à trente-sept degrés centigrades, l'attente impatiente durant les deux jours d'incubation obligatoire pour chaque test.

Et je suis prisonnier ici. Pas de laboratoire. Seulement ces maudits bouquins et la frustration de ces stupides rapports. Quelle aide puis-je apporter ?

Peard s'abstenait-il volontairement de faire venir un prêtre, comme l'en accusait Kate ?

D'un geste machinal, il prit le rapport qui se trouvait sur le dessus de la pile – une feuille deux fois repliée de l'imprimante du téléfax. C'était la copie d'un récent compte rendu d'Huddersfield. Et de quelle utilité cela était-il ? Certains, en Angleterre, pensaient donc que la théorie de la fermeture Éclair était erronée !

Il revit en pensée la théorie en question, dont la justesse ne faisait aucun doute pour les Japonais – deux brins de la spirale enchaînés l'un à l'autre par des liens chimiques et s'engrenant mutuellement comme les deux pans d'une fermeture Éclair. Qu'y avait-il d'incorrect dans cette représentation ? Elle plaisait aux Russes. Doheny lui-même la qualifiait de « concept utile ». Pourquoi certains à Huddersfield commençaient-ils à la mettre en doute ?

Il laissa la feuille du téléfax retomber sur la table.

La peste intervenait dans les systèmes enzymatiques du corps. C'était un fait qui se dégageait clairement dans le monde entier. Très peu d'ammoniaque dans les cultures bactériennes. Les acides aminés étaient utilisés à la fois pour la structure et comme source d'énergie… mais l'énergie était confinée dans des structures qui inhibaient certains des systèmes enzymatiques. L'absence d'enzymes entraînait la mort. Mais quels systèmes ? La fonction structurale était virtuellement bloquée quelque part. Inhibée. Les agglutinines ne se formaient pas en présence d'antibiotiques.

La structure ! Il leur fallait connaître la structure !

La peste inhibait le cycle oxygène-gaz carbonique.

Par simple déduction, ils savaient que la configuration de l'ADN féminin devait se différencier nettement quelque part de celle de l'ADN masculin. La mort ou les maladies graves qui avaient frappé des hermaphrodites confirmaient ce fait.

La clef se trouvait-elle dans les systèmes hormonaux, comme l'affirmaient les Canadiens ?

Il devait y avoir quelque part dans le processus de la peste une ligne de transmission imbriquée virus-bactérie. Il le fallait. Quelle était alors la forme du vecteur bactériophage ? C'était un virus pathogène conçu pour résister aux antibiotiques. Et les Américains étaient convaincus qu'O'Neill avait créé une forme d'ADN libre qui recherchait un certain emplacement de la spirale pour s'y fixer.

« Croît rapidement en bouillon de culture », disaient les Américains.

S'il s'agissait bien du vecteur pathogène de la peste, la croissance rapide en elle-même était alarmante. Les autres recombinants faits de main d'homme ne se comportaient pas ainsi.

La forme… la structure… qu'était-elle ?

Il pensa à la molécule double, chacune des chaînes entortillée autour de l'autre en forme de spirale, liée à l'autre d'une façon élégante – l'adénine, la guanine, la cytosine et la thymine déterminant chacune un maillon de la chaîne opposée.

L'image évoquait pour Browder le Maypole, ce mât enrubanné de la fête traditionnelle du printemps. Un Maypole sans le poteau central, et dont les rubans étaient retenus ensemble par leur imbrication dans la…

Browder fronça les sourcils en visualisant cette forme.

« Quelque chose ne va pas, chéri ? » demanda Kate.

Il la regarda d'un œil égaré.

« Ils ont raison, dit-il. Ce n'est pas une fermeture Éclair. »

Il visualisait la spirale s'enroulant sur elle-même, ruban sur ruban – une chaîne verrouillée dans sa forme par la façon dont elle se courbait.

Browder se mit à feuilleter les papiers posés sur la table, à la recherche d'une page précise. Quand il l'eut trouvée, il la posa à part pour la relire.

« Le tout ressemble à un escalier en spirale composé seulement de quatre éléments structuraux. »

C'étaient les paroles d'un type de Huddersfield appelé Hupp. Quelqu'un qui essayait manifestement de simplifier l'image de la spirale d'ADN pour parvenir à visualiser ce qu'avait fait O'Neill.

« L'ARN transmetteur et l'ADN résultant pourraient avoir une autre relation. Serait-ce ce que veut dire le Fou quand il parle de superposition ? L'un opposé à l'autre pourrait révéler cette relation. »

Browder leva les yeux en réfléchissant, se rendant compte que Kate l'observait d'un air inquiet.

Un Maypole, songea-t-il. *Un Maypole torsadé, convoluté !*

Des instructions codées de manière explicite à l'aide d'un code de quatre lettres seulement – mais les quatre lettres combinées par trois d'une certaine façon constituaient un codon… puis une séquence de codons… puis une autre… et une autre…

Le Maypole ! Les combinaisons !

Kate posa son livre et se leva.

« Stephen ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il faut que je parle aux gens d'Huddersfield. Où est Adrian ?

— Il est reparti pour Dublin, l'as-tu oublié ?

— Oh !… oui. Ils pourraient peut-être me passer la communication par l'intermédiaire de notre téléphone. Qui monte la garde, dehors ?

— Seulement Moone, je crois. Il y a une épidémie de grippe, et ils manquent de personnel.

— Moone doit pouvoir le faire ! Il se débrouille bien en électronique. As-tu entendu dire comment il avait posé des micros au Q.G. des paras ? »

Browder se dirigea à grands pas vers le téléphone posé sur un support près du petit bureau mural. « Moone ! Eh, salut !

J'ai un boulot pour vous, Moone, et vous êtes le seul homme en Irlande capable de le faire ! »

L'histoire du gouvernement anglais, particulièrement en Irlande, est celle d'un jeu permanent consistant à dresser un préjugé contre un autre. Diviser pour exploiter ! La classe dirigeante britannique en a fait un art de vivre. Et vous les Yanks l'avez appris en grandissant à leurs côtés.

JOSEPH HERITY.

« Perfesseur eud'philosophie ! » s'exclama Herity avec un accent campagnard exagéré.

Terrence Gannon venait de réaffirmer devant le thé d'herbes sauvages servi après le dîner qu'il avait été professeur de faculté au Trinity Collège de Dublin.

Ils étaient assis sur des chaises raides dans l'austère salon du second cottage. Le ciel nocturne, à l'extérieur, semblait hésiter au bord de la pluie, et trois bougies avaient été allumées dans des soucoupes, conférant une atmosphère spectrale au salon traditionnel décoré de photographies encadrées et de lourds meubles de bois. Le feu de tourbe qui sifflait dans l'étroite cheminée dégageait peu de chaleur, mais il émettait des bouffées de fumée âcre quand le vent refoulait celle-ci dans le conduit.

Le whisky clandestin de Gannon semblait avoir quelque peu éméché Herity ; mais ils avaient laissé le pichet sur la table de cuisine quand ils étaient sortis pour récupérer les armes cachées hors de la maison, et l'alcool n'avait pas été apporté dans le salon. Les armes, un fusil à balles et un pistolet reposaient, déchargées, aux pieds d'Herity.

Depuis l'instant où ils étaient entrés dans le salon, Gannon parlait à voix basse comme un homme qui se trouve dans un lieu hanté, bien qu'il se déplaçât avec une solennité désuète pour s'assurer du confort de ses hôtes.

« Nous nous sommes réfugiés ici dans l'ancienne demeure de ma famille quand il est devenu impossible de rester à Dublin, expliqua-t-il. Mon beau-frère, ici présent, est venu de Cork. Ce n'est plus le moment de garder un enfant dans une ville. »

Le beau-frère, Wick Murphey, avait amené avec lui ses deux fils survivants, Terry et Kenneth. Ses deux filles et une gouvernante étaient mortes avant son départ. Sa femme, la sœur aînée de Gannon, était morte à la naissance de Terry. La bouche étroite de Murphey s'était mise à débiter l'histoire de sa famille dès qu'il s'était aperçu avec soulagement qu'Herity et ses compagnons faisaient seulement preuve de prudence et n'étaient pas « de ces dangereux misérables qui rôdent partout ».

John, assis sur un tabouret bas, s'était adossé à un angle de la cheminée. L'odeur de la tourbe y était plus forte, mais il sentait contre son dos le contact des briques chaudes.

Le père Michael et les enfants avaient pris une lanterne pour aller voir les tombes dans leur petit enclos de pierre au-dessous des cottages.

Murphey, un peu plus éméché qu'Herity, était assis sur un fauteuil à bascule qui grinçait à chacun de ses mouvements. Il avait l'air satisfait d'un homme qui a bu et mangé et dont la vie n'est pas pire qu'elle ne l'a été la veille.

Herity était assis seul sur le canapé du salon, la mitraillette suspendue à son cou par une fine lanière. Il semblait amusé par cette maisonnée entièrement masculine et s'était répandu en louanges sur les talents culinaires de Gannon.

Gannon ne semblait pas en vouloir à Herity du traitement un peu rude que ce dernier lui avait fait subir, mais il avait dans les yeux l'expression d'un homme qui ne pourrait jamais plus jouer un jeu qu'il était sûr de perdre. Le cran de sûreté de son fusil de chasse n'avait même pas été enlevé quand Herity le lui avait arraché des mains.

C'est un homme qui n'attend plus que la mort, pensa John.

Le dîner avait été composé de porc frais accompagné de légumes verts et d'une omelette aux courgettes du jardin. Tandis que Gannon préparait le repas, Herity et John avaient exploré les abords des cottages et inspecté l'étable.

« Cette expression dans les yeux de Gannon, on appelle ça un regard suicidaire, avait dit Herity.

— Comment ces cottages ont-ils échappé à la destruction ? demanda John en regardant la lumière jaune à la fenêtre de la cuisine de Gannon. L'incendie et la destruction semblaient s'être arrêtés à au moins un kilomètre de là. Sous le crépuscule nuageux, on ne voyait pas une lumière dans toute la vallée.

— Par les temps agités que nous vivons, c'est un miracle, dit Herity à voix basse. Mais je ne pense pas que ce soit un miracle de l'Église. C'est peut-être que rien n'a jamais été brisé dans la maison de Gannon. Les fées aiment ça. On peut dire ce qu'on voudra, mais il se passe des choses étranges, dans ce pays.

— Je n'aime pas ce beau-frère, dit John, guettant la réaction d'Herity à ses paroles.

— Murphey ? Oh ! c'est un survivant typique. J'en ai vu beaucoup de son espèce. Ils sont prêts à vendre leur âme pour dix minutes de vie supplémentaires. Ils vendraient leurs amis et voleraient les affamés. Oh ! vous avez raison, John. Ce Murphey mérite d'être surveillé. » John hocha la tête.

Herity tapota le pistolet mitrailleur pendu à son cou. « Il aimerait bien ma mitraillette, ce Murphey. » Il regarda derrière lui en direction de l'étable, où il avait caché dans la paille de l'attique le fusil de chasse sans ses munitions.

« Vous ont-ils dit qui était enterré là-bas ? demanda John en regardant l'enclos des tombes.

— La mère du petit Burgh et deux voisines qui s'étaient réfugiées chez Gannon, avec la fille de l'une d'elles. Gannon habite ici depuis pas mal de temps. Vous avez remarqué le jardin ? Il n'est pas planté d'hier. »

John lança un regard vers la crête, pensant au cadavre qu'avait découvert Herity dans le ruisseau. « Savent-ils qui est le mort, là-haut ?

— Un étranger, à ce qu'ils disent. Mais il a été tué d'un coup de fusil de chasse.

— Et ils sont incapables d'expliquer la détonation que nous avons entendue, celle d'un fusil de guerre.

— N'est-ce pas mystérieux ? Leur cochon a été tué par balle, et il n'y a pas un fusil à balles alentour.

— Vous êtes sûr que le porc a été tué par balle ?

— Je l'ai regardé de près quand j'étais dans l'étable. Ahh ! vous savez, John, en Irlande nous avons appris plus d'un tour pour cacher des armes, sous la domination anglaise. Je compte bien découvrir celle-là.

— Pourrait-elle être dans l'un des cottages ?

— Je peux vous assurer que non, et je suis le plus futé perquisitionneur que mon père ait jamais élevé. Non, John, le fusil est sous l'étable, enveloppé dans une toile cirée et bien enduit de graisse. Vous avez vu comment Murphey nous observait depuis la fenêtre quand nous sommes sortis ? Il doit y avoir aussi un pistolet. Murphey est le genre d'homme à porter son choix sur un pistolet. Quant à Gannon, il a dû être chasseur dans le temps, si je ne me trompe. »

Herity se balança sur ses talons, reniflant les bonnes odeurs de cuisine qui venaient de la porte ouverte du cottage.

John regarda la mitraillette posée sur la poitrine d'Herity, se rappelant la sensation de puissance qu'il en avait éprouvée.

« Je suis curieux de savoir comment vous vous êtes procuré cette arme, dit-il.

— Ah ! la curiosité. C'est ce qui a tué le chat, comme dit le proverbe.

— Vous avez dit que vous l'aviez prise à un mort.

— Cette belle arme appartenait à un officier politique des paras de l'Ulster. Quel bel homme c'était, avec sa petite moustache et ses yeux bleus comme de la soie. Nous savions tout de lui, pour sûr. Un de ces produits rétrogrades des Public Schools anglaises qui ont causé tant de merveilleux ennuis à leur joli gouvernement. Celui-là avait été laissé pour compte quand la peste est arrivée. Je l'ai trouvé qui se cachait dans une vieille grange près de Rosslea. Il a commis l'erreur de laisser son arme pour aller chercher de l'eau à la pompe. Et je me suis glissé dans la grange avant qu'il ne m'ait vu.

— Vous avez dit au père Michael qu'il était mort.

— C'est vrai. Il m'est tombé dessus avec une serpe ! Que pouvais-je faire ? »

Herity sourit et tapota la mitraillette. « Et il avait un plein sac de munitions, en plus. »

Durant le dîner, John observa Murphey et Gannon, vérifiant la justesse du jugement d'Herity.

Comment Herity me juge-t-il ? se demanda-t-il.

C'était une pensée inquiétante. Il regarda Herity, assis en face de lui, très occupé à enfourner la courgette dans sa bouche.

Il m'a confié la mitraillette.

John se dit qu'Herity l'avait soumis à une épreuve.

D'après ses réactions, il devina qu'il avait passé l'épreuve avec succès, mais Herity était un homme devant qui il valait mieux ne pas baisser sa garde.

Ils dînèrent à la longue table de la cuisine – nappe à carreaux rouges et blancs, vaisselle massive, de l'eau dans de hauts verres aux flancs striés. Le porc avait été bouilli avec des légumes verts qui lui donnaient une saveur aigrelette plutôt agréable et en atténuaient le caractère graisseux. Gannon avait l'air de quelqu'un qui avait toujours cuisiné pour son plaisir et n'avait pas perdu la main.

« Vous feriez une parfaite maîtresse de maison », plaisanta Herity.

Gannon ne releva pas la pique. Murphey avait posé sur son beau-frère un regard noir, son mince visage tiré par un froncement de sourcils qui se changea en sourire quand Herity le regarda.

« Avez-vous remarqué, John, demanda Herity en agitant son couteau, comme les passions se sont éteintes chez les Irlandais ? Je crois vraiment que le Fou lui-même pourrait venir parmi nous sans danger, bien qu'il soit couvert du sang de millions de morts. Nous nous contenterions de lui faire une place à table et de lui demander s'il veut boire quelque chose.

— Ce n'est pas de l'apathie », dit Gannon. C'était sa première remarque depuis qu'il avait servi la nourriture.

Le père Michael le regarda depuis l'autre bout de la table, frappé par le ton tranchant de sa voix.

« Monsieur Gannon va nous faire l'honneur de son jugement éclairé, dit Herity.

— Écoutez quand le professeur parle ! » intervint Murphey.

Ce fut alors que Gannon révéla pour la première fois ses fonctions au Trinity Collège.

« Je savais que je vous avais vu quelque part, dit le père Michael.

— Nous sommes au-delà de l'apathie », dit Gannon.

Herity se radossa en souriant. « Alors dites-nous, perfesseur, qu'y a-t-il au-delà de l'apathie ?

— Les femmes ont disparu à jamais, dit Gannon d'une voix pesante. Les femmes ont disparu et rien… rien ! ne les ramènera jamais. C'est le terme de la diaspora irlandaise. Nous sommes tous revenus au pays pour y mourir.

— Il doit bien y avoir des femmes quelque part, dit l'aîné des garçons, Kenneth, assis près de son père.

— Et des hommes avisés comme monsieur O'Donnell ici présent nous trouveront un remède pour la peste, dit Murphey. Les choses reprendront un cours normal, professeur. Vous pouvez en être sûr.

— Quand on était encore à Cork, dit Kenneth, j'ai entendu dire qu'il y avait des femmes dans le vieux château de Lucan – en sécurité et protégées par des canons. »

Durant cet échange, le regard de Gannon resta fixé sur son assiette.

« Il court des tas d'histoires, commenta Herity. Je crois ce que je vois.

— Vous êtes un homme sage, monsieur Herity, dit Gannon en levant les yeux vers lui. Vous voyez la vérité et vous l'acceptez.

— Et qu'est donc cette vérité ? demanda Herity.

— Que nous avançons inexorablement vers une limite au-delà de laquelle nous tomberons dans le néant. Qu'y a-t-il au-delà de l'apathie ? Cette chose que certains d'entre vous tenez pour la vie – c'est déjà la mort.

— Bienvenue en Irlande, Yank ! dit Herity. Il y a l'Irlande que le perfesseur vient de nous décrire. Et puis il y a l'Irlande des fantasmes littéraires. Était-ce l'une de celles-là que vous pensiez trouver, monsieur O'Donnell ? »

John sentit un tumulte intérieur agiter sa poitrine. Il se rabattit sur le prétexte derrière lequel il s'était abrité jusque-là. « Je ne suis venu que pour apporter mon aide.

— Je l'oublie tout le temps, dit Herity. Enfin, voici l'Irlande, monsieur O'Donnell, ce que vous voyez autour de nous en ce moment même. C'est peut-être la seule Irlande qui ait jamais existé, et qui a souffert mille ans d'agonie. Je vous y souhaite la bienvenue. »

Herity se pencha de nouveau sur sa nourriture.

Gannon se leva et se dirigea vers un placard, d'où il revint avec un pichet empli d'un liquide clair : du poteen, whisky irlandais distillé clandestinement. L'odeur âcre de l'alcool se répandit autour de la table dès qu'il déboucha le pichet. John avait déjà goûté du breuvage le peu qui restait dans la bouteille rapportée de la crête par les enfants. D'un geste de la main, il empêcha Gannon de lui remplir son verre.

« Allons, John, dit Herity. Allez-vous refuser le poteen comme vous avez refusé la Guinness ? Vous ne voudriez pas nous laisser boire seuls !

— Il ne manque pas de monde pour boire avec vous, dit le père Michael.

— Et vous en faites partie ? »

Le prêtre regarda vers l'autre bout de la table, où le jeune garçon silencieux l'observait d'un air inquiet. Il refusa d'un mouvement raide de la tête. « Non… je n'en prendrai pas, merci, monsieur Herity.

— Vous voilà devenu un prêtre tempérant ? demanda Herity. Par ma foi ! Quelle terrible nouvelle. » Il accepta le verre de poteen que lui versait Gannon et le sirota en faisant claquer ses lèvres pour marquer son approbation. « Ah ! c'est le nectar des petites gens, pas de doute. »

Gannon fit glisser la bouteille sur la table en direction de Murphey, qui la prit avidement et s'en versa un grand verre.

Se rasseyant à la table, Gannon se tourna vers le père Michael. « Avez-vous de la famille dans la région, mon père ? »

Le père Michael secoua la tête d'un côté sur l'autre.

Herity avala une longue gorgée de poteen, reposa son verre et s'essuya les lèvres du dos de la main. « De la famille ? Notre père Michael ? Ne savez-vous pas que tous les prêtres viennent de grandes familles pleines de monde ? »

Le père Michael jeta un regard affligé à Gannon. « J'ai deux frères encore en vie.

— En vie ! s'exclama Herity. N'avez-vous donc pas entendu le perfesseur ? Ce que nous faisons n'est pas vivre. » Il leva son verre. « Un toast. Donnez un verre à monsieur O'Donnell. Il va porter un toast avec nous. »

Gannon versa du poteen dans un verre, qu'il fit glisser vers John.

« À l'Irlande sanglante ! dit Herity en levant bien haut son verre. Puisse-t-elle se relever d'entre les morts et frapper le démon qui nous a meurtris ! Et puisse-t-il souffrir mille morts pour chacune de celles qu'il a causées. »

Herity vida son verre et le tendit pour qu'on le remplît.

« Je bois à vos paroles ! » dit Murphey, vidant son verre à son tour avant de prendre le pichet pour le remplir, ainsi que celui d'Herity.

Kenneth, à qui John donnait environ quatorze ans, jeta un regard sombre à son père. Il repoussa sa chaise en la faisant racler bruyamment sur le sol, puis se leva. « Je vais dehors.

— Tu restes assis sur ta chaise », dit Herity, appuyant ses paroles d'un geste de son verre.

Kenneth regarda son père, qui secoua la tête. Il se rassit sur sa chaise d'un air renfrogné, mais ne se rapprocha pas de la table.

« Où allais-tu, Kenneth ? demanda Herity.

— Dehors.

— Dans l'étable où il y a plein de paille bien douce, pour rêver de t'y rouler avec une jeune femme de ton choix ?

— Laissez-le tranquille », dit Murphey d'une voix douce.

Herity lui lança un regard. « Certainement, monsieur Murphey. Mais comme il fait presque nuit dehors et que nous n'avons pas trouvé le fusil de guerre du perfesseur ni votre pistolet, je préfère que tout le monde reste groupé autour de moi. » Herity avala une grande gorgée de son poteen, lorgnant Murphey, puis Gannon, par-dessus le rebord de son verre.

« Joseph ! dit le père Michael. Vous êtes un mauvais invité. Ces braves gens ne nous veulent pas de mal.

— Je ne leur en veux pas non plus, dit Herity. Mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'on s'évite comme ennuis quand on fait attention aux armes. »

Il avala une autre grande gorgée de poteen.

Murphey essaya de lui sourire, mais il ne parvint qu'à esquisser un petit tiraillement des lèvres, les yeux fixés sur la mitraillette pendue contre sa poitrine. Gannon se contentait de regarder son assiette.

« Monsieur Gannon ? » dit Herity. Sans lever les yeux, Gannon répondit : « Nous irons chercher les armes après les informations.

— Après les informations ?

— C'est l'heure, dit Gannon. Je vais chercher le poste. Il est derrière moi dans le placard, à côté de l'évier. » Il se leva.

Herity tourna sa chaise, surveillant Gannon qui allait au placard et en rapportait un petit poste de radio à piles, qu'il déposa au milieu de la table.

« Nous avons une réserve de piles, dit Murphey. Terrence avait tout prévu, quand nous sommes venus ici. »

Gannon tourna un bouton, qui produisit un déclic sonore dans la cuisine soudain silencieuse. Tout le monde regardait la radio.

Celle-ci émit un plop, puis un léger bourdonnement auquel succéda une voix masculine. « Bonsoir. Ici BBC continental, émission spéciale pour la Grande-Bretagne, l'Irlande et la Libye. » La voix du speaker avait les intonations d'Eton.

« Nous commencerons, comme nous avons coutume de le faire, par une prière silencieuse, dit le speaker. Prions pour que soit apportée rapidement une solution à ce désastre et pour que le monde puisse trouver une force nouvelle et une paix durable. »

Il semblait à John que le bourdonnement de la radio prenait une amplitude démesurée, qu'il emplissait l'espace environnant de la présence de nombreuses autres personnes en de nombreux endroits, d'une multitude d'esprits concentrés sur la prière. Avec une sensation d'aigreur dans la gorge, il parcourut la tablée du regard. Toutes les têtes étaient inclinées, sauf la

sienne et celle d'Herity. Ce dernier cligna de l'œil quand il croisa le regard de John.

« Vous avez remarqué l'ordre ? demanda Herity. Grande-Bretagne, Irlande et Libye. Ils peuvent bien la citer en premier, mais la Grande-Bretagne n'a plus rien de grand.

— C'est la BBC, dit Gannon.

— Et depuis la France, en plus, dit Herity. Pas un Anglais dans le tas, bien qu'ils parlent tous comme des professeurs d'Oxford, je dois le reconnaître. Rien que des Américains, des Français et des Pakistanais, à ce qu'on m'a dit.

— Qu'importe ? fit Gannon.

— Il importe parce que c'est un fait qu'aucun homme de raison ne peut nier ! Ces Yanks, ces Pakkies et ces Frenchies ont subi des lavages de cerveau. L'Angleterre d'abord, puis l'Irlande et enfin les infidèles.

— Puissent nos prières être bientôt exaucées, dit le speaker. Amen. » Il poursuivit d'un ton plus vif : « Et maintenant, les informations. »

John écouta avec une profonde attention. On soumettait Istanbul à la « NéoPyrolyse ». Parmi les nouveaux « points chauds » identifiés, on citait trente et un villages et villes d'Afrique, au nombre desquels figuraient Nairobi et Kinshasa. Johannesburg était toujours un amas de ruines radioactives. En France, la perte de Nîmes était confirmée. À Dijon, la foule avait lynché deux prêtres soupçonnés d'être irlandais. Aux États-Unis, on essayait toujours de sauver « la plus grande partie de New Orléans ». Les Suisses avaient battu en retraite derrière ce qu'ils appelaient la « Barrière de Lausanne », annonçant que le reste de leur pays n'avait pas été touché par la contamination.

« Quelle chose merveilleuse ! exulta Herity. Le monde, entier devenu suisse ! Un monde aseptique avec des lits de plumes aussi doux que des jeunes seins, hein, Kenneth ? » Herity regarda fixement l'adolescent, dont le visage devint cramoisi.

John ne ressentait qu'une sorte d'étonnement devant l'étendue de ce qu'il avait mis en mouvement. Les effets dépassaient de loin ce qu'il avait escompté, bien qu'il fût incapable de dire ce qu'il avait escompté. Quand il y pensait, il sentait O'Neill s'agiter en lui. Il n'éprouvait cependant aucun

remords, seulement un sentiment d'effroi mystique devant le fait que Némésis pût prendre rang parmi les désastres naturels.

La liste des endroits où la peste avait frappé semblait interminable. John se rendit compte alors que ce devait être la partie la plus importante des informations – les endroits à éviter. *À quelle distance s'est-elle rapprochée ?* Il devinait les restrictions imposées aux déplacements – les laissez-passer spéciaux délivrés par la Force de Démarcation des Nations Unies et exigés à la plupart des frontières… qui ne se limitaient plus simplement aux frontières nationales.

L'Union soviétique n'annonçait pas de nouveaux points chauds, mais les rapports des satellites d'observation publiés par les États-Unis signalaient de nouveaux Feux de Panique dans la région qui s'étendait au sud-est d'Omsk presque jusqu'à Semipalatinsk – « Un grand nombre de villes et de villages sont manifestement incendiés, mais Omsk semble toujours intact. »

Le speaker s'interrompit pour lire un bulletin de dernière minute sur la destruction d'Istanbul, qu'on disait avoir été « purifiée avec succès dans un périmètre d'extinction restreint.

« Autant de nouveaux euphémismes pour la violence, marmonna Gannon. Il promena son regard autour de la table, comme s'il y cherchait quelque chose ou quelqu'un qui n'était pas là. Le Fou a-t-il cru apporter la paix et mettre fin à la violence ? »

John abaissa les yeux sur ses mains, songeant que la paix n'était jamais entrée dans ses plans. Il n'y avait eu que le besoin de riposte d'O'Neill. Qui pouvait dénier cela à un homme désespéré ? John avait en quelque sorte l'impression d'être le psychiatre d'O'Neill, de le comprendre sans le condamner ni l'absoudre.

Dans le petit carnet où il jetait les notes destinées à établir ses rapports pour Dublin, Herity écrivit ce soir-là : « Si O'Donnell est le Fou, il semble abasourdi par l'étendue du désastre. Savait-il jusqu'où se propagerait sa peste ? S'en est-il jamais soucié ? Aucun signe de remords. Rien qui indique une conscience coupable. Comment pourrait-il rester sans réaction s'il est bien O'Neill ? »

Il y eut au milieu de l'émission une interview par téléphone du docteur Dudley Wycombe-Finch, directeur du centre de recherche de Huddersfield, en Angleterre. Wycombe-Finch ne pouvait annoncer « aucun progrès marquant dans la recherche d'un remède », bien que leurs efforts fussent « engagés sur des voies prometteuses » dont il espérait pouvoir rendre compte plus tard.

Quand le présentateur lui demanda de comparer cette peste à « des désastres historiques similaires », Wycombe-Finch répondit qu'il trouvait inutile ce genre de comparaison, ajoutant :

« On n'avait pas assisté depuis très longtemps à un anéantissement de populations aussi massif. Il s'agit là d'une destruction sur une nouvelle échelle, dont il est impossible de mesurer pleinement l'influence sur nos descendants, si toutefois nous avons assez de chance pour en avoir. En simples termes économiques, il n'y a aucun précédent, rien avec quoi établir une comparaison valable. En termes humains… »

On l'entendit alors nettement sangloter.

La BBC laissa la chose se prolonger un moment, tirant manifestement parti de l'effet produit. Le présentateur intervint enfin. « Merci, docteur. Nous comprenons tout à fait votre réaction. Nous souhaitons simplement que la profonde émotion que vous manifestez servira à renforcer votre détermination dans les travaux que vous poursuivez au centre de Huddersfield.

— Renforcer votre détermination ! ricana Herity d'une voix que le whisky rendait pâteuse. Je crois bien que les larmes des Anglais pourraient mettre fin à n'importe quelle sécheresse.

— Comment peuvent-ils même évoquer le coût financier ? » demanda Gannon.

C'était la première fois que John le voyait manifester un sentiment qui s'apparentait à la colère.

« La partie entre Dieu et Mammon a été annulée en raison du départ de la moitié des joueurs », dit Herity.

Tournant les yeux vers le père Michael, John s'aperçut que des larmes ruisselaient sur ses joues. Le front marqué au fer faisait une tache pourpre dans la lumière des lampes.

Le présentateur de la BBC concluait son émission par une autre prière : « Puissions-nous trouver en nos cœurs la force de pardonner toutes les injustices passées, de préparer l'avènement d'un monde dans lequel l'humanité pourra trouver cette véritable fraternité et cette miséricorde auxquelles nous exhortent toutes les religions. »

Cette prière était diffusée avec la gracieuse permission de l'Église de la Mission bouddhiste d'Outremer à San Rafaël, en Californie.

Gannon tourna le bouton, et la radio se tut avec un craquement sec.

« Il faut économiser les piles, dit-il.

— Pour quoi faire ? demanda son beau-frère d'une voix rendue indistincte par la boisson. Pour écouter ces foutues informations ? À quoi bon ? Il n'y a pas d'avenir là-dedans ! »

Les étrangers sont venus et ont essayé de nous enseigner leurs coutumes.
Ils nous ont méprisés d'être ce que nous sommes.

« Galway Bay »,
ballade irlandaise.

À moins d'une heure du dîner de travail qui devait se tenir dans la petite salle à manger privée du mess de la Maison Blanche, le Président Adam Prescott savait qu'il n'avait pas l'ombre d'une nouvelle ouverture à leurs problèmes. Il savait aussi qu'il lui faudrait paraître sûr de lui et déterminé. Les dirigeants étaient censés diriger.

Il était assis seul dans le Bureau Ovale, dont l'histoire imprégnait tout l'espace autour de lui. Nombre de décisions capitales avaient été prises en ce lieu, et il semblait en demeurer quelque chose dans les murs. La table de travail devant laquelle il se tenait avait été offerte à Rutherford B. Hayes par la reine Victoria. La toile de Dominique Serres, pendue sur le manteau de la cheminée qui lui faisait face, représentait le combat entre le Bonhomme Richard et Sérapis. John F. Kennedy l'avait admirée depuis cette même position. La console qui se trouvait derrière lui avait été commandée et utilisée par James Monroe. Le fauteuil dans lequel il était assis faisait partie de la même commande.

Ce fauteuil lui faisait l'effet d'une prison et lui donnait des courbatures dans le dos, bien qu'il eût été superbement conçu par Pierre-Antoine Bellange.

Une pile de rapports était posée sur son sous-main vert relié de cuir, leurs onglets disposés en éventail pour qu'il pût les déchiffrer aisément et en extraire ce qu'il désirait. Il les avait tous lus, et cette lecture n'avait réussi qu'à intensifier son atterrement.

Information, songea-t-il. Quel intérêt ?

Il trouvait tous ces comptes rendus chargés d'une emphase grandiose, d'une importance systématisée. Si c'était destiné aux yeux du Président, ce devait être non seulement important, mais très important. On ne devait jamais déranger un Président pour des vétilles.

Information. Pas de faits, pas de données, aucune vérité. Une compilation d'observations humaines. Des gens avaient vu la chose ou l'avaient entendue, ou l'avaient sentie, et une version résumée en aboutissait sur ce bureau qu'avait admiré Rutherford B. Hayes.

Prescott jeta un coup d'œil aux onglets qui dépassaient des chemises contenant les rapports. *Épidémies nouvelles*. Les nouveaux foyers d'infection étaient baptisés « points chauds » par les médias. Il n'était plus question d'évacuer les populations. Où auraient-elles pu aller ? Les étrangers étaient dangereux. Les gens qui s'étaient absentés de chez eux étaient dangereux. Les bons amis qui revenaient de lieux éloignés n'étaient plus de bons amis. Les lignes de chemin de fer étaient arrachées. Les aéroports avaient été jonchés d'épaves et de débris pour bloquer les pistes d'atterrissage. Les routes étaient barricadées et gardées par des hommes armés. On faisait sauter les ponts.

L'un des rapports qu'avait Prescott sous les yeux indiquait que toutes les passerelles aériennes d'entrée et de sortie de l'autoroute A 11, qui aboutissait à Paris, avaient été détruites par des charges explosives expertement placées et s'étaient effondrées sur la chaussée. L'absence de moyens de transport créait des zones de famine. Les maquisards s'étaient souvenus de ce qu'ils avaient appris au cours d'une autre guerre, mais ils avaient oublié que la nourriture aussi voyageait par les autoroutes.

La situation n'était pas plus brillante en de nombreux points des États-Unis. Les hommes n'osaient pas sortir s'approvisionner, et la nourriture posait de sérieux problèmes dans les villes et même dans la campagne. New York se débrouillait avec ce qu'on pouvait cultiver le long de la barrière de feu, grâce à sa population réduite et aux réserves de conserves stockées dans les entrepôts. On estimait que

Washington D.C. avait deux ans de survie assurée avant que la situation ne devînt critique. La ville disposait des réserves stockées en prévision d'une attaque atomique et des jardins potagers aménagés sur les pelouses et dans tous les espaces découverts.

Si Washington et sa ceinture de cités-dortoirs étaient épargnés par l'épidémie, c'était avant tout parce que le général William D. Caffron avait pris l'initiative de déployer autour de la ville un cordon de lance-flammes appuyés par des blindés et des fantassins qui avaient reçu l'ordre d'abattre et de brûler tout intrus. Il avait ensuite envoyé des commandos suicides réduire tous les foyers d'infection que permettaient de déceler ses méthodes impitoyables. Des postes de quarantaine établis à tous les points d'entrée étaient occupés par des femmes volontaires amenées par avion depuis différentes prisons régionales et constamment surveillées par un circuit de télévision.

Prescott sortit de la pile le rapport marqué « Tribut » et l'ouvrit.

Singulier, c'était le seul mot qui convenait.

C'était à n'en pas douter une conséquence directe de la politique des « navires francs », par lesquels la Force de Démarcation approvisionnait le Finn Sadal irlandais et les Traqueurs Frontaliers anglais. Les navires francs étaient apparus comme une bonne idée à l'époque de leur création : des petits bâtiments autopropulsés et guidés par radio que la Force de Démarcation envoyait à Kinsale, Howth, Liverpool et autres ports de la côte, chargés de journaux, de nourriture, d'alcool, de petites armes et de munitions, de vêtements... Un simple signal radio suffisait à détruire les bateaux quand ils avaient accompli leur mission.

Finn Sadal.

Traqueurs Frontaliers.

Prescott frissonna au souvenir de certaines rumeurs qui couraient sur les agissements du Finn Sadal. Mais... un tribut ?

Dublin menaçait de retirer les Finn Sadal des postes de garde qu'ils occupaient au long des rivages et d'entreprendre

activement d'infecter des régions situées hors d'Irlande si ses exigences n'étaient pas satisfaites.

Prescott parcourut la page qu'il avait sous les yeux. L'Irlande demandait que tout le butin emporté par les Vikings lui soit rendu. Tous ces trophées inestimables entassés dans les musées du Danemark, de Suède et de Norvège devraient être renvoyés en Irlande à bord des navires francs.

« Toutes les richesses qui nous ont été volées par les barbares seront enterrées à Armagh », disaient les Irlandais.

Enterrées ?

Il était question d'organiser une vaste cérémonie pleine de réminiscences païennes.

La Norvège et la Suède avaient immédiatement fait part de leur accord, mais les Danois se montraient réticents.

« S'ils demandent cela maintenant, que vont-ils exiger ensuite ? »

Ces maudits pingres de Danois !

Prescott griffonna une note dans la marge : « Dites aux Danois qu'ils ont été mis en minorité. Qu'ils s'exécutent où nous recourrons à la manière forte. » Il signa.

L'injonction devrait être formulée en termes plus diplomatiques, bien sûr, mais les Danois savaient fort bien deviner l'intransigeance des intentions derrière l'ambiguïté du style diplomatique. C'était un don qu'acquéraient très tôt les petites nations.

Les exigences anglaises étaient à première vue encore plus étranges. Bien qu'elles fussent postérieures à l'émission irlandaise et exprimées en termes plus courtois, elles étaient appuyées par une menace similaire.

Les bibliothèques.

« Quand cette époque ne sera plus qu'un amer souvenir, nous souhaitons être le pays dépositaire de tous les trésors publiés : livres, manuscrits, cartes et documents religieux, croquis et peintures des grands artistes. Nous voulons les originaux, où qu'ils se trouvent actuellement. Vous serez autorisés à en tirer des copies à votre convenance. »

Les analystes des services de sécurité avaient qualifié ce plan d'« avisé ». Les pays civilisés y regardaient à deux fois avant

d'incinérer de tels trésors... si on devait en arriver là. L'ennui, c'était qu'on ne vivait plus dans un monde civilisé.

Prescott prit la feuille qui concernait le tribut anglais et y inscrivit un seul mot : « Obtempérer », au-dessous duquel il ajouta ses initiales.

La Libye ne participait pas à ce nouveau jeu, mais il restait à savoir s'il subsistait en Libye une forme quelconque de gouvernement central. Les observations rapportées par les satellites indiquaient que le pays était en ruine et que la population pourrait avoir été réduite à une fraction infime de son effectif original... qui s'était élevé à combien d'habitants ? Trois millions ? Toute l'Afrique du Nord avait sombré dans le chaos. Les commandos des Services de Stérilisation, « les nouveaux SS », comme on les appelait, avaient passé au lance-flammes toutes les agglomérations voisines de la Libye ou situées entre le canal de Suez et le cap Blanc, se déplaçant en avant de la barrière de cobalt qui encerclait maintenant la terre maudite. Et qu'advenait-il d'Israël ?

Prescott mit de côté la chemise étiquetée « Brésil », décidant de l'emporter avec lui au dîner de travail. L'Afrique du Nord demeurait une préoccupation de premier plan. Des survivants se massaient au Tchad et au Soudan avec des intentions évidentes. Une nouvelle djihad était sur le point de commencer.

Les bombes à neutrons ! songea Prescott. *C'est la seule solution.*

La région se trouvait en dehors de la zone interdite par O'Neill. Et qu'importait maintenant qu'O'Neill eût interdit l'usage des bombes nucléaires en Libye ? Le pays n'existait plus.

Le présentateur des « dernières nouvelles » de la veille n'était pas dans le secret des informations transmises au Président à partir des satellites, mais il avait manifestement eu vent de quelque chose.

« Nous n'obtenons de ce pays qu'un silence angoissant. »

Prescott écarta le dossier des tributs et contempla d'un air morose l'éventail des onglets – des mots sur du papier. Aucun d'eux pouvait-il vraiment atteindre au cœur de ce désastre ?

La Chine semblait avoir bien en main le problème indien, mais il restait ce schisme amer entre les Chinois et les

Soviétiques. Il fallait en faire un sujet clef de la séance de travail. Il consulta sa montre : encore une demi-heure. Une guerre en Extrême-Orient risquait de mettre le comble au désastre – problème des réfugiés, disparition de tout contrôle centralisé, impossibilité d'imposer un système rigoureux d'observation et de quarantaine à des mouvements massifs de populations.

La fragilité de la condition humaine parut soudain accablante au Président. Il avait la poitrine oppressée, le souffle court et rapide. Les onglets des rapports prenaient vie sous ses yeux, chacun d'eux évoquant en grandes lettres flamboyantes de nouveaux potentiels d'extinction.

« Denver... Ulan Bator... Peronne... Omsk... Tsienpo... Luanda... »

Lentement, le sentiment d'oppression s'apaisa. Il envisagea d'appeler son médecin, mais un autre coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il n'en avait plus le temps avant la réunion du dîner. Un problème de taux de glucose sanguin, probablement.

Son regard s'arrêta sur un dossier marqué : « Problèmes en cas de réussite ».

C'était l'une de leurs préoccupations majeures. Quelle assurance avaient-ils que l'Irlande ou l'Angleterre partageraient une découverte éventuelle ? Si l'un ou l'autre de ces pays trouvait un remède et soumettait le reste du monde à un chantage quelconque ? Et si ce Fou, O'Neill, se cachait vraiment en Angleterre ou en Irlande...

Il faudrait soulever la question durant le dîner. Les agents qu'ils avaient réussi à placer dans les deux pays ne suffisaient pas. Il fallait trouver d'autres moyens de surveillance sur place.

Le vibreur placé sous son bureau résonna : deux coups impérieux. Ils devaient être tous là, en train d'attendre.

Il s'appuya des deux mains sur le bureau pour se lever, mais une douleur atroce lui enserra la poitrine. La pièce se mit à tourbillonner autour de lui en vacillant comme un paysage sous-marin. Il entendit une sonnerie lointaine et sifflante qui parut emplir la totalité de ses perceptions, mais il ne se sentit pas tomber. Il n'y avait plus que la montée bienfaisante de l'inconscience qui effaça la terreur, la douleur, et la vue que lui offrait le dessous de la table latérale, un pilier de bois cannelé à

pied de cuivre, profondément entaillé à l'endroit où l'un des éperons d'Andrew Johnson avait mordu dans le bois de rose.

La violence et la piété sont incompatibles. Elles ne sont pas de même nature. Rien ne les unit : ni joie, ni souffrance, ni même la mort vivante que certains prennent pour la paix. L'une vient de l'enfer, l'autre du ciel. Par la piété vous trouvez la grâce ; par la violence vous en êtes a jamais écarté.

Sermon du PÈRE MICHAEL.

Avec un curieux sentiment d'incongruité, John s'endormit cette nuit-là entre des draps propres tendus sur un matelas bosselé, dans une chambre située à l'étage de la maison de Gannon. Dans la pièce qui sentait le savon et un vague parfum de fleurs, il découvrit à la lueur de son bout de chandelle une unique chaise de bois, une table de toilette basse et une armoire qui lui rappela celle de l'hôtel Normandy.

O'Neill-en-lui s'était apaisé. Il s'était retiré plus profond, semblait plus distant et... John en avait l'impression : satisfait.

Il avait vu ce qu'il avait vu.

Tout en préparant son lit, John pensa à la petite séance de beuverie qui s'était déroulée autour de la table du dîner, où ils étaient revenus après le thé aux herbes pris dans le salon – Herity et Murphey assis l'un en face de l'autre, buvant verre sur verre, se dévisageant avec une étrange intensité.

Le père Michael avait envoyé se coucher le garçon silencieux et avait pris position au bout de la longue table, aussi loin qu'il le pouvait des buveurs. Mais ses yeux étaient rivés sur les verres de poteen, pas sur les hommes. Gannon avait envoyé les autres enfants à leurs chambres et s'était affairé à la vaisselle devant l'évier.

John, qui avait rapporté sa tasse du salon, la tendit à Gannon avant de s'asseoir près du père Michael. En regardant le front

marqué au fer, il pensa à la question posée au prêtre sur sa famille.

« Où sont vos frères, père Michael ? »

Ce dernier tourna vers John un regard traqué.

« Vous avez dit que vous aviez deux frères.

— Je n'ai pas eu de nouvelles de Matthew depuis le début de la peste, mais il vivait à Cloone, c'est loin d'ici. Timothy… Le petit Tim s'est construit une cabane à côté de la tombe de sa femme. C'est là qu'il dort maintenant. »

Murphey s'éclaircit la voix, les yeux rivés sur le pichet vide que Gannon emportait à l'évier. « Nous en viendrons à bout, par Dieu ! Je sais que nous y arriverons ! » Il promena un regard larmoyant autour de la table. « Où est mon Kenneth ?

— Parti se coucher, dit Gannon.

— J'espère bien faire sauter un jour mon petit-fils sur mes genoux, dit Murphey.

— Tout le monde s'accroche à ce genre de rêve, dit Gannon en s'appuyant contre la paillasse de l'évier. Jusqu'à ce que quelque chose le réduise à néant. C'est le rêve de la survie personnelle – une victoire sur le Temps. Il y en a qui s'en remettent à la religion ou se lancent bravement à l'assaut des “secrets de l'univers”, et d'autres qui vivent dans l'espoir de voir apparaître le bon génie. Tout cela revient au même. »

John imaginait parfaitement Gannon face à ses élèves en train de leur tenir ce discours pompeux du même ton pédant. On sentait qu'il l'avait souvent répété en usant des mêmes mots.

Murphey tourna un regard admiratif vers son beau-frère. « Quelle sagesse, chez cet homme ! »

Herity émit un rire étouffé. « Vous savez comment les Yanks appellent le “bon génie” de votre perfesseur ? Ils l'appellent… ils l'appellent la blonde en Cadillac ! » Le rire lui fit trembler les mains et un peu de poteen s'échappa de son verre.

« Il y a d'autres variations, dit Gannon. Le nombre magique, le ticket gagnant au sweepstake, le trésor qu'on découvre par hasard dans son jardin.

— Ce genre de chose arrive », dit Murphey. Gannon sourit d'un air triste. « Je crois que je vais descendre aux tombes. Où as-tu laissé la lanterne, Wick ?

— Sur le perron, derrière la maison.

— Aimeriez-vous m'accompagner, père Michael ?

— J'attendrai demain matin pour aller les bénir, répondit le prêtre.

— Il n'aime pas aller autour des tombes la nuit, le père Michael, dit Herity. Les fantômes, vous comprenez ? Et par les temps précaires que nous vivons, il en rôde dans tout le pays.

— Les fantômes n'existent pas, dit le père Michael. Il y a des esprits…

— Bien sûr, et nous savons tous qu'il y a des sorcières, hein, père Michael ? » Herity dévisageait le prêtre avec une fixité jubilante. « Et les fées, hein ? Qu'en dites-vous ?

— Imaginez tout ce que vous voulez, dit le père Michael. Je vais me coucher.

— La première chambre à droite en haut de l'escalier, père, dit Gannon. Que les anges veillent sur votre sommeil, s'il plaît à Dieu. »

Gannon se retourna et sortit par la porte de la cuisine.

Cédant à une impulsion, John sortit derrière lui et le rejoignit alors qu'il allumait une lanterne effilée à l'aide d'une allumette de cuisine. Le ciel était couvert et l'air semblait chargé de brume.

« Dites-moi, monsieur O'Donnell, vous m'accompagnez parce que vous avez peur qu'il y ait d'autres armes cachées par là ?

— Pas moi, dit John. Et ne faites pas attention à Herity. Il n'écoute que ses suspicions.

— C'est un soldat, ce type. Un Provo, si je ne me trompe. Je connais le genre. »

John ressentit soudain un vide au creux de l'estomac. Herity… un membre de l'IRA provisoire. Les paroles de Gannon sonnaient juste. Herity faisait partie de ceux qui fabriquaient les bombes des terroristes et massacraient des innocents comme Kevin, Mairead et Mary O'Neill.

« Je vais ouvrir mon cœur et prier comme jamais je ne l'ai fait pour que vous atteigniez Killaloe sans encombre et que vous y découvriez un remède à la peste », dit Gannon.

Au matin, quand il s'éveilla dans la chambre froide de l'étage, John s'approcha de la fenêtre et regarda l'enclos de pierre qui entourait les tombes, visible derrière l'angle de l'autre cottage.

La veille au soir, dans la lueur jaune de la lanterne de Gannon et le silence chargé, l'enclos de pierre avait eu un air fantomatique d'enceinte préhistorique fortifié. Un hibou était passé sans que Gannon interrompît sa prière silencieuse.

Quand ils étaient revenus dans la maison, seul Herity se trouvait encore à la table, un verre de poteen à moitié plein entre les mains. John s'était alors rendu compte qu'Herity était un de ces prodiges irlandais capables d'ingurgiter des quantités exorbitantes d'alcool sans paraître en être affectés outre mesure. C'était une bonne chose à savoir. Il s'aperçut aussi qu'il voyait Herity sous un jour nouveau depuis l'affirmation de Gannon – un Provo, sans aucun doute.

« Je suis bien content que vous rentriez sains et saufs de la nuit hantée, dit Herity. Il y rôde des bêtes sauvages, vous savez.

— Quelques porcs égarés, dit Gannon.

— Je parlais des bêtes à deux pattes. » Herity vida son verre, puis se leva avec une lenteur délibérée. « Au lit, dormons, d'un sommeil profond. Je vous donnerai l'aurore, pour un bâillement sonore, et une petite balle de plomb. » Il tapota la mitraillette posée sur sa poitrine.

Debout devant la fenêtre de l'étage dans le jour naissant, John aperçut quelqu'un qui gravissait la prairie en pente et s'arrêtait à la hauteur des tombes. Il lui fallut un moment pour reconnaître Herity, grâce à la mitraillette entrevue au moment où ce dernier contournait le mur de pierre et se retournait pour jeter un regard en direction des cottages. Il portait un poncho vert.

Un truc qu'il avait dans son sac, songea John.

Il s'empressa de s'habiller. Des bruits d'allées et venues lui parvenaient du rez-de-chaussée, ainsi que l'odeur du lard qui chauffait dans une poêle. Le parfum du thé se mêlait à la fumée de tourbe.

Le petit déjeuner, composé d'œufs mollets et de pain brioché, se déroula en silence. Murphey, l'œil vif, ne semblait

pas se ressentir de la boisson absorbée le soir précédent. Ses yeux clignèrent de plaisir à la vue de la nourriture que Gannon plaça devant lui.

Après le petit déjeuner, ils suivirent le père Michael jusqu'aux tombes pour la bénédiction promise. Dans l'air toujours froid et brumeux, une lumière grise filtrait à travers l'épaisse couverture nuageuse. John fermait la marche, derrière le garçon silencieux qui tenait son anorak bleu serré autour de son cou.

John se trouva intéressé par les réactions du garçon devant ce rituel. C'étaient des femmes qui étaient enterrées là. L'enfant avait-il assisté à l'enterrement de sa mère ? John n'éprouvait aucune émotion en se posant ces questions. Le soir précédent, quand il avait senti O'Neill se retirer, il n'était resté en lui que de la froideur. O'Neill avait frappé ceux qui l'avaient blessé, et il l'avait fait à travers ses successeurs.

À travers moi, pensa John.

O'Neill avait-il imaginé une scène comme celle-là ?

Il n'avait aucun souvenir de ce genre, aucun film intérieur pour le lui raconter. *J'étais totalement froid quand j'ai fait cette chose. Froid et meurtrier – sans me soucier de qui j'allais blesser.*

Rien ne lui avait importé, sinon rendre les coups reçus.

Quand le père Michael eut terminé l'office des morts, il se tourna vers Gannon. « Je prierai pour vous et pour ceux qui vous sont chers. »

Gannon leva mollement la main droite, puis la laissa retomber avant de faire demi-tour et de repartir vers les cottages d'une démarche pesante, comme si chaque pas lui coûtait un effort douloureux.

« Allons-y, père Michael, dit Herity. Monsieur Gannon nous a promis des provisions pour la route. Nous devons conduire monsieur O'Donnell à Killaloe, et c'est une longue marche à travers les collines. »

Le père Michael passa un bras autour des épaules de l'enfant silencieux et suivit Gannon. Murphey et les trois autres garçons leur emboîtèrent le pas.

« Monsieur Murphey, que penseriez-vous de nous donner un petit morceau de ce porc pour la route ? » dit Herity.

Alors que Murphey s'arrêtait pour se retourner, Herity partit au trot vers le haut de la côte. Les deux hommes se dirigèrent en oblique vers l'étable.

John suivit les autres à l'intérieur du cottage. Que faisait Herity ? Il n'avait pas été pris d'une subite envie de porc. Il y avait autre chose.

Quand John entra dans la cuisine, Gannon s'y affairait déjà, aidé du père Michael. Après le froid de l'extérieur, le cottage donnait une impression de chaleur. Une longue jumelle militaire était posée sur la table.

« J'ai donné ma jumelle au père Michael, dit Gannon. Wick a apporté la sienne quand il est venu de Cork, et nous n'avons pas besoin d'en avoir deux. »

Le père Michael soupira. « C'est une triste vérité, John, mais plus loin nous pourrons voir devant nous, plus sûre sera notre route. »

Gannon avait déniché quelque part un petit sac tyrolien bleu et jaune muni d'une seule bretelle rapiécée. Il y disposa en cercle plusieurs morceaux de pain brioché et entassa des œufs frais dans le nid ainsi formé. « Il y a un bocal de gelée sucrée et un morceau de lard, dit-il. J'ai laissé de la place sur le dessus pour y mettre le porc quand Wick le rapportera.

— Vous êtes un homme généreux, monsieur Gannon », dit le père Michael.

Gannon hocha la tête et se tourna vers John. « Monsieur O'Donnell, je prierai de nouveau pour que vous atteigniez Killaloe sain et sauf et que votre travail là-bas puisse nous aider. Vous avez traversé l'océan quand nous étions dans le besoin. Je ne voudrais pas que vous vous mépreniez sur notre compte ni sur la gratitude que nous éprouvons pour votre venue. »

Le père Michael s'absorba dans la disposition de la nourriture à l'intérieur du sac à dos, sans lever les yeux vers ses compagnons.

« J'ai parlé à monsieur Herity, ce matin, dit Gannon, et je comprends mieux ce que vous faites ensemble. Il m'a raconté le triste comportement des Beach Boys à votre égard. Je crois qu'il

y a un différend au sein de l'armée quant à l'accueil qu'on vous a réservé. L'Irlande a besoin de talents comme le vôtre, de nos jours. Je pense qu'Herity est venu pour vous conduire sain et sauf à Killaloe. C'est un homme rude, mais il y a des moments où on a besoin d'hommes comme lui. »

John frotta son menton mal rasé, se demandant comment réagir à ce discours pédant.

Herity et Murphey entrèrent à cet instant. Herity avait déjà suspendu le sac à son épaule gauche, la mitraillette calée dans le creux de son bras droit.

« Le porc commence à tourner, dit Murphey.

— Il faudrait de la glace, à cette époque de l'année », observa Herity.

John regarda les deux hommes, entre lesquels il percevait un changement subtil de relation. Il semblait y avoir entre eux une sorte d'entente tacite.

« La route est longue, dit Herity. Nous ferions bien d'y aller. » Il lança un regard au père Michael, en train de caser le sac bleu et jaune dans son propre sac à dos, qu'il s'apprêtait à charger sur ses épaules. « Appelez le gamin, père, et nous nous mettrons en route.

— Il peut rester ici, dit Gannon. Si vous… »

Le père Michael secoua la tête. « Non, il vaut mieux qu'il vienne avec nous.

— Le père s'est pris d'une affection particulière pour le gamin », dit Herity avec un sourire narquois, sur un ton chargé d'insinuation malveillante.

Avec un froncement de sourcils, le père Michael ramassa son sac et passa devant Herity pour gagner la porte. Ils l'entendirent appeler l'enfant. John suivit, bizarrement contrarié par l'attitude d'Herity.

Que m'importe la façon dont il traite le prêtre ? se demanda-t-il.

Il continua de s'interroger tandis qu'ils faisaient leurs adieux, puis gravissaient la colline en direction du chemin charretier qui conduisait à la route de la vallée.

Quand ils eurent contourné un écran d'arbres qui les dissimulait à la vue des cottages, Herity leur fit faire halte. Le

ciel était déjà plus clair, et quelques échappées de bleu apparaissaient au-dessus d'eux. John regarda le chemin qu'ils venaient de parcourir, puis Herity qui fouillait dans son sac vert, d'où il sortit un petit revolver à canon court et une boîte de munitions. L'arme luisait de graisse.

« Un cadeau de monsieur Murphey. Ce n'est qu'un Smith & Wesson à cinq coups, mais ça tiendra dans votre poche, John. Il vaut mieux être armé, par les temps qui courent. »

John accepta le revolver, dont le contact était froid et huileux.

« Mettez-le dans votre poche arrière et tirez votre chandail par-dessus. Là, comme ça.

— C'est Murphey qui vous l'a donné ? » demanda John.

Herity lui tendit la boîte de balles. « Oui. Mettez ça dans une autre poche. Murphey avait caché deux revolvers à l'insu de Gannon. L'autre était un gros Colt monstrueux que vous n'auriez pas pu porter sur vous. Lourd comme un paquet de plomb et moins pratique. » Herity remit son sac sur son dos. Alors qu'il se retournait, il s'immobilisa soudain au bruit d'un coup de feu, derrière eux.

Le père Michael avait fait volte-face et se serait précipité vers les cottages si Herity ne l'avait arrêté en lui empoignant le bras d'une main ferme. Le prêtre essaya de desserrer les doigts d'Herity. « Ils ont peut-être besoin de notre aide, Joseph !

— Vous n'avez pas réfléchi, père. Que peut-il se passer, à votre avis ?

— Que voulez-vous...

— Un autre cochon ? Je leur ai rendu toutes leurs armes avec les munitions. Si c'est un cochon, parfait ! Ils feront un dîner magnifique ce soir, préparé par M. Gannon. Si ce sont des intrus, nos amis sont bien armés. Et c'était un coup de pistolet, je vous le rappelle. »

Le père Michael regarda autour de lui d'un air circonspect, l'oreille tendue. Alentour, les bois étaient silencieux, sans même un cri d'oiseau. Au-dessous d'eux, la vallée encore voilée de brumes matinales était plongée dans un silence préhistorique.

« Si c'est Gannon qui a mis fin à ses tourments, vous n'iriez pas prier sur lui, de toute façon.

— Vous êtes un homme cruel, Joseph.

— C'est une chose qu'ont déjà remarquée des hommes meilleurs que vous. » Herity fit demi-tour et reprit le sentier en direction de la route. « Allons, venez. »

Le garçon se rapprocha du père Michael et le tira par le bras, les yeux fixés sur Herity.

Fasciné, John vit l'indécision du père Michael se transformer en résignation. Le prêtre se laissa conduire par le garçon sur le sentier à la suite d'Herity.

John leur emboîta le pas, sa poche revolver alourdie par le poids de l'arme. Pourquoi Herity la lui avait-il donnée ? Était-ce de la confiance ? Gannon avait-il vu juste ? Herity avait-il pour mission de l'escorter jusqu'au laboratoire de Killaloe ? Alors pourquoi ne l'avait-il pas dit ? Et pourquoi le prêtre et l'enfant les accompagnaient-ils ?

Herity s'arrêta à la route pour les attendre. Il regarda sur sa gauche, où la route longeait le fond de la vallée en s'incurvant vers une autre échancrure bordée d'arbres, en amont.

John s'arrêta à côté d'Herity et se trouva captivé par la perspective diffuse, l'organisation du paysage conçue pour contrôler le mouvement de son regard – une mosaïque de terres et de bosquets à mi-distance, avec un cours d'eau bordé de saules puis des champs plus lointains, au-dessus desquels on distinguait le fin ruban argenté de la route qui disparaissait par le col suivant. Les nuages, à l'est, offraient au décor leurs lisières teintées de rose.

« Ce pays porte toute notre histoire dans la paume de sa main, dit Herity en pointant un doigt vers l'horizon. Cette échancrure, là-bas – O'Sullivan Beare et les pitoyables survivants de son armée sont passés par là. »

Quelque chose dans la voix d'Herity capta l'attention de John, l'obligeant à voir ce paysage comme le voyait son compagnon – un endroit où des armées allaient et venaient et où, il n'y avait pas si longtemps, des hommes traqués par la police militaire avaient fui à travers l'obscurité pour se cacher dans les cottages des pauvres. Grand'Pa Jack McCarthy lui avait souvent raconté l'histoire, terminant invariablement par :

« C'est le sort des Irlandais, d'être toujours ballottés d'un endroit à l'autre. »

Le père Michael contourna Herity et s'engagea d'un pas vif sur la route de la vallée. Le garçon trottait parfois, sautant de temps à autre pour attraper une feuille à une branche en surplomb.

Herity attendit qu'ils fussent à près de cent mètres d'eux avant de se remettre en marche avec un hochement de tête à l'intention de John.

« Il est plus prudent de laisser une certaine distance entre nous », dit-il. Il fit un geste avec la mitraillette en direction des deux silhouettes qui les précédaient. « Regardez-moi un peu ce prêtre fou. Il veut faire de ce gamin une autre femmelette. Et le gamin, tout ce qu'il veut, c'est que sa mère morte lui revienne comme Lazare ressuscité. »

Herity observait John du coin de l'œil, guettant l'effet de ses paroles. Rien. Il se dit qu'il faudrait bien enlever les gants un jour prochain, et repensa au message qu'il avait confié à Wick Murphey avec mission de le remettre au relais du Finn Sadal, qui le transmettrait à Dublin.

Je l'ai persuadé qu'il avait toute ma confiance. Nous allons l'emmener maintenant du côté du domaine de McCrae, pour voir l'effet que ça lui fait. Essaiera-t-il d'y répandre la peste ? Prévenez Liam et dites-lui d'ouvrir l'œil quand il nous fera traverser le coin.

Que Kevin O'Donnell médite sur l'ingéniosité de ce plan !

« Pourquoi traitez-vous toujours le père Michael de fou ? » demanda John, songeant à la silhouette encapuchonnée de la cabane aux vêtements. Tous les prêtres étaient-ils fous, désormais ?

« Parce qu'il est fou à lier ! J'ai un ami, Liam Cullen, qui les appelle tous des “Lucans de la liturgie”. Il faut dire qu'il aime bien tourner des phrases curieuses.

— Des Lucans de la liturgie ? demanda John. Qu'est-ce que ça veut… » Il se tut en trébuchant sur une pierre, s'efforçant de garder son équilibre.

« Vous n'avez pas entendu parler de Lucan le Monstre ? Celui qui a commandé la charge de la Brigade légère ? À ne pas

confondre avec Patrick Sarsfield, le comte de Lucan, qui a défendu Limerick après la bataille de Boyne. C'est la Brigade irlandaise qu'il avait emmenée en France au service du roi Louis qui a mis les Coldstream Guards en déroute à la bataille de Fontenoy.

— Les Oies Sauvages, dit John.

— Ah ! vous avez donc entendu parler de la brigade. Mais c'est de l'autre Lucan que parle Liam, celui qui a expulsé quarante mille fermiers irlandais de leurs terres – en les envoyant pour la plupart à la mort. Et qu'en a retenu l'histoire anglaise ? La mémoire de six cents salauds d'Anglais assez stupides pour suivre les ordres d'un monstre pareil !

— Quel rapport avec les prêtres ?

— Ne les entendez-vous pas citer les Écritures pour nous conduire au désespoir et à la destruction ? Obéissance ! “Dans la vallée de la mort”, qu'ils disent. Et nous y allons ! “Abandonnez vos terres”, dit la bête infernale. Et nous partons ! Ils nous poussent tous au suicide, et ils refusent ensuite de prier sur nos dépouilles. Comme des agneaux dociles, nous implorons : “Donnez-nous un endroit où creuser notre tombe”. Liam a raison : des Lucans de la liturgie. »

John détourna les yeux vers les broussailles et le mur de pierre couvert de plaques de lichen. Avec quelle attention Herity l'observait. Que cherchait-il ?

« Seuls ceux qui ont la volonté de riposter méritent nos larmes, dit Herity. Avez-vous la volonté de riposter, John ? »

John, la gorge serrée, s'efforça de déglutir. « Vous me voyez ici. Rien ne m'obligeait à venir. »

Mais il fallait que je vienne, songea-t-il.

Herity parut curieusement touché par sa réponse. Il lui tapota l'épaule. « C'est vrai. Vous êtes ici avec nous tous. »

Et pourquoi êtes-vous ici ?

Herity secoua la tête, sachant qu'il devait présumer qu'il avait bien affaire à O'Neill, le Fou en personne. Et si c'était O'Neill… Il se força à envisager l'éventualité.

La bombe que nous avons posée a tué sa femme et ses enfants. Il a riposté, que son âme soit vouée à l'enfer !

Herity se mit à fredonner, puis chanta bientôt à pleine voix :

Ô ma brune Rosaleen !
Ne soupire pas, ne pleure pas !
Les prêtres sont sur le vert océan,
Cheminant au long des profondeurs.

Il se tut et lança un regard scrutateur à John qui marchait à son côté : cette tête chauve qui se découpait sur les brumes de la vallée, ce visage maigre et barbu dont l'expression ne changeait pas.

Avec un soupir, il avança un moment en silence, puis il accéléra l'allure, forçant John à presser le pas pour se maintenir à sa hauteur.

« Il y a des prêtres qui cheminent partout », dit-il avec un hochement de tête en direction de la silhouette vêtue de noir qui les précédait. « Et avec autre chose dans leurs sacs que du vin de messe. Quoique pour l'instant, j'aimerais bien avoir un peu de bière espagnole pour me donner de l'espoir et me réchauffer le cœur. »

Vous savez maintenant ce qui a provoqué ma colère. N'en doutez pas ! Rappelez-vous souvent l'insondable ignorance des Irlandais et des Anglais, la façon dont ils ont perpétué massivement leurs souffrances réciproques. Rappelez-vous la main sanglante de la Libye, avec ses camps d'entraînement pour terroristes et la libre circulation des armes. Comment pourrais-je souffrir que survivent de tels imbéciles ?

JOHN ROE O'NEILL,
lettre numéro deux.

La plupart des cadres supérieurs et des chercheurs de Huddersfield gagnaient le salon du bâtiment administratif pour la réunion matinale convoquée par Rupert Stonar. Ils se pressaient au long des allées, suivant dans la mesure du possible les passages couverts pour se protéger de la pluie fine qui tombait depuis le lever du jour.

Stonar étant arrivé avec quarante minutes d'avance, Wycombe-Finch avait dû appeler immédiatement par téléphone Beckett et ses assistants, puis revenir en courant de son cabinet de travail. Il arriva hors d'haleine, sa veste en tweed assombrie par les gouttes que son parapluie n'avait pas suffi à arrêter. Par bonheur, ses assistants avaient préparé du café et des petits pains sucrés. Il passa un bref moment en tête-à-tête avec Stonar, durant lequel ils se remémorèrent l'époque du lycée : Wye et Stoney.

Aux yeux de Wycombe-Finch, Stonar n'avait pas changé en mieux depuis le temps des classes supérieures où ils se préparaient à devenir les porteurs privilégiés des fardeaux de la civilisation. Stonar était à l'époque un jeune rouquin trapu avec des cheveux indisciplinés qui tendaient sur le roux foncé et un visage plutôt massif aux yeux bleus froidement observateurs. Il

avait toujours le visage coloré et les cheveux en désordre, bien que cette dernière particularité apparût maintenant plutôt comme un effet calculé. Quant à ses yeux, ils étaient encore plus glacés. Stoney : de pierre. Le surnom qu'avait hérité Stonar de son enfance lui convenait plus que jamais – la lourdeur de son visage s'était durcie.

« Nous avons convoqué tout le monde dans le salon, Stoney, dit Wycombe-Finch. Ils doivent être arrivés. J'ai parlé brièvement à Bill Beckett. Il devrait être là, lui aussi.

— L'Américain ? » Stonar avait une belle voix grave de baryton qui portait la marque d'un entraînement particulier.

« Un type tout à fait remarquable. Particulièrement doué pour faire comprendre nos travaux aux gens de l'extérieur.

— A-t-il une communication particulière à nous faire ? »

Nous y voilà ! se dit Wycombe-Finch.

Il perçut le silence soudain de ses assistants, assis devant leur café et leurs petits pains. « Je lui en laisse le soin, répondit-il.

— Je comptais vous trouver dans votre bureau quand je suis arrivé.

— J'ai un cabinet de travail dans l'un des bâtiments qui abritent les labos. Le matin est le meilleur moment pour apporter ma contribution personnelle aux travaux de recherche.

— Et en quoi consiste votre contribution ?

— En fait, la plus grande partie de ma matinée a été prise par une communication téléphonique avec mon correspondant irlandais.

— Doheny ? ne vous fiez pas à ce salaud !

— Il nous a pourtant fourni des informations intéressantes, ce matin. » Wycombe-Finch entreprit de relater à Stonar les révélations concernant l'homme qu'on suspectait d'être John Roe O'Neill.

« Vous accordez roi à cette histoire ?

— Un scientifique attend toujours d'avoir des preuves. Au fait, je pense que tous mes collaborateurs doivent être rassemblés, à l'heure qu'il est. Voulez-vous que nous allions au salon ? »

Wycombe-Finch adressa un signe de tête à l'un de ses assistants, qui les précéda en ouvrant les portes à deux battants.

Le salon était une grande pièce à la décoration discrète inspirée du fumoir d'un club londonien, en plus grand. Un lambris d'appui en bois sombre surmonté de tissu noir à impression marron ceinturait la salle, interrompu seulement par les quatre fenêtres qu'occultaient présentement des rideaux assortis, et par une grande cheminée de marbre dans laquelle dansaient les flammes d'un véritable feu de bois. De profonds fauteuils de cuir d'un brun rouge chaleureux et des cendriers montés sur de lourds piédouches de cuivre entouraient une longue table de réfectoire en acajou verni placée près de la cheminée. L'éclairage provenait de quatre lustres dont le personnel disait en plaisantant qu'ils avaient été copiés sur le vaisseau spatial de *Rencontres du troisième type*, ainsi que d'une rampe périphérique de spots-appliques dirigés vers la table où Beckett s'était assis derrière trois dossiers soigneusement empilés. La plupart des autres personnes présentes étaient déjà installées dans des fauteuils éloignés de la table, choisissant manifestement de se tenir à l'écart du centre d'action.

Les nouvelles circulent vite, songea Wycombe-Finch.

Beckett se leva avec aisance lorsque l'état-major fit son entrée. Un léger brouhaha s'éleva dans la salle, ponctué de quelques grattements de gorge.

Wycombe-Finch se dit que Beckett, ce matin, avait l'air d'un écolier aux joues roses. C'était une apparence trompeuse. Bien qu'il n'ait pas eu beaucoup de temps pour lui faire la leçon, il était persuadé que Beckett comprenait le caractère délicat de la situation.

Quand Wycombe-Finch eut procédé aux présentations, Stonar et Beckett échangèrent une brève poignée de main par-dessus la table. Des fauteuils furent avancés discrètement pour Stonar et pour le directeur par des assistants qui se retirèrent ensuite dans un lointain recoin de la salle.

Wycombe-Finch compta trente et une personnes présentes, mais ne manifesta aucune intention de présenter qui que ce fût. Plus tard, peut-être. Ce matin, ce n'étaient pas des curieux qui

se rassemblaient pour rencontrer les puissants. Il s'absorba dans l'allumage de sa pipe à long tuyau tout en s'installant dans son fauteuil à côté de Stonar. Un cendrier apparut comme par magie, avancé par quelqu'un qui se trouvait derrière lui. Wycombe-Finch fit signe à l'assistant de se retirer et appuya son briquet en or contre le cendrier d'un geste empreint de gravité avant de prendre la parole.

« Bien, Stoney, je ne sais pas dans quelle mesure vous comprenez nos…

— Dites donc, Wye, vous n'allez pas essayer le coup du mystère scientifique ? » interrompit Stonar.

Beckett se pencha en avant. « Les paroles de notre directeur étaient courtoises et pertinentes », rétorqua-t-il d'une voix au calme trompeur.

Ahhh ! se dit Wycombe-Finch. *Beckett a trouvé un exutoire à sa colère. Voilà qui devrait être pour le moins intéressant.*

« Vraiment ? répliqua Stonar d'un ton glacial.

— Je ne l'aurais pas dit si ce n'était pas vrai. Sans savoir dans quelle mesure vous comprenez nos travaux, nous ne pouvons pas vous mettre au courant de leur progression. Je dirai tout d'abord qu'il n'y a rien de mal à ignorer les détails de ces travaux. La culpabilité ne s'attache qu'à celui qui demeure ignorant quand il a une chance d'apprendre. »

Bien envoyé, vieux ! songea Wycombe-Finch.

Stonar se radossa dans son fauteuil, le visage inexpressif, sans autre signe d'émotion qu'une légère palpitation des jugulaires. « J'ai toujours entendu dire que les Yankees ne manquaient ni de culot ni d'impétuosité. Entreprenez donc de dissiper mon ignorance. »

Beckett se redressa. *L'attitude pontifiante était ce qui convenait à ce salaud*, pensa-t-il. Lui faire perdre son assurance et le maintenir en déséquilibre. Wycombe-Finch lui avait dit qu'il était faible sur le plan scientifique, et moyen en mathématiques. Stonar devait donc avoir un sentiment d'insuffisance. Beckett prit son temps pour ouvrir les chemises et disposer quelques feuilles devant lui.

« Nous nous concentrons actuellement sur les caractéristiques inhibitrices de la peste à l'égard des enzymes.

Vous avez sans doute entendu parler des travaux de l'équipe canadienne. Ils nous intéressent tout spécialement, car l'absence d'une enzyme peut entraîner l'absence d'un acide aminé particulier, et le changement d'un seul acide aminé dans une chaîne qui en comporte quelque trois cents peut avoir des conséquences fatales. Nous sommes certains qu'O'Neill a bloqué certains acides aminés en liant les structures qui les fabriquent.

— J'ai lu le rapport canadien, » dit Stonar. *Mais l'avez-vous compris ?* se demanda Beckett.

« Bon. Vous comprenez donc pourquoi nous pensons que cette peste provoque un vieillissement précoce extrêmement rapide, sans laisser de temps pour les manifestations secondaires habituelles. J'attire votre attention sur les taches blanches qui apparaissent aux extrémités. Très révélateur.

— Des gènes qui commanderaient le vieillissement ? demanda Stonar, dont la voix trahissait soudain une intense curiosité.

— L'action d'un gène est liée à la formation d'une enzyme particulière, laquelle est une protéine, dit Beckett. Les gènes contrôlent la succession des acides aminés dans la constitution d'une protéine particulière. Le fait de rendre certaines combinaisons de l'ADN incapables de produire des acides aminés particuliers peut entraîner une maladie mortelle.

— J'ai également entendu mentionner TARN, dit Stonar.

— L'ARN et l'ADN ont la même relation entre eux qu'un gabarit et le produit fini correspondant. Comme un moule et la pièce coulée qu'il permet de fabriquer. L'hôte infecté fabrique la protéine commandée par TARN. Quand un virus bactérien infecte une bactérie, l'ARN formé correspond à l'ADN du virus, non à celui de l'hôte. La séquence de nucléotides de la nouvelle molécule d'ARN transfert est complémentaire de celle de l'ARN messager du virus.

— Il a transmis ce truc au moyen d'un virus ?

— Il a modelé de nouvelles bactéries à l'aide d'un nouveau virus. Des déterminations extrêmement précises au sein de structures très subtiles. C'est une réussite remarquable.

— Je n'aime pas beaucoup qu'on fasse l'éloge de cet homme », dit Stonar d'une voix neutre.

Beckett haussa les épaules. Si son interlocuteur ne comprenait pas, rien de le ferait comprendre. Il reprit : « O'Neill a modifié des organismes subcellulaires, des plasmides, à cause de leurs propriétés de liaison qui permettent de les attacher à des points clefs dans le processus de recombinaison. S'il ne s'était pas fixé un objectif aussi diabolique, ses travaux l'auraient qualifié pour un prix Nobel. Un pur génie, mais poussé par les motivations les plus sombres de la nature humaine. »

Stonar laissa passer cette remarque. « Vous avez parlé des nucléotides.

— Les acides nucléiques sont les molécules qui portent l'information codée. Ils dirigent la fabrication des protéines et détiennent les clefs de l'hérédité. Tout comme les protéines, les acides nucléiques sont des polymères lourds.

— J'ai vaguement entendu dire que vous n'étiez pas d'accord avec une hypothèse appelée “théorie de la fermeture Éclair”. »

Wycombe-Finch lança un regard dur à Stonar. Ce dernier avait donc ses espions au centre de Huddersfield !

« L'ADN est une molécule double dont une chaîne s'enroule autour de l'autre en forme de spirale, dit Beckett. C'est un composé courbé qui se tord sur lui-même d'une façon particulière. Nous pensons que ces courbures sont extrêmement significatives.

— En quoi ?

— Les choses qui s'imbriquent ensemble le font en fonction de leur forme intrinsèque. Les courbures sont un indice de cette forme.

— Astucieux.

— Nous pensons que cette imbrication se fait plutôt de la même façon que vous fermez votre imperméable. D'abord un ensemble de connexions, puis un second ensemble qui vient recouvrir le premier.

— Qu'est-ce qui permet d'anéantir cette peste ? demanda Stonar. En dehors du feu, bien sûr.

— Il semble qu'elle soit inhibée par une intense concentration d'ozone. Mais la croissance est explosive, que ce soit chez l'homme ou chez la femme.

Dire qu'elle est biologiquement active serait nettement au-dessous de la vérité. »

Stonar se tira la lèvre inférieure. « Quels éléments indispensables bloque-t-elle ?

— Nous pensons qu'elle bloque la vasopressine, entre autres.

— Indispensable à la vie, hein ? » Beckett hocha la tête.

« Est-il vrai que la peste tue les hermaphrodites ? » Stonar avait prononcé le mot “hermaphrodite” comme s'il s'agissait d'une chose particulièrement répugnante.

« Les véritables hermaphrodites, oui. C'est très significatif, non ?

— Il pourrait en résulter une société très différenciée : des individus purement masculins et d'autres purement féminins, la plupart des hermaphrodites ayant été éliminés. » Stonar s'éclaircit la voix. Tout cela est très intéressant, mais je n'y vois rien de vraiment nouveau, rien qui indique une percée spectaculaire.

— Nous continuons à rassembler des données, répondit Beckett. Nous menons par exemple une investigation parallèle en ce qui concerne certains symptômes de la peste similaires à ceux de la neutropénie.

— Neutro… quoi ? » demanda Stonar. Wycombe-Finch regarda fixement Beckett. Voilà qui était nouveau !

« Neutropénie, répéta Beckett, remarquant la façon dont Stonar plissait les paupières d'un air méditatif. Les neutrophiles sont des leucocytes granuleux qui ont un noyau de trois à cinq lobes liés par de la chromatine et un cytoplasme contenant des granules très fins. Ils font partie de la première ligne de défense du corps contre les invasions bactériennes. C'est une maladie qui peut avoir une origine génétique. »

Il est trop technique pour Stoney, songea Wycombe-Finch. Mais la révélation était passionnante. « Vous avez déduit ça de l'autopsie de Foss ? » demanda-t-il.

Beckett demeura un moment silencieux, regardant sans les voir les papiers qu'il avait devant lui. Il répondit enfin : « Ariane nous a fourni un certain nombre d'indications avant de mourir.

— Il s'agit du docteur Ariane Foss, qui a travaillé avec Bill et les autres avant d'être victime de la peste », expliqua Wycombe-Finch.

Stonar hocha la tête, remarquant l'expression douloureuse de Beckett.

« Avant de mourir, elle nous a décrit ses symptômes vus de l'intérieur, dit ce dernier. Cette peste tue par une perturbation générale du névraxe et un blocage enzymatique. Elle provoque une dégradation générale des fonctions physiologiques et une perte finale de connaissance très rapidement suivie de la mort.

— J'ai vu mourir des victimes de la peste, dit Stonar d'un ton cassant.

— Le processus de la maladie ne dure pas assez longtemps pour permettre la manifestation de nombreux symptômes. Nous sommes obligés d'interpréter à partir des seuls traumas initiaux, mais Ariane nous en a donné une évaluation extrêmement précise.

— Très intéressant. » La voix de Stonar trahissait maintenant la nervosité.

Wycombe-Finch tira une profonde bouffée de sa pipe et en pointa le tuyau vers Stonar. « N'oublions pas, Stoney, que cette peste a été conçue sur mesures pour un effet particulier : tuer seulement les femmes et les tuer rapidement en dépit de tous les efforts médicaux pour empêcher la mort. »

Stonar répliqua d'un ton sec : « Je suis parfaitement conscient de cette sélectivité.

— C'est un exploit remarquable, observa Wycombe-Finch.

— Si nous pouvions laisser tomber un instant cette réunion de la Société des Admirateurs du Fou, je vous ferais remarquer que mon ignorance n'a toujours pas été dissipée, dit Stonar.

— Nous avons affaire à un code remarquable, reprit Beckett. L'équivalent d'une combinaison extrêmement complexe dans un coffre-fort hautement sophistiqué. O'Neill a résolu le problème, de sorte que nous savons que c'est possible.

— Il semble que vous ayez pris tout ce temps pour me dire que vous êtes confrontés à un problème extrêmement difficile. Personne n'en doute. Ce que nous voulons, c'est savoir si vous approchez d'une solution.

— Nous en sommes peut-être plus proches qu'on ne le suppose », dit Beckett.

Wycombe-Finch se redressa brusquement dans son fauteuil.

Beckett tourna les yeux vers Hupp qui le regardait placidement à travers les verres épais de ses lunettes, assis légèrement en avant de Danzas et de Lepikov. Tous trois l'observaient attentivement, et ses dernières paroles avaient éveillé l'intérêt de tout le personnel.

Beckett songeait à l'appel téléphonique insensé qu'avait reçu Hupp de Browder. Il imaginait le jeune homme enfermé dans ce compartiment isolé avec sa compagne enceinte – et soudain, cette idée ! Comment lui était-elle venue ? Elle était à la fois juste et inexacte – mais quelles perspectives elle avait ouvertes !

Wycombe-Finch gratifia Beckett d'un regard circonspect.

Stonar se pencha en avant. « Plus proches qu'on ne pense ?

— O'Neill a démontré plusieurs choses, dit Beckett. La cellule n'est pas inviolable. Il a montré que les fragments chimiques de la cellule peuvent être réorganisés, remodelés, pour assumer des processus extraordinaires. L'organisation vivante de la cellule – ce système qui sert d'intermédiaire aux opérations cellulaires – a été percée à jour ! Nous ne pouvons plus douter de la possibilité d'un tel exploit. L'important, néanmoins, c'est que nous savons désormais que les altérations provoquées génétiquement dans les fonctions de la cellule ne s'interrompent pas obligatoirement avec la maturité. L'indice fourni par la neutropénie nous montre que nous pouvons contracter une nouvelle maladie génétique en tant qu'adultes. » Stonar sourcilla.

Wycombe-Finch observait toujours silencieusement Beckett. Était-ce là ce que les Américains appelaient un « snow job » – de la poudre aux yeux ?

« Si certains des milliers et des milliers de processus chimiques qui se déroulent continuellement dans chacune de nos cellules vivantes sont bloqués, ralentis ou supprimés d'une façon ou d'une autre, le développement de l'organisme en est altéré de façon particulière, poursuivit Beckett. O'Neill a démontré que cela était tout aussi vrai après le développement d'organismes supérieurs complexes que pour les formes de vie

les plus simples. Il est possible de provoquer des altérations massives. Et il a montré que le système était sujet à des accords très fins.

— Par exemple ! » dit quelqu'un, dans la salle.

Wycombe-Finch ôta sa pipe de sa bouche, prenant soudain conscience de ce que sous-entendait Beckett. C'était un processus à double sens ! Une fois énoncé, c'était évident. Stonar avait-il la moindre idée de ce qui venait d'être dit ?

« J'ai eu un entretien avec un docteur en médecine du Home Office », dit Stonar. Il parlait d'un ton irrité et ses yeux avaient retrouvé leur expression glaciale. « C'est comme un rallye-papier, où on ne doit pas négliger la moindre annotation. »

Wycombe-Finch se rendit compte que Stonar ne comprenait pas les implications des propos de Beckett. Ceux-ci lui étaient passés au-dessus de la tête.

« Vous avez laissé entendre que vous étiez sur le point d'aboutir, dit Stonar. C'est ce que je peux annoncer au premier ministre ? Il va me demander : “Combien de temps ?”

— Nous ne pouvons pas le dire pour l'instant. Mais nous discernons la piste plus clairement. Ce qu'O'Neill a mis au point est une souche virale porteuse d'un message ADN transmissible à la cellule humaine vivante par l'intermédiaire d'un agent bactérien infecté.

— Ce spirochète que les Canadiens affirment avoir détecté, est-il à l'origine de la maladie ?

— Je ne le pense pas. À notre avis, il s'agit d'un vestige, d'un produit de décomposition de la peste d'O'Neill. Une mutation, peut-être.

— Verrouillé dans la cellule, marmonna Stonar.

— Comme les imbrications d'un Maypole, ajouta Beckett.

— Un Maypole ! » s'exclama Stonar. Il hocha la tête, visiblement satisfait de l'image. Elle ferait impression au ministère de l'Intérieur.

« Il existe manifestement une séquence génétique déterminant le sexe d'un fœtus. La peste se verrouille dans cette structure différenciatrice et y demeure assez longtemps pour provoquer un chaos général extrêmement rapide.

— Elle prend le fichu ballon et l'emporte hors du terrain », dit Stonar.

J'avais oublié qu'il était un mordu de football, songea Wycombe-Finch. « L'image est bonne », dit-il.

Beckett poursuivit, d'un ton déconcerté : « Le bloc, une fois formé, est remarquablement solide. Il doit être associé à des liaisons chimiques plus puissantes. O'Neill a identifié des processus répétitifs d'ADN satellite avec une précision suffisante pour pouvoir choisir parmi eux. – Vous pensez vraiment être sur ses talons ?

— Je dis ce que je pense. » Beckett vit Hupp, à l'autre bout de la salle, lui adresser un hochement de tête approbateur.

Wycombe-Finch, les dents fermement serrées sur le tuyau de sa pipe éteinte, s'efforçait de garder un air serein. Il aurait aimé éprouver autant de confiance qu'en manifestait Beckett.

Stonar regarda le directeur d'un air suspicieux. « Que dites-vous de tout cela, Wye ? »

Wycombe-Finch ôta sa pipe de sa bouche. Il la posa dans le cendrier, le fourneau tourné vers le bas, et répondit sans la quitter des yeux : « Nous sommes convaincus qu'O'Neill a accouplé par un processus de liaison les deux moitiés de portions spécifiques de la spirale ADN/ARN du système génétique humain. » Wycombe-Finch hocha la tête à l'intention de Beckett. « Les deux moitiés s'emboîtent pour former une liaison extrêmement solide. Bill et son équipe sont persuadés qu'il peut exister des systèmes de réplication indépendants au sein de la chaîne hélicoïdale pour former cette liaison.

— Et qu'en pensez-vous ? » demanda Stonar. Wycombe-Finch regarda Stonar. « C'est peut-être la perspective la plus prometteuse qu'on ait élaborée jusqu'à présent.

— Peut-être. Vous n'êtes pas convaincu.

— Je suis un scientifique ! protesta Wycombe-Finch. J'attends de voir la preuve.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait penser que leur méthode est prometteuse ?

— D'une part, elle met en cause l'ADN viral. Nous savons tous que c'est un point indispensable, mais elle esquisse aussi

très clairement certaines étapes du processus à l'intérieur du système cellulaire.

— Je ne vois pas ces étapes.

— Le papier crucial, dans ce rallye-papier, c'est le blocage des enzymes », intervint Beckett.

Stonar lui jeta un bref regard, puis se retourna vers Wycombe-Finch. Il avait néanmoins noté ce commentaire, et il était évident qu'il rejouerait l'échange pour le Premier ministre.

« L'ADN viral peut être associé à un ADN bactérien par un processus relativement simple, dit Wycombe-Finch. Tous les descendants de la bactérie contiendront l'ADN viral, avec tous les messages qu'il comporte.

— Le message, fit Stonar d'une voix neutre.

— Il recherche la portion de la chaîne d'ADN humain qui détermine le sexe féminin. Nous pensons que l'ADN viral se verrouille alors dans ce substrat cellulaire et se dissocie de son porteur bactérien.

— Message transmis, ajouta Beckett.

— Mais savez-vous de quelle manière ?

— Nous sommes sur la piste, dit Beckett. Nous en verrons très bientôt se dessiner la forme.

— Combien de temps, bon sang ? » demanda Stonar en dardant sur Beckett un regard furibond.

Beckett se contenta de hausser les épaules. Nous y travaillons aussi vite que nous le pouvons.

— Nous sommes à peu près certains des conditions de reproduction, dit Wycombe-Finch. N'oubliez pas qu'il prolifère en présence d'antibiotiques.

— On commence à s'impatienter en haut lieu, dit Stonar.

— Pour l'instant, votre impatience nous empêche de travailler », observa Beckett.

Stonar repoussa son fauteuil et se leva. « Quelqu'un veut-il prévenir mon chauffeur que je suis prêt à partir ? »

Wycombe-Finch leva la main. Un assistant se leva précipitamment et sortit de la salle.

Stonar se tourna vers Wycombe-Finch avec un regard intense. « Vous me flanquez la frousse, Wye.

Si j'avais les coudées franches, nous entrerions là-dedans et vous brûlerions jusqu'au dernier. Nous stériliserions le sol que vous avez foulé de vos pieds, et nous essaierions de repartir à zéro.

— En répétant les mêmes erreurs », dit Beckett, qui avait contourné la table.

Stonar tourna vers Beckett ses yeux froidement observateurs. « Peut-être pas. Nous pourrions déclarer la recherche scientifique crime capital. » Se détournant, il sortit de la salle à grands pas sans même un regard pour l'assistant qui lui tenait la porte grande ouverte.

Beckett, debout au côté de Wycombe-Finch, le suivit des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée sur lui.

« Que va-t-il dire au Premier ministre, à votre avis ? demanda Wycombe-Finch.

— Il dira que nous avons une nouvelle théorie qui risque d'aboutir, mais que le gouvernement doit attendre les résultats.

— Vous le pensez vraiment ? » Le directeur posa sur Beckett un regard intense, puis se pencha sur la table pour y reprendre sa pipe.

« Très scientifique. Attendre de voir les preuves.

— Dites-moi, Bill, demanda Wycombe-Finch, les yeux fixés sur sa pipe. Est-ce que c'était ce que vous appelleriez un snow job ?

— Pas pour un sou. »

Le directeur leva les yeux et croisa le regard de Beckett.

« Alors j'aurais bien aimé que vous me mettiez au courant avant de tout déballer de cette façon. En particulier les implications à double sens.

— Vous ne doutez certainement…

— Bien sûr que non ! Mais je ne suis pas certain que j'en aurais fait part à Stoney.

— Ça lui est passé complètement au-dessus de la tête.

— Pour ça, je suis sûr que vous avez raison. » Wycombe-Finch jeta un regard à ses collaborateurs qui sortaient de la salle en file indienne sans qu'aucun tournât les yeux vers lui. « Mais il doit avoir des espions chez nous, et il y en aura bien un pour le lui expliquer.

— Alors il connaîtra la carotte aussi bien que le bâton.

— Les politiciens n'aiment pas voir de bâtons dans les mains des autres. Ni de carottes, d'ailleurs.

— Les implications de notre hypothèse sont passionnantes », dit Beckett.

Wycombe-Finch jeta un coup d'œil vers Hupp, toujours assis dans son grand fauteuil. La salle était presque vide.

« Je pense, dit-il, que le docteur Hupp n'est pas aussi passionné que vous l'êtes, Bill. Il semble s'être endormi.

— Que diable ! Nous avons travaillé toute la nuit. »

Et je demande enfin aux Irlandais de se rappeler la Dame Blanche de Dalcais Aibell, la Dame Blanche qui a prévenu Brian Boru qu'il mourrait à Clontarf. Écoutez la Dame Blanche, Irlandais, car ma vengeance va s'abattre sur vous tous. Vous ne pouvez plus vous soustraire à la responsabilité personnelle de ce que vous m'avez fait, à moi et aux miens. Je suis l'ultime usurier venu vous faire payer – pas seulement durant quelques mois difficiles, mais pour toujours.

JOHN ROE O'NEILL,
troisième lettre.

Samuel Benjamin Velcourt était sorti du rang pour accéder au Service Consulaire des États-Unis et à l'Agence U.S. pour le Développement International. Ses tendances non conformistes avaient retardé son avancement, mais il s'était fait des amis dans l'armée au temps de son appartenance à l'USAID, ce qui lui était maintenant d'un certain secours. Il y avait aussi le fait que la clairvoyance de ses rapports faisait souvent l'objet d'avis élogieux.

À soixante et un ans, voyant qu'il n'avait plus devant lui aucun débouché, il avait quitté l'USAID, où il n'était d'ailleurs que détaché par le Service Consulaire, pour se présenter au poste de sénateur de l'Ohio. Ses atouts étaient impressionnants :

Le don de se faire comprendre en virtuellement n'importe quelle compagnie, et ceci en quatre langues.

Une famille riche prête à soutenir sa campagne.

Une femme, May, qui s'était acquis la sympathie des féministes, jeunes ou vieilles, par son franc-parler et sa vivacité d'esprit. (Les femmes d'un certain âge l'aimaient aussi parce qu'elle avait l'air de ce qu'elle était : une grand-mère énergique et indépendante.)

Le soutien anonyme de la machine démocrate de l'Ohio qui, ajouté à sa réputation de non-conformisme, lui attirait automatiquement la sympathie des Indépendants et des Républicains Libéraux.

Et enfin les éléments qui venaient couronner le tout : une voix de baryton étoffée et persuasive, associée à une apparence majestueuse. Il avait l'air d'un sénateur, et parlait comme un sénateur.

À la tribune, Samuel Benjamin Velcourt avait de la présence et savait la projeter à travers les caméras de télévision.

Le résultat avait été renversant – une victoire écrasante alors que les Républicains, cette année-là, gagnaient du terrain partout sauf à la présidence.

Un chroniqueur d'Akron : « Les électeurs n'ont cessé de répéter qu'ils aimaient son style et qu'ils le voulaient au Sénat pour tenir à l'œil les autres salauds. »

Un observateur britannique avait commenté : « Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il soit resté si longtemps sur les bancs du fond. »

Moins de deux mois après être entré au Sénat, Sam Velcourt s'était détaché du peloton, prouvant que toutes ces années passées dans le rang lui avaient réellement appris comment fonctionnait le système.

Il agit à la façon d'un imprésario tirant le maximum du talent qu'il avait à sa disposition.

Personne ou presque ne fut surpris de le voir pressenti pour la vice-présidence lors de la seconde campagne de Prescott. On avait besoin de l'Ohio, d'une personnalité qui attirât la sympathie des Républicains, d'un meneur de campagne énergique qui ait une femme séduisante désireuse de participer à cette campagne, d'un homme enfin qui disposât de ses propres forces – toutes choses qui déterminaient en fait le choix d'un candidat. Seules les tendances non conformistes de Velcourt inquiétaient l'organisation nationale.

C'était Adam Prescott qui avait fait pencher la balance. « Parquons-le là et voyons comment il s'en tire. De toute façon, après une autre saison au Sénat, plus rien ne pourra l'arrêter.

Autant le faire venir près de nous, où nous pourrons le tenir à l'œil.

— Il flanque une frousse de tous les diables au ministère des Affaires étrangères », avait dit un aide présidentiel.

Cette réflexion avait amusé Prescott. « Il est bon que les Affaires étrangères aient la frousse. Mais je n'ai pas l'impression qu'il soit du genre à brandir une hache. Un petit peu de chirurgie par-ci, par-là, peut-être, mais pas de grandes mares de sang. »

L'estimation de Prescott s'était avérée juste sur tous les plans, et quand la peste frappa à la fin du second trimestre, ils avaient fonctionné comme les deux moitiés d'une même machine. Les amis militaires de Velcourt s'étaient révélés inestimables à cette occasion en constituant une part essentielle de l'autorité de Prescott.

Velcourt réfléchissait à tout cela alors qu'il se tenait devant la fenêtre de la Salle Bleue, les yeux fixés sur la circulation fluide d'Executive Avenue South. C'était le début de la soirée, et il avait prêté serment comme Président moins de trois heures plus tôt. La cérémonie s'était déroulée tranquillement à la lisière de la roseraie, avec un minimum de décorum et un groupe de presse réduit – deux reporters, une caméra T.V. et deux appareils photographiques, dont l'un appartenait à la Maison Blanche elle-même.

Velcourt savait que la fermeté pragmatique de son prédécesseur allait lui manquer. Adam avait été un rude combattant politique au sein de son propre groupe, un homme plein d'expérience qui savait dissimuler soigneusement ses doutes personnels.

J'ai tendance à laisser paraître mon incertitude, songea Velcourt. *Il va falloir que j'y prenne garde*.

Un professeur de Harvard avait dit un jour au jeune Velcourt : « L'usage du pouvoir exige une certaine mesure d'inhumanité. L'imagination est un excédent de bagages qu'on ne peut généralement pas se permettre d'emporter avec soi. Si vous commencez à penser aux gens en général comme à des individus, c'est une entrave. Ils sont de l'argile qu'il faut modeler. C'est la vérité profonde du processus démocratique. »

En dépit de ces pensées, ou peut-être par contraste, Velcourt trouvait agréable la vue qui s'offrait à lui. May était en sécurité à l'étage supérieur. L'une de leurs filles avait survécu dans la Réserve du Michigan, et ils n'avaient que des petits-fils.

Il se dit que c'était une soirée propice aux chansons d'amour, une de ces douces fins de journée qui succèdent à une période de froid et promettent d'autres beaux jours. Pastorale, songea Velcourt – une tranquillité pastorale dans laquelle le bétail mâchonnait l'herbe grasse là où s'étendaient autrefois les pelouses de la Maison Blanche. De la guitare, voilà ce qu'il lui fallait. Tout en sourdine, sans un soupçon de violence. Rien qui lui rappelât ces corps alignés brûlant sur le périmètre oriental de la capitale. Il pouvait en apercevoir la lueur orange quand il regardait dans cette direction.

L'âcre purification par le feu serait bientôt terminée et l'obscurité enveloppante effacerait la scène de la vue – sinon de la mémoire.

De l'argile, se répéta Velcourt.

Aucun miracle ne protégeait Washington de la peste. Le seul atout de la capitale était d'être occupée par des gens capables de prendre des décisions brutales. Manhattan était dans le même cas, avec l'avantage supplémentaire d'une barrière aquatique que ne franchissaient plus ni les ponts écroulés ni les tunnels obstrués, et d'une zone tampon extérieure aux larges allées noircies par le feu.

Tous les endroits où l'on attendait « en sûreté » la fin de la peste avaient au moins ce trait commun, ainsi qu'une autre caractéristique : on n'y trouvait aucune foule d'émeutiers.

La populace qui avait pris d'assaut le périmètre de Washington moins d'une heure après la mort d'Adam avait cru qu'il suffirait de quelques morceaux de blindage et d'armes automatiques pour franchir la Barrière. Les attaquants avaient été incapables d'imaginer le brasier engendré par les projections flamboyantes de la NéoPyrolyse, les températures infernales qui rendaient inefficaces les ignifuges ordinaires. Si elle ne procurait pas un sentiment de sécurité absolue, la NéoPyrolyse apportait de profondes modifications dans le paysage. La vue du béton fondu tendait à assagir les téméraires. Mais Velcourt ne

se faisait pas d'illusion : des éléments isolés tenteraient toujours de franchir les barrières, et il suffisait d'un seul individu infecté pour que la peste fût à l'intérieur du périmètre. C'était une façon bien précaire de survivre.

Il se tourna vers la pièce qu'envahissait la pénombre, vers la porte ouverte sur l'antichambre éclairée où l'on entendait des agents des services secrets converser à mi-voix. Le murmure lui rappela qu'il y avait des choses à faire, des décisions à prendre.

L'antichambre retentit soudain d'un bruit de pas pressés. Un agent des services secrets se pencha dans la pièce.

« Monsieur le Président ?

— J'arrive, répondit Velcourt. La Salle Est. »

Les membres du cabinet et les chefs des commissions spéciales étaient arrivés avec leurs rapports pour le nouveau Président. Ils se réuniraient au bout du couloir, où avait été préparé tout l'attirail de la représentation audiovisuelle. La séance promettait d'être longue. Un accent particulier serait mis sur le problème de la nouvelle diaspora juive. Seule une poignée de jusqu'au-boutistes demeuraient en Israël, et il faudrait nourrir et loger ceux qui arriveraient au Brésil. Velcourt se dit que le Brésil devait ressembler à une maison de fous. Bon Dieu ! Quand les Juifs finiraient-ils par trouver une patrie ? Ceux qui étaient restés avaient promis de s'ouvrir un chemin à travers le désert et de rouvrir les vannes du pétrole arabe. Sottise ! La peste avait réduit les besoins d'énergie à une fraction de ce qu'ils étaient auparavant. Qui voyageait désormais ? Une grande partie des survivants menaient une vie communautaire. Seule la Force de Démarcation utilisait d'importantes quantités de pétrole, et l'Union soviétique assumait la plus grande partie de ses besoins.

Velcourt entendit une autre voix dans l'antichambre, la voix pour laquelle il avait retardé son apparition. Shiloh Broderick, un politicien vieillissant, était venu de sa maison de Washington présenter une requête pour « s'entretenir avec le Président ». À la demande dûment protocolaire avait été jointe une note libellée « Cher Sam », rappelant leur association passée. Sans qu'il en fût fait mention ouvertement, la note laissait clairement

entendre qui avait envoyé Shiloh Broderick « s'entretenir avec le Président ».

Cédant à une lubie (Après tout, je suis le Président !), Velcourt avait dit : « Faites venir Broderick.

Dites aux autres de commencer sans nous. Ils peuvent régler quelques-uns de leurs différends avant que j'arrive. »

Velcourt se pencha pour allumer une lampe sur pied au-dessus d'un fauteuil confortable et s'assit lui-même à l'opposé, dans l'ombre. Quand Broderick entra, il vit la mise en scène et comprit.

« Ne vous levez pas, monsieur. »

Shiloh avait beaucoup vieilli depuis leur dernière rencontre. Il marchait d'une allure boitillante, ménageant sa jambe gauche. Son visage maigre accusait de nouvelles rides plus marquées et ses cheveux ondulés étaient complètement gris. La commissure de ses yeux semblait humide. La bouche étroite était devenue plus sévère encore.

Ils se serrèrent la main, Broderick debout et Velcourt assis. Broderick prit le fauteuil placé sous le lampadaire, dont le réflecteur le baignait d'une lumière crue impitoyable.

« Merci, monsieur le Président, de me recevoir avant les autres.

— Je ne vous fais pas passer avant, Shiloh. Je fais passer les autres après. »

Broderick répondit par un gloussement appréciateur.

Velcourt devinait le débat intérieur de Shiloh se demandant s'il pouvait s'adresser au Président en l'appelant Sam. Sa formation diplomatique l'emporta.

« Monsieur le Président, je ne sais pas si vous appréciez à sa juste valeur l'occasion qui nous est offerte de régler la question communiste une fois pour toutes. »

Oh ! merde se dit Velcourt. *Moi qui pensais que ces gens-là pourraient nous proposer quelque chose de nouveau.*

« Dites ce que vous avez sur le cœur, Shiloh.

— Vous vous rendez compte, bien sûr, qu'ils ont encore des agents en place, même ici à Washington.

— L'immunité est un mot qui n'a plus son ancienne signification, de nos jours. »

Broderick renifla, puis reprit : « Vous voulez dire que nous avons nous aussi des hommes là-bas. Mais je faisais allusion à une autre situation. L'Union soviétique et les États-Unis sont désormais réduits aux parcelles isolées des communautés non contaminées par la peste. Une comparaison de la vulnérabilité relative de ces centres habités fait ressortir un net avantage en notre faveur.

— Vraiment ?

— Certainement, monsieur. Nous avons un plus grand nombre de communautés, plus dispersées et moins peuplées. Avez-vous porté votre attention sur ce fait ? »

Nom de Dieu ! Allait-il remettre sur le tapis le vieux principe de l'attaque préventive ?

« J'en ai longuement parlé avec mon prédécesseur, dit Velcourt d'un ton sec. Mais vous n'envisagez certainement pas…

— Pas d'armes nucléaires, monsieur. Bactériologiques !

— Et nous faisons passer la chose sur le compte d'O'Neill, évidemment. » Le ton de Velcourt s'était fait plus sec encore.

« Exactement ! »

— Et qu'ont à voir là-dedans les agents soviétiques ? »

— Nous leur donnons une piste à suivre, une piste qui prouve notre innocence.

— Comment vous proposez-vous d'infecter les Soviétiques ?

— Des oiseaux. »

Velcourt réprima un sourire et secoua la tête.

« Des oiseaux migrateurs, monsieur le Président. C'est tout à fait le genre de chose que ce Fou… »

Velcourt fut incapable de retenir son rire plus longtemps. Tout son corps en fut secoué.

« Qu'y a-t-il, monsieur le Président ?

— Aussitôt après avoir prêté serment, Shiloh, j'ai appelé le ministre des Affaires étrangères soviétique et nous avons discuté pendant une demi-heure – les engagements déjà pris seront respectés quelles que soient les nouvelles possibilités… et toutes ces sortes de choses.

— Excellente démarche, endormir leurs soupçons. Qui était votre traducteur ? » Broderick toussa, se rendant compte de son erreur. « Excusez-moi, monsieur.

— Oui, nous avons parlé en russe. Le ministre me trouve un accent géorgien. Il trouve aussi très utile le fait que je parle sa langue. Cela réduit au minimum les risques de malentendus.

— Alors pourquoi avez-vous ri tout à l'heure ?

— Le ministre s'est donné beaucoup de mal pour m'expliquer une récente proposition de ses conseillers militaires. Je vous laisse deviner le contenu de cette proposition.

— Des oiseaux infectés ? »

Un autre gloussement secoua Velcourt. Broderick se pencha en avant avec une expression intense.

« Monsieur, vous savez qu'on ne peut pas leur faire confiance pour tenir parole en quoi que ce soit ! Et s'ils avaient déjà…

— Shiloh ! L'Union soviétique agira au mieux de ses intérêts, et nous aussi. Le ministre des Affaires étrangères est un pragmatique.

— C'est un foutu salaud de menteur qui…

— Tout à fait ! Et il sait évidemment que je n'ai pas toujours été parfaitement franc avec lui. N'avez-vous pas dit un jour, Shiloh, que c'était l'essence même de la diplomatie – créer des solutions acceptables à partir de mensonges ?

— Vous avez une bonne mémoire, monsieur, mais les communistes en veulent à notre peau. Nous ne pouvons pas nous permettre de relâcher un instant nos…

— Shiloh, je vous en prie ! Je n'ai pas besoin d'une conférence sur les dangers du communisme. Nous avons tous un danger plus immédiat à affronter, et jusqu'à présent nous coopérons efficacement à la recherche d'un moyen quelconque de prévenir l'extinction de l'humanité.

— Et s'ils sont les premiers à trouver un remède ?

— Certains de nos chercheurs travaillent dans leurs laboratoires, Shiloh, et certains des leurs travaillent chez nous. Nous avons même envoyé Lepikov et Beckett ensemble en Angleterre. La communication est ouverte. J'ai parlé moi-même à Beckett la semaine dernière avant… Enfin, nous communiquons. Chacun de nous, évidemment, écoute les communications des autres. Je ne vais pas jusqu'à croire que ça nous conduira au millénium, mais c'est un signe d'espoir dans

un monde menacé d'extinction. Et s'il y a un avantage à tirer de cette coopération, Shiloh, un avantage obtenu sans compromettre nos efforts mutuels, je ne le laisserai pas échapper.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, présumez-vous qu'ils n'ont pas des centres de recherche dont ils nous ont totalement dissimulé l'existence ?

— Avec tout le respect que je vous dois, Shiloh, présumez-vous que nous n'avons pas des centres similaires ? »

Broderick se laissa aller contre son dossier, les doigts joints en pointe contre ses lèvres.

Velcourt savait qui représentait Broderick – certains individus très puissants et très riches, une grande partie de la bureaucratie, active ou retraitée, des gens dont la carrière s'était appuyée sur le principe : « Avoir raison même quand on a tort ». Dans la bureaucratie, Velcourt l'avait appris très tôt, le simple fait d'avoir raison ne permettait pas de remporter les concours de popularité, surtout si quelqu'un de plus haut placé dans la hiérarchie se révélait ainsi avoir tort. Velcourt avait remarqué que les gens qui acquéraient un certain pouvoir au sein de la bureaucratie étaient ceux qui orientaient leurs actes en fonction des médias. Ils voulaient les gros titres, le plus saisissant était le mieux. Des réponses simples – peu importait si elles se révélaient totalement erronées par la suite. L'important, c'était la déclaration spectaculaire – un avantage puissant dans une salle de conférence, surtout lorsqu'on la présentait dans les termes les plus secs et les plus analytiques. Broderick avait fondé sa carrière sur ce fait.

« Il y a longtemps que vous ne participez plus au gouvernement, Shiloh. Je sais que vous avez des relations importantes, mais elles ne vous disent peut-être pas tout ce qu'elles savent.

— Et vous dites tout ce que vous savez ? » Il y avait de la colère dans la voix du vieux diplomate.

« J'ai adopté une politique qui tende à la franchise – pas une franchise absolue, mais un effort dans ce sens. »

Shiloh Broderick absorba cette déclaration en silence.

Velcourt s'était tendu compte que la peste avait fait naître une nouvelle forme de conscience chez la plupart des gens puissants. Ce n'était pas seulement une adaptation à une séquence de nouvelles situations politiques, mais un niveau différent de perception, plus clairvoyant. La survie passait d'abord, les jeux politiques ensuite. La politique avait été réduite à son niveau le plus personnel : *En qui ai-je confiance ?* Chaque fois que cette question était posée relativement à un problème de vie ou de mort, il ne pouvait y avoir qu'une seule réponse : *Je fais confiance aux gens que je connais.*

Je vous connais, Shiloh Broderick, et je ne vous fais pas confiance.

« Monsieur le Président, demanda Broderick, pourquoi m'avez-vous invité à venir ici ?

— Je sais ce que c'est que d'essayer de franchir les barrières politiques, Shiloh, de s'efforcer d'atteindre l'oreille de quelqu'un qui peut “faire quelque chose”. Je comprends dans une certaine mesure votre situation présente. »

Broderick se pencha de nouveau en avant. « Monsieur, là-bas..., – il pointa un doigt vers les fenêtres –, ... il y a des gens qui connaissent des choses que vous avez besoin de savoir. Je représente quelques-uns des meilleurs...

— Shiloh, vous venez précisément de mettre le doigt sur mon problème. Comment puis-je les découvrir ? Et quand je les ai découverts, comment puis-je m'y retrouver et faire le tri de ce qu'ils m'ont apporté ?

— Vous faites confiance à vos amis ! » Velcourt soupira. « Mais, Shiloh, les choses qu'on me présente... enfin, les choses cachées sont souvent plus importantes que les choses dites. Je suis le Président, maintenant, Shiloh. Ma première résolution est d'éliminer les conseillers qui n'apportent que du spectaculaire. Je les écouterai une fois pour le cas où ils apporteraient quelque chose de nouveau, mais je n'ai pas le temps d'écouter toutes les vieilles inepties. »

Broderick avait compris aux paroles et au ton du Président qu'il était congédié, mais il se refusa à bouger.

« Monsieur le Président, je me permets d'invoquer notre collaboration passée. Elle remonte au temps où...

— Où j'ai eu souvent raison et où vous aviez tort. »

La bouche de Broderick se serra en une ligne mince.

« Ne pensez pas que je vous tienne rancune, dit Velcourt. Nous n'avons pas de temps à perdre à de telles sottises. Ce que je veux vous dire, c'est que j'ai l'intention de me fier à mon propre jugement.

C'est la nature de cette fonction. Et le passé a prouvé que mon jugement était meilleur que le vôtre. Vous m'êtes précieux pour une chose, Shiloh – l'information. »

Shiloh soupçonne-t-il la nature véritable de l'information qu'il m'a apportée aujourd'hui ? se demanda Velcourt. Broderick représentait des gens qui risquaient d'agir indépendamment et de mettre en danger un équilibre extrêmement précaire. Un bouleversement quelconque dans les circonstances présentes pourrait aboutir à l'élimination de toute vie humaine à la surface du globe. Les amis de Broderick agissaient manifestement en fonction d'un contexte qui n'était plus de ce temps. Il faudrait mettre en branle l'opération Contre-Feu.

Les lèvres de Broderick bougèrent sans se desserrer, puis il dit d'une voix difficilement contrôlée : « Nous avons toujours su que vous n'étiez pas un très bon joueur d'équipe.

— Je suis content que vous ayez cette opinion de moi. Vous me feriez plaisir, Shiloh, en retournant voir vos amis pour leur dire que l'opinion que j'ai de votre bureaucratie n'a pas beaucoup changé.

— Je n'ai jamais entendu cette opinion.

— Ils ont commis une erreur fatale, Shiloh. Ils ont essayé de copier le modèle soviétique. » Il leva une main pour couper Broderick, qui allait protester. « Oh ! j'en connais les raisons. Mais regardez de plus près l'exemple soviétique, Shiloh. Ils ont créé une aristocratie bureaucratique – recréé, devrais-je dire, parce qu'elle est calquée sur le modèle tsariste. Vous avez toujours voulu être un aristocrate, Shiloh. Mais vous avez choisi le mauvais pays pour y parvenir. »

Broderick étreignait si fort les bras de son fauteuil que ses jointures en étaient blanches. Sa voix dissimulait à grand-peine

sa fureur. « Monsieur, ce sont les gens intelligents qui doivent gouverner !

— Qui doit être juge de ce qui est intelligent, Shiloh ? Est-ce l'intelligence qui nous a conduits à ce gâchis ? Voyez-vous, les aristocrates ne peuvent dissimuler leurs erreurs que dans la mesure où ces erreurs sont suffisamment peu importantes. »

Velcourt se leva et continua de s'adresser à Broderick, toujours assis, depuis la zone d'ombre plus profonde qui surplombait la lampe. « Si vous voulez bien m'excuser, Shiloh, je dois me rendre à côté, voir si je peux déceler quelles autres erreurs nous sommes sur le point de commettre.

— Et je ne suis plus invité ?

— J'ai entendu ce que vous aviez à dire, Shiloh.

— Alors vous n'allez pas tirer parti de...

— Je tirerai parti de tout avantage que je jugerai être réellement un avantage ! Et que je jugerai ne pas mettre en péril notre préoccupation primordiale : trouver un remède à cette peste. C'est pourquoi ma porte vous reste ouverte, Shiloh, à chaque fois que j'en aurai le temps. Peut-être m'apporterez-vous quelque chose d'utile. »

Velcourt se détourna et sortit de la pièce à grands pas, imitant inconsciemment la démarche décidée qu'il avait si souvent admirée chez Adam Prescott. Il rencontra l'un de ses aides dans le vestibule principal et lui dicta un mémo tandis qu'ils se hâtaient tous deux vers la Salle Est.

Il se dit que la seule façon d'échapper aux Broderick de tous poils était de ne pas se laisser submerger par l'information, de s'entourer de gens qui utilisaient leurs facultés d'observation comme il le faisait lui-même. Il en connaissait quelques-uns, qui en connaissaient sans doute d'autres. Ce mémo était un premier pas. Il faudrait découvrir les gens conscients... les esprits brillants qui ne craignaient pas de rapporter les faits, aussi impopulaires fussent-ils.

L'analyse en profondeur devait se faire hors de la présence du Président. Peut-être le besoin s'en faisait-il sentir depuis longtemps. Il avait fallu l'état d'urgence causé par la peste pour supprimer tous les ambitieux à l'affût du spectaculaire et faire apparaître l'évidence de cette nécessité.

Broderick, cependant, avait eu raison sur un point : trouver les gens qu'il fallait. Mais quand il les aurait trouvés, quand il aurait assimilé leurs informations et qu'il aurait agi en conséquence, il lui faudrait s'assurer que ses ordres étaient correctement exécutés. Il était clair que le pouvoir des gens que représentait Broderick dépassait souvent celui des occupants transitoires du Bureau Ovale. Il surpassait même le pouvoir de ceux qui occupaient d'autres bureaux, les bureaux d'angle ou les grands espaces au bout de longs couloirs décorés des portraits d'anciens occupants transitoires. Les bureaucrates découvraient très vite une vérité toute simple concernant leur pouvoir : « Nous serons encore là après que les transitoires auront été remplacés par l'électorat. »

Le temps était de leur côté.

Velcourt s'arrêta un instant devant la porte de la Salle Est. La peste avait aussi changé cela. Le temps n'avait plus maintenant qu'un seul usage – trouver une voie vers la survie.

De l'Irlande nous sommes venus.
Une grande haine, peu d'espace
Nous ont mutilés dès l'origine.
J'ai hérité du sein de ma mère
Un cœur fanatique.

W.B. YEATS.

Quand ils atteignirent le fond de la vallée, juste avant midi, John se rendit compte que le terrain n'était pas aussi plat qu'il l'avait paru depuis les hauteurs. La route dominait des successions de petits mamelons au creux desquels se nichaient parfois des cottages. Quelques-unes des habitations avaient échappé au feu, mais la plupart des fenêtres avaient disparu et les portes étaient grandes ouvertes. Il ne demeurait pas un signe de vie humaine. On entendait de temps à autre le glapissement d'un renard, au loin dans les arbres. Au détour d'un coude encaissé de granit, ils déclenchèrent un caquètement de poule effrayée, juste le temps d'apercevoir une boule de plumes marron s'enfoncer dans les buissons du talus. Des corneilles nichaient dans la plupart des cheminées. Un érable géant, seul au milieu d'un champ, était décoré d'une bande de tourterelles qui parsemaient le feuillage vert de taches gris fauve. L'herbe printanière avait envahi de nombreux champs.

Herity, qui marchait au côté de John, huma l'air. « Le parfum particulier de la présence humaine a disparu de cette vallée », dit-il.

John avait les yeux fixés sur le dos du jeune garçon et du prêtre, qui marchaient à une vingtaine de pas devant eux. Ils étaient séparés par la largeur de la route, le prêtre à gauche, la tête penchée, son sac à dos tiré bien haut sur les épaules. Le garçon s'élançait de temps à autre au milieu de la route, regardant tout autour de lui et baissant parfois la tête pour

écouter. Le bruit de leurs pas sur l'asphalte se répercutait entre les parapets de pierre. John se mit à scruter plus attentivement la vallée désertée à travers laquelle le ruban de goudron serpentait parmi les mamelons. Il émanait de cette région un sentiment de solitude pénétrante, une sensation de vide bien plus profond que celui de n'importe quelle contrée sauvage. C'était le genre de solitude qui peut régner dans un lieu où des gens ont vécu avant de disparaître totalement.

« Qu'est-il arrivé à cette vallée ? demanda John.

— Qui sait ? Une simple rumeur suffit à vider un village. Peut-être une bande d'émeutiers, qui ont tout brûlé avant de repartir. Il circule toutes sortes d'histoires : un remède, par exemple, et des femmes qui vivent dans la vallée voisine. Il se peut que des hommes soient venus et se soient aperçus que la rumeur était fausse.

— Suivons-nous le chemin le plus court pour aller au laboratoire ?

— Le plus sûr. »

Ahhh ! pensa John. *Le plus sûr ! Herity est donc au courant de ce genre de chose. Comment le sait-il ?*

La route contournait un autre mamelon, et la vue s'ouvrit sur les arbres qui bordaient la rivière à un peu moins d'un kilomètre devant eux. À leur gauche, une prairie chatoyait dans un rayon de soleil échappé des nuages. Plus loin, la berge de la rivière se couvrait d'une épaisse haie de sureaux qui puisaient leur subsistance dans le cours d'eau. Les sureaux ondulaient et s'inclinaient dans la brise légère.

« Parnell venait chasser dans cette vallée, dit Herity. Il avait des coutumes d'Anglais, pour sûr. Son deuxième nom était Stuart, vous savez, écrit à la française. Charles Stuart Parnell… comme Jim Dung. James Dung Stuart ! »

John s'émerveilla de la façon dont l'Histoire se perpétuait dans ce paysage. Il ne s'agissait pas seulement de l'éventail global des événements historiques et des dates des batailles, mais de détails intimes. Parnell avait chassé dans cette vallée ! Et quand James Stuart avait abandonné les Irlandais à leurs ennemis, les Irlandais l'avaient surnommé « Jim Dung » : la bouse. Cela s'était passé quatre cents ans plus tôt, mais il y avait

encore du venin dans la voix d'Herity quand il prononçait ce nom. Et Parnell, dont les rêves de réforme avaient été anéantis quand les Anglais avaient révélé qu'une de ses maîtresses lui avait donné des enfants ? Parnell avait été ramené aux « coutumes anglaises » !

« Joyce a écrit un poème sur les collines que nous avons devant nous », dit Herity.

John tourna un regard espiègle vers Herity. « Il a aussi écrit à propos de Parnell.

— Ahhh ! vous avez des lettres. Vous aviez un grand-père qui rêvait de l'Irlande, ou je me trompe fort. »

John ressentit un vide dans la poitrine. Il entendit la voix de Mary disant : « Grand'Pa me manque quand même. » Ses pensées devinrent confuses. Quoi que je dise, Herity l'entend et l'interprète.

« Où qu'ils aillent, les Irlandais emportent l'Irlande avec eux », ajouta Herity.

Ils marchèrent un moment en silence. On entendait maintenant le bruit de la rivière, et un pont de pierre apparut entre les sureaux, par une trouée qui encadrait au sommet de la vallée un toit mansardé et des pans de murs de pierre.

Voilà le petit pigeonnier de Brann McCrae ! se dit Herity en apercevant le manoir encadré de verdure. Nous verrons bientôt de quoi est fait ce John O'Donnell !

Le prêtre et le jeune garçon s'arrêtèrent à la culée du pont et se retournèrent vers leurs compagnons qui approchaient.

John s'engagea sur le pont, regardant vers l'aval l'eau qui clapotait sur des pierres vertes. Le pré visible entre les arbres descendait jusqu'à la rivière, où il se terminait par une étroite bande marécageuse constellée de valérianes et d'iris des marais. Des abeilles butinaient dans le pré, leur bourdonnement masqué par le bruit du courant. Le soleil, la chaleur, la rivière, tout cela concourait à envahir John d'un sentiment de détente et de bien-être. Il prit l'épaisse tranche de pain et la léchette de fromage que lui tendait le jeune garçon, qui s'accouda ensuite au parapet de pierre pour manger, les yeux fixés sur l'eau. John sentait l'odeur de sa transpiration, un parfum sucré. Les jeunes mâchoires mastiquaient d'un mouvement régulier.

Quel enfant étrange, songea John. Une personnalité qui s'efforçait d'être transparente. Absent ! Mais il était pourtant là. Il mangeait la nourriture que lui donnait le père Michael. Il attirait l'attention sur certaines choses en les regardant fixement. Il se nichait parfois contre le prêtre à la façon d'un animal blessé qui cherche un peu de réconfort. Et l'attention qu'il attirait sur lui-même par son silence ! Une démonstration plus violente et plus claironnante que n'importe quel hurlement.

Je ne parle pas !

C'était une déclaration répétée à chaque fois que John le regardait, une protestation particulièrement irritante – surtout pour Herity.

John regarda Herity et le père Michael qui mangeaient silencieusement sans se regarder, debout près de leurs sacs au bout du pont. Jetant de temps à autre un regard vers John et l'enfant, Herity mastiquait lentement son pain et son fromage, l'œil fixé sur la route qu'ils avaient parcourue, scrutant les environs, attentif à tout ce qui bougeait, à tout ce qui pouvait comporter une menace. Défiant, telle était l'épithète qui lui convenait. Il était aussi isolé que l'enfant silencieux, mais sa défiance était différente. Là ! il avait de nouveau sorti son couteau de poche. Il passait son temps à se nettoyer les ongles avec ce canif à gestes méticuleux et réfléchis – une habitude qui frisait la manie. Une propreté mécanique. Il avait de beaux doigts, d'ailleurs – longs et fins, mais puissants. John les avait vu se replier comme des serres, les tendons saillant au long des jointures.

Et le prêtre, à son côté : grand et décharné. Très grand. Un Hamlet en costume sombre, le chapeau tiré bas sur les yeux. Ses traits évoquaient pour John « face de cheval » – la mâchoire proéminente, le cou jeté en avant, le nez fort et les yeux sombres sous les sourcils épais, les grosses dents solides légèrement saillantes. Ce n'était pas un bel homme, mais son visage était difficile à oublier.

Le jeune garçon, au côté de John, toussa et cracha dans la rivière. John essaya de l'imaginer heureux et jouant gaiement, le corps un peu plus enveloppé. Il y avait eu une époque où il avait commencé à marcher, courant vers sa mère, animé par la joie de

vivre. Ces choses étaient toujours là quelque part. C'était un gamin solide, et sa chair avait un air sain malgré son aspect vide. Mort sans l'être vraiment.

Pourquoi irritait-il Herity à ce point ? À maintes reprises, John avait vu ce dernier essayer d'obliger l'enfant à briser son vœu de silence. « À quoi sert un vœu pareil ? Ça ne ramènera pas les morts ! »

Il n'y avait jamais de réponse. Le jeune garçon se retirait plus loin dans son armure silencieuse. La façon dont il rentrait la tête dans son anorak bleu appelait la comparaison avec une tortue, mais l'image était trop faible. La tortue rétractait ses parties vulnérables et attendait craintivement que le danger fût passé, mais ce garçon se recroquevillait dans une retraite beaucoup plus lointaine que le capuchon de son anorak, si profonde qu'il ne restait parfois plus dans ses yeux la moindre lueur de vie. Tout ce qu'il faisait en de tels moments était empreint d'une patience maussade beaucoup plus muette que le simple silence. C'était une sorte de coma, comme si ses fonctions vitales étaient mises en sommeil tandis que ses muscles continuaient à propulser son corps. Les muscles n'étaient plus que le support d'un esprit inerte, une masse sans direction interne.

Sauf quand il jetait des pierres aux corbeaux.

Pourquoi l'enfant haïssait-il à ce point les oiseaux noirs ? Les avait-il vus se poser sur un corps aimé ? Peut-être était-ce l'explication. Il y avait probablement quelque part des os blanchis, nettoyés par les oiseaux, des os qui avaient autrefois porté quelqu'un que l'enfant avait aimé.

John termina son pain et son fromage, s'essuya les mains et traversa le pont jusqu'aux marches de pierre usées et inégales qui descendaient à la rivière. Il s'agenouilla pour recueillir l'eau dans ses mains en coupe, buvant bruyamment en se délectant de la fraîcheur du liquide contre ses joues. L'eau avait une saveur douce, avec un léger goût de granit. Un bruit à son côté lui fit tourner la tête. Le jeune garçon l'avait rejoint sur le roc à fleur d'eau et buvait en plongeant son visage dans le courant.

Le visage ruisselant, l'enfant leva les yeux vers John avec une expression solennelle et scrutatrice. Qui êtes-vous ? Devrais-je vous ressembler ?

En proie à un soudain sentiment de confusion, John se leva et secoua ses mains pour les égoutter avant de remonter sur le pont. Comment cet enfant pouvait-il parler aussi clairement sans paroles ?

Il s'accouda au parapet au-dessus du jeune garçon, sans le regarder. Quelques petits saules croissaient dans le sol marécageux au-dessous des sureaux. Un nuage occulta le soleil, enveloppant le monde qui séparait les arbres d'une soudaine grisaille glaciale. Les sons de la rivière n'étaient qu'un bruit d'eau, se dit John. Ce n'étaient pas des gens qui parlaient. Peut-être ce pays avait-il été enchanté autrefois, mais les esprits avaient maintenant disparu. Il ne restait que ce vide, cette viciation absolue qui allait de pair avec les saules noueux et la tourbe humide de la berge. La rivière lui parlait en un écho blasphématoire : « Mon âme a disparu. Je suis dévastée. »

Le nuage s'éloigna. Le soleil illumina de nouveau les arbres et miroita sur l'eau, mais tout avait changé.

Le garçon rejoignit John sur le pont tandis que le prêtre s'approchait d'eux, portant son sac à dos d'une main. Herity était resté à l'autre bout du pont, le regard fixé sur les champs.

« C'est de la profanation », dit le père Michael.

L'enfant leva les yeux vers le père Michael, son jeune visage silencieux exprimant une question évidente : « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Le prêtre croisa son regard. « C'est un endroit terrible. »

Le garçon tourna sur lui-même en regardant autour de lui d'un air visiblement perplexe. Il trouvait manifestement l'endroit attrayant – les arbres, la rivière, son estomac rempli.

Il est en train de guérir, songea John. Parlerait-il quand il serait complètement guéri ?

Herity venait vers, eux. « Ah ! le prêtre est dans un de ses mauvais jours. Sa foi vacille dans sa bouche, qu'on dirait un robinet qui fuit. »

Le père Michael pivota vers lui. « Voudriez-vous détruire la foi, Herity ?

— Ouch ! Ce n'est pas moi qui détruis la foi, curé. » Herity adressa un sourire à John. « C'est ce grand malheur, qui tue la foi.

— Pour une fois, vous avez raison », dit le père Michael.

Herity feignit la surprise. « Vraiment ? »

Le père Michael prit une profonde inspiration. « Tous les doutes qui ont jamais existé sont en train de croître comme des mauvaises herbes dans ce jardin à l'abandon qui a été l'Irlande.

— Quel poète vous êtes, père ! » Herity se retourna et regarda l'enfant dans les yeux. « Tu as hérité du pays caillouteux de Shaw, pauvre gamin, et tu n'as ni l'esprit ni les sens pour t'en apercevoir. »

Un frisson intense secoua le père Michael. « Il m'arrive de penser que ce doit être un terrible cauchemar, le comble de l'horreur. Nous nous réveillerons bientôt pour rire des terreurs de la nuit et vaquer à nos occupations comme avant. Plaise à Dieu ! »

Le garçon serra son anorak autour de sa gorge puis se détourna d'eux, s'éloignant d'un pas lourd au-delà du pont. Le père Michael jeta son sac sur ses épaules et le suivit.

Herity lança un regard à John. « On y va ? »

Presque imperceptiblement d'abord, la route se mit à monter vers le haut de la vallée. Herity marchait avec John à moins de cinq pas derrière le prêtre et le jeune garçon.

John se demanda si les parages étaient plus sûrs. Herity ne maintenait plus de distance entre eux. Ou était-ce à cause des virages serrés derrière lesquels on ne pouvait rien voir ? Herity tenait-il à être plus près du prêtre pour découvrir en même temps que lui ce qui pouvait survenir sur la route ?

« Savez-vous ce qui est arrivé à notre père Michael, là-bas ? demanda Herity. Je vois bien qu'il ne vous le dira pas, et c'est pourtant lui le meilleur témoin. »

Le prêtre ne se retourna pas, mais ses épaules se raidirent.

Herity s'adressa au dos raide d'une voix plus sonore. « Aux premiers jours du terrible fauchage de la peste, une bande d'émeutiers fous de rage a mis le feu à Maynooth, dans le comté de Kildare. Ils ont tout brûlé, même le collège St Patrick où se dressait autrefois le château Fitzgerald, un reliquaire des vieilles coutumes. Les nouveaux bâtiments ont brûlé comme une torche, et le vieux bâtiment s'est écroulé sous les coups des machines et des explosifs. C'était un sacré spectacle !

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

— Ils étaient dans une colère terrible. Dieu les avait abandonnés. Comme ils ne pouvaient pas s'en prendre à Dieu, ils s'en sont pris à l'Église. » Herity redressa le menton. « N'est-ce pas ce que vous m'avez dit, père Michael ? »

Le prêtre demeura aussi silencieux que le garçon qui marchait à son côté.

« La fumée est montée vers le ciel pendant trois jours, et même plus si on compte le temps où le feu a continué à couver sous la cendre. Ah ! vous auriez vu la hauteur des flammes, et la populace qui gambadait tout autour en traquant les prêtres pour les brûler à leur tour !

— Ils ont brûlé des prêtres ?

— Jetés dans le feu, purement et simplement !

— Et le père Michael était là ?

— Oh ! oui. Notre père Michael était là pour assister à toutes ces cabrioles. Il faut dire que les prêtres avaient une fameuse réserve de boisson dans leurs caves. »

John pensa à la marque que le père Michael portait au front. « C'est à ce moment-là qu'ils l'ont marqué ?

— Oh ! non ! C'était plus tard. Ce sont ses confrères qui lui ont fait ça ; ils savaient qu'il avait été à Maynooth et qu'il en était sorti vivant. Ah ! non, de tout le temps qu'a duré l'incendie, c'était la mort pour un prêtre si on le voyait. »

Herity se tut. Seul le bruit de leurs pas continua de se répercuter entre les parois de pierre, cependant que s'élevait le faible murmure du père Michael qui priait.

« Écoutez-le prier ! dit Herity. Vous vous rappelez comment c'était, curé ? Ahhh ! John, on pouvait voir l'incendie de Maynooth à des kilomètres. La fumée montait tout droit, je vous dis. Je connais un prêtre qui y était, et je l'ai entendu dire que c'était un signal de Dieu. »

Il n'y eut d'autre réponse que le marmonnement continu du père Michael.

« Nous avons vu le message envoyé à Dieu, n'est-ce pas, père Michael ? Et que lui avons-nous dit ? Dieu peut mentir ! Voilà ce que nous avons dit. Dieu peut nous mentir. »

John imaginait aisément la scène d'après les paroles évocatrices d'Herity. Il sentait O'Neill-en-lui qui écoutait sans tenter de se manifester. Le feu, les cris perçants... il pouvait presque les entendre.

« Vous étiez là-bas avec le père Michael, dit-il.

— Une chance pour lui ! J'ai sauvé sa peau miteuse, oui. » Herity laissa échapper un ricanement. « Oh ! il n'aime pas ça, de devoir la vie à un type comme moi. Tous ces prêtres qui sont morts, alors qu'il est encore vivant. C'était un spectacle, je vous le dis ! On n'a pas fait le compte, mais ils en ont brûlé plus de deux cents, j'en suis sûr. Dans le feu, et tout droit en enfer ! »

Le père Michael leva les poings vers le ciel, mais ne se retourna pas. Il continuait à émettre sa prière marmonnante.

Herity poursuivit : « C'était un déchaînement de violence, un martyre comme on n'en a pas vu dans ce pays depuis des siècles. Mais notre père Michael n'a pas l'étoffe d'un martyre. »

Le prêtre se tut. Ses mouvements se firent plus las et le sac parut s'affaisser sur ses épaules.

« On dit que douze prêtres seulement en ont réchappé. En civil, cachés par le peu d'entre nous qui avaient gardé la raison. Je me demande parfois pourquoi je l'ai fait, mais il y avait une puanteur terrible et la boisson s'épuisait. Il n'y avait aucune raison de rester. »

Herity sourit comme pour lui-même, en secret, puis se tourna vers John et lui adressa un clin d'œil. « Mais le Fou aurait aimé assister à ça ! J'en suis sûr. »

John faillit trébucher. Il percevait le gloussement hystérique d'O'Neill-en-lui.

Pourquoi Herity avait-il dit cela ? Pourquoi me le dire à moi ?

Mais Herity avait reporté son attention sur la route, à ses pieds, et son expression était indéchiffrable. La pente devenait plus raide. Quand les collines parmi lesquelles ils serpentaient dégageaient la vue en avant, on voyait la route s'élever vers le col encadré d'arbres qui fermait le haut de la vallée.

La chaleur humide de l'après-midi avait quelque chose de tropical. Tous les sens de John aspiraient à une jungle ou à des palmiers, au lieu de ces collines vertes et de cette étroite route

noire qui tranchait le sol comme une terrasse abrupte. Les arbres du haut de la vallée étaient pour la plupart des peupliers, décharnés d'avoir lutté contre les tempêtes hivernales qui s'engouffraient par le col vers les forêts et les marécages de l'est.

John, qui avait encore dans les oreilles les paroles d'Herity, fut saisi soudain par l'étrangeté de la relation qui unissait les Irlandais à ce paysage. Pourquoi Herity avait-il sauvé le prêtre ? Parce que le père Michael était né du même sol. Il se passait quelque chose dans ce mariage entre les gens et la terre. Les Celtes s'étaient intégrés physiquement à l'Irlande. Ils ne se contentaient pas de se déplacer à la surface du pays comme des nomades. Cette randonnée elle-même était plus une plongée dans l'Irlande qu'une simple traversée. Herity et ses semblables s'étaient faits partie intégrante de la terre elle-même. Jamais il n'était question de savoir s'ils possédaient l'Irlande. C'est l'inverse. L'Irlande les possédait.

John leva les yeux vers la route en amont. On distinguait derrière les peupliers la nuance plus foncée de plantes vertes accrochées aux flancs de la colline en rangées bien nettes. Là, enfouie au cœur des arbres, se dressait la maison majestueuse au toit mansardé : un château à la française, intact au-dessus des ruines de la vallée. De la fumée s'élevait de ses cheminées. La maison était nichée au creux des arbres ; elle avait été adoptée par l'Irlande. Elle n'était plus française, c'était une maison irlandaise. La fumée sentait la tourbe.

C'est moi qui ai outragé Jésus il y a si longtemps : C'est moi qui ai privé mes enfants du paradis ! En vérité, c'est moi qui aurais dû aller sur la croix.
Il n'y aurait pas d'enfer, il n'y aurait pas de chagrin,
Il n'y aurait pas de peur si ce n'avait été moi.

« La complainte d'Ève »,
vieux poème irlandais.

La route qu'ils suivaient franchissait le sommet de la vallée beaucoup plus loin sur la droite du manoir à toit d'ardoise que John ne s'y était attendu. À leur droite, une dépression peu profonde envahie de jeunes pins remontait vers une crête plus élevée où les arbres devenaient plus hauts et plus épais. À leur gauche, une pente abrupte plongeait d'une cinquantaine de mètres avant de s'adoucir en une profonde cuvette d'environ un kilomètre de diamètre. Devant le manoir, un bâtiment de trois étages niché dans un renfoncement de roche noire de l'autre côté de la cuvette, des moutons broutaient l'herbe d'un pré. Une double rangée de peupliers encadrait une allée mangée d'herbe qui se perdait au loin vers la droite. Les peupliers et une haute haie de plantes à feuilles persistantes dissimulaient partiellement une autre pelouse plus étendue.

Le vent d'ouest faisait osciller les peupliers et courbait les hautes herbes qui croisaient à travers le parapet en bordure de la route. John se retourna vers ses compagnons. Herity avait posé un pied sur le mur de pierre et se penchait en avant sur son genou surélevé, l'oreille tendue. Le père Michael et le garçon se tenaient près de lui, les yeux fixés sur la scène pastorale qui s'offrait à eux.

« Regardez un peu ça », dit Herity d'une voix étouffée.

Le père Michael se mit une main en cornet derrière l'oreille gauche. « Écoutez ! »

John entendit alors des cris aigus pleins d'excitation – des enfants qui jouaient, disputant une partie quelconque. Il monta sur le parapet à côté d'Herity pour scruter les abords du bâtiment, de l'autre côté de la cuvette. Les sons provenaient de derrière les peupliers et l'écran de plantes vertes.

Herity retira son pied de sur le mur et s'éloigna sur la route au pas de gymnastique jusqu'à ce qu'il eut dépassé l'écran des arbres. John et les autres se hâtèrent derrière lui.

Tout en courant, le père Michael sortit de son sac la jumelle que lui avait donnée Gannon, puis il s'arrêta pour braquer l'instrument sur l'étendue d'herbe visible depuis sa nouvelle position. Les autres s'arrêtèrent à son côté.

John les voyait, à présent – des enfants qui jouaient sur la pelouse, frappant un ballon. Ils portaient des blouses blanches et des bas assortis, des chaussures noires et… des jupes ! Des jupes sombres !

Herity tendit une main vers le père Michael. « Donnez-moi cette jumelle ! »

Le père Michael la passa à Herity, qui la régla sur les joueurs. Ses lèvres remuèrent d'abord silencieusement, puis il articula : « Ah ! les petites beautés, les petites beautés. » Lentement, il rabaissa la jumelle, qu'il mit dans les mains de John. « Vous avez vu ce qu'a manqué le Fou ? »

Les mains tremblantes, John régla la jumelle qu'il dirigea vers la pelouse. C'étaient des jeunes filles d'environ douze à seize ans, les cheveux partagés en deux tresses qui se balançaient comme elles couraient et tournaient autour du ballon en échangeant des cris et des appels. Certaines d'entre elles portaient des brassards jaunes, d'autres des brassards verts. Deux équipes.

« Une école de filles ? » demanda John d'une voix rauque. Il percevait faiblement la lointaine agitation d'O'Neill-en-lui, un mouvement plaintif qu'il lui fallait apaiser.

« C'est le petit colombier de Brann McCrae, dit Herity. Il a interdit cet endroit au Finn Sadal et aux autres. Comme tout le monde sait que McCrae possède au moins cinq lance-roquettes et tout un assortiment d'engins de guerre, le Conseil Militaire ne discute pas son décret. »

Le jeune garçon se serra contre le père Michael, son regard intense fixé sur la pelouse.

John rabaissa la jumelle et la rendit au prêtre, qui l'offrit au garçon. Celui-ci se contenta de secouer la tête.

« Ce sont vraiment des filles, ou des garçons habillés en filles ? demanda John.

— Des fillettes et des jeunes filles, pour sûr, dit Herity. Toutes à l'abri dans le château français qu'a fait transplanter M. McCrae. N'est-ce pas un château français, John ?

— Ça se pourrait. » John ne fut conscient de sa réponse qu'après avoir parlé. Il regarda le toit du bâtiment, visible par-dessus les arbres. De la fumée s'échappait de quatre cheminées. Il reconnaissait l'odeur du feu de tourbe.

« Joseph, pourquoi sommes-nous venus par là ? » demanda le père Michael d'une voix tremblante. « Nous ne devons pas nous approcher de cet endroit. Nous sommes contaminés, c'est sûr et certain.

— Comme le sont les soldats qui les gardent, dit Herity. Mais elles sont isolées, et elles survivront à la catastrophe. Toutes les femmes d'Irlande ne sont pas mortes.

— Qui est ce Brann McCrae ? demanda John.

— Le Crésus de l'importation des machines agricoles, répondit Herity. Un homme riche comme il faut l'être pour avoir des maisons comme celle-là et des fusils – et à ce qu'on dit, des femmes résolues capables de s'en servir. » Alors qu'il se détournait, un coup de fusil retentit du côté du manoir et une balle frappa le mur de pierre tout près de lui en ricochant avec un miaulement. Le père Michael plaqua le jeune garçon sur la route, à l'abri du mur. John, se baissant, sentit qu'on lui empoignait le bras. Herity l'entraîna de l'autre côté de la route, où ils boulèrent par-dessus le mur opposé alors qu'une autre balle frappait le sol derrière eux. Le père Michael et le jeune garçon traversèrent la route à leur tour en se contorsionnant à plat ventre, puis ils rejoignirent Herity et John derrière le mur. Ils se retrouvèrent tous sur la pente herbeuse qui dominait la dépression envahie de pins qu'avait remarquée John un peu plus tôt.

John écoutait. Les cris des jeunes filles s'étaient tus. Au loin, une voix masculine amplifiée par un porte-voix électronique aboya un ordre bref :

« À l'intérieur !

— Ce n'est qu'une sommation, dit le père Michael.

— Pas chez Brann McCrae », dit Herity. Il scruta la dépression et la crête qui la dominait. « Suivez-moi. » La tête courbée, il courut vers le bas de la petite colline jusque dans les pins, s'enfonçant à travers les branches en présentant l'épaule aux obstructions les plus résistantes.

Les autres suivirent. John sentait les branches élastiques lui fouetter les épaules et les bras.

« Par ici ! » appela Herity.

Ils débouchèrent à travers un écran de grosses branches dans une petite clairière au centre de laquelle se dressaient des éperons granitiques grands comme des maisons. Herity plongea derrière les rochers, imité par ses compagnons. Ils s'allongèrent, haletants, dans l'herbe qui sentait la poussière et le silex. Le père Michael se signa tandis que le jeune garçon se blottissait contre lui.

« Pourquoi avons-nous couru ? demanda John.

— Parce que je connais M. McCrae », répondit Herity.

Alors que le silence revenait dans la clairière, on entendit un sifflement rugissant du côté de la vallée du manoir. Puis une explosion assourdissante retentit sur la route qu'ils venaient de quitter, et des éclats de bitume et de rocher retombèrent tout autour d'eux.

Herity regarda le père Michael. « Il ne coopère pas, ce Brann McCrae. »

Les oreilles résonnantes de l'explosion, John se mit les mains sur les tempes en secouant la tête. O'Neill-en-lui s'agitait au bord de l'éveil. Pour O'Neill, les explosions n'étaient que des bombes, pas des roquettes. Les bombes tuaient les êtres chers.

« Tu n'as plus d'êtres chers, marmonna John.

— Qu'avez-vous dit ? » demanda Herity.

John laissa retomber ses mains. « Rien. » Il sentait O'Neill-en-lui retrouver la quiétude, mais ce répit ne lui apporta aucun

réconfort. Qu'arriverait-il si O'Neill-en-lui se manifestait totalement en présence d'Herity ? Ce serait un désastre.

« Il faut nous éloigner d'ici », dit le père Michael.

Herity leva une main pour réclamer le silence, les yeux fixés sur les pins du côté nord. On entendit une branche craquer et une masse volumineuse se déplacer à travers les arbres. Herity montra du doigt la poche de John en articulant silencieusement des lèvres : « Pistolet. » Il porta un doigt devant sa bouche, puis se mit à ramper en direction du bruit, se contorsionnant sous les branches en serrant la mitraillette contre sa poitrine. En quelques secondes, il disparut à leur vue.

John glissa le pistolet hors de sa poche, les yeux fixés sur l'endroit où avait disparu Herity. Il se sentait idiot. À quoi pourrait lui servir cette petite sarbacane contre un lance-roquettes ? On n'entendait plus la chose volumineuse se déplacer parmi les pins.

Le père Michael avait sorti un chapelet, qu'il égrenait en remuant les lèvres. Le jeune garçon avait presque complètement rentré la tête dans son anorak.

Le silence s'éternisait – pesant, oppressif. John rampa au-delà du prêtre et se retourna de façon à pouvoir s'asseoir, adossé contre le roc chauffé par le soleil. À quelques pas de lui, derrière les hautes herbes brunes, des touffes de petits pins précédaient les troncs plus épais. L'ensemble masquait presque totalement tout ce qui pouvait se trouver au-delà.

Une voix masculine cria quelque chose d'inintelligible du côté de la crête, à droite de John. Il se sentait exposé, planté là comme une cible pour d'éventuels tireurs dissimulés derrière les arbres. Il leva le pistolet et l'arma. Un bruit de mouvement dans les pins – Herity ?

« Yank ! » C'était la voix d'Herity. « Ce sont des amis. Nous arrivons. »

John abaissa le pistolet, remit le cran de sûreté et glissa l'arme dans sa poche.

Herity émergea des arbres, suivi de deux hommes de haute taille – des épouvantails en uniforme vert, avec la harpe de l'Eire à leurs épaules et à leurs bérets. Tous deux portaient des

fusils automatiques. Herity tenait négligemment sa mitraillette au creux de son coude.

John observa les deux hommes qui accompagnaient Herity. Ils se ressemblaient comme des jumeaux, bien que le premier parût plus âgé, avec plus de rides autour des yeux et une peau plus tannée. Des mèches d'un blond roux dépassaient de sous leurs bérets. Au-dessus de leurs joues plates et de leurs nez courts assortis de mentons doucement arrondis et de lèvres pleines, leurs yeux bleu pâle dardaient un regard circonspect.

Les trois hommes s'approchèrent à grands pas de l'abri rocheux tandis que John et le père Michael se levaient. Le jeune garçon resta assis, levant les yeux vers eux depuis le capuchon de son anorak.

Les hommes s'arrêtèrent devant John.

« Voici John Garrech O'Donnell, Liam. Le père Michael, vous le connaissez. Et celui-là… – Herity jeta un regard à l'enfant assis par terre –, … c'est le garçon. »

Le plus vieux des nouveaux venus hocha la tête.

« Voici Liam », dit Herity à l'intention de John en montrant l'homme le plus âgé. « Et son cousin Jock. Ce sont des Cullen, tous les deux. Liam et Jock font partie des huit groupes de l'armée régulière qui gardent le beau domaine de M. McCrae, vu que c'est un morceau tentant pour les mauvais garçons.

— Que Dieu soit loué, dit le père Michael. Aucun mal ne doit être fait à ces jeunes femmes. »

Liam jeta au père Michael un regard chargé d'animosité sous ses paupières à demi fermées. John se demanda ce que signifiait cette manifestation de colère. Il y avait là des échanges tacites qui le troublaient. Herity connaissait ces deux hommes. Eux connaissaient le père Michael. La question qu'avait posée le prêtre un peu plus tôt était pertinente. Pourquoi étaient-ils venus par ici ?

« Que l'arrrmée soit louée », dit Jock en roulant les « r » du fond de la gorge.

Il n'a pas un accent irlandais, se dit John.

Comme s'il avait lu ses pensées, Herity observa : « N'a-t-il pas un accent merveilleux, notre Jock ? C'est un des Écossais catholiques d'Antrim, John.

— Laisse tomber, dit Liam. Tu savais que cette route était interdite, Joseph. Pourquoi viens-tu tenter McCrae et son lance-roquettes ?

— Pour lui faire gaspiller ses munitions, répondit Herity en gloussant.

— Tu es vraiment très drôle.

— Pas aussi drôle que toi, ni aussi futé.

— Nous avons une sorte d'accord avec McCrae, et tu le sais. Ces gamines doivent être protégées, même si elles sont aux mains de ce vieux cochon. »

Le père Michael se déplaça soudainement pour venir se planter au côté de John. « Que dites-vous, Liàm Cullen ?

— Ne vous mêlez pas de ça, curé. » Liam se tourna vers son cousin. « Retourne dire aux autres que tout va bien. Ils peuvent prévenir M. McCrae que ce ne sont que d'innocents pèlerins qui suivent la route. »

Jock tourna les talons. Sa silhouette vêtue de vert parut se fondre dans les pins et le bruit même de ses pas s'éteignit presque aussitôt.

Le père Michael ne se laissa pas rebuter. « Vieux cochon, avez-vous dit, Liam Cullen. Qu'avez-vous vu ?

— Ben, deux des filles les plus âgées sont enceintes, c'est certain.

— McCrae a-t-il un prêtre avec lui ?

— Quant à ça, M. McCrae ne partage plus les idées de votre Église. »

Le père Michael secoua la tête d'un côté sur l'autre.

Herity avait suivi cet échange avec un amusement non déguisé. Il se tourna vers Liam. « Vous avez fait le compte ?

— Rien de certain, mais nous avons identifié neuf femmes adultes et il doit y avoir une trentaine de plus jeunes.

— D'où sont-elles venues ? demanda John.

— Ah ! ça, nous le savons, dit Herity. Notre McCrae a ramassé toutes les jeunes aux premiers signes du désastre. Une chance du diable, il a eu. Pas une seule contaminée dans le lot. Quant aux plus vieilles… Herity regarda Liam.

— Il y a des années qu'elles sont avec lui.

— Qu'entendez-vous par ramassé ? demanda John.

— Il a dit aux parents qu'il fallait les mettre à l'abri de la peste, dit Liam. Et c'était vrai.

— Il est le seul homme ? » demanda John. Liam hocha la tête.

« Il faut que je lui parle, dit le père Michael.

— Vous n'avez rien à lui dire qu'il veuille entendre, curé, dit Liam. McCrae et ses femmes sont maintenant des adeptes du druidisme, à ce qu'ils disent.

— Encore un blasphème ! » Le père Michael posa sur Liam un regard furieux. « Vous avez dit que vous aviez un accord avec lui. Vous lui parlez. Vous avez dit à Jock…

— C'est un mariage de groupe, que vous voudriez célébrer ? demanda Herity. M. McCrae et toutes ses femelles unis par les liens sacrés du mariage ! Quelle idée merveilleuse ! »

Le père Michael ignora la pique, son attention toujours fixée sur Liam. « Si vous refusez de m'arranger une entrevue avec lui, je vous donnerai l'occasion de me loger une balle dans le dos en descendant là-bas. Je ne laisserai pas leurs âmes aller en enfer !

— Bah ! pourquoi pas ? répondit Liam. Le prêtre est en train de parler à McCrae, ça devrait apporter un peu de distraction à mes gars. Vous lui parlerez par le téléphone de campagne, et à cinq cents mètres au moins de son périmètre. Pas question d'aller plus près. Si vous voulez seulement lui parler, nous pouvons vous en fournir les moyens. Mais si vous voulez le voir en personne, vous aurez droit à votre balle… dans le dos ou n'importe où ailleurs.

— Quand pourrez-vous arranger cela, demanda le père Michael qui paraissait plus calme.

— Ce soir. »

Liam fit demi-tour et s'éloigna à grands pas vers les arbres. « Baissez la tête quand nous approcherons de la route. Nous avons un abri derrière la crête ; vous pourrez attendre là-bas. »

John suivit les autres en dernière position, évitant les branches cinglantes et se courbant pour passer sous les plus grosses. Des aiguilles de pin s'accrochaient à son chandail jaune et dans ses cheveux. Quand des toiles d'araignée obstruaient le passage, il les balayait de la main, tâtant par la même occasion le petit pistolet qu'il avait dans sa poche.

Pendant qu'ils seraient tous occupés avec le prêtre, il lui serait possible de s'éclipser discrètement et de s'approcher du château de McCrae. Cette pensée semait la confusion dans son esprit. Herity saurait alors avec certitude qui était John O'Donnell.

Mais qui suis-je ?

Un tintement résonna dans ses oreilles, et il se demanda s'il n'allait pas perdre connaissance. John O'Neill ne voulait pas qu'une seule femme survécût en Irlande. Or il y avait des femmes au château.

Il entendait devant eux Herity et Liam discuter avec animation. Liam haussa soudain le ton :

« Tu es un imbécile, Joseph Herity ! Tu l'as toujours été. Tu as outrepassé tes ordres comme tu l'avais déjà fait l'autre fois. Je t'ai déjà prévenu, et je te préviens une fois encore : il n'est pas question que tu mettes en danger les gens dont j'ai la garde ! »

John n'aurait pu distinguer la réponse d'Herity, mais il n'écoutait plus. *Des ordres ? Quels ordres ?*

Il se sentit soudain extrêmement circonspect. Que se passait-il ici ? Il devinait O'Neill-en-lui tapi à l'affût, interrogeant, écoutant. Cette marche à travers la campagne irlandaise n'était pas ce qu'elle semblait être. Depuis combien de temps voyageaient-ils, maintenant ? Plus d'un mois. Pourquoi si longtemps pour aller d'un endroit à un autre ? Pourquoi tous ces méandres par des chemins détournés ? Herity répétait qu'ils ne devaient emprunter que les voies les plus sûres.

Gannon avait senti quelque chose de louche. Avait-il vu juste ?

Si nous dépendons exclusivement de mesures défensives, nous nous comporterons de plus en plus comme des êtres traqués, courant d'un dispositif de protection à un autre, dont chacun sera plus complexe et plus coûteux que le précédent.

RENÉ DUBOS.

« Ce château est hanté », chuchota Kate. Elle frissonna contre Stephen dans le lit, heureuse pour une fois que la courbure du matelas les forçât à rester blottis l'un contre l'autre toute la nuit.

« Tais-toi donc, murmura Stephen. Tout ça n'existe pas. »

L'obscurité régnait dans le caisson de décompression, et les seuls bruits étaient ceux qu'émettait parfois le gardien de nuit à l'extérieur, un raclement de pieds ou une quinte de toux.

« Je te dis que si ! insista Kate. Ma grand-mère savait quand il y avait des fantômes alentour, et j'ai hérité ça d'elle. Cet endroit est maléfique.

— Tu y es à l'abri de la peste », dit Stephen d'une voix plus forte. Il avait renoncé à dormir pour l'instant. Quand Kate était dans cet état d'esprit, il était impossible de la raisonner.

« Les fantômes veulent me prendre. Je ne quitterai pas cet endroit vivante. » Kate prit la main de Stephen et la plaça sur son ventre. « Et ce pauvre enfant ne viendra pas au monde vivant non plus.

— Kate, arrête ! » dit Stephen.

Elle continua comme si elle ne l'avait pas entendu. « Les soldats se disputent entre eux, Stephen. Ce sont les esprits malins qui en sont responsables, et nous le savons tous les deux !

— Nous ne savons rien du tout !

— Tu as entendu ce qui est arrivé à Dermott Houlihan et à Michael Lynskey, devenus fous furieux à cause d'un souvenir de voix !

— On a demandé à la radio de cesser d'employer des speakerines.

— Dermott prétendait que la femme de la radio avait exactement la même voix que sa défunte Lileen, et Michael qui disait que non, que c'était la voix de sa Peg. J'ai entendu Moon raconter ce qui s'est passé, Stephen, et on ne peut pas le nier ! Ils se sont battus et se sont roulés par terre en se mettant en sang, et tout ça avec des larmes qui ruisselaient sur leurs joues.

— Mais après, Katie chérie, ils sont allés au saloon bras dessus bras dessous. N'oublie pas cela. Ils disent tous que c'était une belle bagarre.

— C'est de la démence.

— Ça se peut, Katie.

— Ne m'appelle pas Katie ! Je ne suis pas une enfant !

— Chérie, je suis désolée. » Il tendit la main pour l'apaiser, mais elle le repoussa violemment.

« Ce sont les fantômes, dit-elle d'une voix étouffée. Il ne reste plus de femmes pour ensuairer les morts. Ce sont les fées qui font naître les fantômes. Oh ! les fées prennent leur content d'âmes, maintenant.

— Kate, il faut que tu arrêtes. Ce n'est pas bon pour l'enfant.

— Ce monde entier n'est pas bon pour mon enfant !

— C'est parce qu'il est tard, Kate. Il doit être trois ou quatre heures du matin.

— Tout ce que ça coûte, voilà pourquoi ça finira. Ils en auront assez de payer pour nous garder ici, et nous serons livrés à la peste.

— Celui qui essaiera, je le mettrai en pièces !

— Et comment les arrêteras-tu ? Avec ce petit pistolet ?

— Je trouverai un moyen !

— Stephen, et s'il n'y a pas de remède ?

— Kate, tu es folle. Pas de remède ? Mais… mais… » Stephen s'interrompit, incapable de trouver des paroles assez convaincantes pour réprimer une telle pensée.

« Je ne serai même pas enterrée décemment. Il n'y a pas de prêtres.

— Il y a des prêtres.

— Alors pourquoi ne peuvent-ils pas en trouver un pour nous marier ?

— Ils en trouveront un. Tu as entendu Adrian. Ils sont à la recherche de ce père Michael Flannery, en ce moment même.

— Au milieu de la nuit, en train de chercher un prêtre ? Ils ne font ça que quand on a besoin des derniers sacrements. Et c'est ce qu'il me faudra avant longtemps. »

Stephen demeura silencieux. Quand elle était dans cet état d'esprit, Kate le décourageait. Et elle parlait de fées ! Elle, presque une infirmière. Des fées ! Quelles sornettes.

« Où est la colonne volante qui nous délivrera de ce supplice ? » chuchota Kate.

Stephen comprit qu'elle pensait à son père. Des colonnes volantes ! Elle lui avait dit que c'avait été la constante lamentation de son père.

« Nous allions à la foire aux chevaux chaque fois qu'il y en avait une pas trop loin, poursuivit-elle. Une fois, nous sommes allés au concours hippique de Dublin. J'étais si petite qu'il était obligé de me porter dans ses bras pour que je puisse voir. C'était si amusant ! »

Stephen se dit qu'elle n'aurait pas dû parler du concours de Dublin. Elle savait ce qui s'y était passé après la peste et la quarantaine. Elle allait bientôt en venir là.

« On trouvera un remède, Kate. Et bientôt, nous nous demanderons à quelle école il vaut mieux envoyer nos enfants.

— Il n'y a qu'un enfant en moi, Stephen, et il est trop tôt pour parler d'école.

— On est en train de reconstituer l'école de St Edna. Ne serait-ce pas merveilleux, un de nos enfants à…

— Ce sont des imbéciles ! dit Kate d'une voix farouche. Comme s'ils pouvaient invoquer l'esprit de Patrick Pearse pour nous bénir. Méfiez-vous quand vous invoquez les esprits ! C'est ce que ma grand-mère disait toujours.

— Ce n'est qu'une école, Kate.

— Quelle terrible fantasme nous souhaiter là ! »

— Je reparlerai du prêtre à Adrian.

— Pour le bien que ça nous fera ! Il nous tient à sa disposition. Il se moque bien que mon âme brûle en enfer.

— Kate !

— Tout ce qu'il restera de moi, ce sera une de ces petites plaques de cuivre sur le monument aux morts de Glasnevin – “Aux héroïnes d'Irlande, puisse leur souvenir ne jamais s'effacer”. Rien que des mots, Stephen. Maintenant, retourne-toi et dors. »

C'est bien elle ! pensa-t-il. *M'imprégner de toutes ses peurs, et quand je suis complètement réveillé, me dire qu'il faut dormir !*

L'Irlande a été pervertie par les Lois pénales. Les Anglais nous ont interdit notre religion. Ils nous ont interdit toute forme d'éducation – et ont osé ensuite nous traiter d'illettrés ! Nous n'avions accès à aucune profession ni à aucune fonction publique, nous ne pouvions nous engager ni dans le commerce ni dans les affaires. Nous n'avions pas le droit de vivre à moins de huit kilomètres d'une municipalité ! Nous n'avions pas le droit de posséder un cheval dont la valeur dépassait cinq livres, nous n'avions pas le droit de posséder ni de louer des terres, ni de voter, ni de posséder des armes, ni d'hériter quoi que ce fût d'un protestant ! Sur les terres louées par les exploiteurs, nous n'avions le droit de réaliser aucun profit supérieur à un tiers du fermage. La loi nous imposait d'assister à l'office protestant et interdisait la messe. Nous payions deux fois plus que tout le monde pour entretenir la milice qui nous écrasait. Et si une nation catholique portait atteinte à l'État, on nous le faisait payer ! Vous vous demandez pourquoi nous haïssons toujours les Anglais ?

JOSEPH HERITY.

Herity et Liam Cullen se tenaient dans une clairière au-dessous du pré aux moutons qui jouxtait la majestueuse demeure de Brann McCrae, conscients d'être observés par John posté une centaine de mètres plus haut. Les deux hommes semblaient absorbés dans la contemplation du crépuscule qui déferlait depuis les collines vers la vallée et le château. Au-dessus d'eux, dans la lumière orangée, des hirondelles plongeaient à la poursuite des insectes. Quelque part dans les arbres, à l'écart, un soldat jouait de la flûte – son ténu et obsédant dans la pénombre envahissante. L'air sentait le pin et l'herbe foulée.

« Il est là-haut, en train de nous observer, dit Liam à voix basse.

— Je l'ai vu. Tu as posté de bons tireurs sur le chemin ?

— Tu me crois assez idiot pour tenter le sort comme tu le fais ?

— Il faut le neutraliser, pas le tuer. C'est entendu ?

— J'ai pour habitude d'obéir aux ordres, Joseph. » Liam leva les yeux vers John, puis les rabaissa vers la vallée. « C'est lui ?

— Il y a des moments où je le pense, et d'autres où je suis sûr que ce n'est pas lui. Ceux de l'Extérieur n'ont rien pu faire pour nous aider, à cause des Feux de Panique et de tout le reste. Il est possible que ce soit lui, mais l'inverse est tout aussi possible. Il ne reste rien de l'endroit où il vivait. Cette petite ville – un trou perdu, et pas un survivant pour nous dire quoi que ce soit.

— Qu'est-ce qui t'en fait douter ?

— Il dort du sommeil du juste. Jamais le moindre frisson que j'aie pu voir, et je l'ai observé.

— Alors qu'est-ce qui te fait penser qu'il pourrait être le Fou ?

— Des petites choses. Il y a quelque chose dans ses yeux quand il regarde tout ce gâchis.

— Tu l'as quand même amené ici !

— Je dois dire que j'étais curieux moi-même de voir cet endroit. » Herity secoua la tête. « Comment pouvez-vous supporter ça tous les jours ?

— Nous avons un devoir à remplir, et l'armée obéit aux ordres. Nous ne pouvons pas laisser les gens se promener par ici et révéler l'existence de nos protégées.

— Jamais un mot ne sortira de nos lèvres, Liam.

— C'est ce que tu dis maintenant que tu es à jeun. Mais quand tu auras bu ?

— Surveille tes paroles, Liam. L'IRA était le gardien de l'honneur irlandais alors que votre armée ne pouvait même pas nous aider. »

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de Liam. « Ah ! mais on raconte que c'est toi qui as fait sauter la famille d'O'Neill.

— On raconte des mensonges sur bon nombre d'entre nous, Liam. » Herity jeta un regard au fusil automatique que tenait Liam et sa voix se fit mielleuse. « Lequel d'entre nous aurait pu

prévoir tout ça quand nous étions gamins et que nous sautions dans le foin, mon vieux copain ?

— Tu as toujours eu la parole facile, Joseph, mais tout ce que j'entends de tes lèvres, c'est que tu penses que le Yank est vraiment notre Fou. Pourquoi cela… vieux copain ? »

Herity tourna les yeux vers l'obscurité qui envahissait la vallée. On voyait des bougies clignoter derrière les fenêtres du château. Une vache meugla quelque part dans l'ombre, plus bas. Il dit d'une voix songeuse : « Ce premier jour ensemble, quand nous marchions sur la route, j'ai aiguillé la conversation sur le terrorisme, comme ils l'appellent. Le Yank a dit que l'IRA avait renié l'honneur irlandais.

— Les paroles mêmes des lettres du Fou, mais tout le monde les connaît, maintenant. Ça ne me suffit pas, Joseph. Que dois-je dire à Dublin ?

— Dis-leur que je ne suis pas sûr… ce qui veut dire qu'il est toujours une bombe amorcée qu'il ne faut pas bousculer.

— Tu lui laisses porter un pistolet. Pourquoi ?

— Pour lui faire croire que je lui fais confiance.

— Mais tu ne lui fais pas confiance.

— Pas plus qu'à toi. N'est-ce pas le moment d'aller à cette petite cabane qui abrite ton téléphone de campagne ?

— Je ne devrais laisser aucun d'entre vous repartir d'ici vivant ! J'ai ordre de protéger le secret de McCrae. »

Herity se retourna vers Liam, le visage à moins d'un pouce du sien. « Le Yank est à moi ! Tu comprends ? Ce n'est pas à toi de décider de sa vie ou de sa mort ! Il est à moi !

— C'est ce qu'ils disent à Dublin », dit Liam avec douceur. Il fit demi-tour et s'engagea dans le chemin qui remontait vers l'endroit où se trouvait John.

John, qui regardait les deux hommes approcher, fut surpris lorsque Liam lui dit sans s'arrêter : « Vous venez avec nous, Yank. »

Incapable d'entendre la conversation qui s'était déroulée entre eux, John s'était perdu en conjectures. Herity était son gardien et non son protecteur, il en était persuadé. *Il* me soupçonne. Mais que soupçonnait-il ?

Il les suivit, circonspect et craintif. Ils prirent le prêtre en passant au poste de garde, laissant le jeune garçon endormi dans un coin sur un matelas. Il faisait complètement nuit quand ils entrèrent dans une petite cabane en bois, loin au-dessous du terrain de jeux qui bordait le château.

Liam gratta une allumette et la lueur d'une bougie illumina l'intérieur de bois brut recouvert d'un toit grossier en appentis. L'ameublement se réduisait à une chaise et une table, sur laquelle était posé un téléphone de campagne noir équipé d'un haut-parleur dans un étui kaki, d'où partait un fil glissé sous le toit. On entendit un bruit de pas à l'extérieur, puis la voix de Jock :

« Tout est en place, Liam. »

Ce dernier se détendit visiblement. Il montra la chaise au père Michael. « J'ai tout arrangé pour que ce soit McCrae lui-même qui vous réponde. Il est impatient d'avoir une discussion théologique, à ce qu'il dit. »

Le père Michael, qui était resté silencieux durant tout le trajet jusqu'à la cabane, prit le combiné du téléphone et le porta à son oreille. « Merci, Liam.

— Ou bien il va répondre, ou bien il va nous balancer une roquette, marmonna Herity. Et que pourrions-nous faire ?

— Nous pourrions l'affamer quand il sera à court de nourriture, dit Liam. Maintenant, tais-toi ! Tu nous as causé assez d'ennuis !

— Dures paroles, dures paroles », grommela Herity.

Pour la deuxième fois, Liam fit tourner la manivelle de l'appareil.

« Pourquoi avoir attendu la nuit ? demanda le père Michael.

— C'est ce que fait toujours M. McCrae, dit Liam. Il aime bien nous faire trébucher dans le noir.

— Et je parie qu'il a un détecteur à infrarouges », dit Herity.

La pièce se figea soudain dans un calme étrange, comme si un fantôme y était entré et avait imposé silence à toute vie.

Liam abaissa un interrupteur sur le côté de la boîte kaki. Un faible bourdonnement sortit de l'appareil. « Nous écouterons, dit-il, mais le prêtre sera seul à parler. »

On entendit un déclic dans le haut-parleur, puis une voix grave soigneusement modulée demanda : « C'est le prêtre ? »

Le père Michael s'éclaircit la voix. « Ici le père Michael Flannery. » John lui trouva un ton nerveux.

« Et que voulez-vous exactement, curé ? » McCrae, qui semblait amusé, parlait du ton cultivé de quelqu'un qui se montre courtois envers un inférieur.

Le père Michael se redressa, pressant le téléphone contre son oreille. « Je veux savoir comment ces jeunes femmes se trouvent enceintes !

— Ahhh ! l'ignorance de la prêtrise romaine, s'exclama McCrae. Personne ne vous a donc jamais expliqué le fonctionnement de…

— Ne jouez pas au plus fin avec moi ! coupa le père Michael. Je veux savoir si ces jeunes filles sont mariées aux pères de…

— Surveillez votre langage, curé, ou je fais sauter cette cabane et vous avec. »

Le père déglutit nerveusement. « Voulez-vous répondre à ma question, monsieur McCrae ?

— Eh bien, ces jeunes femmes sont enceintes parce que c'est la fonction des prêtresses. Elles s'étendent sous le sorbier à la pleine lune et je les féconde. La bénédiction du sorbier sacré retombe sur nous tous. »

Le visage blême, le père Michael inspira profondément à plusieurs reprises.

John profita de l'intervalle pour se rapprocher subrepticement de la porte de la cabane. Il hésita. Jock était-il toujours à l'extérieur ? Qu'avait-il voulu dire en annonçant que « tout était en place » ? Liam et Herity souriaient tous les deux, les yeux fixés sur le père Michael.

« Le sorbier, marmonna le prêtre.

— Nos ancêtres vénéraient le sorbier, et ils étaient plus heureux que ceux qui prient le denier de saint Pierre, dit McCrae.

— Bientôt, vous allez adorer Mithra ou quelque autre idole païenne ! dit le père Michael d'un ton accusateur.

— Prenez garde, curé. Mithra était un dieu iranien rapporté par les légionnaires romains. En tant que bon Gaël, je hais tout ce qui est romain, y compris votre Église romaine ! »

Herity gloussa. « Écoutez-les se disputer comme deux Jésuites ! Ah ! tu avais raison, Liam. Pour une distraction, c'est une distraction. »

John posa la main sur le loquet et entrouvrit légèrement la porte. McCrae devait se trouver quelque part directement en face du père Michael. La ligne téléphonique s'éloignait dans cette direction. « Qui parle avec vous ? demanda McCrae.

— Joseph Herity, répondit le prêtre.

— Lui-même en chair et en os ? Ah ! quelle tentation pour un vieux chasseur. Il y a Liam Cullen avec vous dans la cabane, et quelqu'un d'autre. Qui est-ce ?

— Il s'appelle John O'Donnell. »

Herity posa soudain une main sur la bouche du père Michael en secouant la tête. Le prêtre leva les yeux vers lui, surpris.

« Vous alliez dire autre chose, curé ? » demanda McCrae.

Herity retira sa main en agitant un doigt pour le mettre en garde.

« Nous nous dirigeons vers le nord à la recherche d'un endroit où on voudra bien nous recevoir, dit le père Michael d'une voix faible, les yeux toujours rivés sur Herity.

— Et il n'y a pas de place à l'auberge ! gloussa McCrae. Qui parmi vous est enceinte ?

— Monsieur McCrae, j'essaie de sauver votre âme de la damnation éternelle. Ne pouvez-vous…

— Ce n'est pas en votre pouvoir. Ici, nous sommes des druides, des adorateurs de l'arbre, innocents comme les premiers enfants du monde. Vous pouvez prendre votre dieu coupable, votre imposteur romain, et le fourrer quelque part où la lune ne peut pas briller. »

Herity éclata d'un rire bruyant. Liam gloussa.

John entrouvrit la porte un peu plus et se glissa au-dehors dans l'obscurité. Le sentier par lequel ils étaient venus s'éloignait vers la droite, il le savait. Il ne voyait ni Jock ni personne d'autre, mais il soupçonnait la présence d'autres

gardes à proximité. La voix du père Michael lui parvenait depuis l'intérieur de la cabane.

« Monsieur McCrae, vous devez abandonner la voie du mal, reconnaître votre erreur avant qu'il soit trop tard ! Dieu pardonnera…

— Je n'ai pas besoin de pardon ! »

John perçut une sorte de démence dans cette voix. Il dépassa l'angle de la cabane et leva les yeux vers le château, qui découpait dans l'obscurité sa forme grise où n'apparaissaient que deux fenêtres illuminées par des bougies. Des buissons lui effleuraient les genoux. Il obliqua vers la gauche, cherchant un passage où le bruit ne trahirait pas sa présence. Les voix de la cabane se réduisaient à un murmure. Comme ses yeux s'accoutumaient à la nuit, il distingua une pente couverte de buissons qui formaient des taches grises sur un fond plus sombre. Y avait-il un passage ? Il s'avança, trébucha, et serait tombé si une main ne l'avait agrippé par le bras et tiré en arrière. Il se trouva soudain précipité à terre, le canon froid d'un fusil appuyé sur le cou au-dessous de son oreille droite.

Depuis l'ombre, au-delà du fusil, la voix de Jock demanda : « Et où allions-nous, comme ça ? »

L'esprit de John était un tourbillon de pensées désespérées. Le canon du fusil pressait douloureusement sur son cou et sa joue gauche reposait sur des plantes épineuses.

« Répondez-lui, monsieur… *O'Donnell* ! »

C'était la voix d'Herity, un peu plus loin dans l'obscurité.

« Ce fou de McCrae va nous tirer une roquette dessus et nous tuer tous, dit John d'une voix rauque. Vous pouvez rester là à attendre que ça arrive, mais je…

— McCrae dit toujours ça, répondit Jock, mais il ne le fera pas à moins que nous essayions de nous approcher. » La pression du fusil se relâcha.

Herity jura entre ses dents.

On entendit la voix de Liam, dans la cabane. « Assez rigolé, curé. Vous n'arriverez pas à le convaincre. »

Le père Michael apparut à la porte, accompagné de Liam. « Que Dieu sauve cet homme, pria-t-il, et avec lui ces pauvres enfants.

— À l'entendre parler de naissance et de renaissance, railla Liam, il y a quelque chose de vrai, sous son sorbier. » Il poussa le père Michael hors de la cabane et appela Jock. « Verrouille la porte, Jock. J'éteins les bougies. »

L'obscurité les enveloppa.

Des mains aidèrent John à se remettre sur ses pieds. On lui relâcha le bras, mais il sentait d'autres présences autour de lui.

« Allez, doucement ! » C'était la voix d'Herity, tout près d'eux. « On nous a mis la réalité sous le nez, hein ?

— Il y a une vérité effroyable dans ce que tu dis là », observa Liam, de l'autre côté de John. On distinguait à peine son ombre à la lueur des étoiles.

« À part McCrae, là-haut, poursuivit-il, pas un d'entre nous ne peut se dire qu'il se survivra par ses enfants. Notre descendance est interrompue.

— Ahhh ! ne dis pas ça, Liam, protesta Jock. Avec ces petites mignonnes, là-haut, qu'on ne peut même pas toucher.

— Voilà ce qui nous arrive pour avoir vécu avec toutes nos haines, marmonna le père Michael. Nous devons cesser de haïr, Joseph ! Nous devons sauver ce pécheur, là-haut !

— C'est un brave homme, cet homme-là, dit Herity.

— Il est mauvais !

— Liam, dit Herity, toi et Jock êtes vraiment de bons compagnons. Et si obligeants.

— Nous avons pour mission de garder ce château, dit Liam. Nous obéissons aux ordres. »

Tandis que les autres parlaient, John sentait s'apaiser les tremblements de sa confusion intérieure. O'Neill-en-lui restait en sommeil. J'ai essayé, se dit-il. Des gens se déplaçaient autour de lui. Il sentit une main lui étreindre le bras droit et la voix d'Herity se fit entendre tout près de son oreille. « Vous ne vouliez vraiment que vous éloigner de la cabane, John ?

— C'était complètement idiot de nous entasser tous dans cette cabane, dit John. Ce type est dingue, là-haut. Il peut faire n'importe quoi.

— Les fous sont comme ça, dit Herity.

— Allons-y, dit Liam depuis l'obscurité, un peu plus haut. Tout le monde au cottage, maintenant.

— Ton devoir, railla Herity.

— Exactement. » Le ton rieur de Liam exprimait le soulagement. « Nous avons tous nos ordres, Joseph. »

John se tourna vers Herity. « Qui vous a donné l'ordre de me protéger ?

— Ah ! ça, c'était le sorbier », répondit Herity.

... la raison m'abuse, et voilà le tourment, et voilà l'enfer.

BEN JONSON.

« Mais pourquoi l'appellent-ils la littérature du désespoir ? » demanda le pape.

Le pape Luke, précédemment cardinal James MacIntyre, était assis dans un fauteuil à bascule à l'extrémité de la salle à manger. Par la fenêtre, à son côté, il voyait en direction du Vieux Port les toits de Philadelphie se découper dans le soleil matinal d'une froide journée d'hiver.

Le peignoir de bain bleu sombre qui lui avait été offert alors qu'il était encore prêtre bâillait sur sa carrure d'homme mûr. Ses pieds étaient chaussés de vieilles mules brunes et la partie exposée de ses jambes avait un aspect empâté légèrement bleuâtre.

Plusieurs observateurs avaient noté que le pape offrait une ressemblance remarquable avec un opossum – un front incliné qu'accentuait sa calvitie, des yeux qui avaient la particularité de paraître à la fois morts et attentifs. La concentration, voilà ce qu'un commentateur avait lu dans le regard du pape. C'étaient les yeux d'un animal borné seulement préoccupé de son prochain repas.

La question du pape Luke s'adressait au père Lawrence Dement, son secrétaire, debout près de la desserte où était disposé le petit déjeuner. Le pape avait mangé sobrement mais le père Dement, qui ne semblait jamais grossir d'un gramme, avait entassé dans son assiette du bacon, quatre œufs, du pain grillé et de la confiture, ainsi que des frites et un petit steak.

« La littérature du désespoir, dit-il, c'est tout à fait l'attitude irlandaise. »

Il s'approcha de la table, y déposa son assiette et tira une chaise pour s'asseoir en face du pape. « Il y a du café ?

— Nous en manquons de nouveau. Il y a du thé dans cette fontaine en argent. »

À trente-cinq ans, avec ses yeux bleus au regard vif et pénétrant, la petite boucle de cheveux noirs qui retombait sur son front et sa grande bouche constamment prête à sourire, le père Dement avait toujours l'air d'un étudiant. Il retourna vers la desserte comme s'il n'avait pas le moindre souci au monde et se versa une tasse de thé fumant.

« Littérature du désespoir », marmonna le pape.

Le père Dement posa la tasse de thé près de son assiette avant de s'asseoir pour manger. Le secrétaire du pape, qui avait été l'un des premiers à noter la ressemblance de son chef avec un opossum, se demandait : *Qu'est-ce qui le fait s'intéresser à ce point à la nouvelle littérature irlandaise ?*

Il constata que le bacon, comme à l'habitude, n'était pas assez cuit. Il le mangea néanmoins en fronçant les sourcils. Il n'aurait peut-être pas l'occasion de déjeuner. Malgré sa corpulence et l'expression d'animal en quête de nourriture qui animait ses yeux, le pape semblait se contenter d'une alimentation minime. Certains se demandaient s'il ne mangeait pas secrètement dans sa chambre.

Ce matin-là, son attention avait été captivée par un rapport sur la restauration de deux abbayes irlandaises, occupées maintenant par des frères lais qui se consacraient à la production de manuscrits enluminés à la manière ancienne, sur du vélin et du magnifique papier toile fabriqué à la main. Jusqu'à présent, aucun exemplaire n'en avait été vu hors d'Irlande, et on n'en connaissait que très vaguement le contenu verbal. Les rapports faisaient surtout état de la « qualité artistique » et de l'étiquette appliquée à ces œuvres : « La littérature du désespoir ».

« Une renaissance de la langue », disait l'un des rapports à propos de cette littérature, dont on citait un court passage :

« Nous souffrons les trois martyres en proportions généreuses : le Vert, le Blanc et le Rouge. Le Vert est la vie de l'ermite et la contemplation solitaire de Dieu. Le Blanc est la

séparation de la famille, des amis et du foyer, car il ne peut y avoir ni famille ni foyer sans épouse. Et qu'est l'amitié si elle ne naît pas du plus intime des partages ? Quant au martyre Rouge, c'est le plus ancien de tous : le don de sa vie pour la foi. »

Le père Dement pensait à part lui que l'Irlande s'en était toujours remise aux mots quand tout le reste avait échoué.

Les pensées du pape étaient plus politiques. C'était le domaine qu'il comprenait le mieux, et il savait que c'était ce qui avait contribué le plus fortement à l'élever à sa présente distinction.

Cela et la grâce de Dieu, bien sûr.

C'était un don. Il sentait qu'il avait été promu en tant que gardien le plus jaloux de l'Église contre le schisme. Il y avait tant de gens dans ce monde prêts à s'enfoncer en eux-mêmes à la recherche de réponses mystiques que l'Église n'approuvait pas. Notre Sainte Mère l'Église, la Seule et l'Unique, c'était cela. Notre Mère l'Église. Le pape Luke connaissait le problème que soulevait cette appellation dans un monde frappé par la peste. Quand il n'y avait plus de femmes, le titre de père pouvait prêter à des sous-entendus cyniques. Comment pouvait-il y avoir une Église Mère sans Pères ? Cela créait de noires et tortueuses jalousies chez les affligés. Le pape Luke connaissait les questions que l'on avait coutume de poser :

« Dites-moi, curé, comment pouvez-vous avoir une mère alors que je n'en ai pas ? Comment pouvez-vous vous faire appeler Père, alors que je n'aurai jamais ce saint privilège ? »

Et il y avait toujours ceux qui demandaient : « Où étiez-vous, curé, quand le coup est tombé ? Où était votre Dieu quand cette chose est arrivée ? Répondez-moi donc, si vous en êtes capable ! »

Ces nouvelles abbayes irlandaises relevaient-elles du nouveau mysticisme suscité par de telles questions ?

Le pape Luke avait été particulièrement troublé par un autre passage de cette littérature que citait un commentateur :

« *Nos jeunes idéalistes ont vécu trop longtemps dans les trous à rats de la conspiration. Ils en sont venus à les considérer comme leur habitat naturel et ont résisté à tout ce*

qui pouvait les arracher à cet environnement. Mais Dieu nous a montré la voie qui permettait d'en sortir. Pourquoi ne pas la suivre ? »

Quelle voie ? se demandait le pape. Le commentateur n'en disait rien, et les questions envoyées en Irlande demeuraient sans réponse.

Le pape se leva pour gagner sa chambre, où avaient été préparées ses soutanes. Il entendait à l'extérieur de ses appartements privés l'affairement qui préludait à une autre journée chargée, la mise en place de tout l'apparat de l'autorité papale. La nostalgie des jours plus simples lui faisait souvent répugner à quitter sa solitude. Il tolérait le père Dement parce qu'il y avait des messages à envoyer, des paroles à enregistrer et à transmettre.

Le père Dement, pour sa part, s'attardait sur une quatrième tranche de pain grillé généreusement tartinée de confiture. Les fours de la papauté produisaient à son avis un pain tout à fait satisfaisant, et il n'y avait aucune raison d'abréger le petit déjeuner pour se précipiter à l'aide du pape. Ce dernier s'occupait lui-même de ses affaires, comme il en avait exprimé le désir. Son confesseur se plaignait de ce qu'il accordât trop peu de temps aux obligations sacrées.

Pourquoi le pape avait-il mis en question le nom donné par les Irlandais à leurs manuscrits enluminés ? Après des mois passés avec le pape Luke, le père Dement se rendait compte que ce dernier était encore capable de le surprendre par ses lubies et ses singulières tournures d'esprit. Peut-être était-ce lié aux cérémonies qui devaient se dérouler ce matin même à Philadelphie.

« Nous devons trouver notre bonheur en Dieu. »

Telles étaient les paroles du pape. Cette littérature du désespoir venait assurément jeter une ombre sur les choses, mais point n'était besoin de la laisser interférer avec les activités de cette journée.

En dépit de tous les efforts déployés pour l'en empêcher, le pape poursuivait avec une détermination inébranlable la préparation du pèlerinage de Philadelphie. Certains des nouveaux cardinaux, en particulier le cardinal Shaw, avaient

soulevé des objections par lesquelles ils se rapprochaient dangereusement du Président Velcourt et des autres dirigeants qui évoquaient les problèmes posés par la peste. Non seulement les gouvernements réprouvaient tout vaste mouvement de populations, dont une grande partie était probablement contaminée, mais les habitants des zones isolées tendaient à réagir violemment contre toute tentative d'entrée ou de passage dans leurs régions sanctuaires.

Le pape Luke demeurait inflexible. Le père Dement secoua la tête, se corrigeant intérieurement : c'était plutôt une obstination tranquille que toute autre chose. On aurait dit que Dieu lui avait parlé en personne et qu'il agissait avec l'assurance de cet appui. C'était là bien sûr une matière interne à la papauté. Le père Dement savait qu'on ne pouvait nier la vieille croyance, à laquelle lui-même accordait foi. À partir du moment où il était intronisé, le pape agissait sous l'égide particulière de Dieu. La ligne ininterrompue de la sainte succession – du Christ à Pierre et au pape Luke – portait en elle la promesse intrinsèque de l'amour et du pouvoir divins. Ces salles mêmes, autrefois occupées par les représentants locaux de l'autorité religieuse à Philadelphie, étaient maintenant imprégnées de ce sentiment de puissance divine que leur assurait la présence du pape.

Le père Dement sauça le reste de son œuf à l'aide d'une dernière bouchée de toast, vida sa tasse de thé et repoussa sa chaise avec un soupir. Un acolyte de service, l'expression dûment empreinte de crainte révérencieuse, émergea de l'ombre du passage où il se tenait à l'affût et se coula vers la table pour desservir. Le père Dement fronça les sourcils. Le jeune homme était efficace, mais quelque chose avait changé – ce n'était plus l'ancien temps.

Le pape refusait néanmoins toute aide féminine dans le Saint-Siège. Si ce comportement n'avait été celui du pape lui-même, le père Dement y aurait vu un indice de dérèglement pathologique. Il frissonna à la pensée des ennuis qui les attendaient. Le pape n'avait pas encore déclaré publiquement ce qu'il disait en privé, mais ce n'était qu'une question de temps, sans doute à l'apogée du premier pèlerinage… si celui-ci pouvait avoir lieu.

« Dieu a châtié les femmes par Son jugement divin. Le péché des femmes a été exposé à notre vue. Il nous a clairement signifié d'effacer ce péché. »

Le père Dement se leva, carrant les épaules. Le martyre rouge, comme l'appelaient les Irlandais – une suprême exigence que l'Église avait toujours eu la possibilité d'imposer à ses fidèles. Le père Dement avait cependant le sentiment que le pape Luke en rajoutait. On ne pouvait nier qu'il fût profondément hostile à l'union sexuelle. C'était un antiféministe – le père Dement osait formuler cette pensée. Le pape écoutait beaucoup trop le père Malcolm Andrews, un ancien pasteur protestant qui avait rallié l'Église et s'était élevé jusqu'au Conseil supérieur.

S'approchant de la fenêtre près de laquelle le pape Luke était assis un peu plus tôt, le père Dement contempla la ville. Il sentait une configuration se faire jour – la littérature du désespoir… les Irlandais essayant de restaurer les anciennes coutumes… le père Andrews et le mouvement antiféministe acquérant une puissance croissante autour du pape…

Hier encore, le père Andrews avait déclaré : « Les poètes ont dit autrefois que nous vivions, aimions et allions au tombeau assurés de notre postérité. C'est une chose qui nous a été retirée. Un seul coup mortel et nous sommes dépossédés, coupés de toute descendance. L'humanité vit maintenant dans la perspective immédiate de la tombe. Personne ne peut nier le message apporté par cette calamité. »

Et le pape Luke avait acquiescé d'un hochement de tête.

Le père Dement entendait se rassembler l'entourage du pape, les conseillers, les cardinaux, le personnel. La journée allait officiellement commencer. À un certain moment, le pape entrerait dans sa chapelle privée et y prierait pour implorer l'assistance divine. Seuls quelques intimes, parmi lesquels le père Dement, connaissaient la nature de la décision cruciale pour laquelle le pape solliciterait l'assistance divine. Le différend entre le pape Luke et le Président Velcourt remontait déjà à un certain temps, mais l'appel téléphonique reçu la veille au soir de Huis Anders Bergen, secrétaire général des Nations Unies, avait apporté au débat une nouvelle intensité. Le père

Dement, comme à l'accoutumée, avait écouté la conversation sur un autre appareil, prenant des notes pour que le pape pût s'y reporter par la suite.

« Je ne pense pas que Votre Sainteté ait conscience des mesures que pourrait prendre le Président Velcourt si vous défiez son autorité », avait dit Bergen.

Le pape Luke avait répondu d'une voix douce : « On ne défie pas Dieu.

— Votre Sainteté, le Président Velcourt n'envisage pas tout à fait la situation sous le même angle. Soutenu en cela par d'autres dirigeants mondiaux, il fait une distinction entre la papauté politique et la papauté religieuse.

— Il ne peut y avoir de distinction de cet ordre, monsieur !

— Je crains, Votre Sainteté, que dans le climat politique actuel une telle distinction soit possible. Le point de vue du Président, malheureusement, est un point de vue populaire. Il a le soutien politique nécessaire pour prendre des mesures radicales s'il en décide ainsi.

— Quelles mesures radicales ?

— J'hésite à...

— N'hésitez pas, monsieur ! A-t-il laissé entendre ce qu'il pourrait faire ?

— Pas précisément, Votre Sainteté.

— Mais vous avez votre idée.

— Je le crains.

— Soyez clair, monsieur ! »

Tout en prenant des notes, le père Dement se dit qu'il n'avait jamais entendu une telle fermeté ni une telle détermination dans la voix de son chef. Il n'avait jamais été plus fier du pape Luke qu'en cet instant.

« Votre Sainteté, il est tout à fait possible que le Président ordonne qu'un missile soit lancé contre vous. »

Le père Dement sursauta et sa main laissa glisser le stylo, qui traça une ligne en travers de son bloc.

Il se ressaisit aussitôt, s'assurant qu'il avait noté correctement les paroles du secrétaire général. Ce passage exigerait un examen attentif. « Il l'a dit ? demanda le pape.

— Pas expressément, mais...

— Mais vous ne doutez pas qu'il pourrait réagir de cette façon ?

— C'est l'un des choix possibles, Votre Sainteté.

— Pourquoi ?

— Votre pèlerinage soulève un tollé général, Votre Sainteté. Les gens en ont peur. Le Président réagira politiquement si vous lui forcez la main.

— Un missile est une réaction politique ? »

Le père Dement avait jugé cette question peu informée, mais c'était peut-être un trait de la fameuse « Sainte Naïveté ».

« On implore le Président de vous arrêter, Votre Sainteté. On a suggéré de faire intervenir la force militaire de Philadelphie pour vous emprisonner.

— Ma Garde ne le permettrait pas, monsieur.

— Votre Sainteté, soyons réalistes. Votre Garde ne tiendrait pas cinq minutes.

— L'Église n'a jamais été aussi forte qu'elle l'est actuellement ! Les gens protesteraient.

— L'état d'esprit de Philadelphie n'est pas universellement partagé, Votre Sainteté. C'est ce qui rend à mon sens la solution du missile si plausible. Son irrévocabilité écarterait tout argument.

— Le Président vous a-t-il demandé de m'appeler, monsieur ?

— Il m'a demandé de vous raisonner, Votre Sainteté.

— Vous inquiétez-vous réellement de l'issue de ce différend ?

— Je vous avoue que oui. Bien que je ne partage pas votre religion, vous êtes un être humain, et tous mes semblables me sont précieux. »

Le père Dement avait cru déceler une sincérité profonde dans la voix du secrétaire général. Le pape l'avait apparemment perçue, lui aussi, car sa réponse fut empreinte d'une réelle émotion.

« Je prierai pour vous, monsieur Bergen.

— Merci, Votre Sainteté. Que puis-je dire au Président Velcourt… et à tous ceux qui sont concernés ?

— Vous pouvez leur dire que j'implorerai l'assistance divine. »

Dieu de miséricorde ! Dieu de paix !
Faites cesser cette confusion démente !

DOCTEUR WILLIAM DRENNAN,
La Veillée funèbre de WILLIAM ORR.

Le crépuscule enveloppait la Maison Blanche, cet étrange crépuscule washingtonien qui s'attardait indéfiniment pour se dissoudre enfin dans l'illumination nocturne du Capitole.

Le Président Velcourt, qui contemplait le déclin du jour et l'apparition progressive des lumières, ne s'était jamais senti aussi fatigué. Il se demanda s'il aurait assez d'énergie pour se lever de son fauteuil et aller jusqu'à la couchette qu'il avait fait installer dans le Bureau Ovale. Mais il savait que tous les problèmes urgents lui envahiraient l'esprit dès l'instant où il aurait posé la tête sur l'oreiller. Il ne trouverait pas le sommeil – seulement la fatigue et un besoin d'action épuisant.

Quelle journée il venait de passer !

Turkwood avait commencé par entrer dans le bureau en coup de vent, la mine sombre, pour déposer le rapport matinal sur sa table de travail. Velcourt s'interrogeait parfois sur l'opportunité d'avoir gardé Turkwood en prenant la relève de Prescott. Il était indispensable en certaines occasions d'avoir quelqu'un pour faire la sale besogne, mais Turkwood semblait corrompu, peut-être même indigne de confiance.

Alors qu'il allait sortir, Velcourt lui avait demandé : « Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je viens d'être obligé de saquer quelqu'un aux communications, répondit Turkwood, avant de reprendre le chemin de la porte.

— Attendez un instant. Pourquoi l'avez-vous saqué ?

— Ce n'est pas votre problème, monsieur.

— Tout ce qui se passe ici est mon problème. Pourquoi avez-vous renvoyé cet homme ?

— Il se servait des lignes de la Maison Blanche pour parler à ses amis de la réserve de Mendocino.

— Comment diable a-t-il pu faire ça ?

— Il a eu accès au code des satellites, d'une manière ou d'une autre, et il… enfin, il s'en servait pour se relayer sur ses amis.

— Je croyais que c'était impossible.

— Apparemment pas. Nous sommes en train de l'interroger pour découvrir comment il y est arrivé. Il prétend avoir simplement reconstitué le code.

— Comment s'appelle-t-il, Charlie ? » Velcourt sentit son pouls s'accélérer. Un esprit ingénieux et indépendant, ici même à la Maison Blanche !

« Son nom ? Euh, David Archer.

— Faites-le venir, Charlie ! Je veux le voir immédiatement. »

Turkwood connaissait ce ton. Il sortit du bureau en courant.

David Archer était un jeune homme pâle aux traits marqués d'acné, à l'expression traquée. On n'aurait pu que qualifier de furtive son entrée dans le bureau de Velcourt. Turkwood, le visage sévère, était sur ses talons.

Velcourt afficha sa mine la plus affable et parla de son ton le plus chaleureux. « Asseyez-vous, David. C'est ainsi qu'on vous appelle, David ?

— On… on m'appelle DA, monsieur. » Il s'assit face à Velcourt.

« DA, c'est ça ? » Velcourt leva les yeux vers Turkwood. « Vous pouvez nous laisser seuls, Charlie. DA me paraît inoffensif. »

Turkwood sortit avec un manque d'empressement évident. Il lança depuis le seuil, avant de refermer la porte : « Vous avez cette conférence téléphonique à neuf heures et quart, monsieur.

— Je serai ici, Charlie. »

Velcourt attendit que la porte fût refermée. « On vous a traité un peu rudement, ce matin, non ?

— Ben… c'était stupide de ma part, monsieur. » David Archer s'exprimait d'un ton plus vif maintenant que Turkwood était parti.

« Voulez-vous m'expliquer comment vous avez eu accès au code satellite, DA ? »

Archer baissa les yeux et garda le silence.

« Avant que vous ne me le disiez, DA, sachez que vous faites de nouveau partie de mon personnel et que je compte vous donner de l'avancement. »

Archer releva le menton et regarda Velcourt avec une incrédulité mêlée d'espoir.

« Comment avez-vous fait ? demanda Velcourt de sa voix chaleureuse.

— C'était relativement simple, monsieur. Comme il s'apprêtait à se lancer dans ses explications, l'expression d'Archer se fit passionnée. « D'après les transmissions, je me rendais compte qu'il s'agissait de quatre-vingt-dix chiffres et d'un brouilleur aléatoire. Je me suis contenté de programmer une recherche sélective avec un retour de confirmation. À mes heures libres, j'ai sondé les canaux des satellites au moyen de mon programme. Ça ne m'a pris qu'un mois environ. »

Velcourt regarda fixement le jeune homme. « Vous l'avez percé en un mois ?

— Mon programme était auto-correcteur, monsieur.

— C'est-à-dire ?

— Il recherche ses propres canaux internes pour faciliter le travail. J'avais programmé une réaction en cascade pour confirmer chaque bit correct dans la séquence du code, et le programme prenait note par série de quatre-vingt-dix chiffres à la fois. Comme notre système de transmission est très rapide, j'ai pu vérifier environ un million de séquences différentes à la minute. »

Velcourt eut l'impression qu'il venait d'entendre quelque chose d'extrêmement important, sans parvenir à mettre le doigt dessus. « On m'avait dit que ce code était inviolable, DA.

— Aucun code n'est inviolable, monsieur. » Archer déglutit avec effort. « Et comme il y a d'autres personnes qui envoient des messages personnels, je ne pensais pas faire de mal. Je n'utilisais pas les canaux quand il y avait des transmissions officielles.

— Quelles autres personnes ?

— Eh bien, le docteur Ruckerman, par exemple. Il parle à quelqu'un qui s'appelle Beckett, à Huddersfield.

— Oh ! c'est officiel. Ruckerman fait partie du personnel de Saddler – des conseillers scientifiques.

— Mais il ne les porte pas sur le registre, monsieur.

— Il est sans doute trop pressé. Qui d'autre utilise le système pour des communications personnelles ?

— Je ne voudrais pas moucharder, monsieur.

— Je vous comprends. Mais n'est-ce pas ce que vous venez de faire pour Ruckerman ?

— Oui, mais il appelle Huddersfield.

— C'est vrai ! Les autres appels sont sans doute tout aussi anodins. Mais j'aimerais quand même savoir qui les passe.

— Monsieur Turkwood, monsieur. Et Ruckerman appelle sa famille à la réserve de Sonoma. Ce sont toujours des communications de ce genre, monsieur – des gens qui appellent leur famille ou des amis.

— Je suis sûr que vous avez raison. J'aimerais pourtant que vous me fassiez une liste de noms. Donnez-la à mon secrétaire et signez-la de votre nouveau titre : directeur des communications de la Maison Blanche. »

Archer avait suffisamment de bon sens pour comprendre que l'entretien était terminé. Il se leva avec un large sourire. « Directeur des communications de la Maison Blanche, monsieur ?

— Parfaitement. Et c'est une tâche difficile. Vous devrez vous assurer, quand j'envoie un ordre à l'extérieur, qu'il atteigne son destinataire, qu'il soit confirmé, et que des mesures soient prises en fonction de cet ordre. »

Tout en contemplant le crépuscule, Velcourt se remémorait avec plaisir cette conversation. C'avait été l'un des rares moments agréables dans une journée par ailleurs déplaisante. Alors même qu'il regardait par la fenêtre, les yeux rougis par la fatigue, il savait que les bombardiers soviétiques plongeaient une fois de plus sur Istanbul. Des satellites avaient détecté un mouvement de véhicule près des ruines du pont de Galata, du côté de la vieille ville. Comme les satellites ne pouvaient déterminer si ce mouvement avait été provoqué par des causes

naturelles ou si le véhicule était conduit de main d'homme, les décombres allaient être une fois encore bouleversés. La Corne d'Or allait être secouée par les bombes nucléaires, tandis que les quartiers de Beyoglu et d'Oskudar seraient passés de nouveau au lance-flammes pour plus de sûreté.

Depuis combien de temps n'ai-je pas dormi, vraiment dormi ? se demanda Velcourt. Il comprenait maintenant comment cette fonction avait tué Prescott aussi rapidement.

Après Archer, il y avait eu la conférence téléphonique avec les Russes, les Français et les Chinois, puis l'entretien avec Ruckerman et Saddler. Ruckerman avait balayé d'un geste de la main la question des appels non portés au registre. Trop de foutues paperasseries ! Velcourt était content de cette réaction, mais il avait encore l'esprit confus de cet entretien.

Que voulait bien dire Ruckerman quand il affirmait qu'O'Neill devait avoir découvert un moyen de produire des poly-G en quantité ? Que diable était un poly-G ? Leurs explications n'avaient fait que lui embrouiller les idées.

Et Saddler, secouant la tête et déclarant qu'en d'autres circonstances, O'Neill aurait certainement mérité le prix Nobel !

Doux Jésus ! Un biologiste moléculaire devenu fou avait suffi à mettre le monde entier sens dessus dessous.

Assis tous deux dans son bureau, Saddler et Ruckerman avaient poursuivi leur discussion hermétique. « Et où a-t-il pu trouver l'ADN naturel pour provoquer la polymérisation ? demandait Saddler.

— Il a manifestement trouvé un moyen ! » Que diable signifiait tout cela ?

« Alors comment a-t-il rendu son ADN biologiquement actif ? » avait insisté Saddler.

Velcourt avait une mémoire qui lui permettait de se rappeler une telle conversation mot pour mot, mais le fait de se la répéter n'éclaircissait pas ce qu'il avait entendu.

« Rappelez-vous qu'il était également pharmacien », avait dit Ruckerman.

Pharmacien. Velcourt savait ce que c'était. Il se maudit de n'avoir pas jugé bon de suivre plus longtemps les cours de sciences à l'université. Du charabia !

« C'est fantastique ! s'était exclamé Saddler. Ce type est parvenu à manipuler les polymères au niveau le plus délicat.

— Et n'oubliez pas, avait ajouté Ruckerman, qu'il a localisé les points d'insertion en contrôlant l'ordre précis dans lequel s'organisaient les monomères. Et il s'agit de molécules géantes.

— Écoutez, avait dit Saddler, il faut retrouver cet homme et le garder vivant. Bon Dieu ! Les informations que peut receler un cerveau pareil ! »

Vu l'ampleur de la provocation, Velcourt se dit qu'il était intervenu avec beaucoup de douceur. « Messieurs, voyez-vous un inconvénient à m'inclure dans votre discussion ? Vous êtes censés informer le Président.

— Excusez-nous, monsieur, dit Saddler. Mais nous sommes tous deux terriblement impressionnés par la façon dont O'Neill a visiblement manipulé la formation des liaisons peptidiques dans...

— Que diable est une liaison peptidique ? » Saddler regarda Ruckerman, qui répondit : « C'est un accouplement fondamental défini par la spirale d'ADN, monsieur le Président. Il fonctionne à la manière d'une fermeture Éclair, en partant d'une extrémité de la chaîne avec un acide aminé appelé valine, et en fermant une liaison après l'autre jusqu'à ce que la molécule de protéine soit complète.

— Je comprends environ un quart de ce que vous venez de me dire. Ce qui signifie que je ne comprends rien du tout ! »

La voix de Velcourt trahissait la colère et la frustration.

Ruckerman fronça les sourcils. « Monsieur, O'Neill a fabriqué un virus sur mesure, et peut-être même plus d'un.

— Certainement plus d'un ! renchérit Saddler.

— Très vraisemblablement, acquiesça Ruckerman. Il l'a créé pour infecter certaines bactéries. Quand un virus infecte une bactérie, il se forme un ARN moulé sur l'ADN du virus, et non sur celui de l'hôte. La séquence des nucléotides de la nouvelle molécule d'ADN est complémentaire de celle de l'ADN du virus. »

Voyant la lueur irritée apparue dans les yeux de Velcourt, Saddler leva la main. « Monsieur, O'Neill a identifié chez l'être

humain le message indiquant qu'un fœtus sera femelle plutôt que mâle. Il a façonné une maladie qui se fixe sur ce message. »

Cela, Velcourt le comprenait. Il hocha la tête.

« Huddersfield confirme qu'aucun porteur de cette peste n'est asymptomatique, ajouta Ruckerman.

— Elle infecte les hommes sans les tuer, c'est ce que vous voulez dire ?

— Oui, monsieur.

— Alors pourquoi diable ne le disiez-vous pas ? » Velcourt prit une profonde inspiration pour se calmer. Maudits soient ces imbéciles avec leur charabia ! « Quels sont les symptômes chez l'homme ? demanda-t-il.

— Nous n'en sommes pas encore certains, monsieur, dit Saddler. Peut-être rien de pire qu'un mauvais rhume. » Il émit un rire nerveux.

« Je ne trouve pas que ce soit un sujet qui prête à rire, dit Velcourt.

— Non, monsieur ! Non, monsieur, ça ne l'est pas. »

Ruckerman intervint : « La maladie masque ou modifie la structure de différenciation sexuelle avec des conséquences fatales.

— Comment pouvait-il savoir quel serait le résultat ? demanda Velcourt.

— Nous ne savons pas comment il a pu le tester. Nous n'en connaissons pas grand-chose, en fait, mais nous commençons à entrevoir une certaine structure, dit Ruckerman.

— Quelle structure, et comment fonctionne-t-elle ? demanda Velcourt.

— Je parlais de la structure des recherches d'O'Neill, monsieur. Nous connaissons certains détails de son ancien laboratoire… avant qu'il n'aille à Seattle. Certains de ses amis lui avaient rendu visite là-bas. Nous savons qu'il y disposait d'un ordinateur.

— Ses techniques chimiques devaient approcher de la perfection, observa Saddler. Il lui a fallu par exemple utiliser des enzymes bactériennes dérivées on ne sait comment. Mais il ne faut pas oublier qu'il travaillait depuis près de cinq ans à sa recherche sur l'ADN avant la tragédie survenue en Irlande. »

Le regard de Velcourt alla d'un homme à l'autre. « Quel sort stupide a fait qu'un homme de cette valeur puisse être motivé dans ce sens-là ?

— Les gens de Bechtel ont procédé à une analyse, dit Saddler. Ils affirment que ça ne pouvait pas manquer d'arriver un jour – tôt ou tard. O'Neill n'est pas un personnage tellement unique. »

Velcourt parut sidéré. « Vous voulez dire que n'importe qui aurait pu accomplir cette chose horrible ?

— Pas vraiment n'importe qui, dit Ruckerman. Mais un nombre croissant de personnes. Si on tient compte de la propagation de plus en plus rapide des connaissances, de la simplification des techniques et de la possibilité pour quiconque a de l'argent de se procurer des appareils perfectionnés... » Il haussa les épaules. « Inévitable, vu le monde dans lequel nous vivons.

— Inévitable ?

— Imaginez ce laboratoire, dit Ruckerman, en particulier l'ordinateur. Il devait disposer de fractions chimiques entreposées pour un usage ultérieur. N'importe quel bon laboratoire en a. Et il a dû se servir de son ordinateur pour le catalogage et l'analyse, sans aucun doute.

— Se procurer des antibiotiques ne lui posait aucun problème, évidemment, ajouta Saddler. Il lui a suffi de les prendre sur les étagères de sa pharmacie quand il l'a vendue.

— Les antibiotiques qui sont inefficaces contre cette peste. » Velcourt se souvenait des réunions d'information tenues du temps de Prescott.

« L'inventaire de l'équipement dont on sait qu'il disposait nous indique qu'il a fait appel à un ensemble délicat de processus de chimie cinétique pour obtenir ses résultats.

— Voilà que vous recommencez ! coupa Velcourt.

— Monsieur, dit Ruckerman, il s'est servi à différents stades des techniques de coupure par enzymes de restriction et du contrôle thermique : la chaleur en tant qu'énergie stimulatrice et son absence en tant que frein.

— Il s'est servi de processus chimiques, et il a fait appel aux rayons X, expliqua Saddler.

— Nous avons une liste des publications auxquelles il était abonné. Il connaissait manifestement très bien les travaux de Kendrew et Perutz. Il a inscrit des notes dans la marge d'un article sur les techniques de dissection enzymatique de Bergman et Fruton. »

Velcourt ne connaissait aucun de ces noms, mais il percevait dans la voix de Ruckerman une sorte d'admiration respectueuse. Il avait également relevé un détail digne d'intérêt pour un politicien.

« Vous avez l'une des publications qu'il a utilisées ?

— Une seule. Il l'avait prêtée à un étudiant, qui avait oublié de la lui rendre.

— Cet O'Neill donne l'impression de constituer toute une équipe de laboratoire à lui seul, dit Velcourt.

— Il avait de nombreux talents, aucun doute, reconnut Saddler. Il le fallait, pour percer ce code à lui seul. »

Ruckerman ajouta : « Son profil psychologique indique que certains de ces talents devaient exister à l'état latent avant d'être libérés par la passion furieuse qu'a provoquée le meurtre de sa famille.

— Milton Dressler affirme maintenant qu'O'Neill était à tout le moins un schizoïde latent et qu'il ne s'est révélé un génie qu'en accédant à une personnalité différente restée en dormance jusqu'à l'attentat de Dublin. »

Velcourt avait entendu parler de Dressler – le psychanalyste responsable de l'équipe qui avait établi le « profil ». « Il est devenu dingue, dit-il, et c'est une fois toqué qu'il s'est révélé capable de cette réalisation.

— Vous avez toqué juste », dit Saddler.

Tous trois éclatèrent simultanément d'un rire nerveux. Saddler et le Président échangèrent aussitôt un regard confus.

Velcourt n'avait eu que peu de temps après le départ des deux hommes pour revoir les informations qu'il pouvait tirer de cette réunion. Mais un détail de leur conversation le harcelait, quelque chose à propos du déchiffrage d'un code.

Malgré la fatigue de la journée qui menaçait de le submerger, il tenta de retrouver ce détail fuyant. La nuit était complètement

tombée, et les lumières du Capitole étincelaient sous le ciel couvert.

J'y réfléchirai demain, se dit-il.

Ne me taxez pas d'injustice, Irlandais, Anglais et Libyens. Vous avez choisi vos dirigeants ou vous les avez tolérés. Les conséquences étaient prévisibles, et vous payez maintenant votre manque de raison. Vous les Irlandais, pour le moins, auriez dû vous montrer plus avisés. Tout comme une société de monoculture, vous avez misé votre survie uniquement sur la violence. La maladie de la pomme de terre est-elle une leçon déjà oubliée ? On ne peut récolter que ce qu'on a semé.

JOHN ROE O'NEILL,
lettre numéro trois.

John ne se tracassait plus d'avoir dû quitter le voisinage du château de McCrae sans y avoir répandu la peste. Il savait que des choses plus importantes l'attendaient au laboratoire de Killaloe. Némésis demeurait fidèle à elle-même, et Jock lui avait évité une erreur fatale. Herity ne savait plus que penser. John s'était-il simplement lancé à l'aveuglette dans l'obscurité pour s'écarter de la cabane du téléphone ?

Par son intervention, Jock avait également révélé l'objectif d'Herity. Ce dernier recherchait O'Neill.

John en était amusé. Grâce à la proximité d'Herity, O'Neill-en-lui ne révélait jamais sa présence. John Roe O'Neill était jugulé, anesthésié par la peur. Les hurlements de cauchemar étaient temporairement étouffés. John O'Donnell pouvait marcher à côté de ses compagnons en balançant les bras d'un mouvement naturel. Il se sentait libéré.

Jock Cullen et quatre soldats armés les escortèrent sur quelques kilomètres jusqu'au bas de la colline avant de leur rendre leurs armes. Herity vérifia soigneusement sa mitraillette avant d'en passer la courroie autour de son cou. John se contenta de glisser le pistolet et les munitions dans sa poche revolver et de tirer son chandail jaune par-dessus.

Ils se séparèrent à un carrefour où un panneau indiquait la direction de Dublin. Jock montra le panneau d'un geste de son fusil. « Vous connaissez la route. Ne revenez pas. »

Inutile d'exprimer de vive voix les risques qu'ils courraient en désobéissant. L'escorte fit demi-tour et repartit vers le haut de la colline, laissant John et ses compagnons sur la route encadrée de murs de pierre. De hauts pins les entouraient de tous côtés, mais des prés apparaissaient au loin dans le prolongement de la route qui continuait à descendre.

John lança un regard à Herity. Ce dernier lui rappelait un jouet japonais, ce petit personnage compact au fond arrondi garni de lest, qui se redresse toujours en position verticale quand on le couche. John imaginait avec amusement Herity se redressant à la verticale après sa mort. Il y avait en lui une ténacité amère, dangereuse. Aussi dérouté qu'il fût, il n'abandonnerait pas la chasse.

« En route ! » dit Herity avec un geste de la main. Il lança un coup de pied au jeune garçon qui l'esquiva.

John comprit à cet instant la source de l'irritation que manifestait Herity à l'égard de l'enfant. Cette jeune chair dont Herity pouvait identifier la forme extérieure était dénuée de vie, à l'exception de sa rage latente. C'était un corps maladroit, pareil à un jouet mécanique dont le ressort était presque complètement détendu.

« Manifeste-toi ! » disait Herity.

Voilà pourquoi la colère d'Herity avait été subjuguée par l'attaque du jeune garçon dans la buanderie. Un geste déterminé.

À moins de deux kilomètres de là, ils atteignirent une bifurcation dépourvue de tout panneau indicateur. Herity obliqua à droite, mais le père Michael s'arrêta, imité par l'enfant.

« Voyons, Joseph, une minute. Cette route nous rallonge d'un bon nombre de kilomètres. »

Herity ne ralentit même pas. « On nous a ordonné de faire le détour par Dublin. »

Le père Michael pressa le pas pour rattraper Herity, mais le garçon resta en arrière avec John.

« Pourquoi ? demanda le prêtre. Qui l'a dit ?

— Jock. Ordre de Dublin. »

Le père Michael se retourna vers John, puis son regard revint à Herity. « Mais…

— La paix, stupide curé ! » Il y avait une nuance de frustration dans la voix d'Herity. Il força l'allure, obligeant presque le père Michael à courir. Dans l'encaissement de l'épaisse forêt et des murs de pierre, le revêtement de la route étouffait le bruit de leurs pas. John percevait une tension nouvelle dans le comportement d'Herity – de brefs coups d'œil à droite et à gauche, la mitraillette tenue prête à faire feu.

Le père Michael tira son sac un peu plus haut sur ses épaules et se laissa légèrement distancer. Herity ralentit ses longues foulées, l'œil toujours aux aguets.

John leva les yeux. La lumière matinale qui tombait entre les arbres semblait avoir traversé un filtre gris. L'éclairage diffus estompait les distances, tout était noyé dans une brume marine poussée par le vent d'est. Au-dessus d'eux, le ciel d'argent sombre se fondait vers le levant en acier plus clair.

John sentait son petit déjeuner – bœuf frais accompagné d'orties bouillies et de pommes de terre – lui peser sur l'estomac. Les gardes du château avaient installé leur mess dans un petit cottage de pierre qui avait fait partie autrefois d'une ferme importante établie sur une plate-forme qu'une longue crête inclinée séparait du domaine de McCrae. Les cloisons intérieures du cottage avaient été sommairement abattues pour y disposer une longue table et des bancs de bois brut. Juste après le lever du jour, le groupe de John et leur escorte y avaient pris leur repas, cuit sur un feu de tourbe.

Herity était arrivé le dernier en compagnie de Jock. Le jeune Cullen avait semblé gêné et peu loquace, mais Herity l'avait harcelé de questions.

John avait mangé tranquillement, l'oreille tendue en quête d'informations. Liam avait été appelé ailleurs par ses responsabilités, et les gardes de service avaient déjà gagné leurs postes diurnes tout autour du château.

À la table, les autres soldats, qui avaient deviné la réticence de Jock, les surveillaient silencieusement. Lentement, la tension montait dans le cottage aux murs de pierre.

Le père Michael rompit le silence. « Dieu nous impose une épreuve douloureuse. »

Ces paroles forcées firent place à un silence encore plus pesant.

« Pour sûr, curé, et quelle peste aviez-vous à l'esprit ? demanda Herity. La peste de la papauté ? » Il avait parlé avec une arrogance assurée.

« À quoi sert-il d'incriminer ? demanda le père Michael.

— Ça lui va bien de poser une question pareille ! s'esclaffa Herity.

— Nous avons une lourde part de responsabilité. Les Anglais ont planté une mauvaise graine parmi nous mais, dites-moi un peu, où cette graine a-t-elle puisé sa nourriture ? N'est-ce pas nous qui avons vu le fruit sur la branche et l'avons cueilli ?

— Voilà que c'est la pomme d'Ève !

— Mais nous l'appelions l'IRA provisoire, dit Jock. Une belle pomme rouge avec une bombe à l'intérieur. »

Herity serra les mâchoires et son visage s'empourpra. Il posa les deux mains sur la table. L'atmosphère vibrait de violence contenue.

« Ça suffit ! dit le père Michael. Ne payons-nous pas tous les violons, à présent ?

— Alors, payons-les et offrons-nous une petite danse, dit Jock. Vous voulez danser avec moi, Joseph ?

— Assez ! tonna le père Michael. Je jette l'anathème sur le premier d'entre vous qui recourt à la violence ! »

Jock déglutit convulsivement. « Peut-être avez-vous raison, père, dit-il à voix basse. Si tout cela pouvait finir et que le monde soit débarrassé de la zizanie. »

Herity regarda le prêtre d'un air menaçant. « Je ne crains pas vos malédictions, Michael Flannery. Mais je rends honneur à la vérité qui sort de la bouche du jeune Jock. Il voit le fond des choses. »

Le père Michael soupira. « Joseph, vous viviez dans la crainte de Dieu, autrefois. Ne reviendrez-vous jamais à l'Église ? »

Herity s'absorba dans la contemplation de son ragoût bizarrement subjugué par l'apaisement soudain de la fougue de Jock. « J'ai perdu ma foi, et c'est ce qui me déconcerte, à dire vrai.

— Alors, pourquoi…

— Assez de propos stupides, curé ! Je n'ai plus de respect pour les prêtres, pas après Maynooth. Plutôt fondre leurs cloches pour en faire des chopes que de passer une minute de plus dans l'une de vos églises ! » Il adressa au père Michael un rictus sardonique. « Et si vous appelez ça un blasphème, je vous balance dans le premier puits venu. »

À travers champs, leurs pantalons détrempés par la rosée, ils avaient suivi Jock vers la route goudronnée que rejoignait loin devant eux un chemin charretier. Alors qu'ils franchissaient la crête, ils entrevirent une dernière fois le mur gris du château niché parmi les arbres. On entendait faiblement des cris d'enfants.

Tandis que les autres gravissaient le talus pour gagner le chemin charretier, Jock s'arrêta près d'un échalier, tournant la tête en direction du bruit. Au moment où John passa à sa hauteur, il le dévisagea. « C'est surtout les filles qui apprenaient les danses irlandaises, dit-il. Le matin, elles dansent, là-haut. » Il indiqua le château d'un geste du menton. « Si nous perdons ces gamines, nous aurons tout perdu – toutes ces danses merveilleuses. Je crois que je peux pardonner n'importe quoi à McCrae si nous ne perdons pas ça. »

Après que Jock les eut quittés, les pensées de John revinrent à ces paroles – à la tristesse mêlée d'espoir qui s'en dégageait.

Herity continuait de marcher en tête comme un éclaireur, la mitraillette au poing. Le père Michael suivait, John fermant la marche avec le jeune garçon.

Au-delà des arbres qui l'encadraient, la route faisait un coude brusque sur la gauche. Un peu plus loin, des touffes d'herbe entouraient une proéminence de granité clair. Herity s'immobilisa et fit signe aux autres de s'arrêter derrière lui.

John regarda en avant, se demandant ce qui avait alarmé leur compagnon. Il ne voyait rien d'autre que deux moutons qui paissaient sur un replat herbeux au-dessous des rochers, les yeux levés vers eux d'un air paniqué.

« Ce ne sont que des moutons », dit le père Michael.

Herity lui imposa silence d'un geste de la main. Il parcourut du regard les mamelons que surplombait le piton rocheux, puis la vallée dépouillée qui s'étendait au-delà – une étroite dépression au milieu de laquelle courait un ruisseau marécageux.

« C'est un miracle que vous ne soyez pas mort depuis longtemps, Michael Flannery. Ce qui a apeuré ces moutons devrait nous inquiéter aussi.

— Et qu'est-ce qui pourrait les apeurer ? demanda le prêtre.

— Je me demande bien où Liam a pu aller ce matin. Retournons sur nos pas un bout de chemin, et silencieux comme la tombe. »

Herity reprit la route en sens inverse, sans quitter des yeux les rochers aux moutons. John fit demi-tour et marcha à son côté en jetant de temps à autre un regard par-dessus son épaule. Le père Michael et le garçon allaient devant sans se retourner vers Herity.

« Qu'y a-t-il ? » demanda John. Il tâta le pistolet, dans sa poche, mais il se ravisa et ramena sa main vide.

« Il n'y a plus que les hommes qui chassent les moutons pour leur viande, de nos jours, dit Herity. Quelque chose les a effrayés avant que nous arrivions.

— Sans doute quelques soldats de Liam en vadrouille, dit John.

— En quête de quoi ? » demanda Herity.

Le père Michael s'arrêta devant eux et se retourna. « Il s'est passé quelque chose entre vous et Liam Cullen. Qu'est-ce que c'était ?

— Dublin lui a donné l'ordre de nous escorter et de nous laisser partir sains et saufs, dit Herity avec un regard de biais du côté de John. Liam n'est pas homme à désobéir à ce genre d'ordre au vu et au su des autres.

— Vous n'êtes pas sérieux ! protesta le père Michael.

— Liam et moi, on a grandi ensemble. Je l'ai connu enfant, et je connais l'homme. Qui va l'inquiéter s'il vient marauder dans cette vallée ? Répondez-moi, curé ! »

Ils s'étaient arrêtés à un endroit où les pierres du parapet s'étaient effondrées du côté de la vallée. Herity s'en approcha, scrutant la forêt qui s'étendait de l'autre côté. « Une sorte de sentier. Je crois que nous ferions bien de passer par là. »

Le père Michael le rejoignit. « Vous appelez ça un sentier ?

— Pour nous, il a un grand avantage, dit Herity. Vous pouvez voir d'après les traces que personne ne l'a emprunté aujourd'hui. »

Le prêtre secoua la tête. « Je n'arrive pas à croire que Liam Cullen nous abattrait jusqu'au…

— Laissez tomber, voulez-vous ! Liam est un soldat. Pouvez-vous me dire pourquoi nous n'avons pas vu âme qui vive dans la vallée que nous avons traversée en venant ici ? Chassés ou tués par Liam et ses gars. Et dans cette vallée-ci aussi. Je sais ce qu'il y a dans la tête de Liam. Les histoires ne courent pas quand il n'y a personne pour les colporter.

— Mais nous savions que…

— Nous savions ? Des rumeurs et des crottes de moineaux comme on en récupère aux délibérations du Conseil. Nous ne savions rien ! »

Herity franchit le mur d'un bond, et les autres suivirent. Sur le sentier, qui formait une trouée plus sombre parmi les conifères variés, on distinguait la marque de sabots de moutons mais aucune trace de pas humains. Des touffes de laine s'accrochaient aux branches basses comme les repères d'un rallye-papier, et la pente abrupte était ponctuée de racines saillantes.

Herity à leur tête, ils descendirent, glissant et s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux branches ou aux racines dans les passages particulièrement escarpés. Le sentier émergeait des arbres sur une corniche herbeuse à partir de laquelle des marches creusées dans le roc descendaient jusqu'à une prairie en pente. Un cottage de pierre dont il ne restait que la moitié du toit se dressait à une cinquantaine de mètres de là dans l'herbe haute. Plus loin, une série de terrasses aux

épaulements de pierres s'incurvaient derrière des rangées d'arbres serrées. À leur pied, un chemin creux envahi d'herbes folles s'éloignait vers la droite au-delà d'une double barrière grande ouverte.

Tout en époussetant les aiguilles de pin et la terre qui collaient à ses vêtements, John contempla la scène. On aurait dit une nature morte. Titre : Rêves abandonnés.

« Voilà quelque chose qu'on ne voit jamais dans la campagne irlandaise, dit le père Michael à voix basse. Des barrières laissées ouvertes.

— Taisez-vous, maintenant ! » chuchota Herity. Il s'avança dans le pré en direction de la maison, glissant parmi les hautes herbes comme un chasseur à l'approche.

John suivit. Il entendait derrière lui l'herbe bruire au passage du prêtre et de l'enfant.

Herity se dirigea vers la première barrière ouverte sur la piste charretière. Ils dépassèrent une ruine incendiée, sans doute celle d'une petite étable, près de laquelle subsistait un tas de fumier recouvert d'une herbe drue. Des plantes épineuses pointaient déjà sur le terrain incendié. La piste charretière montait vers la droite au long du mur de soutènement qui, de deux hauteurs d'homme, n'arrivait plus qu'à la taille à deux cents mètres de là. Quand ils eurent franchi la seconde terrasse, la vue s'ouvrit sur des prés entourés de murs de pierre et sur la route qu'ils avaient abandonnée. De l'autre côté de la route, à un peu plus d'un kilomètre, un château fort en ruine se dressait sur la crête opposée.

Herity s'arrêta. « Ahhh ! » fit-il.

John s'arrêta à côté de lui. Derrière eux, le prêtre et l'enfant ne faisaient plus aucun bruit. Tous regardaient le fort, dont seuls les remparts crénelés apparaissaient distinctement parmi les arbres et les buissons. Derrière l'écran de végétation, on entrevoyait sur les murs des taches de couleur. Les tourelles et les contre-boutants en ruine se découpaient sur le ciel matinal comme les illustrations d'une brochure touristique. John se prit à penser combien les châteaux forts, même en ruine, donnaient au profil d'un paysage un caractère cruel – comme des crocs mis à nu.

« Passez-moi la jumelle », dit Herity d'une voix étouffée. Il tendit la main vers le père Michael, sans quitter le fort des yeux.

Le père Michael déposa la jumelle dans la main tendue. « Qu'est-ce que c'est ? »

Herity ne répondit pas. Il mit au point sur le château, le balaya d'un côté à l'autre, puis s'immobilisa. « Bon, chuchota-t-il. Doucement, tous, reculez à l'abri du mur.

— Qu'y a-t-il ? insista le père Michael.

— Faites ce que je vous dis ! »

Les yeux toujours fixés sur le château, Herity les poussa sur le chemin creux jusqu'à ce qu'ils fussent dissimulés par le mur de la terrasse. Il abaissa alors la jumelle et sourit au père Michael.

« C'est Liam, là-bas, avec la copine de ma petite beauté. » Il tapota la mitraillette pendue sur sa poitrine. « Et je vous demande un peu ce que peut guetter Liam Cullen sur cette route avec une telle arme entre les mains ? Ahhh ! le sournois.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda le père Michael.

— Eh bien, quant à ça – il est tellement occupé à surveiller la route où nous devons arriver qu'il ne nous a pas vus. Je pense que je vais lui tomber dessus par-derrière pour lui demander ce qu'il fait là, loin de son poste à la belle maison de M. McCrae. » Herity se racla la gorge et cracha par terre. « C'est décourageant. Je comptais sur un peu plus de qualités guerrières de la part de Liam.

— Je vais avec vous, dit le père Michael.

— Vous attendez ici. Que ce soit sous forme de cadavre, ou d'homme vivant capable de conduire M. John O'Donnell jusqu'à Dublin s'il devait m'arriver quelque chose. »

Le père Michael allait protester, mais il se tut en voyant Herity sortir un long poignard de sa botte droite. « Et si je devais vous réduire au silence, Michael Flannery, je serais obligé d'en faire autant avec le gamin, vu qu'il n'aurait plus de protecteur. »

Le père Michael fixa des yeux écarquillés sur Herity. « Je crois bien que vous le feriez !

— Ahhh ! voilà que la sagesse vous gagne enfin. Alors attendez ici, bien caché. » Herity regarda John. « Veillez-y, John, si vous le voulez bien. »

Herity se courba et s'en retourna le long du décrochement de la terrasse, ne se redressant que lorsque le chemin fut assez encaissé pour le dissimuler à la vue du château.

« Quel homme terrible, chuchota le père Michael. Je me demande parfois si ce n'est pas le diable incarné. » Il regarda John. « Aurait-il vraiment… » Il s'interrompit et secoua la tête. « Je pense qu'il l'aurait fait.

— Il en est capable, acquiesça John, se demandant pourquoi il trouvait cette pensée agréable.

— Capable, oui. C'est bien le mot. Et j'oublie sans cesse que c'est vous qui êtes le plus important, John O'Donnell. Vous devez atteindre Killaloe sain et sauf. Nous ne devons pas oublier le laboratoire et les vies qu'il faut sauver. Mais leurs âmes ? Je vous le demande : que faire pour leurs âmes ? »

Cette question mit John mal à l'aise. La voix du prêtre était douce, mais on en percevait la violence sous-jacente, de nouveau cette certitude absolue et arrogante ancrée dans une conviction qu'on ne pouvait remettre en question. Le ton était hésitant, cependant, comme s'il récitait un ancien rôle appris par cœur.

« Alors, pourquoi allons-nous à Dublin ?

— Ils avaient la radio, là-bas. » Le père Michael fit un signe de tête en direction du château de McCrae. « Je suppose qu'on leur a transmis des ordres. Ils vous emmèneront sans doute à Killaloe en voiture. »

John tâta encore une fois le pistolet enfoui dans sa poche, mais il ne l'en sortit pas. Qu'arriverait-il si Liam était vraiment là-haut avec des intentions meurtrières ? Qu'arriverait-il si Herity se faisait tuer ? John parcourut du regard les environs : des prés découverts, avec seulement quelques murs de pierre derrière lesquels se dissimuler.

« Dure époque, soupira le père Michael. Il est difficile de prendre des décisions. »

John regarda le chemin charretier qui s'éloignait vers la droite. Herity n'était plus visible. *Puis-je risquer un œil derrière*

le mur de la terrasse, du côté du château fort ? Mais Herity avait emporté la jumelle.

Le jeune garçon s'assit à côté de lui, le dos contre le mur.

Le père Michael reprit d'une voix étouffée, comme s'il décidait soudain de partager la conclusion d'un long débat intérieur : « Je condamne les Anglais, indiscutablement. Comment pouvons-nous condamner le Fou ? Cette pauvre âme criant son indignation, lui qui était ici en vacances sans vouloir faire de mal à une mouche. » Le prêtre secoua la tête. « Pourquoi les Anglais sont-ils donc venus ici ? Quel bien ont-ils jamais fait ?

— Ils vous diront qu'ils vous ont apporté la loi et un gouvernement constitutionnel », répondit John d'une voix absente, l'esprit ailleurs. Où était donc Herity ? Devaient-ils attendre là, exposés comme ils l'étaient ? Liam était-il vraiment là-haut, prêt à les tuer ?

« La loi anglaise ! s'exclama le père Michael. Ils parlent de tolérance ! Quand les Anglais se sont-ils jamais montrés tolérants ? Regardez leurs émeutes sanglantes contre les Pakistanais ! Ils ont toujours été sectaires. Ce sont eux que je condamne pour tout ce qui est arrivé.

— Au petit déjeuner, vous prêchiez l'indulgence, fit observer John d'un ton sec, essayant de dissimuler son amusement.

— C'est une faiblesse de la famille Flannery. Nous sommes pleins de verbiage avant que la tête s'éveille. » Il regarda le chemin dans la direction qu'avait prise Herity. « Qu'est-ce qui le retarde ? Il a eu largement le temps.

— Silence et lenteur, dit John, mais il sentit son estomac se nouer à cette pensée.

— Toujours des meurtres, marmonna le père Michael. Je me demande si Joseph a emporté du poteen de chez Gannon. »

John le regarda sans rien dire.

Le prêtre soupira. « Aucun peuple n'a jamais eu plus de raisons de s'adonner à la boisson que les Irlandais. » Des larmes jaillirent de ses yeux et coururent sur ses joues. « Mon propre frère, le petit Timmy, qui me dit : “La bouteille est mon salut” Il parle comme Jimmy Joyce : “L'Irlande sobre est une Irlande

raide.” Ahhh ! mon petit Timmy, que Dieu te bénisse malgré tout. »

Il exhala de nouveau un profond soupir, puis il essuya les larmes de ses joues et regarda vers le pré par où ils étaient venus. Ses yeux s'attardèrent sur un angle du cottage en ruine, la seule partie qu'on pût en apercevoir depuis leur position.

« Personne ne bâtit plus, murmura-t-il. Avant la peste, nous n'avions pas conscience de ce qui nous poussait à bâtir. C'était pour les enfants. Sans les enfants, il ne reste plus rien de nous. »

Il se tut, puis : « Bon sang ! Où est ce… »

Le staccato caractéristique d'une mitraillette se répercuta dans la vallée, lui coupant la parole. John se raidit. Quelle mitraillette. Celle d'Herity ou celle de Liam ? L'enfant bougea et leva les yeux vers eux. John crut un instant qu'il allait rompre son silence, mais il se contenta de s'humecter les lèvres du bout de la langue.

Le père Michael se tourna vers John. « Est-ce que c'était…

— C'était.

— Lequel des deux ? » chuchota le père Michael.

John enjamba l'enfant assis, remarquant au passage le regard égaré qui suivait ses mouvements. Devant lui, à l'angle du mur de soutènement, une vigne sauvage poussait entre les pierres. Y aurait-il d'autres coups de feu ? Il avança la tête hors de l'abri rocheux jusqu'à ce qu'un de ses yeux aperçût le fort.

« Que se passe-t-il ? » chuchota le père Michael.

John s'avança un peu plus loin de façon à voir la ruine de ses deux yeux. Rien ne bougeait là-haut, à part l'écran de verdure que faisait ondoyer une brise légère. Aucun oiseau… rien. Dans ce silence immobile, on aurait dit que la vie attendait de pouvoir se manifester. Il semblait follement téméraire de se hasarder ainsi hors de la protection du mur de pierre.

Le père Michael tira légèrement sur son sweater. « Que se passe-t-il ?

— Rien, chuchota John.

— Mais c'était une mitraillette.

— Bien sûr, mais laquelle des… Attendez ! » Quelque chose était apparu au rempart est du fort en ruine – un vague

mouvement rendu flou par la végétation qui s'interposait. Maudit soit Herity d'avoir emporté la jumelle !

« Que voulez-vous ? » Le père Michael essaya de contourner John, mais ce dernier le repoussa en arrière.

Quelque chose s'agitait au-dessus du parapet, que John reconnut soudain : la veste verte d'Herity se balançant comme un sémaphore et… oui, les cheveux de paille au-dessous des bras qui brandissaient triomphalement la veste comme un étendard.

« C'est Herity, dit John. Il nous fait signe de monter là-haut. »

John sortit de leur abri et agita les bras. Au château, la veste décrivit un dernier arc et s'abaissa. Le père Michael s'approcha de John.

« Que sont ces couleurs bizarres sur les murs du château ?

— Allons-y voir de plus près. »

Le père Michael resta en arrière, hésitant. « C'est du sang, dit-il.

— Alors on aura besoin de vous. »

John s'engagea sur le chemin au-delà de la première barrière, suivi du prêtre et du jeune garçon. Le chemin contournait un mur, franchissait une autre barrière ouverte et montait vers la route goudronnée. De l'autre côté de la route, une allée pavée continuait à monter jusqu'à un mur bas, au-dessous du château, puis tournait sur la droite vers une zone de parking où gisait la carcasse incendiée d'un autocar. Le véhicule aux couleurs passées rouge et noir, dont une roue pendait dans le vide par-dessus le mur, était incliné à un angle invraisemblable. Pourquoi ne tombait-il pas ? John comprit alors : l'avant était coincé contre un arbre de la terrasse qui servait de parking. Le haut des arbres dépassait le niveau d'une seconde terrasse dont les plantations étaient retournées à l'état sauvage.

Le père Michael, essoufflé, rejoignit John en tirant le jeune garçon par la main. « Je ne vois pas Joseph, Où est-il ?

— Là-haut », dit John.

Il demeura silencieux jusqu'à la route, où il s'arrêta pour regarder à gauche et à droite. Ce geste machinal le fit sourire intérieurement – comme si une voiture risquait de le renverser !

L'allée qui montait vers le château était pavée de dalles aussi noires que les murs qui l'encadraient. Entre les pierres couvertes de mousses et de lichens croissaient des herbes folles qui s'élevaient jusqu'au faîte des murs. La voix d'Herity les appela d'en haut. « Par ici ! »

John toujours en tête, ils traversèrent le parking et s'engagèrent dans un passage couvert qui menait à la cour du château. Quand ils en ressortirent, ils virent enfin le bâtiment de près, sans son écran d'arbres et de buissons. Les clefs de voûte des fenêtres avaient été peintes en orange vif, la couleur artificielle du plastique et de la teinture à cheveux bon marché.

« Voilà votre sang », dit John.

Il leva les yeux vers le mur, au-dessus des fenêtres. La même peinture avait été utilisée pour écrire un message sur toute l'étendue visible du mur de pierre en grosses capitales enfantines.

« MERDE AU PASSÉ ! »

Herity émergea d'une poterne, au pied du mur, chargé de deux mitraillettes et d'un autre sac kaki. Il s'arrêta quand il vit John, le prêtre et l'enfant en contemplation devant le mur du fort. Il se retourna, déchiffra les mots, puis éclata d'un rire tonitruant. « Voilà la nouvelle poésie irlandaise ! » s'exclama-t-il avant de pivoter sur un talon pour se diriger à grands pas vers John, dans les mains duquel il déposa la seconde mitraillette. « Là ! Nous voilà tous les deux convenablement armés, et nous avons même une chance d'atteindre Dublin. » Il laissa glisser le nouveau sac kaki de son épaule pour le donner également à John. « Liam a eu la bonne idée d'apporter des chargeurs de rechange et une bonne réserve de munitions.

— C'é… c'était Liam ? demanda le père Michael.

— Il y a une fameuse vue, de là-haut, dit Herity en pointant le menton vers le rempart du fort, au-dessus d'eux. Toute la route en enfilade. Mais il avait apporté trop de munitions. Une petite rafale aurait suffi à nous transformer en chair à pâté. »

Le père Michael secoua la tête d'un côté sur l'autre comme un animal blessé. Il ouvrit la bouche sans parler, puis lâcha malgré lui : « Maudits soient-ils tous !

— C'est ça, curé, un bon juron de temps à autre, ça fait du bien. » Herity adressa à John un sourire complice.

« C'é… c'était Liam ? répéta le père Michael, des larmes dans la voix.

— Vous avez raison d'employer le passé. C'était ! Liam est au passé imparfait. » Herity gloussa de son bon mot.

« Mort ? insista le père Michael.

— Je ne l'ai pas dit ? Je me suis glissé par-derrière pendant qu'il surveillait la route avec cette petite arme, si absorbé qu'il ne m'a pas entendu avant qu'il ne soit trop tard.

— Où est le corps ? » Le père Michael semblait accablé d'une lassitude infinie.

« Gardez vos prières creuses pour un jour où nous aurons plus de temps, dit Herity. À moins que vous n'ayez envie de bénir les chiottes du château. »

Le père Michael regarda fixement Herity. « Quoi ?

— Je l'ai balancé avec le reste de la merde. Il leur faudra un bout de temps pour le trouver s'il leur vient à l'idée de le chercher. » Herity saisit le prêtre par un bras et le fit se retourner, l'obligeant à regarder l'autocar incendié. « Il était plein de monde quand il a brûlé. C'est une mitrailleuse lourde qui a fait ces petits trous sous les fenêtres. Vous pourrez dire quelques mots quand nous passerons à côté… mon père. Nous sommes un peu pressés pour l'instant, et il faudra surveiller nos arrières pour le cas où Jock aurait de mauvaises intentions. »

Herity relâcha le bras du père Michael et se dirigea à grands pas vers les marches qui descendaient jusqu'à la terrasse du parking. En s'éloignant d'eux, il exposa au bas de son dos une tache brune – le genre de tache qu'on peut se faire en portant un corps qui perd encore son sang.

Tant qu'ils continuent à détenir le pouvoir de vie et de mort, les aristocrates comprennent fort bien que leur puissance dépend avant tout de leurs familles, beaucoup plus que du peuple qu'ils doivent maintenir en état de soumission. C'est pourquoi le mariage demeure si important dans la structure du clan aristocratique. Le pouvoir épouse le pouvoir. Sous cet aspect, les aristocrates se reconnaissent immédiatement entre eux. Ils partagent un même type de comportement. C'est à ce niveau économique du clan que se produit le véritable marchandage – dans l'échange dotal, toujours essentiel.

JOST HUPP,
docteur en médecine.

Bill Beckett se tenait devant la fenêtre du luxueux bureau de Wycombe-Finch, les yeux fixés sur le drapeau britannique qui flottait à la façade du bâtiment administratif de Huddersfield. La garde qui montait les couleurs chaque matin, parée d'élégants uniformes, s'éloignait vers le poste situé sur le périmètre près de l'entrée principale. Une volée de bergeronnettes vira au-dessus des hommes en marche, les ventres blancs étincelant contre la grisaille du ciel matinal. Beckett distinguait son reflet dans la vitre, une silhouette floue beaucoup plus mince qu'elle ne l'avait été autrefois.

Il va pleuvoir, songea-t-il. Il entendit la porte s'ouvrir derrière lui, puis la voix rauque de Wycombe-Finch et la réponse de Joe Hupp, aux accents plus doux. Joe soulevait le problème du temps d'ordinateur, une question vitale.

Beckett avait encore au palais le goût de son petit déjeuner – des galettes d'avoine avec une tranche de bacon. Bien qu'il ne parût pas prendre de poids, il devait reconnaître une chose au Centre de Huddersfield : on y mangeait copieusement. Danzas détestait manifestement la nourriture locale, mais il s'y était

résigné. Beckett l'entendit entrer à son tour dans le bureau en compagnie de Lepikov.

Il se retourna alors et annonça qu'ils étaient tous là. Le directeur referma la porte près de laquelle il s'était arrêté et tourna vers Beckett son visage pâle aux veines apparentes, avec un hochement de tête. Les autres approchaient des chaises de la table étroite où se tenaient les conférences réduites, dans un angle du bureau.

Beckett traversa lentement la pièce, songeant aux boniments de camelot qu'il allait devoir tenir. Certaines choses n'avaient pas besoin d'être réaffirmées, il le savait. Les acides nucléiques étaient les molécules où s'inscrivait le code génétique. C'étaient eux qui dirigeaient la fabrication des protéines. C'étaient eux qui détenaient la clef de l'hérédité. C'étaient des polymères lourds, comme les protéines. L'ADN était effectivement une molécule double dont les deux chaînes s'enroulaient l'une autour de l'autre en forme d'hélice, mais ils savaient maintenant que ce n'était pas simplement une structure en deux parties écrite dans un code de quatre lettres. Hupp avait-il raison ? Les deux parties dominantes requéraient-elles la présence d'un igniteur s'interposant à la façon d'un serpent qui se glisse dans un trou ? Cela concorderait avec le concept du Maypole avancé par Browder. Le principe supposerait des couplages partiels à chaque point de liaison, se relâchant dans le milieu nouvellement créé pour sauter jusqu'au point suivant, et ainsi de suite jusqu'à l'instant de l'achèvement, de l'ignition totale. Contact !

Mais la compréhension d'une telle complexité exigeait une approche informatique sophistiquée. Et si Wycombe-Finch leur refusait le temps d'ordinateur dont ils avaient besoin, peut-être Ruckerman pourrait-il l'obtenir du nouveau Président. Ils ne parviendraient jamais à percer ce code sans une aide efficace en ce domaine.

Beckett s'assit à côté de Danzas, en face de Lepikov et de Hupp. Le directeur tira une chaise et s'installa au bout de la table, les coudes posés devant lui.

« Nous devons prendre cette décision aujourd'hui », dit Lepikov. Ses lèvres pleines remuaient à peine quand il parlait,

mais ses épais sourcils se soulevaient et s'abaissaient à chaque mot.

Le directeur tourna les yeux vers la pile de listings d'ordinateur que Beckett avait déposée un peu plus tôt sur son bureau.

« C'est environ un tiers du traitement de la semaine dernière, dit Hupp. Mais c'est le tiers important.

— Wye, il nous faut un temps-machine beaucoup plus important, dit Beckett. Nous perdons du temps à attendre notre tour de…

— Vous pensez vraiment être en train de reproduire la structure ? » demanda Wycombe-Finch. Il sortit sa pipe d'une poche de sa veste en tweed, signe infaillible qu'il était prêt à se montrer ferme et à faire durer la séance.

« Nous avons un pied dans la porte », dit Beckett.

Le directeur connaissait l'expression, mais s'interrogeait sur son exactitude. Il bourra sa pipe et l'alluma, observant le rougeoiement du tabac dans la flamme de son briquet.

« Sommes-nous certains de ne pouvoir disposer d'aucune femme pour les tests dans toute l'Angleterre ? demanda Danzas.

— Il est un peu tôt pour aborder ce problème, vous ne pensez pas ? » demanda le directeur. Il regarda Beckett, le pouls accéléré par le tour que prenait l'entretien. Cette équipe était-elle si proche d'une solution ?

« Nous aurons besoin de sujets pour tester nos résultats à un moment ou à un autre, dit Beckett.

— Il n'y a pas une femme qu'on puisse contacter sans la mettre en danger, c'est ce qu'on m'a affirmé, dit Wycombe-Finch. Je suis certain qu'on nous en fournira le moment venu. Les Américains, peut-être. On m'a dit qu'ils avaient des stations de quarantaine dont le personnel était…

— Il est trop risqué de le leur demander », dit Lepikov.

Danzas passa un index sur son long nez et hocha la tête en signe d'acquiescement.

« Nous en avons déjà longuement discuté, dit Hupp. Les États-Unis, l'Union soviétique, la Chine… pas un côté vers lequel nous osions nous tourner. Ils sauraient immédiatement que nous avons franchi un pas décisif.

— Je suis au courant de cette hypothèse, dit Wycombe-Finch, tout en rejetant une longue volute de fumée bleutée autour du tuyau de sa pipe. Mais a combien sommes-nous d'un résultat ? »

Hupp haussa les épaules.

« Le pied dans la porte ne signifie pas forcément que nous ayons enlevé l'affaire », dit Beckett.

Le directeur retira sa pipe de sa bouche. « Admettons que je fasse ce que vous suggérez, que je vous laisse disposer d'un accès plus large à l'ordinateur… sans en préciser les proportions dans le cadre de cette considération hypothétique. Mais supposons que je le fasse. Qu'en résultera-t-il ?

— Si vous nous donnez assez de temps-machine, vous feriez bien de vous occuper dès maintenant de nos cobayes, dit Beckett.

— Et cette femme enfermée dans un caisson à Killaloe ? demanda Hupp. Son mari m'a téléphoné récemment, vous le savez. Je n'ai pas abordé la question avec lui, mais l'idée m'en a traversé l'esprit.

— Que redoutez-vous exactement des grandes puissances ? » demanda Wycombe-Finch.

Beckett lança à Hupp un regard empreint de longanimité. Ils en étaient déjà passés par là plusieurs fois avec le directeur. Ce dernier gagnait du temps, pesait les différentes possibilités. *Considération hypothétique !* C'était l'un des traits les plus irritants de Wycombe-Finch : il refusait d'agir rapidement et de façon décisive. *Encore un maudit bureaucrate !*

« Si nous faisons savoir que nous avons trouvé un remède à la peste, dit Hupp, les grandes puissances mondiales, de leurs points de vue personnels et égoïstes, se trouveraient confrontées à plusieurs choix intéressants. Chacune d'elles évaluerait d'abord dans quelle mesure sa population féminine serait protégée d'une attaque conventionnelle. Une fois immunisées, les femmes peuvent être considérées comme un capital national à mettre sous séquestre par détention protectrice.

— Dans des conditions qui auraient été jugées intolérables avant la peste, observa Danzas.

— Nous pourrions nous attendre à des attaques de commandos ici même, dit Beckett. On essaierait de nous contrôler.

— Même s'ils apprennent que nous avons obtenu des résultats, dit Lepikov, nous ne pouvons pas diffuser la solution à tous vents. Elle doit demeurer limitée à cet établissement.

— Vous en parlez vraiment sérieusement, dit Wycombe-Finch d'un ton légèrement récriminateur.

— L'Union soviétique envisagerait l'avantage statistique qu'il y aurait à éliminer ses adversaires existants et potentiels, dit Lepikov. Si on est capable de guérir la peste, et surtout si on comprend les autres implications de ce fait, l'attaque préventive devient un choix extrêmement séduisant. Cet établissement, en tout cas, deviendrait immédiatement sacrifiable. »

Wycombe-Finch regarda Beckett. « Vous partagez cette opinion ?

— Toute puissance atomique devient particulièrement dangereuse pour nous dans ces circonstances, dit Beckett. Tout dépend de conditions dont nous ne pouvons avoir aucune idée ici : dans quelle mesure sont protégées leurs populations féminines.

— Toute autre fraction de la population pourrait être délibérément sacrifiée », dit Lepikov.

Hupp se pencha en avant. « Ils ont déjà subi de telles pertes qu'ils opèrent tous à partir de positions de réserve. Les gens acculés à un mur ont tendance à prendre des décisions dangereuses. »

Wycombe-Finch se gratta la mâchoire du tuyau de sa pipe.

« Raisonnement militaire, marmonna Lepikov. C'est le même partout. »

Comme il en avait l'habitude bien établie, Danzas se racla la gorge et regarda tour à tour chacun de ses compagnons, signalant par là qu'il allait faire une déclaration. « Il faut également considérer ce que pourraient faire des nations comme l'Argentine ou l'Inde, des pays qui n'ont pas ce que Bill appellerait “des antécédents suffisants” en matière de décisions désastreuses pour qu'on puisse prévoir leur comportement. L'un de ces pays pourrait chercher à provoquer un conflit entre

les super-puissances dans l'espoir de rester sur la touche pour récupérer les restes. »

Wycombe-Finch ôta un brin de tabac qui dépassait du fourneau de sa pipe. « Théorie intéressante – et démente. »

— La démence est contagieuse, dit Hupp. Aussi contagieuse que la peste. O'Neill a répandu une seconde peste sur notre monde : cette démence.

— Les gouvernements ne manqueront pas de caresser l'idée de reconstituer un réservoir génétique mondial à partir de leurs propres souches, dit Beckett. Et une fois qu'ils sauront manipuler l'ADN comme l'a fait O'Neill… » Il secoua la tête.

« D'autres pestes ? demanda Wycombe-Finch.

— Pourquoi pas ? » rétorqua Hupp.

Danzas hocha la tête d'un curieux mouvement angulaire qui évoquait le balancement d'un jouet d'enfant.

Wycombe-Finch prit un gros cendrier sur une petite table d'appoint et le plaça devant lui. Il y secoua le contenu de sa pipe avant de la remplir. « Et si c'est bien O'Neill qui se trouve en Irlande ?

— Et que les Irlandais parviennent à le faire coopérer ? ajouta Beckett d'une voix lasse.

— Exactement. » Le directeur alluma sa pipe et en tira une bouffée.

« Vous avez entendu ma conversation avec Doheny, dit Beckett. Je dirais qu'il y a peu de chances pour qu'ils obtiennent la coopération d'O'Neill… si c'est bien lui. Enfin, bon Dieu ! Il est là-bas depuis combien de temps ? Quatre mois ?

— Mais si c'est bien O'Neill et s'il nous a préparé d'autres épidémies ? demanda Wycombe-Finch.

— Le monde aura d'autant plus besoin d'établissements comme celui-ci, dit Lepikov. Pourquoi ne pas reconnaître l'immense valeur que nous représentons ?

— Voilà qui me semble constituer un argument décisif propre à écarter toute attaque contre nous, dit Wycombe-Finch. Ce que je redoute, c'est que quelqu'un d'autre obtienne un résultat avant nous.

— Ce serait effectivement une autre paire de manches », dit Beckett. Il avait espéré que ce serait le directeur qui évoquerait cette éventualité. « Et notre temps-machine ? »

Wycombe-Finch exhala un nuage de fumée bleue, les yeux fixés sur le tuyau de sa pipe. Il n'avait pas atteint sa position actuelle sans une certaine compréhension des interactions du pouvoir politique, mais l'usage de ce pouvoir l'avait toujours empli d'inquiétude. Il savait que les éventualités dont ils discutaient ici pouvaient se réaliser… se réalisaient parfois. Son attitude personnelle, cependant, avait toujours consisté à ne représenter aucune menace pour ceux qui se trouvaient immédiatement au-dessus de lui, tout en opérant dans une sphère d'accomplissements réguliers, de résultats cohérents. C'était ce qu'il considérait comme l'essence de la méthode scientifique. L'intuition, les grands bonds de l'imagination – autant de choses qui menaçaient à son sens la marche ordonnée de la science. Wycombe-Finch haïssait l'idée d'un monde désordonné, mais il se rendait compte que c'était malheureusement la nature du monde dans lequel ils vivaient actuellement. O'Neill avait jeté du sable dans les rouages, et les véritables hommes de science ne pouvaient que souhaiter en restaurer le bon ordre. Et il faudrait agir de façon à limiter les conséquences perturbatrices des découvertes scientifiques, chose qu'aucun de ses collaborateurs présents à cette table n'avait à son avis prise en considération.

Les membres de l'équipe du CID fixaient sur lui un regard plein d'expectative.

« J'annoncerai dès ce matin une allocation supplémentaire de temps-machine », dit-il. Il regarda Beckett. « Nous devons procéder avec méthode, vieux. Donnez-moi une nuit pour étudier la situation. » Il désigna de sa pipe la pile d'états imprimés posée sur son bureau. « Je suis certain qu'il y a là-dedans matière à réflexion. »

Beckett soupira. Ce n'était pas exactement ce qu'il avait espéré, mais c'était toujours quelque chose. Le directeur allait leur donner un os – un peu plus de temps sous une forme ou une autre. Il semblait cependant que la balle fût dans le camp de

Ruckerman. Ruckerman pourrait-il faire quelque chose sans dévoiler leurs atouts ?

L'araignée est porteuse de rideau dans le palais de Chosrœs.
Le hibou sonne la relève dans le château d'Afra-siyab.

SAADI.

Trois semaines après leur passage dans le domaine de McCrae, Herity les fit s'arrêter à la tombée de la nuit près d'un petit cottage d'une seule pièce caché de la route par un mamelon. Ils y accédèrent par un chemin envahi de végétation qu'encadraient les inévitables murs de granit. John se réjouissait à l'avance de se retrouver entre quatre murs et un toit. Ils avaient passé la nuit précédente sans feu, recroquevillés dans un hangar à foin abandonné tandis que le vent chassait la pluie autour d'eux.

L'intérieur du cottage sentait le moisi, mais les fenêtres étaient intactes et la porte fermait hermétiquement. Herity, qui venait d'explorer les abords, annonça qu'il n'avait trouvé aucune nourriture fraîche, pas même une poule errant dans la cour qui aurait pu les mener à un nid plein d'œufs.

Devant la cheminée se trouvait une table dont un pied cassé avait été remplacé par une branche de bois vert. Le père Michael, qui avait découvert de la tourbe séchée dans un appentis voisin et du petit bois sur une étagère, eut bientôt allumé un feu.

« Nous décrocherons la lampe et nous l'éteindrons, Joseph.

— Je n'ai remarqué aucun signe de poursuite, dit Herity d'un ton pensif. Mais rien n'est sûr. Nous monterons encore la garde ce soir. »

Le père Michael se pencha sur son sac, posé dans un angle près de la cheminée, et en sortit un paquet enveloppé de plastique. « Voilà le morceau de porc », dit-il.

Le jeune garçon s'assit sur le sol près du feu, les mains tendues vers la chaleur des flammes. Herity posa son sac près

de celui de John, à côté de la porte, souriant à la vue de la mitraillette qui y était appuyée. Il parcourut la pièce des yeux : pas de grenier, le cottage ne comportait que ce petit espace clos.

John s'approcha de l'une des deux fenêtres, face à la porte, et contempla vers l'ouest le ciel qui s'assombrissait. Le coucher de soleil faisait filtrer à travers les nuages une vague lumière jaune qui s'éteignit alors même qu'il regardait. La zébrure bleutée d'un éclair dansa au loin sous les nuages, pareille à un dessin d'enfant. L'éclair lui parut irréel jusqu'à ce qu'il entendît la détonation fracassante du tonnerre. Il compta les secondes entre éclair et tonnerre – dix, et crac ! Le compte suivant fut plus court. L'orage approchait rapidement.

Le père Michael ouvrit son paquet de plastique sur la table. « C'est confortable, avec un feu », dit-il.

Herity ramassa sa mitraillette et sortit en laissant son sac.

« Où va-t-il, à présent, demanda le père Michael.

— Il n'y a qu'une porte au cottage, dit John. Ça ne lui plaît pas.

— Il y a des fenêtres sur trois côtés. Mais je suppose que nous serions quand même pris au piège. John, pensez-vous qu'il a vraiment tué Liam ? »

John le regarda sans rien dire.

Le père Michael soupira, puis se remit à fouiller dans son sac d'où il sortit un morceau du fromage donné par Gannon. « Je ne veux pas avoir les péchés d'Herity sur la conscience », marmonna-t-il.

John remarqua que le porc dégageait une odeur rance de décomposition. Le prêtre ne se rendait-il pas compte que la viande était gâtée ?

« Mes meilleurs vœux à M. Gannon et à sa petite famille, dit le père Michael. Je prierai pour eux ce soir. »

John pensa à Gannon. Ce coup de pistolet isolé… évocateur. Gannon était un homme prêt à mourir, impatient même. Trop sensible et trop profond pour l'époque qu'ils vivaient. Comment avait-il jugé les quatre étrangers qui avaient envahi si brusquement son foyer avant de repartir comme ils étaient venus ? A-t-il vu en nous une personnalité de groupe ? Le père

Michael alla se poster près de l'enfant. Tous deux avaient les yeux fixés sur la lueur orange du feu de tourbe.

Pourquoi sommes-nous ensemble ?

John essaya de visualiser Herity, le prêtre, l'enfant et lui-même, comme Gannon les avait vus. Un groupe était censé avoir une identité sociale. Un philosophe tenterait assurément de sonder cette identité.

La foudre tomba tout près, accompagnée d'un violent coup de tonnerre. L'obscurité parut ensuite plus épaisse, plus dense.

John se dit qu'ils étaient quatre personnes liées les unes aux autres pour des raisons différentes. Le manque de symétrie de leur groupe le tracassait. Il y sentait une disparité dangereuse. Était-ce Herity-le-chasseur qui détonnait ? Le retrancher ne semblait pas devoir arranger les choses.

La pluie se mit à frapper le toit du cottage. Une infiltration proche du mur opposé à la cheminée commença à goutter régulièrement en éclaboussant les sacs posés près de la porte. John les transporta sous l'une des fenêtres, appuyant fermement la mitraillette sur le sac qu'Herity avait pris à Liam.

Il lui vint à l'esprit que chacun d'eux était motivé par une obsession qui lui était propre. *Je dois exécuter les ordres d'O'Neill*. Le jeune garçon avait son vœu de silence. Herity était un chasseur. Et le père Michael, oui... le prêtre était à la recherche de sa religion.

John se dit que la cohésion de leur équipe avait un caractère non naturel. Était-ce quelque chose de surnaturel ? Il avait l'impression qu'il était important de comprendre plus profondément ce qui les unissait.

Le crépitement de la pluie sur le toit était devenu plus fort, mais le tonnerre et les éclairs s'éloignaient vers le nord-est. John enregistrait ces choses avec une partie seulement de sa conscience. Il ne considérait pas ses réflexions comme de simples rêvasseries. Le vieux côté mystérieux de ce pays, le surnaturel des lutins et des fées qu'évoquait constamment Herity, tout cela avait disparu, remplacé par quelque chose d'inéluctablement réel, de naturellement surnaturel.

C'est moi qui l'ai fait. Je l'ai fait pour O'Neill.

« Où est donc passé ce Joseph Herity ? demanda le père Michael d'un ton geignard.

— Il s'est probablement mis à l'abri en attendant que la pluie cesse.

— On dirait que ça se calme un peu. L'hiver est plutôt doux. Nous l'attendons pour manger ?

— Si vous voulez. »

Le silence s'appesantit sur la pièce, troublé seulement par le léger sifflement du feu de tourbe et le bruit de la pluie, réduit à un faible tapotement. John s'aperçut que l'eau gouttait d'une seconde infiltration, près de la première. Le jeune garçon renifla bruyamment.

La porte s'ouvrit d'un coup sec sur Herity, qui entra vivement et referma derrière lui. Son poncho léger forma aussitôt une large tache d'humidité sur le sol, et il secoua sa casquette verte pour l'égoutter. Il y avait dans ses yeux une lueur sauvage.

« Nous ne sommes pas encore enterrés », dit-il. Il glissa le poncho par-dessus sa tête, laissant tomber sa casquette qui atterrit sur le sol avec un bruit mou. La mitraillette pendait toujours à son cou, mais l'attention de ses compagnons fut attirée par un filet à provisions pendu à son épaule gauche. Le filet contenait trois bouteilles en plastique blanc et un assortiment de boîtes de conserve aux étiquettes colorées, comme on en trouvait dans le commerce avant la peste.

« Où avez-vous donc trouvé tout ça ? » demanda le père Michael.

Herity sourit. « Des provisions à l'intention de ceux qui étaient obligés de se cacher. Nous en avons enterré comme ça à travers toute l'Irlande.

— Alors vous êtes déjà passé par ici.

— En effet. – Herity accrocha son poncho à une patère, près de la porte, et posa le filet sur la table qui oscilla dangereusement sur son pied de fortune. « Le fromage de Gannon, dit-il en regardant la nourriture disposée par le père Michael. Ça nous fera un bon souper, mais la viande est faisandée. Vous voulez nous rendre tous malades, curé ?

— Je n'aime pas jeter la nourriture.

— Ahhh ! on n'a pas oublié le temps de la disette, hein ? » Herity prit le sac en plastique qui contenait la viande et le jeta dans le feu. La graisse flamboya brièvement, répandant dans la pièce une odeur âcre de porc rance et de plastique brûlé. Herity regarda John, debout près d'une fenêtre. « Vous savez à quoi ressemble l'odeur du porc brûlé, John ? À la nôtre, si nous brûlions. »

John demeura silencieux.

Herity prit une tranche de pain cuit au feu de bois, qu'il tartina de fromage.

Le prêtre et l'enfant s'approchèrent de la table et suivirent son exemple. Le père Michael tendit une tartine de fromage à John tout en récitant : « Bénissez cette nourriture, Seigneur, pour la subsistance de notre chair. »

John mangea près de la fenêtre, le regard perdu à l'extérieur. L'orage s'était éloigné à travers les collines, entraînant la pluie avec lui. Les larmiers dégouttaient encore de perles d'eau qui étincelaient fugitivement en passant derrière les vitres dans la lueur du feu. Le fromage avait un goût aigre et une légère odeur de tabac. John sentit, plus qu'il ne l'entendit, Herity s'approcher de lui, le souffle parfumé de fromage aigre – et d'autre chose. John renifla. Whisky ! Il regarda son compagnon dans les yeux à la clarté orange du feu. Le regard d'Herity était ferme, ses gestes assurés.

« J'ai noté, John, que vous n'évoquiez jamais vos souvenirs, dit Herity d'une voix neutre.

— Vous non plus.

— Vous l'avez donc remarqué ?

— Vous avez quelque chose à cacher ? » demanda John. Il avait le sentiment de poser une question téméraire, mais il se sentait en sécurité. O'Neill-en-lui ne se manifesterait jamais en présence de cet homme.

Un sourire en coin déforma la bouche d'Herity. « C'est exactement la question que j'avais à l'esprit ? »

Le père Michael tourna le dos au feu et regarda dans le vide, les yeux noyés d'ombre. Le jeune garçon se rassit au bord de l'âtre.

« Je me suis demandé comment vous connaissiez si bien l'Irlande, dit Herity.

— Par mon grand-père.

— Né ici ?

— Son père.

— Où ?

— Cork. »

John faillit répéter l'histoire des sept cents fusils qu'avait coutume de raconter Grand'Pa Jack. On risquait déjà de l'avoir citée en évoquant les origines d'O'Neill. Tout son corps fut envahi d'une singulière tranquillité à cette pensée. Il savait qu'il y avait dans son comportement une certaine prudence saugrenue, mais la logique lui en échappait. Il existait un rapport entre O'Donnell et O'Neill.

Je sais tout ce que savait O'Neill.

Ils étaient liés, il devait l'admettre. C'était une relation embarrassante dont il lui fallait éviter les associations.

« La moitié de vos ancêtres étaient donc irlandais.

— Tous.

— Des deux côtés ? N'est-ce pas merveilleux ?

— Pourquoi toutes ces questions, Joseph ?

— Disons que c'est ma curiosité naturelle, John. Je me suis demandé à quel endroit vous aviez bien pu manipuler vos microscopes, vos éprouvettes et tous ces autres instruments prodigieux de la science ? »

John contempla le halo des flammes autour de la sombre silhouette du père Michael, aux pieds duquel se découpait la masse immobile du jeune garçon. On aurait dit deux ombres chinoises.

« Voilà qu'il ne répond plus, dit Herity.

— C'était à l'université de Washington », dit John. La réponse n'était pas trop compromettante. La région avait été passée au Feu de Panique avant même qu'il eût quitté la France.

« Et je parie que vous étiez quelqu'un d'important, dit Herity.

— J'avais une position tout à fait secondaire.

— Comment avez-vous fait pour échapper aux ennuis, là-bas ?

— J'étais en vacances. »

Herity le gratifia d'un long regard évaluateur. « Alors vous faites partie des quelques chanceux.

— Comme vous, dit John.

— Avez-vous des raisons personnelles de venir ici apporter votre aide ?

— Mes raisons ne vous regardent pas ! » Herity se tourna vers la fenêtre. « Vous avez raison, monsieur John O'Donnell », dit-il d'un ton pensif. Il adressa au prêtre un sourire distordu, ses traits prenant une expression démoniaque dans la lueur du feu. « N'est-ce pas le onzième Commandement, père ? Tu ne fourreras point ton nez dans les affaires d'autrui ! »

Le père Michael demeura silencieux.

« Pardonnerez-vous les mauvaises manières d'un rustre irlandais ? » demanda Herity.

John le regarda fixement. Jock avait laissé entendre qu'il avait fait partie de l'IRA provisoire. « Il y a toutes sortes de manières dans notre monde, dit-il. Comme dirait le père Michael, on peut pardonner tout ce qui ne nous ôte pas la vie.

— Homme d'esprit, avec ça », dit Herity. Mais le ton était amer.

Le père Michael changea de position, se frottant les mains l'une contre l'autre devant lui. Il regarda d'abord Herity, puis John. « Vous ne savez pas tout de notre Joseph Herity, John.

« Taisez-vous, curé, dit Herity.

— Je ne me tairai pas, Joseph. » Le père Michael secoua la tête. « Notre Joseph était en passe de devenir un homme important dans ce pays. Il étudiait la loi, notre Joseph. Il y en avait qui disaient qu'il serait un jour le plus haut parmi nous.

— C'était il y a longtemps et ça n'a rien donné.

— Qu'est-ce qui vous a changé, Joseph ? demanda le père Michael.

— Tout le mensonge et la tricherie ! Et vous étiez avec les pires d'entre eux, Michael Flannery. » Herity posa une main amicale sur le bras de John. « Le sol est froid, mais il est sec, John. Je monterai la garde jusqu'à minuit, et vous pourrez prendre la relève jusqu'à l'aube. Il vaut mieux partir tôt et aller à travers champs que de suivre la route. Il y a des sentiers.

— Les hommes pourchassés apprennent toujours à connaître les sentiers, dit le père Michael.

— Et ils apprennent à éviter les hommes qui parlent trop », dit Herity. Il prit sa mitraillette, glissa le poncho par-dessus sa tête et regarda d'un air dégoûté la casquette mouillée qui gisait sur le sol. La pluie avait cessé de crépiter sur le toit. Il posa la casquette sur la pierre d'âtre, près du feu, et se redressa en s'étirant. Quand il bougeait, la mitraillette se découpait nettement sous le poncho. « Entretenez le feu, dit-il. Je vais monter la garde à l'extérieur. » Sur ce, il se dirigea vers la porte et sortit.

« Nous avons eu de grands espoirs pour lui, dans le temps », dit le père Michael. Se servant de son sac comme d'un oreiller, il s'allongea, les pieds du côté du feu de tourbe rougeoyant.

Le jeune garçon qui s'était recroquevillé comme un hérisson, la tête dans son anorak, ne formait plus qu'un petit monticule au coin de la cheminée.

John suivit l'exemple du père Michael, l'esprit préoccupé par les questions insidieuses d'Herity. Vous n’évoquez jamais de souvenirs. L'homme était finement observateur. John se mit à passer en revue leurs conversations, les choses qu'ils avaient dites tout en marchant. Il n'y avait jamais rien de fortuit de la part d'Herity. John se rendait compte un peu tard qu'il avait affaire à un interrogateur entraîné, qui tirait autant de réponses des réactions qu'il observait que des paroles qu'il entendait. Il a étudié la loi. Les manières rudes, l'accent campagnard – tout cela faisait partie d'une attitude élaborée. Herity était profondément rusé. John s'endormit en se demandant ce qu'il avait bien pu révéler à cet homme vigilant.

Beaucoup plus tard, il se réveilla en croyant avoir entendu un son étrange. Il chercha à tâtons la mitraillette posée sur le sol à côté de son sac, sentit sous ses doigts le contact froid du métal. Il prit une profonde inspiration. Leurs propres odeurs étaient denses dans l'espace confiné – une essence de sueur humaine distillée par leur longue randonnée et la fatigue qui les jetait dans le sommeil dès qu'ils pouvaient s'étendre. Il s'assit dans l'obscurité et posa la mitraillette sur ses genoux.

Quelqu'un renifla. Des ronflements.

Le feu s'était éteint.

L'enclos de ténèbres qu'était la pièce se concentra soudain autour d'un frottement. Une allumette s'embrasa, et John distingua le visage d'Herity à moins d'un mètre de lui.

« Vous êtes réveillé, dit ce dernier. L'allumette s'éteignit. Si vous le préférez, vous pouvez monter la garde à l'intérieur, John. Pas un signe de poursuite à deux kilomètres à la ronde. »

John se leva. On devinait la clarté des étoiles par la fenêtre.

« Ça s'est refroidi », chuchota Herity.

John l'entendit s'étendre sur le sol et remuer à petits mouvements pour trouver une position confortable. Sa respiration se fit plus profonde, puis devint lente et régulière.

John sentait le poids glacial de la mitraillette entre ses mains. Pourquoi Herity lui avait-il confié une arme aussi dangereuse ? Il lui suffirait de quelques secondes pour tuer les trois silhouettes endormies.

Il s'approcha d'une fenêtre et son regard se perdit dans la nuit étoilée. L'argent pâle d'une prairie hivernale se détachait sur le fond obscur des arbres. De temps à autre, il faisait passer son poids d'un pied sur l'autre, pensant à cet homme étrange qu'était Joseph Herity. *Le mensonge et la tricherie.*

Herity avait été un idéaliste. Il ne l'était plus. La question du père Michael était présente à l'esprit de John : *Qu'est-ce qui vous a changé, Joseph ? Changé… changé…*

John Roe O'Neill avait été changé. Aucun doute quant aux causes de ce changement.

Les circonstances.

Peu à peu, le ciel s'éclaircit vers l'est et un soleil rouge orangé apparut au-dessus des arbres. Avec son éventail de rayons perçant la brume, ce fut pendant quelques instants un parfait soleil levant japonais. Des cris d'oiseaux se firent entendre parmi les arbres, au-delà du pré. La lumière croissante empourpra bientôt le paysage, mettant en relief un sillon plus sombre d'herbe écrasée qui s'éloignait à travers le pré en friche.

« Il n'y a plus les cloches des églises pour nous réveiller », dit Herity, derrière lui, toujours allongé sur le sol.

Le père Michael toussa et on l'entendit s'asseoir. « Il y aura de nouveau des cloches un jour, Joseph.

— Seulement pour sonner l'alarme dans les villes et dans la campagne. Votre Église est morte, curé, tout aussi morte que les femmes. »

En 1054, le patriarche de Constantinople et le pape s'excommunièrent mutuellement. Ce fut la fin de la sainteté pour les deux Églises. Après cela, elles sont devenues des instruments de Satan. J'en suis convaincu.

JOSEPH HERITY.

Par d'étroits sentiers et des routes de campagne, à travers les marécages et les forêts humides, serpentant sur les hauteurs, campant dans le froid ou s'abritant parfois dans des cottages abandonnés, Herity menait son équipage vers Dublin. Il leur fallut dix-huit jours pour atteindre les contreforts de Wicklow, neuf jours de plus pour les contourner afin d'arriver par le nord-est, où on ne les attendait pas. Ils virent à peine une âme durant toute leur randonnée.

Pour John, le voyage s'était transformé en un duel constant et circonspect avec Herity. La conversation la plus banale pouvait se révéler dangereuse. Un après-midi, ils avaient dépassé un panneau indicateur à demi renversé portant un seul mot : Garretstown. Il faisait froid, un vent humide balayait les collines, et John aurait aimé avoir un vêtement plus chaud que le chandail.

« Il y a des choses qui se font sans raison, dans ce pays », dit soudain Herity avec un regard oblique vers John. Tous deux arboraient maintenant des barbes touffues, celle de John offrant un contraste frappant avec son crâne chauve aux veines apparentes.

« Quelles choses ?

— Le massacre de la meute à la Chasse de Kildare, par exemple. C'était mesquin, de se venger sur de pauvres bêtes des malheurs causés par des humains irresponsables.

— La Chasse était une institution anglaise, dit le père Michael, derrière eux.

— Elle était là. Et il y avait peut-être une raison, comme vous le dites, curé. La provocation – les gens de la Chasse n'ont pas compris combien il est facile de réveiller le diable chez son voisin. »

John hocha la tête, cédant à l'impulsion qui le poussait à aiguillonner Herity. « De la même façon qu'on a provoqué O'Neill ? »

Herity ne mordit pas à l'hameçon, mais il marcha en silence pendant un moment. Le père Michael se porta à leur hauteur alors qu'ils s'engageaient sur une étroite route fermière en terre battue. Le jeune garçon suivait à quelques pas.

« J'ai pensé la même chose ! » Le père Michael regarda John en face, son long visage marqué d'une expression ébahie. « La bêtise des gens dépasse l'entendement.

— Comme de vouloir remettre en vigueur le concours hippique de Dublin ? » demanda Herity d'une voix pleine de malice. Lui et le prêtre encadraient John, leurs regards convergeant vers l'Américain.

« C'était une tentative pour restaurer les bonnes choses, dit le père Michael sans quitter John des yeux.

— Les affaires continuent ! dit Herity, le regard fixé devant lui. Comme s'il ne s'était rien passé qui rende la chose révoltante. Parlez-nous-en, père. Vous y étiez. »

Ils firent une cinquantaine de pas en silence avant que le père Michael réagit. Il détacha ses yeux de John et regarda le sol, devant lui.

« Il pleuvait un peu. Nous y sommes arrivés alors que la populace avait presque entièrement vidé les lieux. J'ai vu quelques-uns des derniers émeutiers qui s'en allaient. Il y en avait qui emportaient des paires de bottes. Et des vêtements. J'ai vu un homme avec une belle veste sur un bras et un pantalon d'équitation plein de sang sur l'autre, le visage fendu d'un grand sourire. »

La voix du père Michael était basse et lointaine, comme s'il relatait un événement qui avait eu lieu en terre étrangère, un drame insolite qui s'était déroulé en quelque lieu païen et non dans l'Irlande civilisée.

Les quatre marcheurs atteignaient maintenant une dépression de la route, au bout de laquelle on apercevait un petit pont qui enjambait un cours d'eau marécageux envahi de roseaux.

« Tous ces gens... ils ne semblaient avoir aucune honte de ce qu'ils avaient fait, dit le père Michael.

— Ahhh ! dit Herity, c'est la colère, qui n'attend qu'une occasion de frapper n'importe quoi.

— Il y avait des corps partout sur le terrain. Des hommes... des chevaux morts... du sang. Impossible de distinguer les catholiques des autres. Ils avaient arraché toutes les croix pour le métal. Il ne restait même pas une bague. On avait coupé les doigts pour les prendre. Je me suis agenouillé dans la boue et j'ai prié.

— Mais qui a fait ça ? demanda John.

— La populace », dit Herity.

John regarda le père Michael, fasciné. Il imaginait le prêtre arrivant sur la scène, contemplant les cadavres des officiels du concours hippique et des spectateurs. Ses paroles simples avaient suffi à évoquer la vision.

« Ils ont même pris la plupart des bottes et des chaussettes, dit le père Michael. Les bottes et les chaussettes. Pourquoi ont-ils fait ça ? »

La vision des pieds nus étalés parmi ce carnage boueux comme un ultime geste d'inhumanité bouleversa John d'une façon insolite. Il se sentait profondément touché, au-delà des faits brutaux que le père Michael relatait d'une voix monotone. Il se dit que quelque chose de plus que la vie avait quitté l'Irlande avec ces morts. Il ressentit même une absence de jubilation de la part d'O'Neill-en-lui. De l'intérêt, oui – un intérêt fasciné, mais aucune joie particulière. Peut-être était-ce de la satisfaction. O'Neill-en-lui éprouvait... un sentiment de contentement.

John se rendit compte qu'il existait une différence profonde et révélatrice entre le bonheur et la satisfaction. O'Neill-en-lui pouvait se sentir satisfait de son œuvre bien que cela ne lui apportât aucune félicité.

« Que pensez-vous de tout cela, John ? demanda Herity.

— Ça ne m'apporte aucune joie.

— Sombre jour, dit le père Michael.

— Écoutez-le, maintenant ! dit Herity. Les seuls catholiques présents étaient les palefreniers et les garçons d'écurie, les ouvriers. Un tas de propriétaires protestants ont répondu de leurs méfaits, et le prêtre est bouleversé.

— Ils ont été assassinés ! rétorqua le père Michael d'une voix plus ferme. Massacrés comme des animaux – avec des couteaux, des gourdins, des fourches, ou même à mains nues. Il n'y a pas eu un seul coup de feu. »

Herity regarda John. « Est-ce que ça vous donne la moindre idée, la moindre, de ce qui pourrait se passer si ce fou d'O'Neill apparaissait parmi nous ? »

John perçut O'Neill-en-lui, silencieusement attentif.

« Toutes ces morts, et pas une raison valable. Oh ! il y avait bien des raisons, mais je suis d'accord avec le prêtre quand il dit que ça n'aurait pas dû se passer. » Herity se pencha en avant de John pour s'adresser au père Michael. « Mais vous étiez fasciné par toutes ces morts, curé, n'est-ce pas ? Une bonne raison de prier, les genoux dans la boue. »

Le père Michael marchait les yeux baissés. Il frissonna.

John, qui sentait l'exactitude acérée de la remarque d'Herity, lança un regard au père Michael. Oui, le prêtre partageait la relation de haine amoureuse qu'entretenait son Église avec la mort. C'était sa source de pouvoir en tant que prêtre, mais on ne pouvait non plus renier l'homme-en-lui. Pas plus qu'O'Neill-en-John. La mort était l'ultime échec, la faiblesse humaine qui allait au-delà de l'illusion dans l'illusion, cette intervention dont rien ne permettait d'esquiver l'emprise absolue.

Herity voyait les choses cachées !

« C'est instructif, dit Herity, d'écouter la voix d'un homme quand on ne peut pas voir son visage. » Il se pencha de nouveau pour regarder le prêtre, de l'autre côté de John. « Je vous ai écouté, Michael Flannery. Tout le récit de ce massacre sans un mot pour dire que vous comprenez enfin pourquoi je crache sur votre Église ! »

Le père Michael ne réagit pas.

Herity sourit, et son regard se reporta sur la route. Ils entendirent le jeune garçon lancer une pierre dans les buissons, derrière eux. Ils venaient de dépasser la crête, au-delà du cours d'eau, et la route redescendait vers une épaisse barrière d'arbres à feuilles persistantes.

« Vous voyez, curé, dit Herity, le plus difficile, c'est d'être abandonné par Dieu. Il m'a quitté. Je ne l'ai pas quitté. On m'a enlevé ma religion ! »

Les yeux du père Michael brillèrent de larmes contenues. *Oh ! oui, Joseph Herity, je le comprends. Je connais toutes les subtilités psychologiques qu'on m'a enseignées au séminaire. Vous diriez que l'Église est pour moi un substitut sexuel, qu'elle compense l'amour que je n'ai jamais pu trouver auprès d'une femme. Oh ! oui, je vous comprends. Vous pensez que nous avons une nouvelle Église, et plus une femme pour aucun d'entre nous.*

Sans savoir pourquoi, le père Michael sentit les paroles d'Herity lui insuffler une force nouvelle.

« Merci, Joseph, dit-il.

— Merci ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? » La voix d'Herity était gonflée d'indignation.

« Je me croyais seul, dit le père Michael. Je m'aperçois que je ne le suis pas. Je vous en remercie.

— Qu'il aille au diable ! » dit Herity. Il s'enfonça dans un silence irrité, qui fit place soudain à un sourire malicieux. « Vous êtes en pleine confusion, curé. Nous n'avons rien à voir ensemble. »

John lut l'amusement qui s'était peint sur les traits d'Herity. Et le père Michael… confusion ? Herity tirait visiblement un malin plaisir de la confusion d'autrui. Tirait-il également plaisir de la confusion qui accablait l'Irlande ? Non… c'était contraire à sa Cause. La peste avait bouleversé l'intouchable. S'en rendant compte, John comprit dans une brutale prise de conscience qu'il avait la clef d'Herity, un levier propre à le détruire.

Détruire sa foi en sa Cause !

Mais c'était exactement ce qu'Herity essayait de faire au père Michael. Comment cela pouvait-il être une faiblesse chez Herity et… oui, une force chez le père Michael ?

« Quelles sont vos opinions politiques, Joseph ? demanda John.

— Mes opinions politiques ? » Herity sourit. « Je suis libéral. Je l'ai toujours été.

— C'est un marxiste sans foi ni loi, dit le père Michael.

— Ça vaut mieux que d'être un prêtre sans dieu.

— John, avez-vous entendu parler de la guerre, illimitée ?

— Fermez votre piège à mouches, Michael Flannery, dit Herity d'une voix unie chargée de venin.

— Jamais entendu parler, dit John, conscient du silence expectatif d'Herity.

— Ce sont les Provos », dit le père Michael. Il répondit par un sourire au regard noir d'Herity. « Empêcher tout accord, tuer ceux qui sont disposés à transiger, terroriser les pacifistes, rendre toute solution impossible, jusqu'à les avoir tellement écœurés qu'ils soient prêts à accepter n'importe quoi à la place, même les marxistes impies.

— N'oubliez pas, John, que ce prêtre pleurait la mort des propriétaires protestants du concours hippique de Dublin. Ces capitalistes cupides !

— Ils étaient cupides, c'est vrai, dit le père Michael. Je vous l'accorde. C'est la cupidité qui motive les conservateurs. Mais c'est l'envie qui motive les libéraux. Et ces marxistes... » Il pointa un pouce dédaigneux vers Herity : « Tout ce qu'ils veulent, c'est s'asseoir à la place des puissants et dominer tous les autres. Des aristocrates intellectuels ! »

John perçut une force nouvelle dans la voix du père Michael. L'homme possédait apparemment des racines solides, et il les avait retrouvées. Même s'il était assailli par des doutes, il accumulait des forces en luttant contre ces doutes jour après jour.

« Maintenant que je sais comment prier pour vous, je prierai pour vous, Joseph Herity. »

Le regard de John alla de l'un à l'autre. Il devinait les courants profonds qui passaient entre les deux hommes.

Un sourire malicieux se dessina sur les lèvres d'Herity, sans toucher ses yeux. Il tapota la mitraillette suspendue sur sa poitrine. « Voici mon âme, curé. Priez pour ça.

— Il y a un démon en liberté dans notre pays, Joseph », dit le père Michael.

L'expression d'Herity redevint sérieuse. Une lueur farouche s'était allumée dans ses yeux. « Un démon, dites-vous ?

— Un démon », répéta le prêtre.

L'air toujours sérieux, Herity déclama : « Que la grâce vous protège tous et écarte de vous les gobelins pendant votre sommeil. » Son sourire cruel reparut. « Les paroles de Robert Herrick, curé. Vous voyez les avantages d'une éducation classique ?

« Il y a aussi des avantages à craindre Dieu. » La voix du père Michael était calme et assurée.

— Il y a des choses qu'on craint parce qu'elles sont réelles, curé. Certaines choses ne sont qu'illusion. Comme votre précieuse Église, avec ses jolies paroles et ses rituels fantaisistes. C'est un substitut bien pauvre à la vie d'un homme libre.

— Êtes-vous un homme libre, Joseph ? » demanda le père Michael.

Herity pâlit et détourna les yeux. « Je suis plus libre qu'aucun de nous ici », dit-il, le regard fixé sur la route. Puis il tourna les yeux vers John. « Je suis plus libre que John Garrech O'Donnell, avec ce qu'il cache de terrible tout au fond de lui ! »

John serra les lèvres. Il sentit sa mâchoire se contracter par saccades. *Maudit soit cet homme !*

« Il y a illusions et illusions, dit Herity. Nous le savons bien tous. »

John regardait droit devant lui, conscient de l'attention qu'on lui portait des deux côtés. N'était-ce après tout qu'une illusion ?

« Un substitut à la vie », dit Herity d'une voix chargée d'un poids terrifiant.

John se tourna vers la droite, cherchant de l'aide auprès du père Michael. Mais le prêtre gardait les yeux baissés sur la route, à ses pieds.

« Trouvez-vous vos illusions réconfortantes, John ? demanda Herity. Aussi réconfortantes que les illusions de notre curé ? »

John sentit O'Neill-en-lui s'agiter. *Comment cette chose m'est-elle venue ?* se demanda-t-il. Pourrait-il jamais la localiser ? Il avait l'impression que c'avait été une acquisition progressive… comme une excroissance, peut-être, ou une nouvelle peau. D'une constance régulière, d'une exigence désinvolte, mais jamais importune. C'était son moi intrinsèque, et les souvenirs étaient réels.

Le père Michael luttait contre son propre démon que réveillaient les paroles d'Herity, même quand il savait que ces paroles ne s'adressaient pas à lui mais à cette pauvre âme qui voyageait en leur compagnie. Le Fou se cachait-il réellement sous les traits de cet Américain tranquille ?

Comment devenons-nous ce que nous sommes ? se demanda le père Michael. Il se rappelait une salle de sous-sol dans l'église de son village, Ballins-pittle. Les Yankees s'étaient gaussés de ce nom, mais c'était son village. L'église, avec ses murs soigneusement plâtrés par un artisan local qui se mettait ainsi au service de Dieu.

Le souvenir donnait au père Michael un point d'ancrage dans son passé.

Sur le plâtre propre et blanc s'échelonnaient des images encadrées – le Sacré-Cœur de Jésus… Sainte Marie, mère de Dieu… toute une rangée de papes, une médaille bénie drapée dans sa chaîne sur un fond de velours rouge dans un lourd cadre vitré au-dessous duquel une plaque de cuivre indiquait aux curieux qu'elle avait été bénie par le pape Pie lui-même. Le père Michael se rappelait avoir été assis sur un banc dans la salle du sous-sol quand il était enfant, les pieds pendants, les yeux fixés sur une plaque clouée au dossier du banc qui se trouvait devant lui :

« À la mémoire sacrée d'Aileen Matthews (1896-1941). Offert par ses enfants affectionnés. »

Comme tout cela semblait loin.

John se sentait tourmenté par le silence de ses compagnons, par leur présence même. Il aurait voulu fuir, foncer à travers champs et s'enfouir le visage dans l'herbe pour se cacher, sans plus jamais se relever.

Mais Herity était trop dangereux !

Tout ce que je fais, il peut le voir et le percer à jour.

« Enfin, je ne devrais peut-être pas me montrer indiscret, dit Herity d'une voix détachée. Puisque c'est un commandement de notre temps. »

John avait l'impression que sa gorge était desséchée. Il avait une envie furieuse d'eau… ou de quelque chose de plus fort. Que transportait Herity dans ces petites bouteilles de plastique ? Son haleine sentait souvent le whisky, mais il ne le partageait pas. John tourna les yeux vers la droite – une colline au flanc de laquelle se dressait le profil désolé d'un pin mort. Du lierre grimpait sur le cadavre de bois, telle une étoffe enroulée sur une silhouette de sorcière décharnée.

« On s'arrête ici », dit Herity.

Obéissants, ils s'immobilisèrent.

Herity regardait un minuscule cottage, sur leur gauche, à quelques mètres de la route en terre battue. Sur la porte fermée, un écriteau disait : « Ane ». Un petit ruisseau large d'un empan passait devant la porte, glissant silencieusement sur les rocs noirs.

« La maison de l'âne », dit Herity. Il mit son arme en position de tir. « Voilà-t-il pas un bon lieu de repos pour des gens comme nous ? À condition que ce soit inoccupé, bien sûr. » Il enjamba le ruisseau et jeta un coup d'œil à l'intérieur par l'unique fenêtre, près de la porte.

« Sale mais vide, dit-il. Et cette description ne convient-elle pas à certains que nous connaissons ? »

Les mères ont disparu, bon sang ! Comme dit l'autre : « Le centre primordial de la famille n'existe plus dans ces régions. Les gardiennes de la foi ont disparu. » C'est la fin de l'Église romaine en Irlande et dans un tas d'autres endroits. Qu'on les laisse mourir dans leur coin, c'est ce que je dis.

CHARLES TURKWOOD.

Kate s'était créé un jeu intérieur pour s'occuper quand elle sentait que Stephen ne voulait plus d'elle, quand il se plongeait dans ses livres et refusait de répondre à ses questions les plus simples.

Elle y jouait en ce moment même dans la tranquillité matinale de leur réclusion, les pieds ramenés sous elle sur sa chaise. Stephen, assis en face d'elle, tournait les pages de son livre sur un rythme irritant.

Quelques minutes plus tôt, elle avait dit : « J'ai mal au dos, Stephen. Voudrais-tu me masser, s'il te plaît ? »

Stephen s'était contenté de grogner.

Elle détestait ce grognement. Il signifiait : « Ne me dérange pas. Va-t'en et fiche-moi la paix. »

Elle ne pouvait aller nulle part sinon dans son esprit.

C'était un jeu d'imagination fascinant.

Ce que je ferai quand tout cela sera du passé.

Dans la sécurité de sa propre imagination, elle pouvait vivre sans jamais douter de sa survie. Le reste du monde pouvait être réduit à l'état de décombres, une main émergerait de ces décombres pour hisser un survivant hors des ruines. Ce survivant, ce serait elle.

On changeait la garde, et des techniciens révisaient l'un des compresseurs à l'extérieur du caisson. Elle entendait de temps à autre des chocs métalliques, des voix qui échangeaient des

futilités. Elle les effaça de sa conscience, s'enfonçant de plus en plus loin dans le monde de sa création.

« *Je porterai des bijoux précieux* », songea-t-elle.

Cette voie ne l'attirait plus. Elle avait joué trop souvent le jeu des possessions : bijoux, vêtements de haute couture, maison superbe… Tôt ou tard, la retraite dans les possessions futures l'amenait à sa maison de rêve, mais c'était une expérience frustrante. Elle ne parvenait pas vraiment à étoffer une telle demeure, n'arrivait jamais à la meubler comme elle savait qu'il était possible de le faire. Son image d'un intérieur parfait s'était fixée sur le cottage de Peard, au bord du lac. Elle savait qu'il en existait de plus luxueux. Le cinéma lui avait fait entrevoir des manoirs et des hôtels particuliers. Elle avait un jour visité la magnifique résidence d'un médecin retraité, près de Cork, dont la gouvernante était une amie de sa mère. L'amie les avait guidées parmi les pièces désertes et tranquilles – une bibliothèque, une salle de musique, un solarium… une cuisine pareille à une vaste caverne où trônait un énorme fourneau à tourbe.

Le fourneau à tourbe n'allait pas. Il faudrait le gaz… comme au cottage de Peard.

Pffft ! Tout le tissu du rêve se déchira. Elle n'avait pas une expérience suffisante sur laquelle construire une vision acceptable.

Dans cette demeure, quelle qu'elle fût, il y aurait bien sûr Stephen. Ils étaient maintenant unis aussi sûrement que pourraient jamais l'être un homme et une femme.

Nos enfants seront avec nous, songea-t-elle. Et Stephen sera…

Non ! Elle ne voulait pas de ce rêve. Stephen était toujours là quelque part, et pour l'instant elle lui en voulait. Mais il pourrait mourir. Bien que cette pensée l'atterrât, elle s'y attarda avec un sentiment de culpabilité et l'impression soudaine d'être privée de racines. Stephen pourrait se faire tuer en essayant de la protéger. Elle ne doutait pas un instant qu'il pût donner sa vie pour elle. Comme il serait triste de vivre avec le souvenir d'un tel sacrifice !

Je serais une veuve esseulée.

Une soudaine prise de conscience interrompit le cours de ses pensées. *Une veuve esseulée ? Dans un monde qui compte des milliers d'hommes pour chaque femme ?*

C'était une pensée captivante, qui la fit sursauter. C'était peut-être triste… mais quel pouvoir ! Qui pourrait-elle prendre pour second mari ? Quelqu'un d'important, assurément. Elle ne se tenait pas pour une beauté remarquable, mais pourtant…

Brusquement, dans un recoin de son esprit, elle sut qu'il ne s'agissait pas uniquement de conjectures futiles. Ce fantasme avait touché quelque chose de vivant, une réalité presque palpable qu'elle trouvait à la fois magnétique et terrifiante. Elle sut alors qu'elle venait d'entrevoir autre chose qu'un rêve. C'était une voie dans laquelle son imagination pourrait l'instruire… ou du moins la préparer à d'étranges possibilités.

Kate se concentra alors avec force sur ce monde extérieur – sur ces lieux, hors du caisson de décompression, où se développaient de nouveaux rapports. C'était un creuset où s'amalgamaient l'angoisse et le déchirement d'une perte irréparable. Désormais, toutes ses visions devraient tenir compte des étranges réalités dont elle percevait des réflexions dans les paroles des gardes et dans les images de la télévision.

Quand on aura trouvé un remède, je sortirai dans ce monde, songea-t-elle.

C'était une découverte profondément troublante, et elle se sentit irritée que ses fantasmes l'eussent conduite à une telle situation. Elle ne doutait toujours pas de sa survie ; de ce côté-là, son imagination la protégeait. Mais à la lisière de ses rêves se tapissaient des réalités perverses. Elle tenta frénétiquement d'évoquer un rêve protecteur.

Une île ! Voilà ! Stephen et elle se trouveraient une île, et…

« À quoi penses-tu, Kate ? Tu as le visage crispé comme si tu essayais d'avaler quelque chose d'amer. »

La voix de Stephen fit intrusion dans ses fantasmes au moment où ceux-ci se brisaient sur de nouvelles impossibilités – quelle île ? Comment y parviendraient-ils ? Elle lui fut reconnaissante de l'interruption. Ouvrant les yeux, elle vit que Stephen avait posé son livre et s'apprêtait à cuire du pain au four. Curieux, le plaisir qu'il prenait à cette activité – un côté

domestique qu'elle ne lui avait jamais soupçonné. Bien que tous les ingrédients leur fussent fournis en boîtes stérilisées, il s'adonnait à cette tâche pour ajouter un peu d'intérêt à leur vie de tous les jours.

« Je me demandais ce qu'il adviendra de nous quand nous sortirons d'ici », dit-elle.

Il lui adressa un large sourire de contentement. « C'est bien toi ! Tu ne doutes jamais un instant que nous en sortirons, ma chérie.

— En sortirons-nous, Stephen ? »

Sans ses rêves, elle se trouvait replongée dans un monde assailli de doutes.

S'il te plaît, Stephen, dis-moi quelque chose de rassurant.

« Nous sommes parfaitement en sécurité, ici », dit-il. Mais il y avait dans sa voix un accent forcé qu'elle reconnut immédiatement. « Oh ! Stephen. »

Kate éclata en sanglots, toute pensée du pain cuit au four momentanément envolée. Les mains encore pleines de farine, Stephen traversa la pièce pour venir s'agenouiller près d'elle. Il lui enserra la taille et pressa une joue contre son ventre.

« Je te protégerai, Katie », chuchota-t-il.

Elle l'étreignit, lui serrant la tête contre elle. *Oh ! mon Dieu. Il pourrait mourir en essayant de me protéger !*

La main qui signa le papier abattit une cité ;
Cinq doigts souverains taxèrent le souffle,
Doublèrent le monde des morts et divisèrent un pays ;
Ces cinq rois assassinèrent un roi.

DYLAN THOMAS.

Herity suivit des voies de plus en plus détournées à mesure qu'ils approchaient de Dublin. Il conduisit ses compagnons à travers prés vers le nord-ouest de la ville, évitant les routes fréquentées qui menaient vers l'intérieur et qu'on disait encore infestées de bandits de grand chemin.

John demeurait un mystère pour lui, mais il ne doutait pas que l'homme dissimulât quelque sombre secret. C'était peut-être le Fou. Mais peut-être n'était-il après tout qu'un autre de ces perdus accablé de ses propres péchés, de ses propres chagrins, avec ses raisons personnelles de venir en ces lieux. Il se pouvait même qu'il fût sincèrement désireux d'aider l'Irlande à l'heure de ses épreuves.

Tout en marchant vers Dublin à travers champs, Herity aiguillonnait John, attentif à chacune de ses paroles. C'était exaspérant. Comment aurait-il pu être le Fou ? Son comportement émotionnel était révélateur, mais révélateur de quoi ?

Le père Michael émit une remarque sur l'absence de bétail aux abords de la ville.

« Les hommes mangent toujours, dit Herity.

— Mais ils en laissent beaucoup aux oiseaux », dit le père Michael.

Une vive inquiétude se peignit sur les traits du jeune garçon quand il entendit le père Michael faire allusion aux oiseaux. À l'écart de leur chemin, au-delà d'une ruine ancienne autour de laquelle évoluaient des corbeaux, on apercevait les collines qui

s'élevaient au sud de la ville. Des arbres nus dépourvus de toute verdure hérissaient ces hauteurs parmi lesquelles, Herity le savait, devait se trouver Tara. Là où avaient vécu des rois, plus même un animal n'allait paître.

« N'est-il pas étrange que tant de poèmes anciens fassent allusion aux corbeaux ? » dit songeusement le père Michael, les yeux fixés sur les oiseaux qui tournoyaient au-dessus des ruines.

John observa lui aussi les oiseaux noirs, se rendant compte qu'ils devaient hanter ainsi ce paysage depuis la nuit des temps. Il en fit la remarque, notant au passage le regard intense que dardait tour à tour le jeune garçon sur chacun des interlocuteurs dès qu'on parlait des oiseaux.

Herity, de plus en plus tendu, parcourait inlassablement des yeux le paysage environnant. Des taillis verts et des maisons incendiées, des prairies pareilles à des douves, parcourues de sentiers envahis d'herbes folles. À leur gauche, un espace brûlé au milieu d'un pré révélait des monticules inquiétants – des formes carbonisées que les averses n'avaient pas encore emportées. Des corps ?

Un front de pluie balayait les champs et les taillis, aussi noir que les ailes des oiseaux tournoyants.

Apercevant devant eux des bâtiments intacts, ils pressèrent l'allure pour devancer l'orage : Leur sentier débouchait sur une route goudronnée près d'un abri aux extrémités fermées de panneaux de verre, avec un banc contre la paroi du fond et un casier de bois réservé aux horaires d'une ligne d'autocars qui n'existait plus. Le grain les rejoignit à l'instant où ils atteignaient ce refuge. Ils se blottirent dans un recoin, préservés de la plus grande partie de la pluie qui tambourinait sur le toit et rebondissait sur le macadam dans un martèlement de gouttes étincelantes. La température s'était brusquement abaissée.

L'orage s'éloigna aussi vite qu'il était venu, laissant dans le ciel de longues traînées de bleu. Les collines du sud, dont le soleil déclinant illuminait les crêtes, se détachaient clairement dans l'air lavé par la pluie. On y distinguait parmi la verdure les taches jaunes des ajoncs et les arbres groupés au long des arêtes comme des lances plantées là par les anciens rois qui avaient gouverné depuis ces hauteurs.

John sortit de l'abri et regarda autour de lui. Il émanait du paysage une luminosité émeraude, une beauté qui devait s'être perpétuée ainsi depuis des siècles… de quoi enflammer le cœur des humains d'un amour immodéré pour la terre qu'ils foulaient. John y devinait un sentiment plus fort que le patriotisme, puisqu'il affectait les descendants des Gaëls sans qu'ils eussent jamais contemplé cette terre de leurs propres yeux. Pris par cette sorte d'amour, on avait tendance à s'y identifier, à s'y attacher au point d'être heureux à la seule perspective de pouvoir reposer un jour dans une tombe que recouvrirait toute cette beauté.

Était-il possible, se demanda John, d'aimer un pays sans se soucier outre mesure des gens qui y avaient imprimé leur marque ? Peut-être la possession ne valait-elle pas titre, après tout. Quand on y réfléchissait soigneusement, la possession était éphémère, rien de plus que le droit de graver ses initiales sur un bout de falaise… ou de construire un mur qui finirait par se refondre dans la terre.

Herity sortit de derrière l'abri en refermant sa braguette. « En route. Nous ne serons pas en ville ce soir, mais il y a de quoi s'abriter plus loin, et un peu plus de civilisation. Nous avons quand même atteint la banlieue de Dublin. »

Il s'éloigna aussitôt à grands pas, John à son côté. Le père Michael et le jeune garçon suivirent un peu en arrière.

« Malgré ce que dit Joseph, ne vous attendez pas à retrouver la civilisation par ici, dit le père Michael. C'est un endroit où règne la violence, John. Peut-être en a-t-il toujours été ainsi des sièges des gouvernements, et n'avons-nous fait que tomber le masque pour mettre la vérité à nu.

— Violence ? demanda John.

— Des rumeurs font état de tortures et de brutalités, et ce ne sont pas les preuves qui manquent.

— Alors pourquoi y allons-nous ? Pourquoi ne pas aller directement au labo de Killaloe ? »

Le père Michael désigna d'un hochement de tête le dos d'Herity. « Les ordres. »

John sentit la paume de ses mains devenir moite au contact de la mitraillette pendue à son cou. Une simple pichenette du

doigt pour libérer le cran de sûreté comme le lui avait montré Herity. Il pourrait s'enfuir et trouver seul son chemin jusqu'à Killaloe. Le pourrait-il vraiment ? Se débarrasser de trois corps... sans compter d'éventuels curieux attirés par les coups de feu. Il jeta un regard au jeune garçon.

En serais-je capable ?

Il sentit se relâcher l'étreinte de ses doigts sur le dur métal de l'arme. C'était une réponse suffisante. Quelque chose avait changé entre eux quatre sur cette route. La vengeance d'O'Neill s'était abattue sur ces gens. John savait qu'il ne pouvait pas ajouter aux souffrances de ses compagnons.

« Que voulez-vous dire... des tortures ? demanda-t-il.

— Je n'en dirai pas plus. Il n'y a que trop d'abominations dans ce pauvre pays », répondit le père Michael en secouant la tête.

La route pénétrait dans un haut bosquet de conifères. Alors qu'ils allaient s'enfoncer parmi les arbres, John aperçut des bâtiments sur leur droite à travers les troncs plus foncés – des pierres blanches et un toit noir. C'était une grande maison, avec plusieurs cheminées dont deux laissaient échapper des lignes verticales de fumée.

Herity, qui sifflait en marchant, se tut brusquement et leva la main pour arrêter ses compagnons. Il pencha la tête, l'oreille tendue.

John distingua alors des voix de choristes en direction du bâtiment. Le son mélodieux, qui lui rappelait des vacances anciennes, déclencha le jeu des souvenirs : Grand'Pa Jack, le feu de bois et les histoires, la musique de la radio. Puis le chant s'amplifia, estompant les souvenirs. L'illusion se dissipa quand il distingua les paroles des choristes.

« Écoutez-moi ces petits vauriens ! exulta Herity. Écoutez-les, Michael Flannery ! »

Les douces voix juvéniles chantaient avec une netteté qui interdisait toute méprise :

Baiser Marie, ce qu'on adore,
Baiser Marie, putain de Jésus.
Et pour éjaculer encore,

On se masturbe un p'tit peu plus !

Le père Michael se pressa les mains contre les oreilles, sans se rendre compte que le chant s'était arrêté. On n'entendait plus derrière les arbres qu'un grognement psalmodié, une parodie de chant grégorien : « Heutt, heutt, heutt, heutt, heutt… »

Herity éclata de rire, la tête renversée. « Quel mémorable blasphème ! Voilà quelque chose à conjurer, curé. » Il empoigna le bras droit du père Michael pour lui écarter la main de l'oreille. « Ahhh ! père Michael, j'aurais aimé avoir eu l'idée de cette petite chanson.

— Il vous reste une conscience quelque part, Joseph. Je la trouverai, même si elle se cache dans un puits sans fond.

— Conscience, vous dites ! éclata Herity. Encore votre Église et le vieux jeu de la culpabilité ? N'apprendrez-vous donc jamais rien ? » Il se détourna et reprit sa route à grands pas, imité par ses compagnons.

« Pourquoi parlez-vous de culpabilité, Joseph ? demanda le père Michael sur le ton de la conversation. Y a-t-il quelque chose sur cette conscience que vous prétendez ne pas avoir ? »

Il était clair pour John que le prêtre avait un meilleur contrôle de soi. La colère d'Herity montait à chaque pas, et ses jointures blanchissaient sur la crosse de la mitraillette. John se demanda s'il pourrait tourner son arme contre le prêtre.

« Pourquoi refusez-vous de me répondre, Joseph ?

— C'est vous qui êtes coupable ! lança Herity d'une voix rageuse. Vous et votre Église !

— Vous vous en prenez toujours à l'Église, dit le père Michael d'un ton raisonnable. Si une personne dit que vous êtes coupable, et que vous le dites de vous-même, c'est un problème douloureux, Joseph. Mais la culpabilité collective de tout un peuple – c'est autre chose.

— Vous n'êtes qu'un sale menteur de curé !

— À force de vous entendre tempêter, j'ai mûrement réfléchi, Joseph. » Le père Michael pressa le pas pour rattraper Herity. « L'idée m'est venue, voyez-vous, qu'il est difficile pour toute une collectivité d'accepter l'éveil de sa conscience. »

Herity s'immobilisa au milieu de la route, forçant le père Michael à s'arrêter également. John et l'enfant restèrent quelques pas en arrière, en spectateurs. Herity regardait silencieusement le père Michael, le sourcil froncé, le front plissé par un effort de réflexion.

« L'Église a pu prendre soin des individus, dit le père Michael, mais pas des peuples. C'est là que nous avons échoué. Où est la conscience d'un peuple ? »

Une expression de supériorité narquoise effaça le froncement de sourcils d'Herity. Il regarda fixement le père Michael. « Le prêtre fou est-il finalement devenu sain d'esprit ? Voyez-vous enfin quel monde vous avez créé ?

— Tout ce que je dis, c'est qu'il est difficile pour les gens de se sentir coupables collectivement.

— C'est tout ? » Il y avait de la jubilation dans la voix d'Herity.

Le père Michael se retourna du côté d'où ils venaient, les yeux fixés par-delà John et le jeune garçon sur la route qui montait hors des arbres vers les prés. « Non, Joseph, ce n'est pas tout. Avant que les gens n'aient accepté leur culpabilité, ils feront ensemble des choses terribles. Ils continueront à verser le sang, à tuer des innocents, à fomenter des guerres, à lyncher et à assassiner… »

John ressentit les paroles du prêtre comme la cinglure d'un coup de fouet. Que se passait-il ? Qu'avait dit le père Michael pour provoquer de tels sentiments ? John savait que son visage devait paraître figé. Il ne sentait nulle part O'Neill-en-lui. Il avait été laissé seul pour affronter cette chose, quelle qu'elle fût. Il se sentait bouleversé, coupé de ses attaches fondamentales.

« Alors vous regrettez toute la douleur que vous avez répandue ? » demanda Herity. John reçut la question comme si elle lui avait été posée directement, bien qu'il fût évident que les paroles s'adressaient au prêtre.

« Regretter ? » Le père Michael regarda Herity en face, le forçant à croiser son regard. On aurait dit qu'il le voyait clairement pour la première fois.

« Que devrais-je regretter ?

— Sornettes ! » fit Herity d'un ton méprisant. Sa voix manquait cependant d'assurance. « Le père Michael dit ceci. Le père Michael dit cela. Mais le père Michael est un fieffé menteur, entraîné au mensonge chez les Jésuites !

— Joseph, Joseph, dit le père Michael d'un ton empreint de pitié. La cloche de John Donne peut sonner pour l'homme seul, mais pas pour la multitude. Je prierai pour votre âme individuelle, Joseph, et pour l'âme de tous les individus que je pourrai identifier. Quant à la multitude, je vois que je dois encore y réfléchir.

— Réfléchir ! C'est tout ce que vous êtes capable de faire, espèce de vieil imbécile ! » Herity tourna son regard furieux vers John. « Et qu'est-ce que vous regardez fixement comme ça, Yank ? »

Le jeune garçon s'écarta de John d'un pas. John essaya de déglutir, la gorge sèche. Il savait que son tumulte intérieur devait transparaître. Herity ne parut pas s'en apercevoir. « Alors, Yank ?

— Je… J'écoutais.

— Et qu'avez-vous entendu, avec vos oreilles écartées comme les ailes d'un oiseau ?

— Un… un débat intellectuel.

— Vous n'êtes qu'un menteur de plus !

— Allons, Joseph, intervint le père Michael d'une voix douce. Je pense que John s'est simplement mépris.

— Restez en dehors de ça, curé ! C'est entre le Yank et moi !

— Non, Joseph, pas du tout. Je vous ai mis en colère et vous n'avez pas pu me battre. Maintenant, vous vous attaquez à notre invité. »

Herity tourna un regard dédaigneux vers le père Michael. « Pas pu vous battre ?

— Ce n'était pas un débat intellectuel, dit le prêtre. Sur ce point, je suis d'accord. » Il regarda John d'un air bienveillant. « Nous, Irlandais, n'aimons pas vraiment les controverses intellectuelles. »

Herity ouvrit la bouche et la referma sans rien dire.

« Je sais qu'on dit souvent que le débat intellectuel est le plus cher de nos désirs, poursuivit le père Michael. Mais ce n'est

pas vrai. Nous préférons de beaucoup les passions. Nous aimons attiser le feu qui nous tient au ventre. Nous aimons faire étalage de nos souffrances.

— C'est vous qui parlez comme ça, Michael Flannery ? demanda Herity d'une voix qui trahissait l'étonnement.

— Pour ça oui. Et je dis qu'il n'y a qu'un pas jusqu'aux gouffres de l'enfer, un pas pour nous entraîner dans la création délibérée de nouvelles souffrances dont nous pourrons faire étalage.

— Puis-je en croire mes oreilles ? » demanda Herity à l'air environnant. Il se pencha vers le prêtre, regardant par-dessous le bord de son chapeau comme s'il essayait de s'assurer de son identité. « C'est bien vous qui dites des choses aussi étonnantes ? »

Un gloussement ironique secoua le prêtre. « On a eu le temps de réfléchir un peu pendant cette randonnée, n'est-ce pas, Joseph ? »

Herity ne répondit pas.

Le père Michael se tourna vers John, et ce dernier fut surpris de la douleur qu'il lut dans son regard à la fois doux et accusateur. Il en sentit l'impact comme un coup de couteau dans la poitrine.

« L'occupation la plus intellectuelle des Irlandais, dit le père Michael, c'est la moquerie sardonique. » Il jeta un regard à Herity, qui se contenta de renifler en se frottant le nez. « Dommage que nous n'allions jamais jusqu'à rire de nous-mêmes. C'est ce que nous devrions faire quand nous affrontons nos vérités les plus amères.

— Vous ne reconnaîtriez même pas une vérité si elle vous donnait un coup de pied dans les couilles, vu que vous n'en avez pas.

— Alors tout n'est que paix et tranquillité dans notre pauvre pays, n'est-ce pas ? L'entente harmonieuse partout – comme il en a toujours été.

— Toutes les souffrances que nous avons endurées viennent de notre dévotion persistante aux superstitions de l'Église, qui ont sapé nos forces depuis des siècles. »

Le père Michael soupira. « Joseph, je pense que votre défaut le plus grave est sans doute votre incapacité foncière à vous montrer magnanime.

— Vous venez de tomber sur la vérité divine, dit Herity. La magnanimité n'est pas la qualité la plus connue des Irlandais, comme est censé l'avoir dit un pauvre diable. Je le reconnais, Michael Flannery, parce que je sais qu'il faut rester attaché à ses haines. Où trouver ailleurs la force de continuer ?

— Merci, Joseph, dit le père Michael. Tout espoir n'est pas perdu pour vous, et je continuerai à prier. » Le prêtre tourna sur ses talons et se remit en route d'un pas décidé.

John se rendit compte à cet instant que quelque chose dans leur discussion avait totalement restauré la foi du père Michael. Qu'avait dit Herity pour provoquer un tel revirement ? John gardait les yeux fixés sur le dos du prêtre qui s'éloignait d'une démarche vigoureuse, l'allure ferme et assurée.

Herity, lui aussi, regardait le père Michael.

« Et voilà que vous prenez la fuite, curé ! » cria-t-il. Il se tourna vers John. « Vous avez vu comme il court ? » Mais il y avait dans sa voix un manque de conviction qui était un aveu de défaite. Il s'était efforcé d'anéantir la foi du prêtre, et il avait échoué.

Le jeune garçon courut après le père Michael, dont il saisit la main.

« Aucun espoir ni pour l'un ni pour l'autre, dit Herity. Allez, John, en route. Mes amis ont veillé sur nous… » Il fit un geste de sa mitraillette vers les deux hommes qui sortaient des bois en avant du père Michael et de l'enfant. « … Et les voilà. »

Comme ils se remettaient en marche, Herity tendit la main pour reprendre la mitraillette de John, faisant glisser la courroie par-dessus la tête de ce dernier. « Ils risqueraient de ne pas comprendre. Voulez-vous me passer aussi le petit cinq coups ? »

John regarda fixement devant lui comme dans un rêve, obéissant à Herity sans vraiment sentir le pistolet passer dans la main de son compagnon.

L'un des deux hommes qui s'approchaient d'eux était Kevin O'Donnell, toujours coiffé du chapeau australien qu'il portait sur la jetée de Kinsale.

Les Romains ont corrompu le Gall, produisant ainsi l'Anglais, qui s'est adapté aux coutumes romaines comme un porc à sa mangeoire. La tactique romaine était directe : prendre la famille en otage. Ils nous ont enrôlés dans leurs armées parce que c'était la seule façon que nous avions d'échapper à la famine. Ils ont corrompu notre religion par la cupidité. Ils ont remplacé des lois simples et faciles à comprendre par des lois dispendieuses, pour la plupart impénétrables aux gens du commun. Il ne s'agissait en fait que de vol légalisé.

JOSEPH HERITY.

« Ils ont refusé de confirmer ou d'infirmer qu'ils détenaient bien O'Neill ? » demanda Velcourt.

Charlie Turkwood leva les deux mains, la paume vers le haut. Il y avait un regard mélancolique dans ses yeux sombres, mais ses lèvres épaisses semblaient sur le point d'esquisser un sourire.

Ils se tenaient dans le salon Lincoln de la Maison Blanche, dont Velcourt s'était fait un cabinet de travail particulier. Ce dernier consulta sa montre. « Quelle heure est-il là-bas, en ce moment ?

— Environ neuf heures du matin, monsieur.

— Étrange. Comment diable ont-ils découvert que nous avions ces diagrammes dentaires et les empreintes digitales ? »

Turkwood leva de nouveau les mains en un geste évasif.

Velcourt avait faim. Il savait que cela le rendait irritable et fit un effort pour se contrôler. « Vous savez ce que je pense, Charlie ? »

Turkwood hocha la tête. C'était évident.

« S'ils ont percé le code de cette peste…

— Ils pourraient nous avoir tous à la poigne. » Une expression absente voila le regard de Velcourt, qui murmura d'un ton songeur : « Le code.

— Pardon ? » demanda Turkwood.

Velcourt se pencha vers son interphone, dont il pressa une touche. « Envoyez-moi Ruckerman. Je veux le voir dès que vous l'aurez trouvé. DA aussi. »

Le haut-parleur hoqueta une question.

« Oui, je parle d'Asher ! »

Une autre question.

« Peu m'importe où est allé Ruckerman ! Envoyez une voiture ! »

Turkwood regarda le Président avec un froncement de sourcils intrigué.

« Quelles chances y a-t-il pour que les Irlandais aient des fusées ? demanda Velcourt en se radossant dans son fauteuil.

— D'après le Pentagone, il y a de fortes chances, monsieur. À leur avis, le continent, pour le moins, est exposé.

— Une nouvelle peste made in Ireland.

— C'est ce qu'ils laissent entendre, monsieur. » James Ryan Saddler, le conseiller scientifique, se glissa dans le cabinet de travail où Turkwood se tenait debout près du petit bureau derrière lequel Velcourt était assis dans un confortable fauteuil tournant. « Vous essayez de trouver Ruckerman, monsieur le Président ? » demanda-t-il. Il s'éclaircit la voix. « Puis-je vous être utile ?

— Vous ne frappez pas avant d'entrer ici ? » demanda Velcourt.

Saddler pâlit. « Amos était devant votre porte, monsieur. Il m'a dit…

— D'accord, d'accord. » Velcourt leva la main en un geste conciliant et se pencha de nouveau vers l'interphone. « Amos, préparez-moi un message à signer. Adressé directement au gouvernement irlandais à Dublin – pas de destinataire particulier. Indiquez-y le nombre de gens que nous avons perdus pour récupérer ces empreintes digitales et ces diagrammes dentaires dans la région contaminée. Demandez-leur une fois encore s'ils détiennent quelqu'un qu'ils

soupçonnent d'être O'Neill, et si c'est le cas demandez-leur pourquoi ils le soupçonnent. Dites-leur que nous voulons une réponse immédiate et que nous n'avons pas encore décidé de leur envoyer ou non les copies des empreintes digitales et des diagrammes dentaires. Réponse immédiate, compris ? Les conséquences de leur silence seront laissées à leur imagination.

— Bien, monsieur », répondit le haut-parleur. Velcourt se radossa de nouveau dans son fauteuil, les mains derrière la nuque.

« Est-ce bien sage, monsieur ? » demanda Turkwood.

Velcourt ne répondit pas.

« Que se passe-t-il ? demanda Saddler.

— Il semble qu'il y ait eu un remaniement de la structure du pouvoir en Irlande, dit Turkwood. Nous pensons que les militaires sont toujours en place, mais ils ont délégué l'autorité à deux hommes qui se partagent les fonctions de Premier ministre – pouvoir égal au secrétaire de la recherche sur la peste, Fintan Doheny, et au chef du Finn Sadal, Kevin O'Donnell.

— Qu'en disent les agents que nous avons sur place ? demanda Saddler.

— Nous n'en avons aucun de fiable.

— Justement quand nous en avons besoin au plus haut point, observa Velcourt.

— Pourquoi cette intimidation ? demanda Turkwood. La Force de Démarcation va certainement poser la question. Une réponse immédiate ? Il va falloir que je leur dise quelque chose.

— Vous leur dites zéro. Je parle aux Irlandais. Ils penseront que nous préparons un coup fourré, peut-être même que nous cherchons une excuse pour les atomiser. Ça va les paniquer ou leur faire abattre leurs cartes. S'ils ont vraiment de quoi nous menacer, il faudra qu'ils nous le fassent savoir.

— Monsieur, dit Saddler, je pense que vous connaissez les rumeurs selon lesquelles nous atomiserons le premier qui avouera détenir O'Neill.

— Qu'ils se tracassent. Ils ne peuvent rien faire à part répondre, et leur réponse nous en dira suffisamment.

— Et si jamais O'Neill avait mis au point un dispositif d'homme mort susceptible de déclencher une autre peste ? demanda Turkwood.

— Les Russes et les Chinois affirment qu'ils sont prêts à en prendre le risque. C'est ce dont j'ai discuté hier soir avec les chefs du Commandement Mixte. Nous penchons du même côté.

— Mais, monsieur, dit Saddler, cela pourrait signifier que les Russes et les Chinois ont un remède ! »

Velcourt secoua la tête. « Ils ne pourraient même pas fabriquer de l'aspirine sans que nous le sachions. »

Turkwood regarda Saddler. « Qu'advient-il de notre demande à la Société Biochimique ?

— Leurs fichiers avaient été informatisés, et ont été anéantis, répondit Saddler. Quelques-uns des membres survivants se souviennent d'O'Neill, mais... » Il haussa les épaules.

« Nous avons très peu de cartes et nous devons les jouer à bon escient, dit Velcourt. Nos meilleurs atouts sont ces empreintes digitales et ces diagrammes dentaires. Il ne s'agit pas de les perdre.

— Je pense quand même qu'il va falloir que je dise quelque chose à la Force de Démarcation, dit Turkwood. Si je refuse de répondre...

— Pourquoi diable cette soudaine inquiétude à propos de la Force de Démarcation ? demanda Velcourt. Qui se soucie de ce que pense cet amiral canadien ? »

Turkwood déglutit, la mine sombre. « Bien, monsieur. »

Velcourt posa sur Turkwood un regard dur avant de lui demander : « À propos, cet autre petit travail que je vous ai confié, Charlie ? »

Turkwood lança un regard à Saddler avant de revenir au Président. « Je m'en occupe, monsieur.

— Je vous en tiens pour responsable !

— Je ferais bien d'y retourner. Autre chose, monsieur ?

— Non. Tenez-moi au courant. Restez, Jimmy.

— Dans quelle mesure faites-vous confiance à Ruckerman ? demanda Velcourt à Saddler quand Turkwood fut sorti.

— C'est un homme honorable, monsieur.

— Il a eu des conversations non surveillées avec Beckett, à Huddersfield. Aucun enregistrement de ce qu'ils se sont dits.

— Je suis certain qu'il s'agissait d'échanges techniques, monsieur. À propos de la peste.

— C'est ce qu'il dit.

— Ruckerman ne ment pas, monsieur.

— Tout le monde ment, Jimmy. Tout le monde. » Saddler fronça les sourcils, mais ne dit rien. Velcourt jeta un regard à la pile de rapports éparpillés sur le petit bureau. « Notre situation ne s'arrange pas. Hong-Kong est rayé de la carte. C'est le chaos en Afrique du Sud, ils mènent une guerre d'extermination contre leurs voisins noirs. Les Soviétiques ont voté pour l'atomisation de toute la région. » Il glissa une feuille hors de la pile et y jeta un regard avant de la reposer. « Et voilà que l'Israël brésilien vient de se déclarer indépendant de son hôte. Ce n'est pas que je le leur reproche. D'après la CIA, les Brésiliens avaient commencé à dresser les listes des femmes israéliennes “pour un usage ultérieur”. Ils avaient l'intention de vendre les femmes excédentaires aux zones dévastées ! Bon Dieu ! »

Saddler déglutit avant de demander : « Monsieur, j'ai besoin de votre avis à propos du dernier message du centre de recherche chinois de Kangsha. Ils demandent à être mis au courant des plus récentes études informatiques sur la peste. J'hésite à…

— Faites-les patienter. Que disent les derniers rapports des satellites sur cette région, au nord de Kangsha ?

— Il y a des traces de Feu de Panique, monsieur, mais ils disposent d'un nombre disproportionné de bâtiments à l'épreuve du feu. Même avec les agrandissements photographiques, nous ne savons pas trop ce qui s'y passe. Il est possible qu'ils aient essayé un remède contre la peste et qu'ils aient échoué. »

Velcourt se pencha vers l'interphone. « Amos, je veux un rapport d'agence sur Kangsha dans l'heure. » Il se radossa. « Jimmy, je vais vous dire quelque chose qui ne doit pas sortir de cette pièce. Je vous donnerai mes raisons plus tard. »

Le visage de Saddler prit une expression solennelle et craintive.

« Étant donné le nombre d'endroits qu'ils ont dû brûler, les Soviétiques sont devenus plus faibles qu'un étron détrempé. Leur taux de suicide est astronomique. Nous devons faire comme si nous ne le savions pas, et garder la pose tant qu'il leur restera des tapées de TU-29, de Backfire-3 et autres instruments de destruction totale. Comprenez-vous cela ? »

Saddler hocha silencieusement la tête. « La Réserve Intérieure Australienne est toujours intacte, et nous l'avons armée, dit Velcourt. C'est une bonne carte dans notre manche, mais elle peut se retourner contre nous. Il arrive aux Australoques de se montrer bougrement indépendants.

— Mais ils savent que leur avenir est avec nous, monsieur.

— Vous croyez ? » Le Président regarda la porte par laquelle Turkwood venait de sortir. « Venons-en maintenant à Charlie Turkwood. On l'a vu faire copain-copain avec Shiloh Broderick.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Vous ne connaissez pas Shiloh ?

— Eh bien, je… euh…

— Je pensais que tout le monde connaissait Shiloh et son équipe.

— Assez réactionnaires, monsieur, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Réactionnaires ? Vous voulez savoir ce qui les tracasse ? Le commerce mondial est virtuellement paralysé. Ils s'impatientent.

— Ils ne sont pas les seuls, monsieur. » C'était une plaisanterie un peu faible, et Saddler regretta aussitôt de l'avoir tentée.

Mais Velcourt sourit. « Merci, Jimmy. C'est une des raisons pour lesquelles je vous fais confiance. Nous devons faire ce que nous pouvons pour rester sains d'esprit.

— Monsieur, la recherche d'un remède doit être notre seule priorité.

— Du moins notre principale priorité. Ce qui m'amène à la raison pour laquelle je vous confie tout cela – Ruckerman.

— Oui, monsieur ?

— Vous allez l'envoyer à Huddersfield.

— Monsieur ! Ils sont contaminés, à…

— Ce qui lui donnera une bonne motivation pour obtenir des résultats. S'il échoue, il ne reverra jamais sa famille.

— Pourquoi faire cela, monsieur ? »

Velcourt regarda les papiers qui couvraient son bureau et les balaya brusquement sur le sol. « Ce satané boulot ! À chaque fois qu'on se retourne, une autre foutue distraction !

— Monsieur, que…

— J'avais ça en tête il y a des semaines ! Toutes les pièces du puzzle ! Mais on ne me laisse pas un instant de répit pour penser !

— Mais à propos de Ruckerman, monsieur ?

— Vous l'envoyez à Huddersfield, Jimmy. Pas moi. Vous. Je n'ai rien à y voir, à part vous donner le feu vert.

— Puisque vous le dites, monsieur, mais je…

— Vous connaissez David Asher.

— DA ? Un garçon brillant, monsieur, mais que…

— Je ne veux pas prendre le risque de l'envoyer. Shiloh en entendrait parler, et il serait capable d'aller fouiner où il ne faut pas. Tout le monde sait que DA s'est servi du code des satellites pour parler à ses amis de Mendocino.

— Les gens se demandent comment il a fait, monsieur. A-t-il trouvé une copie de…

— Il l'a fait avec ce qu'il appelle un programme de recherche. J'en sais juste assez pour être persuadé qu'on pourrait l'adapter au décryptage du code de la peste.

— Les Chinois ! dit Saddler. Pourraient-ils…

— Ils le pourraient, à moins qu'ils n'aient une méthode indépendante.

— Mais pourquoi envoyer cela à Huddersfield, monsieur ?

— Une fois que nous l'aurons fait parvenir à Beckett, nous le distribuerons parmi nos propres centres, mais je n'ai pas grande confiance en eux. Atlanta n'est qu'un ramassis de bûcheurs besogneux. Ils seraient incapables de trouver de l'eau en sortant d'un sous-marin en plongée. Quant à Bethesda !

— Ils piochent dur, monsieur.

— Piocher ou bûcher ne suffit pas. Il faut être inspiré. Beckett est le type qu'il me faut. Je sais flairer une solution, Jimmy. Je l'ai toujours su. C'est pourquoi je veux m'assurer que

ce truc parvienne à Beckett à Huddersfield. Il y en a qui essaieraient de l'empêcher, Jimmy. Et Ruckerman est le messager adéquat. Il pige les ordinateurs.

— Je sais, monsieur. Il a essayé de faire convertir le centre des Rocheuses en…

— J'ai vu le rapport, nom de Dieu ! J'ai vu le rapport, et je n'ai même pas saisi le… Enfin, nous allons nous y mettre !

— Que dois-je dire à Ruckerman ?

— Vous lui dites de la fermer ! Il ne doit parler qu'à Beckett. Sa couverture consistera à faire une tournée d'inspection et à me rendre compte. Nous l'envoyons parce qu'il a été accidentellement contaminé.

— Oui, monsieur, mais…

— Alors il faut qu'il soit accidentellement contaminé ! Et ça se passera le plus tôt possible après que DA l'aura mis au courant, ce qu'il va faire ici même dans mon bureau. Je vous laisse le soin des détails, mais je peux vous suggérer quelque chose. Il y a un jeune pilote du nom de Cranmore McCrae qui habite Woodbridge, juste à l'extérieur de notre périmètre. Il est contaminé. Il a demandé à plusieurs reprises qu'on le laisse partir en avion pour l'Irlande, où il a un oncle. Son oncle est une espèce d'excentrique, mais il est riche comme Crésus et a conservé apparemment une certaine puissance. J'ai un rapport complet sur le jeune McCrae. Un garçon assez brillant. Il a piloté pour la CIA au Vietnam et il a accompli quelques autres missions pour nous. Il est ingénieux et digne de confiance.

— Et pourquoi ce McCrae ne se contenterait-il pas d'aller en Irlande une fois qu'il serait sorti de notre…

— Parce que nous dirons à l'amiral canadien de l'abattre s'il ne va pas directement en Angleterre.

Une fois qu'il aura lâché Ruckerman, il pourra aller en Irlande, où la Force de Démarcation se débarrassera de son avion de la façon habituelle.

— Mais si les Anglais refusent de…

— Ils coopéreront parce que nous leur dirons que nous serions extrêmement contrariés s'ils refusaient. Si Ruckerman tombait aux mains des Irlandais, ils risqueraient de l'égorger

purement et simplement. Les Anglais sont un peu plus prudents.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Qu'ont-ils à perdre ? Enfin, bon Dieu, c'est un de mes conseillers scientifiques ! »

Saddler avait l'impression que sa bouche était emplie de sciure de bois. Toutes ces intrigues de roman d'espionnage ! Il se sentait inexistant au sein de la Maison Blanche. Le Président lui accordait sa confiance, mais il n'avait plus de position officielle. Ce n'était pas pour en arriver là qu'il était entré au service du gouvernement ! La seule perspective des pressions qu'il allait devoir exercer sur Ruckerman lui donnait des aigreurs d'estomac.

Comme s'il avait lu les pensées de Saddler, Velcourt ajouta : « Vous êtes le seul qui puissiez obtenir cela de lui.

— Ce n'est pas comme si sa famille se trouvait ici même. Sa femme est restée bloquée dans la Réserve de Sonoma, vous le savez.

— Je sais.

— Il va falloir que je lui fasse pas mal de confidences, monsieur.

— Peu m'importe ce que vous devrez lui dévoiler, pourvu que Turkwood n'en entende pas parler. Shiloh serait aussitôt au courant. Je ne fais aucune confiance à ces salauds. Voyez-vous, Jimmy, la bande de Shiloh est un vrai ramassis de dingues. Je peux vous le dire – leur dernière lubie est de tuer le pape ! »

Dans la longue perspective de l'Histoire, la vengeance n'est qu'une ennuyeuse répétition. Pourtant, les fous et les jeunes idéalistes s'y laissent prendre. Les jeunes veulent faire du Vieil Homme le coupable. Il devient ainsi plus facile de le destituer. Les jeunes idéalistes sont un danger à n'importe quelle époque, car ils agissent sans regarder assez profondément en eux-mêmes ni dans les problèmes qu'ils abordent. Ce qui les pousse, c'est avant tout leur tempérament de feu. Il s'agit essentiellement d'une pulsion sexuelle : ils veulent avoir le contrôle du cheptel de reproduction. Et la tragédie réside dans le fait qu'ils ne font le plus souvent que perpétuer de nouveaux rêves de vengeance pour la génération suivante de jeunes idéalistes… à moins qu'ils ne créent un super-fou, un Hitler ou un O'Neill.

FINTAN CRAIG DOHENY.

« Vous comprenez, dit Doheny, que nous concentrons nécessairement une grande partie de nos efforts sur les chromosomes sexuels.

— Ça ne m'étonne pas, dit John. Je présume que vous disposez d'appareils de microscopie fluorescente ?

— Bien sûr. »

Ils étaient assis dans le bureau de Doheny, aux étages supérieurs de l'aile administrative du Royal Hospital de Kilmainham. C'était une pièce d'environ six mètres sur six, aux murs blancs décorés de photographies encadrées qui représentaient des paysages de campagne et des scènes citadines. John ne leur accorda qu'un bref coup d'œil. Assis dans un fauteuil confortable derrière un grand bureau, Doheny avait l'air d'un troll aux cheveux duveteux, dont les yeux clouaient sur place tout ce qu'ils voyaient.

John était assis sur une chaise de bois en face de Doheny. Un canapé jaune et une table basse étaient disposés contre l'un des murs, et une bibliothèque occupait un autre mur, derrière Doheny. À la droite de John, deux fenêtres donnaient sur le parc et la prison de Kilmainham. D'après ce qu'on lui avait dit, c'était le quartier général de Kevin, où ce dernier s'était rendu dès leur arrivée.

Ils étaient venus à bord de deux voitures blindées – le père Michael, l'enfant, Herity et Kevin O'Donnell dans l'une, John et Doheny seuls dans l'autre avec un chauffeur et un garde. Les véhicules s'étaient séparés dans Inchicore Road, et celui de John avait tourné sous la voûte qui donnait accès au parc de l'hôpital. Doheny avait alors conduit John par une courte volée de marches, se déplaçant avec agilité pour un homme de sa corpulence. Ils avaient suivi un long couloir flanqué de portes fermées jusqu'à un ascenseur qui les avait emportés trois étages plus haut, où ils avaient emprunté un autre couloir jusqu'à cette pièce d'une blancheur étincelante. Un petit homme en blouse verte les avait suivis à l'intérieur, où il avait relevé les empreintes digitales de John.

« Cela ne vous dérange pas, j'espère ? » avait demandé Dehony.

Il y avait bientôt une heure de cela.

John jeta un regard à l'encre foncée que le solvant n'avait pas entièrement enlevée de ses doigts. Pourquoi avait-on pris ses empreintes ? Il percevait l'agitation d'O'Neill-en-lui. Il était en danger !

Il s'était senti environné de périls depuis leur rencontre sur la route de Dublin. L'homme qui accompagnait Kevin O'Donnell était Doheny – une tête ronde couverte d'un duvet bouclé pareil à une chevelure de nouveau-né, un visage doux avec de grands yeux bleus, un nez fin et court, des lèvres plutôt plates aux commissures rieuses. Jovial, tel était le qualificatif qui convenait à Doheny – mais il émanait de lui quelque chose de menaçant.

C'était Kevin O'Donnell qui avait pris la parole.

« Je vois que vous avez trouvé des vêtements chauds, Yank. Permettez-moi de vous présenter Fintan Craig Doheny. Le

docteur Doheny est ici pour décider de votre vie ou de votre mort. »

Doheny était demeuré silencieux.

Sans regarder Kevin, John avait serré les lèvres de toutes ses forces pour les empêcher de trembler. Herity et les autres restaient en retrait, spectateurs silencieux.

« Nous savons qui vous êtes », dit Kevin.

L'espace d'un instant, John crut que son cœur s'était arrêté. Il gardait les yeux fixés sur Doheny, qui l'observait avec une intensité débonnaire. John comprit alors : Doheny était le chasseur posté au trou d'eau, le regard fixe, tous les sens concentrés sur la mise à mort. Quel appât avait-il disposé là ?

« Vous n'avez rien à dire ? » demanda Kevin.

John retrouva sa voix, un ton étonnamment uni qui émergeait d'un calme glacial. « Que suis-je censé répondre ? » Il laissa enfin ses yeux se porter sur Kevin et croisa son regard avide. « Vous savez qui je suis, évidemment. Vous avez vu mon passeport.

— Vous êtes John Roe O'Neill ! » accusa Kevin.

Avec une lenteur raffinée, John esquissa un sourire, relevant la commissure de ses lèvres et entrouvrant légèrement la bouche.

« Nous direz-vous ce que vous trouvez si drôle ? » demanda Kevin.

John prit une profonde inspiration. Il le devinait à la voix de Kevin : tout cela n'était que du bluff. Il n'y avait pas d'appât à ce trou d'eau.

« Beaucoup de choses me sont devenues claires, dit-il.

— Expliquez-vous », dit Kevin.

John promena son regard sur ses compagnons : Herity, l'expression perplexe, le père Michael, l'air renfermé et peiné, le jeune garçon, blotti contre le prêtre. Il revint enfin à Doheny. « Cessons de jouer ce jeu stupide. Vous m'avez fait interroger pendant tout ce temps par Herity et vous…

— Il est un peu lourd, notre Joseph, dit Kevin. Ça vous amuse ?

— Je suis simplement soulagé de comprendre enfin de quoi il retourne. »

Kevin se haussa sur la plante des pieds. « Alors vous niez…

— Vous êtes tous stupides ! dit John. L'Irlande est le dernier endroit au monde où le Fou mettrait les pieds. »

Kevin le regarda dans les yeux. « Nous y avons réfléchi. Si j'étais le Fou, j'aurais envie de jouer Dieu. Je voudrais voir ce que j'ai créé. C'est le septième jour du Fou, que nous vivons là. Comment pourrait-il ne pas venir admirer son œuvre ?

— C'est de la folie, dit John.

— Et n'est-il pas question d'un fou ? » demanda Kevin.

Comme John allait répondre, Doheny leur imposa silence d'un geste de la main. John comprit alors : Doheny était le Grand Inquisiteur. Quelqu'un d'autre posait les questions et appliquait la torture. Doheny observait et jugeait.

John scruta son visage. Quel était son jugement ?

Pour la première fois, Doheny parla, d'une voix grave et captivante. John fut surpris par la douceur de cette voix – du velours.

« Emmenons-le, dit Doheny. J'ai besoin de ses empreintes digitales, et je voudrais qu'un dentiste examine sa dentition. »

John sentit sa bouche se dessécher. Empreintes digitales et diagramme dentaire ! Il sentait O'Neill-en-lui se tordre d'angoisse. Quelles preuves détenait l'Inquisiteur irlandais ? Il n'était rien resté au collège, ni certainement à la maison. Était-ce bien sûr ? On y avait fait usage du Feu de Panique, il l'avait entendu à la radio alors qu'il se trouvait encore en France.

Depuis ce moment, John s'était laissé entraîner comme une marionnette, s'efforçant avant tout d'afficher une expression d'ennui légèrement narquoise, comme s'il prenait son mal en patience.

La première demi-heure passée dans le bureau de Doheny avait été pénible. Attendre… attendre. Qu'allaient révéler les empreintes digitales ? Quand lui ferait-on subir un examen dentaire ? Puis un téléphone avait sonné. Doheny avait pris le combiné suspendu à un crochet près de son bureau et n'avait prononcé qu'une parole : « Doheny. »

Il avait écouté, puis : « Merci. Non… rien d'autre. »

La charade a été jouée jusqu'au bout, pensa Doheny en replaçant l'appareil sur son support. *Ce John Garrech*

O'Donnell n'a pas craqué. Il comprenait maintenant la confusion d'Herity. Qu'y avait-il donc d'insolite chez ce John O'Donnell ?

Doheny fit pivoter son fauteuil et regarda par la fenêtre en direction de la prison de Kilmainham. Fallait-il remettre le suspect à Kevin ? La prison était un lieu ambigu, où des hommes étaient morts sans autre raison qu'un pur caprice. Le régime actuel ne faisait que renforcer cette réputation. *Pourquoi avons-nous choisi cet endroit comme siège du gouvernement ?* se demanda Doheny. Un endroit terrible, un monument à d'innombrables douleurs. Il connaissait la réponse.

Parce qu'il est assez grand et assez petit. Parce qu'il se trouve à Dublin. Parce qu'il fallait que nous nous regroupions. Parce que nous avions besoin d'un symbole. Et il y a une chose qu'on peut dire de Kilmainham : c'est un symbole.

« Vous dites que vous êtes biologiste moléculaire ? demanda-t-il.

— C'est exact. »

Pendant une vingtaine de minutes, John se soumit alors à un interrogatoire concernant ses connaissances, avec un accent particulier sur l'ADN recombinant. Doheny fit étalage d'un savoir étendu sur le sujet, mais John en perçut très tôt les limites quand les questions s'écartèrent sur le terrain des conjectures savantes. John décelait aisément les domaines où ses propres connaissances allaient beaucoup plus loin que celles de Doheny, surtout quand il fut question des interphases de synthèse. Le tout était de limiter ce qu'il pouvait révéler par ses réponses.

Doheny se radossa dans son fauteuil, les mains derrière la nuque. « Dans quel domaine vous considéreriez-vous le plus utile ?

— Ma microméthodologie était mon meilleur point.

— C'est là-dessus que vous vous êtes concentré à cette université de Washington ?

— Entre autres choses. »

Sans incliner la tête, Doheny abaissa les yeux sur son bureau nu. « Avez-vous une expérience des petits lymphocytes mitotiquement actifs.

— Oh ! oui. »

Doheny se pencha en avant, les coudes sur son bureau, les mains mollement croisées devant lui. « Je suppose que vous êtes plus compétent que moi en la matière. Mais nous avons fait quelques découvertes. »

John sentit son pouls s'accélérer. O'Neill-en-lui se faisait interrogatif.

« Je suis impatient de savoir où vous en êtes, dit-il.

— Je dois vous mettre en garde en ce qui concerne la façon d'aborder l'étude de cette peste. En tant que chercheur médical, vous serez incliné à la considérer comme une maladie. Elle tend à provoquer ce genre d'erreur. »

John mit un moment à réagir. Que voulait dire Doheny ? Essayait-il de donner le change ? Les Irlandais n'avaient-ils fait aucune découverte importante après tout ce temps ?

Comme John ne répondait pas, Doheny poursuivit : « Vous devez vous sentir confronté à une extinction immédiate. Pour le chercheur traditionnel, les maladies sont des choses qui suivent leur cours. La vie continue même si un cas particulier n'a pas été guéri. »

John hocha la tête sans se départir de son silence.

« On compte sur le développement de certaines immunités, ou sur l'intervention d'autres processus naturels. Mais la peste entraînera l'extinction de l'espèce humaine si nous ne trouvons pas de solution. »

O'Neill-en-lui chuchota dans l'esprit de John : *Ils ont découvert l'existence de la phase de dormance prolongée*.

Il lui vint alors à l'esprit que Doheny continuait à le sonder, cherchant avec une subtile habileté à faire se révéler O'Neill. À cette pensée, John sentit O'Neill se retirer tout au fond de lui. Doheny était plus dangereux qu'Herity. Qu'était-il advenu d'Herity, du prêtre et du jeune garçon ?

« La protection de la quarantaine ne suffira pas indéfiniment », dit Doheny.

John se rendit compte que son souffle était devenu court et superficiel. Il essaya de respirer plus profondément, mais sa poitrine était douloureuse.

« Avez-vous considéré le fait que nous sommes peut-être confrontés à un problème insoluble ? » demanda Doheny.

John secoua la tête. « Il doit y avoir une… solution. » Il réfléchit à ses propres paroles. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que la vengeance d'O'Neill risquait d'être l'ultime échec de l'humanité. Tout problème avait une solution ! Il savait comment la peste avait été créée. La séquence en était inscrite dans sa mémoire, pareille à un film intérieur qu'il pouvait rejouer à volonté. Pas de remède ? C'était insensé !

« Avez-vous remarqué que nous ne créons plus aucun mythe d'espoir, en Irlande ?

— Quoi ? » Les paroles de Doheny se répercutaient dans l'esprit de John. Que disait-il ?

« Il ne reste que les vieux mythes de mort et de destruction, dit Doheny. Il est logique que nous soyons à l'origine de la littérature du désespoir.

— Quel rapport avec…

— Quelle meilleure preuve d'ultime défaite ?

— Avez-vous renoncé ?

— Là n'est pas la question, John. Puis-je vous appeler John ?

— Oui, mais… que sont…

— Admettre l'ultime défaite provoque de terribles dommages psychiques, John. De cruelles, cruelles conséquences…

— Mais vous avez vous-même envisagé…

— Que nous serons peut-être obligés d'avaler l'amère pilule. »

John le regarda fixement. Était-il fou ? Était-ce une variation du prêtre dément de la cabane aux vêtements ?

« Qu'en dites-vous, John ?

— Où sont Herity, le père Michael et l'enfant ? » Doheny parut surpris. « En quoi vous intéressent-ils ?

— Je… Je me demandais seulement…

— Ils ne sont pas l'Irlande, John. »

Si, ils le sont ! se dit John. *Ils sont mon Irlande.*

La vengeance les avait créés, façonnés comme de l'argile sur un tour de potier. Le jeune garçon silencieux se dessinait en grand format dans son esprit. Que serait cet enfant s'il n'avait rien de fragile ni de pathétique ? Il devait y avoir une force en

lui quelque part. John essaya de l'imaginer devenu adulte – ces yeux de faune. Un bourreau des cœurs s'il venait à rencontrer une femme. Mais cela n'arriverait jamais si les craintes de Doheny se réalisaient !

Plus de souffrances pour cet enfant, pensa John. *C'est assez. O'Neill-en-moi est satisfait.* « Nous ne sommes pas vaincus, dit-il.

— C'est bien ce que j'essaie de vous faire entendre, John. Regardez autour de vous. Les peuples vaincus essaient toujours de compenser par des mythes et des légendes.

— Nous ne parlons pas de mythes ni de légendes !

— Oh ! mais si. Nous parlons des voiles rétrospectifs qui cachent les faits inacceptables. Pas de désastre, mais des contes héroïques ! Aucun peuple n'a jamais été plus accompli dans la création des mythes que les Irlandais.

— Plus d'espoir, dit John à voix basse, se souvenant de Grand'Pa Jack et des histoires merveilleuses au coin du feu.

— La vérité du diable. Imaginez, John. Tout dans notre Histoire a contribué à renforcer la faculté qu'ont les Irlandais de se créer des mythes héroïques pour adoucir la défaite.

— Dites-le au père Michael !

— Michael Flannery ? Ah ! même l'Église a mis sérieusement la main à la pâte des mythes. La défaite réduite à la justice divine. La vengeance de Dieu pour les écarts de conduite passés. Les Anglais eux-mêmes en ont fait leur part. Avec une sorte de perversité inconsciente, ils ont mis notre religion hors la loi. La prohibition renforce toujours ce qu'elle interdit. »

Les pensées de John étaient emportées dans un tourbillon confus. Qu'y avait-il derrière les paroles de Doheny ?

Ce dernier tapota son estomac rebondi. « Les famines ont constitué l'un des traumatismes particuliers à l'Irlande, une leçon que nous n'avons jamais oubliée. L'obsession de la nourriture est notre réaction la plus courante face à l'adversité. »

John se dit que ce n'étaient que des divagations démentes. Elles n'avaient aucune portée, ne reposaient sur aucun raisonnement.

« Je suis l'un des quelques rares hommes corpulents qui restent en Irlande de nos jours.

— Alors vous n'avez pas abandonné.

— Je suis sans doute le seul faiseur de mythes qui nous reste. De la recherche inspirée, voilà ce qu'il nous faut en ce moment. »

John secoua la tête sans comprendre.

« J'ai passé un moment à composer le mythe de John Garrech O'Donnell, dit Doheny. Garrech. » Il fit rouler le nom de sa voix de velours. « John Garrech O'Donnell, un beau vieux nom irlandais. Il exige un mythe particulier, certainement.

— De quoi diable parlez-vous ?

— Je parle de John Garrech O'Donnell, un Yankee de bonne souche gaélique. Voilà de quoi je parle. Vous nous êtes revenu, John Garrech O'Donnell. Vous nous avez apporté une nouvelle méthode extraordinaire pour aborder le problème de la peste ! Vous êtes une vision d'espoir, John Garrech O'Donnell ! Je vais le faire savoir immédiatement.

— Êtes-vous dingue ?

— Les gens vont vous admirer, John.

— Pour quoi ?

— Pour votre vision. Les Irlandais admirent toujours les visionnaires.

— Je ne participerai pas à…

— Alors je vous enverrai à Kevin pour qu'il fasse de vous ce qu'il lui plaira. Nous ne manquons pas de techniciens de laboratoire. Ce dont nous avons besoin, c'est d'inspiration et d'espoir.

— Et que se passera-t-il si je ne…

— Si vous échouez ? Ah ! c'en sera fini de vous sur-le-champ. Nous ne sommes pas très enclins à tolérer l'échec, voyez-vous.

— Vous voulez dire que vous éliminez purement et…

— Oh ! non ! Rien d'aussi sanglant ni d'aussi simple. Mais Kevin s'emporte facilement et il a la détente facile.

— Alors il faudra que je dissimule mes erreurs.

— Pas à moi, vous n'y arriverez pas ! » Doheny repoussa son fauteuil en arrière. « Nous allons vous envoyer à Peard, au

centre de Killaloe. Je vous suggère d'étudier votre nouvelle méthode sensationnelle avant d'y arriver. »

John suivit Doheny des yeux tandis que ce dernier se levait. « Réussir ou mourir ?

— N'est-ce pas la nature même de notre problème ? »

John se força à détacher les yeux de Doheny. Il y avait dans toute l'attitude de cet homme un air si accusateur !

— Voyez-vous, John, la peste nous pose de nouveaux problèmes. Elle est en train de muter. Elle contamine les mammifères de l'océan : les baleines, les marsouins, les phoques, et cætera. Impossible pour l'instant d'en empêcher la propagation. »

John savait que son visage était un masque figé. Une mutation ! Voilà une chose qu'il n'avait pas envisagée. Comme un feu grégeois, la peste échappait à tout contrôle.

« Si vous voulez bien attendre ici, dit Doheny, je vais m'occuper de votre transport. »

Il sortit dans le couloir. Kevin y était déjà, sorti du bureau voisin.

« Vous êtes un imbécile, Doheny ! chuchota-t-il. Et s'il essaie de saboter nos travaux à Killaloe ?

— Alors il nous faudra le tuer. Nous ont-ils enfin envoyé les empreintes digitales et les diagrammes dentaires ?

— Ils prennent des précautions ! Pourquoi les voulons-nous ? Détenons-nous un suspect ? Pour quelle autre raison pensent-ils que nous le demandons ?

— Il était dangereux de le demander, Kevin.

— Il est dangereux de vivre !

— Kevin… si c'est O'Neill que nous avons là et si je l'ai motivé correctement, il résoudra le problème pour nous.

— Mais vous lui avez dit qu'il n'y avait pas de remède possible !

— Ça l'a surpris, voyez-vous. Ça lui a flanqué un choc. Il n'y avait jamais pensé. C'est un chercheur typique. Les yeux fixés sur le but à atteindre.

— Et si vous aviez raison ? Si c'est vraiment O'Neill et qu'il échoue ?

— Alors l'espoir est vraiment mort. »

Un médecin vous dira : « Monsieur, il vaudrait mieux mourir en accord avec les règles que vivre en contradiction avec la Faculté de médecine. »

MOLIÈRE,
parlant à un patient qui avait été guéri
par un traitement non orthodoxe.

William Ruckerman fit la connaissance de son pilote sur le terrain de Haggers, dans le Maryland. L'aube n'était encore qu'une fine craquelure de lumière au long de l'horizon, le temps était froid et brumeux, et Ruckerman se sentait malade de nervosité. Il était resté deux jours dans un hôtel tenu par l'armée, près du terrain, avant que la météo leur annonçât qu'ils pouvaient effectuer sans danger le vol transatlantique. Il avait passé ces deux jours à renifler et à souffrir de maux de tête, de plus en plus certain qu'il manifestait les symptômes bénins de la peste et se rendant compte avec une sensation de vide intérieur qu'il était maintenant porteur de la maladie.

Il fallait pourtant qu'un membre de l'élite dirigeante de Washington se chargeât de cette tâche, étant donné l'enjeu à long terme de l'entreprise. Beckett et sa petite équipe avaient réellement cerné la solution, mais ils étaient insensés d'espérer pouvoir en garder le contrôle à eux seuls.

Cranmore McCrae, le pilote, était un homme jeune, petit et trapu, avec une tête démesurée – une tête si énorme que Ruckerman y vit un signe de déséquilibres hormonaux. Debout à la porte de l'avion, McCrae paraissait difforme : petits yeux bleus très écartés, nez plat, bouche large aux lèvres épaisses et mâchoire carrée qui s'articulait loin en arrière contre le cou.

L'avion était un petit biréacteur d'un type que Ruckerman ne connaissait pas. C'était un modèle coûteux pour cadres supérieurs, d'un aérodynamisme effilé avec un nez qui saillait

loin au-dessus du train avant. La porte rabattante se transformait en escalier.

Le sergent qui avait conduit Ruckerman jusqu'au terrain se tint au pied des marches, son manteau battant dans le vent humide, jusqu'à ce que McCrae eût refermé hermétiquement la porte. Le pilote attacha le sac de Ruckerman dans un siège vide et conduisit son passager vers l'avant tout en commençant à lui poser les questions les plus singulières que ce dernier eût jamais entendues.

« Dites-moi, docteur Ruckerman, y a-t-il des raisons quelconques pour que Charlie Turkwood souhaite votre mort ? »

Ruckerman, qui s'asseyait dans le siège droit du cockpit et s'apprêtait à attacher sa ceinture, interrompit son geste pour regarder fixement McCrae. Quelle étrange question ! Il se demanda s'il avait bien entendu.

« Attachez votre ceinture, dit McCrae. On fout le camp d'ici.

— Voulez-vous dire que Charlie Turkwood pourrait vouloir ma mort ? demanda Ruckerman en verrouillant la boucle.

— C'est à peu près ça. » McCrae coiffa un casque radio et ajusta le microphone tout près de ses lèvres. Il actionna un interrupteur sur le volant de commande.

« Ici Rover Boy, dit-il. Prêt à rouler.

— Vous pouvez y aller, Rover Boy. » La voix métallique de la tour de contrôle sortait d'un haut-parleur placé au-dessus de leurs têtes. Ruckerman leva les yeux vers l'orifice grillagé.

« Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez », dit-il en se demandant dans quel guêpier l'avait fourré Jim Saddler – des gens qui voulaient sa mort ! Il rumina cette pensée tandis que McCrae roulait vers la piste, se mettait en position, puis lançait son appareil vers l'autre extrémité de l'aérodrome.

Le pilote se tourna enfin vers lui : « J'espère que vous dites vrai. »

Il poussa les manettes des gaz à fond contre la cloison pare-feu. L'avion prit de la vitesse, lentement d'abord, puis Ruckerman se sentit écrasé contre les coussins. Le décollage se fit en douceur, suivi d'une ascension rapide au-dessus de la couverture nuageuse qui collait au sol. Ruckerman cligna des

yeux quand ils émergèrent dans la lumière éclatante réverbérée par l'océan de nuages floconneux.

« Environ six heures et demie de vol selon les prévisions, dit McCrae.

— Pourquoi diable m'avez-vous posé cette question à propos de Turkwood ?

— J'ai été pilote dans la CIA et j'ai encore quelques amis qui me font des confidences. Puis-je vous appeler Will ? On m'a dit que vos amis vous appelaient comme ça.

— Comme vous voudrez, répondit Ruckerman avec raideur, du moment que vous m'expliquerez ce, ce…

— Eh bien, Will, mes amis m'ont dit que Turky était dangereux. J'ai fouiné un peu, voyez-vous, pour essayer de savoir s'il n'y avait pas des cartes truquées dans ce jeu… quelque autre raison à notre voyage.

— Quelle autre raison pourrait-il bien y avoir ? » Ruckerman contempla la couverture nuageuse, un paysage changeant sans aucune référence certaine. Il se demanda si on lui avait assigné un pilote fou.

« Vous pensez vraiment que les Irlandais détiennent ce Fou, O'Neill ? On m'a demandé d'enquêter là-dessus une fois que je vous aurai largué.

— Je ne saurais vraiment pas le dire.

— Je connais ce sergent qui vous a amené sur le terrain. Un homme à tout faire. De quoi avez-vous parlé en venant jusqu'ici ?

— Il se demandait qui avait organisé mon voyage. Je… je lui ai dit que je pensais que ça venait du Président lui-même.

— Bordel de nom de Dieu ! s'exclama McCrae.

— Voulez-vous me dire enfin de quoi il retourne ?

— Écoutez, Will, nous sommes à dix mille mètres et tout a l'air calme. Je vais mettre le zinc en pilotage automatique et aller jeter un coup d'œil à l'arrière. Ne bougez pas et ne touchez à rien. Si vous voyez d'autres avions, appelez-moi. O.K. ?

— Jeter un coup d'œil ? Pourquoi ?

— Ce vol me plairait un peu mieux si j'étais sûr que nous ne trimbalons rien qui risque de faire boum.

— Une bombe ? » Ruckerman sentit le creux de son estomac se contracter.

McCrae avait débouclé son harnais et se levait. Il se retourna vers Ruckerman, courbé en avant.

« Ce n'est peut-être que ma prudence naturelle », dit-il. Il sortit de la cabine, mais sa voix parvenait toujours à Ruckerman. » Bon Dieu ! J'aurais dû exiger de faire moi-même l'inspection de ce zinc ! »

Ruckerman regarda par le pare-brise. L'avion franchissait en diagonale une profonde fissure de la couche nuageuse, et il aperçut l'océan grisâtre à travers un écran de brume, loin au-dessous d'eux.

Tout ce voyage, soudain, sonnait faux. Il était tenté de dire à McCrae de faire demi-tour. Mais McCrae lui obéirait-il ? Et même si McCrae acceptait, les autoriserait-on à revenir ?

Jusqu'à ce que nous ayons trouvé un remède, votre voyage est un aller simple, avait dit Saddler.

Ruckerman pensait aux rampes de missiles antiaériens enfouies tout autour de Washington. Un seul MUSAM avec ses multiples têtes chercheuses à détecteurs de chaleur et de mouvement...

McCrae regagna son siège et boucla son harnais. « Je ne trouve que dalle. » Il vérifia ses instruments, puis regarda Ruckerman. « Comment vous ont-ils embringué là-dedans ?

— J'étais tout désigné pour tenir le rôle.

— Ouais ? Quel rôle ?

— J'ai la confiance du Président et de ses principaux conseillers. J'ai la formation scientifique nécessaire pour évaluer les... les choses.

— Mes amis disent que vous êtes sans doute victime d'un coup monté.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a pas mal de gens qui haïssent la science et les scientifiques. D'ailleurs, comment avez-vous été contaminé ? »

Ruckerman déglutit. C'était le point délicat. « Je... c'était un accident stupide. Je me suis trompé de porte dans l'une des stations de quarantaine. La porte n'aurait pas dû être laissée déverrouillée !

— Et peut-être auriez-vous dû être plus prudent. » Ruckerman chercha un moyen de détourner la conversation. « Comment vous a-t-on choisi pour me servir de pilote ?

— Je me suis porté volontaire.

— Pourquoi ?

— J'ai un oncle en Irlande, un véritable excentrique. Jamais marié. Assez riche pour rembourser la dette nationale. » McCrae sourit. « Et je suis son seul parent.

— Est-il encore… je veux dire, vivant ?

— Il a un émetteur radio. D'autres radio-amateurs ont retransmis ses messages. Oncle Mac possède un grand domaine privé. Mais le plus gratiné, c'est qu'il fait revivre le druidisme – adoration des arbres et tout le bataclan.

— Il est dingue ?

— Pas dingue, seulement bizarre.

— Et vous êtes son seul héritier ? Comment pouvez-vous en être sûr ? Et son testament ? Beaucoup de choses ont changé, vous savez. »

McCrae haussa les épaules. « Oncle Mac et moi nous nous ressemblons. Il a toujours eu un faible pour moi. Dans les circonstances actuelles, qu'ai-je de mieux à faire que d'aller m'occuper de mes intérêts ?

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance.

— À vous aussi, Will. Vous allez en avoir besoin.

— Je ne comprends toujours pas ce qui vous fait redouter une… bombe ?

— Je connais des choses sur Turkwood que la plupart des gens ne chuchotent même pas.

— Vous le connaissez ?

— D'avant la peste, et depuis… par téléphone. C'est ce qui me tracasse, Will. Je connais des choses qu'il aimerait bien effacer. Mais vous, je n'arrive pas à voir pourquoi il voudrait vous éliminer, à moins que vous ne soyez devenu inutile ou gênant. »

Ruckerman s'efforça de déglutir, la gorge sèche au souvenir de la circonspection excessive de Saddler. Pas un mot de ce qu'il transportait dans sa valise ; rien de ce qui concernait le programme spécial de recherche de DA ne devait parvenir aux

oreilles de Turkwood. C'était la raison de la ridicule mise en scène de la station de quarantaine. Contamination accidentelle !

« Ça va ? demanda McCrae. Vous n'avez pas l'air très en forme.

— C'est dingue, marmonna Ruckerman. Il est vital que j'arrive en Angleterre ! Et vous devez aller en Irlande, essayer de découvrir s'ils ont vraiment O'Neill. Bon Dieu ! Si c'est O'Neill et qu'on puisse le persuader de parler !

— Si, dit McCrae. S'ils ont vraiment O'Neill et si ce salaud est encore vivant. Je n'en sais rien, Will. Si j'étais en Irlande et que j'aie ce type entre les mains…

— Ils savent à quel point il est important de le ménager !

— Vraiment ? Quelle différence, pour eux ? Qu'ont-ils à perdre ? »

McCrae desserra son harnais. « Je vais jeter un autre coup d'œil. Même topo. Ne touchez à rien, Will.

— Monsieur McCrae ?

— Appelez-moi Mac.

— Oui, bon, Mac… » Ruckerman secoua la tête. « Non, c'est trop extravagant.

— Rien n'est trop extravagant. Qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Le docteur Saddler comme le Président tenaient particulièrement à ce que… euh, ce voyage soit gardé secret de Turkwood, du moins jusqu'à…

— Secret ? Pourquoi ?

— Je, euh, je ne sais pas.

— Vous le savez, mais vous ne voulez pas le dire. Bon sang ! Me voilà encore avec une cargaison qui sent le brûlé !

— Désolé, Mac, mais ce n'est probablement qu'un excès d'imagination. Par les temps qui courent…

— On se fait des idées. » McCrae regarda son tableau de bord puis enfonça un bouton blanc, au-dessus des commandes des gaz. Un voyant rouge s'alluma au-dessus du bouton. « C'est peut-être que nous allons trop vite », marmonna-t-il. Il débrancha le pilote automatique, saisit les leviers des gaz et les ramena doucement en arrière.

Ruckerman regarda l'aiguille du badin revenir lentement dans la zone verte pour s'immobiliser à 120.

McCrae pressa de nouveau le bouton blanc. Le voyant rouge s'alluma cette fois encore. « Peut-être un circuit défectueux.

— Que faites-vous ? » demanda Ruckerman. McCrae poussa les manettes des gaz en avant, vérifia leur cap et rebrancha le pilote automatique. Ils étaient au large. Seuls quelques nuages épars s'interposaient entre eux et l'océan, où les vagues scintillaient sous le soleil éclatant.

« Il existe un petit gadget à interrupteur barométrique qui a déjà été utilisé plusieurs fois, dit McCrae. Mes amis m'ont dit un jour que Turkwood l'aimait bien. Il est relié à une charge de plastic et tout l'engin se loge dans le compartiment du train d'atterrissage. Il s'arme quand on sort le train, et si on descend au-dessous d'une altitude donnée, vlan !

— Quelle... quelle altitude donnée ?

— À peu près deux cents mètres. Tout en bas, quand vous êtes sur le point d'atterrir avec la piste devant vous et rien à faire pour vous en sortir. Pas le temps de sauter en parachute – à condition que vous en ayez un, ce qui n'est pas le cas. Juste en bas, où vous êtes sûr de vous répandre dans tout le paysage. Obsèques en casque assurées.

— Obsèques en casque ?

— Avec ce qu'on retrouve de votre corps, on arrive tout juste à remplir un casque de vol réglementaire.

— Quelle preuve avez-vous que...

— Ce petit voyant rouge, là. Circuit de confirmation d'urgence. Le vert indique que le train est relevé et verrouillé, ou baissé et verrouillé, selon le cas indiqué par cet autre voyant. » McCrae pointa un doigt vers un second bouton, au-dessus de son genou droit. Le voyant vert correspondant indiquait « train relevé ». « Quand je vérifie, le voyant dit que le train n'est pas relevé, mais nous volons comme si tout était en ordre.

— Peut-il y avoir une autre explication ?

— Un circuit défectueux. Mais, bon sang, toute une armée de mécaniciens a vérifié ce zinc ! »

Ruckerman réfléchit un moment, prit une profonde inspiration et secoua la tête. « C'est paranoïaque !

— Avec Turkwood, c'est la meilleure attitude à adopter. »

Ruckerman sentit la colère prendre le dessus. C'était une émotion qu'il détestait. Sous l'empire d'une émotion forte, quelle qu'elle fût, l'esprit ne fonctionnait pas clairement. La pensée rationnelle – le seul avenir du monde résidait dans la pensée rationnelle. La science échouait quand la pensée rationnelle faisait défaut. Mais sa colère continuait de monter.

« Que diable pouvons-nous y faire ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui nous dit que vos soupçons sont même…

— Laissez-moi réfléchir, Will. » McCrae vérifia ses instruments et le pilote automatique, confirma leur position, puis se radossa dans son siège et ferma les yeux.

Ruckerman l'observa, embarrassé de son explosion de colère. Victime d'un coup monté ! Les soupçons de McCrae n'étaient que des fantasmes. Le programme informatique, les résumés d'autres projets, tous les documents qu'il avait à l'arrière dans son sac… et O'Neill probablement en Irlande ! Bon Dieu ! Il aurait peut-être même l'occasion de l'interroger personnellement. Que pouvait-il y avoir de plus important ? Le Président pouvait faire n'importe quoi pour rester au pouvoir et maintenir l'ordre du monde qu'il contrôlait, mais il n'allait certainement pas compromettre les efforts entrepris pour trouver un remède à la peste.

Lentement, Ruckerman prit conscience d'un bruit étrange. Il regarda du côté de McCrae. Il ronflait ! Ce salaud dormait ! Comment pouvait-il dormir après… après…

McCrae s'ébroua et se redressa sur son siège en ouvrant les yeux. « Il y a des lacs en Angleterre, dit-il. Un lac de montagne… ou peut-être même un terrain en altitude. » Il tendit la main gauche, feuilleta une série de cartes, et en sortit une qu'il étala devant lui. Il la parcourut en remuant les lèvres. « Ouais, ouais. En voilà un joli, là, au-dessus d'Aberfeldy. » Il rangea la carte dans son casier. « Nous simulons un problème de moteur et… vlouf.

— À quelle distance serons-nous de Huddersfield ? demanda Ruckerman.

— Ne vous inquiétez pas, Will, vous êtes un VIP. Ils vous enverront une voiture avec chauffeur. Moi, je suis de la roupie

de sansonnet. Il faudra que je trouve un moyen de gagner l'Irlande et d'arriver jusqu'à la maison d'oncle Mac. »

McCrae se tourna vers Ruckerman avec un large sourire qui découvrait ses dents au-dessus de son menton en galoche. « De plus, je suis le capitaine de ce navire. C'est moi qui décide où il va. »

Ruckerman le regarda de travers, puis se détourna. Ces soupçons étaient insensés ! Mais… quelques heures de retard… Qu'importait réellement ? Du moment que McCrae était satisfait. Ce salaud d'égoïste avec ses extravagances ! Une autre pensée lui vint à l'esprit. Il se tourna vers son compagnon.

« En admettant qu'il y ait une bombe à bord de cet avion, et qu'elle soit réglée pour exploser au bout d'un certain temps ?

— Eh bien, nous irons nourrir les poissons », répondit McCrae.

En haut de la longue échelle
Au bout de la courte écharpe…
Au diable le roi Billy,
Au diable le pape.

Chansons de la Nouvelle Irlande.

John, assis tout à l'arrière de la voiture blindée, regardait par la fente de la paroi d'acier défiler le paysage en camaïeu de verts que baignait la lumière matinale. Il faisait froid, les sièges n'étaient pas rembourrés, et l'acier nu était glacial au toucher. Le père Michael et le jeune garçon occupaient la banquette qui lui faisait face ; l'enfant pelotonné dormait, la tête appuyée contre le prêtre. À l'avant étaient assis le chauffeur et un garde armé, deux jeunes militaires taciturnes en uniforme kaki, au visage coloré et aux cheveux bruns. Ils se comportaient avec une vigilance étrangement cynique, comme s'ils écoutaient quelque parleur invisible les avertir de terribles événements.

Une autre voiture blindée les précédait d'une centaine de mètres et deux autres suivaient, toutes trois occupées par des équipages au complet. Un lance-roquettes surmontait la voiture de tête.

Herity n'avait pas reparu depuis que John l'avait vu prendre la direction de la prison de Kilmainham.

Ni le père Michael ni personne ne pouvait ou ne voulait dire où il était allé.

Le père Michael se pencha en avant, délogeant le jeune garçon qui laissa échapper un gémissement ensommeillé. Il posa au chauffeur une question que John ne put entendre, mais la réponse du soldat fut parfaitement audible.

« Nous passons par la route la plus sûre, père. La route la plus longue est souvent la plus courte, ces temps-ci. »

Le père Michael hocha la tête et se radossa.

Le véhicule blindé cahotait et tressautait dans les passages raboteux de la route qui serpentait maintenant à travers les collines. De temps à autre, la vue s'ouvrait entre des haies de conifères en direction de la mer d'Irlande, révélant des maisons aux cheminées empanachées de fumée et des miroitements de glace dans les creux qui recelaient des étendues d'eau douce. Ce décor d'une splendeur si coutumière provoqua en John une sorte de décharge électrique qui réveilla O'Neill-en-lui, lui arrachant des gémissements caverneux et des petits cris plaintifs – et toujours cet horrifiant hurlement tapi dans les grottes de son esprit. Le paysage côtier n'aurait pas dû paraître intact. Il devait y avoir sur ces terres des signes indiquant que l'ancienne Irlande avait disparu. Sinon… à quoi bon ?

Le conducteur se tourna vers son compagnon pour lui dire quelque chose. John n'entendit que les deux derniers mots, prononcés plus fort pour couvrir le grondement du véhicule qui attaquait une côte.

« … mais maintenant… »

Ces deux mots à la fin d'une phrase, la récurrence de ces deux mêmes mots sans que rien ne fût dit à leur suite frappait John comme une marque verbale de la nouvelle Irlande. Cette pensée apaisa O'Neill-en-lui et laissa John à ses réflexions.

« … mais maintenant… »

Il était impossible de trouver une expression qui pût mieux décrire leur époque. Rien ne venait après maintenant. Les hommes avaient cru autrefois qu'ils pouvaient résoudre n'importe quel problème, scientifique ou autre, s'ils s'y attaquaient avec une persistance scrupuleuse et assez de bonne volonté, avec une patience qui ne se souciait pas du temps passé. C'était du moins la manière de penser scientifique. Mais maintenant…

Que pourrait-il faire au Centre de Killaloe ? Les craintes les plus sombres de Doheny allaient-elles se vérifier ? C'était impossible ! Il se rappela le moment où il avait pris congé de Doheny, le matin même. Il faisait encore nuit et la lampe de travail formait une île jaune au milieu de la pénombre du bureau glacial. Doheny était occupé à signer une pile de papiers qu'il passait au fur et à mesure à un vieil homme voûté debout à

son côté. Ce dernier, prenant les feuilles de sa main noueuse, les avait tapotées sur le bureau avant de les emporter sans qu'un seul mot eût été échangé entre les deux hommes.

Pour passer le temps, John faisait le tour du bureau en regardant les photographies fixées aux murs, les scrutant de près dans la lumière pâle. Il s'arrêta devant l'une d'elles, intrigué par un panneau partiellement effacé sur un mur de brique. Il s'efforça d'en déchiffrer l'inscription.

SI V AVEZ FORMA CO RNANT D MEURT, ES EXP OS NS, DE CT S'IN MIDATI N OU TER ORIS, APP Z EN OU E CONF NCE BE AST 65 155.

Voyant l'attention que portait John à la photographie, Doheny lui dit : « Je la garde comme souvenir. C'était presque totalement inutile, des paroles au lieu d'actes. Rien que des paroles et très peu d'actes. Pourtant, le message est là, et les dirigeants de l'Ulster y avaient investi beaucoup d'espoir. Ce panneau offre une comparaison intéressante avec nos problèmes actuels. En remplaçant les lettres qui manquent, on peut lire : “Si vous avez des informations concernant des meurtres, des explosions, des actes d'intimidation ou de terrorisme, appelez en toute confiance Belfast 65-155”. »

John se tourna vers Doheny, saisi d'un tumulte intérieur aux paroles qu'il venait d'entendre. Terrorisme !

« Le Fou nous a envoyé un message avec des parties manquantes, dit Doheny, hochant la tête en direction de la photographie. Ce panneau se trouvait à Derry. Belfast était le centre de regroupement des renseignements. »

Terrorisme. Les yeux fixés sur l'image, John demanda lentement : « Des renseignements concernant des gens comme Joseph Herity ?

— Et les protestants aussi. Il y avait peu de différence entre eux si vous étiez la cible des balles ou des bombes. »

John se détourna à contrecœur. Doheny leva les yeux vers lui d'un air bienveillant, une petite lueur d'humour cynique dans ses yeux noirs. Dans la lumière jaune, il se découpait comme

une poupée à cheveux frisottés sur l'arrière-plan de la fenêtre que l'aube teintait de gris.

« Nous avions près de soixante mille âmes, là-bas à cette époque. Maintenant… je dirais qu'il ne reste pas plus de quatre ou cinq mille hommes dans la ville et alentour. Sans ses femmes, une ville meurt. »

John se racla la gorge, mais ne dit rien.

« C'est le commerce qui fait marcher une ville, dit Doheny. Mais le commerce est une dépendance de la vie familiale. Une ville… » Il jeta un bref regard à la photographie, derrière John. « Une ville est un lieu où se trouvent réunis des artisans, des boutiquiers, des livreurs et tout le reste. Mais les femmes sont au cœur du commerce d'une ville. Les hommes seuls se trouvent renvoyés de force à la terre, obligés à la fouiller pour en extraire leur nourriture. Ils redécouvrent la signification du mot laboureur. Un drôle de mot, ça. »

John leva les yeux vers le haut de la fenêtre, incapable de soutenir le regard perçant de Doheny.

« Cette photographie en couleur, à droite du panneau, montre le même endroit vu depuis l'autre côté du fleuve. Cette petite tache blanche, là – à cette distance, vous ne pourriez pas lire même si le texte était complet. »

John se retourna pour regarder la photographie, une vue de la vieille ville de Derry, les murs de pierre ébréchés et balafrés par des siècles de conflits… des rocs d'un brun sale s'élevant au-dessus des eaux de la Foyle… et en bas, sur un côté, le petit rectangle blanc avec ses lettres noires.

« Les hommes qui sont encore là ne veulent pas s'en aller, dit Doheny. Mais le salaire ne signifie plus rien, désormais. Ils seront bientôt partis. C'est le salaire, John, voyez-vous. La fondation de la présence familiale, source du logement, de la nourriture, des vêtements, des distractions. Et je vous le demande, John, combien de sources de salaire peut-on trouver aujourd'hui à Derry, à votre avis ? »

John se tourna vers Doheny et son regard paralysant. « Pas… beaucoup.

— À quoi servent les messages incomplets ? demanda Doheny. Mais ce sont nos fantasmes littéraires qui nous poussent à persister. »

John s'éloigna du mur, contournant le bureau pour gagner l'inconfortable chaise de bois. Quelque chose dans ces photographies l'avait contaminé ! La chaise était froide et dure. Doheny le suivait du regard, l'expression imperturbable.

Tout en regardant par la fente du véhicule blindé, John se remémorait cette conversation. Le convoi traversait une longue étendue marécageuse où se dressaient des meules de tourbe fraîche soigneusement recouvertes de chaume, la cime protégée d'un morceau de plastique noir lesté d'une pierre. C'était un spectacle tellement traditionnel qu'il sentit une fois encore O'Neill-en-lui s'éveiller.

Le père Michael se retourna soudainement vers lui, le regardant fixement.

« Ils coupent encore de la tourbe », dit John.

Le père Michael parla à voix basse pour ne pas déranger le jeune garçon qui dormait à son côté. « Le barrage hydroélectrique d'Ardnacrusha a été dynamité tout au début. Maintenant, il ne reste plus que les stations qui brûlent de la tourbe, et pas beaucoup d'hommes qui acceptent de la couper. »

John remarqua que le prêtre avait mis un chandail gris à encolure en pointe sous son costume noir, et qu'il avait échangé son chapeau contre un bonnet de laine noire. La couleur du chandail lui rappela celui que portait un vieux gardien édenté dans la cour de l'hôpital, où Doheny l'avait laissé seul en sa compagnie pour aller « voir ce qui retardait les voitures ».

Le chandail avait été tricoté à la main en laine épaisse, avec les légères imperfections caractéristiques d'un travail manuel. Saisi par le froid humide du petit matin, John avait attendu, debout sur les dalles de pierre dans la brume qui se levait sous des trouées de ciel bleu. Son attention revenait sans cesse au vieil homme enfermé dans un silence vigilant, sa maigre poitrine protégée par le chandail gris.

Les mains de sa femme ont fait ce chandail, songea John. Au moment même où cette pensée lui traversait l'esprit, le vieil homme resserra le gilet autour de lui pour se préserver du froid.

Le vêtement bâillait en bas, où il manquait un bouton. Le tricot avait un air sale, comme s'il n'avait jamais été lavé, et John se dit : *Ce vieil homme tient a ce contact indirect avec elle a travers le vêtement qu'elle a fait pour lui.*

Il entendit alors le chuchotement d'O'Neill-en-lui : *Ne reste-t-il rien que Mary ait touché ?*

Des larmes lui brûlèrent les yeux.

Le vieil homme se tourna vers un bruit venu de l'extérieur et pencha la tête pour écouter. Quand il se retourna du côté de John, la vigilance de son regard avait disparu. Il ne restait qu'un visage fané avec des yeux éteints et une bouche dépourvue de dents – c'était tout. Il parla d'une voix cassée :

« C'est vous qu'êtes venu avec le prêtre ?

— C'est moi.

— Dites-lui de pas r'mettre en route son Église et sa messe ici ! S'il essaie, je lui entortillerai sa soutane autour du colback. »

John fut surpris par la force de l'amertume qui se dégageait de cette vieille voix, une force qui n'affectait ni les yeux ni la bouche, comme si ce trou édenté n'était qu'un haut-parleur mécanique délivrant un message venu du fond de lui.

« Vous ne voulez pas que le père Michael célèbre la messe ? demanda John.

— Célébrer ! » Le vieil homme cracha sur les dalles de la cour, puis reprit d'une voix faible, comme si ce seul mot l'avait épuisé : « Je suis un vieil homme qu'a plus son agilité d'antan et presque plus de forces. J'ai plus de vivacité et j'irai plus à la messe parce que je m'y rappelle trop ma Fiona à genoux en train de prier. » Le feu revint dans la voix cassée. « Qu'est-ce que ses prières ont apporté, à part la solitude ? »

John perçut O'Neill-en-lui, observateur silencieux fasciné par la bouche édentée et ses paroles amères.

« Je suis né à minuit, et je peux voir les ombres des morts, dit le vieil homme. Si je cligne les yeux comme il faut et si je regarde assez longtemps au même endroit, je vois ma vieille bobonne là devant le feu, aussi réelle que si elle était vivante, en train de me cuire le porridge du petit déjeuner. »

Le vieil homme plissa les yeux et contempla les espaces intérieurs de la cour. Sa voix se réduisit presque à un chuchotement.

« C'est pas comme le souvenir des vieilles douleurs. On peut les faire disparaître, vous savez. Ça, c'est la douleur qui s'en va pas. C'est la douleur qu'on sent sans le savoir. C'est dans la tête que ça se tient, et ça s'arrêtera pas avant la tombe. » Il secoua faiblement la tête. « Et p'têtre ben même pas là. »

Doheny revint alors depuis le portail voûté de l'entrée, d'une démarche vigoureuse qui surprenait chez un homme de sa corpulence. Le vieil homme le salua mollement quand il s'arrêta près d'eux.

« Ils sont en train de prendre le père Michael et l'enfant, dit Doheny. Ils seront ici dans une minute. Le vieux Barry vous a fait passer le temps avec ses histoires ? »

John hocha la tête.

Doheny tapota l'épaule du vieil homme. « Allez à l'entrée, Barry. Levez la main quand ils arriveront. Nous vous rejoindrons à ce moment-là. »

Doheny s'adressa ensuite à John tout en gardant les yeux fixés sur le vieil homme qui s'éloignait d'eux. « Certains, parmi nous, vivent dans l'espoir d'une vengeance. » Il jeta un bref regard à John. « D'autres dans le désespoir, et d'autres encore perdus dans les plaisirs qu'ils peuvent trouver – la boisson, les drogues, des parodies sexuelles répugnantes sans espoir de progéniture. » Il hocha la tête en direction du vieil homme qui s'était posté au milieu du portail d'entrée, la tête tournée vers la droite. « Tout ce que veut Barry, c'est rencontrer le Fou et lui poser une seule question : “Êtes-vous satisfait de ce que vous avez fait ?” « Doheny lança un nouveau regard à John. « Pour la plupart, nous sommes au-delà de la fatigue. Il se racla la gorge et John crut qu'il allait cracher, mais il se contenta de déglutir. « Nous avons différentes façons d'esquiver la réalité. Si on nous obligeait à l'affronter à chaque instant de la journée, nous deviendrions tous fous. »

Le grondement de plusieurs véhicules se fit entendre à quelque distance dans la rue, à l'extérieur. Le vieil homme se pencha pour regarder dans la direction du bruit.

« La vengeance d'O'Neill a été, je suppose, sa façon de se dérober à sa réalité. Quant aux terroristes qui l'ont affligé, la bombe était leur façon d'esquiver leur réalité. » Il regarda John de nouveau, fixement. « Vous trouverez même chez certains un peu de sympathie pour ce pauvre Fou d'O'Neill. »

John se frotta la gorge, incapable d'échapper au regard de Doheny.

« Quand on n'a pas d'autre choix que le désespoir, on risque d'exploser, poursuivit Doheny. Nous n'avions pour modèles de rôles que ceux de nos pères, les exemples de l'Église, de l'État et de la famille – violents, furieux et douloureux. » Doheny se tourna vers l'entrée. « Ah ! les voilà. »

John leva les yeux. Le vieil homme leur faisait signe et on apercevait par le portail, derrière lui, une voiture blindée vert olive.

« Quand vous arriverez à Killaloe, dit Doheny, faites-vous donner des vêtements propres, quelque chose qui vous aille. Que vous soyez à votre aise, pour le moins. »

Durant le voyage vers Killaloe dans la voiture blindée, les pensées de John revinrent sans cesse à cet étrange intermède dans la cour de l'hôpital… le vieil homme, Doheny. On aurait dit une mise en scène préparée exclusivement pour lui. À quelle fin ? Était-ce une démarche destinée à démasquer O'Neill ?

O'Neill-en-lui demeurait silencieux. Pas de soupirs, pas de chuchotements, pas même l'écho des cris ni le hurlement de chien abandonné. Celui-là était le son le plus terrible de tous – le hurlement.

Le vieil homme de l'hôpital continuait à le hanter. John éprouvait de la sympathie pour lui. C'était la même sympathie que celle qu'il éprouvait pour O'Neill. Tous deux avaient souffert des deuils tragiques. Et que pouvait y faire ce pauvre vieux ? Garder un portail ? Faire des courses pour Doheny, peut-être. Occuper ses journées en attendant de mourir… seul. John n'avait jamais imaginé ce genre de vieil homme en Irlande, pas plus d'ailleurs que de jeunes garçons silencieux.

Des larmes roulèrent sur ses joues. Il ferma les yeux pour les retenir, et s'aperçut en les rouvrant que le père Michael l'observait par-dessus son dossier.

John tapota le siège, à côté de lui. « Père, s'il vous plaît, venez près de moi. »

Doucement, pour ne pas réveiller l'enfant, le père Michael se dégagea de la tête posée sur lui et se glissa par-dessus le siège. Comme la voiture prenait un virage serré, il se heurta maladroitement à John et tomba à la place libre plutôt qu'il ne s'y assit.

« Qu'y a-t-il, John ? demanda-t-il.

— Voulez-vous m'entendre en confession, père ? » chuchota John.

C'est enfin arrivé, se dit le père Michael. Il avait eu le pressentiment de cet instant depuis leur première rencontre avec John au bord du lac – ce crâne étrangement épilé, le visage torturé que recouvrait maintenant la barbe… mais dans les yeux brûlaient toujours de terribles feux.

« Oui, bien sûr », dit-il.

John attendit tandis que le prêtre sortait sa mallette de sous le siège et revêtait les ornements sacerdotaux. Il se sentait calme, plus calme qu'il n'en avait souvenir depuis… depuis… il ne pouvait se rappeler avoir jamais été aussi calme.

Le père Michael se pencha vers lui. « Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessé, mon fils ? »

La question sema la confusion dans l'esprit de John. Il ne s'était jamais confessé. John Garrech O'Donnell n'avait jamais dit les mots qu'il avait maintenant au bord des lèvres. Il les prononça :

« Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

— Oui, mon fils. En quoi avez-vous péché ?

— Père… j'ai John Roe O'Neill en moi. »

Le visage du prêtre se vida de toute expression. Il chuchota d'une voix rauque : « Vous… vous êtes O'Neill ? »

John le regarda fixement. Pourquoi le prêtre ne comprenait-il pas ? « Non, père. Je suis John O'Donnell. Mais j'ai O'Neill en moi. »

Le père Michael écarquilla les yeux, le regard vide, fasciné. Il avait étudié la psychologie avec un bon jésuite, le père Ambrose Dreyfus, un docteur qui connaissait bien les doctrines de Freud, Jung, Adler et Reich, ainsi que toutes leurs permutations

intermédiaires. Le concept de la schizophrénie ne lui était pas étranger. Mais ça ! L'énormité... le danger „.

La routine du confessionnal lui vint en aide.

« Oui, mon fils. Veuillez continuer. »

Continuer ? John se sentit déconcerté. Comment pouvait-il continuer ? Il avait tout dit. Il se sentait comme cette femme enceinte de son violeur, qui s'entend demander par le gynécologue : « Et quels autres symptômes présentez-vous ? »

Comme John demeurait silencieux, le père Michael lui demanda : « O'Neill désire-t-il se confesser à travers vous ? »

John perçut le terrible mouvement en lui, le début du hurlement. Non ! Il se pressa les mains contre les oreilles, sachant en le faisant que rien ne pouvait étouffer la voix de cette effroyable angoisse.

Le père Michael, devinant cet effroi, demanda de sa voix la plus apaisante : « Vous voulez vous confesser pour vous-même ? »

John demeura immobile et silencieux pendant quelques longs battements de cœur, et ne rabaissa les mains que lorsqu'il sentit le calme revenir.

« Pour moi-même », chuchota-t-il.

Comme la voiture virait sur des ornières dans le grondement sonore des reprises de la boîte de vitesses, le père Michael fut précipité contre John. Le prêtre jeta un regard vers l'avant : ni le chauffeur ni le garde ne semblaient avoir conscience du drame qui se jouait à l'arrière. Le jeune garçon dormait toujours.

Les lèvres tout près de l'oreille du prêtre, John chuchota : « C'est un fardeau terrible, père. »

Le père Michael sentit qu'il lui fallait acquiescer. Un immense sentiment de compassion l'envahit. Le pauvre homme ! Poussé à la folie... et pourtant venu ici sous l'identité farouche et tenace de John O'Donnell. Prêt à apporter son aide. Avec en lui un être rendu fou essayant de réparer le terrible tort.

« Aidez-moi, père », implora John.

Le père Michael posa une main sur la tête de John. Il sentit les muscles du cou se raidir à son contact, puis se détendre lorsque John pencha la tête.

Comment soulager une telle angoisse ? se demanda le prêtre. Quelle pénitence infliger ? Il devinait l'autre personnalité, celle d'O'Neill, attendant qu'il parlât.

« S'il vous plaît, père ! » chuchota John.

Le père Michael, par un réflexe automatique, se mit à réciter l'absolution familière et la bénédiction. Il ne restait plus que la pénitence. Que lui imposer ? Comment quiconque pouvait-il aider cette pauvre âme ?

Mon Dieu, aidez-moi ! pria-t-il.

La solution lui apparut soudain, évidente, et c'est imprégné d'un calme extatique qu'il dit :

« John, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour trouver un remède à cette peste. C'est votre pénitence. » Il dessina le signe de la croix sur le front de John, avec l'impression d'avoir personnellement pris le fardeau à son compte. Quel prêtre avait-il jamais eu à garder un secret aussi terrifiant sous le sceau de la confession ? Peut-être le Christ Lui-même était-il le seul à avoir porté un tel poids. Le père Michael n'aurait su le dire.

John demeurait silencieux, retranché, les yeux fermés avec force, les poings serrés sur ses cuisses. Le père Michael percevait son trouble, mais il ne pouvait entendre le hurlement.

L'une des caractéristiques essentielles d'un corps d'élite est sa prédisposition à se soumettre à toute puissance supérieure. Le pouvoir d'élite est naturellement attiré par une hiérarchie du pouvoir et s'insère adroitement, docilement, dans celle qui promet le plus de bénéfices personnels. C'est le talon d'Achille de toute armée, police ou bureaucratie.

JOST HUPP.

Rupert Stonar, chien de garde politique de la recherche sur la peste au Centre de Huddersfield, se tenait sous un projecteur dans le laboratoire de Hupp. La lumière crue qui scintillait dans les ustensiles de verre posés sur la table voisine faisait ressortir des filets cuivrés dans ses cheveux blonds indisciplinés. Ses traits semblaient avoir été sculptés dans le roc.

Il était minuit passé, mais Hupp ignorait de combien. Il avait laissé sa montre sur sa table de chevet quand il avait répondu aux injonctions, et on ne lui avait pas même laissé le temps de la consulter. Un Marine aux manières rudes qu'il n'avait jamais vu auparavant l'avait escorté jusqu'au laboratoire et l'avait laissé face à Stonar. Il n'y avait personne d'autre dans la salle. Hupp, en peignoir de bain, se sentait désavantagé.

« Postez un garde et ne laissez personne d'autre entrer ici », ordonna Stonar au Marine qui sortait. « Bien, monsieur ! »

Hupp se dit qu'il n'aimait pas la lueur de mépris qu'il lisait dans les yeux bleu pâle de Stonar. Les couloirs et le parc regorgeaient de militaires – il n'aimait pas beaucoup cela non plus, mais garda ses sentiments pour lui.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Vous en êtes à un stade crucial de vos recherches », dit Stonar. Dans quelle mesure ? »

Comment Stonar l'a-t-il appris ? se demanda Hupp. « Ne feriez-vous pas mieux de le demander à Wycombe-Finch ou au docteur Beckett ?

— Pourquoi ne me suggérez-vous pas de parler au docteur Ruckerman ? Après tout, ne vient-il pas de se livrer à une étude approfondie des travaux menés dans ces laboratoires ? »

Stonar savait donc également ce qu'avait apporté Ruckerman. Voilà qui pouvait devenir délicat. « Ruckerman me paraît tout indiqué, dit Hupp. Où est-il ?

— On me l'amènera quand je serai prêt à le voir.

— Mais pourquoi moi ?

— Je veux être sûr d'obtenir la vérité. Votre famille est plus près d'ici et plus accessible. Les conséquences d'un mensonge seraient extrêmement pénibles pour vous. »

Au son de cette voix neutre et monotone, Hupp sentit la peur lui nouer l'estomac. *Genine ! les enfants !* Hupp ne savait que trop combien leur situation était précaire dans la réserve de Dordogne.

« Quels résultats avez-vous obtenus ? demanda Stonar.

— Nous approchons d'une description biochimique précise de la peste.

— Seriez-vous prêt à en mettre votre tête à couper ?

— Oui », répondit Hupp, les yeux fixés sur Stonar.

Son surnom, Stoney, lui semblait particulièrement approprié. Ces yeux avaient été taillés dans du saphir.

« Cela signifie-t-il que vous êtes désormais capables de reproduire la peste ?

— Ou… un antidote.

— Prouvez-le-moi. »

Hupp parcourut des yeux son laboratoire encombré. Pas une chaise en vue. Ce n'était pas l'endroit qu'il aurait choisi pour une interview – trop de preuves de sa propre incertitude.

« C'est relativement complexe, dit-il.

— Simplifiez. »

Hupp fouilla ses poches à la recherche de ses lunettes, n'importe quoi qui pût lui servir de soutien. Le Marine ne lui avait pas laissé le temps de s'habiller, et Hupp se rappela que

ses lunettes étaient avec sa montre sur la table de chevet. Il avait froid aux pieds, que seules ses mules protégeaient du sol dur.

« La double spirale se recourbe sur elle-même en une sorte de va-et-vient, dit-il. On le voit par exemple dans le gène des toxines botulique ou cholérique, et même dans les organismes entériques ordinaires.

— Entériques ? demanda Stonar.

— Ceux qui peuvent vivre dans l'intestin grêle.

— Voulez-vous dire qu'O'Neill aurait pu transformer un organisme ordinaire en quelque chose qui ressemble au choléra ?

— Aurait-il pu… oui. Mais il ne l'a pas fait. La peste ne vient pas d'un génome viral ordinaire. C'est une chose que la nature n'aurait pas pu produire sans intervention humaine. Comprenez-vous le processus général de l'ADN recombinant ?

— Faites comme si je n'en connaissais rien. » Hupp sourcilla. Stonar devait avoir à présent une certaine connaissance du processus recombinant. Il haussa les épaules. « C'est en quelque sorte une méthode de découpage et de recollage qui fait appel, pour la plus grande part, aux enzymes. On découpe l'ADN du plasmide et on y introduit un segment d'ADN étranger avant de le réinsérer dans son hôte. Le plasmide est une sorte de chromosome miniature, un anneau formé d'un double brin d'ADN présent dans les bactéries en plus de leur chromosome principal. Le plasmide se réplique à chaque fois que la cellule se divise. « Continuez. »

Au moment où Hupp allait reprendre, il fut interrompu par des éclats de voix en provenance du couloir. Il reconnut la voix de Wycombe-Finch, et quelqu'un d'autre qui disait : « Allez-vous-en ou on vous emmène de force. »

Stonar ne parut pas y prêter attention. « Quel effet a le nouveau matériau génétique sur son hôte ? demanda-t-il.

— Il apporte de nouvelles informations qui permettent à la cellule de faire des choses nouvelles, mais il n'est pas indispensable à la vie de la cellule sinon en certaines circonstances inhabituelles.

— Comme dans la peste.

— Exactement. O'Neill a créé une séquence de gènes parfaitement équilibrée qui trouve place dans une niche écologique que n'avait encore jamais occupée un organisme pathogène.

— Vous n'avez pas achevé votre description biochimique, et vous savez déjà cela ?

— Nous l'avons déduit il y a déjà pas mal de temps. Non seulement la peste entrave les mécanismes physiques capables de combattre une telle invasion, mais elle bloque également certaines enzymes vitales, ce qui crée un processus de pseudo vieillissement extrêmement rapide. Et le plus terrible, c'est qu'elle se verrouille en place.

— Cette idée de la fermeture Éclair ?

— Quelque chose de ce genre. »

Stonar jeta un regard circulaire sur le laboratoire – quel fichu désordre ! C'était dans un endroit exactement semblable que cette horrible peste avait vu le jour. Son regard revint à Hupp, qu'il considérait comme un petit mangeur de grenouilles roublard. Ils mentaient tous !

« Peut-on la dégager de sa position quand elle y est verrouillée ? demanda-t-il.

— Nous serons capables de répondre à cette question de façon plus catégorique une fois que nous connaîtrons sa forme exacte, mais nous en sommes déjà virtuellement certains.

— Vous n'en êtes pas vraiment sûr, fit Stonar d'un ton accusateur.

— Monsieur Stonar, il s'agit d'enchaînements de nucléotides. Chacun d'eux se termine par une chaîne unique, un état qu'on ne trouve généralement pas dans la nature parce que les processus de reproduction tendraient à les éliminer.

— Pourquoi la peste n'est-elle pas éliminée ? »

Hupp inspira superficiellement, le souffle frémissant. La présence de Beckett lui manquait. Bill se débrouillait beaucoup mieux dans ce genre de situation.

« O'Neill a créé une usine vivante, dit-il. Elle reproduit ses virus pathogènes et dépend de cette reproduction pour la prolongation de son existence.

— Entendez-vous par là que vous ne pourrez pas me répondre avant l'instant précis où vous serez capable de reproduire cette peste ?

— Je vous avais prévenu que c'était complexe !

— Et je vous ai conseillé de simplifier. » Il y avait dans la voix de Stonar une menace de mort.

Hupp, la gorge sèche, déglutit avec difficulté. « L'information génétique concernant une protéine fabriquée dans une certaine cellule doit être transférée dans un autre type de cellule. Avant O'Neill, nous ne pensions pouvoir changer que quelques caractéristiques par les processus recombinants, rien qui approchât la création de nouvelles maladies aussi effarantes que cette peste. Nous pensions seulement pouvoir recréer de vieilles maladies sous de nouvelles apparences. Le virus pathogène d'O'Neill n'a rien à voir avec le dévidage ordinaire d'une simple chaîne d'acides aminés. Les processus de fragmentation enzymatiques et autres sont extraordinaires. Nous apprenons à travers lui des choses remarquables. Remarquables. » Hupp avait prononcé ces derniers mots d'un ton songeur. « Je ne pense pas qu'il s'en soit rendu compte.

— De quoi ne s'est-il pas rendu compte ?

— Nos découvertes risquent d'avoir une valeur beaucoup plus grande que… elles pourraient compenser très largement les effets de la peste. »

Stonar regarda Hupp d'un œil torve. « Évidemment, votre famille fait encore partie des vivants. »

Déconcerté, Hupp prit soudain conscience de tout ce que Stonar devait avoir perdu du fait de la peste. Il ajouta vivement : « Je ne cherche pas à minimiser les effets de la peste. J'essaie de voir plus loin. L'espèce humaine a franchi une étape douloureuse, et je dis qu'il reste encore à reconnaître la nature gigantesque de cette étape.

— Vous ne prétendez pas que l'Histoire puisse considérer le Fou comme un héros !

— Oh ! non ! Mais il nous a conduits à une nouvelle compréhension de la génétique.

— Peuh ! » fit Stonar.

Hupp, perdu dans sa contemplation, ne l'entendit pas. « Nous nous sommes haussés vers de nouveaux horizons. Je suis saisi d'effroi et d'admiration par ce que je vois.

— Vous, les savants, vous me flanquez une frousse du diable ! » dit Stonar.

À ces mots, Hupp se rappela brusquement le pouvoir que détenait Stonar. « Je dois vous faire remarquer, monsieur, que ce ne sont pas des scientifiques qui ont poussé O'Neill à la folie. C'est un prolongement violent de l'action politique qui a malheureusement frappé un homme compétent…

Sainte mère de Dieu ! Quel terme inapproprié ! Non pas compétent, mais exceptionnellement doué en ce domaine particulièrement dangereux.

— Vous me ferez savoir quand vous serez prêt à admettre O'Neill dans vos augustes rangs ? »

Désormais sensible aux inflexions de voix de Stonar, Hupp y perçut l'accent de dérision.

« La boîte de Pandore est ouverte depuis longtemps, dit-il. Il n'y a rien qui puisse prévenir des désastres comme cette peste à moins de trouver un moyen de mettre fin à la démence politique – y compris le terrorisme aveugle et les injustices des États policiers.

— Vous n'avez aucune idée de l'étendue des possibilités d'un gouvernement en ce domaine. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas venu ici pour discuter de philosophie politique. Je pense que c'est au-delà de votre compétence.

— Vous croyez que vous auriez pu empêcher O'Neill d'agir par quelque… quelque sorte de… de surveillance ?

— Revenons à ce qui nous intéresse, dit Stonar. Votre description de la peste et la façon dont vous l'avez obtenue.

— Elle est fondée sur un certain nombre d'indices, dont certains ont été fournis par les Irlandais et d'autres…

— Apportés par le docteur Ruckerman.

— Il nous a aidés, c'est vrai, reconnut Hupp. Comme je l'ai déjà dit, la double spirale d'ADN se recourbe sur elle-même. Cette courbure est extrêmement intéressante. Nous avons découvert que la forme d'éléments submoléculaires de l'ADN pouvait être déduite de ces courbures et de ces torsades. Il nous

est venu à l'idée qu'O'Neill avait mis au point une nouvelle technique de spectrométrie de masse à désorption de champ, une technique douce pour l'analyse des produits de la pyrolyse de l'ADN.

— Quoi ?

— Il s'est servi de stéréoisomères – spirales à droite et à gauche. Il... il les a brûlés, a superposé les images du spectromètre et en a déduit la forme submoléculaire à partir de... à partir... C'est comme si on voyait une ombre sur un store et qu'on en déduise la forme qui a dû projeter cette ombre.

— Vous voyez ? dit Stonar. Vous pouvez simplifier, quand votre vie en dépend. »

Hupp ne répondit pas.

« Le docteur Ruckerman a dit à son Président que vous étiez sur le point d'accomplir des choses remarquables. Wye est de cet avis ?

— Le docteur Wycombe-Finch ? » Hupp se gratta la tête, essayant de gagner du temps pour réfléchir. « Je pense qu'il aimerait nous donner carte blanche pour étudier le gabarit de l'agent pathogène que nous produisons.

— Mais il doit prendre en compte d'autres chercheurs et leurs projets ?

— C'est à peu près ça. Nous accaparons déjà environ la moitié du temps ordinateur disponible.

— Vous êtes sûr que vous ne pouvez pas encore affirmer si votre... euh, gabarit de la peste aboutira à la création d'un remède ? »

Hupp haussa les épaules, geste que Stonar trouva blessant. « Vous n'en savez rien, dit ce dernier.

— Nous pourrons répondre à cela une fois que nous aurons achevé notre description biochimique de la peste.

— Serait-ce plus facile si vous disposiez d'une plus grande partie des ressources du Centre ?

— Peut-être, mais seulement une fois que nous aurons...

— Achevé votre description de la peste ! Oui ! Comprenez-moi, Hupp. Je ne vous aime pas beaucoup. Vous êtes le même genre de personne que celui qui a engendré ce désastre. Vous...

— Monsieur !

— Je ne prétends pas que vous êtes suffisamment fou pour essayer d'emboîter le pas à O'Neill. De toute façon, vous serez soigneusement surveillé et aucun risque ne sera pris en ce sens. Je trouve regrettable que nous ayons besoin de vous, et je vous conseille de ne pas surestimer l'étendue de ce besoin. »

Tu es incontestablement le fils d'une pute de Montmartre ! songea Hupp. Il garda le silence.

Un sourire effleura les lèvres de Stonar et disparut. Il pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit. « Amenez Ruckerman. »

Will Ruckerman avait été réveillé à peu près de la même façon que Hupp, mais on l'avait autorisé à s'habiller et il avait attendu sous bonne garde dans un magasin voisin du laboratoire de Hupp.

Ruckerman devinait que quelque chose avait mal tourné, mais il ne savait quoi. La présence accrue des militaires sur le terrain de Huddersfield ne lui avait cependant pas échappé. En dépit du froid qui régnait dans la petite salle d'entreposage, il avait transpiré abondamment – fait noté par son imperturbable gardien.

Tout s'était si bien passé ! Le plan Velcourt destiné à l'introduire à Huddersfield avait réussi, et Saddler lui-même n'en avait pas soupçonné la véritable raison. Seul Turkwood avait flairé quelque chose et avait réagi à sa façon. Ruckerman se remémora leur arrivée en Angleterre.

Dans le cockpit du petit biréacteur, McCrae lui avait souri alors qu'il faisait décrire à son avion une boucle serrée au-dessus du lac d'Aberfeldy, en Ecosse. « Vous allez voir un artiste au travail, avait-il dit.

— Pourquoi n'essayons-nous pas de trouver un aérodrome au-dessus de...

— Regardez là-haut. » McCrae leva le pouce en direction des chasseurs de la Force de Démarcation qui tournaient au-dessus d'eux. « Il s'agit d'un atterrissage d'urgence. Si nous nous mettons à chercher un autre endroit où nous poser, ils vont renifler quelque chose de louche. Vous pouvez parier qu'ils ont ordre de nous abattre au moindre signe pas catholique.

— Ce lac me paraît terriblement petit. »

Ruckerman regardait fixement la surface liquide qui s'approchait d'eux. Des volutes de brume se déroulaient au ras de l'eau.

« Le truc consiste à nous poser exactement au bon endroit, dit McCrae. Nous glisserons un peu, mais pas beaucoup. »

Doucement, se cabrant légèrement à la limite du décrochage, l'avion piqua vers le fond de la vallée à l'extrémité du lac puis se remit en vol horizontal.

Ruckerman étreignit à deux mains le bord de son siège. McCrae allait les tuer ! Ces collines, à l'autre bout du lac, étaient beaucoup trop près !

McCrae parlait autant pour lui-même que pour Ruckerman. « Cabrer un peu. » Il tira le volant de commande vers sa poitrine. « Un peu plus. »

Ruckerman regarda avec terreur les collines se dresser de plus en plus haut devant eux. Il n'y avait pas assez de place pour se poser ! Il allait pousser un cri de protestation quand la queue de l'appareil toucha l'eau. Il la sentit claquer contre l'élément liquide, puis le nez s'abattit brutalement dans un grincement déchirant de métal malmené qui le projeta contre son harnais de sécurité. Un mur d'eau recouvrit le pare-brise, cachant la rive à sa vue. Quelque chose racla et crissa sous le nez. L'eau s'écoula en cascade sur le pare-brise, puis le nez se redressa et l'avion s'immobilisa. Ruckerman distingua juste devant eux une mince ligne d'arbres dépouillés au-delà desquels des moutons paissaient dans un pré.

« Yahooooooo ! » cria McCrae, la bouche grande ouverte. Ce qu'il ajouta se perdit dans le rugissement des trois chasseurs de la Force de Démarcation qui les survolaient à basse altitude.

Ruckerman, assourdi par le bruit de tonnerre, mit un instant à récupérer. Il entendit alors un craquement et un gargouillis derrière lui.

« Regardez-moi ça ! dit McCrae. Le nez est sur la terre ferme ! »

Il déclencha la commande de la sortie de secours et fit basculer à côté de lui une section triangulaire du pare-brise. Il défit son harnais, puis monta sur son siège pour regarder à l'extérieur, la tête passée dans l'ouverture. « Fichons le camp

d'ici », dit-il. Il enjamba le rebord du cockpit et se laissa glisser le long du fuselage sur la grève de galets entre lesquels croissaient des joncs acérés. Ruckerman se pencha au-dessus de lui.

« Et nos sacs ? demanda-t-il.

— S'il y a une bombe, dit McCrae en secouant la tête, il vaut mieux sortir et attendre un peu. »

Ruckerman fronça les sourcils. Il n'y avait probablement pas la moindre bombe ! Ce jeune farfelu essayait de se rendre intéressant. Ruckerman redescendit dans l'avion et se dirigea vers l'arrière, de l'eau jusqu'aux chevilles. Il dégagea son sac ainsi que celui de McCrae attaché dans le siège voisin, puis revint à la sortie de secours où il lança les deux sacs à McCrae.

« Allons ! dit McCrae. Sortez de là ! »

Avec lenteur, pour bien marquer son dédain, Ruckerman suivit le même chemin que McCrae jusqu'au sol. Puis il prit son sac et suivit le pilote sur la plage de galets en direction des arbres.

« Quelle idée insensée de faire tout ce foutu cinéma ! dit Ruckerman. Il n'y avait pas... »

Il fut interrompu par une explosion assourdie du côté de l'avion, derrière eux. Tous deux firent volte-face. L'aile gauche s'était détachée du fuselage suivant une ligne déchiquetée et la portion arrachée, projetée à environ six mètres de là, se dressait à la verticale parmi les joncs.

« Il faut reconnaître ça à Turkwood, dit McCrae. C'est du travail soigné. »

Ruckerman, bouche bée, contemplait la scène d'un regard horrifié. Bon Dieu ! Si c'était arrivé quand ils étaient en plein ciel ? Il regardait encore l'avion quand une Land Rover franchit en grondant la crête de la colline et dévala la pente vers le lac.

« Nous avons des visiteurs », dit McCrae.

Les yeux fixés sur le garde militaire, dans le petit magasin voisin du laboratoire de Hupp, Ruckerman pensa au pauvre McCrae. Les Anglais refusaient catégoriquement de l'envoyer en Irlande.

« Nous ne sommes pas organisés pour les excursions de vacances », avait dit le commandant régional qui s'était occupé

du transport de Ruckerman jusqu'à Huddersfield. Le pauvre McCrae avait été envoyé au rancart dans un lieu baptisé « Centre de Regroupement des Ressortissants Étrangers ».

On frappa à la porte du magasin. Le gardien de Ruckerman ouvrit et quelqu'un lança : « Amenez-le. »

Ruckerman se retrouva debout à côté de Hupp. Stonar les contemplait tous les deux comme si on les avait ramenés dans une masse de vase raclée sous un rocher humide. Ruckerman, qui n'avait rencontré Stonar que très brièvement à l'une de ses dernières inspections de routine, savait qu'il se trouvait en présence d'une autorité et qu'il pouvait enfin réclamer.

« Que signifie ceci ? Savez-vous exactement qui je suis ?

— Vous êtes un espion, dit Stonar. Il nous est arrivé de fusiller des espions. » Il jeta un regard à Hupp. « Ce mangeur de grenouilles vient de me raconter une histoire intéressante. Maintenant, il va se taire pendant que vous répondrez à quelques questions. »

Le feu est aux poudres ! se dit Ruckerman. Le Président l'avait prévenu qu'une fois à Huddersfield, il ne devrait compter que sur lui-même. Le gouvernement des États-Unis ne pourrait prendre aucune mesure officielle pour le protéger.

« Nous avons trouvé votre dernier rapport au Président Velcourt assez intéressant, dit Stonar. Beckett et son équipe sont sur le point de réaliser des choses étonnantes. Quelles choses étonnantes ?

— Ils sont tout près d'achever une description complète de la peste », dit Ruckerman. Il s'éclaircit la voix. « Je n'aime pas qu'on me traite d'espion. Tout ce que j'ai fait…

— A été suivi par nos services, dit Stonar. Par étonnantes, vouliez-vous dire qu'ils allaient produire un remède ?

— Comment pouvons-nous l'affirmer avant d'avoir la description complète ? »

Hupp hocha la tête.

« Restez en dehors de ça, le mangeur de grenouilles », lui intima Stonar.

Mais Ruckerman savait maintenant ce qu'il voulait savoir. Hupp n'avait pas vendu la mèche, pas à ce saligaud !

« Votre attitude n'est pas très coopérative, dit Ruckerman. Il y a de grandes chances pour que nous parvenions à produire un… remède, si vous voulez.

— Mais vous avez utilisé le mot étonnantes.

— Le Président est impatient. Et je crois pouvoir me fonder sur ma compétence pour affirmer que nous réussirons. En tant que scientifique, néanmoins, je ne peux pas vous déclarer catégoriquement pour l'instant que nous serons capables de contrer la peste. Tout ce que je peux dire avec certitude, c'est que nous en aurons une image complète très bientôt.

— Combien de temps ? »

Ruckerman lança un regard à Hupp comme pour dire : « C'est trop ! » Hupp haussa les épaules.

« Des semaines, peut-être, répondit Ruckerman, un soupir dans la voix. Et peut-être seulement quelques jours. Nous sommes en train de reconstituer la structure d'un organisme extrêmement compliqué que nous ne pouvons rattacher à rien de connu. C'est absolument nouveau, fait de main d'homme.

— Vous avez dit à votre Président que vous aviez donné à Hupp et à son équipe “une image complète”. Une image complète de quoi ?

— J'ai apporté avec moi un nouveau logiciel, un programme de recherche informatique qui nous a permis d'accélérer notre travail de façon remarquable. Le Président était au courant.

— Pourquoi ne nous en avez-vous pas informés immédiatement ?

— Je ne pensais pas que vous seriez en mesure de le comprendre. On m'a donné à entendre que seule l'équipe de Beckett était suffisamment avancée pour utiliser ce logiciel de façon efficace.

— Donné à entendre ? Qui ?

— Beckett lui-même, entre autres !

— Et les rapports de vos espions ! accusa Stonar.

— Monsieur Stonar, dit Ruckerman, ce programme de recherche se trouve dans le système informatique de Huddersfield, où n'importe qui peut le consulter. Si vous voulez l'examiner, je vous en prie. »

Stonar lui lança un regard furibond. Ce salaud de Ruckerman ! Il savait que le logiciel informatique dépassait ses compétences ! Les sourcils froncés, il alla jusqu'à la porte et l'ouvrit. « Envoyez le général Shiles », dit-il, attendant près de la porte ouverte.

Un général de brigade vêtu d'une tenue de campagne impeccablement coupée fit son entrée dans la salle en adressant un hochement de tête à Stonar. Grand et mince, il portait un monocle à l'œil droit et un stick sous le bras gauche. Il avait une peau tannée, un nez en bec de faucon, une petite bouche serrée et un menton carré, des yeux bleu pâle. L'œil au monocle avait un reflet vitreux.

« Vous avez entendu toute la conversation, général ? demanda Stonar.

— Oui, monsieur, répondit Shiles d'une voix brusque et saccadée.

— Je dois retourner à la base immédiatement. Je vous laisse le soin de mettre tout le monde au courant des nouvelles conditions. Vous pouvez commencer par le mangeur de grenouilles et son ami l'espion.

— Très bien, monsieur. »

Sans ajouter un mot, Stonar jeta un dernier regard menaçant à Hupp et à Ruckerman, puis il fit demi-tour et sortit de la salle. Un bras en uniforme se tendit depuis l'extérieur pour refermer la porte.

« J'ai déployé une brigade entière autour de cet établissement en plus de la garde habituelle, dit Shiles, s'adressant à un point situé quelque part entre Hupp et Ruckerman. Personne ne sera autorisé à quitter les lieux. Plus de sorties le soir au pub du village. Aucune communication avec l'extérieur sans mon autorisation personnelle. Vous avez compris ?

— Monsieur, dit Hupp. Je pense pouvoir… » Ruckerman plaça vivement une main sur la bouche de Hupp en secouant la tête. Shiles le regarda d'un air ahuri. Prenant un bloc-notes et un crayon sur la table de travail de Hupp, Ruckerman griffonna quelques mots avant de passer le bloc au général.

C'est le moment de sortir la carotte, songea-t-il. *Pas question d'essayer le bâton avec ce type-là.*

Shiles le toisa d'un œil glacial avant de prendre le bloc et de lire ce qui y était écrit. Le monocle tomba de son œil. Il le remit en place avant de prendre le crayon pour écrire au-dessous du message de Ruckerman : « Comment est-ce possible ? »

Ruckerman écrivit sur la page suivante : « Ce que nous avons découvert ne laisse aucun doute. »

Shiles jeta un regard en direction de la porte que venait de franchir Stonar, puis revint à Ruckerman.

Ce dernier secoua la tête, prit le bloc et écrivit : « Il peut donner la mort ; nous pouvons donner la vie. »

Le général Shiles arracha les pages écrites du bloc, les fourra dans sa poche, puis se frappa la cuisse gauche de son stick. Ruckerman devinait la décision qui prenait forme dans l'esprit du militaire. Ce qu'il avait révélé sur les pages du bloc-notes constituait une fameuse carotte : une longue, longue vie et une santé parfaite. Et Shiles était homme à faire confiance aux scientifiques. N'étaient-ce pas eux qui lui avaient donné les bombes nucléaires et les fusées ? Il devait savoir que ce prix-là valait le pari. Il voudrait en avoir le contrôle.

« Dieu me damne ! dit Shiles. Il semble qu'on m'ait confié la poule aux œufs d'or.

— Rappelez-vous ce qui est arrivé quand le fermier a tué la poule, dit Hupp.

— Vous ne manquez pas d'esprit, pour un mangeur de grenouilles. Mais n'oubliez pas que je suis le fermier.

— Je présume que vous ferez preuve de discrétion, dit Ruckerman.

— Assurément, dit Shiles. Maintenant, je vous laisse à vos appareils scientifiques. Je peux vous confier le soin d'expliquer les nouvelles règles à vos équipiers ? Laissez-moi m'occuper de Wycombe-Finch. »

Ruckerman agita un doigt en signe de mise en garde.

« Parfaitement, dit Shiles. Moins nous serons à le savoir, mieux cela vaudra. » Il pivota sur un talon, se dirigea à grands pas vers la porte qu'il ouvrit d'un geste sec, et sortit.

Hupp entendit des talons claquer à l'extérieur. Il imagina les saluts zélés ; les Anglais étaient très doués pour les saluts zélés.

« Ça pourrait être pire », dit Ruckerman.

Hupp acquiesça d'un hochement de tête. Ruckerman avait eu raison de lui imposer silence. Il y avait des oreilles indiscrètes derrière tous les murs. Et Ruckerman avait eu également raison de mettre Shiles dans la confidence. Il y avait là une source de pouvoir abondante. Shiles avait l'air d'un homme qui aime le pouvoir, le plus de pouvoir possible.

« Wycombe-Finch est tiré d'affaire et nous sommes dans le pétrin », dit Ruckerman.

Peut-être notre plus grand crime a-t-il été cette dévotion au fanatisme violent qui nous a conduits à éliminer ou à réduire au silence toute modération. Nous avons exterminé nos modérés, voilà ce que nous avons fait. Et regardez ce qui en a résulté !

FINTAN CRAIG DOHENY.

Arrivé au Centre de Killaloe, John fut pris d'une aversion immédiate pour Adrian Peard. Debout dans l'entrée, avec son visage brun que baignait l'éclairage intense de la cour et ses plus beaux atours de tweed vert à reflets gris-bleu, il était la caricature du grand seigneur accueillant les nouveaux arrivants.

John avait aperçu le Laboratoire dans la tombée du jour alors que leur voiture blindée dévalait les collines. Leur chauffeur leur avait expliqué qu'ils ne se trouvaient pas exactement à Killaloe, mais plus au nord. C'était une confusion délibérée qu'ils ne devaient révéler à personne. Le Centre était un grand bâtiment de pierre qui avait été autrefois un château. La construction grisâtre se nichait dans un renfoncement tortueux comme une excroissance maligne qui aurait étendu plusieurs tentacules en direction de la rive du lac tout proche.

« On se demande ce que ça fait là, c'est ce que vous pensez », avait dit le chauffeur. C'est ce que tout le monde pense. Mais c'est mieux dedans. De l'intérieur, on ne voit pas le paysage.

— Bienvenue au Centre de Killaloe », dit Peard après s'être présenté. Sa poignée de main fut sèche et de pure forme. « Votre réputation vous a précédé, docteur O'Donnell. Nous sommes tous curieux et impatients. »

John ressentit un élan de colère. Doheny avait mis sa menace à exécution et créé le mythe O'Donnell ! Le père Michael et le jeune garçon furent confiés à un guide qui les entraîna vers « l'autre aile ». Le prêtre, qui avait observé un

mutisme renfermé depuis la confession de John, évita le regard de ce dernier quand ils se séparèrent. O'Neill-en-lui avait cependant cessé de hurler, et John se sentait un peu plus calme. La confession l'avait soulagé. La confusion mentale qui avait suivi était reléguée dans des limbes isolées et tout ce qu'il voulait pour l'instant, c'était de la nourriture et du repos, du temps pour réfléchir.

« Nous avons préparé une petite réunion avec mes principaux collaborateurs, dit Peard. J'espère que vous êtes suffisamment dispos. Le temps presse. »

John le regarda en plissant les yeux, sa colère estompée par la fatigue.

Peard songea que l'homme semblait las et perplexe, mais Doheny lui avait demandé de ne pas lui laisser le temps de réfléchir. *Maintenez-le en déséquilibre*. Pourtant… c'était ça qu'on présumait être O'Neill ?

John fut heureux de quitter la cour, où l'air était imprégné d'une odeur de moisissure et de l'humidité du lac, à quoi s'ajoutaient les gaz d'échappement des voitures blindées qui venaient de repartir. Peard l'escorta par une porte monumentale à deux battants tout en continuant à converser avec animation. Ils suivirent un long couloir aux nombreuses portes dont certaines, ouvertes, révélaient des techniciens s'activant devant divers appareils – terminaux d'ordinateurs, centrifugeurs tourbillonnants, stérilisateurs d'où sifflait la vapeur. Dans l'une des salles, John reconnut la lumière bleue d'un laser. Tout cela donnait une impression d'activité bien intentionnée, mais pour la plus grande part dépourvue de sens. On s'affairait avec beaucoup d'attention autour de boîtes de cultures, d'éprouvettes, et même d'un microscope électronique. Derrière une porte fermée, il entendit le bourdonnement d'un puissant moteur électrique.

Au bout du couloir, un escalier tournant les amena sur un palier où Peard poussa une lourde porte de chêne qui donnait sur une bibliothèque. De vieux portraits à l'huile décoraient l'un des murs et une échelle à roulettes se dressait parmi les vitrines et les allées de rayonnages couverts de livres. Une petite cheminée en marbre italien ornée de chérubins sculptés

occupait l'extrémité d'un espace dégagé où étaient disposées des chaises et une table massive. La salle sentait la fumée de pipe et les vieux livres. John se trouva présenté à une dizaine d'hommes au moins, mais il en perdit le compte après le troisième. La plupart portaient des vestes de tweed et des chandails à col roulé, quelques-uns des cardigans. Il y avait un Jim quelque chose, un docteur Balfour « dont vous avez bien sûr entendu parler ». Quand John eut serré la dernière main, un tableau noir fut apporté d'entre les rayonnages et installé près de la cheminée.

Peard fit un geste en direction du tableau noir, songeant que ses collaborateurs s'étaient bien comportés. On leur avait évidemment fait soigneusement la leçon, et leurs expressions ne reflétaient rien d'autre qu'une curiosité impatiente.

Le regard de John passa des gens assis qui le regardaient à la surface vierge du tableau. Sur le panneau vert foncé proprement essuyé, il ne demeurait pas la moindre trace de ce qui avait été inscrit auparavant. Qu'était-il censé en faire ? Il se rappela brusquement la pénitence imposée par le père Michael. Cela risquait-il de réveiller O'Neill-en-lui ?

« Doheny dit que vous avez conçu une méthode remarquable pour aborder l'étude de la peste », exhorta Peard.

John prit la craie sur le rebord inférieur du tableau. O'Neill-en-lui ne s'y opposa pas. Sa main était un objet fascinant à observer : elle bougeait d'elle-même. Son corps avait pris une autre vie. Se tournant vers Peard et les autres avec un sourire tranquille, il commença d'une voix ferme :

« Tout le monde est naturellement d'accord sur le fait qu'on a dû utiliser un virus en tant que structure spécialisée pour injecter l'acide nucléique dans la cellule de cette nouvelle bactérie. Je pense que la théorie du bactériophage n'a pas besoin d'être expliquée ici. »

Plusieurs gloussements secs accueillirent ce propos.

John se retourna et regarda un moment dans le vide par-delà le tableau, comme pour se recueillir. Son regard tomba sur la cheminée et sur le portrait qui la surmontait : un dandy élisabéthain vêtu d'un habit sombre ajusté, au col et aux

poignets duquel apparaissait de la dentelle. Des yeux cruels dans un visage d'oiseau de proie.

« Une information héréditaire synthétique a été incorporée dans l'ADN du virus », dit John, se repassant alternativement la craie d'une main dans l'autre.

Tous écoutaient attentivement, suspendus à chacune de ses paroles.

« Le bactériophage doit nécessairement comporter une autre caractéristique. Le virus parasitant la nouvelle bactérie doit posséder un ADN qui se termine par une chaîne simple – une spirale incomplète conçue pour s'accrocher à l'ADN récepteur. C'est un message complémentaire qui se trouve inséré dans l'hôte. Je présume que l'ADN synthétique doit adhérer à l'ADN viral de façon telle qu'il provoque chez le virus la multiplication de la forme désirée. »

Quelle chose remarquable que sa voix, songeait John. Elle coulait presque d'elle-même, régulière et chargée d'information. Tout autour de lui, les têtes oscillaient en signe d'acquiescement.

« Qu'arriverait-il si le bactériophage avait été créé avec plus d'une seule chaîne pendante ? Certaines cellules humaines comportent des récepteurs pour la testostérone, par exemple. Les femelles ont des récepteurs à œstrogène. Il existe de nombreux sites récepteurs de ce genre. Il doit aussi exister une séquence qui détermine le sexe du fœtus. La configuration de ce message sera différente selon que le sexe est masculin ou féminin. Le gabarit d'acide nucléique qui commande la création des protéines doit posséder une force de façonnage susceptible de guider les substances jusqu'à leur position d'accrochage. »

Il se tourna vers le tableau noir et contempla cette main remarquablement autonome inscrire une série de combinaisons de trois lettres :

UCU-UCC-UCA-UCG
GGU-GGC-GGA-GGG
GCU-GCC-GCA-GCG…

Il observa la main au travail jusqu'au moment où elle s'arrêta après avoir complété cinq rangées des séries de triplets, puis revint en arrière pour ajouter des étiquettes d'identification en face de chaque série : Ser, Gly, Ala, Thr, Pro.

Un fumeur en chandail bleu tricoté à la main pointa le tuyau de sa pipe en direction du tableau. « C'est incomplet, dit-il. La série est incomplète.

— Je vais vous en donner le reste, dit John. Je voudrais que vous pensiez par groupes de cinq. L'ordre est important, comme vous l'indiquez. Mais le choix de cinq, à mon avis, est essentiel. Le code de transmission est segmenté par groupes de cinq, les affectations étant appariées aux liaisons chimiques disponibles dans les sites récepteurs.

— Ces sites de détermination sexuelle que vous postulez ? demanda le fumeur de pipe.

— Oui. Imaginez des flagelles, les fibres en une chaîne unique et incomplète, se tendant pour s'accrocher à des récepteurs vivants – une prise à cinq fiches, pourrait-on dire, conçue pour un réceptacle spécifique. Elle ne peut être insérée que dans un site particulier. Mais une fois qu'elle est enfichée, elle ne peut plus tomber. »

Les collaborateurs de Peard rapprochèrent leurs chaises, les yeux fixés intensément sur John. « Pourquoi cinq ? demanda quelqu'un.

— Chacun de ces ensembles quaternaires – John fit un geste en direction des séries inscrites au tableau – a une extrémité ouverte, un cinquième segment qui peut être alloué comme on le désire. On peut le façonner pour l'adapter.

— Bon Dieu ! s'exclama le fumeur de pipe en posant sur John un regard intimidé. Le processus même de la vie se trouve interrompu. Comment avez-vous découvert ça !

— La plus simple des formes requises, dit John.

— Étant donné les symptômes de la peste, avança Peard.

— Comment déterminez-vous les groupes secondaires ? demanda quelqu'un.

— La seule différence chimique entre l'ADN et TARN est la quatrième base, thymine pour l'un et uracile pour l'autre. On peut déterminer les différentes séquences en comparant les

spectres de masse fournis par le spectromètre à désorption de champ, en se servant bien sûr de stéréoisomères. Les différentes formes des spirales d'ADN nous indiqueront les formes submoléculaires qu'elles renferment.

— Vous voulez dire que le Dogme de Crick est faux ? » dit Peard.

John hocha la tête. À tout le moins, Peard avait l'esprit vif. Il avait manifestement déjà sauté aux conclusions qu'impliquaient ses révélations.

Les questions se mirent à pleuvoir de tous côtés. « ... plus d'une substitution d'acide aminé ?... de la liaison peptidique ? Oui ! Le groupe carboxylase et le groupe aminé... Mais ne faut-il pas que ce soit un haut polymère ? Le bactériophage ne se désintégrerait-il pas ? »

Peard se leva et imposa silence d'un geste de la main.

« Il faut qu'il y ait une rétroaction du cytoplasme, dit John, comme l'a suggéré le docteur Peard. »

John posa la craie sur le rebord du tableau et se passa une main sur le front en fermant les yeux. Il avait un début de migraine et ses épaules tremblaient de fatigue.

Peard lui toucha le bras. « Vous avez eu une longue route, hein ? Je pense qu'un peu de nourriture et de repos seraient indiqués. »

John hocha la tête.

« Ça colle, bon Dieu ! dit quelqu'un. Ça comporte toutes sortes de significations.

— Nous nous réunirons de nouveau demain quand le docteur O'Donnell se sera reposé », annonça Peard.

John se laissa conduire par Peard hors de la bibliothèque, où des voix excitées continuaient à échanger arguments et impressions. Doheny avait-il raison, après tout ? Était-ce seulement une question d'inspiration ? Mais il leur avait fait un exposé exact.

Peard l'entraîna dans une cuisine brillamment illuminée où un vieil homme en tablier blanc lui servit des sandwiches et du lait, puis il le conduisit à une petite chambre nantie d'un cabinet de toilette.

L'unique fenêtre donnait sur le lac que baignait le clair de lune. Il entendit la porte se refermer et le bruit sec d'un verrou. Il essaya de l'ouvrir. Verrouillée. Il éteignit la lumière puis revint à la fenêtre. De hauts joncs croissaient dans le sol marécageux au-delà d'un enclos à bétail ceint de murs de pierre.

Je suis prisonnier, se dit-il. *Sur l'ordre de Doheny ?*

Il laissa la fatigue monter en lui, perdu dans la contemplation du clair de lune qui inondait le lac et les marécages. Qu'importait-il qu'il fût prisonnier ? Il se dit que le clair de lune était hanté – la lumière des amants du passé se déversant sur un monde où l'amour ne pouvait plus être. Des bribes du long voyage jusqu'au château harcelaient ses pensées. Ils avaient roulé interminablement dans le long crépuscule – une éternité vrombissante, hors du temps.

Quand le hurlement d'O'Neill avait cessé, il s'était senti libéré d'un poids. À ce moment, la fente de la paroi blindée encadrait le sommet d'une colline baignée d'un coucher de soleil orange sur lequel se détachaient en ombres chinoises les restes d'une ancienne enceinte fortifiée, un rath. Cet endroit qui avait autrefois abrité la vie n'était plus qu'une relique silencieuse. Il avait l'impression que les occupants de la voiture blindée risquaient de se transformer tout aussi aisément en reliques vides, en ossements et en métal rouillé. Cette course était bien différente de leur randonnée à travers la campagne.

Au cours de leur lent cheminement, des duels verbaux avec Herity étaient presque devenus affaire d'instinct. Comme de faire leur lessive dans les cours d'eau, déterrer la nourriture des caches enfouies, tuer les porcs et les vaches retournés à l'état sauvage. Quels pays c'était ! John se souvenait d'une petite rivière, à ses pieds, où l'eau serpentait entre des rives marécageuses envahies de joncs. Le courant inclinait les joncs sur un rythme nonchalant – en bas, en haut, en bas, en haut… C'était un mouvement pareil à celui de leurs pieds en marche, évocateur de liberté. Oui – la liberté : toutes leurs possessions sur le dos. Un sentiment étrange : là-bas, avec Herity, le prêtre et le jeune garçon, il avait été libéré, il avait fait l'expérience d'une liberté à l'égard des choses du monde que seules peut-être avaient connue les hordes migratrices de l'époque du

nomadisme – ces peuples qui n'avaient que leurs pieds, leurs chevaux et leurs tentes. Ce n'était qu'à l'apparition des bœufs et des chariots que les possessions avaient commencé à assujettir ce genre de liberté. C'était une pensée dont John aurait aimé discuter avec Gannon.

Nous n'emportions que ce qui était utile à la vie d'un nomade…

Alors qu'il se tenait dans l'obscurité de sa chambre, les yeux fixés sur le lac éclairé par la lune, John perçut un mouvement au-dessus de sa fenêtre. Une silhouette noire était sortie de l'ombre de l'autre côté des anciens remparts du château. À sa démarche, John reconnut le père Michael. Le prêtre s'avança sans but défini jusqu'à la lisière de la surface pavée, puis sur la pelouse qui dominait le lac. Sa présence rappela à John sa pénitence – les aider à trouver un remède. Il se détourna de la fenêtre, ralluma l'éclairage de la chambre et se déshabilla pour se coucher. Les aider à trouver un remède. Oui, il faudrait qu'il le fasse.

Le père Michael se trouvait en face du bâtiment quand la fenêtre de John s'illumina. Il distingua son profil, de vagues mouvements, puis la lumière s'éteignit.

La confession de John avait laissé chez le prêtre un résidu paradoxal – un poids terrifiant et une sensation de vide. Cela lui rappelait le moment où il avait dit adieu à une autre période de sa vie – aux années durant lesquelles il avait occupé une maison d'angle dans le Coombe de Dublin, alors qu'il remplissait les fonctions de conseiller spirituel à l'école catholique. Ce matin, il avait vu la maison depuis la voiture blindée quand le chauffeur avait contourné la ville : les demeures alignées, toutes abandonnées à la tristesse et aux herbes folles, les fenêtres vides. L'école catholique avait été réduite à une ruine de granit, l'intérieur dévoré par les flammes.

Ce qui lui manquait le plus, c'étaient les garçons et les filles se déversant hors de l'école, la bruyante turbulence de leur ébats durant cet intermède de liberté entre les classes et la maison. Dès qu'il fermait les yeux et qu'il y repensait, le père Michael pouvait se remémorer leurs cris, les interjections sonores de moquerie ou de vantardise, les brefs rapprochements de

visages, les clameurs chargées de plans pour plus tard, les plaintes à propos des corvées.

Il leva les yeux vers la fenêtre obscure en se rappelant l'effet qu'avait eu l'enfant silencieux sur ce pauvre homme. Doheny avait préparé cet effet avec une habile préméditation. Le jeune garçon avait été bien choisi. Il représentait l'essence de ce qui transparaissait chez les quelques enfants qu'on pouvait entrevoir dans le monde irlandais. Il ne restait rien de l'ancienne vigueur. Était-ce que les garçons ne faisaient plus autant de vacarme en l'absence des filles ? Il y avait eu une sorte de bonheur particulier derrière tout ce bruit dont le père Michael craignait que le monde ne fît plus jamais l'expérience. Ce n'était pas seulement les garçons, qui s'étaient retranchés derrière des expressions rappelant le visage de pierre des maisons du Coombe – chaque individu finissait par se dissimuler derrière un rejet inexpressif qui s'efforçait de ne laisser transparaître aucun signe des chagrins enfermés à l'intérieur.

Le père Michael se dit que la confession de John ne changeait rien, à moins qu'elle ne conduisît l'homme à réparer dans une faible mesure le mal terrible qui avait été fait.

Et s'il n'y avait pas de remède ?

Il sentit que ses pensées l'avaient trahi. C'était une pensée improbe, indigne de lui. Dieu ne pouvait vouloir une telle chose ! Une preuve de plus que les vieux principes avaient disparu, effacés par les actes d'un seul homme. La foi nouvellement restaurée du père Michael achoppait.

Les principes !

C'était un de ces mots comme responsabilité, des mots qui constituaient la partie exposée de passions intimes, comme un bout de marchandise apparaissant par le coin d'un ballot ouvert qui ne révélait rien de ce qui se trouvait sous la pile. C'étaient des synonymes de choses radicalement différentes. La foi se trouvait déguisée en Principe.

Foi.

C'était un mot à tout faire, une pochette-surprise, l'une de ces petites plaques rouge et noir achetées dans les magasins bon marché. Elles disaient : Défense de marcher sur la pelouse. Elles

disaient : Défense de passer. Elles disaient : Zone interdite au personnel non autorisé.

Le père Michael s'enfouit le visage dans les mains.

Dieu, qu'avons-nous fait ?

Ils avaient détruit l'innocence à tout jamais. Voilà ce qu'ils avaient fait. Il se rendit compte alors qu'il devait y avoir une certaine innocence chez John Roe O'Neill avant qu'il fût brisé par la tragédie. Pas une innocence parfaite, car même alors O'Neill avait joué avec de terribles pouvoirs – l'apprenti sorcier essayant une incantation pendant que le maître était absent. Dieu n'était-il pas dans son Paradis à ce moment-là ? La perte de l'innocence était-elle un dessein de Dieu ? On ne pouvait pas revenir sur une telle perte. C'était la chose la plus terrible qui fût. On ne pouvait pas retourner à la virginité.

Le père Michael s'agenouilla alors dans l'herbe humide sous la fenêtre de John et pria à haute voix :

« Dieu, rétablis-nous. Dieu, rétablis-nous. Dieu, rétablis-nous. »

Peard, qui revenait d'un entretien avec Doheny, entendit la voix près du lac et s'immobilisa dans l'ombre des bâtiments pour observer la silhouette agenouillée. Dans la vive clarté de la lune, il reconnut le père Flannery. Le prêtre n'avait pas encore été informé de la petite corvée de mariage qui l'attendait. Peard se demanda s'il devait aller le trouver et aborder immédiatement le sujet, mais le prêtre était manifestement en prière. Peard faisait partie de ces gens qui tenaient la prière pour un acte essentiellement personnel qu'on ne devait partager avec personne d'autre. Le spectacle de quelqu'un en train de prier l'embarrassait. Quand il allait à l'église, il se contentait d'articuler silencieusement ses prières, conscient des oreilles qui l'entouraient.

J'attendrai demain matin, se dit-il.

Il se hâta vers son logement, la tête encore bourdonnante de son échange avec Doheny. C'avait été une conversation fascinante. Doheny, qui était venu par le chemin le plus court dans un convoi rapide escorté de motocyclistes, se trouvait déjà dans son bureau. Quand Peard était arrivé, il était en communication téléphonique avec Wycombe-Finch, une

conversation bizarrement unilatérale à laquelle l'Anglais participait apparemment assez peu. Doheny avait écrit sur un bloc à l'intention de Peard :

Il se passe quelque chose là-bas. Quelqu'un nous écoute et Wye a l'air d'en être bouleversé.

« Je vous le dis, Wye, sa personnalité a changé sous nos yeux. » Doheny fit un geste en direction de Peard et lui montra l'écran du circuit intérieur de télévision, à l'angle de sa table de travail. La caméra était toujours braquée sur la position qu'avait occupée John dans la bibliothèque devant le tableau noir. Les lèvres de Doheny esquissèrent silencieusement les mots : « Je l'ai observé. » Peard hocha la tête.

Wycombe-Finch dit apparemment quelque chose qui ne l'engageait à rien ou qui contredisait Doheny. Ce dernier regarda l'appareil en fronçant les sourcils.

« Le chauffeur les a observés dans son rétroviseur, dit-il. Le prêtre l'a écouté en confession, oui. Quoi qu'il ait dit, le père Michael en a été complètement anéanti. »

Doheny fit signe à Peard de prendre la chaise qui lui faisait face de l'autre côté du bureau. Peard obéit, se demandant pourquoi Doheny osait partager cette information avec l'Anglais. C'était dangereux. N'importe qui pouvait écouter.

« Cinq, oui, dit Doheny. Il dit que la série de bases continue à être divisible par quatre. »

Doheny écouta un moment, puis : « Qu'est-ce que ça a d'anormal ? Nous le tenons de source on ne peut plus sûre. »

Wycombe-Finch dit apparemment quelque chose que Doheny trouva amusant. « Pourquoi essaierait-il de nous mystifier ? De toute façon, c'est admirable de simplicité : cinq extensions isolées sur la double hélice, prêtes à s'accrocher sur les sites récepteurs. C'est d'une élégance remarquable. Je vous le dis, Wye, ce type en train de nous expliquer tout cela savait fichtrement bien de quoi il parlait. »

Doheny s'exprime comme un Anglais quand il parle à Wycombe-Finch, songea Peard. *Il ne fait aucun mystère de cette collaboration ! Certains appelleraient ça de la trahison.*

Doheny écouta en roulant les yeux, puis répondit : « Oui, les implications sont renversantes. À plus tard, Wye. » Il reposa le

combiné sur son support avant de lever les yeux vers Peard. « Adrian, avez-vous réellement envisagé la nature, du tigre que nous tenons par la queue ?

— Que voulez-vous dire ?

— Avez-vous considéré les perspectives que peuvent ouvrir ces connaissances ?

— Nous pouvons remettre le monde sur pied », dit Peard.

Les paupières à demi baissées, Doheny contempla la pénombre qui s'étendait derrière Peard. « Le remettre sur pied ? Oh ! non, Adrian. Humpty Dumpty est brisé sans espoir de réparation. Quoi que nous remettions sur pied, ce ne sera pas notre monde. Celui-là est bien disparu. Oubliez-le.

— Deux générations, trois au plus.

— Ne dites pas de sottises, Adrian ! s'exclama Doheny d'une voix irritée. Le savoir a toujours été un pouvoir, mais jamais encore à ce point. Si nous n'y prenons garde, nous risquons de créer un monde auprès duquel l'époque de cette peste aura l'air d'une kermesse. »

Peard cligna des yeux. Que voulait dire Doheny ? Le monde allait manquer de femmes pendant un certain temps, sans aucun doute. Mais s'ils guérissaient cette peste, de nombreuses maladies pourraient être éliminées. Une ombre menaçante s'effacerait du même coup du futur de l'humanité.

« J'ai besoin de sommeil, dit Doheny. Notre invité est bien remisé pour la nuit ?

— Enfermé à clef, et j'ai fait poster un garde.

— S'il demande pourquoi on l'enferme, dites-lui que c'est moi qui l'ai ordonné. Le garde n'est pas trop voyant, j'espère ?

— Rien que de très ordinaire. Il est en civil, et il a un prétexte pour se trouver dans les couloirs.

— Il y a certaines restrictions concernant ses déplacements dans la journée. Il ne doit aller nulle part aux abords du caisson qui abrite Kate et Stephen. Quelqu'un doit l'accompagner en permanence. Surveillance serrée, système d'alerte, et pas question de le laisser sortir de l'enceinte. Dites-lui qu'il serait en danger au-delà de notre périmètre, il le comprendra.

— Que fait-on pour le prêtre et le gamin ?

— Pas de restriction de ce côté-là. Je veux qu'il les rencontre fréquemment. Le vieux Moone est dans le coin ? »

Peard consulta sa montre. « Pour l'instant, il est dans ses quartiers.

— Faites-lui poser des micros dans la chambre d'O'Neill, demain dans la journée.

— Vous êtes sûr que c'est O'Neill ?

— Aussi sûr que deux et deux font quatre.

— S'il s'aperçoit qu'on l'espionne, ça ne va pas lui mettre la puce à l'oreille ?

— Moone sait s'y prendre. Dites-lui de brancher un magnétophone et de me remettre les bandes tous les jours.

— Vous restez ?

— Je reste. Rien ne me ferait bouger d'ici. »

La bouche de Peard se serra en une ligne mince. Il n'aimait pas le tour que prenaient les choses. Peard était attaché à son petit empire, aux pouvoirs qu'il y détenait. La présence de Doheny diluait ces pouvoirs.

« Je ne veux pas de gaffes, dit Doheny. Pas question de répéter les stupidités de Kevin O'Donnell. Si nous échouons maintenant, j'en porterai la responsabilité. Je tiens donc à ce que mes ordres soient suivis à la lettre, et je reste pour m'en assurer. »

Peard hocha la tête. Il fallait s'y attendre. S'ils échouaient, Doheny ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même.

« Je loge toujours dans la même chambre ? demanda Doheny.

— Oui.

— Alors, allons nous reposer. Demain, nous avons du pain sur la planche.

— Je dois encore revoir les listes d'approvisionnement. »

Doheny sourit, mais Peard remarqua que le sourire ne s'étendait pas au-delà de la bouche.

« Très bien, donc », dit Doheny en sortant de la pièce.

Peard attendit quelques minutes avant de prendre le téléphone et de demander Dublin. Quand il eut son correspondant, il s'identifia puis annonça : « Je crois que nous tenons Doheny. »

Avant la peste, on se rendait peu compte du point auquel la technologie, y compris la recherche et le développement scientifiques, accélère à la fois la réussite et la catastrophe.

SAMUEL B. VELCOURT.

Huls Anders Bergen, qui ne se sentait pas du tout dans la peau de l'influent secrétaire général des Nations Unies qu'il était, claqua la porte de son bureau et s'approcha à grands pas de sa table de travail. Il s'y appuya de ses deux poings fermés.

Ça ne peut pas continuer, se dit-il.

Il faisait presque nuit. C'était la fin d'une journée de printemps brumeuse dans un New York qui ressemblait étrangement à ce qu'il avait toujours été depuis plus de cinquante ans – une ville où les passants se hâtaient de déserter les rues avant la tombée de la nuit. Aussi loin que Bergen pût se souvenir, les rues affairées à cette heure de la journée avaient été un trait particulier de la ville. Malgré l'altitude de son bureau, les bruits de la circulation parvenaient jusqu'à lui. New York avait toujours été une ville bruyante au crépuscule.

On continuait aussi à s'affairer dans les couloirs et dans les bureaux, au-delà des portes de Bergen. Le bâtiment des Nations Unies était un bouillonnement de rapports et de rumeurs. À Kangsha, les Chinois ne niaient pas être au seuil d'une importante déclaration d'ordre médical. Dans le nouvel État d'Israël, au Brésil, une brillante équipe de recherche avait révélé le matin même sous toutes réserves l'existence d'une technique de suspension cryogénique qui permettait de maintenir indéfiniment en vie une femme infectée. Les Suisses faisaient état de « résultats partiels », obtenus grâce à une dangereuse thérapeutique chimique.

Bergen se dit qu'on pouvait toujours faire confiance aux Suisses et aux Israéliens pour élaborer de brillantes techniques

non orthodoxes en ce domaine. Ils se ressemblaient sur ce point par leur façon de serrer les rangs et de se tourner vers leurs étonnantes ressources intérieures.

Et que se passait-il à Huddersfield ?

Bergen étendit et replia tour à tour ses mains douloureuses. Il avait la mauvaise habitude de serrer les poings quand il était contrarié.

Outre ce qui s'était passé dans la matinée à Philadelphie, la décision des Anglais de couper toutes les communications non essentielles avec l'extérieur ne manquait pas de le tracasser. Il fit le tour de sa table de travail et s'assit dans son fauteuil danois. De cette position, il entendait encore plus distinctement les bruits de la rue.

D'après ce qu'on lui en avait dit, les modifications apportées à la vie new-yorkaise par rapport à l'avant-peste avaient été pour la plupart acceptées. Postes de contrôle aux principaux carrefours, scanners d'identification, surveillants d'immeubles censés connaître de vue tous les résidents. Ce qui aurait auparavant soulevé l'indignation générale était déjà entré dans les mœurs !

On se réunissait peu pour s'amuser, désormais. C'était bien dommage. Une bonne vieille surprise-partie était exactement ce dont il aurait eu besoin pour se détendre. Oublier les problèmes qui l'attendaient, surtout celui-là, tout nouveau, qui exigeait qu'il prît une décision.

Trop d'inconnues se tapissaient à la lisière de sa conscience. Pourquoi Ruckerman avait-il été envoyé en Angleterre ? Bergen n'avait pas cru un seul instant l'histoire selon laquelle le conseiller du président des États-Unis avait été accidentellement contaminé. Velcourt mijotait quelque chose. Un type rusé, ce Velcourt. Avec quel empressement il s'était rangé au côté du pape, qui s'élevait contre la « science incontrôlée ». Cette prise de position demandait bien sûr à être réévaluée en fonction de ce qui venait de se passer à Philadelphie.

L'explosion d'une canalisation principale de gaz suivie d'un incendie qui n'avait pu être maîtrisé avait entraîné la mort du pape et de neuf cardinaux. Accident ? Bergen n'y croyait pas.

L'affaire sentait le coup monté. Trop de gens contribuaient à répandre la rumeur selon laquelle c'était le jugement de Dieu punissant le pape pour son attaque contre les scientifiques. La chose avait été conçue et exécutée par un maître assassin disposant de ressources presque illimitées. Velcourt y était-il pour quelque chose ?

Il était dangereux de jouer ce jeu dans les rues, comme les Soviétiques l'avaient appris à leurs dépens. Quand on entraînait les foules à se rameuter, l'animal myriapode risquait de se retourner contre ses maîtres. Il suffisait d'habituer les gens à répandre des rumeurs pour que le système de la rumeur acquît une vie qui lui était propre. Bergen savait que les fausses nouvelles et les remèdes de charlatans couraient les rues dans le monde entier. Il fallait disposer d'équipes spéciales pour étouffer les unes et pourchasser les autres ou – Dieu leur vienne en aide ! – découvrir parmi tout cela ce qui avait une réelle valeur.

Bains de vinaigre, pour l'amour du ciel !

Il ne faisait plus aucun doute que la peste était en train de muter et de se répandre parmi les populations animales, qu'elles fussent sauvages ou domestiques. Velcourt avait annoncé en privé qu'il prenait déjà des mesures pour préserver certaines espèces essentielles – bétail, porcs, chiens, chats domestiques. D'autres pays prenaient certainement des dispositions similaires, ou allaient le faire très bientôt. Le système « d'alerte privée » de l'ONU avait discrètement fait circuler l'information, mais il ne faudrait sans doute que quelques heures pour qu'elle fût de notoriété publique.

Que pouvons-nous faire ? Devons-nous faire une croix sur toutes les espèces sauvages ?

L'Afrique était une cause perdue. Il n'y restait plus aucun espoir. Quelques éléphants d'Inde survivraient peut-être, en particulier dans des endroits comme le jardin zoologique de Berlin, demeuré intact grâce à la zone tampon de l'Anneau de Fer soviétique. L'Anneau de Fer était acclamé comme une initiative magnifique de l'abnégation soviétique. Bergen secoua la tête. Quelques années plus tôt, tout le monde jetait

l'anathème sur le Rideau de Fer. À présent, l'Anneau de Fer était un bienfait pour l'humanité.

Bergen posa sa tête dans ses mains ouvertes. Ses pensées étaient si diffuses ! Toute diversion était bienvenue pour repousser le moment où il devrait prendre une décision. La question n'était pas de savoir s'ils devaient essayer de sauver les populations mondiales d'animaux sauvages. C'était : *Comment annoncer qu'une telle entreprise est impossible ?* Les animaux de la mer ne survivraient pas. Adieu la baleine. Adieu le doux marsouin. Adieu l'amusante otarie. Adieu la joyeuse loutre de mer. Adieu, adieu, adieu !

Loup, coyote, blaireau, chien de prairie, kulon, panda, civette, hérisson, antilope, cerf…

Bon Dieu ! songea-t-il. *Le cerf.*

Bergen imaginait les chasseurs, qui se rebiffaient déjà contre la privation de leur orgie forestière annuelle, réagissant à l'annonce de l'extinction du cerf. Et l'élan… le bison.

Plus de « Réveil de la marmotte » à la Chandeleur !

Le concept « d'espèces en danger » était devenu ridicule. Comment pouvait-il s'inquiéter du sort des tigres, des jaguars, des léopards et des dugongs alors que l'homme figurait maintenant parmi les espèces les plus menacées ?

Si seulement les gens pouvaient s'unir pour…

Bergen se redressa, accroché à cette pensée où il devinait un élément précieux. Un programme bénévole ? Des contributions ? Les gens allaient se gausser d'un effort financier destiné à préserver les animaux sauvages. Faire des collectes pour des animaux alors que les humains étaient toujours en danger de mort ! Il y aurait un tollé général contre les cœurs sensibles. Mais les animaux sauvages étaient précieux – pour la science et la recherche, la génétique en particulier. Les scientifiques risquaient d'en être réduits à ne plus disposer que d'humains comme cobayes. Par ses conséquences morales, c'était une situation qui comportait des aspects extrêmement inquiétants.

La morale, oui.

Bergen pensa au rapport qu'on lui avait remis une demi-heure plus tôt, et qui l'avait si profondément irrité. Il avait su

depuis des semaines que des éléments proches du pouvoir central au Capitule fomentaient des troubles parmi les musulmans américains. Il circulait des rumeurs à propos d'une base secrète au Soudan, des histoires selon lesquelles les musulmans du Soudan s'apprêtaient à lancer une guerre sainte d'infection en s'évadant de leurs enclaves pour tuer les infidèles par l'épée et par le couteau… et pour tuer les femmes par leur simple souffle.

Qu'était-il advenu des vieilles valeurs humaines ? Bergen avait l'impression de mener une bataille solitaire pour préserver quelque chose de ces vieilles valeurs humaines – la sollicitude pour son voisin, la Règle d'Or.

Le rapport qu'il avait reçu avant de se précipiter dans son bureau lui révélait la source de l'agitation musulmane locale. Shiloh Broderick ! Bergen en était arrivé à considérer Broderick comme un personnage satanique, comme l'essence de tout ce qui devait être supprimé si on voulait rendre au monde un semblant d'ordre. Les agents de Broderick étaient à l'œuvre dans New York et dans cinq autres centres vitaux, dont Philadelphie. Le rapport était formel sur ce point. Broderick était-il derrière la mort du pape ? Bergen était disposé à le croire.

Comment sauver le meilleur de l'éthique humaine face à de tels hommes ?

Bergen percevait le nouvel élan de la recherche sur la peste. On était au seuil de réalisations capitales. L'annonce pouvait en arriver à tout moment. Il fallait préserver les bonnes choses du passé !

Sauver les animaux.

Il commença alors à entrevoir la forme que devait prendre sa campagne : un cri de ralliement, une diversion pour occuper les peuples en lutte et les aider à franchir ces derniers mauvais jours en attendant que les chercheurs eussent produit un remède contre la peste. L'idée réconforta Bergen et lui fit entrevoir une solution à son autre problème.

Devait-il faire part à Velcourt de la teneur du rapport sur Broderick ? Il n'était pas tout à fait certain que le Président ne fût pas d'une certaine manière en cheville avec Shiloh

Broderick. On disait qu'ils se haïssaient mutuellement, mais c'était un vieux stratagème. Broderick pouvait constituer un outil pratique pour des gens comme Velcourt. Peu importait. Le fait de savoir que le secrétaire général des Nations unies était au courant des plus récents agissements de Broderick pourrait mettre un frein à toute violence future issue de cette source. Et Bergen savait qu'il disposait d'une note optimiste pour terminer l'échange. Sauver les animaux.

Il tendit la main vers le téléphone rouge dissimulé dans un tiroir de son bureau. Il le touchait du bout des doigts quand une altération du brouhaha extérieur le fit hésiter. Un soudain fracas, un changement dans les voix – des appels, des cris d'angoisse… dont certains s'interrompaient brusquement. Il retira la main de sur le téléphone rouge et se leva. Il était debout, hésitant, quand la porte s'ouvrit à toute volée.

Un homme portant un masque de ski noir et armé d'une mitraillette à silencieux se tenait sur le seuil. La rafale qui déchiqueta la poitrine de Bergen pointilla de trous la fenêtre qui se trouvait derrière lui.

Le tueur poussa un cri sauvage, le dernier son humain que recueillirent les oreilles de Bergen : « Inch Allah ! »

Ô roi qui naquit
Pour libérer les esclaves,
Dans la lutte à venir
Aide les Gaëls.

Vieille prière irlandaise.

Trois cavaliers venus du sud longeaient le lac au galop, sombre tache mouvante dans la tombée du jour. John les vit de loin, en même temps qu'il entendit le grondement de nombreux véhicules lourds sur les collines qui dominaient le Centre. Les chevaux étaient couverts d'écume, mais répondaient encore à la cravache. John les observait depuis la pelouse qui faisait face au lac, où il s'était rendu pour jouir d'un peu de solitude après une journée harassante. Il savait qu'il n'était pas vraiment seul ; des hommes le surveillaient depuis un porche, derrière lui.

Il ne lui restait plus assez d'émotions pour s'en offenser. Il se sentait épuisé, incapable du moindre sursaut d'énergie.

Questions… questions… questions…

Il avait rarement passé un instant dans la journée sans que quelqu'un le harcelât. Et les réponses coulaient de sa bouche sans qu'il l'eût consciemment décidé – une autre voix, une autre personnalité agissant depuis l'intérieur, émanation d'une inquiétante source d'indépendance.

Était-ce O'Neill-en-lui ?

Impossible même d'en être sûr.

Les cavaliers étaient encore à quelque distance et ne ralentissaient pas leur allure. Comme ils ne regardaient pas derrière eux, John en déduisit qu'ils n'étaient pas poursuivis. Il fut soudain frappé de la hâte que trahissaient leurs mouvements. Quelque chose dans leur… Il se sentit glacé par l'imminence d'un désastre.

Le grondement des véhicules s'était fait plus bruyant, mais il distinguait maintenant le martèlement des sabots. La poitrine oppressée, il reconnut alors deux des cavaliers – grand Dieu ! Kevin O'Donnell et Joseph Herity, côte à côte, suivis d'un étranger. Les chevaux se rapprochaient à toute vitesse sur un fond de collines criblées de rochers, paysage qui s'assombrissait d'instant en instant à mesure que le soleil descendait vers les hauteurs du couchant.

Pourquoi Kevin O'Donnell et Joseph Herity venaient-ils ici… et à cheval ? Quand les hommes remontèrent la pelouse au galop, Herity lui adressa un sourire démoniaque mais les autres ne se retournèrent même pas sur lui. Ils s'arrêtèrent dans la cour que formaient les deux ailes du bâtiment face au lac, laissèrent tomber leurs rênes et entrèrent à grands pas sans échanger un mot avec les gardiens de John.

En quoi cette arrivée à cheval avait-elle quoi que ce fût de menaçant ? se demanda John. Dès que le soleil disparut derrière les collines, plongeant son univers dans le long crépuscule, le froid se fit plus intense. Depuis neuf semaines qu'il était là, il avait vu le zèle absurde se transformer lentement en une vitalité nouvelle. Ils disposaient du meilleur équipement qu'on pût trouver au monde, apporté par les navires francs du Finn Sadal. Leurs travaux prenaient enfin une tournure cohérente et la journée avait été particulièrement fiévreuse, l'une des raisons de son épuisement.

On l'avait gardé la plus grande partie de ce jour-là dans l'aile sud à initier les techniciens aux méthodes informatiques avancées, à leur montrer comment introduire l'automation dans leurs travaux. Encore une semaine, deux au plus, et ils auraient entre les mains l'agent pathogène de la peste.

Et après cela… quoi ?

À un certain moment, dans la journée, John avait cru apercevoir Doheny à l'autre bout du parc. Il y avait eu une intense activité au vieux château, le cœur du complexe. Un gros camion à plateau avait reculé par une ouverture nouvellement pratiquée dans le mur de brique qui fermait la cour. Il en était ressorti un moment plus tard chargé d'un énorme cylindre noir arrimé sur le plateau. John avait cru y reconnaître un gros

caisson d'acier. Le camion avait alors été rejoint par des voitures blindées et tout le convoi avait pris la route du nord-est. On lui avait dit plus tôt que c'était la direction de Kells et de Dundalk, sur la mer d'Irlande, des endroits qu'il ne verrait sans doute jamais.

Le vieux Moone vint alors lui demander de se rendre au labo des cultures pour vérifier l'installation de ses dispositifs automatiques.

John se rendait compte que Moone faisait en quelque sorte partie de l'ameublement des laboratoires. Il allait et venait de son allure décrépite, déterminé mais dépourvu de l'élan nécessaire. La plupart des chercheurs du Centre avaient fait preuve de ce même manque d'indépendance vitale avant d'être stimulés par les révélations de John. Peut-être Moone ne savait-il pas ce qui se passait sur les paillasses et dans les appareils ésotériques devant lesquels il passait si souvent. Il ne manifestait cependant rien du respect craintif qu'inspirent habituellement les scientifiques. Il semblait plutôt éprouver un certain dédain pour tous ceux qui l'entouraient.

John songea que c'était un vieux cliché. Les scientifiques méritaient cette réaction. Il se rappelait les quelques savants célèbres qu'il avait rencontrés, la façon dont ils semblaient différents du commun des mortels. À son sens, l'esprit du chercheur différait de celui des autres humains. Le scientifique volait plus haut, il voyait plus loin par-delà l'horizon. La plupart des gens attendaient de tels hommes le comportement du chevalier, du capitaine romantique.

Les yeux fixés sur le lac qu'enveloppait la grisaille du soir, John pensa : J'étais un scientifique.

C'était une pensée étrange, étrangère même, qui l'obligeait à réévaluer ces différences perçues autrefois. Elles étaient beaucoup plus révélatrices que ne le laissaient entendre les vieux contes. Il avait en fait travaillé avec une vision étroite des choses. Même les proches confins lui échappaient. C'était un regard qui pouvait effleurer l'individu sans un changement d'accommodation.

Dévouement abstrait au projet.

Pas même la permission de l'espoir, seul comptait le résultat immédiat.

John commençait à percevoir un sens nouveau dans ce que lui avait dit Doheny à Kilmainham. Plus de mythes ? Ici, les techniciens avaient erré parmi leurs propres désespoirs jusqu'à son arrivée. Ils avaient accompli leur tâche par pure routine. Leur formation leur avait fourni des schémas à suivre, mais ces schémas ne déviaient jamais des voies connues.

Peuvent-ils réellement faire usage de ce que je leur ai donné ? se demanda John. C'était une pensée désespérée qui émanait de ce lieu perdu en lui. Il pouvait reconstituer la peste, il le savait. Mais le remède ?

Il retourna vers le bâtiment et monta à sa chambre, suivi de ses chiens de garde. Son dîner lui pesait sur l'estomac ; il savait qu'il ne dormirait pas de sitôt, mais il fut heureux de les entendre pousser le verrou et l'enfermer dans cet endroit. Il laissa la lumière éteinte et regarda l'obscurité descendre sur le lac.

Un martèlement retentit quelque part. Comme s'il émergeait d'un rêve, John se rendit compte que c'était un bruit de pas pressés dans le couloir. La porte s'ouvrit brusquement et Doheny entra en coup de vent, clignant des yeux dans la pénombre qui succédait à l'illumination du couloir. Il alluma le lustre, referma la porte et regarda John.

« Vous devez m'écouter attentivement et faire ce que je vous dirai. Nous n'avons pas beaucoup de temps. »

À l'extérieur du bâtiment, on entendait des cris et des mouvements de véhicules lourds. John regarda à son tour Doheny.

« C'est la malédiction irlandaise, dit Doheny. Nous sommes condamnés à nous répéter indéfiniment.

— Que se passe-t-il ?

— Kevin O'Donnell a pris le contrôle de la région. Je savais depuis deux jours qu'il allait le faire. Alex m'avait prévenu… » Doheny secoua la tête. « Kevin et Joseph ont passé un accord diabolique et ils sont arrivés ici pour veiller à son accomplissement.

— Mais pourquoi êtes-vous venu en courant comme ça ? En quoi tout cela me concerne-t-il ?

— Ils interrogent le prêtre et le jeune garçon. » John sentit sa poitrine se serrer.

« S'ils menacent l'enfant, dit Doheny, le père Michael violera le secret de la confession. Je le connais. Que leur dira-t-il, John ? »

John ouvrit la bouche, mais ne put parler. Sa voix refusait de lui obéir.

« Kevin et Joseph se ressemblent. Des extrémistes et des fanatiques ! C'est la même chose, ils sautent sur le premier prétexte venu pour faire monter leur adrénaline. C'est leur drogue, et ils feront n'importe quoi pour en avoir une dose. Ils ne lâcheront le prêtre que quand ils l'auront vidé pour se remplir. »

John ferma la bouche, incapable de parler.

« Qui êtes-vous, John Garrech O'Donnell ? Qui êtes-vous réellement ?

— Je vous l'ai dit », hoqueta John. Les mots lui déchiraient la gorge.

« L'avez-vous dit aussi au prêtre ? »

John courba les épaules, penché en avant. La douleur qui lui tenaillait la gorge et la poitrine exigeait un soulagement.

« Ils ont retrouvé ses empreintes digitales et ses diagrammes dentaires aux États-Unis, dit Doheny.

— Les empreintes de… » Ce fut tout ce que John put dire.

« D'O'Neill, bien sûr. Ils se font tirer l'oreille, les salauds, mais nous finirons par les avoir. Que nous apprendront ces empreintes et ces diagrammes, John ? »

John secoua la tête de droite à gauche, muet de nouveau. Il ne sentait plus O'Neill-en-lui. Il n'y trouvait qu'un grand vide.

« Vous êtes un drôle de type, c'est le moins qu'on puisse dire. Éprouvez-vous jamais un sentiment véritable ? »

Les yeux de John étaient fixés sur Doheny, prisonniers de ce regard interrogateur.

« Nous sommes à ça de la victoire. À ça. » Doheny levait le pouce et l'index de la main droite, rapprochés à quelques millimètres l'un de l'autre. « Et maintenant, voilà ! »

John parvint à chuchoter : « Que… se passe-t-il ?

— Ce qui nous a toujours détruits. La victoire.

Nous sommes incapables d'assumer la victoire. Elle nous dresse les uns contre les autres comme des chiens autour d'un os. Voilà ce que deviennent toutes les victoires irlandaises – un os poli par nos propres dents ! Et il n'y reste plus la moindre parcelle de viande. En fin de compte, nous le jetons comme une chose inutile qu'il est devenu. »

Les lèvres de John formèrent de nouveau les mots : « Que se passe-t-il ? » Aucun son n'en sortit.

Doheny tendit l'oreille vers la porte. On entendit faiblement un claquement lointain. « La vérité, c'est qu'en Irlande nous préférons tirer des poèmes épiques des désastres qui nous frappent, et qu'aucune victoire ne peut tenir le même rôle. Même si nous prétendons le contraire, nos actions me donnent raison. Nous préférons les désastres. »

John recula, mais il fut arrêté par le rebord de la couchette. Ses genoux tremblaient.

« Vous allez passer en jugement, John. Et ils me mettront ensuite sur le banc des accusés. » Il sourit. « Parce que j'ai privé Kevin du véritable butin qu'il espérait trouver ici – la petite Katie Browder ? »

Un bruit de course retentit dans le couloir.

« Écoutez-moi, John ! Il faut que vous exigiez d'être défendu par le père Michael. »

John ne parvint à émettre qu'un chuchotement rauque. « Défendu contre quoi ?

— Promettez-le-moi, espèce d'idiot ? »

La tête de John s'inclina malgré lui en signe d'acquiescement.

Derrière Doheny, la porte s'ouvrit avec une telle violence qu'elle alla frapper le mur.

John vit un groupe d'hommes armés s'encadrer dans l'ouverture. Au premier rang, Joseph Herity lui souriait de toutes ses dents.

Rachel, Rachel, je me suis dit
Que le monde serait merveilleux
Si on pouvait amener les filles
De ce côté-ci de la Grande Bleue.

Chansons de la Nouvelle Irlande.

Pour Kate O'Gara Browder, la fuite du centre de recherche fut un cauchemar du début à la fin. Doheny leur avait laissé peu de temps pour réfléchir ou pour discuter sa décision.

« C'est pour votre sauvegarde.

— Mais où allons-nous ? » avait demandé Stephen. Il regardait Doheny par le petit hublot devant lequel le père Michael s'était tenu la veille pour célébrer la cérémonie du mariage.

« À Dundalk, pour l'instant. »

Au moment de cet échange, tout retour en arrière était déjà impossible. Il y avait d'abord eu l'arrêt des pompes à air, ce bruit continu et rassurant qui leur indiquait que la pression intérieure du caisson était supérieure à la pression extérieure, interdisant à toute manifestation de la peste de pénétrer dans leur sanctuaire. Ils avaient vécu si longtemps avec ce bruit qu'ils n'en avaient même plus conscience. Mais son absence !

« Stephen ! Les pompes à air se sont arrêtées ! »

Il bondit sur ses pieds et se précipita vers le hublot principal, qui donnait sur une partie de l'équipement.

« Que vois-tu ? » demanda-t-elle en se pressant contre lui. Une terreur insurmontable l'étreignit.

Mon Dieu, je vous en prie ! Pas maintenant.

« Il n'y a personne », dit Stephen. Il alla au pupitre de communication et abaissa l'interrupteur du microphone. « Hé, dehors. Que se passe-t-il ? »

Il n'y eut aucune réponse.

Ils entendirent alors des pas nombreux, curieusement localisés par le haut-parleur placé au-dessus du hublot. Quelque chose qu'on traînait accompagnait les pas… un bruit pesant et des raclements de métal sur les dalles de pierre.

« Voilà Doheny », dit Stephen.

Kate se serra contre Stephen pour voir Doheny, dont le visage était enfiévré et les cheveux duveteux plus ébouriffés qu'à l'habitude. Il prit le téléphone extérieur.

« Ne vous inquiétez pas. La pompe ne restera pas longtemps arrêtée.

— Mais que se passe-t-il ? » demanda Stephen.

C'est alors que Doheny leur avait annoncé qu'on les emmenait à Dundalk pour assurer leur sauvegarde. *Pourquoi Dundalk ?* s'était demandée Kate.

« Prenez soin d'emporter votre provision d'antiseptique, dit Doheny. Et cette corde qui vous a servi de rambarde quand nous vous avons amenés de la grange – tendez-la comme vous l'aviez fait. Vous risquez d'être un peu chahutés. »

Doheny leur distribuait ses instructions d'une voix intense et monocorde qu'ils ne lui avaient jamais entendue. Ils devaient emporter tout ce dont ils pensaient avoir besoin et le ranger soigneusement dans le caisson apporté depuis le cottage de Peard. Stephen devait badigeonner d'antiseptique le tour du sas d'entrée. Et il fallait faire vite ! Des hommes armés de chalumeaux attendaient pour découper la jonction métallique entre le caisson original et le compartiment construit sur place.

« Nous ne pouvons pas les transporter tous les deux, expliqua Doheny.

— Mais pourquoi tout cela ? insista Stephen.

— Parce que j'ai persuadé des amis militaires que nous ne pouvons pas garder Kate vivante ici !

— Où est Adrian ?

— Il est gardé à vue dans ses quartiers. Adrian est passé à l'ennemi. Gardez votre pistolet avec vous, Stephen. Kevin O'Donnell va venir, et rien ne peut l'arrêter. Il est fou. Il veut Kate.

— Mais pourquoi Dundalk ? demanda Kate.

— Parce que nous espérons vous faire sortir d'Irlande. Il nous reste assez de militaires loyaux et d'autres partisans pour vous conduire à Dundalk en toute sécurité. De là… » Doheny se tut.

« Où ? demanda Stephen.

— En Angleterre, nous l'espérons. Tout dépend de la Force de Démarcation. » Doheny revint alors à ses instructions. « Et pendant que vous y êtes, imbibez donc un drap d'antiseptique et appliquez-le sur l'orifice du sas une fois que vous l'aurez verrouillé hermétiquement.

— La pression d'air ?

— Nous brancherons une pompe dès que vous serez chargés sur le camion. On vous remettra sous pression positive. Vous feriez bien de regagner le petit caisson aussi vite que vous le pouvez. »

Nylan Gunn, commandant de la garde de Killaloe, avait alors pris la relève de Doheny après avoir prévenu ce dernier qu'on le demandait au service des transmissions. Gunn, originaire du comté de Galway, était un homme brun élancé aux jambes légèrement arquées et aux traits ramassés. Il avait été commandant de gendarmerie avant la peste.

« Ne vous inquiétez pas, jeune fille, dit-il à Kate. Nous ne laisserons pas ce fou d'O'Donnell mettre la main sur vous. »

Moone était arrivé derrière lui « pour dire au revoir ».

« Vous pouvez faire confiance à Fin Doheny et à Nylan, dit-il. Ils vous sauveront. Et ne fréquentez plus jamais Adrian Peard !

— Qu'a fait Adrian ? » demanda Stephen. Il avait l'impression que le sol se dérobait sous ses pieds. Adrian, les trahir ? Comment ? Qu'avait-il fait ?

« Il y a des mois que j'ai mis un petit micro dans le bureau de ce salaud, dit Moone. Il était trop malin pour moi ! Il a ouvert la porte à Kevin O'Donnell pour qu'il puisse venir faire l'important chez nous. »

Stephen avait entendu les histoires qui couraient sur le compte de Kevin O'Donnell et des Beach Boys. Il jeta un regard à Kate.

« Faites ce que vous dit Nylan, dit Moone. Au revoir, Katie. Je vous souhaite un bel enfant, même si vous êtes mariés. » Il s'éloigna en gloussant.

L'affairement redoubla alors, ponctué de conversations bruyantes et du grondement de lourdes machines à l'extérieur du mur de brique qu'on était en train de percer. Kate et Stephen se retirèrent enfin dans le petit caisson et Stephen verrouilla la porte intérieure du sas, sur laquelle il appliqua un drap imbibé d'antiseptique. L'odeur âcre empuantissait l'espace confiné.

Kate s'assit sur le lit près de Stephen, qu'elle étreignit de toutes ses forces quand elle entendit les chalumeaux les séparer du compartiment extérieur. Elle l'étreignit plus fort encore quand des câbles furent passés autour de leur caisson et que celui-ci se balança dans le vide avant de redescendre avec un choc sourd sur l'assise instable du camion. Puis ce fut le tintement contre les parois d'acier des câbles d'amarrage qu'on mettait en place avant de les tendre. Par le hublot de l'extrémité, ils distinguaient l'ouverture pratiquée dans le mur de brique qu'on avait érigé peu de temps auparavant pour mettre leur caisson à l'abri.

La remise en marche d'un compresseur les réconforta quelque peu. Ils entendaient le bruit du générateur haletant bruyamment derrière eux près de la cabine du camion.

Celui-ci démarra si doucement qu'ils ne s'en rendirent pas compte immédiatement. Puis ils virent l'ouverture du château s'éloigner et sentirent une roue tressauter sur une ornière. On entendait le grondement d'un certain nombre d'autres véhicules. Stephen jeta un coup d'œil à l'extérieur. « Un tas de voitures blindées, dit-il. Il doit bien y en avoir dix ou douze. »

La voix de Nylan Gunn leur parvint depuis le petit haut-parleur de secours fixé près de la tête du lit. « Tout va bien, là-dedans ? »

Stephen attrapa le micro, dont il poussa l'interrupteur. « Ça a l'air d'aller. Combien de temps allons-nous passer comme ça ?

— Impossible de le dire, mon garçon. Mais je suis ici à côté du chauffeur. Appelez si vous avez besoin de moi. »

Stephen regarda Kate. Elle semblait pâle et des rides profondes lui barraient le front. « Pourquoi ne t'étends-tu pas pour essayer de dormir, chérie ?

— Je ne pourrais pas dormir !

— Mais tu serais plus en sécurité si tu étais sur le matelas.

— Non, certainement pas. Il n'y a de sécurité nulle part, ici. » Elle ferma les yeux. Le poids de l'enfant lui tirait sur le ventre, et elle avait besoin de se vider la vessie. Rien d'autre pour ce faire que la petite cuvette qu'ils utilisaient au début. Elle obligea Stephen à se retourner le temps d'aller jusqu'aux toilettes et de les utiliser.

Quand elle eut faim, Stephen ne put lui donner que du poisson et des haricots verts en boîte, le tout froid. Il l'obligea à prendre ses vitamines avant de lui donner la nourriture. Elle le trouvait si insensible parfois, perpétuellement plongé dans ses livres de médecine sans jamais lever les yeux, même quand elle le regardait fixement et qu'elle avait tant besoin de lui. Il n'avait pas la moindre idée de l'intense désir qu'elle avait d'une branche de céleri croquante venue tout droit du jardin... d'une laitue bien verte et bien fraîche. Oh ! qu'elle en avait envie ! Ou d'une carotte crue. Depuis tout ce temps, quelqu'un aurait sûrement pu inventer un moyen de stériliser de la nourriture fraîche pour leur caisson !

Elle s'étendit après avoir mangé, observant Stephen qui regardait défiler le paysage, accroupi près de l'un des hublots. Elle n'avait aucune envie de regarder avec lui. Cela ne ferait que lui rappeler qu'elle était enfermée et qu'elle ne pouvait pas aller là-bas marcher à travers champs, respirer de l'air frais qui ne sentait pas les toilettes chimiques.

Que ferait-il si elle se mettait à hurler ? Elle avait envie de hurler. Quelle sordide petite prison que la leur. Plus de six mois qu'ils y étaient enfermés ! Et quand elle se plaignait, tout ce que Stephen savait faire, c'était de lui rappeler que cette cabine lui sauvait la vie.

Kate avait entendu des descriptions des effets de la peste sur les femmes. Terrifiant. Mais elle s'accrochait à un fantasme captivant. Il devait y avoir quelque part une île préservée de la peste. Elle et Stephen s'y rendraient et elle pourrait de nouveau

marcher à l'air libre. Peut-être était-ce ce qui allait se passer maintenant. Le plus terrible, dans leur emprisonnement, c'était l'absence d'une porte qui permît d'en sortir. Elle regarda le drap qui recouvrait la porte du sas – ils avaient une porte, maintenant.

Quelque chose roula contre son coude gauche, délogé par un cahot du camion. Abaissant les yeux, elle vit que c'était le petit poste de télévision qu'on leur avait donné au Centre. Elle réprima une violente envie de le briser. Il était comme les hublots – quand il ne leur montrait pas des visions de l'inaccessible, il leur apportait de mauvaises nouvelles.

Si seulement cet endroit n'était pas aussi confiné et ennuyeux ! Stephen lui rappelait constamment qu'ils ne manquaient pas de lecture. Leurs gardiens pouvaient stériliser des livres, mais ils ne pouvaient stériliser ni fruits ni légumes frais ! C'était parce que les livres pouvaient résister aux antiseptiques caustiques et aux fortes doses d'ultraviolets, comme le lui faisait remarquer Stephen-je-sais-tout quand elle soulevait la question.

Maudit Stephen ! Il m'a mise enceinte, et maintenant il ne veut même pas me parler quand j'ai besoin de lui !

« Je veux sortir », chuchota-t-elle.

Le grondement du camion, qui se répercutait dans les parois du caisson, empêcha Stephen d'entendre.

Kate essaya d'imaginer ce qui se passerait si elle sortait du caisson. Elle savait qu'elle survivrait un certain temps. Mais ce n'était plus le monde qu'elle avait connu. Ce monde n'était pas le monde d'avant O'Neill. Le Fou l'avait changé. À cause d'une femme. On avait tué sa femme. Kate savait qu'il avait aussi perdu deux enfants. Mais il était plus romantique de penser que tout cela avait été fait pour l'amour d'une femme.

Stephen ferait-il une chose pareille pour moi ?

O'Neill le Fou avait complètement transformé leur monde parce qu'on avait tué sa femme. Transformé. Elle avait entendu le résumé des informations à la BBC continentale la veille au soir : dans le monde entier, cinq mille hommes pour chaque femme survivante. Elle en avait été fascinée, mais Stephen l'avait regardée d'un air inquiet.

L'annonce de ces chiffres disproportionnés avait été le prélude à un commentaire sur un nouveau phénomène.

« Le syndrome de Lysistrata », l'appelait le speaker.

Kate se rappelait exactement ses paroles : « Les femmes réclament l'accès au pouvoir. Qui peut le leur dénier ? L'Église refusera-t-elle encore de les enrôler dans le clergé ? »

Des femmes prêtres, songea Kate.

« Au moment où l'Église catholique s'efforce de choisir un nouveau pape à la suite de la tragédie de Philadelphie, disait le commentateur, elle doit aussi accepter de reconnaître l'évolution des rôles de l'homme et de la femme. Ce monde s'éloigne de son passé à une vitesse jamais encore atteinte. Le nouveau pape, qui soit-il, se trouvera dans l'obligation de prendre des décisions capitales. Chaque jour qui passe sans que nous ayons trouvé un remède à la peste ne rend que plus évident le fait que nous, simples mortels, avons mal jugé dans le passé. » Le speaker s'était éclairci la voix avant de terminer par : « Ici George Bailey de la BBC continentale, Paris. »

Le seul commentaire de Stephen avait été : « Les nantis et les démunis – voilà qui prend un nouveau sens, désormais. »

Elle savait ce que craignait Stephen pour l'avenir : chaque femme avec une douzaine de maris ou plus. Des biens mobiliers. Les femmes, possessions de leurs maris.

Bercée par le mouvement du camion, elle finit par s'endormir. Stephen abaissa les yeux vers elle avec une expression inquiète. Pauvre Kate ! Pour la préserver du froid qui envahissait leur compartiment, il alla chercher une couverture qu'il étendit sur elle. Elle s'agita un peu à son contact, mais ne se réveilla pas, pas plus que lorsque Nylan Gunn les appela de nouveau depuis la cabine du camion.

« Nous venons d'avoir une communication de la Force de Démarcation, l'amiral Francis Delacourt lui-même. Il va faire examiner notre requête, mais il dit aussi qu'il a pour ordre d'apporter son assistance à toute entreprise légitime associée à la recherche sur la peste. M'a tout l'air d'un imbécile suffisant. »

Kate s'éveilla un peu plus tard pour se servir des toilettes. Elle demanda si elle avait bien entendu la voix de Gunn ou si ce n'avait été qu'un rêve.

« On a demandé à la Force de Démarcation de nous faire passer en Angleterre », dit Stephen, résumant le sens des paroles de Gunn.

Elle se remit au lit et tira la couverture jusqu'à son menton. « Pourquoi veulent-ils nous envoyer en Angleterre ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— J'ai l'impression qu'il va y avoir une autre guerre civile en Irlande. Doheny veut nous mettre en lieu sûr.

— Les hommes », marmonna-t-elle.

Le camion s'arrêta au crépuscule juste avant la crête d'une colline. Stephen distingua par l'un des hublots huit chars d'assaut rangés au bord de la route. Une silhouette casquée émergea de la tourelle du char de tête et cria en direction du camion :

Nous avons la situation en main ! Descendez tout droit aux docks. Une jeep vous attend au prochain carrefour pour vous guider. »

Le camion repartit lentement en première, franchit le sommet de la colline et prit de la vitesse. Des bâtiments en feu apparaissaient par les hublots. Ils dépassèrent des corps étendus près d'un mur écroulé. L'obscurité enveloppait le paysage quand ils s'arrêtèrent sur les docks, mais des lueurs orange dansaient sur les collines environnantes.

Sur le quai, le froid se fit de plus en plus intense. Stephen alluma une torche électrique, qu'il pointa sur Kate. Elle avait l'œil vitreux de frayeur.

« Éteins ça ! Je t'en prie, Stephen ? »

Il éteignit la lampe et se glissa sous la couverture à côté d'elle. Ils entendirent le frottement des câbles qu'on passait autour du caisson métallique, puis un bruit de moteur grinçant et des voix qui lançaient des ordres.

La voix de Nylan Gunn jaillit du haut-parleur : « La Force de Démarcation va vous faire transporter en Angleterre. Ils ont envoyé une péniche et un remorqueur. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien. Maintenant, nous allons de nouveau déconnecter le compresseur pour vous transborder. Il vous rejoindra sur la péniche dans quelques minutes. Bon voyage ! »

Le ronflement du compresseur s'éteignit, remplacé par d'autres frottements de câbles, d'autres bruits de moteur.

Il y eut un choc métallique contre le caisson et une voix appela de l'extérieur : « Attention là-dedans ! Nous allons vous soulever. »

Le caisson subit une secousse et ils le sentirent se balancer. Stephen passa un bras autour de Kate pour l'aider à garder son équilibre. Le hublot de l'extrémité leur donna une vision floue de projecteurs éblouissants, d'eau sombre et de lueurs orange d'incendies ; ils y virent enfin se balancer les bâtiments des docks.

« Stabilisez-moi ça, espèce d'idiots ! » cria une voix.

Le balancement cessa, puis ils eurent l'impression de tomber en chute libre. Kate émit un petit cri perçant. La descente s'interrompit pour recommencer à un rythme plus lent, qui s'acheva par un choc sourd.

« Passez un câble autour des deux extrémités ! cria quelqu'un. Voilà ! Par ici, maintenant. Tendez bien. Et maintenant le filet. Ça va tanguer, au large. »

Alors qu'ils quittaient le quai, Kate s'interrogea sur la signification de cette remarque. Elle entendit le grondement de puissants moteurs, puis elle vit les projecteurs du quai s'éloigner lentement. Stephen s'affairait à caler les objets épars en les glissant autour du matelas et en les coinçant à l'aide de livres sous le contre-plaqué du lit. Puis il assura les cordes qui leur permettaient de se tenir.

Le glissement doux se transforma soudain en un balancement régulier d'avant en arrière. Stephen se pencha par-dessus Kate pour regarder par un hublot latéral. Il ne distinguait que le flanc sombre du remorqueur et le limbe rougeâtre d'un feu de position. En quelques minutes, le balancement devint un mouvement alternatif de montée et de descente accompagné du martèlement distinct de l'eau près de l'avant du caisson. Des embruns fouettaient les hublots. Kate sentit une aigreur lui monter à la gorge. Ce nouveau mouvement prit soudain un tour dément, le roulis venant s'ajouter au tangage à la fin de chaque chute brutale. Stephen se cala contre le côté de leur lit et maintint Kate d'une main ferme.

Kate se rappelait s'être plainte la veille encore de ce que rien ne changeait jamais dans leur logement. La température était toujours maintenue à un niveau désagréablement élevé. Elle avait passé une grande partie de la matinée à trier et ranger leurs quelques vêtements, ce qui avait facilité leur retour dans le petit caisson.

Elle étreignit le bras de Stephen quand la péniche plongea d'un mouvement particulièrement nauséeux au creux d'une vague. Alors qu'ils remontaient, elle sentit quelque chose de chaud suinter entre ses jambes, puis un flot de liquide.

« Stephen !

— Tout va bien, chérie. Nous arriverons de l'autre côté.

— Stephen, l'enfant arrive ! » gémit-elle. Elle essaya de s'asseoir en s'appuyant d'une main au rebord de bois que Stephen avait ajouté à leur lit, mais la péniche qui plongeait dans un autre creux la rejeta sur le dos.

Tout se passait mal. N'était-elle pas censée éprouver d'abord des douleurs, des contractions ? Et il était trop tôt ! L'enfant n'aurait pas dû naître avant plus d'un mois.

Stephen chercha la torche à tâtons et l'alluma. Kate, qui avait rejeté la couverture d'un coup de pied, était maintenant étendue dans une flaque de liquide amniotique. Il la laissa un instant pour arracher le drap stérilisé de la porte du sas. Elle l'aida à glisser sous son dos le linge encore humide qui répandait une odeur âcre d'antiseptique.

« N'as-tu pas ressenti de contractions ? demanda Stephen.

— Rien que les eaux. Il y a quelque chose qui ne va pas, Stephen. » Sa voix se termina en plainte. « J'ai peur. »

Il coinça la torche sur le côté du matelas, la pointant vers le haut pour que le faisceau se reflète dans le plafond métallique. Son visage semblait calme, mais elle savait qu'il n'avait qu'une connaissance théorique de la grossesse et de l'accouchement. Elle sentit cependant qu'il prenait la direction des événements. Il s'était passé une corde autour des épaules et lui en ajustait une autre autour de la poitrine. Le lit tanguait et roulait terriblement au gré des vagues. Elle entendait le gémissement lugubre du vent, le clapotement de l'eau contre le caisson. La torche tomba. Stephen la ramassa et la coinça plus fortement.

« Je sens les contractions, hoqueta-t-elle. Ohhhhhh ! Pas maintenant !

— Reste calme, chérie.

— Pourquoi ne pouvait-il pas attendre ? »

Une autre contraction lui arracha un cri. « Je ne sais pas quoi faire », gémit-elle. Son corps ruisselait de sueur.

« Je sais quoi faire, chérie. Laisse venir les contractions. »

Que faisait-il là-bas ? Elle essaya de redresser la tête pour le regarder, accroupi entre ses jambes. Il la repoussa en arrière.

« Reste étendue ! Tiens-toi à cette corde.

— C'est trop tôt ! C'est trop tôt ! » gémit-elle.

Le tangage de la péniche projeta Stephen contre ses jambes. Une autre contraction la saisit. Puis une autre.

« Je les chronomètre, dit Stephen, une main posée sur son ventre.

— Pour un premier enfant, hoqueta-t-elle : ça risque d'être long. » C'était du moins ce qu'elle avait retenu de ses cours d'infirmière.

Une autre contraction. Une autre encore. Elle sentit son univers se réduire à ce mouvement dément et aux contractions périodiques.

« Je vois la tête, dit Stephen. Ce rouleau de couvertures sèches, à ta gauche. Il m'en faudrait une. Regarde si tu peux les attraper. »

Elle fut contente d'avoir quelque chose à faire. Entre deux contractions, sa main atteignit les couvertures et en arracha une du paquet. Un coup de roulis lui fit se cogner la tête contre la paroi métallique du caisson. Elle poussa un cri mais ne lâcha pas la couverture. Stephen ne leva pas les yeux. Elle sentait ses bras contre l'intérieur de ses cuisses. Une autre contraction lui arracha une plainte, mais elle se rappela ses exercices. Il fallait le supporter ! Elle sentit l'enfant glisser hors d'elle.

« La couverture ! » cria Stephen. Il la lui arracha des mains, et elle le vit en envelopper l'enfant. « J'ai ligaturé le cordon, dit-il.

— Il est… il est vivant ? hoqueta-t-elle.

— C'est une fille et elle est vivante ! » Il y avait de la joie dans la voix de Stephen.

« Elle est… elle va bien ?

— Ses ongles ne sont pas complètement formés, mais elle a des cheveux et elle respire. Maintenant, il faut la garder au chaud.

— Et le placenta ?

— Tout est sorti.

— Ça s'est passé tellement vite !

— Elle est toute petite, chérie. » Il desserra l'une des cordes qui le retenait et posa la nouveau-née emmaillotée près d'elle. « Tiens-la d'une main pendant que j'enlève ces cordes. Le tangage est pire que jamais. Tu peux toujours atteindre les couvertures.

— Oui. »

Kate regarda le minuscule visage qui pointait hors de la couverture, à son côté. C'était un visage de vieux… si ridé. Une petite boule de mucosité, à son nez, faisait des bulles quand elle respirait.

« Il fait trop froid ici ! » dit Stephen. Il passa une corde par-dessus Kate, rapprocha la torche de sa tête et ramena d'autres couvertures sur elle. Puis il serra fermement la corde et s'étendit près d'elle en formant une tente au-dessus de leurs têtes à l'aide d'une couverture. « Nous allons réchauffer l'air avec notre souffle et la chaleur de nos corps.

— Elle a presque deux mois d'avance, Stephen. Il lui faudrait plus que cette couverture pour la réchauffer.

— Je sais. » Il éteignit la torche. « Mais c'est tout ce que nous avons. »

Kate se mit à pleurer doucement. « Quelle terrible façon d'arriver au monde. Quel monde terrible.

— C'est le seul monde qu'elle ait, chérie. » L'enfant émit un petit hoquet.

Stephen lui éclaira le visage. Les petites lèvres faisaient un mouvement de succion, dans lequel Stephen devinait la volonté de vivre.

« Laisse-moi la voir », dit Kate. Elle se redressa sur un coude et contempla le visage de sa fille. « On ne lui a pas donné de nom, dit-elle. Nous n'avons même pas choisi un nom.

— Rien ne presse.

— Stephen, si les câbles cassent, ce caisson de fer sombrera comme une pierre.

— Les câbles ne casseront pas. On nous a même recouverts d'un filet.

— Je ne veux pas que ma fille meure sans avoir un nom ! »

Stephen regardait Kate à la faible lueur de la torche électrique, conscient du mouvement furieux de la mer, du bruit du vent, du choc des vagues contre la péniche. Il était facile de se laisser aller à des pensées morbides dans un tel environnement, mais ce genre de pensées n'arrangeait rien.

« Toutes les précautions ont été prises, dit-il.

— C'est une fille, Stephen. Ne comprends-tu pas ? C'est une fille. La peste… quelque chose d'affreux va arriver. Je le sais ! »

Stephen sentait l'hystérie percer dans sa voix. « Kate ! Tu vas être infirmière. Tu es ma femme et je viens de t'accoucher de notre premier enfant.

— C'est sale, ici. La septicémie.

— Je ne te laisserai pas mourir d'une fièvre, je te le dis ! Maintenant, arrête. » Il éteignit la torche.

« Dervogilla, dit Kate.

— Hein ?

— Nous l'appellerons Dervogilla. Gilla comme diminutif. Gilla Browder. Ça donne bien.

— Kate ! As-tu idée du nom que tu imposes à cette pauvre enfant ?

— Tu penses à la malédiction qui a frappé d'autre Dervogilla ?

— Et Diarmud, l'homme avec lequel elle s'est enfuie.

— Nous fuyons.

— Ce n'est pas la même chose.

— Dervogilla et Diarmud, dit Kate. Condamnés tous les deux à errer à travers l'Irlande sans jamais trouver la paix, sans jamais être ensemble jusqu'à ce qu'un Irlandais leur pardonne.

— Je n'ai pas pour habitude d'accorder beaucoup de foi à ces choses, mais c'est un nom à tenter le sort.

— C'est aussi la malédiction de notre pauvre Irlande, dit Kate d'une voix ferme. Ne me dis pas que ce n'est pas vrai, Stephen.

Je sais pourquoi cette peste s'est abattue sur nous. C'est parce que nous avons refusé de pardonner à Diarmud et Dervogilla.

— Tu as entendu ça quelque part. Les vieux en train de bavarder au château.

— Tout le monde le dit.

— Tu es idiote.

— Tu dois leur pardonner, Stephen, et dire que tu approuves ce nom pour notre fille.

— Kate !

— Dis-le ! »

Stephen se racla la gorge. Il se sentait sur la défensive face à cette nouvelle Kate, à cette virago. Il se rendit compte brusquement qu'elle était une mère en train de défendre son enfant de la seule façon qu'elle connût. Il se sentit envahi de tendresse pour elle et sa fille.

« Je leur pardonne, Kate. C'est un joli nom.

— Merci, Stephen. Maintenant, notre fille vivra. » Il la sentit déplacer l'enfant et braqua la torche sur elle. Elle essayait de mettre la nouveau-née à son sein.

« Je ne pense pas qu'elle tétera déjà, Kate.

— Elle remue la bouche.

— C'est quand elle respire.

— Gilla. Quel joli nom. »

Stephen éteignit la lampe. La lumière faiblissait, et ils risquaient d'en avoir besoin.

Kate ferma les yeux. Si seulement ce terrible mouvement pouvait cesser. L'obscurité l'aggravait encore. Et ces bruits furieux, à l'extérieur. L'aigreur lui monta de nouveau à la gorge. Brusquement prise de nausée, elle eut à peine le temps de sortir la tête hors de la couverture et de se détourner de Stephen et de l'enfant pour vomir. L'odeur se répandit aussitôt dans tout le caisson.

« Ça va », dit-elle dans un hoquet tout en tendant la main pour empêcher Stephen de rallumer la torche. Elle ne voulait pas qu'on la vît ainsi. « Prends l'enfant. » Elle appuya sa joue sur le dur rebord de bois, secouée de spasmes convulsifs, se rendant compte que la vomissure se répandait sous le lit parmi les livres. L'odeur était épouvantable. Elle entendit Stephen

respirer à grands coups pour s'empêcher de vomir et s'efforça d'en faire autant, mais son estomac était trop noué.

Le cauchemar n'en finissait plus, absorbant toute son énergie. Ce ne fut que graduellement qu'elle perçut un changement dans le mouvement de la péniche, qui ne se balançait plus que légèrement. Elle s'essuya la bouche à un coin de la couverture, se disant qu'elle allait peut-être survivre. Les moteurs du remorqueur rugirent, puis ils sentirent le mouvement s'inverser et la péniche frotter contre un appontement. Des voix de dockers à l'accent britannique leur parvinrent alors.

« Fais donc attention, espèce de foutu sagouin ! C'est un paquet précieux, celui-là. Approche un peu plus le camion. »

Une fois encore, le compresseur se tut. Ils sentirent le caisson se soulever, mieux stabilisé cette fois, puis le petit choc sourd quand on les déposa sur le camion.

Stephen prit le microphone et en actionna l'interrupteur. « Ohé de l'extérieur ! »

Il n'y eut pas de réponse.

« Tu sens ça ? demanda quelqu'un, au dehors.

— Ça pue le dégueulis ! dit quelqu'un d'autre. Regarde là-dessous ! »

À cet instant, le compresseur se remit en route. Quelqu'un frappa sur la paroi du caisson. « Hé, là-dedans ! On dirait que vous avez une brèche ! Tout en bas vers l'extrémité, par ici. » Les coups indiquaient l'endroit de la rupture.

Stephen empoigna la torche et se glissa hors de la corde qui le retenait en suivant la direction du bruit. La lumière était faible, mais il crut distinguer une fente plus sombre sous la tête du lit. Il chercha frénétiquement des yeux quelque chose pour recouvrir la fente. Comme la pression montait dans le caisson, il entendit un chuintement – la vomissure expulsée par l'ouverture. Ses livres ! Il en avait rangé dans une boîte coincée derrière la cuvette des toilettes. Empoignant le premier livre qui se présentait, il se mit à en déchirer les pages pour les enfoncer dans la brèche.

« Apportez un chalumeau ! » cria quelqu'un.

Une autre voix dit quelque chose que Stephen ne put distinguer. Le papier et la vomissure formaient un bouchon passable, mais il savait que le colmatage céderait dès que la pression deviendrait plus forte.

« Je me moque que vous soyez obligés d'enfoncer sa fichue porte ! cria-t-on. Apportez-moi ce chalumeau ! »

Nous avons une brèche, se dit Stephen. La peste. C'était arrivé pendant que le compresseur était arrêté. Levant les yeux, il croisa le regard fixe de Kate, deux trous d'ombre dans la lueur crue d'un projecteur braqué sur les hublots. Elle tenait l'enfant dans ses bras.

« Tu l'as réparée, Stephen, n'est-ce pas ? chuchota-t-elle.

— Oui, chérie.

— Je savais que tu y arriverais. »

La foi, songea-t-il. *Inaccessible à toute raison.*

Un biologiste moléculaire qui rêvait de devenir célèbre grâce à une contribution spectaculaire à l'admirable chimie de l'ADN – voilà qui n'avait jamais été envisagé par les grands de ce monde.

JOST HUPP.

Peu après midi, cinq jours après que Kevin O'Donnell eût investi le Centre de Killaloe, John fut extrait du débarras du sous-sol dans lequel on l'avait emprisonné. Sa cellule faisait partie d'un ensemble de trois réduits obscurs situés sous la tour du château, un espace puant aux murs de pierre visqueux et au sol humide. Les trois portes identiques aux ouvertures garnies de barreaux laissaient supposer que c'étaient là les anciens cachots du château. Doheny avait été enfermé un certain temps dans l'un des autres réduits, mais on l'en avait emmené un peu plus tôt. Le prêtre et le jeune garçon avaient occupé la troisième cellule. Les solives de la pièce extérieure disparaissaient sous les toiles d'araignée. Contre le mur opposé aux trois cachots était empilé un fatras de vieux rebuts : canapés brisés, tables gauchies, lampes électriques rouillées, un réchaud à gaz auquel il ne restait que trois pattes, des tronçons de tuyaux métalliques, une roue d'automobile à laquelle adhéraient des lambeaux de caoutchouc. Des planches pourries étaient entassées dans un angle.

Deux gardes en uniforme vinrent chercher John. Il ne connaissait pas leurs noms, mais c'étaient eux qui apportaient leurs repas aux prisonniers. John les avait surnommés intérieurement Fil-de-fer et Boule-de-billard. Ils lui ordonnèrent de se déshabiller. Quand il eut obéi, ils repoussèrent du pied ses vêtements dans un coin et lui tendirent une blouse de laboratoire, plus grise que blanche. On ne lui permit de garder que ses chaussures.

C'était une journée de printemps froide et venteuse. John frissonna sous la blouse légère tandis que ses gardiens l'escortaient à travers la cour du château. L'épaisse couverture nuageuse rendait l'endroit sinistre. Par la porte voûtée qui donnait sur le lac, il aperçut les franges d'écume que soulevaient les rafales à la surface de l'eau. Le vent lui drapait la misérable blouse autour des jambes.

« Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il.

— La ferme », dit Fil-de-fer.

Le château proprement dit se dressait comme un monolithe dépouillé dans la lumière grise. Quelques lueurs jaunes aux étroites fenêtres indiquaient les endroits où on avait allumé des lampes pour dissiper la grisaille. Des fleurs blanches entaillaient cependant le rebord des fenêtres, et l'air avait un parfum de propreté après les odeurs de pourriture du cachot.

Tout au long du trajet qui leur fit traverser la cour jusqu'à l'aile administrative, puis franchir un couloir jaune et gravir un escalier jusqu'à la bibliothèque du château, Fil-de-fer et Boule-de-billard étreignirent d'une poigne ferme les bras de John.

Toutes les lampes de la bibliothèque avaient été allumées. Les lustres de cristal étincelaient de mille feux. Des projecteurs en applique concentraient leurs faisceaux sur une estrade surélevée construite près de la cheminée à l'aide de contre-plaqué cloué sur de lourdes poutres. Une table à tréteaux y avait été installée, derrière laquelle on avait disposé des fauteuils de cuir. Kevin O'Donnell et Joseph Herity occupaient deux des sièges. Le père Michael était assis à une extrémité, le jeune garçon debout à son côté. Fintan Craig Doheny se tenait devant la table, le dos tourné vers John. Six chaises avaient été placées sur un côté dans ce qui semblait être le box des jurés. Une barre improvisée à l'aide de tuyaux métalliques avait été boulonnée au sol près de Doheny. Les gardiens de John y fixèrent ses menottes avant de reculer de deux pas.

John parcourut la salle du regard. Des gens debout, massés entre les rayonnages de la bibliothèque, avaient les yeux fixés sur lui. Il reconnut au premier rang Adrian Peard, vêtu de son costume en tweed vert à reflets. John ne parvint pas à accrocher son regard.

Doheny et Kevin O'Donnell, qui conversaient à voix basse, poursuivirent leur entretien sans prêter attention à l'arrivée du prisonnier. Herity buvait du whisky au goulot d'une bouteille. Plusieurs chemises pleines de papiers jonchaient la table entre Kevin et Herity. Une grande boîte de carton-pâte était posée sur le fauteuil qui se trouvait à la droite de Kevin.

En attendant le rituel quelconque qu'on lui avait préparé, John passa par toutes sortes de sentiments contradictoires. La scène était à la fois ridicule et impressionnante par l'apparat qu'elle empruntait aux jeux macabres des tribunaux.

Les yeux fixés sur la table, le père Michael ne réagit pas au coup de coude que lui donna le jeune garçon à l'entrée de John. L'enfant regardait ce dernier avec une expression indéchiffrable.

John adressa une pensée à O'Neill-en-lui : Ils ont l'intention de me tuer parce qu'ils pensent que je suis toi.

O'Neill-en-lui ne réagit pas.

Kevin éleva soudain la voix : « L'enfant est un témoin, et il débitera sa tirade quand je le dirai ! »

Le jeune garçon tourna la tête vers Kevin. D'une voix aiguë, à la limite de l'hystérie, il hurla : « Vous êtes une merde ! Votre mère a cru qu'elle faisait un enfant ! Mais c'est une merde, qu'elle a fait ! »

Un rire nerveux résonna du côté des rayonnages. Kevin se contenta de sourire. « Qu'on le laisse tranquille, dit-il. Nous savons qu'il a tout un répertoire, dont il a ramassé la plus grande partie dans le ruisseau. »

Herity inclina sa bouteille de whisky et en but une longue gorgée, puis il la reposa délicatement devant lui sans la quitter des yeux. La bouteille était presque à moitié vide.

Le père Michael leva les yeux vers Kevin et Herity. « Vous êtes des hommes pervers. Un serment ne signifie rien pour vous – que ce soit le vôtre ou celui de quelqu'un d'autre. Je vous le demande, Joseph, quand vous saviez qu'ils avaient ces empreintes et ces fiches dentaires en Amérique, pourquoi avez-vous menacé cet enfant et m'avez-vous forcé à violer le secret de la confession ? Pourquoi ?

— Je l'ai fait pour obliger le garçon à parler, pas vous, dit Herity. Personne ne peut vivre toute une vie silencieux comme un fantôme.

— Je vous frappe d'anathème, dit le père Michael d'une voix basse. Vous êtes maudit pour l'éternité, Joseph Herity, et vous aussi, Kevin O'Donnell. Je vous impose le fardeau de votre épouvantable péché, et puisse-t-il s'alourdir à chacune de vos respirations.

— Votre malédiction n'a aucune signification pour nous », dit Herity. Il but une autre gorgée à sa bouteille.

Un soupçon de nervosité dans la voix, Kevin déclara : « La vie et la mort sont entre nos mains, pas entre les vôtres ! »

Le père Michael se tourna vers John. « Pardonnez-moi, John. Je vous en supplie. Ils auraient torturé ce pauvre enfant. Je ne pouvais pas le permettre. J'ai violé le secret de la confession. Pardonnez-moi. »

L'émoi étreignit la poitrine de John. Le secret de la confession ? Quelle importance cela pouvait-il avoir ? La sueur qui gouttait sous ses sourcils lui brûlait les yeux.

Kevin O'Donnell sourit et ouvrit la boîte qui se trouvait dans le fauteuil voisin du sien. Il en sortit un grand bocal hermétiquement fermé, qu'il plaça sur la table. John regarda le flacon de verre empli d'un liquide ambré. Quelque chose flottait à l'intérieur. O'Donnell l'ayant tourné légèrement, John y distingua un visage.

C'était une tête humaine !

Les yeux étaient fermés, mais les lèvres légèrement entrouvertes. John crut y reconnaître le troisième cavalier arrivé en compagnie de Kevin et d'Herity.

« Je vous présente Alex Coleman, dit Kevin. Mariné enfin dans le whisky comme il a toujours rêvé le paradis, j'en suis sûr. » Kevin fixa de grands yeux sur John, faisant signe à Doheny de s'écarter. « C'est le traître qui a prévenu Fin ici présent et lui a permis de nous escamoter l'orgueil de l'Irlande.

— Kevin, vous... commença Doheny.

— Ne m'interrompez pas ! On vous tolère ici, et seulement aussi longtemps que vous respecterez notre accord ! » Kevin

laissa errer son regard sur les autres assistants, s'arrêtant enfin sur Herity. « Il est temps, Joseph. »

Herity écarta doucement la bouteille et prit une feuille dans la pile qui se trouvait sur la table. Il la lut en regardant John de temps à autre.

« Nous affirmons tout d'abord que vous, prisonnier, êtes John Roe O'Neill. Nous affirmons que vous êtes l'auteur de la peste qui afflige notre pauvre pays et une grande partie du monde, à l'exception des Anglais et des païens, pour qui c'était une juste punition. Nous affirmons que vous n'aviez aucune raison de nous nuire d'une façon aussi lâche. Et que plaidez-vous, John Roe O'Neill ? »

John regardait la tête dans le bocal. Elle lui parlait avec la voix d'O'Neill ! « Quelle a été ma faute ? demandait-elle. On m'a porté atteinte. Ce prêtre le sait ! On m'a porté gravement atteinte. »

Qui peut le nier ? pensa John.

« Qu'ai-je jamais fait, demanda la tête, pour que ces terroristes assassins que les Irlandais ont tolérés et ouvertement soutenus… qu'avais-je jamais fait pour mériter le massacre impitoyable de ma famille ?

— C'est une terrible provocation, chuchota John.

— Le prisonnier a-t-il parlé ? » demanda Kevin. John ne l'entendit pas. La tête poursuivait : « Ce sont les Irlandais qui devraient être jugés ici ! Ce sont eux qui ont entretenu la maladie du terrorisme ! »

John hocha silencieusement la tête.

Le père Michael jeta un regard en coin vers John, s'interrogeant sur l'étrange silence qu'il leur opposait soudain, comme s'il s'était enfermé dans quelque lieu secret où aucun son ne pouvait pénétrer.

Doheny se retourna alors pour regarder John en face. *Il en va toujours ainsi de l'honneur irlandais*, songea-t-il. *Que va penser ce pauvre Fou quand il apprendra que je suis son accusateur ?*

Quel prix à payer !

Mais Kevin O'Donnell détruirait certainement ce laboratoire si ses ordres n'étaient pas exécutés. Adrian Peard lui-même en

souffrirait, le maudit ! Ils devaient absolument poursuivre leur tâche avec ce que leur avait donné le Fou. Un remède pour la peste, c'était la seule chose qui comptait. L'Irlande pourrait encore y parvenir seule !

Sur un signe de Kevin, six hommes sortirent d'entre les rayonnages et s'approchèrent de la rangée de chaises, sur lesquelles ils s'assirent dans un concert de raclements de pieds, de toux et de commentaires échangés à voix basse.

Kevin frappa sur la table à l'aide d'un petit morceau de bois, qu'il éleva devant lui.

« J'ai à la main un morceau de poutre de Cashell. C'est un symbole de la prépondérance de la loi irlandaise en ce lieu. » Il reposa doucement le morceau de bois sur la table. « Nous sommes venus ici à cheval comme le faisaient les anciens rois, car c'est la marque du conquérant. La Loi brehonne sera restaurée. » Il parcourut la salle d'un regard circulaire. « Y a-t-il un autre O'Neill présent ? »

Personne ne bougea.

« La famille du prisonnier l'a abandonné, dit Kevin. Le prisonnier est seul. » Il tapota le bocal, à son côté. « Mais le triumvirat est présent et le jugement aura lieu. » Il regarda le père Michael. « Désirez-vous faire une déclaration préliminaire, curé ? »

Le père Michael toussa et leva les yeux vers John. « Quoi qu'ait fait le Fou, il est évident qu'il n'avait en lui aucune malveillance avant d'avoir été frappé par cette atrocité.

— Nous désignerons le prisonnier sous le nom d'O'Neill ! » dit Kevin.

Herity sourit malicieusement et but une gorgée au goulot de sa bouteille.

« Malveillance n'est d'ailleurs pas le mot qui convient pour décrire ses intentions. O'Neill semble avoir été motivé par une rage aveugle plus que par toute autre émotion. Il a voulu frapper sauvagement au voisinage de ceux qui avaient détruit son univers. Nous devons admettre, sous ce rapport, qu'il a visé juste – et si sa précision n'a pas été absolue, elle était sans doute suffisante pour sa rage démente. »

John fit cliqueter ses menottes contre le tuyau, les yeux fixés sur la tête dans le bocal. La tête demeurait silencieuse. Pourquoi O'Neill ne prenait-il pas sa défense ?

« Je ne prétends pas qu'O'Neill ait agi en vertu d'un principe quelconque, dit le père Michael. Je présume qu'il savait parfaitement qui était responsable de son acte et qui était responsable de l'acte odieux commis contre lui. S'il entre en jeu une foi quelconque, c'est seulement la foi qu'il avait en lui-même de pouvoir nous abattre. »

Le père Michael se leva et se tourna vers les jurés. Le jeune garçon recula d'un pas.

« La fureur était présente, sans aucun doute ! tonna le père Michael. La fureur contre les auteurs de sa souffrance ! Contre nous ! » Sa voix se fit plus douce et monotone. « Lui aussi nous a donné un motif de fureur. Qu'allons-nous en faire ? »

Le père Michael reporta son attention sur Kevin. « Si c'est la vengeance que nous recherchons, alors appelons-la par son véritable nom. Si nous choisissons d'ignorer la sainte injonction contre le fait de juger autrui, alors jugeons dans un esprit de vengeance et exposons-nous par là aux conséquences de nos actes.

— Ne juge point si tu ne veux pas être jugé, railla Herity.

— Laissez-le parler, dit Kevin. J'ai promis que nous laisserions la défense s'exprimer librement.

— Oui ! s'exclama le père Michael. Nous avons prêté un pieux serment sur l'honneur sacré de l'Irlande ! Vérité et justice, c'est ce que nous avions juré de défendre par le Dieu Tout-Puissant.

— Dieu Tout-Puissant », dit Herity. Il but une gorgée à sa bouteille.

« Joseph Herity nous rappelle la sainte mise en garde, poursuivit le père Michael. Le Christ entendait en faire l'épine prête à s'enfoncer dans notre flanc. C'est une terrible question : qui juge ? oserons-nous prononcer un jugement contre les juges ? Si nous prétendons que seuls les hommes peuvent être juges, nous nions Dieu. Allons-nous nier Dieu ?

— Je le nie ! s'écria Herity.

— Chut, Joseph, dit Kevin. Laissez-le déclamer. » Le père Michael promena sur la salle un regard brûlant. « Nous étions civilisés en Irlande alors que le reste du monde n'était encore qu'un bourbier païen. Agissons en hommes civilisés. » Il posa les yeux sur Doheny qui se tenait debout devant la table, la mine renfrognée.

« Si nous prétendons appliquer la loi irlandaise dans ce tribunal, comme l'affirme le juge Kevin O'Donnell, bannissons toute hypocrisie de notre tribunal. Ne nous berçons pas d'illusions. Ne feignons pas d'être parfaitement bons alors que ce pauvre Fou... monsieur O'Neill, serait parfaitement mauvais. C'est la question que notre serment nous oblige à considérer.

— Le devons-nous ? demanda Herity.

— Nous le devons ! cria le père Michael. De quoi cet homme est-il accusé ?

— Accusé ? répéta Herity avec une solennité feinte. Il n'est accusé que d'avoir détruit la fleur de la beauté irlandaise.

— Il était certainement irresponsable de ses actes au moment des faits ! dit le père Michael.

— Moment ? demanda Herity. Il lui a fallu certainement plus d'un moment ! » Il lança un regard à Peard, qui se tenait maintenant en avant des rayonnages. « Avez-vous quelque chose à dire à cela, docteur Adrian Peard ?

— Il avait un comportement parfaitement raisonnable à chaque fois que je l'ai vu, dit Peard. Et je l'ai soigneusement observé depuis qu'on m'a prévenu qu'il était O'Neill.

— Et qu'a-t-il fait ici ? demanda le père Michael.

— Il a fait semblant de nous montrer comment la peste avait été créée.

— Pour l'amour du ciel ! protesta le père Michael. Il nous a révélé tout ce dont nous avions besoin pour trouver un remède.

— Je ne vois aucun remède, dit Peard. Je pense que nous en trouverons un, mais pas grâce à lui.

— Ahhh ! fit le père Michael en hochant la tête. Et le remède sera l'œuvre d'Adrian Peard. Oh ! je vois, maintenant. » Il regarda Doheny, qui détourna les yeux, puis il se tourna de nouveau vers les jurés. C'était un groupe composite qui donnait toutes les apparences de l'ennui. S'étaient-ils déjà entretenus

avec Kevin et Joseph et en avaient-ils conclu le verdict ? Ce jugement n'était-il qu'une comédie ?

« L'ultime conflit est entre le bien et le bien, pas entre le bien et le mal, est-ce là ce que nous affirmons ? demanda-t-il. Je vous dis que dans cette salle, nous traitons du conflit entre le mal et le mal. Le mal a-t-il le droit de juger le mal ? Vous me demanderez : “Qui d'autre pourrait mieux le connaître ?” Mais je vous adjure d'affronter cela avec un esprit clair et la pleine compréhension de ce que vous acceptez par le fait de juger ! »

Le père Michael retourna à sa chaise et s'assit. Le jeune garçon revint à son côté.

John regardait toujours la tête dans le bocal. Allait-elle parler ? Le véritable juge, dans la salle, c'était cette tête. John s'accrocha à cette pensée, dans laquelle il puisait un certain réconfort.

Kevin hocha la tête à l'intention de Doheny. Il trouvait divertissante la façon dont Doheny avait été obligé d'assumer le rôle d'accusateur public. Voilà qui devait l'humilier !

Doheny observa le renouveau d'intérêt qu'exprimaient soudain les visages des jurés. L'issue du jugement était décidée d'avance, ainsi que Kevin l'avait clairement fait entendre par ses instructions privées aux hommes choisis parmi ses propres forces. Mais le goût du spectacle tragique n'avait pas disparu de l'Irlande, songea Doheny. On ne pouvait nier l'attraction qu'exerçait le procès capital. Nous nous pressons au spectacle de la souffrance et de la mort. Nous accourons au Golgotha.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre la parole, Doheny se ceignit de cette pensée.

Ma tâche est simple, se dit-il. *Il me suffit de leur donner assez de justifications avant l'annonce du jugement*.

De sa voix la plus raisonnable, il s'adressa alors aux jurés : « Je n'ai aucun désir d'humilier O'Neill. J'admets qu'il devait être fou quand il a accompli cet acte. Mais ce n'est pas une excuse. Même si on a invoqué l'excuse de la folie pour d'autres crimes atroces, ceci dépasse tout ce qu'a connu notre histoire. On ne peut le comparer qu'à la crucifixion. »

Doheny lança un regard au père Michael. Soulever la question religieuse, pourquoi pas ?

« Le prêtre parle de fureur, entonna-t-il. C'est l'ultime fureur de l'espèce humaine. L'humanité peut-elle se montrer miséricordieuse envers O'Neill ? Pouvons-nous considérer le fait évident de sa folie comme une circonstance atténuante ? Je dis que nous ne le pouvons pas ! Il y a des crimes pour lesquels la folie n'est pas une excuse ! Il y a des crimes dont la simple contemplation exige que le fou soit jugé coupable ! »

Doheny se tourna vers O'Neill. Pourquoi regardait-il fixement la tête du pauvre Alex ? La seule réaction du Fou à ce procès était de voûter les épaules. Mais son regard demeurait fixé sur la tête dans le bocal.

« Le prêtre dit : “Ne juge point si tu ne veux pas être jugé.” C'est une citation bien tentante, et je m'attendais à l'entendre. Mais au nom de qui devons-nous prononcer un jugement, ici ? Devons-nous présumer que Dieu approuve les crimes d'O'Neill ? »

Doheny lança un nouveau regard au père Michael. *Qu'il continue donc à plaider la folie, maintenant !* songea-t-il.

Sans quitter le prêtre des yeux, il poursuivit : « Seul le diable lui-même pourrait approuver le crime d'O'Neill. Et peut-être vivons-nous le septième jour du diable, quand il se repose pour admirer son œuvre. Je n'admire pas son œuvre. Je ne peux pas dire : “Laissons Dieu juger cet homme car nous, humains, ne pouvons le juger.” »

Doheny reporta son attention sur les jurés, notant qu'ils étaient retombés dans l'apathie. Leur avait-il déjà fourni assez de justifications ?

« Dieu est meilleur juge, est-ce là notre jugement ? demanda-t-il. Présumerons-nous que nous, simples humains, ne pouvons pas apprécier ce qu'a fait O'Neill ? N'avons-nous donc aucune faculté d'observation ? »

L'un des jurés, un homme qui portait une balafre rouge à la joue droite, lui adressa un clin d'œil.

Doheny se détourna avec l'impression de participer à un crime. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix basse qui incita Kevin à lui ordonner : « Parlez plus fort, mon vieux !

— Je vous dis, recommença Doheny, que c'est à nous de juger. Nous sommes les survivants d'un crime odieux. C'est à

nous de régler les comptes. Dans cette salle, il ne s'agit pas d'opposer le mal au mal. Nous sommes en guerre contre le mal ! En guerre ! C'est un principe que nous devons reconnaître et appliquer ! »

D'un geste qu'il espérait théâtral, il pointa un doigt vers John.

« Quelles dénégations oppose-t-il ? Sa piteuse explication est que ce n'était pas lui, mais quelqu'un d'autre qui vit en lui. Nous, ici, connaissons la vérité que nous avons juré de défendre. »

Les menottes de John cliquetèrent de nouveau contre le tuyau qui le retenait prisonnier. Et la tête du bocal lui parlait ! La voix était certainement celle d'O'Neill. « Que font ces imbéciles ? J'ai fait ce que j'avais à faire. On m'y a poussé. Et pourquoi te retiennent-ils ici, John Garrech O'Donnell ? Parce que personne d'autre que toi ne m'était aussi proche ? Parce que c'est toi qui me connaissais le mieux ! »

« Le prêtre a-t-il quelque chose à ajouter ? demanda Kevin. Je ne veux pas entendre dire qu'on vous a réduit au silence. »

Le père Michael se dressa lentement avec un regard en direction de Doheny. « La loi, et sans doute aussi ce tribunal irlandais, prétendent partager un principe éthique avec la science. La vérité ! Il nous faut la vérité, quoi qu'il s'ensuive. La vérité, même si l'enfer nous barre le chemin. »

Il se retourna et parcourut du regard la rangée des jurés. « Tout ce que je vous ai dit, c'est qu'une fois que vous avez accepté ce principe, vous l'abandonnez à vos risques et périls. Je suis heureux d'entendre le juge O'Donnell dire qu'il n'interdira aucune intervention de la défense. À chaque fois que nous étouffons une ligne d'investigation qui pourrait conduire à des révélations inopportunes, nous desservons la vérité. Nous abandonnons la loi – la loi irlandaise ou toute autre loi morale à laquelle les hommes devraient se soumettre. Un seul souffle de vérité suffit à faire s'écrouler les faux édifices. Nous avons adopté le principe de la divulgation au grand jour, et aucune excuse légale ne peut s'y opposer. »

Le père Michael survola l'assistance d'un regard indulgent. Les jurés semblaient toujours s'ennuyer ferme. Ils ne

s'ennuieraient plus dans un instant ! Impossible de dire ce qui se passait dans l'esprit confus de Kevin O'Donnell. Doheny écoutait attentivement, comme s'il devinait où il voulait en venir. Et le Fou avait levé les yeux, regardant autour de lui d'un air dérouté.

« La guerre ? demanda le père Michael. Est-ce un principe que j'aurais négligé ? Existe-t-il une chose telle que le principe de la guerre ? S'il en est ainsi, oserions-nous limiter ce principe aux seules nations ? Ou aux groupes politiques comme l'IRA provisoire et le Finn Sadal ? Si un tel principe existe – comme le suggère M. Doheny – il doit pouvoir se défendre en tant que tel ou ce n'est pas un principe. Est-ce un principe ? Un homme seul peut embrasser un principe. N'importe quel homme peut le faire. Pouvons-nous nous élever contre sa décision ou dénoncer le choix de son arme ? »

Kevin brandit le morceau de poutre de Cashell, mais le rabaissa doucement.

« La peste était-elle une arme dans le contexte d'une guerre ? Oserions-nous nous indigner du choix de cette arme ? Lui pourrait s'indigner du choix de la bombe ! » Le père Michael leva les yeux vers Herity, qui venait de vider le fond de sa bouteille de whisky. « La bombe de Joseph Herity ! ajouta-t-il d'une voix tonnante. Peut-il s'asseoir ici en tant que juge alors que c'est sa bombe qui a tué la femme d'O'Neill et ses enfants ? »

Les jurés se redressèrent, regardant tour à tour le prêtre et Herity. Le visage de Kevin trahissait une secrète jubilation. Herity, qui ne semblait pas avoir entendu, regardait fixement sa bouteille vide.

John parcourut la salle d'un regard égaré. Il sentait encore les mots bondir vers lui comme des choses vivantes. La tête du bocal lui parla d'un ton impératif. « Eh bien, parle ! C'est Herity qui a tué Mary et les jumeaux ! »

John fixa les yeux sur Herity. Une voix sortit de lui, aiguë et chevrotante. « Que pensez-vous de votre guerre, maintenant, Joseph Herity ? » Il gloussa en faisant cliqueter ses menottes, inclinant la tête d'un côté sur l'autre comme s'il n'avait eu dans le cou que des muscles de nouveau-né.

Le père Michael regarda John, puis il se tourna vers Peard. « Raisonnable, avez-vous dit, Adrian ? »

Peard détourna son regard de celui du prêtre.

Kevin abattit son morceau de bois sur la table. « Assez ! Nous ne sommes pas les accusés, ici ! Nous avons écarté la question de la santé d'esprit.

— Ne puis-je parler de ce problème de la guerre qu'a soulevé M. Doheny ? » demanda le père Michael d'une voix douce. Il vit que certains des jurés souriaient. Les sourires disparurent lorsque Kevin les regarda.

Comme ce dernier ne répondait pas, le père Michael poursuivit : « Cet homme, O'Neill, marié devant Dieu, a perdu toute sa famille par la faute d'hommes qui se vantaient de faire la guerre, d'avoir agi au nom du peuple. La guerre, disaient les Provos. »

Une fois de plus, Kevin abattit son morceau de bois sur la table. « J'ai dit que ça suffisait !

— Ahhh ! fit le père Michael en souriant à l'intention de Doheny, qui regardait fixement le sol. Voici enfin une ligne d'investigation qui n'est pas autorisée. Voici une vérité que nous n'osons pas affirmer ! »

Kevin regarda Herity, qui levait sur la salle des yeux larmoyants. « Entendez-vous ce qu'il dit, Joseph ? N'avez-vous rien à dire ?

— Ça vous ronge comme un ver, Joseph, dit le père Michael. Impossible de vous défaire de ce fardeau. »

Herity se leva en chancelant et s'appuya sur la table. « Nous sui-suivrons n'im… n'importe quelle dé-démence tant qu'elle… qu'elle a de la fougue ! La fougue, c'est ce que nous… nous aimons. » Herity regarda le père Michael avec une expression solennelle. « Nous ne disons… disons pas cou-cou-rage. Nous disons… nous disons couillerage ! Ça… ça contient à la fois couille… couille et rage ! » Il se mit à rire faiblement, puis se dégrisa, les yeux tournés vers Kevin. « Vous avez mis quelque chose dans mon whisky, Kevin. Qu'avez-vous mis dans mon whisky ?

— Vous êtes soûl, Joseph, dit Kevin en souriant.

— Pas soûl au point de ne plus avoir ma raison. »

Il s'affala dans son fauteuil. « M-m-mes jambes ! El-elles n-n-n-ne me p-p-portent plus ! »

La tête d'Herity roula soudain sur le côté droit. Sa bouche s'ouvrit. Il eut un hoquet et demeura immobile.

Peard se précipita sur l'estrade. Il appuya un doigt sur le cou d'Herity et leva les yeux vers Kevin. « Il est mort !

— Je savais que la boisson finirait par l'achever, dit Kevin. Bon, laissez-le. Le triumvirat est toujours présent. »

Le père Michael fit un mouvement pour s'approcher d'Herity.

« Restez où vous êtes ! » cria Kevin. Il sortit un pistolet de dessous la table.

« La justice par les armes ? demanda le père Michael.

— Retournez à votre place, curé », lui enjoignit Kevin en agitant le pistolet.

Le père Michael hésita. « Faites-le », dit Doheny.

Le père Michael obéit et se laissa tomber sur sa chaise. Le jeune garçon se serra contre lui.

Kevin posa le pistolet sur la table et regarda Doheny. « Merci, monsieur Doheny. Nous devons maintenir l'ordre. Voulez-vous maintenant nous parler du savoir coupable d'O'Neill ? »

Doheny effleura du regard le cadavre d'Herity et fit signe à Peard d'évacuer l'estrade. Ce dernier retourna entre les rayonnages.

« O'Neill a utilisé un savoir coupable relevant du domaine de la médecine, dit Doheny comme s'il récitait un texte appris par cœur. Le savoir coupable est tout ce qui aurait dû être supprimé dès que l'idée en a été conçue. Quand de telles choses s'infiltrent dans nos vies paisibles, la culpabilité est évidente. »

Le père Michael ouvrit la bouche et la referma, se rendant compte que Doheny obéissait en parlant aux ordres de Kevin. Quel pacte diabolique avait été signé entre ces deux-là ?

Kevin regardait fixement le prêtre.

Ce dernier se leva en repoussant le jeune garçon. « Qu'était ce savoir coupable ? Des connaissances d'ordre médical, dites-vous ? Le domaine réservé des docteurs en médecine ? Alors

pourquoi les médecins publient-ils ? Ont-ils l'illusion d'être seuls à comprendre le langage de leurs découvertes ?

— Quiconque fait usage d'un savoir coupable est coupable ! rugit Kevin.

— Et le fait qu'O'Neill ait acquis ces connaissances confirme sa culpabilité ? »

Kevin hocha la tête en souriant.

Cet homme devrait savoir qu'il vaut mieux ne pas discuter avec un élève des jésuites, songea le père Michael.

Se tournant vers les jurés, il demanda : « Que se passe-t-il quand nous supprimons de telles découvertes ? Pensez aux différents moyens de suppression et à ceux qui sont autorisés à employer ces moyens. Vous êtes immédiatement confrontés à une inquiétante évidence. Ceux qui suppriment doivent connaître ce qu'ils suppriment. Les censeurs doivent savoir ! Vous n'avez en fait rien supprimé ! Vous n'avez fait que restreindre le savoir à une élite particulière. Je vous le demande : comment sélectionner cette élite ? »

Le père Michael se tourna vers Kevin avec un sourire.

« C'est une question à laquelle on ne peut pas répondre, dit-il. Devons-nous considérer qu'O'Neill a conspiré pour anéantir notre monde grâce à un savoir coupable ?

— Exactement ! aboya Kevin. Il a conspiré ! »

Le père Michael regarda Doheny, mais ce dernier s'était détourné pour observer John, dont l'attention était toujours fixée sur la tête du bocal. L'oreille tendue, John hochait la tête comme si la tête lui parlait.

« Permettez-moi de vous rappeler le latin que vous semblez avoir oublié, dit le père Michael. Conspirer ! Ce latin que la loi aime tant nous dit que conspirer signifie “souffler ensemble”. Personne n'a “soufflé ensemble”, en l'occurrence ! Il a agi seul ! »

Le père Michael tourna sur ses talons pour faire face aux jurés, leur laissant le temps de se pénétrer de ses paroles.

D'une voix presque inaudible, il répéta : « Seul. » Puis il ajouta, plus fort : « Ne saisissez-vous pas la terrible signification de ce fait remarquable ? »

Les jurés le regardaient à présent sans aucun signe d'ennui sur leurs visages.

C'est presque en chantant qu'il poursuivit : « Il a agi seul. Comment organiser nos affaires à la lumière d'une telle évidence ? Comment juger désormais notre propre comportement ? Où est l'innocent qui va jeter la première pierre ?

— Tout cela ne mène nulle part ! » s'écria Kevin. Il frappa la table de son pistolet. « Monsieur Doheny, voulez-vous mettre un terme à ces élucubrations ? »

Doheny regarda le pistolet que tenait Kevin, sachant qu'aucune erreur n'était plus permise.

« Nous avons identifié l'auteur de notre martyre, dit-il d'une voix triste. Nous n'avons pas besoin de son aveu ni de ses dénégations. C'est O'Neill. » Il tendit la main, puis la rabaissa. « Il relègue tous les autres meurtriers au rang d'amateurs. La guerre en devient une affliction mineure. Le prêtre trouve intéressant que je me réfère à la peste en termes de guerre ! Entend-il par là que chaque soldat irlandais qui a tiré sous l'empire de la colère est coupable ? »

Incongrûment, John eut un rire étouffé et agita un doigt réprobateur à l'intention de la tête du bocal.

Doheny s'avança pour faire face aux jurés, intensément conscient du fait que le père Michael se tenait derrière lui et le dominait. Pourquoi Kevin avait-il placé le prêtre plus haut que lui ?

« O'Neill s'amuse, dit-il. Il n'est pas gêné. Il n'est pas repentant. Il est provocant. » Il se retourna vers John. « Regardez-le. »

John avait les yeux fixés sur la tête du bocal. La tête lui dit : « Que penses-tu de la défense de M. Doheny ? » Puis elle émit un hurlement inhumain que John sentit résonner à l'intérieur de son propre crâne. Il pressa les mains contre ses oreilles.

« Il ne veut pas entendre », dit Doheny. Il se tourna vers le jury avec une expression qu'il espérait sincère. Son rôle n'était pas agréable, mais il obéissait à une nécessité impérieuse. « Le prêtre dit qu'O'Neill a agi à la suite d'une provocation. Je l'admets. Vous trouvez cela surprenant ? L'acte d'accusation dit

qu'il a été provoqué. Mais comment a-t-il choisi les cibles de sa peste ? Le prêtre dit que nous avons déclaré la guerre à O'Neill. Je ne me souviens d'aucune déclaration de ce genre, mais peu importe. Peut-être la guerre n'a-t-elle pas besoin de déclaration. Le prêtre nous demande cependant d'avoir l'esprit clair. Qu'entend-il par là ? Devons-nous nous montrer distants, calmes, détachés peut-être, à l'égard de nos souffrances ? Devons-nous accepter les bonnes raisons avancées par la défense ? »

Les jurés gloussèrent.

Doheny se remémora alors les différents points passés en revue avec Herity et O'Donnell avant qu'ils ne se retrouvent dans cette salle. Les avait-il tous abordés ? Folie… raison… provocation justifiée. Doheny décida qu'il en avait assez dit. Il ne restait plus que la confrontation avec l'enfant. Ce serait pour la fin. Il revint près de John, effleurant du regard le corps d'Herity. Pourquoi personne ne s'interrogeait-il sur la mort de Joseph ? Tout le monde était-il terrifié par Kevin et ses tueurs ? Du poison, sans doute. Herity était un homme qui tenait la boisson.

Son regard tomba sur John. Le Fou regardait toujours la tête du bocal. Que trouvait-il de si fascinant à la tête du pauvre Alex ? Ce n'était qu'une mort de plus dans une salle qui en était pleine !

La tête parlait à John : « Pourquoi posent-ils des questions ? Toutes les réponses sont dans les lettres.

— Mais j'essayais seulement de faire taire le hurlement d'O'Neill », dit John.

Le père Michael bondit sur ses pieds. « Avez-vous entendu ? Il a essayé d'apaiser le martyre d'O'Neill ! » La salle devint silencieuse.

Le père Michael soupira, puis se tourna vers les jurés. À quoi sert-il de parler à d'autres têtes de morts ? se demanda-t-il. Autant s'adresser à la tête d'Alex dans cet horrible bocal. Il lui fallait pourtant essayer.

« Il y a là une trame, dit-il. Une trame parfaitement claire, inextricablement imbriquée dans d'autres trames – la bataille de la Boyne, les Lois Pénales, la pesante domination de César en

Angleterre, et même le fait que le vent n'a pas soufflé quand la flotte celte a affronté les galères romaines au large de la Gaule. »

C'étaient des Irlandais, songeait le père Michael. Ils devaient connaître l'histoire irlandaise.

« Êtes-vous en train de conclure ? demanda Kevin.

— Si on veut, dit le père Michael, qui se frotta l'aile du nez tout en dévisageant les six jurés. Je parle d'une trame qui s'étend de Stalingrad à Antioche, de Bir-sin-aba à Mai Lai, et beaucoup plus loin car elle ne se limite pas toujours aux grandes batailles, mais apparaît parfois dans des conflits mineurs. Ignorez cette trame et nous anéantirons finalement ce monde par l'ignorance. Reconnaissez-la, et nos valeurs changeront. Nous saurons alors ce qu'il convient de préserver. »

Le père Michael se tut un instant et jeta un regard au jeune garçon qui l'observait d'un air ébahi. Cet enfant pouvait-il comprendre ? Était-il le seul esprit dans la salle auquel il valût la peine de s'adresser ?

Doheny se sentait profondément touché par les paroles du prêtre. Grand Dieu ! C'était un orateur selon la vieille tradition irlandaise. Les jurés en étaient manifestement troublés. Tout avait été si soigneusement préparé. En appeler au jeune garçon à la fin du procès et lui poser la question : Tuerait-il O'Neill ? Ce n'était que justice. Qu'avait jamais fait cet enfant à O'Neill ? Kevin disait que le gamin avait accepté en privé de déclencher la trappe. Il le ferait avec une malédiction aux lèvres, il frotterait l'allumette, presserait la détente… n'importe quoi.

La porte s'ouvrit brutalement derrière Doheny. Un membre de la garde de Kevin, en uniforme, se précipita dans la salle. « Monsieur ! cria-t-il avant même de s'être arrêté devant la table. Le bruit court que nous avons O'Neill ! Nous avons dû fermer les grilles ! Des milliers de gens – il doit y en avoir dix mille tout autour de nous ! Ils veulent O'Neill ! Écoutez. »

Tous entendirent alors la psalmodie lugubre qui s'élevait de l'autre côté du parc : « O'Neill ! O'Neill ! O'Neill ! »

Brusquement, le Fou éclata de rire. « Pourquoi ne leur donnez-vous pas O'Neill ? » demanda-t-il.

Le désespoir engendre la violence, et les Anglais étaient passés maîtres dans l'art de pousser les Irlandais au désespoir. Il existe en Angleterre une croyance très répandue selon laquelle les Irlandais, comme les femmes et les Noirs, sont essentiellement des enfants incapables de se gouverner eux-mêmes. Mais personne ne peut être vraiment libre avant de s'être débarrassé des préjugés ancestraux. Les Anglais et leurs sujets de l'Ulster ont été les esclaves de leurs préjugés contre les Irlandais.

FINTAN CRAIG DOHENY.

« Ont-ils été contaminés ? demanda Wycombe-Finch.

— Trop tôt pour le dire », répondit Beckett.

Il était presque minuit, et les deux hommes haussaient la voix pour couvrir les bruits de construction. Dans le grand entrepôt où on avait apporté le caisson de décompression contenant les Browder, la trépidation de la pompe à air formait un bruit de fond irritant derrière le vacarme général.

Le caisson avait été déposé sur un berceau de bois près du centre de l'entrepôt, où un espace avait été dégagé. De hautes piles de boîtes de conserve et des palettes chargées de produits divers avaient été repoussées contre les murs. Un essaim de menuisiers et autres volontaires s'affairaient à la construction de contre-plaqué et de plastique qui pourrait être connectée au caisson.

Wycombe-Finch et Beckett, qui se tenaient à environ cinq mètres de là, percevaient encore l'odeur de vomissure qui imprégnait l'air recyclé hors du caisson. C'était une odeur particulièrement répugnante du fait qu'elle se mêlait aux relents de la soudure d'urgence, pourtant exécutée des heures plus tôt sur le débarcadère du côté d'Ellesmere.

« Êtes-vous certain que l'acide suffira à stériliser le nouveau compartiment ? demanda Wycombe-Finch.

— Le véritable problème, ce sont les vapeurs. Il faudra purifier l'air avant de les laisser y pénétrer. »

Wycombe-Finch se pencha pour examiner la soudure faite sous le caisson, puis il se redressa. « Ça doit être infernal, là-dedans. Leur avez-vous dit que nous étions sur le point de fabriquer un remède ?

— Je leur ai dit que nous travaillions aussi vite que nous le pouvions pour en produire assez pour la mère et son enfant. » Il secoua la tête. Mais vous savez, Wye, si elles sont contaminées… nous aurons de la chance si nous en avons assez à temps pour traiter l'enfant, sans parler de la mère.

— Quelle certitude avez-vous réellement que ce sérum sera efficace ?

— Une certaine certitude.

— Voulez-vous dire qu'il risque de n'avoir aucun effet ?

— Il réussit en éprouvette. » Beckett haussa les épaules.

« Je vois. Si ça ne marche pas en dehors des éprouvettes, Stoney sera plutôt contrarié.

— Que Stoney aille se faire foutre !

— Vous les Américains ! Vous êtes d'une grossièreté dans les circonstances difficiles. Je suppose que c'est la raison pour laquelle vous avez eu si peu d'administrateurs vraiment compétents. »

Beckett serra les lèvres pour refouler une réplique irritée. Il s'éloigna brusquement à grands pas, se penchant pour éviter deux ouvriers qui portaient une plaque de contre-plaqué, et s'arrêta devant un hublot près de l'extrémité du caisson. Il faisait sombre à l'intérieur, toutes les lampes y étaient éteintes. Se peut-il qu'ils soient en train de dormir ? se demanda-t-il. Il ne voyait pas comment ils auraient pu dormir dans tout ce vacarme.

Le haut-parleur provisoire installé au-dessus du hublot grésilla, puis la voix de Stephen Browder demanda : « Combien de temps allons-nous devoir endurer ça ? L'enfant a vraiment besoin d'oxygène !

— Nous en remplissons une petite bouteille en ce moment même, dit Beckett. Il fallait trouver quelque chose qui puisse passer par le sas de ravitaillement.

— Mais dans combien de temps ?

— Une heure, au plus. » Beckett distinguait maintenant le visage de Browder contre le hublot, une forme pâle qui se découpait sur l'obscurité intérieure du caisson.

« Ils construisent en bois ? dit Browder. Comment pouvez-vous stériliser…

— Nous avons des acides qui devraient suffire.

— Devraient ?

— Écoutez, Browder ! Nous avons identifié l'agent pathogène et nous l'avons tué hors du corps humain.

— Et dans combien de temps aurez-vous le sérum ?

— Encore trente-six heures. »

Beckett entendit alors la voix de Kate qui demandait : « Stephen ! Que disent-ils ?

— Ils fabriquent le sérum, chérie.

— Nous l'aurons à temps ? demanda-t-elle.

— Il n'est pas certain que vous soyez contaminées, chérie ! Ils ont soudé la pièce très vite, et avec la chaleur… aucun germe ne pourrait survivre. »

Mais ça se répand dans l'air qu'on respire, songea Beckett. « Nous travaillons aussi vite que nous le pouvons, dit-il.

— Nous vous en sommes extrêmement reconnaissants », dit Browder.

À cet instant, Wycombe-Finch toucha l'épaule de Beckett, qui sursauta. Le bruit l'avait empêché d'entendre le directeur approcher.

« Désolé, dit ce dernier. On vient de me prévenir que Stonar était au téléphone. Il insiste pour vous parler. »

Beckett regarda vers une porte ouverte de l'entrepôt, un large espace où se pressaient des membres du personnel de Huddersfield, les yeux fixés sur eux.

« Ils espèrent apercevoir la femme, dit Wycombe-Finch, remarquant la direction de son regard. Shiles a posté des gardes pour les empêcher d'entrer.

— Ouais. » Beckett allait se diriger vers la porte, mais le directeur le retint par le bras. « Bill, allez-y doucement avec Stonar. C'est un homme dangereux.

— D'accord. » Beckett hocha la tête en direction des curieux agglutinés à la porte. « Nous serons obligés de les autoriser à la voir bientôt – des horaires de visite, ou quelque chose dans ce genre-là.

— Shiles s'en occupe.

— Mieux vaut faire fouiller les visiteurs au cas où quelqu'un apporterait un marteau pour briser un hublot.

— Vous ne pensez pas vraiment… » Wycombe-Finch renifla. « Nous sommes en Angleterre ! Tout le personnel non autorisé a reçu l'ordre de rester à l'écart. De toute façon, il n'y aura rien à voir qu'une grosse cabine en bois et un petit cylindre métallique.

— Quel téléphone puis-je utiliser pour parler à Stonar ?

— Le plus près, c'est sans doute le bureau des services de sécurité du bâtiment administratif, juste en face. Premier à droite après l'entrée. »

Beckett se dirigea vers la porte, où il fut arrêté par la cohue. « Y a-t-il vraiment une femme là-dedans ? lui demanda-t-on.

— Avec son mari et sa fille, répondit Beckett. Mais pas question d'approcher pour l'instant.

— Bon Dieu ! cria quelqu'un. Vous ne savez pas depuis combien de temps nous n'avons pas vu de femme ?

— Impossible de la voir pour l'instant », répéta Beckett en s'éloignant. Laissant les badauds sur le seuil de la porte, il s'en fut à grands pas à travers le parc, non sans avoir entendu : « Salauds de Yanks ! »

Il n'eut aucun mal à trouver son chemin au long des allées constamment éclairées qui faisaient ressembler le Centre de Huddersfield à un complexe industriel dans la nuit. Il remarqua le nombre insolite d'allées et venues : d'autres curieux qui venaient contempler l'entrepôt.

Le bureau des services de sécurité était lui aussi brillamment illuminé. Un garde était assis derrière une petite console, les yeux fixés sur les écrans de contrôle T.V., au-dessus de lui. À la demande de Beckett, il poussa un appareil téléphonique sur le

comptoir sans quitter ses écrans des yeux. L'opérateur lui passa immédiatement Stonar.

« Où a-t-il fallu aller vous chercher ? demanda Stonar. À Land's End ? »

Stonar n'était pas plus agréable au téléphone qu'en personne, songea Beckett. « J'étais à l'entrepôt où nous avons installé le caisson dans lequel se trouve ce couple d'Irlandais.

— Est-il vrai qu'elle a accouché pendant la traversée ?

— Elle a eu une fille. Prématurée. Ça va être délicat.

— Ça vous fait quand même deux cobayes pour votre sérum.

— C'est plus vrai que vous ne le pensez. Elles ont peut-être été contaminées.

— Enfin, j'imagine que nous ferons sortir quelques femmes de leur trou quand nous annoncerons l'existence de votre sérum.

— Vous n'annoncez rien avant que nous l'ayons testé !

— Bien sûr, mon vieux ! Bien sûr. » Stonar se montrait presque aimable. « Vous êtes relativement sûr des résultats, n'est-ce pas ?

— Nous croisons les doigts. Les derniers renseignements des Irlandais nous ont vraiment mis sur la voie. Des séries quintuples dans le code messager, par Dieu !

— Ils doivent avoir obtenu ça directement d'O'Neill. Les Irlandais n'auraient jamais pu le découvrir seuls.

— C'est vrai qu'ils détiennent O'Neill ?

— N'en doutez pas, mon vieux. Il semblerait aussi qu'ils soient dans les matières fécales jusqu'au cou. Nos informateurs affirment qu'ils sont au bord de la guerre civile. Certains se sont retranchés dans le centre de recherche en espérant échapper à une attaque directe. Les autres tiennent la plus grande partie de la côte nord-est et un certain nombre de places à l'intérieur. C'est le coup de chien irlandais typique ! »

Les yeux fixés sur la nuque du garde, Beckett s'interrogeait sur l'attitude de Stonar. Ce dernier semblait badin, presque amical.

« Où détiennent-ils O'Neill ? demanda-t-il.

— Dans ce centre de recherche, à ce qu'on nous a dit. Dites, Bill, j'aimerais que vous me donniez une image précise des

choses, si vous le voulez bien. J'ai une réunion qui m'attend avec le Premier ministre et le roi. Un peu de jargon technique, ce genre de chose. » Stonar émit un gloussement. « Tout le monde est passionné. Que faites-vous précisément ? »

Beckett hocha la tête. L'image devenait parfaitement claire. Un homme dangereux, en effet. Il voulait quelque chose pour impressionner les gros bonnets !

« Notre méthode consiste à donner une maladie à la maladie, dit Beckett. Vous savez que les vingt acides aminés existant dans les protéines sont mis en séquence par le code génétique. La peste interfère avec cette mise en séquence en insérant un nouveau message pour contrôler l'activité biochimique des cellules. Elle s'attaque au codage qui permet aux cellules de remplir leurs fonctions particulières, un message spécifique s'adressant à un type de cellule spécifique. Vous saisissez ?

— J'enregistre, mon vieux. On me le tapera ensuite. Continuez, je vous en prie.

— Adoptons l'analogie de l'escalier en spirale. C'est une maladie génétique qui s'attaque à la spirale d'ADN en des points vitaux de l'escalier.

« Parfaitement. Stonar parvenait à parler d'un ton à la fois sec et exultant.

— Quand le nouveau message est injecté dans la cellule transmettrice, il est transporté par séries de cinq au lieu de la forme quaternaire…

— Ce truc que les Irlandais ont tiré d'O'Neill ?

— Parfaitement. » Beckett s'amusait à imiter Stonar, mais l'autre ne s'en rendait apparemment pas compte. « Nous savions qu'O'Neill devait s'être servi d'un virus pour injecter le message dans l'hôte bactérien. Et il y avait cet indice captivant du Ph-un – le même genre de chose qu'on retrouve dans la leucémie granulocytique.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, vieux, si on me le demande ?

— C'est un indice de dislocation du codage génétique normal. La structure de l'ADN a certainement été modifiée.

— Parfaitement. Et pourquoi la maladie n'affecte-t-elle pas l'homme ?

— Il n'existe pas de niche biochimique où l'agent pathogène de la peste puisse s'accrocher pour faire son sale boulot. Il est dissocié par les mécanismes qui régularisent le rythme de la croissance cellulaire. »

Beckett sourit intérieurement en se rendant compte qu'il venait de communiquer toutes les informations essentielles permettant à une personne avertie d'en déduire les autres possibilités : plus de maladies mitotiques, plus de cancer. Ils pourraient contrôler les activités d'accumulation énergétique de l'ARN connexe. Et beaucoup d'autres choses encore.

« Splendide ! s'exclama Stonar. Vous avez fait du bon travail avec ce brave ordinateur, dites donc. »

Ah ! oui, songea Beckett. *Ne pas oublier de citer le nouvel outil merveilleux de la science !* « Deux choses nous ont particulièrement aidés en ce domaine – un nouveau programme de recherche sensationnel mis au point par un jeune Américain, plus les techniques qu'a développées la NASA pour améliorer la définition des images transmises depuis l'espace. Nous avons pu distinguer dans la structure génétique des détails jamais encore observés.

— O'Neill avait dû les voir.

— Parfaitement, dit Beckett.

— Ce programme de recherche, c'est ce que votre Ruckerman avait apporté avec lui ?

— Oui.

— Vous savez que je l'ai fait venir ici. Le roi l'avait demandé. Il va y avoir pas mal de palabres à propos de la nouvelle organisation du monde. »

Beckett croisa les doigts. « Je l'imagine.

— Ruckerman, qui représente votre Président, le roi, le Premier ministre – tout se passe au plus haut niveau. »

Et tu crois être en plein dans le tableau ! se dit Beckett.

« Ah ! au fait, dit Stonar. Ça vous intéressera peut-être de savoir que Kangsha vient de faire une déclaration prudente à propos d'un remède possible.

— Les Chinois ?

— Ils ne donnent pas de détails, mais le signal est assez clair, vieux. Ils ont utilisé le mot remède. » Stonar s'éclaircit la voix.

« Les Japonais et les Soviétiques ne parlent toujours pas de leurs progrès, mais les Indiens ont annoncé à Jaïpur qu'ils seraient prêts dans un mois à accepter des offres pour un traitement chimique de la peste qui a fourni des résultats remarquables. Ce sont leurs propres paroles.

— Voilà qui est intéressant, surtout du côté des Chinois.

— Mettez Wye au courant, voulez-vous ?

— Bien sûr. Transmettez mes amitiés à Ruckerman.

— Certainement. Nous nous entendons à merveille, vous savez ? Mais je dois dire qu'il n'arrivera jamais à dire parfaitement aussi parfaitement que vous le faites. »

La communication s'interrompit avec un « clic » sonore.

Avant que Beckett eût raccroché, Shiles vint en ligne.

« Voulez-vous m'attendre là, Bill ? J'arrive tout de suite. »

Beckett reposa le combiné sur son support. Shiles avait écouté. Quelle signification en tirer ? Probablement pas grand-chose. Tout le monde tenait pour acquis le fait que toutes les communications étaient écoutées. Mais Shiles en personne sur celle-là !

Un homme en blouse blanche poussa la porte du bureau des services de sécurité. Sans paraître remarquer Beckett, il s'adressa au garde qui surveillait les écrans de contrôle. « Eh, Arley ! Il y a une femme dans une espèce de cabine isolée, à l'entrepôt !

— Je sais », dit le garde sans quitter ses écrans des yeux.

L'homme ressortit et la porte claqua sur lui. On entendit ses pieds marteler le couloir au pas de course.

Beckett, levant les yeux, se rendit compte alors que l'écran de l'extrême droite montrait un gros plan du caisson de décompression des Browder. On distinguait faiblement des mouvements derrière le verre du hublot.

Shiles entra sur ces entrefaites, son uniforme habituellement impeccable quelque peu froissé. Il parcourut la salle d'un regard circulaire avant de dire au garde : « Vous pouvez nous laisser, Arley. Prenez le relais aux écrans du premier. »

Le garde sortit avec un dernier regard de convoitise vers l'écran de droite.

« Nous avons eu tort de ne pas mettre Wye dans la confidence dès le départ, dit Shiles quand la porte se fut refermée. Ce soir dans mon bureau, il a fait des allusions voilées à “certaines applications extrêmement passionnantes” de votre découverte, “qui nous donneraient un levier sur un nombre incalculable de choses”, m'a-t-il.

— Des bâtons dans les roues à la clef, dit Beckett.

— Nous pourrions en rejeter le blâme sur votre mangeur de grenouilles. »

Beckett regarda le général, qu'il voyait soudain sous un nouveau jour : les Anglais avaient dans le sang la particularité de ne jamais faire confiance à quiconque venait de par-delà leurs rivages. Et cela concernait Bill Beckett, Danzas et Lepikov tout autant que Hupp. Comment diable étaient-ils censés rebâtir le monde au milieu de ce genre de merde ?

« S'il y a un blâme à supporter, je le ferai, dit-il.

— Terriblement chic de votre part, dit Shiles. Mais vous rendez-vous compte réellement des forces que nous devons tenir en échec ? Endosser une faute peut se révéler extrêmement dangereux. »

Beckett regardait maintenant Shiles avec attention, pensant au potentiel volcanique qui bouillonnait sous ce monde morose, et dont la plus grande partie n'était que précairement contenue par l'espoir qu'un remède pourrait être produit un jour. Qu'était la dernière estimation du rapport entre les sexes ? Huit mille hommes pour chaque femme survivante. Et cette proportion devenait plus effarante de jour en jour.

« Je ne veux pas vous faire jeter aux lions par Wye », dit Shiles.

Comment Wycombe-Finch pourrait-il jeter qui que ce soit où que ce soit ? se demanda Beckett. *Que se passait-il ici ?*

« Je pensais que nous avions un accord, général.

— Oh ! certainement, vieux ! Certainement. Mais nous allons devoir affronter des décisions difficiles. Qui aura le sérum et qui ne l'aura pas ? Qui aura les femmes, et cetera… » Il se tut en entendant la porte s'ouvrir doucement derrière lui.

Wycombe-Finch passa la tête par l'entrebâillement. « Ah ! vous êtes là, Bill. Et vous, général ! » Le directeur se glissa dans

le bureau et referma la porte. « J'espérais vous trouver tous les deux ici.

— Qu'y a-t-il, Wye ? demanda Shiles.

— Eh bien, en fait, c'est plutôt embarrassant. Wycombe-Finch jeta un regard en direction des écrans, puis revint à Beckett. « Autant me jeter à l'eau, je suppose.

— Je vous en prie », dit Shiles. Wycombe-Finch prit une profonde inspiration.

« J'ai écouté votre conversation, dit-il. Ce n'est pas la première fois. Une mauvaise habitude que j'ai. Toujours eue. La curiosité, voyez-vous. »

Shiles lança un regard à Beckett avec un air de dire : « Je vous l'avais bien dit ! »

« Stoney et moi avons échangé nos vues en la matière, poursuivit Wycombe-Finch. Il va probablement mettre le roi et le Premier ministre au courant dès ce soir. »

Shiles se frotta le cou, les yeux fixés sur la bouche de Wycombe-Finch. Une légère rougeur montait de sous son col.

« Il arrive à Stoney d'être un peu obtus, dit Wycombe-Finch. Mais c'est un bon politicien. Je le savais déjà quand nous faisions nos études. Je crains pour vous deux que nous ayons pris le mors aux dents.

— Qu'avez-vous fait ? parvint à dire Beckett.

— Eh bien, tout au début, Fin Doheny et moi nous sommes dits que nous risquerions d'avoir besoin d'un moyen de communication de secours. La radio, c'est un de mes passe-temps, voyez-vous. J'ai un truc américain, CB, comme vous l'appelez. Je l'ai, euh, modifié un peu, évidemment. Plus puissant. Une antenne dans le grenier. Ce genre de choses. La Force de Démarcation a eu tôt fait de nous détecter, mais ça n'a pas eu l'air de les déranger tant que nous parlions ouvertement. J'ai essayé de joindre ce vieux Fin il y a un moment. Pas la moindre réponse. Je crains que ça aille mal, là-bas. Mais la Force de Démarcation a maintenant la formule de votre sérum et tout le tableau biochimique de la chose. De l'avis de Stoney, ils le transmettront aux États-Unis et à tous les autres.

— Sacré nom de Dieu ! jura Shiles.

— Nous ne voulons pas de violence, vous comprenez ? dit Wycombe-Finch. C'est un butin bigrement attirant. Il faut le partager, ne voyez-vous pas ? Pas question d'attendre que des gens viennent ici avec des fusils et toutes sortes de choses pour le prendre. »

Beckett se mit à rire en secouant la tête. « Oh ! Attendez que je raconte ça à Joe !

— Je crois bien que Lepikov le lui a déjà dit. Un type amusant, ce Lepikov, il m'a cité un vieux dicton russe : “Quiconque amorce une conspiration plante une graine.” Très bon, non ?

— On ne sait jamais ce que donnera la graine avant qu'elle sorte du sol, dit Beckett. Il regarda Shiles, dont la rougeur avait maintenant envahi tout le visage.

— Le gouvernement ne pouvait pas laisser un petit groupe contrôler les fruits de cette découverte, vous comprenez ? » dit Wycombe-Finch.

Shiles retrouva sa voix. « Je vous jure, monsieur, que mon intention était d'établir un système de distribution pour en assurer une répartition équitable.

— Mais bien sûr, bien sûr, mon vieux ! dit Wycombe-Finch.

— Il y en aura largement pour tout le monde », dit Beckett. Il se tourna vers Shiles, qui commençait à recouvrer son sang-froid. « Et vous êtes toujours à la tête d'une importante partie de l'armée, général.

— Mais je serai obligé d'obéir au gouvernement, dit Shiles. C'est ce que j'essayais de vous expliquer plus tôt. »

Les Irlandais m'ont toujours fait l'effet d'une meute de chiens s'acharnant sur quelque noble cerf.

GOETHE.

L'approche de la foule éveilla chez Kevin O'Donnell une nouvelle et étrange personnalité. Doheny en eut un bref aperçu alors qu'il était emmené sous bonne garde avec les principaux acteurs du procès vers les cellules de la tour du château. Kevin se tourna d'abord vers les membres du jury en leur ordonnant de se procurer des armes. Ils n'étaient plus des jurés, mais des « soldats d'Armageddon ! » Il y avait dans son expression un air de lointaine rêverie. Avec un geste large de la main droite, il prit le bocal qui contenait la tête d'Alex Coleman en disant :

« Viens regarder, Alex ! Voici le moment pour lequel je suis né. »

La seule attention qu'il accorda à Herity fut de renverser le fauteuil où gisait son cadavre avant de sortir de la pièce à grands pas – pareil à Dieu Tout-puissant, songea Doheny.

Alors que les gardes les entraînaient à travers la cour, Doheny remarqua que les portes avaient été fermées et qu'on ne voyait plus le lac. Mais on entendait distinctement les cris de la populace – une bête multimâle exigeant son dû. Certains hurlaient : « Le remède ! Donnez-vous le remède ! »

Qu'est-ce qui avait bien pu leur faire croire qu'un remède existait déjà ?

Comme les gardes le poussaient dans la cour intérieure à la suite de John, du père Michael et de l'enfant, Doheny eut le temps d'apercevoir une dernière fois Kevin arpentant le parapet du vieux château. Kevin ne daignait pas abaisser les yeux vers la foule qui criait en contrebas. Son attitude indiquait qu'il la considérait comme une meute de brutes attirée par la nourriture des dieux, la manne qu'il était seul à contrôler.

« Donnez-nous le remède ! Donnez-vous O'Neill ! »

Arrivés à la porte du donjon, les gardes se contentèrent de les pousser à l'intérieur du cul-de-basse-fosse et de claquer la porte derrière eux sans les enfermer dans leurs cellules individuelles. Les prisonniers descendirent le long de l'escalier en trébuchant tandis que la populace recommençait à scander ses premières exigences : « O'Neill ! O'Neill ! »

Ils s'arrêtèrent au bas des marches dans le débarras encombré de rebuts. Le père Michael épousseta les toiles d'araignée de son visage et John retourna dans sa cellule. Le jeune garçon, quant à lui, monta sur le canapé brisé pour essayer de regarder par une fenêtre grillée, haut dans le mur, d'où la clameur de la foule leur parvenait avec plus de force. John ressortit de sa cellule au bout d'un moment, habillé des vêtements que les gardes lui avaient fait enlever avant de l'emmener. Ils étaient couverts d'humidité et de taches de boue, qu'il s'efforça d'essuyer à l'aide de la blouse de laboratoire.

« Pourquoi m'ont-ils enlevé mes vêtements ? demanda-t-il d'une voix distante. Était-ce parce que le prêtre avait un poignard ?

— Tout va bien, John », dit le père Michael en posant une main sur l'épaule de John, qui tremblait de tous ses membres.

Le jeune garçon escaladait la pile de bois entassée dans l'angle de la pièce, toujours incapable d'atteindre la fenêtre.

« Laisse donc, gamin, dit Doheny. Tu vas tomber et te faire mal. »

Un immense rugissement jaillit de la foule. Il y eut une courte rafale d'armes automatiques, puis le silence. La psalmodie elle-même s'était arrêtée.

« Que font-ils, à votre avis ? demanda le père Michael.

— Ils sont vraisemblablement en train d'aiguiser leurs faux, leurs fourches et leurs émondoirs, dit Doheny. Ils se préparent pour la jacquerie. »

Ses dernières paroles furent presque noyées par un autre rugissement qui fit trembler la pièce.

John ne semblait rien entendre. Il regardait le jeune garçon perché sur la pile de vieux meubles, se le rappelant tel qu'il avait été durant leur randonnée à travers la campagne. L'enfant

faisait preuve maintenant d'une énergie sauvage, tendue et déterminée.

« Père Michael ! appela-t-il, d'une voix basse mais intense. Il y a un tunnel ici, derrière !

— Quoi, un tunnel ? » Le prêtre escalada le fatras pour le rejoindre, écartant des planches et scrutant le mur derrière lui. Il redressa la tête vers Doheny. « Il y a un courant d'air ! C'est une sortie ! » Il retira d'autres planches, exposant une ouverture basse. « Amenez John ! »

Doheny prit John par le bras. « Venez.

— Je ne peux pas. O'Neill ne veut pas partir. » John parcourut la pièce obscure d'un regard égaré. « Pourquoi sont-ils venus ? Je ne… »

Le reste se perdit dans une nouvelle vociférération de la populace et d'autres coups de feu. Le mugissement de la foule se transformait en une charge rythmique où il n'y avait plus de paroles, seulement des bruits rauques et inarticulés – un gigantesque grondement qui emplit Doheny de terreur. Le père Michael traversa précipitamment l'entassement de rebuts et saisit John par le bras droit.

« Je crois que nous allons être obligés de le traîner, dit Doheny.

— Venez avec nous, John, dit le prêtre. Nous essayons de vous sauver, n'est-ce pas, Fin ?

— Parfaitement.

— Vous emmènerez O'Neill aussi ? demanda John.

— Bien sûr ! assura le père Michael.

— Mais où est-il ? Il était dans le bocal sur la table. Je ne le vois pas.

— Il est déjà parti, dit Doheny.

— Ah ! »

John se laissa entraîner. S'aidant des pieds et des mains, trébuchant, ils escaladèrent l'entassement de rebuts et contournèrent la pile de bois. Le jeune garçon les attendait dans un passage voûté aux pierres couvertes de moisissure. Le sol parsemé de pierres délogées et de flaques d'eau était rendu glissant par une boue vaseuse, et une odeur d'égout suintait à travers les fissures.

Doheny écoutait les bruits de la foule, au-dessus d'eux. On percevait le martèlement d'une multitude de pieds, mais les coups de feu s'étaient raréfiés. Le père Michael poussa John devant lui à la suite du jeune garçon. La tache de lumière qu'ils distinguaient au bout du tunnel obscur et malodorant se révéla bientôt être encadrée de buissons et partiellement obturée par une grille de fer. Quand ils l'atteignirent, le père Michael leur fit signe de s'arrêter pour écouter. La rumeur de la foule s'estompait. Plus de coups de feu. Doheny se rendit compte qu'ils se trouvaient dans une petite cabane de pierre. Contre les parois s'entassaient des outils de jardinage rouilles – binettes, râteaux, pelles, transplantoirs, motoculteurs... Des rangées de pots en terre étaient tombées des étagères pourries, et leurs éclats crissaient sous les pieds avec des morceaux de fil de fer et de boîtes de conserve mangées par la rouille. La lumière du jour filtrait par les lézardes de la pierre ainsi que par une porte que bloquaient à demi la grille de fer rouillée et un épais massif d'arbustes.

Fermant les yeux, John serra ses bras autour de lui. Il respirait à petits halètements superficiels en fléchissant et tendant ses doigts tour à tour.

Le jeune garçon se glissa sous les arbustes, puis on l'entendit se déplacer autour de la cabane.

Doheny toucha la main de John. Celui-ci réagit par un brusque sursaut de la tête, les yeux grands ouverts, le regard farouche.

Après avoir fait signe à Doheny de rester à l'intérieur, le père Michael suivit le jeune garçon. Il revint un moment plus tard. « Cette cabane se trouve près d'une vieille serre, et il y a un sentier envahi d'herbe qui semble rejoindre la route. L'enfant est parti en reconnaissance. » Il hocha la tête en direction de John. « Il dit quelque chose ?

— C'est fascinant, répondit Doheny, absorbé par l'aspect clinique du comportement de John. Je pense qu'il s'agit d'un décalage contrôlé de l'identité. Il connaît l'existence de l'autre personnalité et peut même lui parler, mais je doute qu'il puisse surmonter la dissociation. »

Le père Michael frissonna. « Qu'allons-nous faire de lui ? »

Aux paroles du prêtre, John s'accroupit sur le sol crasseux et se cacha le visage entre les genoux, recroquevillé comme un animal traqué dans sa tanière.

Lui rendre la personnalité d'O'Neill le tuerait, songea Doheny.

Où était passé le gamin ? Un froid intérieur envahit soudain Doheny : Kevin avait dit que l'enfant était prêt à déclencher la trappe du gibet sous les pieds d'O'Neill. Était-il allé avertir Kevin ou la populace ?

Un bruit du côté de la porte détourna son attention de John. L'enfant se glissait à travers l'ouverture, l'air adouci, plus semblable au garçon silencieux qu'il était auparavant. Il leur fit signe de le suivre et retourna au-dehors. Les taillis bruissaient à son passage.

« Voilà un brave garçon, dit le père Michael. C'est le Sacré-Cœur qui guide son âme. »

J'espère que vous avez raison, songea Doheny.

« Allez, John, debout », dit-il en aidant ce dernier à se lever.

Le père Michael devant et Doheny derrière, ils firent sortir John à l'air libre. Ils se retrouvèrent au milieu d'un parc en friche, entourés d'arbres à feuilles persistantes à travers lesquels on apercevait le lac. Une étroite allée pavée s'éloignait du côté opposé au lac, encadrée de buissons qui empiétaient sur le passage. Le jeune garçon était invisible.

En file indienne, le père Michael en tête et Doheny à l'arrière, ils suivirent l'allée en écartant les buissons dont les branches leur fouettaient le visage. Le père Michael avançait à reculons en tirant John à sa suite, tâtant prudemment du pied les dalles de pierre. Doheny progressait en levant un bras devant lui pour se protéger.

Ils émergèrent bientôt à travers une haie sur une étroite route goudronnée dont le revêtement était grêlé de nids-de-poule irréguliers. Le jeune garçon, qui les attendait derrière la haie, se mit aussitôt en route vers la gauche, du côté opposé au château.

Doheny hésita, l'oreille tendue. Pas un signe des émeutiers, pas un bruit. Le silence avait quelque chose de sinistre.

« Allons-y ! » chuchota le père Michael.

Il le sent, lui aussi, se dit Doheny. Pour l'instant, fuir semblait la seule chose raisonnable à faire.

Le père Michael s'élança en trottinant derrière l'enfant, qui les avait déjà distancés d'une centaine de mètres. Doheny suivit, guidant légèrement John par le bras gauche. Ce dernier semblait avancer de son plein gré, mais il était totalement avachi, comme s'il n'avait eu aucune volonté en dehors de celle que lui insufflait son compagnon.

Au bout d'une longue avenue bordée d'arbres, la route tournait et s'éloignait du lac vers les hauteurs, décrivant des boucles serrées parmi les collines. Après une montée essoufflante, ils atteignirent une sorte de belvédère au parapet de pierre recouvert de mauvaises herbes. Un panneau indicateur s'y dressait encore, dont la flèche indiquait Bally… Le reste de l'inscription était effacé.

« Ça doit être Ballymore, je suppose », dit le père Michael.

Le jeune garçon s'était approché de l'extrémité du belvédère et regardait en direction du lac. Les autres le rejoignirent, franchissant l'écran de hauts arbres qui leur dissimulait jusque-là la vue du château. Des flammes jaillissaient des fenêtres et du toit, une colonne de fumée s'étirait verticalement dans l'air immobile. À la vue de la fumée, le père Michael frissonna en se rappelant celle de Maynooth. Là-bas aussi, il y avait eu la foule.

Ils contemplèrent tous quatre en silence le château qui se dressait par-delà la cime des arbres à environ un kilomètre d'eux. Une foule compacte emplissait le parc, pareille à un tapis mouvant. Au-dessus des corps pressés les uns contre les autres, on distinguait des mains dressées, le scintillement des armes. Le plus angoissant, cependant, c'était le silence. Pas un cri… pas de clameurs ni de psalmodie… seulement ce mouvement silencieux.

« Que les saints nous protègent », souffla le père Michael.

L'enfant s'approcha du prêtre et lui saisit le bras. John, regardant le prêtre et l'enfant, leur trouva un air familier. Oui, ils avaient fait une longue route à travers la campagne. Il se tourna vers la gauche, où il découvrit un visage inconnu. « Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis Fin Doheny.

— Où est Joseph ? »

Comprenant aussitôt, Doheny répondit : « Je remplace Joseph Herity.

— Où allons-nous maintenant ? » demanda John. Avant que Doheny pût répondre, le père Michael leva la main. « Écoutez ! »

Tous entendirent alors un bruit de sabots vers le haut de la route. Une troupe de cavaliers déboucha du virage, menée par un grand homme barbu qui tenait un fusil de guerre en travers du pommeau de sa selle. En apercevant le groupe qui se tenait sur le belvédère, le barbu leva son fusil pour arrêter ses hommes et observa un moment les quatre silhouettes. De ses compagnons demeurés derrière l'écran des arbres, on ne distinguait que les naseaux des chevaux. Quand il eut constaté que le petit groupe ne semblait pas armé, il abaissa son fusil et cria par-dessus son épaule : « Attendez-moi ici. » Puis il fit avancer son cheval jusqu'au bord de la route.

Doheny remarqua le mors frangé d'écume. Ces hommes avaient poussé leurs montures au maximum.

« Qu'est-ce qui se passe là-bas au château ? demanda l'homme avec un geste du menton.

— C'est justement ce que nous étions en train de regarder, dit Doheny. On dirait une émeute.

— Et qui êtes-vous donc, si j'ose poser cette question ? demanda le cavalier.

— Je m'appelle Fintan, dit Doheny. Voici le père Michael et…

— Un prêtre, ça par exemple ! Iriez-vous par hasard à Ballymore ? C'est la vraie vérité de Dieu que notre eau de source fait des guérisons miraculeuses. »

Le père Michael leva les yeux vers le sommet de la colline, d'un air de dire : « Pourquoi pas ? » Il hocha la tête. « Oui, nous allons boire les eaux à Ballymore, si Dieu le permet.

— Un miracle, que c'est », dit l'homme barbu. Il se glissa en avant sur sa selle pour dévisager John, qui baissa la tête et ferma les yeux devant l'attention qu'on lui portait. « Et qu'est-ce qui ne va pas chez votre ami ? »

Doheny, saisissant le regard apeuré du père Michael, s'humecta les lèvres. Avant qu'aucun d'eux ait pu concocter une

réponse, le jeune garçon s'avança en prenant la main de John. « Nous allons à votre source, monsieur. C'est mon père. Il est comme ça depuis que ma mère est morte. »

Le cavalier se redressa. « Il y en a beaucoup comme ça, que Dieu nous vienne en aide », dit-il d'une voix triste. Se retournant sur sa selle, il cria vers ses compagnons : « Des ! Apporte le paquet de pain et fromage ! » Il se tourna de nouveau vers le père Michael. « Je vois que vous ne transportez pas de nourriture. Il y a une longue route jusque là-bas. Nous allons partager, et prier pour que vous restiez avec nous à Ballymore. » Avec un hochement de tête par-delà le château, il ajouta : « Nous avons à faire à Killaloe. Pourriez-vous nous dire comment éviter les émeutiers ?

— À faire à Killaloe ? demanda Doheny.

— Je m'appelle Aldin Caniff et je suis le chef de Ballymore. Nous escortons Erskine McGinty jusqu'à Killaloe, où il paraît qu'ils ont une radio pour parler de l'autre côté de l'océan. Erskine a eu une vision qui lui disait d'aller parler de nos eaux au pape !

— Je n'ai pas entendu parler d'une radio à Killaloe, dit Doheny.

— C'est connu, dit Caniff. Le nouveau pape, vous savez qu'il s'appelle Adam, pour le nouveau commencement ! David Shaw, qu'il s'appelait. Imaginez ! Simple prêtre un jour, et puis cardinal, et maintenant ! Maintenant, c'est lui le pape !

— Si vous allez à Killaloe, à votre place j'éviterais les routes, dit Doheny. La populace est une chose dangereuse.

— Vous êtes de bon conseil, monsieur Fintan. C'est Aldin Caniff lui-même qui vous en remercie. »

Un cavalier s'avança depuis l'écran des arbres et immobilisa son cheval près de Caniff. C'était un jeune homme élancé au visage mince encadré de cheveux fous, avec un sourire qui découvrait des dents écartées. De la main gauche, il tenait à la fois les rênes et son fusil. De l'autre main, il tendit un sac de cuir au père Michael.

Caniff se tourna vers son compagnon. « Va dire aux autres de repartir en sens inverse. Tu te souviens du chemin que nous avons vu ? Attendez-moi là. Nous allons quitter la route. »

L'autre cavalier fit faire demi-tour à son cheval et retourna derrière les arbres.

Caniff regarda le père Michael, qui étreignait le sac en cuir de ses deux mains.

« La route est sûre jusqu'à Ballymore, père. Elle est marquée par des pierres, des piles de sept avec une autre pour indiquer la direction. Mais faites attention en traversant la N-6, et évitez Moate. Il y a de sales types, à Moate. Si quelqu'un vous arrête, dites que vous êtes sous la protection d'Aldin Caniff !

— Que Dieu soit avec vous », dit le père Michael. Caniff éperonna son cheval, lui fit faire demi-tour et disparut bientôt derrière les arbres. On entendit le martèlement des sabots s'éloigner sur la route.

Doheny attendit que le bruit de la cavalcade se fût estompé avant de regarder le père Michael. Le prêtre hocha la tête. Ils se comprenaient. Si des hommes d'O'Donnell avaient survécu à l'émeute, John et ses compagnons pourraient être identifiés. Le bruit se répandrait qu'un prêtre, un enfant et deux hommes avaient été vus sur la route de Ballymore.

« Il est trop dangereux d'essayer de gagner Dundalk, dit Doheny. Ils s'attendraient à ce que nous essayions de rejoindre mes amis. »

Le père Michael regarda John, qui gardait les yeux fixés sur le lac. Le jeune garçon lui tenait toujours la main, son jeune visage marqué d'une expression pénétrante comme s'il essayait de chercher en John les réponses à d'étranges questions. Il faudrait bientôt le baptiser, puisqu'il refusait de révéler son nom. Un nouveau nom – l'enfant voulait un second baptême, bien qu'il reconnût avoir été déjà béni par l'Église. Mais c'était tout ce qu'il voulait bien admettre.

« Nous avons un fameux fardeau à protéger, dit le père Michael.

— J'ai faim, père Michael, dit John. Joseph nous a-t-il laissé de la nourriture ?

— Nous allons bientôt manger, dit Doheny. Mieux vaut quitter cette route. Nous avons eu de la chance de rencontrer ces gens-là, mais il y a des dangers qui ne dépendent que de la chance du voyageur. » Il pivota sur lui-même et s'engagea dans

la montée. Les autres lui emboîtèrent le pas, et il vit en se retournant que le jeune garçon guidait John, qu'il tenait toujours par la main.

À la tombée de la nuit, ils étaient déjà loin sur un étroit sentier qui serpentait parmi les conifères. Doheny connaissait ce genre de sentier : c'était un chemin de bûcherons et ils étaient assurés d'y trouver un abri quelconque. Ils ne manqueraient pas non plus de bois de chauffage pour passer la nuit, qui promettait d'être froide. Ils avaient traversé plusieurs routes de campagne et s'étaient même tapis dans des buissons avant de franchir une route goudronnée plus large que les autres. Doheny ne savait pas avec précision où ils se trouvaient, mais il avait noté la position du soleil et savait qu'ils s'étaient dirigés d'une façon générale vers l'est. S'ils pouvaient éviter les Beach Boys...

John suivait avec la docilité de la fatigue. Il marchait seul, maintenant, le prêtre et le jeune garçon fermant la marche. Il levait rarement les yeux du sol, attentif à l'endroit où il posait le pied.

L'abri qu'ils trouvèrent correspondait plus ou moins à ce qu'avait escompté Doheny, juste derrière une éminence, dans un creux qui le protégeait des vents d'ouest. C'était un appentis constitué de poteaux calfatés avec de la boue et de la mousse. La porte elle-même était un assemblage de rondins maintenus par trois traverses, suspendue par des charnières de cuir et fermée par un loquet constitué d'un autre morceau de bois. Il n'y avait pas de fenêtre, mais le toit comportait un petit orifice dans un angle, au-dessus de l'âtre près duquel était disposée une pile de bois. L'intérieur sentait le terreau et la fumée.

John s'affala sur le sol, adossé au mur. Le père Michael laissa tomber le sac de cuir et parcourut des yeux l'intérieur obscur. Le jeune garçon s'assit à côté de John.

Dans les dernières lueurs du jour, Doheny alluma un feu puis s'accroupit devant les flammes pour se réchauffer les mains.

Tandis que le père Michael fermait la porte et la bloquait à l'aide d'un bâton, l'enfant se glissa derrière le feu pour profiter de la chaleur réfléchie par le mur. John, qui s'était levé, se

déplaçait sans but dans l'espace réduit, attentivement surveillé par le prêtre.

Il s'immobilisa soudain. « O'Neill n'aime pas cet endroit. »

Le père Michael jeta un regard apeuré à Doheny, toujours accroupi près du feu. Ce dernier lui fit signe de se rapprocher. Le père Michael se glissa derrière John et tourna le dos au feu, les yeux baissés vers Doheny. De la vapeur commença à s'élever des parties humides de ses vêtements.

« O'Neill dit-il pourquoi il n'aime pas cet endroit ? » demanda-t-il.

Doheny agita la main pour le faire taire. Le prêtre ne comprenait-il pas ? On ne pouvait pas sortir O'Neill de cette carapace humaine. L'homme avait trop vu les terribles conséquences de sa peste. Sans doute avait-il voulu se venger, mais tout ceci !

Le père Michael regarda Doheny avec un froncement de sourcils intrigué.

John se taisait, la tête penchée de côté comme s'il écoutait.

Seul un monstre pourrait vivre avec cette Irlande sur sa conscience, songea Doheny. Tout ce qu'ils avaient appris sur O'Neill indiquait qu'il avait été un homme de conscience – du moins jusqu'à la bombe d'Herity.

John redressa soudain la tête. « O'Neill dit que ce monde est dangereux. » Il abaissa les yeux vers Doheny. « Joseph vous a-t-il laissé une de ses armes ?

— Pas besoin d'armes ici, dit Doheny en se levant d'un mouvement raide. Reste-t-il du pain et du fromage, père ?

— Assez pour ce soir et pour demain. »

Le jeune garçon contourna le feu pour les rejoindre. Ses vêtements sentaient la laine étuvée.

« O'Neill a raison, dit-il de sa voix menue, chargée d'une nuance pensive et sérieuse. Les fusils et les bombes rendent le monde fou, et c'est dangereux. »

La vérité sort de la bouche des fous et des enfants, se dit Doheny.

« Précieuse Trinité, verrons-nous jamais un monde sain d'esprit ? demanda le père Michael.

— Où un homme pourra débiter ses mensonges en toute impunité.

— Voilà une chose cruelle à dire, monsieur Doheny ! »

Doheny tourna la tête pour écouter le murmure du vent dans les arbres, autour de la cabane. Le feu vacillait dans le courant d'air qui se glissait entre les poteaux sommairement assemblés et des ombres fantasmagoriques dansaient sur les murs.

« Cruelle, oui, dit Doheny. Mais le changement est souvent cruel. Et c'est ce qui est en train de se produire : un changement. Nous n'avons pas vécu assez près de ce qui se passait dans le monde.

— Assez près ! » Le père Michael était indigné. Les massacres ! La sauvagerie !

« Je me tiens pour réaliste. La plupart des gens ont vécu dans un monde à quatre côtés, avec des gardiens à toutes les barrières – docteurs, prêcheurs, hommes de loi, démagogues élus – pour écarter d'eux les surprises du changement.

— Alors comment se fait-il que cette terrible peste ait pris les gardiens par surprise ?

— Ils se sont laissé prendre à ce monde, eux aussi. Un univers limité par la paie hebdomadaire, les horaires de la télévision, les vacances annuelles, le cirque et les gâteries de temps à autre.

— Je ne comprends toujours pas comment cela a pu se passer. » La voix du père Michael s'était réduite à un chuchotement. Il regarda craintivement John, qui s'était approché de la porte et regardait par une fente, près des charnières.

« Parce que nous n'avons écouté que les riches Américains !

— Je ne savais pas que vous haïssiez les Américains !

— Les haïr ? Non, je les enviais. Mais si peu d'entre eux ont jamais vécu au contact de ce qui se passait dans le monde !

— Vous n'arrêtez pas de répéter ça, protesta le père Michael. Que voulez-vous dire ?

— Je parle des vrais pauvres qui savent qu'ils peuvent mourir de faim. Je parle des marins, des fermiers et des bûcherons qui vivent au contact quotidien des catastrophes naturelles toujours

prêtes à se déclencher. Je parle des prophètes qui se flagellent jusqu'à ce qu'ils puissent voir au-delà de la douleur. »

Le père Michael regarda le jeune garçon, qui les écoutait avec une expression avide. Les bruits nocturnes du vent et de la forêt les pressaient de toutes parts. Que pouvait voir John par cette fente de la porte ? Il n'y avait que l'obscurité des bois, au-dehors.

« Les gardiens étaient de faux gardiens, dit Doheny d'une voix basse et songeuse. Ils avaient dit qu'ils ne laisseraient passer que les bonnes surprises – les paquets du Père Noël. Rien ne devait venir perturber le monde moelleux que les habitants du carré croyaient posséder. »

John se retourna et croisa le regard du père Michael. Ce dernier crut distinguer dans ses yeux une lueur bizarre de vigilance et d'étonnement.

« Où sommes-nous ? demanda John.

— C'est une cabane de bûcherons », dit Doheny sans lever les yeux de sur le feu.

John concentra son regard sur Doheny. « Et qui êtes-vous ? »

Toujours sans regarder John, Doheny secoua la tête, à demi absorbé par ses profondes pensées. « Je m'appelle Fintan Craig Doheny, et je ne suis pas meilleur gardien qu'aucun des autres. » Tournant la tête, il vit à la lueur vacillante des flammes l'expression étrangement éveillée du visage de John.

« Comment sommes-nous arrivés ici ? » demanda John.

D'une voix basse et hésitante, Doheny répondit : « Nous avons marché.

— C'est bizarre, dit John. Vous avez un accent irlandais. Suis-je encore en Irlande ? »

Doheny hocha la tête.

« Je me demande où sont Mary et les jumeaux. » Le père Michael et Doheny s'entre-regardèrent. Le jeune garçon demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Doheny agita un doigt pour lui enjoindre de se taire.

« Je m'appelle John Roe O'Neill, dit John. Ça, je le sais. Est-ce que j'ai eu… de l'amnésie ? Non… ça ne peut pas être ça. J'ai l'impression de me rappeler… des choses. »

Doheny se dressa sur la plante des pieds, prêt à faire face à toute violence soudaine de la part de John.

« Qui m'a amené ici ? demanda John.

— Vous avez été amené par John Garrech O'Donnell », dit le père Michael.

John décocha un regard surpris au prêtre. « John… Garrech… » Ses yeux s'écarquillèrent d'horreur. Il recula tout contre le mur, près de la porte. Son regard alla de Doheny au père Michael, puis à l'enfant, sur lequel il s'attarda. Tous pouvaient lire les souvenirs qui tourbillonnaient derrière ses yeux.

Doheny leva une main vers lui.

La bouche de John s'ouvrit – un trou rond dans un visage torturé. « No-o-o-o-o-o-oon ! » C'était une plainte surnaturelle jaillie de cette bouche ouverte. Il fit un pas vers Doheny, qui se raidit. Puis il pivota sur lui-même et se jeta contre la porte qui s'ouvrit sous le choc.

Avant que quiconque pût l'arrêter, John se précipita à l'extérieur, courant et hurlant, s'enfonçant à travers les arbres dans un fracas de branches brisées.

Doheny étendit le bras pour empêcher le père Michael ou l'enfant de le suivre. « Vous ne pourriez pas le rattraper. Et même si vous le pouviez… » Il secoua la tête.

Ils écoutèrent les bruits venus de l'obscurité – les hurlements plaintifs, le craquement des buissons. Cela dura un long moment, puis finit par s'estomper au loin pour se confondre avec le bruit du vent dans les arbres.

« Il faut que quelqu'un le retrouve, dit le père Michael. Il faut que quelqu'un l'héberge. Nous avons tous une responsabilité particulière envers le Fou, il faudrait…

— Oh ! taisez-vous ! » coupa sèchement Doheny. Il alla jusqu'à la porte, qu'il remit en position pour les protéger de la nuit. Quand il revint vers le feu, le jeune garçon le regardait fixement, l'oreille tendue vers les faibles bruits venus de l'obscurité. Son ouïe pouvait-elle encore déceler ces gémissements perçants ?

« C'est la dame blanche », chuchota l'enfant.

Mais d'une forme telle qu'en font les orfèvres grecs
D'or martelé et d'émail doré
Pour maintenir éveillé un Empereur somnolent ;
Ou posé sur un rameau d'or pour chanter
Aux seigneurs et aux dames de Byzance
Les choses passées, présentes ou à venir.

WILLIAM BUTLER YEATS.

Le père Michael n'aimait pas la vie en Angleterre. Il détestait particulièrement le fait d'être enfermé à Huddersfield, bien que ce fût actuellement un endroit passionnant où des gens importants venaient du monde entier s'instruire du remède à la peste. Il avait accepté les raisons invoquées par Doheny pour l'envoyer à Huddersfield. Kate O'Gara Browder était un trésor national irlandais et, plus important encore, elle était assurée de devenir un puissant instrument politique.

« La Femme du Caisson ! »

Le père Michael la considérait comme une jeune femme plutôt sotte, mais il y avait en elle un noyau de détermination coriace qu'il tenait pour une « qualité paysanne ». Sa propre mère avait manifesté une bonne dose de cette même qualité, et il l'avait immédiatement reconnue chez Kate. Elle pouvait se montrer obstinée et même cruelle quand ses propres intérêts étaient en jeu. Qu'on lui donne une parcelle de pouvoir, et elle pourrait devenir terrifiante – à moins que ses actions ne fussent imprégnées d'une crainte solide du courroux divin.

Doheny avait dit : « Vous irez la rejoindre en tant que conseiller spirituel, ce qui n'est après tout que la vérité. Je vous tiens pour un bon prêtre, père. Mais vous serez là également pour veiller à ce qu'elle ne fasse pas de sottises qui puissent nuire à l'Irlande. Je ne fais pas confiance aux Anglais.

— Que pourraient-ils faire ?

— C'est à vous de le découvrir. »

Il se trouvait donc là depuis plus de deux mois, en plein territoire ennemi. Alors qu'il traversait le campus pour se rendre à son entretien matinal avec Kate comme à l'accoutumée, il ressentait tout le pouvoir de ce lieu. C'était une chose périlleuse. Il y avait là des courants dangereux – des intrigues et d'étranges combinaisons. Il était content d'être venu, bien qu'il détestât le parfum britannique de tout ce qui se passait là. Il avait d'abord accepté son affectation par simple curiosité, mais sa décision avait été renforcée par la nécessité de faire sortir Le Garçon hors d'Irlande.

Pour le père Michael, l'enfant silencieux était toujours Le Garçon, bien qu'il eût accepté maintenant de se faire appeler Sian. Pas de patronyme. Il refusait de parler de sa famille. C'était comme s'il l'avait emmurée dans quelque tombe secrète où il était le seul à pouvoir la pleurer.

Le Garçon avait décidé de se vouer à la prêtrise. C'était une consolation. Père Sian. Le père Michael se dit qu'il ferait un prêtre solide, plein de compassion. Peut-être même un cardinal un jour… et la possibilité d'être pape. Il y avait cela aussi.

Le père Michael attendit à un croisement pour laisser passer un long convoi. La journée allait être ensoleillée, chaude même. Il vit aux inscriptions apposées sur les flancs des camions que le convoi faisait partie des Forces de Sauvetage de la Faune.

La télévision faisait largement état de cette œuvre utile : des hommes qui tiraient des fléchettes hypodermiques sur les baleines, les marsouins, les phoques, les loups, les ours et toutes sortes d'animaux. C'était une chose merveilleuse.

Oui, Le Garçon était beaucoup mieux ici que dans les troubles qui agitaient l'Irlande, où les jusqu'au-boutistes du Finn Sadal continuaient à écumer la campagne. L'issue ne faisait pourtant plus aucun doute. La mort de Kevin O'Donnell aux mains de la populace avait privé les Beach Boys de leur force mystique. Ils s'étaient battus pendant un certain temps avec une férocité brutale, mais sans aucune cohésion.

Le diable lui-même, songeait le père Michael.

Ce n'était pas l'assistance des Nations Unies à l'armée qui avait vaincu les Finn Sadal ; c'était la disparition de la main de Satan qui les avait guidés. Kevin avait été Satan personnifié.

Le convoi s'éloigna et le père Michael traversa. Il faillit se faire renverser par une jeep qui prenait le virage à toute allure pour s'élancer à la suite des camions. Le chauffeur brandit le poing en hurlant après le prêtre vêtu de noir qui avait osé se trouver sur son chemin.

Il y a des choses qui ne changeront jamais, songea le père Michael.

Mais il valait mieux pour Le Garçon qu'il vécût ici et bénéficiât d'une bonne instruction à l'école spéciale installée dans le périmètre de Huddersfield pour des élèves sélectionnés. On y avait accepté Le Garçon parce qu'il était le protégé du père Michael et que ce dernier avait une position officielle en tant qu'envoyé de l'État irlandais. Oui, une bonne instruction scientifique, qui pourrait être consolidée plus tard par les jésuites dans un lieu sûr comme les États-Unis.

Sian serait un jour quelqu'un d'important. Le père Michael avait commencé à s'en rendre compte le jour où Le Garçon avait pris la main de John O'Neill au-dessus du château assiégé, et où il avait improvisé un pieux mensonge pour protéger le pauvre homme. Étant donné ce qu'avait manifestement enduré Le Garçon et le désir de vengeance qu'il pouvait en concevoir, le geste n'avait pas manqué de grandeur – il avait véritablement tendu la joue gauche. Doheny n'y avait vu que de la ruse et de la perfidie, mais le père Michael y avait vu autre chose : c'était le bon geste.

Le campus de Huddersfield semblait noir de monde, ce matin. Les gens allaient et venaient, affairés. Cet endroit devenait chaque jour plus populeux. Certains passants reconnaissaient le père Michael et le saluaient d'un hochement de tête. D'autres souriaient vaguement, sachant qu'ils l'avaient rencontré quelque part.

C'est ici que vous m'avez vu, imbéciles d'Anglais !

Il réprimait aussitôt cette pensée indigne de lui. Il devait apprendre du Garçon à se montrer magnanime.

Toutes sortes de rumeurs et d'histoires étranges venaient d'Irlande à propos d'O'Neill. On le voyait ici, on le voyait là, mais rien n'était jamais confirmé. On disait que des gens déposaient pour lui de quoi boire et de quoi manger comme ils l'avaient fait autrefois pour les lutins. Ahhh ! rien ne pourrait jamais expliquer le comportement des Irlandais. Il suffisait de voir quel héros ils faisaient de Brann McCrae, avec vingt-six de ces jeunes filles enceintes !

« Mais il a sauvé près de cinquante femmes irlandaises ! » disaient-ils.

Sauvé ! À quoi servait-il de sauver leur corps si leurs âmes étaient perdues ?

Ce n'était pas que McCrae fût le seul à avoir sauvé des femmes de la peste. On disait qu'il faudrait des générations avant de connaître toutes les histoires de femmes cachées et protégées habilement par leurs hommes. On n'en avait cependant pas sauvé suffisamment. Mais tous les efforts seraient faits pour les ramener à Dieu… même les pauvres filles du château de McCrae. Ce n'était pas leur faute. Elles s'étaient trouvées prises dans les remous d'une époque troublée.

Alors qu'il approchait du bâtiment administratif où étaient logés Kate et son mari, le père Michael vit la longue file d'hommes qui attendaient de passer un par un devant la fenêtre où se montrait Kate. Le simple fait de voir une femme avait quelque chose de magnétique, un attrait si puissant que les autorités ne pouvaient aller contre cette exigence. Trop dangereux, disait-on. Et quel mal y avait-il à cela ?

C'est mauvais pour Kate, songeait le père Michael. Le simple fait de s'exposer ainsi provoquait chez la jeune femme des transformations que le père Michael redoutait. Était-ce là ce contre quoi Doheny l'avait mis en garde ?

Le père Michael dépassa la file d'attente, cueillant au passage des bribes de conversation :

« *J'ai entendu dire qu'elle était jolie.* »

« *Et avec un enfant au sein.* »

Le père Michael lut du dépit sur le visage des hommes qu'il dépassait. Ils savaient qu'il avait le droit de passer devant eux,

mais ils ne pouvaient réprimer une certaine jalousie à l'idée qu'il allait entrer et parler à Kate, peut-être même la toucher.

La file d'attente serpentait dans l'escalier à l'intérieur du bâtiment. Le père Michael se dirigea vers l'ascenseur, au centre du long hall d'entrée. Un garde lui ouvrit la porte et pressa le bouton du dernier étage.

Le père Birney Cavanagh attendait à l'extérieur de l'ascenseur quand le père Michael sortit au dernier étage. Comme il ne pouvait le contourner, il dut s'arrêter.

« Ahh ! vous voilà, père Michael. Je vous attendais. »

Où les Anglais ont-ils trouvé ce prêtre ? se demandait le père Michael. Oh ! Cavanagh était un prêtre catholique, bien sûr. La chose avait été confirmée. Mais il y avait trop longtemps qu'il était avec les Galls. Il parlait même avec l'accent d'un ancien d'Eton.

« Que me voulez-vous ? demanda le père Michael.

— Juste échanger quelques mots, père. »

Cavanagh prit le père Michael par le bras et le poussa presque de force dans un recoin, au-delà de l'ascenseur.

Le père Michael abaissa les yeux vers l'autre prêtre. Cavanagh était un petit homme chérubique aux joues pâles, dont les yeux bleus empreints d'insécurité semblaient toujours chercher une issue de secours. Coiffait-il jamais ces cheveux gris ? se demanda le père Michael. Il avait perpétuellement l'air de sortir d'un tourbillon de vent.

Un bon Irlandais, disait-il de lui-même. Et n'était-il pas sorti de Saint Patrick's Collège, à Maynooth, tout comme le père Michael ?

Avait-il vécu les troubles sanglants ? avait demandé le père Michael, essayant d'acculer le petit homme à un mensonge.

« Non. On m'avait détaché dix ans plus tôt. »

Et cela aussi avait été vérifié.

Mais Cavanagh voyait Kate et lui parlait. Et le père Michael n'aimait pas l'état d'âme de la jeune femme après les visites de Cavanagh. Ce dernier était également très lié avec l'envoyé pontifical venu de Philadelphie, et le père Michael n'aimait pas non plus ce qu'il avait entendu à ce sujet. On parlait d'une accommodation avec « les exigences de cette époque de

changements ». Le père Michael savait ce que cela signifiait : une rechute dans le péché ! Rien de bon ne pouvait en sortir. On risquait même de voir apparaître un nouveau schisme. Comment pouvait-on respecter une Église catholique dont le siège administratif se trouvait en Amérique ? Rien ne redeviendrait normal tant que Rome ne serait pas rétablie.

« Vous ne pouvez pas aller voir Kate pour l'instant, dit le père Cavanagh, évitant les yeux du père Michael. Elle reçoit un visiteur important.

— Qui donc ?

— L'amiral qui commande toute la Force de Démarcation, celui qui l'a sauvée en l'autorisant à traverser le channel irlandais.

— C'est Dieu qui l'a sauvée ! protesta le père Michael.

— Sans aucun doute, admit Cavanagh. Mais c'est l'ordre de l'amiral qui lui a donné le passage.

— Les eaux du channel se seraient ouvertes si Dieu l'avait voulu.

— Certainement, mais l'amiral a un certain pouvoir, et nous ne pouvons pas le déranger pour l'instant. C'est pour le bien de Kate, je vous l'assure.

— Pourquoi vient-il la voir ?

— Ça, je n'ai pas le droit de le dire. »

Le père Michael réprima un élan de colère. Il se rendit compte que Cavanagh l'avait senti, car l'autre lui avait lâché le bras et s'était reculé, sur la défensive.

« Que se passe-t-il là-bas ? demanda-t-il d'une voix soigneusement contrôlée.

— Il y a des gardes à la porte et on ne vous laissera pas entrer. Je vous promets qu'elle ne risque rien. »

Percevant un accent de vérité dans les paroles de Cavanagh, le père Michael se demanda s'il serait avisé de forcer les choses. *Je suis un envoyé de l'État irlandais* ! Mais cela comportait aussi des restrictions. Un envoyé devait se comporter avec la bienséance qui convenait. Il sentait se confirmer les craintes de Doheny. Cette jeune femme écervelée était célèbre dans le monde entier. « La Femme du Caisson ! » Quelque chose en elle captivait le public. L'œuvre de la presse, bien sûr ! Et toutes ces

histoires à sensation, l'enfant née dans la tempête au cours de la traversée.

« Quand serai-je autorisé à la voir ? demanda-t-il.

— Dans l'après-midi, peut-être. Voulez-vous attendre dans mes appartements, père ? On m'a donné un logement au bout du couloir, par là. »

Le père Michael ressentit un nœud douloureux au creux de l'estomac. Il se passait quelque chose de pernicieux et on le tenait à l'écart. Eh bien, il allait se battre ! Avant qu'il pût ouvrir la bouche, cependant, trois officiers de marine en armes débouchèrent du couloir, les yeux fixés sur lui. Le père Michael comprit à cet instant qu'il était prisonnier et qu'ils étaient ses gardiens.

Notre monde sape à ses risques et périls le sens qu'a l'individu de sa propre valeur, cette énergie qui est aux racines de la force humaine. C'est notre survie que nous minons, notre aptitude à relever les défis. C'est une aptitude innée sans laquelle il ne peut y avoir d'humanité.

FINTAN CRAIG DOHENY.

Quand elle nourrissait son enfant, Kate aimait s'asseoir près de la fenêtre de sa nouvelle chambre au dernier étage du bâtiment administratif de Huddersfield. Elle savait que le grand miroir qui lui faisait face était en fait une fenêtre permettant aux files d'hommes qui déambulaient dans le couloir extérieur de la regarder. Elle n'avait qu'à lever les yeux vers le miroir pour voir ce que voyaient les visiteurs. Elle trouvait bizarre de ne ressentir aucune gêne à l'idée que des hommes la regardaient donner le sein à Gilla.

Quelle belle enfant Gilla était en train de devenir – la façon dont ses pieds lançaient des ruades, les replis qui s'effaçaient, la lueur éveillée qui commençait à apparaître dans ses yeux. Elle aurait des cheveux roux, fins et soyeux comme l'avaient été ceux de la mère de Kate. Quelle enfant adorable !

Il y avait eu quelques jours pénibles quand les médecins avaient apporté le sérum et lui avaient fait part de leur décision d'un air tellement impitoyable. Elle avait hurlé devant le gros docteur Beckett, cet homme laid au menton en galoche, avec sa bouche immense et les horribles paroles qui en sortaient.

« Vous et votre mari pourrez avoir de nombreuses filles, madame Browder. Vous l'avez déjà prouvé. Et avec nos nouvelles techniques de contrôle génétique, nous pouvons faire en sorte que vous n'ayez que des filles. »

Durant tout ce temps, elle était maintenue par des hommes en blouse blanche qui l'empêchaient d'approcher Gilla et ne permettaient même pas à Stephen d'être avec elle.

Une lueur irritée dans les yeux, Beckett lui avait crié : « Nous n'avons assez de sérum que pour vous, madame Browder !

— Donnez-le à Gilla !

— Non ! Si votre sang réagit assez vite, nous pourrons en extraire du sérum pour l'enfant. Nous pourrons peut-être la sauver.

— Peut-être ! » avait-elle hurlé.

Mais elle n'avait pu résister à ces hommes plus forts qu'elle et les choses s'étaient passées ainsi – son bras attaché, une aiguille enfoncée. Elle avait vécu quelques jours atroces, berçant Gilla en sanglotant, redoutant à chaque instant de voir apparaître chez son enfant les terribles symptômes de la peste.

Après l'injection, Stephen avait été autorisé à venir la voir. Du même ton qu'un prêtre, il l'avait implorée « d'être calme et d'accepter tout ce qui nous vient de Dieu ». Stephen et les drogues s'étaient efforcés de la calmer, mais elle se rappelait encore ces heures et pouvait en ressentir les horribles frémissements au creux de son estomac.

Le fait d'avoir Gilla à son sein lui rendait son calme. Son sang avait sécrété du sérum à temps. Tout le monde à présent donnait du sérum, la pratique se répandait à travers le monde comme un raz-de-marée.

La porte s'ouvrit derrière elle et elle entendit Stephen entrer à pas feutrés. Elle vit son reflet dans le miroir, la façon dont il regardait celui-ci avec répugnance bien qu'il en acceptât la nécessité. Il avait vu les longues files d'hommes, les yeux avides qui venaient contempler la mère et son enfant. Il s'opposait à une extension des heures de visite, mais Kate n'était pas sûre qu'il eût raison.

Au niveau du globe, la proportion était d'au plus une femme pour dix mille hommes, peut-être moins. En Angleterre, bien sûr, la proportion était très inférieure, bien qu'on découvrît encore de nombreuses femmes sauvées par des hommes ingénieux et qu'on les inoculât aussitôt. Un nouvel établissement avait été installé dans une caserne à Aldershot

pour y mettre les femmes à l'abri. Kate se demanda ce que ces femmes éprouvaient à l'égard de son statut particulier – la première femme sauvée. La Femme du Caisson. Elle savait que l'Irlande exerçait des pressions pour la faire rentrer dans son pays, mais Stephen et elle s'accordaient à penser que c'était une solution dangereuse. Des Beach Boys armés erraient encore en liberté, et Kate était horrifiée par le récit des tribulations qu'enduraient les femmes survivantes découvertes en Irlande.

Des troubles ! C'était tout ce que l'Irlande semblait devoir jamais connaître.

J'ai eu de la chance.

Elle sentait le pouvoir de sa position. Elle était un symbole dans ce monde suspendu aux déclarations de Kangsha et de Huddersfield. Malgré sa formation d'infirmière, elle se trouvait presque incapable d'accepter certaines de ces déclarations. Était-il possible qu'elle et Gilla puissent vivre cinq mille ans ou plus ? On pouvait apparemment s'assurer dès la conception qu'un enfant soit mâle ou femelle, et le taux de naissances féminines allait être maintenu à « un niveau très élevé » jusqu'à ce que l'équilibre fût rétabli.

Kate s'aperçut qu'elle avait du mal à imaginer une durée de vie de cinq mille ans. Cinq mille ans ! Que ferait-elle de tout ce temps ? Il ne lui suffirait pas de faire des enfants, bien qu'elle sût que ce serait son devoir pendant des années encore. Devoir ! Dur dans la bouche d'un prêtre, c'était un mot de mâle... un jugement légal. Impossible d'y échapper. Elle et Stephen devraient produire d'autres filles.

Il y avait cependant des compensations. Kate s'apercevait qu'elle aimait assez son actuelle position de prééminence féminine, et sentait qu'elle devait en tirer profit tant qu'elle le pouvait. C'était une situation qui ne durerait pas face à cette nouvelle science génétique. Tant qu'elle durait, c'était excitant. Les hommes qui lui faisaient la cour ! C'était la seule façon dont elle pouvait décrire leur comportement : ils la courtisaient. Pas de flirt ni de simples tentatives de séduction ; les hommes étaient sérieux et Stephen enrageait.

Kate vit dans le miroir que ce dernier avait pris une chaise derrière elle, près de la petite fenêtre qui donnait sur le campus

de Huddersfield. La façon qu'il avait de s'asseoir là en feignant de lire son livre ! C'était une déclaration à l'intention des spectateurs : « Celle-ci est à moi ! »

Elle aimait cela. Elle ressentait l'amour de Stephen comme un chaud courant qui lui traversait tout le corps. Un lien d'une force extraordinaire s'était noué entre eux durant leur réclusion dans le caisson de décompression. Elle connaissait maintenant de lui toutes sortes d'infimes détails de forces et de faiblesses.

Il m'a sauvé la vie.

Chacune des succions de son enfant aspirant le lait de la vie à son sein amplifiait les ondes d'amour chaleureuses qu'elle éprouvait pour Stephen. La sensation prenait corps tout au fond de son ventre.

Les hommes qui la courtisaient n'en étaient pas moins intéressants, surtout le Russe Lepikov. Quel homme charmant ! Le charme de l'ancien monde. Comme il était amusant quand il haussait ses épais sourcils noirs en roulant ses yeux sombres. Pauvre homme ! Toute sa famille morte quelque part en Union soviétique. Elle se sentait si triste quand elle y pensait. Comme elle aurait aimé lui bercer la tête contre son sein et le réconforter ! Mais Stephen ne le permettait jamais.

L'estomac plein, l'enfant se détourna de son sein et s'endormit doucement, une minuscule bulle de lait sur les lèvres. Prenant son temps pour se couvrir, Kate regarda sa fille avec un sourire. Gilla était si fascinante à contempler : le visage miniature à l'expression de repos innocent, cette petite fossette sur sa joue gauche. Quel bonheur ! Quel miracle !

Kate regarda sa montre : dix heures dix du matin. Elle l'approcha de son oreille. La montre marchait encore parfaitement après tout ce temps, et Kate se rappela avec tristesse le jour où sa mère la lui avait offerte alors qu'elle se rendait pour la première fois à l'école d'infirmières.

Ahhh ! maman, j'aimerais que tu puisses voir ta petite-fille, ta chair et ton sang, vivante et heureuse.

Peut-être était-ce une bénédiction, cependant, que maman ne puisse contempler cette scène que depuis le paradis. Un prix terrible était exigé des femmes. Des maris secondaires… et même plus. Kate éprouva un frisson angoissant à l'idée de ce

qu'elle pourrait être obligée d'accepter. Et comme il était étrange que les deux prêtres fussent en désaccord sur cette question. Elle n'osait pas aborder le problème avec Stephen. Elle savait comment il réagirait. Le minuscule caisson d'acier avec le rythme de sa pompe à air avait pourtant créé entre eux une certaine unité, et elle soupçonnait Stephen de deviner ses pensées.

« Le prêtre est ici », dit ce dernier.

Au seul ton de sa voix, avant même de lever les yeux, Kate sut qu'il s'agissait du père Cavanagh et non du père Michael. Stephen aimait bien le second et tolérait à peine le premier. Kate avait du mal à comprendre son attitude. Le père Michael les avait mariés en Irlande, mais c'était un homme si dur – et ce visage chevalin qui ne souriait jamais ! Le père Cavanagh, par contre, était jovial et apaisant. Il parlait d'un Dieu joyeux qui ne souhaitait que des choses agréables à son troupeau. Le père Michael était austère et menaçant. Il aimait parler philosophie avec Stephen et c'était parfois d'un ennui mortel.

Le père Cavanagh approcha une chaise et s'assit face à Kate, leurs genoux se touchant presque.

« Et comment allons-nous aujourd'hui ? demanda-t-il d'une voix ronflante. Gilla est aussi belle qu'un jour ensoleillé plein de fleurs printanières. »

Kate vit dans le miroir l'expression méprisante de Stephen. Elle savait ce qu'il pensait. Cavanagh était un peu ridicule, avec ses tournures irlandaises débitées de ce curieux accent britannique.

Le prêtre se pencha pour pincer un orteil de Gilla. Le visage de l'enfant se renfrogna, mais retrouva l'innocence du sommeil dès qu'il retira sa main.

« Dites donc, Kate, vous resplendissez de santé. Avez-vous besoin de quoi que ce soit de spécial aujourd'hui ? Votre cœur est-il en paix ?

— Je ne me suis jamais sentie mieux, père.

— Les conséquences du remède, entonna le père Cavanagh. Il fortifie le corps. Regardez comment les injections ont aidé votre petite Gilla à surmonter les effets de sa naissance prématurée.

— C'est un miracle, acquiesça Kate.

— Dieu est généreux. » Il lui tapota le genou et se leva, laissant sa main s'attarder jusqu'à ce qu'il fût debout.

« Vous partez déjà, père ?

— On m'a demandé d'être bref, aujourd'hui. Un visiteur important attend pour vous voir. N'est-ce pas merveilleux ? Vous êtes une personne très précieuse, Kate. Je pense à vous et à Gilla dans ma messe tous les matins. »

Avec un sourire raide à l'intention de Stephen, le père Cavanagh sortit.

« Un visiteur ? » demanda Kate.

Gilla pleurnicha. Kate la fit sauter doucement, les yeux fixés sur Stephen.

« Je ne vois pas », dit Stephen. Il regarda Kate. « Personne n'a rien dit. »

Kate frissonna. Elle pressentait un danger, consciente d'un changement. Oui... on n'entendait plus les visiteurs traîner la semelle derrière la fenêtre-miroir. L'air de la pièce lui parut soudain confiné et tout imprégné de la faible odeur de tabac que le prêtre laissait toujours derrière lui.

La porte par laquelle ce dernier était sorti s'ouvrit soudain sur Rupert Stonar et un étranger en uniforme de marine. L'étranger avait des épaules larges et de longs bras, un visage extrêmement étroit avec un énorme nez busqué qui éclipsait une petite bouche et un menton pointu. Kate trouva ses yeux trop rapprochés, mais il avait de longs cils recourbés. Elle lança un regard interrogateur à Stonar, qu'elle connaissait.

« Puis-je vous présenter l'amiral Francis Delacourt ? dit Stonar. L'amiral, comme vous le savez sans doute, est le chef de la Force de Démarcation et, depuis l'attentat de New York, il est de fait à la tête de l'ONU. C'est l'amiral Delacourt qui vous a sauvée en envoyant une péniche et un remorqueur quand la guerre civile a éclaté en Irlande.

— Nous vous sommes très reconnaissants », dit Stephen. Il serra la main de l'amiral, une brève étreinte sèche et musclée.

Delacourt se tourna alors vers Kate et s'inclina pour lui baiser la main. « Enchanté », dit-il.

Kate rougit, abaissant les yeux sur l'enfant. Gilla choisit cet instant pour soulager sa vessie. « Oh ! mon Dieu ! s'exclama Kate, qui passa l'enfant à Stephen. Veux-tu la changer, chéri ? »

Stephen prit sa fille, chaude et mouillée.

« Les couches sont dans l'autre pièce », dit Kate. Elle adressa un sourire à l'amiral. « Je n'ai encore jamais rencontré de véritable amiral.

— Je vais avec vous, Stephen, dit Stonar en le prenant par le bras. L'amiral a une requête à présenter à Kate.

— Quelle requête ? demanda Stephen, percevant un soudain refroidissement dans l'attitude de Stonar.

— La requête s'adresse à Kate O'Gara, pas à vous, dit Stonar tout en poussant Stephen vers la porte.

— Elle s'appelle Kate Browder ! Je suis son mari. » Stephen se planta fermement sur ses pieds et refusa de bouger.

« Oh ! je suppose que vous n'êtes pas au courant, dit Stonar. Les femmes ne prennent plus le nom de leur mari. La descendance par ligne maternelle est la seule légale, le nom du père devient secondaire.

— De quelle loi s'agit-il ? demanda Stephen.

— La loi de ce monde. C'est une décision de l'ONU, dit Stonar, essayant de pousser Stephen hors de la pièce.

— Je ne sortirai pas ! dit Stephen. Lâchez mon bras !

— Attention ! cria Kate. Tu vas faire mal à l'enfant !

— Laissez, dit l'amiral Delacourt. Il a le droit d'être présent, même si ma requête s'adresse à madame. »

Stonar lâcha le bras de Stephen, mais resta debout à son côté.

« Quelle requête ? demanda Stephen.

— J'ai perdu toute ma famille du fait de la peste, dit Delacourt. Je sollicite de madame qu'elle me donne un enfant. »

Tenant toujours bêtement l'enfant dans ses bras, Stephen fit un pas vers l'amiral mais Stonar le retint d'un bras tendu en travers de sa poitrine. « Faites attention à l'enfant, espèce d'idiot ! » Il lui empoigna le bras, qu'il serra fermement.

« Pourquoi cette requête vous choque-t-elle ? demanda l'amiral en regardant Stephen. Vous devez bien vous rendre

compte que c'est de règle, désormais... il y a si peu de femmes. Je voudrais simplement que ma lignée ne s'éteigne pas. »

Kate se leva en brossant sa jupe de la main. Un coup d'œil au miroir lui révéla la large tache humide laissée par l'enfant. Elle constata aussi qu'elle paraissait pâle. « N'y a-t-il pas d'autres femmes pour... » Elle ne put achever.

Stonar prit la parole tout en retenant Stephen, qui se laissait faire par peur de faire du mal à Gilla.

Dis-lui, Kate ! pensait Stephen. *Dis-lui de ficher le camp d'ici avec sa requête odieuse !*

Stephen prit lentement conscience de ce que disait Stonar : Si peu de femmes étaient envoyées dans les zones dévastées !

« La Chine, l'Argentine, le Brésil et les États-Unis sont les seuls pays qui aient accepté, de leur propre chef, de partager leurs femmes à des fins de reproduction. L'Angleterre n'en recevra pas beaucoup plus d'un millier. »

Comme du bétail, songea Kate. Elle regarda l'amiral. C'était un homme puissant, le chef de la Force de Démarcation. Il disposait de navires de guerre et du soutien des Nations Unies. L'accepter pourrait empêcher le pire. Elle lança un regard implorant à Stephen. Ne s'en rendait-il pas compte ? La détermination dont elle faisait preuve quelques minutes plus tôt lui semblait maintenant idiote et infantile. Elle l'avait soudain dépassée.

« Voulez-vous revenir dans une demi-heure, je vous prie, amiral ? demanda-t-elle. Stephen et moi avons besoin de parler un moment. » Elle sourit à Stonar. « Monsieur Stonar, pourriez-vous changer Gilla pour nous ? Les couches sont dans le petit placard, au pied de son berceau. »

Stonar prit l'enfant des mains consentantes de Stephen. L'amiral adressa un sourire à Kate et s'inclina sur sa main. Il avait déjà deviné la réponse au ton de sa voix. C'était une femme raisonnable, presque française par son attitude. Peut-être auraient-ils plus d'un enfant ensemble.

Dans l'autre chambre, Stonar fit descendre le côté du berceau, dans lequel il déposa l'enfant. Gilla lui lança des coups de pied, gargouillant de plaisir tandis qu'il lui enlevait la couche humide. L'amiral l'aidait et tous deux sourirent à la pensée du

tableau qu'ils offraient – eux deux en train de se livrer à une tâche de nourrice.

« Elle va vous accepter, dit Stonar.

— Vous aussi, vous l'avez deviné à sa voix. » L'amiral souleva l'enfant et lui sourit. Lui avait-elle retourné un sourire ou n'était-ce qu'un renvoi, comme elles disaient ?

« J'aurais presque pu la choisir moi-même, dit Stonar. Mais je ne pourrais jamais oublier qu'elle est irlandaise.

— Bon sang, mon vieux, vous n'allez pas continuer à rengainer ce…

— Mon seul fils a été tué à Belfast pendant l'Amnistie Sanglante… après le début de la peste. Il était officier parachutiste. Ils l'ont torturé à mort.

— Oh ! je suis désolé ? »

L'amiral posa l'enfant sur son épaule et lui tapota le dos d'un geste paternel. On l'avait mis au courant des troubles de l'Ulster. Un Canadien de souche irlandaise y avait passé plusieurs heures.

« Dans le Nord, la cause profonde a été la peur qu'avaient les gens de l'Ulster de voir les catholiques instituer des représailles justifiées pour l'oppression du passé. »

Canadien depuis deux générations, l'homme ne s'en exprimait pas moins comme un Irlandais enragé quand il tendit à l'amiral la copie d'un pamphlet signé par un certain William Boyce, commandant de la brigade de Belfast :

« Voici venir exactement tout ce que nous redoutions au cas où les catholiques du Sud l'emporteraient sur nous – divorce interdit, contraception illégale, pas de programme sanitaire, toutes les choses qu'on trouve dans la constitution de l'Eire. Nous connaissons les catholiques : au moins douze enfants par famille entassés dans des taudis et des nids à rats, des mendiants dans les rues, toute une vie crasseuse.

— Pensez-vous que nous parviendrons réellement à interdire la contraception ? demanda l'amiral.

— Bien sûr ! Avec l'Église derrière nous, comment pourrions-nous échouer ? »

L'échec d'une civilisation se reconnaît au fossé qui se creuse entre la morale publique et la morale privée. Plus large est le fossé, plus proche est la civilisation de sa désintégration finale.

JOST HUPP.

Bill Beckett était assis, seul, dans le salon des VIP d'Air Force One, isolé du hurlement des réacteurs par une luxueuse insonorisation. L'endroit sentait le cuir et le whisky de qualité. Il consulta sa montre : dix heures vingt-huit, Eastern Standard Time. Le début de la parade était prévu pour une heure de l'après-midi à Washington, D.C. Il regarda les sièges vides tout autour de lui, songeant à ce que signifiait réellement cet isolement privilégié. Ruckerman, qui dormait pour l'instant dans sa chambre privée, avait gloussé à la vue de l'avion.

« Numéro Uno, nom d'un chien ! »

Le Président avait envoyé spécialement cet avion pour eux, ainsi qu'un général à cinq étoiles pour les escorter et les préparer aux cérémonies qui les attendaient à Washington : parade, allocutions devant la session mixte du Congrès, médailles, banquet à la Maison Blanche. Le général, un certain Walter Monk, paraissait trop jeune pour cette tâche – tout sourire et dents blanches, mais des yeux cruels, impitoyables.

Beckett soupira.

Tout ce que Marge lui avait débité au téléphone était vrai.

« Tu es un héros, je te dis ! »

Quelle étrange conversation, ses filles piaillant et criant, lui disant combien elles l'aimaient, comme il était célèbre, puis repassant l'appareil à Marge en disant : « Maman a quelque chose de très très important à te dire.

— On parle de ta candidature à la présidence », dit Marge.

Bon Dieu ! Il n'arrivait pas à tout absorber. Il y avait trop longtemps qu'il ne s'occupait que du programme de recherche sur la peste, que sa vision se réduisait aux exigences quotidiennes de leur tâche. Et Marge qui lui avait asséné la révélation suivante sans un soupçon de préparation, sans qu'un indice en eût jamais filtré dans aucune de leurs rares communications par téléphone et par radio – il avait failli craquer.

« Bill, je ne veux pas que tu t'inquiètes. Tu es mon Primaire et tu le seras toujours. »

Primaire ! Avec quelle rapidité le jargon s'imposait. Mais il savait ce qu'elle allait lui annoncer. Le mariage secondaire entre Kate O'Gara et l'amiral Francis Delacourt avait établi les nouvelles normes.

« Autant que tu le saches avant d'arriver, chéri. Ça te sautera aux yeux quand tu me verras. Je suis enceinte. »

Il entendait les filles jacasser derrière elle : « Parle-lui de… »

Le reste se perdit tandis que Marge poursuivait : « Tu ne m'as pas entendue, Bill ?

— Je t'ai entendue.

— Tu as l'air tout pincé et fâché. Bill, il faut que tu l'acceptes !

— Je l'accepte.

— Le père est Arthur Dalvig, chéri. Le général Dalvig. C'est notre commandant militaire régional. Il te plaira, j'en suis certaine.

— Ai-je un autre choix ?

— Bill, ne sois pas comme ça. Il a été très bon pour nous. Les filles, l'adorent. Et, chéri, il a rendu possible un tas de choses. Quand tout allait au plus mal, il nous a protégées et… et tout. Chéri, je t'en prie. Il sait qu'il n'est que mon Secondaire, que tu seras toujours le premier pour moi. Il l'accepte. Arthur t'admire, Bill. Il est l'un des premiers à dire que tu devrais être élu Président. »

Et pourquoi pas ? songea Beckett. Un Président dans la famille peut représenter un gros avantage pour la carrière d'un officier.

« Je t'aime, Bill », dit Marge. Et les filles piaillant derrière elle : « Parle-lui de… »

Leurs paroles se perdirent une fois encore. Marge lui dit qu'elle gardait le reste pour quand il serait de retour. Puis elle avait ajouté : « Oh ! les filles ! D'accord ! Elles veulent que je te parle des hommes qui les courtisent, mais elles sont trop jeunes. Il faudra qu'elles attendent d'avoir au moins quinze ans, un point c'est tout ! »

Il se rendit compte qu'il rentrait chez lui dans un monde bien différent de celui qu'il avait quitté.

Il en allait de même pour Joe.

Pauvre Hupp. Ses rêves d'être un courtier du pouvoir dispensant les bienfaits scientifiques d'une main prudente – tous envolés. Un réveil cruel dans cette nouvelle civilisation.

« Nous sommes des vaches laitières », avait-il dit.

Ces paroles avaient provoqué un silence choqué chez les autres membres de l'Équipe. Avant de se séparer, ils tenaient tous quatre leur dernière réunion parmi la vaisselle, le carrelage et les chromes impersonnels de la cafétéria principale de Huddersfield. Une activité bruyante régnait au-delà de leur table d'angle. Huddersfield était devenu un carrefour mondial dont toutes les installations étaient surchargées.

« Joe est contrarié par la dissolution de notre bonne vieille équipe, avança Lepikov.

— Joe a raison, dit Danzas.

— Vous n'avez pas été élevé à la campagne, Sergueï, dit Hupp. Vous ne comprendriez rien à de pauvres vaches bornées. On ne passe jamais sa colère sur sa vache. »

Danzas hocha sagement la tête.

« On parle gentiment à sa vache. On la nourrit bien. On la brosse, on la nettoie, on lui donne les meilleurs soins médicaux. On la traite avec douceur, mais fermeté, tout comme nous traitent Stonar et ses amis. Ils connaissent les vaches. Quand une vache a la tête dans sa mangeoire, on la lui attache avant de traire le beau lait bien riche en prenant garde de ne pas en laisser la moindre goutte qui risquerait de rendre malade la pauvre bête. »

Beckett avait raconté cette anecdote au général Monk durant la première partie du vol, observant l'amusement et la spéculation jouer dans son regard. Comment un président des

États-Unis en puissance pouvait-il se laisser aller à de telles réflexions ?

Mais cette vache-là allait ruer dans les brancards, se dit Beckett. Dès que Monk l'eut laissé seul, il entreprit d'élaborer le plan d'un discours électoral.

« Nous avons besoin d'un scientifique à la Maison Blanche. Nous avons besoin de quelqu'un qui connaisse les véritables dangers susceptibles de menacer notre monde. Nous avons besoin d'un Président capable d'évaluer la nature réelle de ce que produisent nos laboratoires scientifiques. »

Oui – leur laisser entendre que la peste ne serait peut-être jamais apparue si le Président avait été un scientifique. Voilà qui porterait.

« Une femme pour chaque homme ! »

En même temps qu'un bon slogan, c'était peut-être un objectif réalisable. L'idée comportait cependant de dangereux sous-entendus de propriété. Les femmes allaient-elles être les otages du futur de l'humanité ?

Hupp avait eu absolument raison sur un point : *Ils ont besoin de nous, nom d'un chien !*

Il était de plus en plus évident qu'O'Neill avait créé plus qu'il ne pensait dans son laboratoire improvisé. Maintenant que les gens avaient recommencé à circuler, qu'ils franchissaient les anciennes et les nouvelles frontières, des maladies jamais encore observées se déclaraient un peu partout. O'Neill avait sans doute été une usine à infections ambulante. On pouvait suivre à la trace tout son ancien périple par l'apparition de ces nouvelles maladies.

Bon Dieu ! Un seul homme avait fait tout cela.

O'Neill, dément, errait-il toujours en Irlande ? C'était possible. Les Irlandais avaient acquis une certaine forme de respect primitif pour la folie. Ils étaient parfaitement capables de l'héberger, de le nourrir et de le protéger. On ne pouvait rejeter toutes les histoires qui venaient d'Irlande – les rumeurs, les mythes. Les villageois disposaient dans la campagne des plats de nourriture comme ils l'avaient fait autrefois pour les lutins. Mais c'était maintenant pour le Fou. Et les histoires qu'ils racontaient, reprises par la presse :

« J'ai entendu ce hurlement dans la nuit. Là-bas dans le vallon, que c'était, et rien d'un cri humain. C'était le Fou, pour sûr ! Le lait que j'avais mis pour lui avait disparu le lendemain matin. »

ÉPILOGUE

L'objectif de certains de ceux qui ont proposé une réglementation de la recherche sur l'ADN recombinant est d'utiliser le pouvoir du gouvernement pour réprimer les idées qui pourraient sinon découler de cette recherche. Cela nous ramènerait à une ère de dogmatisme dont l'humanité ne s'est que récemment libérée. Et ce serait une tâche inutile. À long terme, il est impossible de s'opposer à l'exploration de la vérité. Quelqu'un, quelque part, apprendra toujours un jour ou l'autre.

PHILIP HANDLER,
président,
Académie nationale des sciences.

FIN